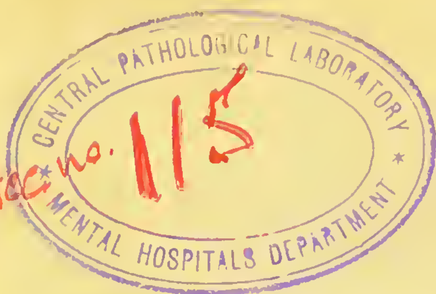
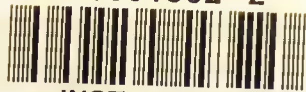



CENTRAL PATHOLOGICAL LABORATORY
MENTAL HOSPITALS DEPARTMENT
Acc. no. 115


MAUDSLEY HOSPITAL
PATHOLOGICAL LABORATORY



200931362 2
INST. PSYCH.



MAUDSLEY HOSPITAL
PATHOLOGICAL LABORATORY



PATHOLO

HISTOIRE
DE
LA MÉDECINE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR KURT SPRENGEL;

Traduite de l'allemand sur la seconde édition,

PAR A. J. L. JOURDAN,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA RÉUNION,

Et revue par E. F. M. BOSQUILLON, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur honoraire, etc., etc.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ { DETERVILLE, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 8;
TH. DESOER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, N° 37.

M. DCCC. XV.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SIXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES.

SECTION SEIZIÈME.

HISTOIRE DES ÉCOLES EMPIRIQUES.

CHAPITRE TROISIÈME.

Objets des recherches empiriques.

ARTICLE TROISIÈME.

Recherches sur la différence des maladies suivant les climats.

Le père de la médecine avait déjà recommandé de la manière la plus pressante l'étude des différences que les maladies présentent suivant les climats : il écrivit dans cette vue son précieux livre de l'air, des eaux et des lieux. Les modernes prirent ses sages conseils d'autant plus à cœur, que le goût des voyages répandu généralement parmi eux leur fournissait de nombreuses occasions d'observer les variétés qu'offrent les maladies, et d'apprendre à connaître les maux endémiques dans certaines contrées. Comme le climat et le sol d'un pays n'influent pas moins que le genre de vie des habitans sur les caractères qu'y revêtent les affections, l'étude attentive des observations médicales recueillies sur différens points de la terre

dut non-seulement mettre à même de mieux distinguer les phénomènes essentiels des maladies de ceux qui sont accidentels, mais encore enrichir à plus d'un égard la pathologie et la thérapeutique, d'autant plus que ces observations firent connaître en Europe une multitude de remèdes usités depuis long-temps chez les nations étrangères. J'ai déjà fait voir combien est grand le nombre de ces médicamens qui fournirent dans la suite les ressources les plus fécondes à l'art de guérir.

Jacques Bontius et Guillaume Pison (1) sont les plus anciens médecins qui aient fait des observations dans les pays situés entre les tropiques. Tous deux étaient natifs de Leyde. Le premier exerça plusieurs années de suite la médecine à Batavia. Quant à Pison, il fit un voyage au Brésil, avec Maurice, comte de Nassau, dont il était médecin. Les observations classiques de Bontius nous ont fait connaître les maladies endémiques des Indes orientales, la dyssenterie des contrées situées sous les tropiques, l'espèce de danse de Saint-Gui que les Indiens appellent *beriberi*, le yaws, l'inflammation du foie des pays chauds, etc. Guillaume Pison nous a familiarisé avec l'une des contrées les plus belles et les plus salubres de toute la terre. Il assure, et tous les voyageurs ont attesté ce fait depuis lui, qu'il ne règne jamais d'épidémies au Brésil, que les maladies y suivent une marche aussi régulière que celle qui se trouve indiquée dans les écrits des anciens observateurs de la Grèce, et que les maux qui présentent du danger en Europe, prennent un aspect bien moins redoutable dans ce pays favorisé de la nature.

(1) Leurs deux ouvrages sont imprimés ensemble dans celui de Guillaume Pison, *De Indiæ utriusque re naturali et medicâ libri XIV. in-fol. Amstelodami*, 1658.

Le célèbre Engelbert Kaempfer (1) rassembla une multitude d'excellentes observations de médecine pendant les dix années qu'il employa à parcourir la Perse, l'Arménie, les Indes orientales et le Japon (2). Guillaume ten Rhyne, de Deventer (3), et André Cleyer (4), tous deux médecins à Batavia, nous ont laissé des matériaux bien moins précieux pour l'histoire et le traitement des maladies de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Au dix-huitième siècle, on étudia avec un soin encore plus grand l'influence que le climat, la nature du sol et la manière de vivre des habitans, exercent sur les maladies. Guillaume Falconer (5) et André Wilson (6) donnèrent des traités généraux sur cette matière, à laquelle Léonhard-Louis Finke consacra un ouvrage excellent et assez complet (7). On ne doit pas non plus dédaigner le travail de Jean-Frédéric Cartheuser, qui est une bonne compilation (8).

Le premier traité qui ait paru sur les maladies qui se déclarent pendant les voyages de long cours

(1) Engelbert Kaempfer naquit, en 1651, à Lemgo; accompagna en 1683 Fabricius, chargé d'affaires de la Suède, en Perse, mais il demeura en Arménie lors du retour de l'ambassadeur, et devint médecin d'un prince géorgien, à Teflis. Au bout de deux ans, il parcourut une seconde fois la Perse jusqu'aux côtes de la mer, et s'embarqua à Ormuz sur une escadre hollandaise qui le conduisit à Ceylan, d'où il se rendit à Batavia, puis en Chine et au Japon. Il passa deux années dans la factorerie japonaise des Hollandais, et reprit enfin, en 1693, la route de l'Europe, où il mourut en 1716.

(2) *Amœnitates exoticæ*. in-4°. *Lemgo*, 1712. — *Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire et description du Japon, rédigées par Dohm, d'après les manuscrits originaux. in-8°. Lemgo, 1777. 1779.

(3) *Dissertatio de arthritide*. in-8°. *Lond.* 1683.

(4) *Specimen medicinæ sinicæ*. in-4°. *Francofurti*, 1682.

(5) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur l'influence du climat sur la santé : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1782.

(6) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'influence du climat sur les plantes et les animaux : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1781.

(7) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une géographie médicale générale. in-8°. Léipsick, 1792. 1793.

(8) *De morbis endemicis libellus*. in-8°. *Francof.* 1771.

sur mer, est celui de Guillaume Cockburn (1), dont l'article scorbut surtout est un tissu de toutes les hypothèses dominantes dans les écoles du temps. Après lui, Pierre Chirac (2), Chr. Vater (3) et Thiesen (4) traitèrent la même matière. Louis Rouppe, qui avait servi pendant long-temps sur la flotte hollandaise en qualité de médecin, publia l'un des ouvrages les plus complets que nous ayons sur les maladies des gens de mer (5). Bigot de Marogues développa fort bien les causes de ces affections, et recommanda, pour les combattre, l'usage des ventilateurs, qui, à cette époque, ne s'était pas encore généralement introduit (6). Salomon de Monchy traça un tableau fidèle et complet des maladies dont les marins sont ordinairement atteints sous les tropiques (7). Les traités d'un anonyme (8) et de Linné (9) sont infiniment au-dessous du sien; mais Poissonnier-Desperrières (10), Jacques Lind (11), Jean Clarck (12), G.

(1) *Sea-diseases* etc., c'est-à-dire, Maladies des gens de mer, ou traité sur leur nature, leurs causes et leur traitement. in-8°. Londres, 1696.

(2) Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux. in-8°. Paris, 1724.

(3) *De morbis classiariorum et navigantium. in-4°. Witteb.* 1715.

(4) *De morbo marino. in-4°. Lugd. Bat.* 1727.

(5) *De morbis navigantium. in-8°. Lugd. Bat.* 1764.

(6) Mémoires présentés à l'Académie des sciences de Paris, vol. I. p. 394.

(7) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie des sciences de Harleim, vol. VI. p. 1—185.

(8) Essais sur les maladies qui attaquent le plus communément les gens de mer. in-12. Marseille, 1776.

(9) *Amœnitates academicæ, vol. VIII. p.* 120.

(10) Traité des maladies des gens de mer. in-8°. Paris, 1767.

(11) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les pays chauds: trad. de l'anglais. in-8°. Riga, 1773.

(12) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies qui se déclarent pendant les voyages de long cours dans les pays chauds: trad. de l'anglais. in-8°. Copenhague, 1778.

Blane (1), Guillaume Moseley (2) et Nicolas Fontana (3) enrichirent par la suite la littérature médicale d'ouvrages complets et précieux sur cette importante matière.

Parmi les maladies qui règnent sur les différens points de la terre, les affections des contrées de l'Amérique situées sous les tropiques, sont celles qui ont été décrites le plus souvent et avec le plus d'exactitude. Les médecins des colonies françaises de Saint-Domingue et de Cayenne, ceux des Anglais aux Barbades, à la Jamaïque et dans le midi de la Caroline, ceux enfin des Hollandais à Surinam, ont beaucoup contribué à faire connaître la nature des maladies de ces différens pays, et à enrichir le domaine de la pathologie. Poissonnier-Desperrières (4) publia un traité sur les maladies de Saint-Domingue. Il fut imité quelque temps après par Pouppé-Desportes (5), dont l'ouvrage classique est infiniment supérieur à ceux que donnèrent Dazille (6) et un anonyme (7). Bajon traça un excellent tableau des maladies endémiques à Cayenne, et du traitement particulier qui leur convient (8). Griffith Hugues (9), Hans

(1) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des gens de mer : trad. de l'anglais. in-8°. Marbourg, 1788.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur les maladies qui s'observent entre les tropiques : trad. de l'anglais. in-8°. Nuremberg, 1790.

(3) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur les maladies dont les Européens sont atteints dans les pays chauds et pendant les voyages de long cours : trad. de l'italien. in-4°. Stendal, 1790.

(4) Traité des fièvres de Saint-Domingue. in-8°. Paris, 1763.

(5) Histoire des maladies de Saint-Domingue. in-8°. Paris, 1770.

(6) Observations générales sur les maladies des climats chauds. in-8°. Paris, 1785.

(7) Des moyens de conserver la santé des blancs et des nègres aux Antilles. in-8°. Saint-Domingue, 1786.

(8) Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne. in-8°. Paris, 1777-1779.

(9) *The natural* etc., c'est-à-dire, Histoire naturelle des Barbades. in-fol. Londres, 1750.

Sloane (1) et Guillaume Hillary (2) étudièrent les affections des Barbades; Jean Hunter (3) et Robert Jackson (4) observèrent celles de la Jamaïque; et Lionel Chalmers fit connaître celles du midi de la Caroline (5). Parmi les médecins hollandais qui publièrent leurs observations sur le climat de Surinam, je ne nommerai ici que Phil. Fermin (6), Schœler (7) et Ernest-Charles Rodschied (8).

De toutes les maladies des colonies de l'Amérique, celle qui cause les plus grands ravages est la fièvre jaune, violente fièvre asthénique accompagnée d'ictère et de vomissemens de matières noires. De mémoire d'homme, elle est endémique sous les tropiques, et elle n'a pas été apportée en 1686 seulement de Siam à la Martinique, comme le prétend Pouppé-Desportes; mais c'est depuis l'année 1748 qu'on l'observe surtout fréquemment. Après Hugues, qui en fit le premier mention, elle fut décrite par Jean Lining, à Charlestown (9); ensuite Jacques Mackittrick (10), Jean Moultrie (11), Pouppé-Des-

(1) *A voyage* etc., c'est-à-dire, Voyage à Madère, aux Barbades, etc. in-fol. Londres, 1707, 1725.

(2) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des Barbades: trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1776.

(3) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des troupes à la Jamaïque: trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1792.

(4) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les maladies de la Jamaïque: trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1796.

(5) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur le climat et les maladies du sud de la Caroline: trad. de l'anglais. in-8°. Stendal, 1788, 792.

(6) Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam. in-8°. Maëstricht, 1764.

(7) *Dissertatio de morbis Surinamensium. in*-8°. *Gott.* 1781.

(8) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur le climat et les maladies de Rio Essequebo. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796.

(9) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouveaux essais de la société de médecine d'Edimbourg, T. II. p. 419.

(10) *Baldinger, Syll. opusc. vol.* 1. *p.* 87.

(11) *Ib. p.* 163.

portes, Hillary, Moseley et Jackson, en firent l'objet de traités particuliers.

On observa mieux aussi dans les Indes occidentales deux autres maladies des nègres, le yaws et le pian, que les médecins anglais, particulièrement Hillary, confondirent toutefois l'une avec l'autre. La première, ou le yaws, est commune à plusieurs des pays situés sous les tropiques; et Bontius en a déjà donné la description sous le nom de *variole d'Amboine* (1). Ensuite Schilling (2) publia le meilleur traité sur cette affection, qui est vraisemblablement la même que le *safath* des Arabes, et que le *dahesah* d'Ali-Abbas (3).

Le pian, peut-être le *tusius* des Arabistes (4), n'est endémique que sur les côtes de l'Afrique; et Ludford prétend (5) que les habitans du royaume Sanguin y sont seuls exposés. Jean Hume (6) le décrivit le premier : puis Pouppé-Desportes, Bajon et Ludford en donnèrent aussi des descriptions; mais je crois être le premier qui ait éclairci l'histoire du pian et du yaws, et qui ait démontré avec précision la différence de ces deux affections (7).

(1) *L. c. lib. II. c.* 19. *p.* 33.
(2) *Schlegel*, *Thesaurus patholog. therap. vol. II. P. I. p.* 217—263.
(3) Comparez *Kurt. Sprengel*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. 3. p. 93.
(4) *Ibid. p.* 100.
(5) *Dissertatio de framboesiâ. in*-8°. *Edinb.* 1791.
(6) *Medical* etc., c'est-à-dire, Essais de médecine de la société d'Edimbourg, vol. VI. p. 211.
(7) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, *l. c.*

ARTICLE QUATRIÈME.

Observations d'Anatomie pathologique.

On acquit plus que jamais dans les temps modernes la conviction intime que l'anatomie pathologique est extrêmement importante, et même indispensable quand on veut parvenir à une connaissance exacte des maladies. Je ne puis m'arrêter ici qu'aux principales de toutes les recherches sans nombre dont cette branche de l'art de guérir s'enrichit pendant le cours du période dont je retrace l'histoire en ce moment.

Au nombre des observations les plus anciennes qui aient été faites au sujet de l'anatomie pathologique, se rangent celles de Guillaume Baillou, de Jean-Rodolphe Salzmann, professeur à Strasbourg (1), de Philippe Salmuth, médecin du prince d'Anhalt-Kœthen (2), de Nicolas Fonteyn, professeur à Amsterdam (3), de Jean-Daniel Horst, professeur à Giessen (4), mais surtout celles de Thomas Bartholin (5), de Nicolas Tulpius (6), de Dominique Panaroli, professeur à Rome (7), et de Bernard Verzascha, professeur à Bâle (8). Les travaux de Christophe Bennet, sur la phthisie pulmonaire, sont encore plus importans : ce sont eux entre autres qui ont pour la première fois constaté l'existence d'une phthisie sympa-

(1) *Varia observata anatomica*. in-16. *Amstelodami*, 1669.
(2) *Observationum medicarum cent. III. posthumæ*. in-4°. *Brunsv.* 1648.
(3) *Responsionum et curationum medicinalium lib. I.* in-12. *Amst.* 1637. — *Observationum rariorum analecta*. in-4°. *Amst.* 1641.
(4) *Decas observationum et epistolarum anatomicarum*. in-4°. *Francofurti*, 1656.
(5) *Historiarum anatomicarum centuriæ I—VI*. in-8°. *Hafn.* 1654—1665.
(6) *Observationes medicæ*. in-12. *Amstelodami*, 1685.
(7) *Iatrologismorum pentecostæ V.* in-4°. *Rom.* 1652.
(8) *Observationum medicarum centuria*. in-8°. *Bas.* 1677.

thique (1). L'ouvrage de Jean-Jacques Wepfer (2), sur l'apoplexie et autres maladies du cerveau, éclairées par une foule d'autopsies cadavériques, n'est pas moins excellent. Enfin on doit signaler les ouvertures de cadavres faites par Gérard Blasius (3), et qui répandirent du jour sur la nature des affections dont les malades étaient morts, les observations du grand anatomiste Frédéric Ruysch (4), et celles non moins instructives de Jean-Nicolas Pechlin (5), d'Ehrenfr. Hagedorn (6), de Jean-Jacques Harder (7), de Jean-Conrad Peyer (8), de Jean-Nicolas Binninger (9), de Fél. Plater (10), de Jean Helwig (11), de Corn. Stalpaert van der Wyl (12), de Richard Morton (13), de Jean-Baptiste Fantoni (14) et d'autres encore.

Georges-Jérôme Welsch (15), Just. Schrader (16), Etienne Blancaerd (17), Jean-Mar. Dan. Hoffmann,

(1) *Tabidorum theatrum s. phthiseos, atrophiæ et hecticæ xenodochium.* in-8°. *Lips.* 1760.

(2) *Historiæ apoplecticorum observationibus et scholiis anatomico-medicis illustratæ.* in-8°. *Scaphus.* 1675.

(3) *Observationes medicæ rariores.* in-8°. *Amstelodami*, 1677.

(4) *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria.* in-4°. *Amstelodami*, 1691.

(5) *Observationum physico-medicarum libri III.* in-4°. *Hamb.* 1691.

(6) *Observationum et historiarum medico-practicarum centuriæ III.* in-8°. *Goerlitz.* 1698.

(7) *Apiarium observationibus medicis C refertum.* in-4°. *Basil.* 1687.

(8) *Paeonis et Pythagoræ exercitationes familiares anatomicæ et medicæ.* in-8°. *Basil.* 1682.

(9) *Observationum et curationum medicinalium centuriæ V.* in-8°. *Montisbelg.* 1673.

(10) *Observationum selectiorum mantissa.* in-8°. *Basil.* 1680.

(11) *Observationes physico-medicæ posthumæ.* in-4°. *Augustæ Vindelicorum*, 1680.

(12) *Observationum rariorum cent. I. 2.* in-8°. *Leid.* 1687.

(13) *Phthisiologia : in Opp. tom. I.*

(14) *Observationes anatomico-medicæ selectiores.* in-12. *August. Taurin.* 1699.

(15) *Sylloge curationum et observationum medicinalium.* in-4°. *Ulm.* 1668. — *Consiliorum medicinalium centuriæ IV. Accedunt exoticarum curationum et observationum medicinalium chiliades duæ.* in-4°. *Augustæ Vindelicorum*, 1698.

(16) *Observationum anatomico-medicarum decades IV.* in-12. *Amstelodami*, 1674.

(17) *Anatomia practica rationalis.* in-12. *Amstelodami*, 1688.

mais principalement Théophile Bonet, formèrent des recueils des observations d'anatomie pathologique faites par d'autres praticiens.

Les efforts réunis de tous ces médecins ouvrirent bien la carrière nouvelle qu'il fallait parcourir; mais on ne parvint que pendant le dix-huitième siècle à éviter les erreurs que les observateurs avaient commises jusqu'alors. On apprit à profiter avec plus de circonspection des autopsies cadavériques, et à en tirer des conclusions plus exactes sur l'état dans lequel le malade se trouvait avant sa mort. Sans compter que les anatomistes du dix-septième siècle, entraînés par leur goût pour le merveilleux, ne rapportent que trop souvent des histoires fabuleuses, la plupart d'entre eux n'attachaient de prix qu'aux choses nouvelles et extraordinaires, et ils négligeaient les autopsies cadavériques qui auraient pu éclairer la nature des maladies communes, par la raison que des travaux de cette espèce n'auraient point fourni d'aliment à leur passion favorite, celle des singularités. D'un autre côté, connaissant fort peu les lois de l'économie animale, ils regardaient tout ce qu'ils trouvaient comme autant de causes de maladies, sans réfléchir que, parmi ces aberrations, un grand nombre tiennent à des variétés de structure, et un plus grand nombre encore à la lutte qui s'établit entre la vie et la mort. C'est ainsi que Bennet attribuait la mort des phthisiques à l'adhérence des poumons avec la plèvre; et que Bonet, lorsqu'il rencontrait des polypes dans les cadavres, ne manquait jamais de les considérer comme la cause de la mort.

Les médecins du dix-huitième siècle se livrèrent à l'anatomie comparée avec plus de prudence, de fidélité et d'impartialité. Jean-Marie Lancisi (1) est

(1) *De mortibus subitaneis, lib. II. in-4°. Romæ*, 1707.

un des premiers écrivains de ce période dont les recherches sur les causes des morts subites aient enrichi notablement la pathologie. Les médecins de Breslau, Godefroi Klaunig, Samuel Glass, Charles OEhme, Max. Preuss et autres encore (1), cherchèrent à expliquer la nature de l'hydropisie du péricarde et de quelques autres affections, d'après les autopsies cadavériques; et Godefroi Klaunig (2) publia un ouvrage particulier pour faire connaître les observations d'anatomie pathologique qu'il avait recueillies dans l'hôpital de la Trinité, à Breslau.

Mais aucun médecin n'a puisé dans sa propre expérience un trésor aussi riche que Jean-Baptiste Morgagni (3), auquel les soins de son excellent maître Antoine-Marie Valsalva (4) semblaient avoir inspiré une vocation particulière pour l'anatomie pathologique. Morgagni a en effet rassemblé dans son immortel ouvrage plusieurs observations relatives à cette science. Il avait la rare modestie de regarder ce livre, dont non-seulement l'Italie, mais encore le dix-huitième siècle tout entier, doivent être orgueilleux, comme une simple continuation et comme une sorte de commentaire de la compilation de Bonet. Mais le nombre presque infini de remarques nouvelles qu'il renferme, la sagacité du jugement de l'auteur, et l'immense érudition qu'il déploie, élèvent ce travail bien au-dessus de ceux qui avaient paru antécédemment, et il serait impossible d'énumérer dans un cadre étroit les avantages que la pa-

(1) *Historia morborum, qui Vratislaviæ grassati sunt : ed. Haller. in-4°. Laus.* 1746.

(2) *Nosocomium charitatis. in-4°. Vratislaviæ*, 1717.

(3) Jean-Baptiste Morgagni naquit à Forli en 1681, devint professeur à Bologne et à Padoue, et mourut en 1771.

(4) Antoine-Marie Valsalva naquit en 1666, fut professeur à Bologne, et mourut en 1723.

thologie et même la thérapeutique en ont retirés. On peut toutefois reprocher aux histoires de maladies d'être un peu trop longues, et de ne point être écrites dans l'ordre qui conviendrait pour que l'on pût saisir de suite les symptômes prédominans et essentiels, qui sont cependant la chose la plus importante.

Joseph Lieutaud (1) entreprit un travail analogue et complet sur l'anatomie pathologique. Son ouvrage (2) peut être considéré comme un extrait de Bonet et de Morgagni; mais il renferme aussi un grand nombre d'observations propres à l'auteur: cependant il n'est pas aussi utile que celui de Morgagni, précisément à cause du laconisme des remarques, et parce que celles-ci ne sont pas précédées d'histoires de maladies. Mathieu Baillie, médecin de l'hôpital de Saint-Georges à Londres, publia un ouvrage classique rempli de remarques nouvelles et de descriptions exactes des changemens que les maladies apportent dans l'organisme. Son livre a été singulièrement enrichi par les additions du traducteur allemand Samuel-Thomas Sœmmering (3). Chr. Fr. Ludwig, professeur à Léipsick, donna une introduction abrégée à l'étude de l'anatomie pathologique, et il a orné son travail d'une érudition bien choisie (4).

Les différens recueils périodiques des sociétés de médecine renferment une foule de faits épars relatifs à cette science; mais Cornel. Triven (5), Laurent

(1) Joseph Lieutaud naquit à Aix en Provence en 1703, fut nommé médecin du Roi de France, et mourut en 1780.

(2) *Historia anatomico-medica*, *ed. Ant. Portal. in-4°. Parisiis*, 1767.

(3) *Anatomia des* etc., c'est-à-dire, Anatomie pathologique: trad. de l'anglais. in-8°. Berlin, 1794.

(4) *Primæ lineæ anatomiæ pathologicæ. in-4°. Lips.* 1785.

(5) *Observationum medico-chirurgicarum fasciculus. in-4°. Lugduni Batavorum*, 1743.

Heister (1), Jean-Louis-Lébérecht Lœseke (2), Antoine de Haën (3), Joseph Baader (4), Samuel Clossy (5), Bernard-Sigéfroi Albinus (6), Richard-Browne Cheston (7), Albert de Haller (8), Chr. Gottl. Ludwig (9), Jean-Ernest Greding (10), Maximilien Stoll (11), Edouard Sandifort (12), François Home (13) et Pierre Camper (14), publièrent à part les résultats des observations que leur propre pratique leur avait fournies.

ARTICLE CINQUIÈME.

Travaux en séméiotique.

Les médecins demeurèrent convaincus jusqu'aux temps les plus modernes, que les seuls symptômes suffisent pour conduire à la connaissance non-seulement du siége des maladies, mais encore du rapport et de l'état des forces. De là vint leur attention

(1) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine, de chirurgie et d'anatomie. in-4°. Rostock, 1753. 1770.

(2) *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ novæ et rariores. in-4°. Berol.* 1754.

(3) *Ratio medendi. Vindob.* 1760—1776.

(4) *Observationes medicæ incisionibus cadaverum anatomicis illustratæ. in-8°.* 1762.

(5) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur le siége des maladies chez l'homme. in-8°. Londres, 1763.

(6) *Annotationes anatomicæ lib. 1—8. in-4°. Lugd. Bat.* 1754—1768.

(7) *Pathologische* etc., c'est-à-dire, Observations et expériences pathologiques : trad. de l'anglais. in-8°. Gotha, 1780.

(8) *Opusc. minora, vol. III. p.* 277—382.

(9) *Adversaria anatomico-practica. Lips.* 1770.

(10) *Saemmtliche* etc., c'est-à-dire, OEuvres complètes de médecine. in-8°. Greiz, 1790.

(11) *Ratio medendi. Vindob.* 1777—1789.

(12) *Observationes anatomico-pathologicæ. in-4°. Leid.* 1777.

(13) *Clinical* etc., c'est-à-dire, Expériences, histoires et dissections cliniques. in-8°. Londres, 1781.

(14) *Kleinere* etc., c'est-à-dire, D'Opuscules : trad. du hollandais. Léipsick, 1782.

scrupuleuse à ces symptômes, qui néanmoins induisent si souvent en erreur : de là vint aussi que de temps en temps ils cherchèrent à accorder à certains signes une importance d'autant plus grande, qu'ils pouvaient moins se reposer sur les autres. Ce furent principalement les modifications du pouls qu'un grand nombre d'entre eux considérèrent comme les signes les plus essentiels des changemens des maladies, ainsi qu'on l'avait déjà fait autrefois dans l'école d'Alexandrie. Il est assez vraisemblable que ce furent Michel Boym et André Cleyer qui, en publiant la doctrine du pouls des Chinois (1), furent les premières causes de la subtilité avec laquelle on traita par la suite cette partie de la séméiotique. Trompé par les faux rapports des Jésuites, on attribuait à la nation chinoise des connaissances fort étendues en tout genre, et chacun connaît les éloges extraordinaires que Chr. Wolf, entre autres, prodigua à sa morale, qu'il prétendit être la plus pure et la plus sublime. Mais j'ai suffisamment démontré dans le premier volume, combien la théorie médicale de ce peuple est peu scientifique, et combien en particulier sa théorie du pouls est hérissée de subtilités et inapplicable à la pratique.

Les notices données par Cleyer et Boym engagèrent Jean Floyer (2) à établir un parallèle entre la sphygmique des Européens et celle des Chinois, et à déterminer, au moyen d'une montre à secondes, les différences que la vitesse du pouls présente suivant l'âge, le sexe, le genre de vie, et même l'époque de la journée. Le premier aussi il calcula la rapport de la vitesse du pouls à la fréquence de la respiration, et émit l'idée bizarre qu'il conviendrait d'ob-

(1) *Eph. nat. cur. dec. II. ann. IV. app.*
(2) *The physicians pulse-watch; to explain the art of feeling the pulse and to empireit by the pulse-watch.* in-8°. *London*, 1707. 1710.

server sans cesse les changemens du pouls avec un pulsiloge, afin de pouvoir combattre la cause de ces changemens, et prolonger ainsi le cours de la vie.

Mais la sphygmique prit une toute autre tournure lorsqu'un Espagnol, François Solano de Luques, eut publié ses propres remarques sur le sens qu'on doit attacher à certaines modifications du pouls (1). Solano observa le pouls dicrote en 1707, époque où il étudiait encore la médecine à Cordoue sous Joseph de Pablo. Il pria son maître de lui faire savoir quel est l'état intérieur du corps qui est en rapport avec ce pouls; mais il en reçut la réponse barbare, que toutes ces modifications insignifiantes sont produites par la vapeur fuligineuse que les artères renferment (2). Une solution aussi peu satisfaisante l'engagea à redoubler d'attention dans ses recherches, et il trouva que le pouls dicrote dépend presque toujours du saignement de nez. Charles Gandini, embarrassé d'expliquer l'immense quantité d'observations que Solano a rassemblées sur ce phénomène, assure que les hémorragies nasales se rencontrent bien plus souvent comme symptômes des maladies, en Espagne et en Portugal, que dans aucun autre pays (3). Solano prétendait même avoir remarqué que l'épistaxis succède d'autant plus promptement au pouls dicrote, qu'un plus grand nombre de pulsations se trouvent réunies ensemble. Le saignement de nez était médiocre, lorsque les deux battemens présentaient la même force, très-violent, lorsque le second avait plus de force que le premier, et peu abondant quand, au contraire, le dernier était le plus faible.

(1) François Solano de Luques naquit, en 1685, à Montilla, à douze lieues de Cordoue, fut médecin praticien à Antequera, et mourut en 1738.

(2) *Gandini*, *Gli* etc., c'est-à-dire, Les élémens de l'art sphygmique. in-4°. Genève, 1769. p. 122.

(3) *Ibid.* p. 172.

Cette observation le conduisit à chercher comment on peut prédire les autres évacuations par le pouls. Le pouls intermittent précédait les diarrhées: s'il était en même temps très-mou, il indiquait des urines abondantes, et s'il était très-dur, il dénotait l'approche du vomissement. Plus l'intermission du pouls durait long-temps, plus aussi l'évacuation qui survenait ensuite était forte et abondante.

Solano observa toujours, avant les sueurs, un changement remarquable dans le pouls, dont la force, la plénitude et la grandeur croissaient pendant deux, trois ou quatre pulsations successives, de telle sorte que la dernière des quatre était la plus forte. Il appelait ce pouls *inciduus*: toujours il le trouva mou, et dans un cas seulement, qui fut suivi de jaunisse, il reconnut en lui une dureté considérable.

Ses observations se bornèrent à ces trois espèces de pouls. Il les avait consignées dans un gros *in-folio* où elles se trouvaient pour ainsi dire noyées au milieu d'un océan de subtilités (1). Cet ouvrage était si désagréable à lire, et même devenu si rare lors de l'arrivée de Gandini à Cadix, qu'on sentait le besoin d'en avoir un extrait (2). Le premier fut fait, du consentement de Solano lui-même, par Gutierrez de los Rios (3). Ce médecin suivit l'auteur jusque dans sa théorie, qui est un mélange des principes de Vanhelmont et de ceux d'Hippocrate. Solano, en effet, appartenait à la classe des praticiens observateurs et partisans de la médecine expectante qui attendent tout des efforts de la nature et rien de ceux

(1) *Lapis Lydius Apollinis. in-fol. Madr.* 1731.

(2) Gandini (*l. c.* p. 123.) assure qu'il n'en put même pas obtenir un exemplaire des héritiers du célèbre Solano, et que Gutierrez de Los Rios, médecin à Càdix, fut le seul qui parvint à lui proeurer ce livre.

(3) *Idioma de la* etc., c'est-à-dire, Idiome de la nature, enseignant au médecin comment il doit s'y prendre pour guérir les maladies aiguës. in-8°. Madrid, 1737.

de l'art. C'est pourquoi aussi il méprisait la saignée, et il attribuait le peu d'habileté des médecins ordinaires pour apprécier *ses* pouls, à leur défaut d'intelligence, et au dérangement causé par l'art dans la marche de la nature. Déjà auparavant il avait exposé ses principes à cet égard dans un ouvrage particulier (1). Gandini nous dit (2) qu'il ne cessait jamais de parler des lois de la nature, et de recommander à ses fils, ainsi qu'à ses disciples, de ne point perdre de vue la marche de cette nature; mais le même Gandini assure aussi qu'une attention extraordinaire et une patience infatigable lui avaient fait acquérir une telle habileté dans l'art d'explorer le pouls, que d'autres médecins ne seraient pas parvenus de toute leur vie à en apprécier comme lui les changemens, s'ils eussent ignoré la méthode qu'il suivait.

L'extrait de Gutierrez de los Rios ne fut presque point non plus connu hors de l'Espagne, et le reste de l'Europe aurait difficilement pris part aux découvertes de Solano, si un médecin de la factorerie anglaise à Cadix, Jacques Nihell, n'eût jugé à propos de faire une étude spéciale de cette doctrine du pouls, et ensuite de la publier. Pour parvenir à ce but, il entreprit le voyage d'Antequerra où vivait Solano, et s'arrêta deux mois entiers dans cette ville, afin d'apprendre la nouvelle doctrine de l'inventeur lui-même. On lui a reproché d'avoir consacré trop peu de temps à se familiariser avec un art aussi difficile: c'est pourquoi aussi on l'accuse d'avoir commis un très-grand nombre d'erreurs, et de n'avoir même pas bien connu l'art d'explorer le pouls (3). Cepen-

(1) *Origen* etc., c'est-à-dire, Origine commune et universelle des maladies, suivant la doctrine du grand Hippocrate. in-4°. Malaga, 1718.
(2) *L. c.* p. 127.
(3) *Ib.* p. 125. — *Roche, Nuevas* etc., c'est-à-dire, Nouvelles et rares observations sur l'art de pronostiquer les crises par le pouls. in-4°. Madrid, 1762. p. 101.

dant son ouvrage fut traduit en plusieurs langues, et c'est lui surtout qui contribua à faire connaître et à répandre la doctrine de Solano (1). Il y ajouta les résultats de ses propres observations : ces dernières vinrent bien en général à l'appui du système espagnol ; mais il rencontra différens cas dans lesquels les pronostics ne furent point d'accord. Il assure (2) que Solano, sur la fin de ses jours, et un médecin espagnol nommé Juan de Pedraza y Castilla, trouvèrent que le pouls dicrote annonce plutôt la disposition au saignement de nez que l'hémorragie imminente, d'après les règles que Solano lui-même avait précédemment tracées à cet égard. Sibbern, médecin danois, prouva aussi que ce pouls dicrote n'indique pas constamment un flux de sang par le nez (3).

Le célèbre Pierre Sénac, en France (4), et Milcolumb Flémyng, en Angleterre (5), furent les premiers défenseurs de la doctrine de Solano : cependant Sénac remarqua que le pouls *inciduus* est extrêmement difficile à saisir.

La sphygmique changea encore d'aspect lorsque Théophile de Bordeu, auteur d'un système particulier de médecine qui a été exposé précédemment, examina d'une manière spéciale les pronostics que Solano avait tirés du pouls. Si Solano ne s'était point trompé en remarquant que l'excitement de certains organes entraîne aussi des changemens dans le pouls, cette observation fournit un argument spécieux en

(1) *New* etc., c'est-à-dire, Observations nouvelles et extraordinaires sur l'art de prédire les crises par le pouls. in-8°. Londres, 1745. — Cet ouvrage a été traduit en latin par Noortwyk. in-8°. Amst. 1746, et en français par Lavirotte. in-12. Paris, 1748.

(2) *L. c.* p. 94. 95 de la traduction française.

(3) *Tode*, *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque de médecine, T. III. cah. 2. p. 179.

(4) Dissertation sur les crises. in-12. Paris, 1752.

(5) Dissertation sur les découvertes de François Solano. in-8°. Londres, 1753.

faveur de Bordeu sur la force vitale particulière dont chaque organe est doué suivant lui. Or, comme Bordeu, conformément au stahlisme modifié qu'il avait adopté, considérait chaque maladie comme un effort de la nature pour expulser un principe quelconque, il dut naturellement concevoir l'idée que chaque organe modifie le pouls à sa manière, opinion qui reposait sur la singulière doctrine des Chinois. D'après cela, sa sphygmologie ne doit être regardée que comme un perfectionnement de celle des médecins de la Chine.

Cependant il s'écartait de la doctrine de Solano à plusieurs égards, et principalement à celui du pouls dicrote. Il prétendait l'avoir observé avant l'apparition de l'écoulement menstruel et du flux hémorroïdal (1). Il niait aussi que l'excitement des intestins dans les diarrhées etc., fût toujours accompagné du pouls intermittent : il rejetait même l'opinion de Solano qui prédisait le vomissement d'après l'intermittence et la dureté simultanées du pouls (2).

Mais si l'art d'explorer le pouls, inventé par le médecin espagnol, était hérissé d'immenses difficultés, celui de Bordeu en présentait de bien plus grandes encore. En effet, il admettait dans l'artère radiale un certain espace qu'il appelait *spatium pulsans*, et se servait à la fois des quatre doigts des deux mains pour y tâter le pouls aux deux poignets. Il appliquait les extrémités de ces quatre doigts sur l'artère, et les serrait l'un contre l'autre de manière à laisser entre eux le moins d'espace possible. Le pouls critique était le seul qu'on pût tâter avec deux doigts : on devait nécessairement se servir des quatre pour explorer toutes les autres espèces. La nécessité d'exa-

(1) Recherches sur le pouls par rapport aux crises. in-8°. Paris, 1768. T. I. p. 356.

(2) *Ib.* p. 77. 88.

miner le pouls sur les deux bras dérivait du système de Bordeu relativement à la division du corps en deux moitiés par la ligne blanche. Aussi, dans l'hémicranie et l'hémiplégie, n'observait-il que le pouls d'un seul côté (1). Il recommandait surtout la patience au médecin, qui doit étudier jusqu'à quarante pulsations pour apprécier certaines modifications du pouls intermittent (2). Lorsqu'on sent l'artère, il faut élever et baisser alternativement les doigts sur elle, et l'attention la plus scrupuleuse est indispensable pour bien reconnaître les différens états du pouls.

Dans toutes les maladies, Bordeu distingue le période de l'excitement de celui de la coction, et celui-ci du temps de la crise. Chacun de ces périodes se caractérise par un pouls particulier. On peut donc diviser les pouls en *critiques* et *acritiques*. Bordeu donnait aussi le nom de pouls *organiques* à ces derniers lorsqu'ils indiquaient l'affection d'un organe déterminé. Ils diffèrent les uns des autres en ce que le pouls critique est toujours plus développé, plus libre, plus grand et plus mou, tandis que l'acritique, au contraire, est constamment plus petit, plus tendu et plus serré (3). Le pouls qui annonce la suppuration est composé de ces deux espèces (4). On trouve souvent aussi chez les enfans et les vieillards des pouls dont l'observateur le plus attentif ne saurait dire s'ils sont critiques ou acritiques, ou tous les deux à la fois (5).

Bordeu divise ensuite le pouls critique, suivant la situation des organes au-dessus ou au-dessous du diaphragme. Il appelle celui-ci pouls *inférieur*, et celui-là pouls *supérieur*. Ils se distinguent en ce que

(1) Recherches sur le pouls par rapport aux crises, T. I. p. 337.
(2) *Ib.* — Gandini, *l. c.* p. 198.
(3) *Ib.* p. 18. 199. 215.
(4) *Ib.* p. 288.
(5) *Ib.* tom. II. p. 128.

l'inférieur est ordinairement inégal et rapproché de l'intermittent, au lieu que le second est dicrote (1). J'ai déjà dit plus haut qu'il avait lui-même reconnu des exceptions à cette règle. Il y a trois espèces de pouls supérieur, le *pectoral*, le *guttural* et le *nasal*. Comme ces trois espèces sont dicrotes, elles ne diffèrent que par leur degré de mollesse et de force. Le pectoral est le plus mou et le plus régulier ; vient ensuite le guttural, et le nasal est celui des trois qui a le plus de dureté, de force et de vitesse (2). Le pouls inférieur annonce le vomissement quand il est dur, les hémorragies lorsqu'il est dicrote, et une diarrhée prochaine quand il est presque intermittent (3). Bordeu dit du pouls inférieur, qu'il est en général beaucoup moins mou que le supérieur, en sorte qu'il est très-difficile de le distinguer du pouls de l'excitement (4) ; et cependant il soutient dans un autre endroit (5), que le pouls *intestinal* n'offre pas la moindre tension. La même difficulté se présente lorsqu'on compare la description du pouls pectoral avec celle du pouls *gastrique*, qui annonce le vomissement : tous deux sont dicrotes, tous deux sont durs, et tous deux se rapprochent du pouls de l'excitement (6). Le pouls *rénal*, qui indique des urines prochaines, est décrit avec une obscurité extrême ; cependant Bordeu finit par dire qu'il est précisément l'inverse du pouls de la sueur : or, son *pulsus sudatorius* est l'*inciduus* de Solano ; celui de l'urine doit donc être le *myurus* (7).

Bordeu décrit longuement les pouls dans les divers

(1) Recherches sur le pouls par rapport aux crises, T. II. p. 324. 68.
(2) *Ib.* p. 28—40.
(3) *Ib.* p. 72. 81. 182.
(4) *Ib.* p. 74.
(5) *Ib.* p. 100.
(6) *Ib.* p. 77.
(7) *Ib.* p. 135.

états du corps et dans les différentes maladies. Il indique aussi les variations qu'y apportent les médicamens. Ainsi, par exemple, dans les premiers mois de la grossesse, le pouls est très-variable et même fébricitant, mais presque toujours gastrique: par la suite il devient nasal, sans annoncer une véritable hémorragie. Le pouls est redoublé, et par conséquent *utérin* à l'époque où les menstrues ont coutume de se déclarer (1). Ce pouls utérin ne diffère de l'intestinal que par le manque d'intermission, parce qu'il est plus développé, et enfin parce qu'il est dicrote (2).

Le pouls est composé ou compliqué dans une multitude d'affections; le pouls supérieur s'unit à l'inférieur, et le critique à l'acritique; ce dernier, qui ne doit pas inspirer de craintes au début des maladies aiguës, devient dangereux pendant leur cours (3).

Mais ce que Bordeu dit de l'état du pouls après l'usage de l'opium, prouve avec combien peu de soin il avait observé les effets des médicamens sur lui; car il assure que le pouls est alors développé et mou, souvent *sudatorius*, souvent aussi supérieur, et en général tel qu'il le remarque dans le sommeil profond (4).

Un des premiers apologistes de la nouvelle sphygmique fut Michel (5), qui vanta surtout la certitude des pronostics de Bordeu, représenta la théorie mécanique comme la perte de la médecine, et rejeta la manière ordinaire d'explorer le pouls, comme inutile et même ridicule. Il fut suivi par l'Anglais Cox (6), qui démontra combien le pouls intermittent est es-

(1) Recherches sur le pouls par rapport aux crises, tom. II. p. 29.
(2) *Ib.* tom. I. *p.* 100.
(3) *Ib.* p. 233. 260.
(4) *Ib.* tom. II. p. 107.
(5) Nouvelles observations sur le pouls par rapport aux crises. in-8°. Paris, 1757.
(6) Nouvelles observations sur le pouls intermittent. in-8°. Amsterdam, 1760.

sentiel pour pronostiquer les diarrhées et reconnaître les indications des purgatifs. Les médecins espagnols Juan-Louis Roche (1) et François-Garcia Hernandez (2) commentèrent la doctrine de Solano. Le premier le fit d'après l'instigation du célèbre critique Feyjoo. Hernandez rejeta la théorie de laquelle Solano était parti, et fit voir que souvent le pouls critique ne paraît qu'après la saignée. Ménuret, auteur de l'article *Pouls* dans l'Encyclopédie (3), adopta également les idées de Solano et de Bordeu, et chercha à expliquer l'influence de chaque organe sur l'état du pouls, en imaginant des cordes qui se rendent des différens organes aux artères de la périphérie du corps, et qui leur font part de la disposition dans laquelle se trouvent ces parties.

Mais Henri Fouquet fut celui qui perfectionna le plus la nouvelle doctrine (4). Il fit connaître les différences du pouls avec beaucoup plus d'exactitude, et les représenta d'une manière assez claire par des figures que Gandini, Wetsch et Gruner empruntèrent de lui. On peut faire à ces planches le reproche d'être idéales, car l'élévation des parois de l'artère, et l'écoulement des globules du sang au-travers de ce vaisseau dans les pouls nasal, utérin et hémorroïdal, sont représentés de manière que le tact ne saurait certainement pas reconnaître toutes ces choses. Fouquet divise le pouls critique en trois variétés différentes, dont l'une, indiquant le premier degré de la coction, est forte, développée, fréquente et molle; la seconde, qui annonce la véritable solution, et qui

(1) *Nuevas* etc., c'est-à-dire, Nouvelles et rares observations sur l'art de prédire les crises par le pouls. in-4°. Madrid, 1762.

(2) *Doctrina* etc., c'est-à-dire, La doctrine de Solano éclaircie. in-4°. Madrid, 1765.

(3) Cet article a été imprimé à part sous le titre de Nouveau traité du pouls. in-12. Paris, 1768.

(4) Essai sur le pouls par rapport aux affections des principaux organes. in-8°. Montpellier, 1767.

s'élève à un point extraordinaire, est encore plus molle. La crise est accompagnée d'un pouls fort qui emprunte son caractère de l'organe par lequel l'évacuation a lieu. Dans cette espèce de pouls on doit sentir le passage des globules de sang du *spatium pulsans* vers l'extrémité carpienne de la main (1). Fouquet blâme Bordeu de n'avoir pas bien distingué le pouls rebondissant du pouls redoublé : ce dernier est le véritable pouls nasal, duquel diffère entièrement le pouls céphalique; car dans celui-ci ce n'est pas seulement la paroi supérieure de l'artère qui s'élève, mais l'élévation se fait ressentir dans tout le vaisseau : toujours aussi il est dur, et quelquefois il fait éprouver au tact la sensation d'un ver qui ramperait. Au début des maladies aiguës, il est accompagné du pouls stomachique et d'autres pouls inférieurs : on le trouve aussi allié avec ces pouls dans la manie, l'hypocondrie et l'hystérie (2).

Fouquet regarde les pouls inférieurs comme étant toujours plus serrés, plus petits et plus faibles que les supérieurs : cependant le pouls hémorroïdal ne diffère en rien du pectoral, même pour la figure, et tous deux sont difficiles à distinguer du cutané et du rénal, qui indiquent, le premier, la sueur, et l'autre un flux abondant d'urines. Le pouls intestinal est le même que celui de l'ascite : on peut les comparer tous deux à la vibration d'un fil de laiton (3). Le pouls splénique diffère beaucoup de l'hépatique par la figure; car l'élévation vers l'extrémité carpienne du *spatium pulsans* est plus escarpée dans l'un, et plus arrondie dans l'autre (4); mais, qui pourrait apprécier ces différences à l'aide du doigt? Du reste,

(1) Essai sur le pouls par rapport aux affections des principaux organes, p. 45.

(2) *Ibid.* p. 54. 65.

(3) *Ibid.* p. 76. 88. 92.

(4) *Ib. p.* 81.

Fouquet distingue encore un pouls élevé ou développé, et un pouls étroit, serré, acritique (1).

Charles Gandini a rassemblé dans son prolixe ouvrage un grand nombre de notices historiques et d'extraits des écrits laissés par ses prédécesseurs ; mais on chercherait en vain des observations nouvelles au milieu de ce déluge de tirades et de digressions étrangères au sujet. Le livre de J. J. Wetsch est plus utile (2) ; l'auteur avait appris la sphygmique de Bordeu lui-même.

Ces dénominations subtiles du pouls se rapprochent beaucoup du travail de F. N. Marquet (3), qui renouvela et développa l'ancienne idée conçue par Hérophile, de mettre le pouls en parallèle avec les sons de la musique. Marquet compare le pouls normal à un menuet, et chaque pulsation à un pas ou à une cadence : deux lignes situées au-dessus l'une de l'autre lui servent à le noter ; il exprime le pouls naturel par un quart de note, le pouls grand par une demi-note, le pouls petit par un huitième de note, et le pouls vermiforme par un seizième de note. La note désigne le pouls concentré ou le pouls profond, suivant qu'elle se trouve sur la ligne inférieure ou au-dessous d'elle ; mais le pouls est élevé si elle occupe la ligne supérieure, et superficiel quand elle s'élève au-dessus de cette ligne. Afin de rendre sensible la vitesse du pouls, Marquet partage chaque rhythme au moyen de lignes perpendiculaires en cinq temps, qui doivent être discernés entre deux battemens du pouls normal. Le pouls fréquent ou fébricitant ne comporte pas ces cinq temps, mais se trouve déjà terminé au quatrième, au troisième ou au second. Quant

(1) *Ib.* p. 40.

(2) *Medicina ex pulsu. in*-8°. *Vindob.* 1770.

(3) Nouvelle méthode facile et curieuse pour connaître le pouls par les notes de la musique : 2e édit. in-12. Paris, 1769.

au pouls lent, il exige au moins six temps semblables. Cette méthode facilite, il est vrai, la connaissance de plusieurs espèces de pouls, mais elle ne saurait répandre le moindre jour sur d'autres, telles que le dur et le mou, le plein et le vide.

Les observations de Des Brest sur le pouls dicrote qui annonce le saignement de nez (1), et sur d'autres pouls de Bordeu (2), viennent encore à l'appui de la doctrine combinée du médecin espagnol et du praticien français, aussi bien que celles de Balme, de Strack et de Dubosc de la Robordière, sur l'art sphygmique (3), celles de Poma sur le pouls intestinal (4), celles de la Brousse sur le pouls des femmes enceintes (5), et celles de Délius sur les pouls dicrote, intermittent et *inciduus* (6). Kaempf admit aussi dans son célèbre ouvrage (7), que les crachats critiques sont ordinairement annoncés par le pouls redoublé, les sueurs par le pouls *inciduus*, et la diarrhée par le pouls intermittent.

Un observateur impartial ne devait pas tarder à reconnaître combien la sphygmique de Bordeu est fausse et illusoire. Cette doctrine ne pouvait donc pas être accueillie bien favorablement en Allemagne, où l'on est habitué à observer avec plus de soin et d'exactitude qu'en France. Déjà Zimmermann démontra combien les espèces de pouls admises par Solano ont de significations différentes (8) ; mais de Haën surtout s'éleva contre cette innovation : il fit

(1) Journal de médecine, tom. XV. p. 312.

(2) *Ibid.* tom. XXXVI. p. 134.

(3) Gandini, p. 288. — Journal de médecine, tom. XXXVII. p. 23. tom. XXXIX. p. 409.

(4) Journal de médecine, tom. XLI. p. 423.

(5) *Ib.* tom. XXXVI. p. 121. tom. XLI. p. 436.

(6) *Vom* etc., c'est-à-dire, Du pouls intermittent. in-8°. Erlangue, 1784.

(7) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité d'une nouvelle méthode etc. p. 54. 55.

(8) *Von der* etc., c'est-à-dire, De l'expérience, p. 202.

voir qu'on peut tirer d'autres pronostics des mêmes pouls, et que ces pouls organiques proviennent du trouble qu'un traitement mal combiné a causé dans les forces et la marche de la nature (1). Soleilhet (2), la Marque et Lepecq de la Cloture (3) lui répondirent; ils l'accusèrent de se contredire lui-même, puisqu'auparavant (4) il avait pronostiqué une diarrhée d'après l'existence du pouls intermittent. Pezold (5) et Gruner (6) n'apprécièrent pas beaucoup non plus la sphygmique de Bordeu, et Renard, médecin de Paris, laissa un livre presque entier contre elle; mais personne n'ayant pu déchiffrer le manuscrit, il demeura inédit (7).

Je dois encore faire mention d'un autre signe qui fut découvert par Léopold Auenbrugger, et que ce médecin assura être, pour ainsi dire, le plus important de tous ceux qui composent l'ensemble de la séméiotique pathologique : c'est le son que rend la poitrine lorsqu'on vient à la frapper. Il est impossible de disconvenir que le thorax, frappé avec la paume de la main, ne résonne autrement lorsque les poumons sont libres et sains, que quand ils sont adhérens, engorgés ou ulcérés. Auenbrugger développa très-bien cette vérité dans un traité particulier (8), mais le fit aussi avec un peu trop de subtilité; car il est à peine croyable qu'il ait pu reconnaître les diverses maladies des poumons et de la poitrine par la seule percussion de cette cavité : ce-

(1) *Rat. med. P. XII. p.* 112.

(2) *Epistola ad A. Roux*, *in lat. linguam versa à J. Huttenbacher. in*-8°. *Vindob.* 1770.

(3) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction pour les médecins sur l'art d'observer les maladies, d'après les principes d'Hippocrate, p. 76.

(4) *Rat. med. P. V. p.* 219.

(5) *De prognosi in febribus acutis*, *p.* 72.

(6) *Semeiotice*, *p.* 173.

(7) Gandini, p. 284.

(8) *Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo, abstrusos interni pectoris morbos detegendi. in*-8°. *Vindob.* 1761.

pendant ses observations méritent d'être lues, et elles ont été en partie confirmées par Isenflamm (1).

ARTICLE SIXIÈME.

Essais nosologiques.

Les anciens ne sentirent pas la nécessité d'observer un certain ordre dans l'exposition des maladies, et pendant tout le moyen âge on conserva l'usage de suivre la position des parties, et de passer de la tête à la poitrine, du thorax à l'abdomen, et du bas-ventre aux extrémités. J'ai dit que Félix Plater fut le premier qui conçut l'idée d'un système nosologique, et qui la mit à exécution en prenant les symptômes prédominans pour base de sa classification. Cet essai était extrêmement imparfait, et jusqu'au dix-huitième siècle il fut le seul qu'on possédât. Cependant le zèle avec lequel on se livrait à l'observation avait tellement augmenté le nombre des maladies et des différentes formes qu'elles revêtent, qu'on finit par s'apercevoir qu'on faciliterait singulièrement l'étude en introduisant un certain ordre systématique dans la pathologie. Thomas Sydenham, en blâmant les chémiatres de son temps à cause de leurs nosologies hypothétiques, avait conseillé de suivre l'exemple des botanistes qui classent les plantes d'après certains caractères extérieurs (2).

Ce ne fut toutefois qu'au bout de soixante ans que l'autorité de ce grand médecin engagea François Boissier de Sauvages à établir, sur les principes qu'il avait signalés, un système nosologique qui est

(1) *De difficili in observat. anat. epicrisi, diss. in-4°. Erl.* 1773.
(2) *Opp. p.* 26.

plutôt l'ouvrage du travail que du génie, et le fruit d'une érudition immense que d'un jugement éclairé, mais qui, ayant le mérite d'être fort complet, acquit une célébrité extraordinaire (1). Sauvages imita la nomenclature et la classification de l'immortel Suédois, créateur de l'histoire naturelle; mais, dans son introduction à la nosologie en général, et dans celle de chaque classe en particulier, il se conforma aux dogmes de la philosophie de Wolf et du système des iatromathématiciens. Il basa sa division des maladies sur ce que ces dernières sont des affections ou locales, ou générales, de l'économie. Il partagea celles-ci, d'après les symptômes prédominans, en *fièvres*, *inflammations*, *spasmes*, *anhélations*, *faiblesses*, *douleurs*, *aliénations mentales*, *écoulemens* et *cachexies*. Cette division serait assez bonne si les anhélations ne constituaient pas une classe évidemment superflue, puisqu'elles appartiennent toutes, soit aux spasmes, soit aux faiblesses. Mais Sauvages indiqua fort mal les espèces ou les maladies particulières, non pas d'après le rapport et l'état des forces, mais d'après des phénomènes accidentels, et principalement d'après les causes éloignées ou prochaines. De là vient qu'il a introduit dans son système une *amphimerina hungarica*, *paludosa*, une *tritœophya vratislaviensis*, une *convulsio indica*, etc., lesquelles ne se trouvent érigées en espèces que sur la foi d'observations recueillies par des auteurs qui méritent souvent peu de confiance. Cependant son ouvrage est toujours précieux, si on le considère comme une première tentative en ce genre, et comme une collection systématique de toutes les formes que revêtent les maladies.

L'esprit systématique de Linné chercha également

(1) *Nosologia methodica. in-4°. Amstelodami*, 1768.

à créer une nosologie d'après l'exemple de Sauvages (1). Cependant ses idées originales sur le développement et la division des maladies approchent beaucoup de la singularité, parce qu'elles reposent, non pas sur l'expérience, mais sur une comparaison bizarre de la structure des animaux avec celle des plantes, et que le naturaliste suédois avait une opinion tout-à-fait fausse au sujet de cette dernière. En effet, il divise les végétaux et les animaux en substance médullaire et substance corticale : la première est le véritable siége de la vie ; l'autre élabore et prépare les humeurs. L'humidité de l'écorce animale, de laquelle proviennent les parties solides, est détruite par la putréfaction et par les acides ; mais le principe du sentiment et du mouvement opposant de la résistance à ces causes destructives, il en résulte une fièvre qui est critique, quand le contagium a une nature acide et phlogistique, et putride ou exanthématique, quand ce contagium est animé ; car Linné pensait que toutes les maladies contagieuses de la peau doivent naissance à des insectes et à des vers (2). Il partageait les non-fébriles en maladies nerveuses, et en celles qui ont pour base l'affection des solides ou des fluides. Enfin, il plaçait en dernier lieu les affections externes, parmi lesquelles il rangeait plusieurs genres et plusieurs espèces bizarres : ainsi, par exemple, il donnait le nom d'*arctura* à la pénétration des ongles dans les chairs avec ulcération, celui de *glus* à une maladie dans laquelle on rend des urines visqueuses, etc.

L'essai d'une nosologie systématique de Rodolphe-Augustin Vogel (3) était plus applicable à l'étude, et

(1) *Genera morborum : in Amœnitat. acad. vol. VI. p.* 452.
(2) *Exanthemata viva : ibid. vol. V. p.* 92.
(3) *Diss. definitiones generum morborum. in*-4°. *Gott.* 1764. — *Academicæ prælectiones de cognoscendis et curandis præcipuis corporis humani adfectibus. in*-8°. *Gott.* 1772.

exempt de toute subtilité. Vogel admet neuf classes de maladies, savoir : les *fièvres*, les *écoulemens*, les *rétentions*, les *douleurs*, les *spasmes*, les *hyperœsthèses*, les *cachexies* et les *aliénations mentales* : cependant ses hyperæsthèses se confondent avec les douleurs. Le système de David Macbride (1) se rapproche beaucoup du sien : il n'en diffère que parce que l'auteur range les aliénations de l'esprit parmi les affections locales, au nombre desquelles il en place une foule d'autres, qui ne méritent en aucune manière ce nom, telle, par exemple, que la lèpre. Il fait aussi une classe à part des maladies asthmatiques : il partage les fièvres, en général, d'après leur type, et en particulier d'après leurs symptômes prédominans.

Jean-Baptiste-Michel Sagar chercha encore à enchérir sur le système de Sauvages par le grand nombre de symptômes qu'il érigea en maladies particulières (2). Du reste, il admit douze classes qui sont à peu près les mêmes : *affections locales*, *exanthèmes*, *cachexies*, *douleurs*, *écoulemens*, *rétentions*, *anhélations*, *spasmes*, *faiblesses*, *inflammations*, *fièvres* et *aliénations mentales*. Ces classes renferment trois cent quarante genres, tandis que Sauvages n'en avait établi que trois cent quinze.

Guillaume Cullen ne lui contesta pas ce mérite équivoque (3) ; car il ne fit entrer dans sa nosologie que cent quarante-neuf genres rapportés à quatre grandes classes. Ces dernières comprennent les *pyrexies*, les *névroses*, les *cachexies* et les *affections locales*. Cullen partage les pyrexies en fièvres proprement dites, inflammations, exanthèmes, hémorragies et autres

(1) *A methodical* etc., c'est-à-dire, Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine. in-4°. Londres, 1772.

(2) *Systema morborum symptomaticum*. in-8°. Vienn. 1771.

(3) *Synopsis nosologiæ methodicæ*. in-8°. Edinb. 1780.

écoulemens; les névroses en léthargies, faiblesses, spasmes et aliénations mentales; les cachexies en émaciations, abcès et exanthèmes; les affections locales, enfin, en vices du sentiment et du mouvement, évacuations, rétentions, abcès, ectopies (hernies, renversemens et luxations), et dialyses (solutions de continuité). Les espèces sont la partie la plus faible du système. Cullen range les dartres parmi les solutions de continuité, et le pian parmi les cachexies générales. Il considère l'ischurie comme une maladie locale, et place l'hydropisie parmi les affections générales. Le diabète est mis au nombre des spasmes généraux. Parmi les écoulemens généraux, il ne compte que le catarrhe et la dyssenterie, et la gonorrhée est son seul écoulement local. Malgré ces défauts, la nosologie de Cullen fut presque généralement adoptée, à quelques restrictions près, et elle devint surtout la base de la plupart des manuels de pathologie et de médecine pratique.

L'essai que proposa Chr. Frédéric Daniel est tout-à-fait original, et jusqu'à un certain point digne d'éloges (1). L'auteur partit de la différence que les anciens établissaient entre maladie, νόσος, et passion, πάθος. Il donnait avec Galien le nom de maladie à l'état intérieur du corps par lequel les fonctions sont lésées, et celui de passion à l'ensemble des accidens qui composent la forme d'une maladie. Il a bien moins soigné cette dernière partie que l'indication des affections principales, dont toutes les passions dérivent, et dont il admet onze classes, savoir : *nevrosis*, *sepsis*, *saburra*, *plethora*, *pyogenia*, *catarrheuma*, *cachexia*, *conjunctio*, *dystrophia*, *ectopiæ*, et maladies anonymes. Là il regarde sans nécessité des phénomènes morbifiques

(1) *Systema ægritudinum*, in-8°. *Lips. et Hal.* 1781. 1782.

accidentels, des épanchemens de bile, des suppurations, la fétidité des excrémens, comme des parties essentielles de la maladie principale. Chaque passion est représentée dépendante de ces prétendues maladies principales, sur l'autorité d'observations souvent fort incertaines. Daniel distingue la conjonction en ce que, dans ce cas, on observe l'épaississement des humeurs : il y range la constitution atrabilaire, la goutte et la pierre. Il distingue encore la dystrophie de la cachexie, rangeant seulement dans la première catégorie le sarcome, les scrophules et les squirrhes. Enfin il admet dans la classe des maladies anonymes, les plaies, les empoisonnemens, les vices de conformation et autres affections, en tant qu'elles contiennent la raison suffisante de certaines passions. Cette classification est dans la réalité aussi contraire aux règles de la logique, que les espèces de passions sont elles-mêmes souvent imaginaires, ou au moins empruntées arbitrairement et sans critique à d'autres observateurs.

ARTICLE SEPTIÈME.

Histoire de l'inoculation de la petite vérole.

L'inoculation de la petite vérole est un des objets les plus importans des recherches empiriques faites dans les temps modernes; mais c'est aussi celui à l'occasion duquel l'histoire nous apprend, de la manière la plus évidente, combien sont puissans les obstacles que les préjugés opposent à la vérité, et combien il arrive souvent que les défenseurs de cette dernière nuisent à sa cause, précisément en suivant la marche qu'ils espèrent en pouvoir le mieux faire ressortir les

avantages, c'est-à-dire en affectant trop de zèle et de chaleur. L'histoire de cette opération doit être nécessairement divisée en plusieurs paragraphes.

§. I.

Traces d'une méthode grossière d'inoculation en Europe et hors de cette partie du monde.

La coutume a régné de temps immémorial parmi les peuples d'un très-grand nombre de pays, de provoquer la petite vérole chez les enfans dès qu'elle commençait à devenir épidémique, parce que l'expérience avait appris que cette variole artificielle a toujours un caractère plus doux et plus bénin que celle qui survient naturellement. Il est peu vraisemblable que cet usage, enfant de la prudence, ait été enseigné par une nation à toutes les autres, et qu'il soit né en Arabie avec la maladie elle-même; mais tout porte à croire qu'on en a conçu l'idée dans toutes les contrées où cette dernière venait à éclater; car nous trouvons une différence énorme entre les méthodes adoptées par les différens peuples. Les médecins et les savans d'autrefois ne faisaient pas non plus attention à cet art, qu'ils abandonnaient au vulgaire, tandis qu'eux seuls auraient dû en répandre la connaissance d'un pays à l'autre.

Le missionnaire d'Entrecolles est le premier qui nous parle du mode particulier adopté depuis plusieurs siècles à la Chine pour l'inoculation de la petite vérole (1). On y prend la croûte encore humide d'une pustule variolique, et après avoir fait subir quelque légère préparation aux enfans de trois jusqu'à six ans, on la leur introduit dans le nez. Les Chinois eux-mêmes conviennent qu'on ne peut

(1) Lettres édifiantes et curieuses, tom. XXI. p. 5.

pas toujours compter sur la réussite de ce procédé (1), et les médecins anglais, qui, en 1721, firent, par ordre du Roi, des expériences avec l'inoculation sur plusieurs criminels détenus à Newgate, trouvèrent aussi que la méthode chinoise entraîne beaucoup plus d'inconvéniens que la manière grecque (2). Cependant elle a encore de tels avantages sur la petite vérole naturelle, que les Tartares firent venir des inoculateurs de la Chine pour préserver leurs enfans de cette dernière (3).

L'inoculation est aussi usitée depuis un temps infini aux Indes orientales. Les Brames, qui regardent la médecine comme une des prérogatives de leur caste, se sont réservé le droit de pratiquer cette opération : ils parcourent le pays dans certaines saisons, et appliquent sur l'avant-bras, après l'avoir frictionné, un morceau de coton trempé dans le pus variolique ; mais ils commencent par préparer les sujets en les soumettant à un régime sévère (4). Suivant d'autres rapports, ils font passer au travers de la peau des fils imbibés du virus (5).

Il paraît que l'inoculation n'est pas moins ancienne en Arabie, ainsi que Patrice Russell l'apprit à Harem d'une femme arabe de la tribu des Bédouins. Dans ce pays on inocule avec une aiguille ordinaire, et on paye celui qui pratique l'opération avec des raisins, des figues et autres bagatelles. On est même obligé, à Mosul, de faire annoncer par le crieur public quand il y a du virus variolique à vendre (6).

(1) Lettres édifiantes et curieuses, tom. XXI. p. 26.
(2) *Leske*, *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. IV. p. 311.
(3) Lettres édifiantes, *l. c.* p. 11.
(4) Holwell, dans *Woodville*, *History* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1796. p. 56.
(5) Chais, Essai apologétique de l'inoculation. in-8°. La Haye, 1754. p. 122.
(6) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, vol. LVI. p. 140.

Mais c'est surtout en Géorgie et en Circassie que l'usage de l'inoculation règne depuis les temps les plus reculés. Les habitans de ces provinces, pour conserver la beauté de leurs filles, les font inoculer par de vieilles femmes qui accompagnent la pratique de cet art des cérémonies les plus superstitieuses. Aubry de la Motraye (1) fut en 1712 témoin de cette méthode à Degliad, village géorgien, où la femme piqua avec trois épingles la région précordiale, l'épigastre, l'ombilic, la paume de la main droite, et la cheville du pied gauche jusqu'à ce que le sang sortît: elle mêla ensuite du pus variolique à ce sang, pansa les plaies avec des feuilles d'angélique, et les recouvrit d'un morceau de peau d'agneau : la petite vérole se déclara le septième jour.

Kassem Aga, ambassadeur du dey de Tripoli à Londres, assura que l'inoculation se pratique depuis fort long-temps en Barbarie parmi le peuple (2), et Thomas Shaw vit lui-même (3) que dans cette contrée on fait des incisions sur le dos de la main entre le doigt indicateur et le pouce; mais les mahométans orthodoxes blâment cette méthode, qu'ils croyent empiéter sur les droits de la Providence. Suivant Cadwall Colden, l'usage en règne aussi de mémoire d'homme au Sénégal (4).

Le peuple avait même, dans un très-grand nombre de provinces de l'Europe, la coutume d'inoculer ses enfans, long-temps avant l'introduction de la méthode grecque. Ainsi Simon Schulze la trouva établie

(1) Voyages en Europe, Asie et Afrique. in-fol. La Haye, 1727. vol. II. p. 98.

(2) *Scheuchzer*, *Account* etc., c'est-à-dire, Notice sur les succès de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne. in-8°. Londres, 1729. — Montucla, Recueil de pièces sur l'inoculation. in-8°. Paris, 1756. p. 138.

(3) *Travels* etc., c'est-à-dire, Voyages. in-fol. Oxford, 1738. p. 265.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Observations et recherches de médecine, vol. I. p. 227.

au dix-septième siècle parmi les habitans de Thorn (1). Thomas Bartholin l'observa à la même époque en Danemarck, où cependant elle aggravait quelquefois la petite vérole (2). Thomas Schwencke la rencontra à Meurs et à Clèves (3). La Condamine assure que de temps immémorial elle existe dans l'Auvergne et le Périgord (4), et Alexandre Monro trouva que les montagnards Ecossais inoculent la variole avec des fils de laine trempés dans le pus, et attachés autour du poignet (5). Cette méthode était surtout suivie à Sudwates, ainsi que le témoignent Richard Wright et Perrot Williams (6). On commençait par gratter la peau avec le dos d'un couteau jusqu'à ce qu'elle fût écorchée, puis on frottait la partie avec du virus.

Cependant l'inoculation ne se pratiquait nulle part aussi fréquemment que dans la Grèce, où elle n'a pas été apportée de la Géorgie, mais où elle a été certainement inventée. Carburi, de Céphalonie, professeur à Turin, disait au moins qu'on y avait recours dans sa patrie depuis l'année 1537 (7), et Jean Porter, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, assure qu'elle fut apportée dans cette capitale non pas de la Géorgie, mais de la Morée (8). En un mot, elle était d'un usage général parmi les Grecs de Constantinople au commencement du dix-huitième siècle, et les premiers renseignemens que nous ayons sur

(1) *Eph. nat. cur. dec. I. ann.* 8. *obs.* 15.

(2) *De medicinâ Danorum domesticâ. in-8o. Hafn.* 1665. *p.* 305. — *Dissertatio de transplantatione morborum. in-4o. Hafn.* 1673.

(3) Recueil de pièces importantes sur l'inoculation. in-8o. La Haye, 1755. p. 103—117.

(4) Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1758. p. 722.

(5) *Nachricht* etc., c'est-à-dire, Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole en Ecosse : trad. de l'anglais. in-8o. Altembourg, 1766.

(6) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, vol. XXXII. p. 262—269. — Montucla, Recueil de pièces sur l'inoculation, p. 69. 72.

(7) Condamine, *l. c.* p. 721.

(8) *Leske*, *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. IV. p. 243.

elle datent presque de cette époque : ce sont ceux d'Emmanuel Timoni, médecin à Constantinople (1), de Jacques Pylarini, consul vénitien à Smyrne (2), et de Samuel Skraggenstierna, médecin du roi de Suède (3). Tous s'accordent à dire que l'exercice de cet art était dans les mains de femmes âgées, et particulièrement d'une vieille Thessalienne qui prétendait en devoir la révélation à la Vierge, la pratiquait toujours en croix, sur le visage, en piquant le front, les joues et le menton, et se faisait donner en récompense des cierges pour le service de Marie. Elle se vantait d'avoir déjà inoculé quarante mille enfans, avait grand soin de choisir le pus d'une variole bénigne, n'inoculait que des enfans bien portans, et pratiquait l'opération en hiver ou à l'approche du printemps. Parmi le grand nombre d'inoculés que Timoni, Pylarini et Skraggenstierna observèrent, aucun ne mourut, si ce n'est quelques-uns qui vinrent à contracter simultanément la petite vérole naturelle. On ne tarda pas à trouver inutile la singulière coutume de la Thessalienne, d'appliquer une moitié de noix sur la plaie qu'elle avait produite.

Un peu plus tard, Antoine le Duc (4) et Jean Kennedy (5), décrivirent cette opération telle qu'ils l'avaient vu faire à Constantinople. Le premier assure que sur deux mille enfans, il en mourut à peine deux, et l'autre attribue ce succès prodigieux au choix des sujets et de la saison, et à ce que l'inocu-

(1) *Acta eruditorum Lips. ann.* 1714, *p.* 382. — *Leske*, *Aussüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. I. p. 323. — Montucla, Recueil de pièces sur l'inoculation, p. 8.

(2) *Ephemerides naturæ curiosorum*, *cent. V. VI. app. p.* 13. 14. — *Leske*, *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. I. p. 327.

(3) *Ib. obs.* 2. *p.* 3.

(4) *Dissertationes in novam methodum inoculationis variolarum.* in-8°. *Lugd. Bat.* 1722.

(5) *Essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur les remèdes externes. in-8°. Londres, 1715.

lation cause un bien moins grand nombre de pustules que la petite vérole naturelle. En 1731, la Condamine trouva cette méthode usitée parmi les Francs de Constantinople, absolument telle que Timoni et Pylarini l'avaient dépeinte (1). En 1717, Boyer, membre de la faculté de Montpellier, donna, à l'occasion d'une thèse publique, un témoignage très-favorable à l'inoculation orientale, formant seulement le vœu de la voir se perfectionner (2); et Jacques de Castro croyait que la plus grande correction qu'on pût y apporter, consiste à piquer une autre partie du corps que le visage (3). Guillaume Harris recommanda les fils trempés dans le pus, et releva aussi les avantages de la méthode des Grecs (4).

§. II.

Perfectionnement et vicissitudes de l'inoculation, depuis Maitland jusqu'à Gatti, c'est-à-dire depuis 1721 *jusqu'en* 1760.

Une femme remplie d'esprit et de talens, l'épouse de l'ambassadeur anglais auprès de la Porte Ottomane, Lady Worthly Montague, mérita une place dans l'histoire de la médecine, et acquit de justes droits à la reconnaissance de la postérité par le zèle avec lequel elle fit connaître, pour la première fois, l'inoculation grecque en Angleterre, où on ne tarda pas à la perfectionner. En 1717, époque où Lady Montague se trouvait encore à Constantinople, elle voulut absolument faire inoculer son fils âgé de six ans par

(1) Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1732. p. 435.

(2) Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1758, p. 725.

(3) *Dissertationes in novam methodum inoculationis variolarum.* in-8°. *Lugd. Bat.* 1722. *N.* 26.

(4) *De peste, cui accessit descriptio inoculationis variolarum.* in-8°. *Lond.* 1721.

la vieille Thessalienne ; mais celle-ci s'y prit avec tant d'inhabileté, et causa de telles douleurs à l'enfant avec son aiguille rouillée, que Maitland, chirurgien de l'ambassadeur, qui assistait à l'opération, fut obligé de la terminer avec sa propre lancette. L'enfant eut environ cent boutons, et guérit heureusement (1). A peine l'ambassadeur fut-il de retour à Londres avec sa famille, que Lady Montague employa tout son crédit pour y introduire l'inoculation. Au mois d'avril 1721, elle donna elle-même le premier exemple en faisant inoculer, sans la moindre préparation, sa fille, devenue depuis la comtesse de Bute (2). Elle décrivit ensuite parfaitement, et recommanda la méthode grecque, dans ses lettres célèbres (3). Le second inoculé en Europe fut le fils du docteur Keith, et non celui de Shadwell, comme la Condamine le croyait (4). . . . .

Ces exemples heureux éveillèrent l'attention de la famille royale sur un moyen qui paraissait aussi propre à prévenir les ravages de la petite vérole, d'autant plus que l'affection régnait précisément à cette époque dans la ville de Londres, et que la princesse Anne, depuis princesse d'Orange, en était grièvement malade. Sa mère, la princesse de Wales, depuis reine d'Angleterre sous le nom de Caroline, inquiète pour ses autres filles, pria le roi de lui accorder six prisonniers de Newgate qui n'eussent point eu la petite vérole, afin de faire l'essai de l'inoculation sur eux. Ses vœux furent exaucés. Le médecin du roi, Hans Sloane, auquel on confia le soin et la

(1) *Maitland*, *Account* etc., c'est-à-dire, Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1722. p. 7.

(2) Woodville, *l. c.* p. 89.

(3) *Letters* etc., c'est-à-dire, Lettres écrites pendant un voyage en Europe, en Asie et en Afrique. in-12. Londres, 1763. vol. II. lettre 31.

(4) Woodville, *l. c.*

direction de ces expériences, écrivit d'abord à Terry, médecin d'Enfield, qui avait été en Turquie, afin de lui demander son avis. Terry assura que l'inoculation réussissait si heureusement au Levant, qu'à peine mourait-il une personne sur huit cents. Maitland la pratiqua donc le 20 août 1721, sur les prisonniers de Newgate, qui tous supportèrent parfaitement la petite vérole, à l'exception d'une femme qui fut inoculée d'après le procédé des Chinois, et qui cependant ne tarda pas à se rétablir. Pour prévenir le soupçon que cette variole artificielle n'avait pas été la véritable, et que par conséquent elle ne mettait pas à l'abri d'une seconde infection, Sloane envoya un des inoculés à Hertford, où la maladie régnait alors; mais il ne la contracta pas, malgré toutes les tentatives qui furent faites. On inocula encore six orphelins avec le plus grand succès. Alors Maitland soumit les princesses à l'opération: elles guérirent très-bien, ainsi que deux cents autres personnes qui furent inoculées dans la même année. Le fils du duc de Bridgewater mourut seul, peu de temps après l'avoir été; mais il est probable que sa mort tenait à une toute autre cause (1). Mathieu-Ernest Boretius, qui décrivit ces premières tentatives dont il avait été témoin oculaire (2), trouva déjà nécessaire de défendre l'inoculation contre les argumens tirés de la morale et de la théologie qu'on lui opposait, en prétendant que pratiquer une opération semblable, c'est empiéter sur les droits que la Providence s'est réservés.

La même année 1721, Nettleton, médecin d'Halifax, inocula aussi quarante enfans, en leur frottant la peau, et appliquant à cet endroit un morceau de coton trempé dans du pus variolique. Tous guérirent

(1) *Leske, Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. IV. p. 311.

(2) *Haller. diss. pract. vol. V. p.* 673.

parfaitement (1). L'envie répandit bien qu'ils avaient contracté ensuite la petite vérole naturelle ; mais la fausseté de cette imputation calomnieuse ne tarda pas à être démontrée (2).

Ce fut aussi en 1721 que la nouvelle méthode fut portée chez les habitans de l'Amérique. Un ecclésiastique nommé Mather, profitant de l'occasion que lui fournissait une épidémie variolique qui causait les plus grands ravages dans la Nouvelle-Angleterre, fit connaître les Mémoires de Timoni et de Pylarini. Persuadé par ces écrits, Zabdiel Boylston, médecin de Boston, inocula d'abord ses propres enfans, et ensuite deux cent quarante-quatre autres, mais n'eut pas un succès complet, puisque six de ces malades vinrent à perdre la vie : c'étaient presque tous des sujets valétudinaires, qui n'auraient pas dû être inoculés : Boylston les traitait très-mal, et il mérite même d'être blâmé par cela seul qu'il entreprit ses essais pendant les ravages d'une épidémie meurtrière (3). Cependant ses expériences nuisirent infiniment à la cause de l'inoculation, car l'esprit calomniateur d'un certain Dalhonde saisit cette occasion pour rassembler les témoignages les plus défavorables contre l'opération (4).

L'année suivante, en 1722, il survint aussi plusieurs événemens qui furent funestes à l'inoculation. Le fils du comte de Sunderland, âgé de trois ans,

(1) *Leske*, *Auszüge* etc. c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. II. p. 239.

(2) *Breslauer* etc., c'est-à-dire, Recueil de Breslau, 1723. octobre, p. 458. — *Kirkpatrick*, *Analysis* etc., c'est-à-dire, Analyse de l'inoculation. in-8°. Londres, 1754. p. 123. — La Condamine, Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1754. p. 979.

(3) *Boylston*, *Historical* etc., c'est-à-dire, Notice historique sur l'inoculation de la petite vérole dans la Nouvelle-Angleterre. in-8°. Londres, 1726. — *Colemann*, *Ausführliche* etc., c'est-à-dire, Notice détaillée sur l'inoculation de la petite vérole dans la Nouvelle-Angleterre : trad. de l'anglais par Abr. Vater. in-8°. Wittemberg, 1723.

(4) Woodville, *l. c.* p. 140.

et inoculé par Maitland, mourut le dix-neuvième jour après l'éruption, dans des convulsions affreuses. Un domestique du lord Bathurst, qui sortait de convalescence lorsqu'Amyand eut l'imprudence de l'inoculer, périt sept jours après l'apparition des boutons (1). Miss Rigby fut aussi la victime d'une fièvre hectique qui compliqua un ulcère énorme développé à l'endroit où l'inoculation avait été pratiquée (2). C'étaient là, d'après le calcul fort juste de Jurin, trois cas de mort sur cent quatre-vingt-deux inoculés (3). En 1723, on inocula à Londres et dans les environs, quatre cent quarante-cinq enfans, dont neuf moururent (4) : en 1724 quarante furent inoculés, et un seul périt (5) ; enfin, en 1725, il en mourut trois sur cent quarante-trois (6). Jurin, qui continua ces listes régulièrement jusqu'en l'année 1726, avait donc tous les droits de son côté, lorsque, malgré l'insuccès de quelques-unes de ces tentatives, il vantait toujours les avantages de l'inoculation, puisque la petite vérole naturelle fait périr un malade sur quatorze (7).

Cependant l'issue quelquefois malheureuse des premiers essais, différentes assertions erronées des premiers apologistes de la nouvelle opération, et plus que tout cela encore le fanatisme et les préjugés, lui suscitèrent bientôt en Angleterre une foule d'antagonistes qui armèrent contre elle la physique et la morale. Maitland, entre autres, avait eu la maladresse de prétendre que la petite vérole inoculée n'est pas

(1) Woodville, *l. c.* p. 107. 108.
(2) *Ib.* p. 110.
(3) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, vol. XXXII. p. 213.
(4) *Breslauer* etc., c'est-à-dire, Recueil de Breslau, année 1723, décembre, p. 683.
(5) *Ibid.* année 1725, mars, p. 315.
(6) *Ibid.* année 1726, mai, p. 640.
(7) Montucla, Recueil de pièces sur l'inoculation, p. 50.

contagieuse, et ne cause jamais d'accidens redoutables. N'était-il pas naturel de lui objecter que si le pus de cette variole n'a pas de propriétés contagieuses, l'affection elle-même ne peut pas préserver de l'infection sporadique? Dès l'année 1722, parut contre l'inoculation un misérable libelle dans lequel on relevait tous les cas de non-réussite, et traitait la nouvelle opération de méthode infernale (1).

Les objections qu'un médecin de Londres, Guillaume Wagstaffe, publia dans une lettre à Freind, étaient moins insignifiantes et un peu plus raisonnables (2). Il employa pour argumens non-seulement les événemens malheureux survenus à Boston, mais encore la réapparition de la variole naturelle après l'inoculation, et à l'appui de cette dernière assertion il cita l'exemple d'une miss Degrave, qui se trouvait toutefois dans un cas bien différent, puisqu'elle n'avait été atteinte ni de la petite vérole artificielle peu après l'inoculation, ni de la variole naturelle longtemps après celle-ci (3). Wagstaffe prétendait aussi que ceux même qui ont eu la petite-vérole naturelle, peuvent contracter l'artificielle par l'inoculation, que le pus d'une variole bénigne en produit souvent une maligne, et que l'inoculation peut bien convenir dans le climat chaud de l'Orient, chez des peuples habitués à une vie aussi réglée que les Levantins, mais qu'elle est extrêmement nuisible sous le climat de l'Angleterre, et chez une nation accoutumée à un genre de vie tel que celui des habitans de la Grande-Bretagne.

Un ecclésiastique nommé Edmond Massey alla même, en 1722, jusqu'au point de prononcer publiquement, à Saint-André, un sermon contre l'ino-

(1) Woodville, *l. c.* p. 214.
(2) Journal des Savans, 1723. février, p. 133.
(3) Woodville, *l. c.* p. 130.

culation, et de faire imprimer cette ridicule production (1). Il avait choisi pour texte le passage de *Job. II*, 7. *Alors Satan fut envoyé par le Seigneur, et frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.* Il peignit l'inoculation comme un art diabolique que le malin esprit avait pratiqué, pour la première fois, sur Job. Le fanatique poussa même l'absurdité jusqu'à prétendre que les maux causés par elle sont infiniment plus grands que ceux de la petite-vérole naturelle.

Un certain Clinch fit à l'inoculation le reproche de ne pas toujours réussir (2), et Jean-François Howgrane pensait qu'il n'est pas à l'avantage de cette méthode qu'on soit obligé de chercher des sujets bien constitués, et que pour être véritablement utile, il faudrait qu'elle préservât précisément les mauvaises constitutions de la contagion (3).

Jurin et Maitland réfutèrent la plus grande partie de ces objections (4), mais il devait s'écouler encore bien du temps avant que l'inoculation pût se relever du coup qui l'avait en quelque sorte terrassée. Lorsque Jurin eut cessé de publier les listes des inoculés, Jean-Gaspard Scheuchzer les continua, mais pendant deux années seulement (5). Guillaume Douglas publia un ouvrage contre l'inoculation (6), et l'excellent traité de Jean Kirkpatrick (7) ne put pas

(1) *Sermon* etc., c'est-à-dire, Sermon sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1722.

(2) *Historical* etc., c'est-à-dire, Essai historique sur la petite vérole : dans Woodville, *l. c.* p. 138.

(3) *Reasons* etc., c'est-à-dire, Raisons contre l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1724.

(4) *Account* etc., c'est-à-dire, Mémoire apologétique de l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1722.

(5) *Account* etc., c'est-à-dire, Notice sur les progrès de l'inoculation de la petite vérole dans la Grande-Bretagne. in-8°. Londres, 1729.

(6) *Diss. concerning* etc., c'est-à-dire, Dissertation sur l'inoculation, suivie d'un essai sur la petite vérole. in-8°. Londres, 1730.

(7) *Essay* etc., c'est-à-dire, Sur l'inoculation à l'occasion de la variole éclatée en 1738 dans le Sud de la Caroline. in-8°. Londres, 1743.

parvenir à lui rendre l'éclat qu'elle avait perdu. Kirkpatrick fit le rapport des expériences tentées dans le sud de la Caroline, où, sur mille inoculés, huit seulement perdirent la vie. Plus tard il défendit si bien l'opération, que son livre peut être considéré comme un chef-d'œuvre (1). Il y démontre parfaitement que l'inoculation est suivie de la véritable variole, qu'on peut se servir du pus de la petite vérole artificielle pour inoculer d'autres sujets, que le temps de la dentition n'est pas contraire à l'opération, que la meilleure méthode consiste à porter le virus dans une incision faite au bras, et que ce virus n'a pas besoin d'être mêlé au sang. Il cita l'exemple d'un inoculé qui tenta plusieurs fois, mais inutilement, de se réinoculer la petite vérole (2). D'après les calculs que Browne Langrish lui communiqua, on n'inocula en Angleterre, depuis 1726 jusqu'en 1738, que deux mille personnes, parmi lesquelles deux femmes enceintes perdirent la vie.

Quant à la propagation de la nouvelle méthode hors de l'Angleterre, elle fut publiée en 1723 dans la France, par un certain de la Coste, qui, à son retour de la Grande-Bretagne, rapporta le premier mémoire de Jurin et le fit connaître (3). Le duc d'Orléans, Régent du royaume, prit un intérêt fort vif aux progrès de cet art bienfaisant. Cependant on jugea convenable de consulter la Sorbonne, et d'interroger la conscience des théologiens. Les avis des docteurs furent partagés; neuf se déclarèrent pour l'inoculation, et tous les autres contre elle. Cette méthode néanmoins se serait vraisemblablement introduite à la cour, si la mort du duc d'Orléans, arrivée le 3 décembre 1723, n'eût laissé le

(1) *The Analysis* etc., c'est-à-dire, Analyse de l'inoculation. in-8°. Londres, 1754.
(2) *Ib.* p. 120.
(3) Montucla, Recueil de pièces sur l'inoculation, p. 140.

champ libre à ses détracteurs (1). Le mois même de la mort du Régent, il fut soutenu à Paris, sous la présidence de Delavigne, une thèse dans laquelle on traite les inoculateurs d'imposteurs et de bourreaux, et l'inoculation elle-même de crime digne de châtiment (2). Des médecins distingués, Astruc, Dodart, Chirac et Helvétius, se prononcèrent bien en sa faveur (3); mais Philippe Hecquet, disputeur éternel, dont les écrits (4) renferment, suivant le témoignage fort équivoque du censeur Burette, des principes parfaitement en rapport avec ceux de l'ancienne médecine, parvint à intimider tellement les esprits par ses clameurs continuelles, que pendant long-temps l'art n'osa pas provoquer la petite vérole (5). Il croyait devoir rejeter l'inoculation parce qu'elle est contraire aux vues du Créateur et aux lois, parce qu'elle se rapproche bien plus de la magie que de la médecine, parce que la matière variolique n'est pas complètement expulsée par la petite vérole artificielle, parce que celle-ci ne préserve point de la variole naturelle, parce que l'opération a été originairement dans les mains des bonnes femmes et des laïques, enfin parce que les anciens n'en avaient pas la moindre connaissance.

Cependant Maitland lui-même avait apporté l'inoculation en Allemagne. Par ordre du roi de Prusse, il se rendit, au printemps de l'année 1724, à Hanovre, pour inoculer le prince Frédéric. Il opéra non-seulement ce prince, mais encore plusieurs enfans des premières maisons de la ville, et avec un

(1) Condamine, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1754. p. 956.
(2) *Ibid.* — Gandoger de Foigny, Traité pratique de l'inoculation. in-8°. Nancy, 1768. p. 44.
(3) Condamine, *l. c.* p. 954.
(4) Raisons de doute contre l'inoculation. in-12. Paris, 1723. — Observations sur la saignée du pied. in-12. Paris, 1724.
(5) Condamine, *l. c.* p. 958.

plein succès (1). Jean-Ernest Wrède apprit de lui la méthode dont il se servait, et la défendit dans un écrit particulier (2). Son fils l'essaya, l'année suivante, sur une orpheline de Pyrmont, qui guérit heureusement. A cette occasion Jean-Philippe Seip en développa les avantages d'une manière très-rationnelle, et insista particulièrement sur ceux de l'application extérieure du virus (3).

Cependant ces médecins ne trouvèrent presque point d'imitateurs. Gohl (4) prétendit que les cas malheureux observés dans la Grande-Bretagne et la Nouvelle-Angleterre, devaient inspirer la terreur à tout le monde, et qu'il était vraisemblable que l'inoculation ne communique qu'une petite vérole anomale et fausse. Trew publia une lettre anonyme écrite à Hanovre, dans laquelle on dépeint là maladie qui succède à l'inoculation comme étant très-intense, et on fait remarquer que cette opération ne réussit souvent point (5). Jean-Frédéric Bauer, professeur à Léipsick, croyait pouvoir alléguer contre elle que si on provoque avec intention l'infection naturelle, la petite-vérole qui se déclare alors est souvent beaucoup plus dangereuse que lorsqu'elle doit naissance au hasard (6). Il ne pouvait non plus approuver qu'on suscitât une maladie pour en prévenir une autre (7).

Cette apathie des médecins et du public dura pendant vingt années consécutives, c'est-à-dire, depuis

(1) *Breslauer* etc., c'est-à-dire, Recueil de Breslau, année 1724, mai, p. 564.

(2) *Vernünftige* etc., c'est-à-dire, Idées raisonnables sur l'inoculation de la petite vérole. in-4°. Hanovre, 1724.

(3) *Breslauer* etc., c'est-à-dire, Recueil de Breslau, année 1725. août, p. 235.

(4) *Act. med. Berol. dec. II. vol. II. p.* 32. 40.

(5) *Commerc. lit. Noric. ann.* 1737. *p.* 328.

(6) *Act. nat. cur. vol. IV. p.* 571.

(7) *Commerc. lit. Noric. ann.* 1737. *p.* 305.

1726 jusqu'en 1746, et, nulle part, ni en Angleterre, ni ailleurs, on ne fit d'autres essais que ceux qui furent tentés par Kirkpatrick dans le sud de la Caroline. En 1746, Isaac Maddox, évêque de Worcester, ranima l'enthousiasme que l'inoculation avait primitivement excité. Il se forma, sous sa présidence, et sous la protection du duc de Marlborough, une société dont le but principal était de répandre et de propager cette méthode. On destina, pour recevoir les inoculés, d'abord une petite maison située dans le Windmill-Street, sous le nom de *the Middlesex-county Hospital for small-pox* (Hôpital du comté de Middlesex pour la petite vérole), puis une seconde dans le Bethnal-Green, et une troisième dans l'Old-Street. Bientôt on fut obligé de changer de local : on fit choix d'une maison particulière pour préparer les malades, d'une autre pour les recevoir après l'éruption, et d'une troisième pour soigner la petite vérole naturelle (1). Robert Poole, qui fut le premier médecin de ces hôpitaux, eut pour successeur Archer. Il se trouva bientôt que la préparation des malades durant six semaines, et que huit jours étant nécessaires pour aérer et purifier la maison, on ne put entreprendre une inoculation générale que toutes les sept semaines. Cependant on inocula dans cet établissement dix-huit cent neuf personnes, dont près de trois cents adultes; il n'en mourut que six, c'est-à-dire, un sur trois cents (2).

Quoi qu'il en soit, l'incommodité de ne pouvoir inoculer qu'aussi rarement était si grande, et la haine de l'ignorant Jean Bull si opiniâtre, que le respectable directeur de l'hospice fut obligé de choisir, pour éclairer le peuple, le moyen que les ennemis de l'inoculation avaient précédemment mis en usage au

(1) Woodville, *l. c.* p. 229.
(2) Condamine, *l. c.* p. 963.

grand désavantage de cette méthode. Ayant institué en 1752 une nouvelle maison de préparation pour cent trente malades dans le Cold-Bath-Fields, il monta dans la même chaire du haut de laquelle le fanatique Massey avait condamné trente ans auparavant l'inoculation, et déployant les ressources d'une mâle éloquence, il fit sentir les avantages immenses de ce nouveau procédé (1). Théodore de la Faye, à Cantorbéry, écrivit bien contre ce sermon ; mais la raison triompha (2), et la publication d'un ouvrage théologique écrit précédemment par David Soame (3) contre l'inoculation, ne put pas nuire à la cause de cette dernière, dont l'éditeur lui-même du livre, Doddrige, embrassa la défense avec chaleur.

Une année après l'institution de l'hôpital pour les inoculés, le chirurgien Ranby fit un grand nombre d'expériences qui furent toutes couronnées de succès ; car il ne périt pas un seul de huit cent vingt-sept inoculés (4). En 1748, Tronchin, alors président du collége de médecine d'Amsterdam, inocula son propre fils, et fut, en Hollande, le premier qui donna un exemple semblable (5). Thomas Frewen publia aussi un écrit important (6) : sur trois cents personnes, il n'en avait pas perdu une seule. Ses expériences démontrèrent pour la première fois, que le choix du pus variolique est une chose indifférente, parce que celui d'une variole maligne donne également naissance à une petite-vérole bénigne. Il soumettait les

(1) *Gœttinger* etc., c'est-à-dire, Annonces de Gottingue, année 1753. p. 485. — Woodville, *l. c.* p. 238.

(2) Woodville, *l. c.* p. 258.

(3) *The case* etc., c'est-à-dire, L'inoculation considérée sans partialité, et principalement sous le point de vue de la religion. in-8°. Londres, 1751.

(4) Recueil de pièces sur l'inoculation. in-8°. La Haye, 1755. p. 80. — Condamine, *l. c.* p. 963.

(5) Condamine, *l. c.* p. 965.

(6) *Practica* etc., c'est-à-dire, Pratique et théorie de l'inoculation. in-8°. Londres, 1749.

inoculés à un régime purement antiphlogistique ; comptait beaucoup sur l'efficacité de l'eau froide, et vantait les vertus de l'éthiops minéral comme moyen préparatoire.

En 1750, l'inoculation s'introduisit aussi à Genève et en Italie. Guiot compara les avantages de l'incision et du vésicatoire, et se déclara pour la première méthode, parce que, lorsqu'on inocule avec l'emplâtre épispastique, il reste souvent un ulcère de mauvais caractère (1). Cette même année, Peverini, médecin à Citerna, dans les Etats de l'Eglise, fit connaître l'inoculation en Italie ; mais, comme si son intention eût été de la discréditer, il entreprit ses premiers essais sur des enfans débiles et vénériens : cependant il réussit parfaitement. Bientôt après, il inocula encore deux cents autres enfans. Il se servait d'une aiguille, et enseigna cette méthode à Evangelisti, de Monterchi, qui employait des fils de coton trempés dans le pus. En Italie, ce fut aussi une femme, la marquise de Bussalini, qui contribua le plus à propager l'inoculation (2).

En 1752, Richard Brooke proposa pour l'inoculation l'ancien procédé des frictions, parce qu'il excite moins de douleurs, et provoque une maladie beaucoup plus bénigne (3). Butini, qui avait lui-même inoculé vingt personnes avec succès, se rangea cette année au nombre des apologistes de la nouvelle méthode (4).

L'année 1754 est une des plus importantes dans

(1) Mémoires de l'Académie de chirurgie, vol. II. p. 552. — *Leske*, *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, vol. IV. p. 137.

(2) Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1758. p. 769—772.

(3) *Leske*, *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extraits des Transactions philosophiques, T. IV. p. 133.

(4) Traité de la petite vérole communiquée par l'inoculation. in-8°. Paris, 1752.

l'histoire de l'inoculation. Ce fut alors en effet que parut l'apologie de La Condamine, qui procura un grand nombre de partisans à l'opération dans toutes les classes de la société. L'éloquence irrésistible de ce savant détruisit toutes les objections physiques et morales qu'on avait faites contre l'inoculation, dont il développa les avantages d'une manière beaucoup plus heureuse que tous ses prédécesseurs. Il termina son mémoire classique par la remarque, que, si l'inoculation eût été généralement adoptée en France depuis l'année 1723, l'Etat aurait conservé sept cent soixante mille hommes que la variole enleva dans le cours de trente ans (1).

On s'aperçut de suite de l'impression que cette apologie avait faite sur l'Académie de médecine; car, la même année, parut une dissertation inaugurale dans laquelle on confirmait l'efficacité de l'inoculation, et répétait tous les argumens dont La Condamine s'était déjà servi (2).

En 1754 aussi, le collége de médecine de Londres rendit, en faveur de l'inoculation, un témoignage public qui réduisit les ennemis de cette méthode au silence, pour quelque temps au moins (3). Richard Burges, dans l'apologie qu'il en fit (4), s'attacha à prouver qu'elle ne communique pas d'autres maladies, qu'il n'est pas nécessaire de tourmenter les enfans par de longues préparations, et que les inoculés sont garantis de toute infection accidentelle, lors même que l'éruption ne se déclare pas sur le corps entier, pourvu que la place où le virus a été ap-

(1) Mémoires de l'Aeadémie des scienees de Paris, année 1754. p. 945—1032.

(2) *Sammlung* etc., c'est à-dire, Recueil d'observations choisies de médecine : trad. du français. in-8°. Francfort et Léipsick, 1755. T. II. p. 73—93.

(3) Woodville, p. 267.

(4) *An account* etc., c'est-à-dire, Notice sur les préparations et les précautions nécessaires dans l'inoculation. in-8°. Londres, 1754.

pliqué entre en suppuration. Il regardait la sueur comme d'un très-bon augure au commencement de la variole inoculée, parce qu'elle garantit de tous les exanthèmes qui se joignent quelquefois à cette maladie. Brown publia la même année ses observations sur les inoculations qu'il avait effectuées (1). De quatre cent vingt-deux cas, quatre seulement avaient eu une issue funeste, et dans cinq le virus était demeuré sans action.

A cette époque le retour de Tronchin, d'Amsterdam à Genève, répandit encore davantage l'inoculation dans cette dernière ville (2). Jacques d'Apples l'introduisit à Lausanne, mais remarqua l'éruption miliaire, qui, suivant l'observation de Burges, se joint quelquefois à la variole inoculée (3).

Enfin, la même année, l'inoculation fut aussi connue avec avantage dans le nord de l'Europe. Un inoculateur anglais, nommé d'Argent, reçut l'invitation de se rendre en Danemarck, pour y faire pour la première fois l'essai de la nouvelle méthode sur la comtesse de Bernstorf. Bientôt après Jean-Juste de Berger prit ardemment le parti de l'inoculation. Trois fils du comte de Schmettow furent inoculés en 1755; et en 1758 on établit à Copenhague une maison destinée exclusivement à l'inoculation des enfans (4). Dans la Suède, Haartman et Aurivillius furent les premiers médecins qui essayèrent la nouvelle méthode; leurs premières expériences datent de l'année 1754 (5).

Cependant les préjugés régnans contre cette opéra-

(1) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, vol. XLVII. p. 570.

(2) *Ib.* vol. XLVIII. p. 818. — Condamine, p. 965.

(3) *Act. helvet. vol. II. p.* 257.

(4) Condamine, Mémoires de l'Académie des sciences de Paris pour l'année 1758. p. 762. — Woodville, p. 279.

(5) *Murray*, *Historia insitionis variolarum in Sueciâ. in-8°. Gott.* 1767. *p.* 57.

tion avaient jeté de trop profondes racines en France, pour qu'il ne parût pas des écrits contraires à l'apologie de La Condamine. Cantwell, médecin de la Faculté de Paris, publia en 1755 une brochure polémique, qui, d'après son opinion, devait renverser tous les argumens qu'on pourrait alléguer en faveur de la nouvelle méthode (1). Quoiqu'il assurât avoir inoculé lui-même autrefois, une foule de cas malheureux observés par d'autres praticiens lui avaient inspiré une frayeur telle, qu'il rejeta complètement la communication artificielle de la petite vérole, et recommanda en place l'eau de goudron de Berkeley. Mais tous les exemples qu'il cita de personnes mortes à la suite de l'inoculation, ou qui avaient été une seconde fois atteintes de la petite vérole, ou enfin que l'opération avait entièrement défigurées, sont empruntés de Boylston, et la plupart rapportés sur de simples ouï-dire. La Virotte (2) et La Condamine (3) ont prouvé que non-seulement les faits sont faux, mais encore que les noms des inoculés eux-mêmes ont été supposés. Cependant Cantwell ne fut pas réduit au silence, et dans deux libelles qui parurent à peu de distance l'un de l'autre, il accumula un nombre encore plus considérable d'anecdotes dont il était toutefois facile de découvrir au premier aperçu la fausseté (4). Comme il avait surtout insisté sur le danger que l'on court de ne point garantir les malades d'une seconde variole, et de propager les maladies en ayant recours à l'inoculation, Morisot-Deslandes s'attacha spécialement à réfuter ces deux assertions, et à défendre l'inocu-

(1) Dissertation sur l'inoculation, pour servir de réponse à celle de M. de la Condamine. in-12. Paris, 1755.

(2) Journal des savans, 1755, octobre, p. 352.

(3) Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, année 1758. p. 741.

(4) Lettre à M. de... avocat au parlement. in-12. Paris, 1756. — Le tableau de la petite vérole. in-12. Paris, 1758.

lation contre tous les reproches qui lui avaient été faits (1).

Le rapport que Hosty, médecin anglais, fit en 1755 de l'état où l'inoculation se trouvait alors dans l'Angleterre, est très-intéressant, et tout-à-fait à l'avantage de l'opération (2). On inoculait à cette époque en excoriant l'épiderme, et en appliquant des fils trempés dans le pus variolique. De deux cent cinquante-deux personnes que Hosty vit inoculer à Londres, aucune ne perdit la vie. Il fait monter le nombre total de celles qui furent inoculées dans l'hôpital de cette ville, depuis l'année 1746, à huit cent cinquante et un, dont quatre seulement moururent. Il assure ne pas connaître un seul cas où d'autres maladies aient été inoculées par le virus, ni où la petite vérole se soit déclarée une seconde fois.

L'année suivante, parut l'apologie de Tissot, ouvrage où l'auteur a épuisé presque tout ce qu'on peut dire à l'avantage de cette méthode, et contre les objections qui lui ont été faites (3). Tronchin fut appelé dans le même temps à Paris pour inoculer les enfans du duc d'Orléans. Plusieurs grands de la cour imitèrent bientôt cet exemple, et Tronchin ne tarda pas à avoir autant d'occupation que Hosty. Il ne se servait pas de la lancette, mais du vésicatoire (4). Cependant le fanatisme et les préjugés ne gardèrent pas encore le silence. Il parut une adresse aux autorités spirituelles et temporelles, dans laquelle l'inoculation se trouvait décriée d'après des

(1) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations choisies, T. VI. p. 180.

(2) *Ib.* tom. III. p. 321. 382.

(3) L'inoculation justifiée; dans ses OEuvres complètes. in-8°. Lausanne, 1784. tom. IV.

(4) Condamine, *l. c.* p. 748.

raisons théologiques depuis long-temps oubliées (1). Personne ne daigna réfuter ce libelle absurde. Ebenezer Gilchrist à Dumfriess, combattit seulement l'objection que la variole inoculée ne débarrasse pas le corps d'une aussi grande quantité d'impuretés grossières, que la petite vérole naturelle (2).

En 1756, l'inoculation fit de rapides progrès dans la Suède, lorsque David Schulz, à son retour de Londres, eut publié les résultats de ses observations (3). Il rejeta la diète trop sévère, conseilla de ne pas inoculer pendant une épidémie, et prouva que l'inoculation ne peut porter dans le corps les germes d'aucune autre maladie. Il nous apprend ailleurs (4) que des hôpitaux furent établis pour les inoculés à Gothembourg et à Christianstadt, et que sur huit mille personnes qu'il avait observées, aucune ne perdit la vie.

L'année suivante suscita un puissant antagoniste à l'inoculation. Ce fut Antoine de Haën, dont l'autorité et l'influence empêchèrent réellement cet art, pendant quelque temps, de se répandre dans les états de la monarchie autrichienne (5). De Haën eut la faiblesse d'admettre le dogme turc de la prédestination, et de blâmer sévèrement les médecins de ce qu'ils osaient détourner les punitions infligées par la Divinité. Il écouta assez les préjugés pour prétendre que la variole ne cause pas autant de ravages qu'on se le figure, que la petite vérole naturelle épargne un grand nombre de personnes, et qu'elle peut affecter deux

(1) L'inoculation de la petite vérole, déférée à l'Eglise et aux magistrats. in-12. Paris, 1756.

(2) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles recherches et observations de la société d'Edimbourg, T. II. p. 448.

(3) *Beraettelse om Koppors ympande. in-8°. Stockholm*, 1756.

(4) *Intraedes-tal om barns skœtsel i gemen. in-8°. Stockholm*, 1760.

(5) *Quæstiones sæpius motæ super methodo inoculandi variolas. in-8°. Vindobonæ*, 1757.

fois le même sujet. Tissot prit la peine de le réfuter (1); mais de Haën, dans sa réplique, continua de soutenir qu'il meurt un inoculé sur quatre, que la petite vérole naturelle est plus douce que la factice, et que l'inoculation est la cause d'une foule d'épidémies varioliques qui ne prendraient pas naissance sans elle (2). Henri-Frédéric Delius eut aussi assez peu de jugement pour admettre, avec le vulgaire, qu'on meurt de la variole inoculée comme de la naturelle, lorsque la vie se trouve arrivée à son terme (3).

Jean-Georges Rœderer démontra, au contraire, d'une manière lumineuse, les avantages de la nouvelle méthode, qui ne donne lieu qu'à une affection locale par laquelle on prévient les accidens nerveux (4) : aussi remarqua-t-il qu'il est très-avantageux que des ulcères se développent à l'endroit où l'on inocule, et que les enfans sujets aux exanthèmes supportent sans peine la petite vérole. Samuel Cox, dans son rapport sur les inoculations opérées à Londres, prouva que jusqu'en 1757, sur mille vingt-quatre personnes soumises à l'opération dans l'hôpital, il n'en était mort que quatre, les mêmes dont Hosty avait fait mention : du reste, il répéta tous les argumens de La Condamine (5). Un médecin hollandais publia cette année aussi un long mémoire sur les avantages de l'inoculation (6).

En Italie les efforts de Peverini, de Jérôme Pan-

(1) Lettre à M. de Haën, en réponse à ses questions. in-8°. 1759.
(2) Réfutation de l'inoculation. in-8°. Vienne, 1759.
(3) *Fraenkische* etc., c'est-à-dire, Recueil de Franconie, cah. XIII. p. 17.
(4) *Dissertatio, utrum naturalibus præstent variolæ artificiales?* in-4°. *Gott.* 1757.
(5) *Letter* etc., c'est-à-dire, Lettre à un ami au sujet de l'inoculation. in-8°. Londres, 1757.
(6) *Inenting* etc., c'est-à-dire, L'inoculation de la petite vérole dans ses grands avantages. in-4°. Roterdam, 1757.

nilini, de Targioni Tozzetti (1), de Castellucci et de François Caluri (2), firent faire à l'inoculation des progrès d'autant plus inespérés, qu'on devait moins s'attendre à y trouver tant de condescendance dans le clergé. Lorsque La Condamine vint à Rome, on croyait qu'il voulait engager le Pape à se prononcer en faveur de l'inoculation, et le cardinal Valenti l'assura par avance que l'exécution de ce projet ne souffrirait pas la moindre difficulté (3). Caluri inocula au milieu des épidémies les plus violentes, et remarqua que la petite vérole reparaît quelquefois après l'éruption de la variole artificielle. François Berzi (4) pensait que, pour assurer davantage le succès de l'opération, il convient de commencer par frictionner la peau avec le virus.

Comme jusqu'alors on avait fait, et avec raison, aux chirurgiens, surtout à ceux d'Angleterre, le reproche d'avoir trop peu de connaissances pour pouvoir entreprendre seuls l'inoculation, Thomas Cooper résolut de les défendre; mais il ne le fit pas d'une manière bien satisfaisante (5).

Deux événemens malheureux survenus à Paris en 1759, fournirent aux ennemis de l'inoculation une nouvelle occasion de diriger leurs armes contre elle. Le fils du fermier-général la Caze, âgé de cinq ans, mourut seize jours après l'éruption des pustules, et un certain de la Tour contracta la petite vérole naturelle après avoir été inoculé. Mais, quant au premier

(1) *Relazioni* etc., c'est-à-dire, Histoires d'inoculations faites à Florence. in-8°. 1757. — *Atti* etc., c'est-à-dire, Actes de l'Académie de Sienne. in-4°. Sienne, 1761. vol. I. p. 1—163.

(2) *Dello* etc., c'est-à-dire, De l'inoculation. in-4°. Sienne, 1760.

(3) *L. c.* p. 772.

(4) *Nuova* etc., c'est-à-dire, Nouvelles découvertes pour exciter heureusement la variole par un contact artificiel. in-4°. Padoue, 1758.

(5) *Remarks* etc., c'est-à-dire, Remarques sur diverses adresses au public, concernant les moyens de prévenir les dangers de l'inoculation. in-8°. Londres, 1758.

cas, des dépositions juridiques constatèrent que l'enfant était mort des suites d'une chute sur la tête (1) ; et à l'égard du second, Goulard (2) prouva que de la Tour avait eu la fausse petite vérole, et non pas la vraie. Cependant il rapporta quelques autres exemples de varioles reparues deux fois chez le même individu ; et François-Roncallo Parolini fit, de cette circonstance, qui est extrêmement rare, une des objections les plus fortes contre l'inoculation (3). Charles Gandini et Pierre-François Pizzorno la détruisirent, ainsi que d'autres encore, et pratiquèrent l'inoculation avec un plein succès à Gênes et à Lucques (4).

Benjamin Franklin, désirant voir cette méthode faire des progrès encore plus rapides en Amérique, invita dans cette année le célèbre médecin Guillaume Héberden à publier une instruction populaire sur la conduite qu'on doit tenir pour préparer et inoculer les enfans. Suivant son rapport, on avait inoculé depuis six ans à la Nouvelle-Angleterre, deux mille cent treize personnes, dont trente perdirent la vie (5). D'après Thomas Bond, l'inoculation ne fit cependant pas des progrès bien remarquables en Pensylvanie jusqu'en l'année 1783 (6).

(1) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouveau recueil d'observations choisies, T. I. p. 181.

(2) *Ib.* p. 154.

(3) *Diss. epistolaris in variolarum inoculationem. in-4°. Brik.* 1759.

(4) *Orazione* etc., c'est-à-dire, Discours sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Lucques, 1759.

(5) Woodville, p. 318. 342.

(6) Défense de l'inoculation, et relation des progrès qu'elle a faits à Philadelphie en 1658. in-8°. Strasbourg, 1784.

§. III.

Histoire de l'Inoculation depuis 1760 *jusqu'en* 1790.

Les troubles que l'inoculation occasiona dans la ville de Paris, et les changemens que Gatti, Sutton et Dimsdale firent subir à l'ancienne méthode, tels sont les objets les plus importans de l'histoire de ce période.

Ce fut en 1760, que Gatti, professeur à Pise, entreprit à Paris, lors de son voyage en Angleterre, plusieurs inoculations, dont la réussite fut des plus complètes. Il avait appris cette opération dans l'Orient, et la pratiqua même pendant quelque temps à Constantinople. Sa méthode était à tous égards extrêmement simple. Comme il n'inoculait, autant qu'il était en son pouvoir, que des personnes bien portantes, il n'employait jamais de préparation, ou s'il s'y trouvait contraint, il se gardait surtout de recourir aux débilitans et aux purgatifs. Il choisissait, pour se procurer le pus, des pustules qui ne fussent pas encore complètement mûres, parce que le virus, étant alors plus fluide, s'absorbait avec moins de peine. Il fut aussi le premier qui fit servir le pus de la variole artificielle à de nouvelles inoculations, parce qu'il était persuadé que cette opération diminue beaucoup la malignité du virus. Quant à l'opération elle-même, il la pratiquait avec une épingle trempée dans le pus variolique, qu'il insinuait à diverses reprises au-dessous de l'épiderme du bras. Il pensait qu'on ne doit jamais introduire que fort peu de matière, parce que le nombre des pustules est toujours proportionné à l'abondance du virus: il remplaçait quelquefois aussi ce dernier par des croûtes vario-

liques pulvérisées. A l'égard de l'endroit où l'inoculation avait été pratiquée, il l'abandonnait à la nature, et prescrivait principalement l'application des emplâtres (1).

Sa méthode fit d'autant plus de sensation à Paris, où, à l'exception de La Condamine et de Hosty, la plupart des médecins ne connaissaient l'inoculation que de nom, que ses opérations étaient toujours couronnées de succès, que les personnes confiées à ses soins présentaient très-peu de boutons, et que son traitement était fort simple. La calomnie répandit qu'il affaiblissait la variole, en produisait une fausse, et propageait la contagion. Enfin, un personnage distingué qu'il avait inoculé, s'étant fait voir à l'Opéra et aux Tuileries, cette imprudence donna lieu à un procès qui dura huit années, pendant le cours desquelles toutes les passions s'exercèrent tour à tour, et qui fut enfin terminé par un décret du roi (2).

Le danger de voir les épidémies varioliques propagées et multipliées par les inoculés de Gatti, fut le prétexte d'une plainte qui fut portée contre lui devant le Parlement. Celui-ci rendit, le 8 juin 1763, un arrêt qui défendait provisoirement l'inoculation dans les villes ou faubourgs du ressort de la Cour, et qui invitait la Faculté de médecine à donner son avis sur elle, et à en déterminer les avantages ou les inconvéniens, afin qu'on pût savoir s'il fallait la défendre, la permettre ou la tolérer. Elle était chargée, dans l'un ou l'autre de ces deux derniers cas,

(1) Lettre de M. Gatti à M. Roux. in-12. Paris, 1763. — Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation. in-8°. Bruxelles, 1764. — Nouvelles réflexions sur la pratique de l'inoculation. in-8°. Paris, 1767. — *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles considérations sur la conduite à observer dans l'inoculation de la petite vérole, publiées par C. G. Vagler. in-8°. Hambourg, 1772.

(2) Gandoger de Foigny, Traité pratique de l'inoculation, p. 62,

d'indiquer les précautions que le médecin et les malades avaient à observer. Sa décision devait être communiquée à la Faculté de théologie, pour que celle-ci y joignît son rapport, et que le procureur général fût à même de tirer les conclusions nécessaires. La Faculté de médecine désigna douze commissaires tirés de son sein, savoir, De l'Épine, Astruc, Cochu, Bouvart, Baron, Verdelan, Petit, Geoffroy, Lorry, Thiéri, Malouin et Macquart (1). Peu de ces praticiens étaient familiers avec l'inoculation : on prit donc le parti de rassembler les opinions des académies françaises et étrangères, et des médecins célèbres. La Condamine voulant mettre la Faculté de médecine plus en état d'asseoir son jugement, écrivit à Maty, rédacteur du journal britannique, une lettre dans laquelle il développait tous les avantages de l'inoculation (2). Sauvages se prononça vivement aussi en faveur de cette méthode, disant qu'il ne concevait point comment on ne l'introduisait pas généralement sans formalité, puisqu'elle présente de si grands avantages (3). De Chastellux fit valoir la bénignité de la variole artificielle, pour diminuer la frayeur qu'on avait de voir l'inoculation propager les épidémies varioliques (4).

Mais les ennemis de cette méthode ne cessèrent pas de travailler à aliéner encore plus les esprits. C'est pourquoi, avant que la Faculté de médecine eût terminé ses opérations, ils s'attachèrent à gagner la pluralité des suffrages. Rast, professeur à Lyon,

(1) Gandoger, *l. c.* p. 63. — Journal des Savans, 1763, septembre, p. 126. 128.

(2) Lettre de M. de la Condamine à M. Maty, sur l'état présent de l'inoculation en France. in-8°. Paris, 1764.

(3) *Nosolog. method. vol. I. p.* 424.

(4) Réponse à une des principales objections qu'on oppose maintenant aux partisans de l'inoculation. in-12. Paris, 1763.

essaya de prouver, d'après les listes de mortalité de Londres, que depuis l'année 1721, époque à laquelle l'inoculation fut introduite, les épidémies varioliques étaient devenues beaucoup plus meurtrières, parce que le rapport des malades aux morts était :: 1000 : 64, et que depuis lors il devint :: 1000 : 81. Suivant lui, la cause de cette augmentation effrayante est l'inoculation, qui entraîne encore d'autres suites non moins fâcheuses. Il faut, ajoute-t-il, travailler à détruire la maladie en établissant des hôpitaux particuliers pour ceux qui en sont atteints, ou cernant les maisons dans lesquelles elle règne (1). Ce calcul, basé sur les listes de mortalité, fit une sensation extraordinaire, et les ennemis de l'inoculation n'en tirèrent pas moins parti pour le soutien de leur cause, que les partisans de cette méthode ne s'empressèrent d'en démontrer l'inexactitude et la fausseté. Chastellux fit voir combien, dans ce cas, était vicieuse la conclusion *post hoc, ergo propter hoc*, et il trouva que les épidémies varioliques deviennent, par elles-mêmes, de temps en temps plus malignes (2). David, collègue de Rast, démontra (3) qu'avant l'inoculation il y avait chaque année beaucoup plus d'enfans victimés par la petite vérole que depuis l'introduction de cette méthode. Antoine Relhan répéta les mêmes raisons, et assura de plus qu'avant l'année 1721 les listes de mortalité avaient été dressées avec assez de négligence (4).

Un autre antagoniste, Pierre-Abraham Payan des Moncets, allégua une seconde fois les argumens dont

(1) Réflexions sur l'inoculation de la petite vérole. in-12. Lyon, 1763.

(2) Nouveaux éclaircissemens sur l'inoculation de la petite vérole, in-12. 1763.

(3) Observations sur la nature, les causes et les effets des épidémies varioliques. in-12. Genève, 1764.

(4) *Refutation of* etc., c'est-à-dire, Réfutation des réflexions sur l'inoculation, publiées par Rast. in-4°. Londres, 1764.

De Haën s'était déjà servi (1), savoir, que la petite vérole naturelle n'est nullement dangereuse par elle-même, que les pustules ne contiennent pas un virus d'une nature particulière, que tout autre pus peut également donner naissance à la maladie, et que l'inoculation ne saurait en aucune manière prévenir la récidive de l'affection. Cette dernière assertion fut réfutée par Razoux, qui, à Nîmes, avait inoculé soixante et dix-huit enfans avec succès : il s'était aperçu que, quand l'endroit où le virus a été appliqué suppure abondamment, on ne doit pas craindre une seconde infection, quelque peu considérable que soit d'ailleurs le nombre des pustules varioliques (2). Louis-Pierre Le Hoc opposa à cette vérité plusieurs exemples de récidives (3), que Razoux expliqua fort bien (4) en démontrant que du pus variolique trop ancien ne provoque qu'une fausse petite-vérole, à laquelle peut certainement succéder une seconde infection naturelle.

Un autre ennemi de l'inoculation, parmi les membres de la Faculté de Paris, D'Origny (5), fixa les conditions nécessaires pour qu'on puisse permettre l'opération. Ces conditions sont : qu'elle dissipe toute crainte d'une nouvelle infection, qu'elle ne donne pas lieu à des épidémies varioliques, et qu'elle n'entraîne jamais d'accidens fâcheux. Mais, comme elle n'en remplit pas une seule, on doit la rejeter. Michel-Louis Vernage développa les avantages de l'ino-

(1) Dissertation sur la petite vérole et l'inoculation. in-12. Londres, 1763.

(2) Lettre à M. Belletête, sur les inoculations faites à Nismes. in-4°. Nismes, 1764.

(3) L'inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres. in-12. Paris, 1764. — Dans le catalogne de Krunitz, cet écrit est attribué à tort à M. Maty, l'apologiste de l'inoculation.

(4) Tables nosologiques et météorologiques dressées à l'Hôtel de Nismes. in-4°. Bâle, 1767.

(5) Examen de l'inoculation par un médecin de la Faculté de Paris. in-12. Londres, 1763.

culation dans un fort bon mémoire; mais comme, en pratiquant cette opération, on ne saurait éviter la propagation des maladies varioliques, il proposa d'instituer, comme à Londres, des établissemens particuliers pour recevoir les inoculés (1).

Tous ces écrits polémiques n'étaient que le prélude de la désunion générale qui devait éclater, à l'occasion de la nouvelle méthode, parmi les membres les plus distingués de la Faculté de médecine de Paris. Dans la première assemblée qui se tint en 1764, de l'Epine lut un mémoire où il rapporta, d'un côté, les argumens de de Haën, de Wagstaffe et de Cantwell, tirés de ce que la variole naturelle est peu dangereuse, de ce que beaucoup de personnes en sont exemptes, et de ce que l'inoculation propage les épidémies varioliques; et cita, d'un autre côté, une foule de faits suspects, pour constater que l'infection naturelle succède réellement à l'inoculation (2). Joannis, qui avait été témoin de ces faits dans la ville d'Avignon, démontra clairement combien on les avait dénaturés avec préméditation (3). Cependant cinq des douze commissaires, Astruc, Baron, Bouvart, Verdelan et Macquart, signèrent le rapport du doyen, et dix-neuf autres membres de la Faculté adoptèrent leur opinion. Mais les sept autres, ayant à leur tête Petit, et, pour eux, quarante-six de leurs confrères, déclarèrent que le mémoire du doyen avait besoin d'être examiné, et qu'on pouvait tolérer provisoirement l'inoculation (4). Antoine Petit publia un rapport très-modéré, dans lequel il discuta celui du doyen, et

(1) Observations sur la petite vérole naturelle et artificielle. in-12. La Haye. 1763.

(2) Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite vérole, lu en présence de la société de médecine à Paris. in-4°. Paris, 1765.

(3) Journal des Savans, 1765. août, p. 193.

(4) Gandoyer de Foigny, p. 71. — *Comm. Lips. vol. XII. p.* 171.

défendit l'opération (1). L'apologie de Barbey Dubourg est encore plus belle : l'auteur s'attacha surtout à détruire les doutes moraux et théologiques de ses adversaires (2). Roux écrivit contre de l'Epine, et insista particulièrement sur la nécessité d'établir des hôpitaux pour les inoculés, afin de mettre un terme aux déclamations de ceux qui soutenaient que l'inoculation propage la petite vérole naturelle (3). La Condamine ne garda pas non plus le silence dans ces débats, mais signala tout ce que les deux rapports opposés contenaient de faux (4). De Baux, médecin à Marseille, avait déjà précédemment développé les avantages de l'inoculation (5) : cette fois-ci, il rapporta quatre-vingt-cinq exemples heureux fournis par sa propre pratique, et réfuta fort bien les objections des membres de la Faculté de Paris (6).

Cependant il survint quelques événemens peu favorables à l'inoculation, et qui donnèrent à ses ennemis l'espoir de voir les choses prendre une tournure différente, dans les séances prochaines de la Faculté. La marquise de Boufflers contracta en effet la petite vérole après avoir été inoculée ; mais il fut prouvé, par la suite, qu'on ne lui avait inoculé que la fausse variole (7). Jacques d'Apples fit une observation semblable à Lausanne, et attribua la fausseté de la petite vérole inoculée à l'ancienneté du pus dans lequel on avait trempé les fils (8). Un enfant de Besançon étant aussi venu à périr de

(1) Premier rapport en faveur de l'inoculation. in-8°. Paris, 1766.
(2) *Franklin*, *Werke* etc., c'est-à-dire, Œuvres. in-8°. Dresde, 1780. T. II. p. 180.
(3) Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole. in-4°. Paris, 1765.
(4) Histoire de l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1772.
(5) Parallèle de la petite vérole naturelle avec l'artificielle. in-8°. Avignon, 1761.
(6) Journal de médecine, tom. XV. p. 272.
(7) *Comm. Lips. vol. XII. p.* 367. — Mémoires et observations sur la méthode d'inoculer la petite vérole. in-8°. Lyon, 1766.
(8) *Act. helvet. vol. VII. p.* 9.

l'inoculation, les détracteurs de cette dernière firent également tourner ce cas à leur avantage; mais Dezoteux accusa l'inhabileté du chirurgien qui avait enlevé la peau avec des ciseaux, et appliqué ensuite une ancienne croûte sur la plaie (1).

La société de médecine se réunit pour la seconde fois, et de l'Epine lut un second mémoire aussi violent que le premier; mais on parvint encore moins à s'accorder que dans l'autre assemblée (2). L'affaire n'était pas encore décidée en 1768, lorsque Gandoyer de Foigny publia son ouvrage complet sur l'inoculation, livre dans lequel il répéta tout ce qui avait été dit à l'avantage de cette méthode, et pouvait contribuer à la faire mieux connaître. A la même époque J. J. Paulet s'opposa encore à l'inoculation, parce qu'elle multiplie la petite vérole naturelle, et insista sur la nécessité de détruire cette dernière (3). Cependant Gatti, fatigué des lenteurs et des disputes interminables de la Faculté, proposa un prix de douze cents livres, pour celui qui prouverait, jusqu'à l'évidence, que la variole reparaît après l'inoculation (4), et le Roi lui accorda enfin, en 1769, la permission d'inoculer dans l'Ecole militaire (5).

Pendant que l'inoculation éprouvait ce sort en France, elle se répandait et se perfectionnait toujours de plus en plus en Angleterre. Alexandre Monro et Sutherland la pratiquaient avec un succès bien différent en Ecosse. Le premier perdit à peine un seul enfant sur six cents; l'autre en vit périr soixante et douze, de quinze cent cinquante-quatre qu'il avait opérés. Monro inoculait heureusement pendant les

(1) Gandoger de Poigny, p. 73.
(2) *Ib.* p. 72.
(3) Histoire de la petite vérole avec les moyens d'en préserver les enfans. in-8°. Paris, 1768.
(4) *Comm. Lips. vol. XII. p.* 366.
(5) *Ib. vol. XV. p.* 178.

froids les plus vifs, et il assure qu'une éruption érysipélateuse, *rash*, était le seul accident qui s'observât ordinairement après l'inoculation (1).

Vers la même époque, la méthode de Sutton commença à faire beaucoup de bruit en Angleterre. Robert Sutton, le père, avait, de 1757 à 1767, inoculé à Débenham, dans le comté de Suffolk, deux mille cinq cent quatorze personnes qui toutes guérirent parfaitement. Son fils, Daniel, chercha à perfectionner encore sa méthode; mais, voyant que son père n'approuvait pas les corrections qu'il y avait faites, il se sépara de lui, et alla s'établir à Ingatestone, dans le comté d'Essex, où il pratiqua son art avec un succès si prodigieux, qu'on aurait dû le regarder comme le premier et le plus heureux des inoculateurs : cependant on ne lui rendait pas encore toute la jutice qu'il méritait, lorsqu'il vint à Londres en 1767 (2). Mais les résultats extrêmement avantageux de sa méthode, qui jamais non plus ne provoquait qu'un très-petit nombre de pustules, excitèrent une curiosité générale, et, comme lui-même n'avait rien publié à cet égard, on épuisa toutes les conjectures possibles sur la cause d'une pareille réussite.

Un certain Robert Houlton, qui prend le titre de chapelain du comte d'Ilcester, prodigua des éloges outrés à la méthde de Sutton, sans se prononcer toutefois précisément sur ses avantages, et sur la manière dont elle s'exécutait (3). Glass avait tout-à-fait tort en prétendant que le secret consistait à exciter les sueurs pendant l'éruption. Ce sont Georges Baker (4), B. Chandler (5) et J. J. Gar-

(1) *Nachricht* etc., c'est-à dire, Notice sur l'inoculation de la petite vérole en Ecosse : trad. de l'anglais. in-8°. Altembourg, 1766.
(2) Woodville, p. 348.
(3) *Ib.* p. 352.
(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Transactions médicales, vol. II. p. 275.
(5) Woodville, p. 373.

dane (1) qui ont divulgué les premiers ce procédé. Daniel Sutton choisissait les sujets avec le plus grand soin, mais ne les tourmentait pas par de longues préparations : il leur donnait seulement quelques doses de mercure doux, puis il pratiquait l'opération avec une lancette trempée dans le pus frais d'une pustule encore imparfaitement mûre, et qu'il plongeait aussitôt sous la peau du bras. Il abandonnait la petite plaie à la nature sans la panser, et permettait à ses malades de se promener à l'air libre, sans les condamner strictement au repos : c'était là, assurait-il, le plus sûr moyen d'obtenir une variole peu abondante et de bon caractère.

La certitude du résultat heureux de cette méthode ne tarda pas à la faire généralement préférer, surtout lorsque Thomas Dimsdale l'eut adoptée, et en eut constaté l'efficacité, tant par l'inoculation de l'Impératrice de Russie et du Grand-Duc, que par ses propres écrits (2). A son retour de Russie, on lui confia la direction de l'établissement fondé à Londres pour inoculer les enfans des pauvres dans leurs demeures; mais il refusa cette charge, par la raison qu'elle pourrait contribuer à propager la contagion accidentelle, et il eut, à cet égard, une dispute publique avec Lettsom. Robert Dossie (3) redoutait aussi que l'inoculation ne favorisât le développement accidentel de la petite vérole.

Jean Mudge proposa une méthode infiniment moins recommandable, qui consistait à imbiber une éponge de pus variolique, et à humecter avec elle les plaies faites au bras. Il émit en même temps la sin-

(1) Le secret des Suttons dévoilé. in-12. La Haye, 1774.

(2) *The present* etc., c'est-à-dire, L'état présent de l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Londres, 1767. — *Schriften* etc., c'est-à-dire, Ecrits sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Léipsick, 1782.

(3) *Memoirs* etc., c'est-à-dire, Mémoires d'agriculture, vol. II. p. 402.

gulière opinion de la préexistence du virus variolique dans les humeurs (1). Jean Haygarth examina soigneusement les qualités contagieuses de l'atmosphère des variolés, et donna d'excellens conseils sur les moyens de détruire la petite vérole, en ordonnant une inoculation générale à certaines époques (2).

L'inoculation fit des progrès considérables en Allemagne, en Hollande et en Suisse, malgré les obstacles qu'elle rencontra cependant encore dans ces contrées. En 1760, Dan. Bernoulli avait prouvé l'utilité de cette opération, d'après les listes de mortalité, et cherché à démontrer que, plus l'inoculé est jeune, moins aussi sa vie court de dangers. Cette vérité fut mieux développée par Maty, qui rapporta une foule d'observations, desquelles il résulte qu'on peut inoculer même les enfans les plus jeunes, parce que la peau est moins ferme chez eux, et qu'on ne rencontre aucun des obstacles qui, dans un âge plus avancé, augmentent les dangers de l'inoculation (3). Razoux avait aussi tenté de prouver le même fait (4).

Antoine de Stoerk, grand partisan de la méthode de Sutton et de Dimsdale, se fondant sur toutes ces raisons, donna le conseil à Maxim. Locher d'essayer l'inoculation sur les enfans nouveau-nés, et les tentatives réussirent si heureusement, que, sur trente-quatre enfans inoculés du quatrième au dix-huitième jour de leur existence, il n'en mourut que deux (5).

(1) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la cause qui fait que la petite vérole inoculée est plus douce et plus certaine que la naturelle : trad. de l'anglais. in-8°. Dantzick, 1778.

(2) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Examen des moyens de prévenir la petite vérole : trad. de l'anglais. in-8°. Berlin et Stettin, 1786.

(3) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie des sciences de Harleim, T. VI. p. 337. 469. — *Medical* etc., c'est-à-dire, Recherches d'observations de médecine, T. III. p. 287.

(4) Tables nosologiques, p. 329.

(5) *Observationes practicæ circa inoculationem variolarum in neonatis institutam.* in-8°. *Vindob.* 1768.

Cependant une méthode semblable ne pouvait pas manquer de donner lieu à des objections. Pierre Camper, en particulier, qui défendait aussi le procédé combiné de Sutton et de Dimsdale (1), et dont le traité classique (2) fut couronné par l'académie de Toulouse, allégua plusieurs raisons, d'après lesquelles il conclut qu'on ne doit pas inoculer avant l'âge de deux ans. Mais Thomas Percivall fut celui qui s'opposa le plus fortement à ce qu'on pratiquât l'inoculation d'aussi bonne heure, parce que les enfans nouveau-nés sont déjà dans un état de souffrance causé par un accouchement souvent fort laborieux, et parce que le corps se couvrant presque toujours chez eux d'un grand nombre de pustules, leur vie est aussi exposée à des dangers beaucoup plus imminens (3).

Balthasar-Louis Tralles fut, de tous les médecins allemands, celui qui embrassa le plus vivement la défense de l'inoculation (4). Il parcourut, dans son ouvrage, toutes les méthodes curatives qui ont été proposées contre la petite vérole naturelle : il montra qu'elles sont insuffisantes, et que les épidémies varioliques causent souvent les plus grands ravages, malgré tous les efforts de l'art. La réplique d'Antoine de Haën (5) est principalement basée sur les objections que ce médecin avait déjà publiées. Tralles, dans sa réponse, convint avec lui que la variole naturelle peut reparaître à la suite de l'artificielle, et que cette dernière entraîne du danger dans un bien plus grand

(1) *Aanmerkingen* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Leeuwaarden, 1770.

(2) *Dissertatio de emolumentis et optimâ methodo insitionis variolarum*. in-8°. *Gott.*, 1774.

(3) *Essays* etc., c'est-à-dire, Essais et expériences de médecine, p. 349.

(4) *De methodo medendi variolis hactenùs cognitâ, sæpe insufficiente, magno pro inoculatione argumento*. in-8°. *Vratislaviæ*, 1761.

(5) *Ad Tralles epistolam apologeticam responsio*. in-8°. *Vienn. Austr.* 1761.

nombre de cas (1). Daniel-Guillaume Triller ternit lui-même sa réputation en faisant imprimer, contre l'inoculation, un poëme indécent, qui ne renferme pas une seule idée raisonnable (2). Un Anglais, Jean Andrew, prit aussi la plume contre de Haën, et montra combien on a tort de soutenir que la variole naturelle est une maladie peu dangereuse : il inoculait déjà depuis l'année 1741, et se servait, comme Sutton, du mercure doux, pour préparer les enfans (3).

Si de Haën n'épargnait rien à Vienne pour en exclure l'inoculation, cette méthode ne pouvait pas non plus faire de grands progrès à Berlin, où plusieurs cas malheureux avaient indisposé les médecins et le public contre elle. Au mois de juin 1765, Jean-Frédéric Meckel la pratiqua sur les enfans du ministre Von der Horst : vraisemblablement ils portaient déjà en eux les germes, prêts à éclater, de la petite vérole naturelle ; le médecin, malgré la chaleur excessive de la saison, leur fit observer un régime opposé à celui que Sutton avait prescrit, et tous deux perdirent la vie. Le célèbre F. H. L. Muzell ne fut pas plus fortuné : une demoiselle Kircheisen, qu'il avait inoculée, tomba dangereusement malade, et de six inoculés, il n'en put sauver que trois (4). Comment de pareils événemens n'auraient-ils pas encore donné une nouvelle force aux préjugés qu'on avait déjà contre l'inoculation ? J. C. G. Moehsen n'était donc que l'organe des médecins berlinois, lorsqu'il rendit l'inoculation suspecte, et crut servir l'humanité en

(1) *Vexatissimum nostra ætate de insitione variolarum vel admittendâ vel repudiendâ argumentum. in*-8°. *Vratislaviæ*, 1765.

(2) *Geprüfte* etc., c'est-à-dire, L'inoculation éprouvée. in-4° Francfort, 1766.

(3) *Practice* etc., c'est-à-dire, L'inoculation considérée sans partialité. in-8°. Exeter, 1765.

(4) Woodville, p. 290. — Et d'après un témoignage certain, celui du célèbre Eberhard.

donnant une traduction de l'ouvrage de Rast (1). Cependant le médecin anglais Guillaume Baylies fut appelé, en 1774, de Dresde à Berlin, pour inoculer plusieurs enfans des premières maisons de la ville. Dix-sept fois l'opération lui réussit parfaitement, et il profita de cette occasion pour spécifier les caractères qui distinguent la petite vérole véritable de la fausse (2). On avait déjà fait connaître avant lui plusieurs cas semblables, dans lesquels l'inoculation n'avait pas provoqué la vraie variole, qui s'était ensuite déclarée accidentellement. Antoine Timony en publia deux, qui s'étaient offerts à lui dans l'Orient (3); et Henri-Auguste Wrisberg expliqua de cette manière l'insuccès de l'inoculation pratiquée à Klausthal, par Rœderer, sur cinq enfans, qui, tous, furent affectés plus tard de la vraie petite vérole naturelle (4).

La Faculté de médecine de Léipsick s'était déclarée de très-bonne heure, en 1761, pour l'inoculation (5). Ce n'était non plus qu'une louable circonspection qui dirigeait Charles Chr. Krause, lorsqu'il regardait le danger de voir l'infection naturelle se propager, comme une raison propre à empêcher qu'on ne permît d'inoculer un trop grand nombre de personnes à la fois, et quand il insistait de préférence sur le besoin de prendre les mesures nécessaires pour anéantir la variole naturelle (6). Frédéric-Casimir Médicus croyait pouvoir parvenir à remplir cette dernière intention, en proposant d'administrer des rafraîchissans

(1) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations qui constatent l'importance et la grande utilité de l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Lubeck et Berlin, 1774. 1775.

(2) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur l'inoculation de la petite vérole à Berlin : trad. de l'anglais. in-8°. Dresde, 1776.

(3) Dissertation sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Vienne, 1762.

(4) *De insitione variolarum nonnulla momenta. in-4°. Gott.* 1765.

(5) *Ludwig, Advers. med. pract. vol. I. p.* 119.

(6) *Dissertatio de variolarum exstirpatione insitioni substituendâ. in-4°. Lips.* 1762.

et du quinquina aux personnes affectées de la petite vérole naturelle, et même artificielle, afin de diminuer la suppuration, pendant la durée de laquelle le virus se développe (1). Ce conseil ne pouvait aspirer à un accueil aussi favorable que l'ouvrage de Maret sur les moyens de s'opposer aux ravages de la variole. Maret démontra combien il est difficile d'anéantir partout la maladie, et décida que, par conséquent, le seul moyen de diminuer les désastres qu'elle cause, est d'en adoucir le caractère par l'inoculation (2).

En 1765, parut l'apologie la plus parfaite de l'inoculation, qui eût été publiée jusqu'alors par les médecins allemands, et qui a Philippe-Gabriel Hensler pour auteur (3). Cet estimable écrivain, dans plusieurs lettres à Tralles, lui donna à entendre combien il avait eu tort de céder à de Haën, dans sa dispute avec lui. Il prouva irrévocablement, contre le praticien viennois, que la variole enlève du quart au dixième des malades, tandis qu'il périt à peine un seul inoculé sur quatre cents. Il détruisit fort bien l'objection tirée de la réapparition de la petite vérole naturelle, et employa, pour cet effet, la différence qui existe entre la fausse et la vraie varioles : il rapporta entre autres l'histoire de la fille d'un certain Dryfhout, qu'on assurait avoir eu la petite-vérole naturelle après l'inoculation, mais à laquelle cette dernière n'avait communiqué que la fausse variole. L'excellent médecin Lébérecht-Frédéric-Benjamin Lentin (4) restreignit plusieurs assertions de Dimsdale, par exemple celles

(1) *Sendschreiben* etc., c'est-à-dire, Lettre sur la destruction de la petite vérole. in-8°. Francfort et Léipsick, 1763. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations, T. II, p. 842.

(2) Mémoire sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la petite vérole. in-8°. Paris, 1780.

(3) *Briefe* etc., c'est-à-dire, Lettres sur l'inoculation de la petite vérole, dédiées au parlement de Paris. in-8°. Altona, 1765. 1766.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires de médecine pratique, p. 35—65.

que l'enfant inoculé n'a pas l'infection naturelle à craindre entre l'opération et l'éruption des pustules, que le régime antiphlogistique et l'exposition à l'air frais dans toutes les saisons, non-seulement n'entraînent aucun danger, mais encore sont nécessaires, etc. Ce régime antiphlogistique avait été poussé par C. G. Wagler, partisan de Gatti, au point qu'il prescrivait les bains froids, même aux enfans à la mamelle, depuis le premier jour de l'opération jusqu'au quinzième. Le même médecin choisissait fort mal aussi le lieu de l'insertion du virus, qu'il pratiquait entre le pouce et le doigt indicateur (1). J. F. Ackermann avait recommandé, d'une manière non moins exclusive et imprudente, l'air froid, comme le plus sûr moyen de prévenir les accidens fâcheux dans la petite vérole inoculée (2). L. Ph. Schroeter adopta également la méthode combinée de Gatti et de Wagler (3). Jean-André Murray était plus circonspect : il pratiquait bien l'inoculation par le procédé de Sutton, mais, en même temps, il indiquait parfaitement les précautions que l'on doit prendre, et ne méconnaissait pas les incommodités de cette méthode (4).

Chr. Frédéric Elsner observa, chez la fille de la comtesse de Kayserlingk, un de ces cas si ordinaires, dans lesquels l'inoculation, pratiquée avec un virus de mauvaise qualité, ne provoque pas la vraie variole, que le hasard fait ensuite développer (5). Chr. Louis Hoffmann fit connaître des remarques analo-

(1) *Gatti, Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles considérations sur la conduite que l'on doit tenir dans l'inoculation de la petite vérole : publiées par C. G. Wagler. in-8o. Hambourg, 1772.

(2) *De insitione variolarum commentatio epistolaris.* in-8o. *Gott.* 1771.

(3) *Kurzer* etc., c'est-à-dire, Courte instruction sur la méthode actuelle et facile d'inoculer la petite vérole. in-8o. Brême, 1773.

(4) *Opusc. vol. I. p.* 345.

(5) *Ein Paar* etc., c'est-à-dire, Deux mots sur la petite vérole et son inoculation. in-8o. Kœnigsberg, 1787.

gues et intéressantes dans un ouvrage classique (1), qui, ainsi que l'excellent traité de Chr. Guillaume Hufeland (2), a beaucoup contribué à perfectionner l'inoculation et le traitement des inoculés. Le livre d'Antoine-Jean Rechberger (3) mérite aussi d'être cité, parce qu'on y trouve non-seulement l'histoire de l'inoculation à Vienne, mais encore une appréciation fort juste des différentes méthodes proposées pour la mettre à exécution.

En Helvétie, où Albert de Haller et Tissot favorisaient l'inoculation de tout leur pouvoir, elle trouva beaucoup moins de résistance qu'en France et en Allemagne. Mieg, Rahn, Sulzer, Schinz et Scherb, décrivirent leurs tentatives heureuses en 1766 (4), et Jacques d'Apples, convaincu par l'expérience, fit voir que l'insertion du virus réussit toujours mieux que l'application d'un vésicatoire (5). Salomon Schinz examina encore plus scrupuleusement la méthode de Sutton et de Dimsdale, et montra combien peu elle est susceptible d'une application générale (6). Jean Chr. Scherb rejetait les simples incisions, et voulait qu'on se servît du garou, contre lequel on peut faire cependant les mêmes objections que contre le vésicatoire (7). Vincent-André Levizzari, médecin à

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la petite vérole. in-8°. Mayence et Munster, 1789.

(2) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la petite vérole naturelle et artificielle de Weymar. in-8°. Léipsick, 1789.

(3) *Vollstaendige* etc., c'est-à-dire, Histoire complète de l'inoculation de la petite vérole à Vienne. in-8°. Vienne, 1788.

(4) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la société d'histoire naturelle à Zurich, T. III. p. 23—266.

(5) *Act. helvet. vol. VI. p.* 194.

(6) *Sendschreiben* etc., c'est-à-dire, Lettre à M. de Stoerk sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Zurich, 1773.

(7) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Zurich, 1779.

Chiavenne, contribua aussi à introduire l'inoculation en Suisse (1).

Dans les Pays-Bas, où Pierre Camper était le principal inoculateur, Dryfhout avait déjà fait de fort bonne heure la remarque, que, bien qu'après l'inoculation, les pustules ne se développent pas sur tout le corps, et qu'il ne survienne qu'une simple fièvre variolique, l'individu est toutefois à l'abri d'une nouvelle infection (2). De Monchy expliqua l'issue malheureuse de l'inoculation pratiquée sur son propre enfant, et que de Haën avait alléguée avec une sorte de joie aussi indigne que déplacée, en soutenant que l'enfant était mort d'un refroidissement soudain (3). Huck remarqua que les enfans préparés avec soin courent beaucoup plus de dangers que ceux qui ne l'ont pas été du tout (4). Martin-Guillaume Schwencke, qui adoptait du reste la méthode de Sutton et de Dimsdale, prétendit aussi que toute préparation chez les enfans, d'ailleurs bien portans, est plutôt nuisible qu'utile, et qu'on ne doit se permettre que de faire prendre un peu de mercure doux, pour détruire les vers intestinaux (5). Il attribua la réapparition de la variole naturelle à l'inhabileté de l'inoculateur lui-même, et réfuta de cette manière Gauthier Van Doeveren, qui s'était servi de cet argument pour blâmer et rejeter l'opération (6). P. van

(1) *I primi* etc., c'est-à-dire, Les premiers succès de l'inoculation de la petite vérole dans la Rhétie. in-8°. Lugano, 1764.

(2) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie des sciences de Harleim, T. VI. p. 445.

(3) *Ibid.* tom. VIII. cah. 2. p. 267.

(4) Journal de médecine, T. XXVIII. p. 160.

(5) *Brief* etc., c'est-à-dire, Lettre à M. Edouard Sandifort. in-8°. Gravelines, 1770.

(6) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie des sciences de Harleim, T. XII. p. 189.

Woensel publia une apologie de l'emploi du mercure dans la petite vérole artificielle (1).

La nouvelle des troubles éclatés à Paris au sujet de l'infaillibilité de l'inoculation, donna lieu, en Italie, à trois ecclésiastiques de Florence, Adami, Berti et Veraci, de publier leurs consultations théologiques, dans lesquelles ils se déclarèrent unanimement en faveur de cette méthode (2). Xavier Manetti, un des principaux défenseurs de l'inoculation, s'attacha à démontrer que la petite vérole artificielle est exempte de dangers, et attribua l'issue quelquefois mortelle de cette opération à l'apparition de circonstances accessoires et accidentelles, mais surtout à celle de l'infection naturelle (3). L'inoculation fut portée dans la Corse, en 1765, par un chirurgien nommé Jean Stefano (4), et Michel Sarcone développa, dans un ouvrage particulier (5), le plan, déjà désiré par d'autres avant lui, d'une institution propre à détruire complètement la petite vérole.

En Suède, où David Schulz surtout avait contribué à propager l'inoculation, Nil Rosen de Rosenstein fut son plus puissant protecteur; car il dissipa un grand nombre de doutes physiques élevés contre elle, et recommanda, pour la préparation des malades, des pilules particulières de mercure doux (6).

Dans l'empire russe, non-seulement l'exemple de la Cour contribua à répandre l'inoculation, puisqu'en 1772 on établit à Irkutzk, dans la Sibérie, une

(1) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles expériences faites avec le mercure dans la petite vérole: trad. du français. in-8°. Léipsick, 1783.

(2) *Tre* etc., c'est-à-dire, Trois consultations faites en faveur de l'inoculation de la petite vérole par trois théologiens toscans. in-4°. Milan, 1763.

(3) *Dell inoculazione* etc., c'est-à-dire, De l'inoculation de la petite vérole. in-4°. Florence, 1761.

(4) *Comment. Lips. vol. XIII. p.* 541.

(5) *Von den* etc., c'est-à-dire, De la petite vérole et de la nécessité d'essayer de la détruire: trad. de l'italien. in-8°. Gottingue, 1782.

(6) *Underraettelse om Barns Sjukdomar, p.* 176.

maison destinée à recevoir les enfans, mais encore un digne ecclésiastique de la Livonie, J. G. Tisen, rendit la méthode de Sutton populaire (1), et J. C. Grot, autre ecclésiastique de la Courlande, publia un discours dans lequel il prenait la défense de l'opération (2).

En 1764, Tennet publia sur l'état de l'inoculation en Amérique, des calculs, d'après lesquels il était constant qu'un seul enfant périt sur quatre cent trente-huit (3). Jean Quier introduisit la méthode de Sutton à la Jamaïque, mais proscrivit tous les moyens préparatoires, et la vit parfaitement réussir même chez les nègres valétudinaires (4). Thomas Bond donna aussi des détails sur les inoculations pratiquées à Philadelphie, et combattit la méthode de Gatti, parce que, pour avoir du pus frais, on expose l'enfant au danger de contracter la variole naturelle, en le rapprochant des personnes qui en sont atteintes (5)

L'Espagne est un des pays où l'inoculation pénétra le plus tard. Antoine Cap de Vila, médecin à Tovarra dans le royaume de Valence, l'essaya pour la première fois avec succès sur un enfant: il voulait publier un ouvrage dans lequel il en aurait développé les avantages; mais les censeurs s'opposèrent à l'impression, parce qu'il avait donné le titre de *medicorum princeps* à un certain professeur hérétique (6). Quoique l'inoculation fût depuis long-

(1) *Die Blattern-Impfung* etc., c'est-à-dire, L'inoculation de la petite vérole rendue plus facile, et mise à la portée des mères de famille. in-8°. Riga, 1774.

(2) *Fr. Olberg*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Pièces pour servir à la littérature de la petite vérole et de l'inoculation. in-8°. Halle, 1791. p. 130. 133. 138.

(3) Woodville, p. 279.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Transactions de médecine, vol. II. p. 366.

(5) Défense de l'inoculation. in-8°. Strasbourg, 1784.

(6) *Gœttinger* etc., c'est-à-dire, Annales savantes de Gottingue, année 1766. p. 838. 839.

temps pratiquée par le bas peuple aux environs de Jadrigue, les Espagnols ne la connurent cependant bien qu'en 1771, époque où Miguel Gorman revint, de Londres, où il avait appris cette méthode, dans sa patrie (1).

Je dois encore dire quelques mots de l'inoculation de la rougeole que François Home, médecin à Edimbourg, opéra pour la première fois, en 1757, sur douze enfans : il appliquait du coton, trempé dans le sang d'une personne atteinte de la rougeole, sur une plaie faite au bras, et qu'il avait laissé saigner pendant quelque temps. Il assure que cette opération n'entraîna d'autres accidens que le larmoiement et des éternuemens fréquens, et qu'elle ne causa même pas de la toux (2). Tissot ne contesta pas l'utilité de la méthode écossaise, mais témoigna le désir qu'on commençât par en faire l'essai dans un hôpital (3). A la même époque que Home, Alexandre Monro avait émis l'opinion très-vraisemblable qu'on pourrait la pratiquer avec les humeurs séreuses des individus affectés de la rougeole, avec leur salive ou leurs larmes (4). Les Anglais eux-mêmes ont élevé des doutes contre la véracité des expériences de Home, et le passage du virus de la rougeole dans le sang est encore aujourd'hui un problème, quand bien même on n'admettrait pas avec Dubosq de la Robordière (5), que la maladie peut se représenter deux fois chez le même sujet.

(1) Woodville, p. 295.
(2) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et expériences de médecine. in-8°. Londres, 1758. p. 268.
(3) Avis au peuple sur sa santé : OEuvres complètes, vol. II. p. 254.
(4) *De venis lymphaticis valvulosis. in-8°. Berolini*, 1757. *p.* 58.
(5) Journal de Médecine, tom. LXVIII. p. 254.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Thaumaturgie médicale.

J'AI fait voir, presque à chaque page de cet ouvrage, qu'à côté des efforts de l'esprit humain pour parvenir à la vérité, on découvre toujours quelques traces du fanatisme et de la superstition. Je me suis surtout attaché à faire connaître les subterfuges que les partisans des arts occultes mirent en usage pour donner une apparence scientifique aux préjugés les plus grossiers, et à montrer comment leurs soins assidus parvinrent à créer ainsi un système de théosophie et de thaumaturgie, dont on ne saurait méconnaître les traces pendant le moyen âge, que Paracelse contribua surtout à développer, que les Rose-croix propagèrent de tous côtés, et qui continua de dominer jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

Malheureusement les esprits n'abjurèrent pas non plus la tendance à la superstition, et l'attachement aux préjugés de toute espèce, pendant la fin de ce siècle, et le cours du dix-huitième lui-même. Il est bien vrai qu'à certaines époques, et dans quelques contrées, le fanatisme n'osa pas relever la tête, parce que les gouvernemens et les écoles étaient éclairés, et répandaient les lumières parmi le peuple ; mais il sut profiter avec habileté de la moindre faiblesse des princes, et de toutes les idées excentriques des écoles, pour reprendre son antique domination, et faire de nouveau ployer l'esprit humain sous son joug tyrannique. J'entreprendrais un travail immense, et qui ne ferait que fatiguer le lecteur, si je voulais entrer dans de longs détails pour prouver

combien de fois il y parvint, non-seulement chez les catholiques, mais encore chez les nations soumises à l'Église protestante, et combien, pendant le cours du période qui nous reste à parcourir, les hommes ajoutaient encore une foi superstitieuse aux anciens préjugés. Je m'arrêterai donc seulement à quelques points principaux de cette partie de l'histoire de la médecine, et je m'attacherai uniquement à exposer l'histoire des maladies démoniaques, des cures miraculeuses et des autres superstitions médicales, principalement pendant la durée du dix-huitième siècle.

Malgré les courageux efforts de Chrétien Thomasius, les habitans de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, continuèrent toutefois, au commencement du dix-huitième siècle, de croire aux maladies démoniaques et aux cures miraculeuses. L'ouvrage de Chrétien-Frédéric Garmann, sur les miracles des morts (1), était en quelque sorte le codex de toutes ces absurdités. C'est là principalement qu'on trouve des détails circonstanciés sur les *vampyres*, qui se conservent intacts, bien qu'à l'état de cadavres, et qui errent de tous côtés pour sucer le sang des personnes endormies, ou pour les mettre à mort : aussi, lorsqu'on vient à exhumer ces cadavres, les trouve-t-on souillés de sang, mais d'ailleurs bien conservés; et, pour se garantir de leur influence funeste, il faut leur percer le cœur d'une flèche, et les réduire en cendres. Garmann parle aussi de cadavres qui prennent des alimens, et cette fable a trouvé des médecins qui en soutinrent la réalité. On peut, suivant lui, entendre le bruit qu'ils font en mangeant : ils se dévorent eux-mêmes, et de là résultent des épizooties et des maladies pestilentielles. Ces cadavres

(1) *De miraculis mortuorum*, in-4°. *Lips.* 1670. in-4°. *Dresd.* 1709.

qui vivent ainsi de leur propre substance, portaient, en Pologne et en Prusse, le nom d'*Upierz* (1).

La Hongrie et la Servie furent les contrées où l'on continua le plus long-temps de croire à l'existence des vampyres (2), et ce préjugé fut pour la première fois combattu par François-Antoine-Ferdinand Stébler, physicien de Munich (3). On trouve, dans l'annuaire de Nicolas de Blégny, un traité, écrit par un anonyme, sur les *esprits follets*, ou les spectres errans, qui sont regardés comme la cause des épidémies (4).

Jean Westphal, membre de l'Académie des Curieux de la Nature, composa, à l'occasion de la maladie convulsive d'une fille de Zittau, qui passait pour ensorcelée, un livre (5), dans lequel il attribua l'altération des esprits vitaux chez la malade, à la volonté bien prononcée de la sorcière, et fit à ce sujet un grand étalage d'érudition dépourvue de bon sens.

Une maladie semblable qui affecta, en 1713, plusieurs garçons d'Annaberg, en Hongrie, donna lieu à un ouvrage, dont l'auteur indiqua bien des médicamens naturels contre les maladies magiques, mais ne révoqua pas un seul instant en doute la réalité de l'ensorcellement (6).

Les partisans de la pathologie démoniaque avaient de grandes autorités à alléguer en leur faveur, puisqu'ils pouvaient citer le témoignage de Georges-Wolfgang Wédel et celui de Frédéric Hoffmann.

(1) *Breslauer.* etc., c'est-à-dire, Recueils de Breslau, année 1722. janvier, p. 82.

(2) *Wagner*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Essais d'anthropologie philosophique, T. II. p. 20.

(3) *Acta naturæ curiosorum*, *vol. IV. appendix*, p. 89.

(4) *Zodiac. med. gall. ann. III.* p. 147.

(5) *Pathologia dæmoniaca. in-4°. Lips.* 1707.

(6) *Historisches* etc. c'est-à-dire, Lettre historique sur les événemens miraculeux survenus à Saint-Annaberg chez quelques enfans. in-8°. Chemnitz, 1713.

Wédel admettait, sans scrupule, une maladie démoniaque, partout où les forces du malade étaient exaltées à un point extraordinaire, comme lorsqu'un enfant acquiert la vigueur d'un géant, ou parle des langues étrangères (1). Frédéric Hoffmann bornait le pouvoir du diable sur l'homme (2) à produire, chez les personnes dont le sang est épais, des affections des esprits vitaux, ayant les convulsions pour symptôme principal. Il donnait, comme les caractères d'une maladie démoniaque, l'apparition subite des convulsions les plus violentes chez un homme très-bien portant, le développement de forces supérieures à celles du commun des hommes, la faculté de parler des idiomes étrangers, les visions, les prédictions, la profanation du nom de Dieu, et enfin, comme les signes les plus indubitables, l'expulsion de choses étrangères et monstrueuses, le vomissement d'ongles, de cheveux, de cire, de verre, etc.

Élie Camérarius jugeait aussi, d'après ces principes, les maladies démoniaques, dont il prétend avoir observé plusieurs (3); et un médecin français, nommé Lange, écrivit une petite brochure sur une fille, qu'il croyait maléficiée du démon, parce qu'elle avait vomi du cuir, et qu'on lui avait retiré des épingles par la peau (4). François-Roncallo Parolini attribuait à l'ensorcellement et à l'influence des astres, le don miraculeux d'être invulnérable (5). En 1748 même, un prédicateur d'Apolda, Jean-Chrétien Rinder, osa imprimer, contre une prétendue sorcière dont les charmes avaient donné des convul-

(1) *Dissertatio morbi à fascino. in-4°. Ienæ*, 1682.

(2) *De potentiâ diaboli in corpora : in Opp. vol. V. p.* 94—103.

(3) *Dissertationes Taurinenses epistolicæ XX. in-8°. Tubing.* 1712.

(4) Histoire de la fille maléficiée de Courzon. in-12. Lisieux, 1717.

(5) *Dissertationes quatuor. in-4°. Brix.* 1740.

sions à un enfant, un discours affreux (1), dans lequel il condamnait cette malheureuse à périr au milieu des flammes. En 1751 et 1752, des médecins, tels que J. Storch (2) et Nicolas Bœrner (3), prirent encore la défense des puérilités les plus absurdes, et rapportèrent des contes ridicules d'apparitions du diable, de revenans, etc.

Mais jamais les cures miraculeuses ne firent autant de bruit dans les temps modernes, et jamais on n'y ajouta plus généralement foi que lorsque les Appelans, en France, voulurent se servir de ce moyen pour prouver la vérité de leur doctrine. Les guérisons que la sainte épine de la couronne du Christ opérait dans l'abbaye de Port-Royal, près de Paris, étaient déjà fort célèbres vers le milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, en 1656, et les personnages les plus distingués croyaient alors, sur le rapport des chirurgiens, qu'une demoiselle Perrier avait été délivrée d'une fistule lacrymale incurable, par l'attouchement de cette relique (4).

Ce n'était là cependant qu'un faible avant-coureur des miracles qui s'opérèrent au tombeau du janséniste François de Pâris, depuis l'année 1727 jusqu'en 1732, et même encore un peu plus tard. Le héros de cette histoire s'était mis dans une telle odeur de sainteté par ses jeûnes, ses mortifications et ses actes de bienfaisance, il avait aussi acquis un crédit tellement canonique parmi les jansénistes, à cause de son opposition constante à la bulle *Unigenitus*, que peu

(1) *Eine Hexe* etc., c'est-à-dire, Une sorcière suivant sa forme hideuse et sa juste punition. in-4°. Iéna, 1748. — *Haller*, *Tagebuch* etc., c'est-à-dire, Ephémérides de littérature médicale, T. I. P. II. p. 781. 782.

(2) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des maladies des femmes. in-8°. Gotha, 1751. T. VI. VII.

(3) *Kinderarzt* etc., c'est-à-dire, Le médecin des enfans. in-8°. Francfort et Léipsick, 1752.

(4) OEuvres de Racine. in-8°. Amsterdam, 1763. vol. III. p. 131.

de temps après sa mort, il s'opéra de nombreux miracles sur son tombeau, situé dans le cimetière de Saint-Médard, au faubourg Saint-Marceau (1).

Pendant quatre ans, ces miracles se bornèrent à ce que les malades recouvraient sur-le-champ la santé, lorsqu'ils tournaient leurs pensées vers le cimetière, ou touchaient les parties affectées de leur corps, soit avec la chemise du Saint, soit avec la terre de sa tombe. Mais, en 1731, la scène changea tout-à-fait. Les croyans, qui se rendaient en pèlerinage au tombeau de Saint-Pâris, tombaient dans des convulsions, qui leur procuraient la faculté d'en guérir d'autres. Les convulsionnaires prédisaient l'arrivée du prophète Elie, et la conversion des Juifs; plusieurs se donnaient pour les messagers de Saint-Jean-Baptiste: ils pouvaient supporter les abstinences les plus prolongées, se jetaient au milieu de flammes pétillantes sans en être endommagés, et demeuraient souvent des heures entières dans un état de mort apparente. Ces désordres furent contagieux comme la peste: non-seulement la lie du peuple assiégea par milliers les portes du cimetière, mais encore on vit des personnes d'un rang élevé rendre visite au tombeau, et des esprits forts, qui avaient auparavant plaisanté sur ces miracles, changer entièrement d'avis près de la tombe de Saint-Pâris, et devenir tout à coup les apôtres des actes miraculeux qui s'y opéraient. Telle fut la conduite de Carré de Montgeron, membre du parlement, qui offrit son grand ouvrage (2) au roi, et qui fût déposé de sa charge, parce qu'il avait trop vivement attaqué les Jésuites, et même la cour de

(1) Vie de M. de Pâris. in-8°. Utrecht, 1732. — *Acta erud. Lips. ann.* 1734. *p.* 532. — *Godefroi Less, Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la religion, son histoire, son choix et sa confirmation. in-8°. Gottingue, 1785. T. II. p. 236. f. 767—862.

(2) La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris et d'autres Appelans. in-4°. Cologne, 1745—1747.

Rome. Cependant il y avait un grand nombre d'incrédules qui ne voyaient dans tous ces événemens que les effets de l'imagination la plus déréglée, et de la supercherie la plus digne de châtiment (1); et Poellnitz, qui se trouvait alors à Paris, assure (2) que fort souvent les malades sortaient du cimetière tels qu'ils y étaient entrés.

Mais, malgré toutes les représentations des Jésuites, ces scènes scandaleuses furent long-temps tolérées par des raisons politiques, et surtout parce que le Parlement s'était rangé du côté des jansénistes. Enfin, le Roi donna au célèbre chirurgien Sauveur Morand, et à quelques membres de la Faculté, la commission d'examiner sur les lieux mêmes les prétendus miracles de Saint-Pâris, et de lui faire un rapport à ce sujet. Comme on reconnut que tout n'était qu'un charlatanisme grossier, et que les convulsions tenaient au pouvoir de l'imagination, et à des effets violens de la volonté (3), l'ordre fut donné, le 27 janvier 1732, de fermer le cimetière de Saint-Médard, et de ne laisser approcher personne du tombeau de Saint-Pâris.

Cette mesure ne mit cependant point encore fin au délire du peuple. Les fanatiques continuèrent, loin du cimetière, de tomber dans les convulsions les plus effrayantes, qu'ils provoquaient en se recueillant et pensant au Saint; et, pour agir encore plus fortement sur les esprits du vulgaire, ils commencèrent à se prêter, mutuellement en apparence, ce qu'ils appelaient les *grands secours*. Ils se cru-

(1) Le naturalisme des convulsions, dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. in-8°. Soleure, 1733. — Examen critique, physique et théologique des convulsions. in-4°. 1733. — Des Vœux, Critique générale du livre de M. de Montgeron. in-8°. Amsterdam, 1740.

(2) Mémoires, vol. III. p. 39.

(3) Procès-verbaux de plusieurs médecins et chirurgiens, dressés par ordre de S. M. in-8°. Paris, 1732.

cifiaient, se frappaient la poitrine avec des épées nues, se disloquaient les membres, se laissaient rouler des pierres énormes sur le corps, etc. Ces jongleries n'en imposèrent que pendant un temps au peuple : l'épidémie convulsive ne dura pas au-delà de l'année 1735, et finit par tomber totalement dans l'oubli.

Les diableries du P. Gassner et de l'aubergiste Schroepfer, à Léipsick, sont d'une date assez récente pour que beaucoup de personnes puissent encore se les rappeler. Les cures merveilleuses que le premier opérait en Souabe et en Bavière éveillèrent, il est vrai, d'une manière particulière, l'attention des habitans de la Haute-Allemagne; mais il y eut aussi dans le nord de cette contrée, et même chez l'étranger, des personnes de tous rangs qui regardèrent ces guérisons comme autant de faits avérés. Il se trouva même des théologiens, tel que le pieux Jean-Gaspard Lavater, qui virent en elles une preuve incontestable du pouvoir infini de la foi et des prières.

Jean-Joseph Gassner (1) assurait qu'en étudiant attentivement sa constitution valétudinaire et les douleurs continuelles de tête qui l'assiégeaient, il était parvenu à reconnaître que ces incommodités ne dépendaient pas d'une cause naturelle, mais avaient une origine démoniaque, et que, dès-lors, il s'était attaché à essayer de repousser ces atteintes du diable par le nom de Jésus. Ses tentatives ayant été couronnées de succès, il étudia avec ardeur les écrits de l'Eglise romaine sur l'exorcisme, et pratiqua fort heureusement cet art sur ses paroissiens à Kloesterle, dans l'évêché de Coire. En 1774, il publia un ouvrage dans lequel il développait son système dé-

(1) Jean-Joseph Gassner naquit, en 1727, à Braz, près de Bludence, dans la Suisse.

moniaque (1). Il y distinguait soigneusement les possessions proprement dites par le diable, *possessiones*, des simples tourmens, *obsessiones*, et des atteintes, *circumcessiones*, de l'esprit malin. Ces dernières ressemblent aux maladies naturelles; mais c'est cependant le diable qui les produit : elles se manifestent presque toujours par des spasmes et des convulsions, qui procurent une force surnaturelle au corps de l'homme. Gassner mit le premier en usage ce qu'on appelait *præcepta probatoria*, pour reconnaître si une maladie est naturelle ou démoniaque. Ce moyen consistait à faire le signe de la croix, et à prononcer une formule de conjuration, afin de contraindre Satan à provoquer les accès de la maladie. Si ceux-ci ne se déclaraient pas après trois essais consécutifs, Gassner disait que la maladie était naturelle, et que le diable n'y entrait pour rien. Au contraire, il tourmentait les personnes délicates en réveillant leurs accès, et se vantait d'avoir guéri l'affection, lorsque l'épuisement des forces amenait naturellement la fin de l'accès.

Au mois de juin 1774, ce thaumaturge se rendit à Moersbourg, la résidence du prince évêque de Kostnitz; mais il n'y pratiqua ses cures miraculeuses que pendant quelques semaines; car on découvrit bientôt l'astuce qu'il employait, et le sage évêque l'expulsa de son diocèse au mois d'août, en lui faisant pour reproche principal de ne pas se conformer au rit de l'Église romaine dans ses exorcismes (2). En même temps il écrivit à l'évêque de Coire pour l'inviter à rappeler son prêtre. Ses désirs furent accomplis; mais

(1) *Weise* etc., c'est-à-dire, La manière de vivre pieux et bien portant. in-8°. Kempten, 1774.

(2) *Semler*, *Sammlungen* etc., c'est-à-dire, Recueils de lettres et de mémoires sur les conjurations des esprits de Gassner et de Schrœpfer. in-8°. Halle, 1775. T. I. p. 184. 199. 206. — *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 618.

Gassner ne resta que deux mois dans son diocèse, car l'évêque de Ratisbonne témoigna le désir de le voir à Ellwangen. Il s'y rendit donc au mois de novembre de l'année 1774, et cette ville devint pendant quelque temps le glorieux théâtre de ses faits miraculeux. L'évêque de Ratisbonne lui donna les titres de chapelain de la cour et de conseiller ecclésiastique, et on vit accourir auprès de lui plusieurs milliers de malades et de prétendus possédés du diable, qu'il plongeait dans les convulsions les plus épouvantables, par l'abus qu'il faisait du nom de Dieu et de Jésus-Christ. Si les malades ne suivaient pas ses ordres, on disait que le diable les avait privés de la raison (1). Au nom de Jésus, il commandait au pouls de s'arrêter, ou de prendre un autre rhythme; circonstance à l'occasion de laquelle un grand médecin remarque, avec beaucoup de justesse, qu'il produisait cet effet au moyen d'une pression exercée sur la partie supérieure du tronc de l'artère brachiale (2). Comme il était fort ordinaire et très-naturel que les maladies récidivassent, ces nouveaux accès étaient attribués aux péchés et au manque de foi des malades; car Gassner leur recommandait sans cesse d'avoir la plus grande confiance dans le nom de Jésus-Christ (3). Il donnait à ceux qui réclamaient ses soins, des formules conjuratives imprimées, pour les garantir de toutes les obsessions du diable : c'est pourquoi aussi ses paroissiens furent respectés par une fièvre maligne qui ravagea toute la contrée (4).

(1) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 601. — Semler, *l. c.* p. 215.

(2) *Frank*, *System* etc., c'est-à-dire, Système de police médicale, T. IV. p. 609. — Semler, *l. c.* p. 227. — L'Antimagnétisme. in-8°. Londres, 1784. p. 217.

(3) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 618.

(4) *Ibid.* p. 609. — Semler, *l. c.* p. 260.

Comme le nom de Jésus, et une confiance illimitée, suffisaient pour la cure des obsessions diaboliques, Gassner ne se faisait pas de scrupule d'exorciser même des personnes non catholiques, sans commencer par exiger d'elles une profession de foi (1). Cette raison le rendit tellement cher au tolérant et mystique Lavater, qu'il engagea Semler à se rendre lui-même à Ellwangen, ou à y envoyer quelqu'un pour constater les faits, s'offrant de rembourser une partie des frais du voyage, s'il se trouvait que Gassner n'eût pas, comme il l'assurait, le don de guérir les maladies par la seule efficacité de sa foi. Au reste, Lavater avouait que la théorie du thaumaturge pouvait bien être erronée; mais il regardait comme un fait hors de doute, que cet homme possédait, sinon le don apostolique d'opérer des miracles, au moins une force puissante, résultat de la foi (2). Semler prouva parfaitement, mais d'une manière un peu prolixe, dans sa réponse, qu'il était aussi inutile de se livrer à de pareilles recherches, que d'admettre une foi miraculeuse dans des événemens dont on pouvait si facilement donner une explication naturelle.

Une chose fort remarquable, c'est que le diable, en parlant par la bouche des possédés, peignait toujours les Jésuites comme ses ennemis irréconciliables; aussi ces derniers étaient-ils ceux qui élevaient le plus aux nues les miracles de Gassner, prétendant que, n'y pas ajouter foi, c'était donner la preuve qu'on était sans religion (3). Quoique plusieurs personnes pensassent que Gassner produisait ces effets à l'aide du magnétisme animal, parce que, pendant l'opération, il avait coutume de se frotter les mains à sa

(1) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 611.

(2) Semler, *l. c.* p. 33. 130. 135.

(3) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 602. 616. 623.

ceinture (1), cependant P. Ferdinand Sterzinger, Théatin de Munich, fit voir, dans plusieurs mémoires, que toute sa conduite n'était qu'un tissu de jongleries grossières (2). On parle aussi de certains attouchemens indécens et voluptueux qu'il se permettait chez les femmes. On dit même que, se proposant un jour de rappeler en public un mort à la vie, il promit cent florins à un homme, afin de l'engager à se prêter à cette imposture, mais que le malheureux fut réellement étouffé dans la bière (3).

En un mot, l'évêque de Ratisbonne reçut de la Cour impériale l'ordre de chasser le P. Gassner de son diocèse : il obéit dans l'hiver de l'année 1775. Gassner se rendit à Sulzbach, mais il en fut éloigné au mois de novembre par l'Electeur palatin (4). Bientôt après l'archevêque de Prague fit un mandement aux évêques et curés soumis à sa juridiction, pour leur découvrir les désordres de Gassner, et les engager à ne pas tomber dans des erreurs semblables (5). Depuis lors, le pouvoir miraculeux du thaumaturge cessa complètement, et du déluge d'ouvrages, presque tous détestables, auxquels cette diablerie avait donné naissance, il ne reste plus aujourd'hui que les titres, conservés dans les archives de la littérature.

La Haute-Saxe avait alors bien tort de se vanter d'être fort éclairée, et de plaisanter sur les ténèbres qui couvraient la Bavière et la Souabe. En effet, la philosophie de Chrétien-Auguste Clusius, professeur à Léipsick, était d'autant plus favorable à une certaine espèce de mysticisme, qu'elle cherchait à se concilier d'une manière intime avec les dogmes du luthé-

(1) *Allgemeine*, etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVII. p. 624. — Semler, *l. c.* p. 207.
(2) *Ib.* p. 618.
(3) *Ib.* tom. XXVIII. p. 298. — Semler, T. II. p. 327.
(4) *Ibid.* tom. XXVII. p. 623. 625. — Semler, *l. c.* p. 318.
(5) *Ibid.* tom. XXVIII. p. 302.

ranisme orthodoxe, et même à interpréter les visions de l'Apocalypse. Il y a quarante ans cette philosophie dominait, au moins dans quelques universités saxonnes; et comme le conjurateur d'esprits, Jean Schrœpfer, ci-devant hussard, et alors cafetier à Léipsick, tournait la tête d'un grand nombre de personnes d'un rang distingué par ses arts magiques et ses illusions d'optique, Crusius ne put donner d'autre explication de cette thaumaturgie, qu'en admettant l'influence d'un mauvais démon (1). Ernesti la couvrit au contraire d'un mépris justement mérité (2); mais Moïse Mendelssohn (3) ainsi que Pierre Eberhard (4) cherchèrent à en donner une explication naturelle. Ce dernier réfuta aussi, avec tous les ménagemens possibles, l'ouvrage qu'Antoine de Haën venait de publier, à la même époque, sur la magie (5), livre dans lequel les possessions par le diable sont enseignées et défendues, comme on aurait pu le faire il y a cent cinquante ans; car de Haën ne craint pas de rapporter en toute conscience les contes les plus puérils et les fables les plus dénuées de bon sens.

Il me semble que l'histoire du magnétisme animal doit naturellement trouver place dans celle de la thaumaturgie et du mysticisme de l'art de guérir, quoique les dogmes des philosophes de la nature, et plusieurs expériences faites sur le galvanisme par les modernes, semblent parler en faveur de quelques points de cette théorie.

J'ai déjà fait remarquer précédemment qu'Antoine Mesmer entreprit, en 1773, des expériences avec l'aimant artificiel, comme moyen curatif dans diverses

(1) Semler, T. II. p. 4—14. — Schrœpfer se brûla la cervelle le 8 octobre 1774, près de Léipsick, à cause de ses dettes.
(2) *Id.* T. I. p. 272—290.
(3) *Id.* T. II. p. 67—80.
(4) *Id.* p. 101—203.
(5) *De magiâ liber.* in-8°. *Vindob.* 1775.

maladies nerveuses. Mais à cette époque il commençait déjà à accorder la puissance magnétique à toute la nature : il la regardait comme la cause de la cohésion générale de tous les corps, et de la gravitation des corps célestes les uns vers les autres : il la considérait comme le lien qui unit tous les corps terrestres, et principalement celui de l'homme avec les masses infinies qui se meuvent dans les espaces incommensurables du ciel. Suivant son opinion, le fluide qui constitue la substance de cette force est le même que l'électricité : il s'accumule, de même que cette dernière, dans le corps humain, et Mesmer prétendait, d'après cela, pouvoir magnétiser tout ce qu'il touchait d'une certaine manière. Il pensait même, dès-lors, pouvoir par sa seule volonté, et sans le moindre contact, produire, chez les malades, des effets parfaitement semblables à ceux que l'aimant artificiel détermine. Il crut aussi remarquer que la réceptivité pour le magnétisme animal naît seulement avec la maladie, et disparaît en même temps qu'elle. C'est pourquoi il cherchait à exciter, dans le microcosme malade, un flux et un reflux analogues à ceux de l'océan, afin de donner lieu par-là aux effets salutaires qu'il désirait produire (1).

On se rappellera sur-le-champ que cette théorie ne diffère en rien de celle qu'exposèrent les théosophes des premiers siècles de l'ère chrétienne, mais surtout ceux du dix-septième, et, entre autres, Robert Fludd, Sébastien Wirdig, Valentin Greatsake, Kenelm Digby et Guillaume Maxwell. Les ennemis du magnétisme animal lui ont aussi tous reproché ce défaut de nouveauté.

(1) *Mesmer*, *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal. in-8°. Carlsruhe, 1783. p. 26. — Mémoire sur la découverte du magnétisme animal, p. 16 : dans le Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal. in-8°. 1784.

Quoique Mesmer n'avouât pas avoir besoin de l'aimant artificiel pour opérer ses guérisons, cependant il s'en servit sous diverses formes jusqu'en l'année 1776, et l'une de ses cures les plus célèbres fut, en 1774, celle de la jeune Oesterlin, qui était affectée de convulsions. Cette cure attira même l'attention d'Ingenhouss et de Stoerk. Mesmer fit, en présence du premier de ces savans, plusieurs expériences, par lesquelles il prétendait prouver le passage de la force magnétique dans le corps de sa malade, et même dans des tasses. Ingenhouss parut convaincu, mais devint par la suite l'ennemi le plus déclaré de Mesmer (1). A l'égard de Stoerk, Mesmer se plaint de ce qu'il ne put obtenir une commission de lui, et de ce que cet habile expérimentateur considéra avec froideur et indifférence les expériences qui furent faites en présence de Reinlein, dans un hôpital de Vienne (2).

En 1775, Mesmer écrivit aux plus célèbres académies de l'Europe, une lettre dans laquelle il développait ses principes, et donnait connaissance de ses cures magnétiques. L'académie de Berlin fut la seule qui l'honora d'une réponse, et il n'eut certainement pas lieu d'être satisfait de celle qu'on lui fit. On disait, en effet, que les phénomènes, observés chez les personnes atteintes de maladies nerveuses, sont de bien faibles preuves à alléguer en faveur de la force magnétique, et que la circonstance qui rend le magnétisme animal encore plus suspect, c'est que la réceptivité pour cet agent doit cesser à l'époque où la maladie disparaît; qu'au reste, il est contraire aux lois connues de la nature, d'accorder la puissance

(1) Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 23.

(2) *Ib.* p. 27. — *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 29.

magnétique à tous les corps qui la composent (1). J. T. Klinkosch pensait que si les faits sont réellement exacts, on doit plutôt admettre la communication du fluide électrique que celle du magnétisme animal, et il s'efforça de prouver cette assertion par des expériences faites avec l'électrophore de Volta (2).

Cette même année, Mesmer traversa la Bavière pour se rendre dans les provinces de l'Autriche antérieure, et partout, sur son passage, il magnétisa par le simple contact, souvent aussi sans toucher les personnes, et en imprimant des directions particulières à son doigt. Il fit des expériences en présence de l'électeur de Bavière, et déclara que les cures du P. Gassner, dont tous les esprits étaient remplis dans ces contrées, reconnaissaient le magnétisme animal pour agent (3). Vers ce temps, il guérit le professeur Bauer, à Vienne, d'une ophthalmie opiniâtre, et l'année suivante, à Munich, il délivra d'une paralysie le directeur de l'Académie des Sciences de Bavière, Osterwald. Dans cette même année 1776, il entreprit aussi la cure de la jeune Paradis, qui, depuis l'âge de trois ans, était atteinte d'une amaurose complète sur les deux yeux, avec des convulsions dans les muscles de l'organe de la vue (4).

Mesmer raconte, d'une autre manière que ses adversaires, l'histoire de cette cure, la dernière et la plus célèbre de celles qu'il entreprit à Vienne. D'après le témoignage des parens, qui se trouve annexé à son rapport, cette jeune fille fut mise, le 20 janvier, complètement aveugle, entre ses mains, et, le 9 février

(1) Histoire de l'Académie royale des sciences à Berlin, année 1775. p. 33. — *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque générale de l'Allemagne, T. XXVI. p. 190.

(2) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Actes d'une société privée en Bohême, tom. II. p. 171.

(3) Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 32.

(4) *Ib.* p. 34.

suivant elle commençait déjà à distinguer clairement les objets. Mesmer assure que Stoerk et le second président de la Faculté de médecine de Vienne furent eux-mêmes témoins de l'issue heureuse de cette cure, mais que l'envie voulut lui en ravir l'honneur : que Ingenhouss, l'oculiste Bath, et peut-être même Stoerk, avaient engagé les parens de la jeune Paradis à dire que leur fille ne voyait pas; qu'on avait même intéressé l'avarice du père, qui recevait une pension annuelle de l'Impératrice pour sa fille aveugle, et qui craignit de la perdre, s'il venait à déclarer qu'elle avait recouvré la vue; que les parens redemandèrent leur fille avec les instances les plus grossières, et la firent redevenir aveugle à force de lui inspirer de la frayeur, et même de la maltraiter; qu'après un grand nombre de manipulations, il lui avait réellement rendu la vue; mais que toutefois Stoerk lui écrivit, en date du 2 mai 1777, de mettre enfin un terme à ses artifices; que cette conduite indigne de la part de la Faculté, ainsi que l'ingratitude des parens de la fille Paradis, l'ayant profondément affecté, il s'était volontairement décidé à quitter Vienne pour se rendre en France; que le gouvernement autrichien, bien loin de le chasser du pays, lui avait fait donner par le ministre des relations extérieures une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de la cour à Paris. Tel est le récit de Mesmer, et l'on doit avouer que s'il n'est pas vrai, il porte au moins un grand caractère de vraisemblance (1).

Ses adversaires disent qu'ayant prétendu avoir rendu la vue à la fille Paradis, cette nouvelle fit une telle sensation dans la ville de Vienne, que l'Impératrice prit la résolution d'établir une commission chargée

(1) Recueil de pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 36—48. — *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 36—39.

d'examiner la chose. L'aveugle comparut devant cette commission : elle avait toujours la pupille immobile, et tant que Mesmer fut présent, elle discerna parfaitement bien les couleurs qui lui furent présentées; mais Mesmer ayant été prié de se retirer, elle cessa de les connaître; d'où l'on tira la conclusion que la pauvre aveugle avait été induite en erreur par les signes de Mesmer, et avait cru elle-même que la vue consiste dans la communication de ces signes. En un mot, la commission informa l'Impératrice de cette supercherie, et Mesmer reçut l'ordre de quitter Vienne dans les vingt-quatre heures (1). Que cette histoire soit vraie ou supposée, il s'y trouve cependant quelques circonstances invraisemblables, que je ne dois pas m'engager à discuter ici.

En février 1778, Mesmer se rendit à Paris. Son projet, assure-t-il, fut d'abord de n'entreprendre aucune cure, surtout parce que les savans paraissaient très-peu disposés à entrer dans ses idées, et que le Roi, entre autres, regardait tous les effets du magnétisme, chez les malades, comme les produits de l'imagination. Il paraît aussi avoir manqué de malades qui voulussent consentir à se laisser traiter par lui. La Faculté et la Société de médecine avaient l'intention de nommer une commission pour examiner son système et sa méthode; mais il s'y opposa constamment, dans la crainte que cette mesure ne lui donnât la réputation d'un charlatan. Il prétendit aussi que les savans n'étaient pas en état de juger son système, parce qu'il ne s'accordait avec aucune

(1) *C. L. Hoffmann*, *Magnetist* etc., c'est-à-dire, Le magnétiseur. in-4°. Francfort et Mayence, 1787. p. 17. 18. — Doppet (*Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du magnétisme animal. in-8°. Breslau, 1785. p. 15.) présume lui-même que Mesmer fut induit en erreur par la fille Paradis, qui avait le sens du tact excessivement raffiné, et cependant Doppet était partisan de Mesmer.

des opinions régnantes. Au mois de mai, il se rendit à Créteil, près de Paris, avec une malade, mademoiselle L.... Il invita les savans à être témoins de ses opérations, mais se défendit de tout jugement arbitral, ou qui aurait l'air d'avoir été dicté par une commission. Les membres de la Société royale de médecine avaient été invités en son nom par un certain le Roux, que l'on croyait être son compagnon de voyage; mais Mesmer le renia, et s'excusa auprès de la commission, par la raison que sa malade avait été vivement affectée de la visite d'un prince, et ne pourrait pas supporter la conversation des commissaires. Ces derniers, c'étaient Daubanton, Poissonnier-Desperrières, Mauduyt, Andri, Tessier et Vicq-d'Azyr, furent donc contraints de rester chez eux (1).

Au mois de septembre de la même année, Mesmer fit la connaissance de d'Eslon, membre de la Faculté de médecine, et médecin du comte d'Artois. Trouvant que ce praticien était très-disposé en faveur de son système, il se lia étroitement d'amitié avec lui, et lui fit part de sa théorie et de sa méthode (2). Cette liaison avec un docteur de la Faculté, qu'il pouvait considérer comme son élève, ranima son courage, et il publia un ouvrage dans lequel, outre l'apologie de sa conduite à Vienne, il inséra vingt-sept aphorismes qui renfermaient l'essentiel de sa doctrine (3).

(1) Lettre de M. Mesmer à M. Vicq-d'Azyr, et à messieurs les auteurs du Journal de Paris. in-8°. Bruxelles, 1784. p. 16. — *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 66—120.

(2) *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 130. 132.

(3) Mémoire de M. Mesmer sur la découverte du magnétisme animal. in-8°. Paris, 1779. — *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 150. — Hervier, Lettre sur la découverte du magnétisme animal. in-8°. Pékin, 1784. p. 29. — Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 56 et suiv.

Les principales bases de ce système sont les suivantes : 1° Les corps célestes, la terre et les êtres vivans exercent réciproquement une influence les uns sur les autres. 2° L'intermède de cette influence est le fluide universel qui pénètre et entoure tout. 3° Cette influence mutuelle agit d'après des lois mécaniques, mais qui nous sont inconnues jusqu'à ce jour. 4° Elle produit des effets alternatifs que l'on peut comparer avec le flux et le reflux. 5° Les propriétés de la matière et des corps dépendent de cette influence réciproque. 6° Tout agent agit immédiatement sur les nerfs, et donne lieu, dans le corps de l'homme, à des phénomènes analogues à ceux que produit l'aimant : il y a des pôles différens et opposés dans le corps. 7° Le magnétisme animal est la qualité du corps animal qui donne de la réceptivité pour ces agens généraux. 8° Le magnétisme animal passe, avec une promptitude incroyable, d'un corps dans un autre, que ceux-ci soient vivans ou inertes. 9° Il agit à des distances considérables sans avoir besoin d'intermède. 10° Il est réfléchi, comme la lumière, par un miroir. 11° Il est augmenté, propagé et communiqué par le son. 12° Il y a des corps vivans qui ont une propriété tellement contraire au magnétisme animal, que leur présence détruit tous les effets de ce dernier. 13° Cette force opposée peut être également accumulée et propagée : elle pénètre de même tous les corps, et c'est par conséquent une force positive. 14° L'aimant est aussi susceptible du magnétisme animal, et même de la force contraire, sans que son attraction pour le fer en éprouve la moindre altération : le magnétisme animal est donc totalement différent du magnétisme minéral. 15° On peut, à l'aide de ce principe, guérir immédiatement les maladies nerveuses, et médiatement toutes les autres : il nous

explique l'action des médicamens (1), et provoque les crises. 16° C'est par lui que le médecin reconnaît toutes les maladies, même les plus compliquées, et c'est avec son secours que la médecine peut être portée au plus haut point de perfection.

Ce système ne devait réussir ni à Paris, ni dans aucun autre endroit. Quoiqu'à la même époque Antoine Brugmanns prouvât l'action du magnétisme minéral sur une foule de corps naturels dans lesquels on n'avait pas jusqu'alors découvert la moindre parcelle de fer (2), ses assertions ne pouvaient toutefois nullement venir à l'appui de la théorie de Mesmer, parce qu'il établissait une différence essentielle entre le magnétisme minéral et le magnétisme animal.

Cependant un plus grand nombre de malades réclamaient les soins de Mesmer, et d'Eslon cherchait à faire connaître davantage son système. Pour parvenir à ce but, il invita douze médecins de Paris, afin de leur faire part de la théorie de Mesmer, et de les rendre témoins de ses guérisons. Trois seulement vinrent chez lui, Malloët, Bertrand et Sollier de la Romillais ; mais ils furent très-peu satisfaits, et ne voulurent absolument pas croire à ses cures miraculeuses (3). L'année suivante, d'Eslon publia ses observations sur la découverte de Mesmer, et y fit connaître les résultats des entretiens qu'il avait eus avec ce dernier (4). » Comme il n'y a qu'une nature, une

(1) A cette occasion, l'*antimagnétisme* (p. 96) dit : « Si on demande « aux partisans de Mesmer : *Quare opium facit dormire ?* Ils ne répon- « dront pas comme Molière : *Quia in eo est virtus dormitiva* ; mais un adepte magnétisant nous répondra : *Quia in eo est virtus magnetica, à Doctorissimo Mesmero decouverta.*

(2) *A. Brugmanns, Magnetismus.* in-4°. *Lugd. Bat.* 1778.

(3) *Kurze* etc., c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 162.

(4) Observations sur le magnétisme animal. in-8°. Paris, 1780. — Journal de médecine, tom. LIV. p. 193.

« vie et une santé, de même il n'y a non plus qu'une « maladie, un remède et une guérison. Si l'action « de la nature est régulière, l'homme se porte bien : « si des obstacles s'opposent à cette action, la nature « fait des efforts pour les surmonter ; de là résultent « les crises, qui sont tantôt salutaires et tantôt nui- « sibles, suivant que le résultat en est heureux ou « malheureux pour la nature. Les médecins ont « donné un nom particulier à chacun de ces acci- « dens, et les ont de cette manière érigés en autant « de maladies. Les effets sont innombrables, mais « la cause demeure toujours la même. Tous les mé- « dicamens, même les plus disparates, agissent de la « même manière, et l'on ne peut guérir autrement « qu'en excitant une crise. C'est pourquoi, chez les « épileptiques, il faut provoquer les accès, pour les « délivrer de leur mal. Le plus grand avantage du « magnétisme animal consiste à accélérer les crises « sans qu'il en résulte le moindre danger. »

La Faculté de médecine trouva qu'un de ses membres l'avait grièvement offensée en se permettant de publier un ouvrage semblable. Roussel de Vauzesmes fit à haute voix, le 18 septembre 1780, lecture de l'acte d'accusation intenté contre d'Eslon. Celui-ci répondit, et fit connaître la proposition de Mesmer, qui était que la Faculté désignât un certain nombre de malades, dont la moitié serait soignée par elle, tandis que l'autre resterait entre ses mains, afin que la comparaison du résultat pût mettre le gouvernement en état de prononcer sur la méthode de Mesmer. Après que d'Eslon eut terminé son mémoire, la Faculté se recueillit, et décida qu'elle rejetait les propositions de Mesmer, que d'Eslon perdrait pendant une année entière sa voix dans le sein de l'assemblée, et que si, au bout de ce laps de temps, il n'avait pas

abjuré ses principes sur le magnétisme animal, on le rayerait de la liste des membres (1).

Cependant Mesmer et d'Eslon employèrent le crédit du médecin du Roi, de Lasône, pour se faire connaître directement à la cour. Mesmer demanda une nouvelle fois des témoins de ses cures : de Lasône en désigna plusieurs; mais ils ne convinrent pas au magnétiseur, qui, le 15 avril 1781, fit mine de vouloir abandonner la France. La Reine, qui le connaissait par madame Laporte, épouse de l'intendant du Roi, lui fit conseiller de demeurer. Les négociations furent reprises, et le ministre Breteuil promit à Mesmer une pension annuelle de quarante mille francs, s'il voulait rester et enseigner constamment sa méthode à tous médecins dont le choix serait fait par le gouvernement. Mesmer refusa d'acquiescer à cette condition (2). D'un autre côté, d'Eslon, à l'amitié duquel le magnétiseur allemand devait beaucoup depuis trois années, se sépara de son maître, dès qu'il se crut en état de pouvoir continuer seul les cures magnétiques. Cette séparation occasiona l'inimitié la plus grande entre les deux rivaux, et Mesmer, dégoûté tant de ce contre-temps désagréable que de la destruction de toutes ses espérances, quitta Paris, et alla passer quelque temps à Spa (3). Mais il avait dans la capitale des amis qui ouvrirent une souscription pour le faire revenir, et pour établir une école magnétique. Bientôt on vit se réunir quarante personnes, dont quatre médecins, qui payèrent chacune cent louis pour apprendre l'art de magnétiser, et promirent d'observer un silence religieux. Elles ne tardèrent pas à être imitées aux mêmes conditions

(1) *Kurze* etc, c'est-à-dire, Histoire abrégée du magnétisme animal, p. 351.

(2) *Ib.* p. 389.

(3) Histoire du magnétisme en France, in-8°. Vienne, 1784, p. 16.

par cinquante-cinq autres : la société prit le nom d'*Ordre de l'Harmonie*, en se constituant suivant le rite de la franc-maçonnerie (1).

Alors Mesmer établit un baquet magnétique, à moitié rempli d'eau sulfureuse, garni d'un couvercle, et traversé par des tiges de fer recourbées qui servaient de conducteurs au magnétisme animal. A chacune de ces tiges pendait un cerceau que les malades attachaient à une partie quelconque de leur corps : ils s'asseyaient tous en cercle autour du baquet, et posaient leurs pieds sur un coussin de paille; souvent aussi ils formaient une chaîne en se tenant mutuellement par le pouce et le doigt indicateur. Dans la salle se trouvait un forté-piano, dont on touchait quelquefois (2). La même disposition avait lieu chez d'Eslon, et les deux baquets étaient très-fréquentés; car on assure que Mesmer gagna quatre cent mille francs en fort peu de temps (3). Il s'éleva bien quelques voix contre sa théorie, et entre autres celle d'un anonyme (4), qui trouva ridicule que Mesmer s'arrogeât le pouvoir de manier à volonté le fluide général de la nature, le principe de tous les mouvemens, et dérivât toutes les maladies d'une seule et même cause; mais on afflua d'autant plus à son baquet et à celui de d'Eslon, que les sociétés secrètes dont ils faisaient tous deux partie, exerçaient une domination plus étendue, et qu'ils savaient agir puissamment sur l'imagination.

(1) Histoire du magnétisme en France, p. 18. 19.

(2) Rapport des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal. in-8°. Paris, 1784. p. 4. 5. — Lettre de Figaro au comte Almaviva sur la crise du magnétisme animal. in-8°. Madrid, 1784, p. 10.

(3) Lettre de Figaro au comte Almaviva sur la crise du magnétisme animal, p. 9. — L'auteur dit avec beaucoup de finesse : « Mesmer « peut donc continuer d'être un pauvre homme, mais il ne sera jamais « un homme pauvre. »

(4) Lettre d'un médecin de la Faculté de Paris à un collége de Londres. in-8°. La Haye, 1781.

Les cures de Mesmer devinrent encore bien plus célèbres en 1783, lorsque Court de Gébelin, censeur royal et président perpétuel du Muséum de Paris, guéri en apparence par lui, publia une lettre dans laquelle, non-seulement il décrivit cette guérison sous les couleurs les plus brillantes, mais encore peignit Mesmer comme possédant véritablement le don de faire des miracles (1). Le savant auteur de cette célèbre apologie vint, il est vrai, à mourir pendant le traitement ; mais Mesmer sut si bien se défendre dans un mémoire qu'il écrivit à cette occasion, qu'un accident en apparence aussi fâcheux pour lui, ne laissa point d'impression désagréable dans l'esprit de ses partisans (2).

En 1784, deux commissions, l'une de la Société royale de médecine, l'autre de l'Académie des sciences et de la Faculté de médecine, furent nommées par ordre du Roi pour examiner d'une manière plus particulière le magnétisme animal et les cures magnétiques. Les commissaires de l'Académie des sciences furent : Franklin, Leroi, Bailly, de Bory et Lavoisier ; ceux de la Faculté de Médecine, Bovie, et après sa mort, Majault, Sallin, d'Arcet et Guillotin ; et ceux de la Société royale de médecine, Poissonnier-Desperrières, Caille, Mauduyt, Andry et Jussieu. Il était tout naturel qu'on se rendît auprès de Mesmer lui-même, et qu'on fît les observations autour de son baquet ; mais il avait toujours opiniâtrément refusé de se soumettre à une commission : il ne voulait pas de juges, mais seulement des témoins ; jusqu'alors il n'avait pas encore récusé d'Eslon pour

(1) Lettre de l'auteur du Monde primitif à Messieurs ses souscripteurs sur le magnétisme animal, Ed. II. in-4°. Paris, 1784. — Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 65—167.

(2) Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 169—174. — Il paraît, d'après l'autopsie cadavérique, que Court de Gébelin mourut d'une désorganisation des reins.

son disciple ; celui-ci prétendait être initié dans tous ses mystères, et loin de refuser une commission, il la désirait au contraire. Que devait-on faire autre chose, sinon d'aller auprès de lui et d'observer ce qui se passait autour de son baquet ? Cependant ce fut précisément cette démarche dont les mesméristes firent les plus grands reproches aux commissaires.

En un mot, les travaux s'ouvrirent au mois d'avril 1784. Franklin, valétudinaire, y prit fort peu de part. Jussieu fut le plus assidu, et celui qui se déclara le plus en faveur de la méthode de Mesmer. Le rapport de l'Académie des sciences et de la Faculté de médecine diffère, il est vrai, très-peu de celui de la Société royale de médecine ; cependant je vais les citer tous deux ici.

Les commissaires de l'Académie et de la Faculté s'aperçurent, dès les commencemens, que leurs recherches n'avaient pas pour but les effets qui s'observent chez tous les malades dans la salle des crises (1), et ils regardèrent cette recherche des effets publics du magnétisme animal comme étant inutile et pouvant devenir à charge aux malades ; c'est pourquoi ils se contentèrent de faire quelques expériences. Ils nièrent l'existence d'un fluide magnétique répandu dans toute la nature, parce qu'on ne peut s'en convaincre immédiatement par le témoignage des sens. Le résultat heureux des cures magnétiques ne fournit pas le moindre argument en faveur de ce fluide, ce que Mesmer a lui-même observé avec beaucoup d'exactitude. Les commissaires voulurent d'abord essayer les effets que le magnétisme animal produirait sur leur propre corps ; mais ils se proposèrent de ne pas

(1) Rapport des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal, in-8°. Paris, 1784.

être trop attentifs à eux-mêmes, parce que l'homme le mieux portant peut, lorsqu'il pense sans cesse à son état intérieur, éprouver certaines sensations extraordinaires. C'est pourquoi on leur donna, chez d'Eslon, un baquet et une chambre particulière, et là, ils furent magnétisés une fois par semaine pendant deux heures et demie par d'Eslon lui-même, ou par un de ses élèves. Cependant ils assurèrent que jamais ils n'avaient ressenti la moindre chose, et que l'un d'eux ne fut pas même soulagé d'une migraine dont il était atteint. On ne doit pas tenir compte de quelques légères sensations. Les enfans ne ressentaient rien. Ils conclurent de là que tous les effets du magnétisme animal sont principalement le résultat de l'imagination, parce que lorsque l'on bandait les yeux au malade, et qu'on lui persuadait qu'il allait être magnétisé, il éprouvait les mêmes sensations que quand on avait réellement recours aux manipulations. Comme d'Eslon prétendait que les arbres magnétisés agissent sur les malades de la même manière que le baquet, on conduisit un jeune homme, les yeux bandés, vers un arbre non magnétisé, mais qu'il croyait l'être, et il tomba réellement dans des crises magnétiques. L'imagination et l'esprit d'imitation sont, d'après l'opinion des commissaires, les principales causes des phénomènes magnétiques; mais on doit aussi prendre en considération la manière dont on touche, frotte ou presse les parties sensibles. Les commissaires terminèrent en disant que le magnétisme animal est une chimère, et que les cures magnétiques, effets de l'imagination, sont toujours suspectes, et quelquefois même dangereuses.

Le rapport des commissaires de la Société royale de médecine (1) est parfaitement d'accord avec celui

(1) Rapport des commissaires de la société royale de médecine, nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal. in-4°. Paris, 1784.

des membres de l'Académie des sciences, mais il diffère de celui que l'un d'entre eux, Jussieu, fit en particulier (1). Jussieu, que les magnétiseurs attestent avoir été le commissaire qui observa le plus patiemment et avec le plus de soin, partage les faits en quatre classes : 1° en généraux, dont on peut indiquer avec précision la véritable cause; 2° en négatifs, qui servent contre le magnétisme; 3° en ceux qui doivent être mis sur le compte de l'imagination; 4° en positifs qui conduisent à admettre la présence d'un autre agent. Je ne m'arrêterai qu'à ces derniers. Une personne aveugle, qui était assise au bord du baquet, s'approcha une tige de fer de la région de l'estomac, et fut saisie d'une agitation bien prononcée, qui cessa aussitôt qu'elle éloigna la tige, et qui reparut dès qu'elle la mit de nouveau en contact avec son corps. Une foule d'autres observations semblables lui donnèrent pour résultat définitif qu'il s'échappe effectivement du corps un fluide qui agit sur les autres hommes, et que les personnes dont les nerfs sont délicats, sentent de préférence à toutes les autres. Il croyait que ce fluide peut être comparé avec celui de l'électricité, et il le regardait aussi comme le même que le principe de la vie.

Il est facile de penser quelle vive sensation les rapports défavorables des commissaires dûrent exciter parmi les partisans du magnétisme animal, surtout lorsque la Société royale de médecine eut fait imprimer, peu de temps après, un extrait de sa correspondance (2), ouvrage dans lequel les jugemens peu avantageux de Steiglehner d'Ingolstadt, et de Van

(1) Rapport de l'un des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal. in-4°. Paris, 1784.

(2) Extrait de la correspondance de la société royale de médecine, relativement au magnétisme animal, par Thouret. in-4°. Paris, 1785.

Swinden, sur la théorie et la méthode de Mesmer, sont les plus importans (1).

Le premier qui s'éleva contre la validité de ces rapports, fut d'Eslon lui-même. Dans la critique qu'il en publia (2), il commença par blâmer les commissaires d'avoir voulu trouver des preuves physiques de l'existence du magnétisme animal, tandis qu'aucun principe simple de la nature ne peut tomber sous nos sens. En établissant une distinction entre sa méthode et celle de Mesmer, il leur fit le grand reproche de n'avoir pas continué à observer attentivement les malades qu'eux-mêmes lui avaient confiés, d'être convenus d'abord que sa méthode avait rendu la santé à plusieurs personnes, et de recourir maintenant à un dicton populaire, celui que la nature guérit souvent seule les maladies. Il ajouta que si on voulait employer un pareil lieu commun, on pourrait dire également que toutes les méthodes des membres de la Faculté sont inutiles et illusoires, qu'aucune méthode en médecine ne peut d'ailleurs être appréciée autrement que par ses effets, que de plus les commissaires assurent à tort n'avoir rien éprouvé, d'abord parce qu'ils étaient bien portans, et que le magnétisme ne développe toute son efficacité que chez les malades; en second lieu, parce qu'ils ne donnaient pas d'attention à la chose, et enfin parce qu'ils doivent avouer que quatre d'entre eux ont réellement ressenti quelque sensation; que s'ils mettent tout sur le compte de l'imagination, on peut demander par quoi agit cette imagination, et qu'alors il se croit également en droit de répondre que c'est par le torrent d'un fluide magnétique. Enfin, il accusa les membres

(1) Recueil des mémoires sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme. in-8°. La Haye, 1784.

(2) Observations sur les deux rapports de Messieurs les commissaires nommés par Sa Majesté pour l'examen du magnétisme animal. in-4°. Paris, 1784.

de la Société royale de médecine d'être visiblement en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'une année auparavant Andry et Thouret avaient décidé, au nom de l'assemblée, qu'il existe un fluide magnétique généralement répandu dans la nature.

Un anonyme objecta, dans une autre critique des rapports, que les commissaires n'avaient pas observé assez soigneusement, qu'ils avaient indiqué certains faits avec inexactitude, et qu'ils s'étaient permis des contradictions (1). Un troisième critique dit à peu près la même chose (2). Bonnefoy donna une analyse exacte et raisonnée des rapports, et y accusa les commissaires d'une foule d'erreurs et de contradictions (3). Cet ouvrage est incontestablement le meilleur qui ait paru pour la défense des cures mesmériques, car la collection de certificats fournis par cent onze malades qui avaient fréquenté la salle des crises de d'Eslon (4), ne pouvait certainement pas mettre ses adversaires dans un embarras semblable à celui qu'on leur causait en signalant des contradictions évidentes dans leurs rapports.

Mais quelle fut la conduite de Mesmer lui-même dans cette affaire? Il protesta solennellement contre toutes les conclusions que les jugemens des commissaires sur la manière de procéder de d'Eslon pouvaient fournir au détriment de l'importance de sa méthode (5). Il avait alors un grand nombre de parti-

(1) Observations adressées à Messieurs les commissaires de la société royale de médecine, nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal. in-8°. Paris, 1784.

(2) Observations sur le rapport des commissaires, par G. C*, avec cette épigraphe : *E pur si muove !* in-8°. Vienne en Autriche, 1784.

(3) Analyse raisonnée du rapport des commissaires nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal. in-8°. 1784.

(4) Supplément aux deux rapports de Messieurs les commissaires de la société royale de médecine, nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal. in-4°. Amsterdam, 1784.

(5) Lettre de M. Mesmer à M. Vicq-d'Azyr et à Messieurs les auteurs du Journal de Paris. in-8°. 1784.

sans qui vantaient hautement les avantages de son système sur celui de d'Eslon. Hervier, entre autres, docteur de la Sorbonne, écrivit une déclamation en faveur de Mesmer, et assura qu'il avait été délivré d'une maladie dangereuse par le magnétisme animal (1); mais un anonyme qui avait pris des informations très-précises, assura que le révérend père Hervier n'avait point été malade, et que son livre était rempli d'une multitude d'autres faussetés (2).

La Faculté de médecine s'éleva contre l'école de d'Eslon, et cita devant son tribunal vingt et un de ses membres qui s'étaient laissés instruire par lui. Ils furent contraints, sous peine de perdre leur régence, de s'abstenir de magnétiser : dix-sept obéirent par amour pour la paix ; mais l'un d'eux se prononça fort amèrement au sujet de cette procédure, qui était en effet très-rigoureuse (3).

A cette époque les cures mesmériques se répandirent aussi dans les provinces. Le marquis de Puységur, seigneur de Buzancy, près de Soissons, et le comte Maxime de Puységur, mestre-de-camp en second du régiment de Languedoc, propagèrent le système et la méthode de Mesmer à Soissons, à Bayonne et à Bordeaux; mais ce système et cette méthode subirent de grands changemens entre leurs mains. Au lieu d'établir des baquets, ils rassemblaient leurs malades sous de vieux arbres garnis d'un feuillage fort épais. Les crises qu'ils leur procuraient se caractérisaient par l'exaltation des facultés de l'âme, et par une connaissance fort exacte de l'état intérieur

(1) Lettre à M. Court de Gébelin, sur la découverte du magnétisme animal. in-8°. Pékin, 1784.

(2) Mesmer blessé, ou réponse à la lettre du R. P. Hervier. in-8°. Londres, 1784.

(3) D'Eslon, Observations sur les deux rapports, p. 26. — Rapport au public, de quelques abus auxquels le magnétisme animal a donné lieu, par Thomas d'Onglée, docteur de la Faculté. in-8°. Paris, 1785

de son propre corps et de celui des autres. Les personnes qu'ils magnétisaient tombaient pendant les manipulations dans un sommeil durant lequel elles ne cessaient toutefois pas d'entendre et de voir tout ce qui se passait autour d'elles, et voyaient de plus dans leur propre corps, comme si elles eussent été en quelque sorte douées d'un sens tout-à-fait nouveau. Cet état de *clairvoyance* avait été jusqu'alors inconnu. Les Puységur furent les premiers qui l'introduisirent comme partie essentielle des cures magnétiques. Le marquis de Puységur publia, dès l'année 1784, un recueil de soixante-deux observations (1) que l'on peut apprécier à leur juste valeur d'après la citation suivante : « Louis Crépin, âgé de dix-huit ans, fut atteint, le 30 mai, de la fièvre avec de violentes douleurs de tête. A dater des premiers jours de sa maladie, il fut susceptible des crises magnétiques; mais il ne recouvra complètement la santé qu'au bout de six semaines ». Le comte Maxime de Puységur publia, dans la même année, le rapport des cures miraculeuses qu'il avait opérées à Bayonne, et défendit de cette manière le magnétisme animal contre le jugement qu'en avaient porté les commissaires (2). Orelut donna le détail des guérisons magnétiques opérées à Lyon (3). Bergasse (4) et Galart de Montjoye (5) défendirent la théorie de Mesmer avec feu et habileté. En effet, le premier fit parfaitement voir que les savans se sont, de tout temps, renfermés dans les limites des anciennes connaissances, et déclarés les ennemis des hommes de génie, et

(1) Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 316—365.

(2) Rapport des cures opérées à Bayonne par le magnétisme animal. in-8°. Bayonne, 1784.

(3) Détail des cures opérées à Lyon. in-8°. 1784. — Recueil des pièces les plus intéressantes sur le magnétisme animal, p. 367.

(4) Considérations sur le magnétisme animal. in-8°. La Haye, 1784.

(5) Lettre sur le magnétisme animal. in-8°. Philadelphie, 1784.

l'autre s'attacha principalement à dévoiler les contradictions dont les commissaires s'étaient rendus coupables.

Plusieurs personnes voulurent, d'après l'exemple de Jussieu, s'ériger en juges sans partialité du magnétisme animal. Un anonyme prétendit (1) qu'on pouvait produire des effets semblables avec des boules de soufre, et des bâtons de soufre et de limaille de fer. Régnard d'Amiens ayant soutenu la même opinion, Sousselier de la Tour avança une théorie qui mettait tout sur le compte de l'électricité (2). Un anonyme recommanda la plus grande circonspection dans l'emploi du magnétisme animal, qui est, par lui-même, un excellent remède, mais que Mesmer et d'Eslon avaient inconsidérément vanté d'une manière trop générale (3). Un autre anonyme pensait qu'en réunissant la doctrine de Bordeu avec le magnétisme animal, ce serait le meilleur moyen de confirmer l'existence de ce dernier (4). Doppet, docteur de la Faculté de médecine de Turin, est aussi du nombre de ceux qui émirent sans partialité leur jugement sur le magnétisme animal (5). Sans exalter trop haut l'importance des cures magnétiques, ni préférer cette méthode à la médecine ordinaire, il avoua qu'on peut avec son secours rendre de très-grands services. Cependant il dit que le secret que Mesmer vend cent louis, est d'une telle nature que ceux qui le possèdent doutent encore plus de sa réalité que ceux qui l'ignorent. Chez l'homme, la prin-

(1) Lettre de M. L. B. D. B. sur l'existence du magnétisme animal. in-8°. Genève, 1784.

(2) L'ami de la nature, ou manière de traiter les malades par le prétendu magnétisme animal. in-8°. Dijon, 1784.

(3) Examen sérieux et impartial du magnétisme animal. in-8°. Londres, 1784.

(4) Eclaircissemens sur le magnétisme animal. in-8°. Londres, 1784.

(5) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du magnétisme animal: trad. du français. in-8°. Breslau, 1785.

cipale direction du fluide magnétique est de la terre au zénith : l'estomac doit être l'équateur, et la moelle épinière, l'axe : chaque organe représente un aimant particulier; la tête, les bras, les jambes sont donc autant d'aimans qui ont chacun leur équateur, leur axe et leurs pôles. La force magnétique ne vient pas du baquet, qui n'est rempli que de verre pilé, et d'eau à laquelle le soufre ne donne pas plus d'efficacité. Ce sont bien plutôt les personnes assises autour qui le magnétisent par leur influence. On n'est pas encore d'accord sur la question de savoir si le magnétiseur doit se tourner vers les pôles de la terre lorsqu'il veut opérer. L'auteur n'ajoute pas foi aux prétendues connaissances que les malades acquièrent lorsqu'ils sont dans leurs crises, parce qu'il est tout naturel que des personnes nerveuses qui n'entendent parler d'autre chose que d'accidens semblables, en fassent aussi mention dans les accès de leur maladie.

Joerdens jugea aussi d'une manière à peu près semblable les cures magnétiques et les somnambulismes qu'à cette époque il observa à Strasbourg (1). En 1785, il se trouvait dans cette ville deux sociétés magnétiques qui avaient été établies l'une par le comte de Puységur, l'autre par le docteur Ostertag. Ce dernier se servit, pendant un certain temps, de boules de verre auxquelles étaient fixés des fils et des chaînes de fer. Les choses se passaient très-décemment dans sa maison : la clairvoyance des somnambules y était moins fréquente que la motilité extraordinaire des personnes magnétisées, faculté qui cessait à l'instant même où le magnétiseur venait à s'éloigner. Du reste, Joerdens assure qu'il est absolument impossible de révoquer en doute l'action d'un agent fluide, peut-être de l'électricité modifiée d'une

(1) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XV. cah. II. p. 85—95.

manière particulière, et que les personnes fortes et bien portantes, après avoir été manipulées pendant des heures entières, ressentaient souvent fort peu de chose, si ce n'est quelque léger mal de tête, une chaleur fugitive, et une pression à la région épigastrique. Nous devons attacher beaucoup d'importance à l'opinion de ce savant habile et impartial, qui paraît avoir considéré le magnétisme animal sous le véritable point de vue où il convient de l'envisager.

L'édition, publiée par Coullet de Veaumorel, des aphorismes de Mesmer qui avaient été dictés dans l'école de d'Eslon, mais que le mystagogue lui-même avait déclaré être faux (1), prouve avec quel fanatisme insensé le magnétisme animal fut enseigné et pratiqué à cette époque, particulièrement par les disciples de d'Eslon. Les principes de la physique générale qui se trouvent en tête de cet ouvrage, sont tout aussi confus que les aphorismes physiologiques. Il y est dit entre autres, pour expliquer les hautes connaissances des personnes que le magnétisme animal a fait tomber dans les crises, qu'il existe chez l'homme un sens intérieur qui embrasse l'univers entier, et qui se développe particulièrement pendant le sommeil magnétique. C'est là l'instinct chez l'homme et les animaux, l'effet de l'harmonie générale et de l'ordre qui règnent dans la nature; et les connaissances que cet instinct procure sont infiniment préférables à celles que l'esprit acquiert à force de travail. Les somnambules magnétiques voyent et sentent tout au moyen de ce sixième sens, lors même que tous leurs autres sens sont inactifs. Dans l'appendice de cet ouvrage, on vante beaucoup la puissance de la volonté et de la croyance, et le magnétiseur, pendant ses opérations, est comparé d'une manière assez naïve au mouton qui rêve. On propose aussi un

(1) Aphorismes de M. Mesmer. Ed. III. in-8°. Paris, 1785.

moyen extrêmement bizarre pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées ; c'est celui de les enterrer, et de jeter beaucoup de pierres pesantes dans et sur leur tombe, afin que le fluide général agisse plus efficacement par la gravitation : il ne faut laisser qu'un seul trou pour que l'individu puisse respirer dès qu'il est revenu à la vie.

L'exaltation miraculeuse des facultés de l'âme qui rend les personnes magnétisées susceptibles de pénétrer le mystère de leur organisation et de celle des individus qui les entourent, en même temps que de savoir par avance des choses qui doivent bientôt avoir lieu, fut toujours regardée de plus en plus dans les écoles qui n'étaient pas originairement mesmériennes, comme un des avantages principaux et les plus nécessaires du magnétisme animal. Le marquis de Puységur, dont le zèle infatigable établissait de tous côtés en France des écoles magnétiques, publia en 1786 des remarques sur les cures miraculeuses opérées par lui (1). Dans cet ouvrage, la prescience des malades est donnée comme étant la condition essentielle de toutes les crises magnétiques. Si Mesmer, ajoute l'auteur, ne l'a pas reconnue, c'est parce que sa vie dissipée et ses occupations ne lui permettaient pas d'observer avec assez d'exactitude. Mais les convulsions ne sont point du tout les suites du traitement magnétique : elles sont contraires à la nature, et nuisibles. Dès que le don de vision ou de divination cessait chez ses malades, le thaumaturge était convaincu de leur guérison. Il continua toujours de magnétiser sous les arbres, et de se récrier contre les salles des crises, et contre les baquets.

Le chevalier Barbarin, qui se donnait bien pour un élève de Mesmer, mais qui ne connaissait d'autres

(1) Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal. in-8°. Londres, 1786.

agens du magnétisme que la volonté et la foi, avait besoin d'appareils encore bien moins compliqués (1). Il établit entre autres à Ostende une société de l'Harmonie, dans laquelle, au moyen d'une volonté bien décidée, ou même de prières, on communiquait à l'eau une saveur désirée, et produisait tous les effets du magnétisme animal à des distances très-considérables. On alla jusqu'au point d'expliquer les miracles de Jésus-Christ par le magnétisme de Barbarin, et les mots d'initiation de cette secte étaient : *Veuillez le bien, allez et guérissez !*

Les remarques renfermées dans le bulletin de la société de l'Harmonie établie à Strasbourg par le comte de Puységur, sont remplies d'absurdités de cette nature (2). Les membres les plus distingués de l'association étaient le comte de Lutzelbourg, le baron de Klinglin, le professeur Ehrmann et le docteur Richter. Les procès-verbaux qui constatent le somnambulisme des personnes magnétisées, et les prescriptions qu'elles ont données pour elles ou pour les autres, sont extrêmement fatigans, mais ressemblent du reste à ceux que le marquis de Puységur avait déjà fait plusieurs fois connaître. Le comte de Lutzelbourg fit imprimer un rapport très-ennuyeux des prédictions, des discours merveilleux et des axiomes sublimes d'une somnambule magnétisée (3).

Un capitaine français, nommé Tardy de Montravel, donna (4) une théorie du somnambulisme ma-

(1) Système raisonné du magnétisme universel, d'après les principes de M. Mesmer : par la société de l'Harmonie d'Ostende. in-8°. Paris, 1786.

(2) Exposé des différentes cures opérées depuis le 25 d'août 1785 jusqu'au 15 de juin 1786 par les membres de la société de l'Harmonie. in-8°. Strasbourg, 1786. — Suite des cures faites par différens magnétiseurs. in-8°. Strasbourg, 1787.

(3) Extrait des journaux d'un magnétiseur, attaché à la société des amis réunis de Strasbourg. in-8°. 1786.

(4) Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique. in-8°. Londres, 1786.

gnétique, dans laquelle il admit le développement du sixième sens interne, de l'âme matérielle de l'homme, comme étant la cause de ce phénomène, plaça le siége du sens nouveau dans l'estomac, et accumula une foule d'hypothèses sur la manière dont les somnambules parviennent à connaître l'état du corps des personnes qui les entourent. Le même capitaine décrivit aussi de la manière la plus prolixe et la plus fatigante les rêveries de deux clairvoyantes (1), dont l'une voyait le ver solitaire qu'elle portait dans les intestins, assurait qu'il avait des os, des yeux et une large gueule garnie de dents, et prescrivait contre cette affection trois foies de renard rôtis. Quant à l'autre, elle cherchait à introduire dans la pathologie une multitude de nouvelles espèces d'obstructions.

En 1787, le magnétisme des Puységur se propagea aussi en Allemagne. Jean-Gaspard Lavater fit connaître cette méthode aux médecins de Brême, Bicker, Olbers et Wienholt, qui en devinrent les zélés défenseurs, particulièrement Wienholt (2). Ce dernier publia sur le magnétisme animal un écrit particulier, dans lequel on trouve un grand nombre d'observations singulières sur l'exaltation des facultés de l'âme pendant les crises magnétiques, mais qui ne lève cependant pas tous les doutes répandus sur les effets salutaires de cette méthode (3).

Un fourbe grossier, d'Inarre, avocat au parlement, qui parcourait les environs de Spire avec une jeune fille somnambule, nommée Lehn, et qui opérait des cures magnétiques, fut démasqué par François-Henri

(1) Journal du traitement magnétique de la Demoiselle N. in-8°. Londres, 1786. — Journal du traitement magnétique de madame Braun. in-8°. Strasbourg, 1787.

(2) *Magnetistiches* etc., c'est à-dire, Magasin magnétique pour la Basse-Allemagne. Brême, 1787—1789.

(3) *Beytrag* etc., c'est-à-dire, Expériences sur le magnétisme animal. in-8°. Hambourg, 1787.

Birnstiel (1). Un autre magnétiseur, J. F. C. Pichler, qui s'établit à Mayence après l'expulsion de la société de Strasbourg, n'eut pas un sort plus heureux, lorsque C. L. Hoffmann se fut donné la peine d'écrire contre lui (2). Un membre anonyme de la société de l'Harmonie de Strasbourg prit la défense des absurdités les plus grossières des puységuristes et des barbarinistes, et il regardait le thaumaturge Gassner comme le maître de Mesmer (3). Mais jamais la théosophie la plus répugnante au bon sens n'a triomphé aussi complètement que dans les oracles d'un somnambule qui furent imprimés cette année (4). Là l'intelligence est déclarée purement animale : tout le pouvoir est accordé à l'instinct et à la volonté, et on explique même le système platonique de la Trinité. On trouve dans l'ouvrage d'un certain Oswald, qui joua un rôle assez marquant à la cour de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse, des rêveries du même genre sur la lumière intérieure qui est la cause de toutes les connaissances, sur la foi qui est l'unique source de tous les secours de la médecine, et sur la sagesse surnaturelle de Jacques Bœhm (5). Il s'établit même en Suède une société philanthropique qui amalgama les chimères de Swédenborg avec celles du magnétisme animal (6).

(1) *Gesammelte* etc., c'est-à-dire, Recueil des actes qui dévoilent le secret du magnétisme animal. in-8°. Marbourg, 1787.

(2) *Der Magnetist* etc., c'est-à-dire, Le magnétiseur. in-8°. Francfort et Mayence, 1787. — *Nachtrag* etc., c'est-à-dire, Supplément au magnétiseur. in-4°. 1787. — *J. F. C. Pichler*, *Der wahre* etc., c'est-à-dire, Le vrai magnétiseur. in-8°. Francfort, 1787.

(3) *Der Beobachter* etc., c'est-à-dire, L'observateur du magnétisme animal et du somnambulisme. in-8°. Strasbourg, 1787.

(4) *Auszüge* etc., c'est-à-dire, Extrait du journal d'une cure magnétique. in-8°. Francfort et Léipsick, 1787.

(5) *Panax, oder* etc., c'est-à-dire, *Panax* ou principales causes des maladies et de leur guérison. in-8°. Breslau, 1787.

(6) *Sendschreiben* etc., c'est-à-dire, Lettre sur le magnétisme animal : traduite du suédois en allemand par Kurt. Sprengel. in-8°. Halle, 1787. — *Briefe* etc, c'est-à-dire, Lettres sur les phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme. in-8°. Léipsick, 1788.

Eberhard Gmélin (1) et Jean-Laurent Boeckmann (2) se comportèrent d'une manière plus raisonnable dans leurs recherches sur le magnétisme animal, quoique le premier fasse cependant preuve d'un esprit très-disposé au mysticisme et à l'enthousiasme. David Rahn et Jacques-Chrétien Scherb accordèrent aussi à des émanations inconnues du corps humain, un pouvoir très-prononcé pour mettre en jeu les sympathies et les antipathies (3). Pététin, professeur à Lyon, convint que presque tous les effets du magnétisme animal dépendent de l'imagination, mais en attribua toutefois un grand nombre au fluide électrique qui porte principalement son action sur l'estomac (4). Quant à Christophe Meiners (5), à Guillaume Josephi (6), à Chrétien-Godefroi Selle (7) et à la plupart des écrivains allemands, ils pensaient que les effets qui avaient été attribués au fluide magnétique dépendent presque uniquement de l'imagination, et d'attouchemens méthodiques exercés sur des parties sensibles du corps.

(1) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur le magnétisme animal. in-8°. Tubingue, 1787.

(2) *Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives pour le magnétisme animal et le somnambulisme. in-8°. Strasbourg, 1787. 1788.

(3) *Briefwechsel* etc., c'est-à-dire, Correspondance sur les vertus curatives du magnétisme animal. in-8°. 1787. 1788.

(4) Mémoires sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme. in-8°. 1788.

(5) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur le magnétisme animal. in-4°. Lemgo, 1788.

(6) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur le magnétisme animal. in-8°. Brunswick, 1788.

(7) *Berlinische* etc., c'est-à-dire, Journal mensuel de Berlin, 1789. novembre, p. 471. 1790. février, p. 147.

SECTION DIX-SEPTIÈME.

APERÇU CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE PENDANT LES DIX DERNIÈRES ANNÉES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

L'HISTOIRE des dix dernières années du dix-huitième siècle n'est pas moins fertile en événemens que celle de dix siècles entiers. Aucun période de cette brièveté n'avait encore entraîné des changemens aussi remarquables et aussi importans dans la forme des états, les rapports des nations, et la république des lettres.

Un peuple qui se vantait d'être le plus policé de la terre, détruisit, par une effrayante révolution, la forme que son gouvernement conservait depuis plus de mille ans. Aveuglé par un fanatisme inoui, il abolit tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'ancien ordre de choses. Il abjura la religion de ses pères aux yeux de l'Europe étonnée. Jusqu'aux poids, aux mesures, et au calcul du temps, tout porta l'empreinte d'un bouleversement qui fut appelé le triomphe de la raison humaine !

Parmi les constitutions dont la France fit succes-

sivement l'essai pendant le période dont nous allons nous occuper, la première devait naissance à des idées libérales et philosophiques; la seconde semblait avoir brisé les chaînes de tous les esprits infernaux; la troisième avait pour fondement l'orgueil et l'ambition d'hommes aussi faibles qu'étrangers à tous les sentimens généreux; la quatrième enfin, fondée par le plus grand des héros, pouvait seule appaiser le génie de l'humanité si cruellement offensé, et ramener à la suite l'ordre, le calme et la paix.

Un exemple aussi effrayant était plus propre à inspirer la terreur, que fait pour être imité. Cependant plusieurs peuples osèrent former des tentatives semblables; mais ils se contentèrent de répéter les formules que les conquérans leur dictaient. Insensés! ils ignoraient que le cœur n'avait point part à ces vaines formules, qui, après avoir fait briller une lueur fugitive d'espérance, entraînaient à leur suite l'oppression, l'esclavage et la désolation.

Ce besoin d'une réforme générale ne se fit pas moins vivement sentir dans le domaine des sciences que dans la constitution des états, et on regarda aussi toute innovation dans la république des lettres comme non moins nuisible que les révolutions des empires. Mais, dit Bâcon de Vérulam (1), il existe une grande différence entre les événemens politiques et les vicissitudes auxquelles toutes les sciences sont exposées. De nouvelles lumières n'entraînent pas, à beaucoup près, le même danger que de nouveaux mouvemens dans un état. Tout changement politique, amenât-il même une amélioration des choses, est à craindre par les troubles qui l'accompagnent. En effet, les

(1) *Franc. Bacon. nov. org. lib. I. c.* 90. *col.* 308. (*in-fol. Lips.* 1694.)

preuves ne sont rien en politique, où l'on n'a égard qu'à la considération, à la faveur, à la célébrité et à l'opinion publique. Dans les sciences, au contraire, il faut, comme dans les mines, ouvrir toujours de nouveaux filons, et entreprendre de nouvelles opérations.

On saisit donc mieux qu'auparavant les vices de l'instruction publique. En 1770, l'Allemagne commença pour la première fois à réformer ses écoles et son mode d'éducation. Les instigateurs de cette réforme, hommes d'une imagination ardente, et souvent dirigés par des vues qui n'étaient pas fort pures, cherchèrent à réaliser les conseils de Rousseau ou leurs propres idées, et jusqu'en 1790 l'éducation philanthropique fut une branche dans laquelle tous les jeunes gens sans expérience essayèrent de se distinguer. Cet esprit a changé; mais les suites de la réforme philanthropique des écoles et de l'instruction publique subsistent encore. Il faut avouer qu'autrefois on s'attachait trop à développer certaines facultés de l'esprit aux dépens des autres, qu'on négligeait beaucoup l'éducation physique, et surtout que les dernières classes de la société ne prenaient pas assez part aux lumières. On ne saurait donc méconnaître les suites salutaires du nouveau mode d'enseignement. Un développement plus uniforme de l'homme sous le rapport du physique, du moral et de l'intelligence, une attention plus grande des princes et des gouvernemens à l'instruction publique, et un soin particulier de perfectionner l'éducation du bas-peuple, tels sont les avantages dont nous sommes redevables aux nouvelles réformes; mais quel homme impartial, connaissant la méthode suivie dans nos écoles, pourra révoquer en doute l'influence funeste que l'adoption imprudente des idées chimériques de Locke, de Rousseau et de Basedow, a exercée sur l'éducation

savante et morale? Les facultés de l'esprit humain doivent se développer librement: il faut que l'enfant et le jeune homme tirent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes les connaissances et les vérités qu'on veut leur inculquer; mais on oublie que l'habitude précoce d'être livré à son propre essor ne convient, dans l'état de société où nous vivons, qu'à un adolescent doué de qualités brillantes: on oublie qu'il est nécessaire de combattre l'égoïsme et la sensualité en rappelant sévèrement des devoirs sacrés; on oublie enfin que l'on corrompt entièrement les hommes ordinaires ou d'un médiocre talent, lorsqu'on les traite comme veulent être traités les génies les plus rares. En effet, l'égoïsme qui semble faire chaque jour de nouveaux progrès, et qui foule aux pieds tous les sentimens les plus nobles de l'humanité, tire son principal aliment de la mauvaise application qu'on fait des principes de l'enseignement actuel.

On reproche à nos ancêtres de ne s'être attachés qu'à cultiver la mémoire. Cette imputation est fondée jusqu'à un certain point. L'éducation d'aujourd'hui développe davantage l'intelligence: elle forme le goût et fortifie le jugement. L'étude de la nature a remplacé celle des langues anciennes. L'enseignement est même devenu tellement encyclopédique dans certaines écoles, qu'on y voit alterner les leçons d'histoire naturelle et d'astronomie, de technologie et de philosophie, de physique et d'anthropologie. On vante par-dessus toutes choses l'éducation æsthétique. On cherche à perfectionner le goût des jeunes gens par la lecture des poëtes nationaux, et par l'étude des beaux arts, et l'on en trouve aujourd'hui qui, à un âge où leurs pères expliquaient Jules César ou Tite-Live, parlent déjà des chefs-d'œuvre de la nature et de l'art avec l'air et le ton du connaisseur le plus consommé. Cette direction qu'a prise notre mode

d'éducation est également funeste au jeune homme considéré comme membre soit de la société, soit du monde savant. En effet, il ne trouvera de charmes qu'aux occupations qui mettront son imagination en jeu, et il fuira toutes celles qui exigeront des efforts pénibles d'esprit ou un travail sérieux et assidu. On ne doit pas s'attendre à voir cet homme efféminé chercher jamais à sonder les profonds mystères des sciences. Il empruntera de chacune ce qui lui suffit pour briller et éblouir d'autres personnes aussi peu instruites que lui. Celui que de longues et pénibles études n'ont pas familiarisé avec le génie des anciens, ne connaît pas non plus l'un des moyens les plus propres à développer les facultés de l'homme.

L'enseignement académique ne devint ni plus ni moins parfait pendant le période dont il va être question. En France, on abolit les académies comme autant de débris des siècles de barbarie, et comme propres uniquement à détruire la liberté de penser. En Allemagne les universités furent moins fréquentées, parce que toutes les branches d'industrie se multiplièrent. On contracta même l'habitude de passer moins de temps dans ces sanctuaires de la science, par cela même qu'on avait déjà puisé dans les écoles secondaires une foule de connaissances encyclopédiques qui s'enseignaient auparavant dans les écoles supérieures.

L'esprit du siècle influa puissamment aussi sur la constitution et les usages académiques. Le goût de la littérature classique diminua en proportion que s'accrut le dégoût des anciennes formes. Lorsque les maîtres eux-mêmes ne sentent point les avantages qu'assure l'étude approfondie des anciens, ils ne sauraient non plus mettre en honneur ces exercices utiles, qui sont souvent l'unique moyen d'inspirer à la jeunesse encore ignorante le désir de cultiver et d'orner son esprit.

En effet, on se borne d'autant plus aujourd'hui à l'étude des seules connaissances nécessaires pour l'entretien de la vie, que la jeunesse puise déjà dans les écoles secondaires la fausse idée que l'éducation encyclopédique qu'elle y a reçue suffit pour le restant de ses jours. On ne peut remédier à ce mal qu'en renfermant l'enseignement des écoles secondaires dans des limites plus étroites, en s'attachant moins au nombre qu'à la profondeur des connaissances ; de même que le plus sûr moyen de mettre un terme à l'immoralité qui règne encore parmi les jeunes gens envoyés pour fréquenter les académies, c'est d'introduire une discipline plus sévère dans les basses écoles.

De toutes les sciences qui élèvent et ennoblissent l'esprit humain, la philosophie est incontestablement celle qui a subi les plus grands changemens, et une nouvelle fois encore elle nous prouva que la théorie la plus récente est ordinairement celle que l'on croit la plus parfaite.

Pendant quelque temps la *Critique de l'esprit* parut mériter à son immortel auteur le brillant honneur d'avoir le premier calculé les bornes de l'esprit humain, et déterminé quelle est sa véritable destination. La philosophie critique eut d'autant moins de peine à vaincre le dogmatisme, que ce dernier avait perdu toutes ses forces par sa popularité et les connaissances superficielles de ses partisans ; mais la critique n'a pas renversé et ne renversera jamais le véritable scepticisme tel que le professaient Pyrrhon et Hume. Toujours il lui reprochera d'avoir placé la législation suprême de la nature dans les seules facultés de notre intellect, et de se contredire elle-même en rangeant dans le domaine de ces facultés l'étude des causes et des effets à la connaissance desquels nous ne pouvons parvenir que par l'intuition empirique. Que l'expé-

rience elle-même ne nous enseigne point à connaître les lois générales et nécessaires de la nature, mais que celles-ci ne soient déterminées que par les lois de la possibilité de l'expérience qui se trouvent renfermées dans notre esprit; qu'on ne puisse expliquer l'origine des jugemens synthétiques nécessaires que par les déterminations fondamentales de l'entendement; que les intuitions et les idées *à priori* ne soient que des formes diverses des connaissances acquises par l'expérience, parce qu'on ne peut se les figurer autrement; toutes ces assertions reposent sur le paralogisme qu'une chose est telle que nous nous la représentons.

Le but de la philosophie critique paraît avoir été de signaler les vices du dogmatisme, et de ramener l'esprit humain à sa véritable destination, celle de s'enrichir de connaissances réelles dans le champ de l'expérience. Elle n'a que trop clairement et trop souvent dit combien elle répugnait à toutes les hypothèses sur les choses elles-mêmes, à toutes les subtilités sur les choses qui ne sont pas du ressort de l'expérience et de l'observation. Mais les imitateurs et les adorateurs aveugles de Kant méconnurent entièrement l'esprit de sa philosophie en regardant l'esprit comme une chose existante par elle-même, et prétendant, à la manière des vrais dogmatiques, en analyser toutes les fonctions. Ils méconnurent le génie de la critique, en négligeant l'expérience et se perdant en hypothèses transcendentales et ridicules sur des objets que l'entendement humain le plus vulgaire saisit avec facilité.

Lorsque Kant se vantait d'établir un calcul à jamais durable des facultés de l'esprit humain, ce ton s'accordait fort mal avec la modestie de la critique; mais ses partisans affichèrent des prétentions révoltantes, car on vit des jeunes gens, sans la moindre expérience, fixer les progrès qu'il était possible à l'esprit de faire dans toute l'éternité, dicter à leurs

contemporains étonnés les prolégomènes des sciences qui devaient naître par la suite, et soutenir que le point où ils se trouvaient était le seul à la hauteur duquel on pût atteindre.

Kant avait introduit quelques nouveaux termes pour des idées réellement neuves. Ses imitateurs, séduits par l'appas de mots sonores, s'imaginèrent que la véritable philosophie consiste à faire continuellement usage de ces expressions techniques de la critique, et cherchèrent même à les faire entrer dans des sciences qui ne peuvent comporter que des mots dont l'intelligence soit à la portée de tout le monde. Depuis lors, il fut d'usage que tous ceux qui par ignorance trouvaient une chose nouvelle, missent de suite le dictionnaire grec à contribution, et créassent un nouveau mot, souvent contre toutes les règles de la grammaire et de l'orthographe, afin de se donner les airs d'un profond penseur, d'un inventeur. C'est ainsi qu'il se glissa en médecine quelques expressions techniques tout-à-fait inutiles, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux noms ridicules imaginés pour les plantes par Ortéga.

L'inventeur de la critique, bien qu'il possédât lui-même une vaste érudition, inspira, pour ainsi dire contre sa volonté, à ses imitateurs, un profond mépris pour la véritable érudition, mépris qui fut encore entretenu par la fureur qu'ils avaient de tout tirer de leur propre cerveau. Ils se vantaient de posséder la seule philosophie possible, et avec elle l'ensemble de toutes les connaissances humaines. Comment s'étonner d'après cela qu'ils ne se soient occupés de rien moins que de se familiariser avec les anciens? L'histoire des sciences et l'étude de l'antiquité furent d'autant plus négligées par cette secte, que l'enseignement encyclopédique faisant toujours des progrès dans les écoles, inspirait à la jeunesse du dégoût pour l'étude pénible des classiques.

On ne peut pas dire que la diction de Kant soit incorrecte ou négligée ; mais son style est obscur, entortillé et dénué de tout agrément. N'était-il pas naturel que ses imitateurs s'imaginassent que la véritable marque distinctive de leur galimatias philosophique devait être une diction sans élégance, et un style embrouillé, par lesquels tout lecteur qui a du goût se trouve effrayé et rebuté ?

Les sciences accessoires de la médecine furent cultivées avec succès pendant ce période.

La chimie est incontestablement celle qui a fait les progrès les plus sensibles et les plus importans. Une multitude incalculable d'expériences conduisit Lavoisier à admettre des élémens dont on n'avait pas eu la moindre idée jusqu'alors, et dont il chercha à rendre l'existence vraisemblable par les combinaisons les plus heureuses. Son système complet parut en 1789, et ses principes se répandirent bientôt avec une rapidité incroyable. En vain les partisans de l'ancienne chimie essayèrent de renverser les fondemens inébranlables de la nouvelle : le frêle et antique édifice de la chimie phlogistique s'écroula, et le nouveau système établi sur ses ruines, jouit de tout son éclat vers la fin du dix-huitième siècle, consolidé et embelli par les heureux successeurs du malheureux Lavoisier.

Comme on n'avait pas tardé à faire des applications des anciennes doctrines chimiques aux arts et aux autres sciences, mais surtout à l'explication des phénomènes du corps, cette conduite fut encore celle qu'on observa à l'égard du système pneumatique. On le fit servir, avec une imprudence égale à celle des chémiatres du dix-septième siècle, à baser la théorie des maladies et de l'action des médicamens. Sans réfléchir que les élémens des chimistes modernes n'ont point de réalité, puisque ce ne sont point des objets de l'intuition empirique, sans considérer que la chi-

mie, quel que soit d'ailleurs le soin qu'elle apporte dans ses opérations, ne nous indique jamais que les rapports des parties constituantes des corps organisés à l'état de mort, on hasarda des théories médicales chimiques qui nous laissent dans l'incertitude de savoir ce qui doit le plus nous étonner de l'audace ou de l'ineptie de ceux qui en sont les auteurs.

D'autres qui croyaient agir avec plus de circonspection, rejetèrent bien pour le moment toute application particulière de la chimie à la théorie médicale; mais ils érigèrent en premier principe de cette dernière que les forces du corps organisé animal ne sont que les résultats du mélange des élémens. Assertion arbitraire et nullement philosophique; car tant que nous ne connaîtrons pas les élémens eux-mêmes, tant que nous ignorerons leurs rapports mutuels dans les corps vivans, nous ne pourrons jamais prétendre non plus qu'ils sont la cause unique des phénomènes de la vie.

On ne saurait disconvenir que la nouvelle chimie n'ait singulièrement éclairci l'action de la nature sur les êtres vivans et sur les corps inertes, et que cette action ne puisse être encore mieux expliquée par l'application circonspecte du système moderne que par les conjectures arbitraires sur la figure et les rapports mathématiques des élémens; mais la plupart de nos chémiatres actuels manquent de retenue, de prudence et de connaissances suffisantes.

L'histoire naturelle a fait des progrès considérables dans ses différentes parties. Tout l'ensemble de cette science se trouve embrassé dans l'Encyclopédie Méthodique, entreprise qui mérite les plus grands éloges, mais à la hauteur de laquelle tous les collaborateurs n'étaient pas faits pour atteindre. La zoologie a été traitée par Daubenton, Olivier, Bruguière et Lacépède, avec un soin qui ne laisse rien à désirer; mais la partie botanique, écrite par Lamark, Poiret et Sa-

vigny, n'a pas un grand mérite : le travail de ces auteurs est superficiel, leurs déterminations et leurs descriptions sont incertaines. La seule chose qui rende leur ouvrage intéressant, c'est le grand nombre d'espèces nouvelles qui ont été fournies par le Jardin des Plantes de Paris, et les herbiers de Jussieu, Lamark, Desfontaines et autres. La cryptogamie, à l'égard de laquelle les Français sont encore tellement en arrière, est aussi traitée avec une négligence qui indispose le connaisseur. Que dirait Bernard de Jussieu s'il lisait l'article *Mousse* de Poiret, ou s'il voyait la huit cent soixante et treizième planche de la soixante-sixième livraison, qui est destinée à représenter les caractères génériques du *Phascum*, du *Bryum* et de la *Fontinalis ?*

En Allemagne, Jean-Frédéric Gmélin, plein de confiance dans la riche bibliothèque de Gottingue, entreprit de donner une treizième édition du Système de la Nature; mais son travail prouve de la manière la plus évidente combien sont étroites les limites dans lesquelles on demeure lorsqu'on ne connaît pas la nature, quelque considérable que soit d'ailleurs la collection des livres dont on peut disposer. Dryander reconnut plusieurs fois combien peu cet ouvrage fait honneur aux Allemands chez l'étranger.

En Angleterre, il se forma une réunion de naturalistes ayant pour but d'enrichir toutes les branches de l'histoire naturelle : cette société prit le nom de *Linnéenne*, et l'on doit avouer qu'elle paraît avoir hérité de l'esprit du grand créateur de la science.

La botanique s'enrichit de jour en jour par l'examen qu'on fit de plusieurs familles de plantes jusqu'alors négligées, par l'intérêt que les grands et les riches prirent à cette aimable science, et par les soins que l'on consacra à l'étude des végétaux de pays nouvellement découverts.

Parmi tous les botanistes allemands qui se firent

connaître à cette époque, Jean Hédwig est, sans contredit, celui qui a le plus mérité de la science. Jamais la postérité reconnaissante n'oubliera que c'est lui qui le premier après Michéli découvrit les organes sexuels des mousses et des autres cryptogames. Quoiqu'on puisse reprocher quelques vices à sa classification, on s'étonnera toujours de la justesse et de la vérité de ses observations.

Après lui Joseph Gaertner a le plus de droits à notre vénération. Son ouvrage sur les fruits et les semences, non-seulement nous a dévoilé plusieurs secrets de la nature au sujet de la structure et de l'organisation des graines, mais encore a fourni une quantité prodigieuse d'excellens caractères pour distinguer les genres et les espèces.

L'édition de la botanique de Linné par Charles-Louis Willdenow, est un exemple de ce dont l'application des Allemands est capable. Toutes les nouvelles découvertes ont été mises avec critique à profit dans cet ouvrage, qui offrirait toutefois un plus grand degré d'intérêt, si l'auteur eût mieux connu la nature elle-même, et s'il n'eût pas été obligé de s'en rapporter aussi souvent à son herbier.

Georges-François Hoffmann chercha à faire pour les algues ce qu'Hédwig avait fait pour les mousses. Son magnifique ouvrage est très-propre à faire connaître les espèces ; mais l'auteur manque de critique, en sorte que sa classification est vicieuse. Albert-Guillaume Roth a rendu de plus grands services à l'histoire des cryptogames aquatiques.

Nicolas-Joseph de Jacquin continua de donner des planches superbes représentant des plantes nouvelles ou déjà connues. Les différens recueils qui les renferment n'ont que le défaut d'être trop dispendieux.

Henri-Adolphe Schrader, Nicolas Host et autres s'occupèrent d'enrichir la flore de l'Allemagne, et de

déterminer avec plus de précision les espèces connues.

L'activité de Kitaïbel découvrit des trésors nouveaux en Hongrie. Pallas et Stéphan continuèrent d'étudier les plantes indigènes de la Russie.

Parmi les botanistes suédois les plus dignes d'être cités sont, Eric Acharius, Olof Swarz et Charles-Pierre Thunberg. Le premier donna une histoire complète, mais peu critique, des algues. Les deux autres firent connaître une foule de végétaux nouveaux, qu'ils avaient découverts dans leurs voyages.

En Danemarck Martin Vahl publia un grand nombre d'espèces que lui ou ses amis avaient trouvées dans le nord de l'Afrique et les Indes occidentales.

Guillaume Aiton, directeur du Jardin royal de Kew en Angleterre, est peut-être celui qui a découvert le plus de genres et d'espèces inconnus avant lui : il en a donné la description avec un soin et une exactitude qui ne laissent rien à désirer.

Jacques-Edouard Smith, président de la société linnéenne, enrichit la botanique d'une multitude de genres et d'espèces, et apprit à mieux distinguer plusieurs espèces douteuses, d'après l'herbier de Linné dont il est possesseur.

Les services rendus par Bolton à l'histoire des fougères, par Dickson à celle de plusieurs plantes cryptogames, et les travaux de Curtis, Andrews, Masson, Goodenough, Sowerby et Salisbury, ont contribué à augmenter chez l'étranger la célébrité dont jouissaient déjà les naturalistes anglais.

En France, Desfontaines, Jussieu, Michaux, Thouin et Villars furent, parmi les botanistes de nos jours, ceux qui contribuèrent le plus aux progrès de la science.

L'Espagne et le Portugal même produisirent, pendant ce période, deux génies botaniques du premier

ordre, Antoine-Joseph Cavanilles et Félix-Avellar Brotéro. Le premier s'est surtout rendu immortel par son magnifique travail sur les plantes monadelphes.

On consacra plus d'attention qu'on ne l'avait fait jusqu'alors à la structure et à l'organisation des végétaux. Jean Hédwig étudia les vaisseaux des plantes avec un soin particulier. Chrétien Conrad Sprengel enseigna la manière dont la fécondation d'un grand nombre de végétaux s'opère par le moyen des insectes. Ingenhouss, Alexandre de Humboldt, Sennebier et autres cherchèrent à éclairer la chimie végétale, et leurs tableaux servirent à expliquer certaines fonctions des plantes.

L'état civil de la médecine subit une réforme totale dans la France qui venait de se régénérer. On supprima la distinction entre les médecins et les chirurgiens, on anéantit jusqu'aux moindres traces de l'ancienne institution académique, et on fit des changemens très-avantageux dans le plan des études. Il est à regretter seulement qu'il y règne si peu de principes fixes quant à l'enseignement pratique, et que celui-ci soit encore, à peu de chose près, le même qu'il y a cinquante ans.

En Allemagne on tenta d'introduire des corrections dont le résultat ne répondit pas toujours aux bonnes intentions des réformateurs. En Prusse on soumit les médecins débutans à des examens sévères, et on fit disparaître plusieurs abus dans les cours d'anatomie; mais le but ne sera réellement atteint que lorsqu'on mettra plus de soin dans le choix des membres du collége supérieur de médecine, et qu'on procédera aux examens eux-mêmes avec moins de partialité.

La principale cause de l'ignorance dans laquelle languissent encore aujourd'hui la plupart des méde-

cins allemands, tient aux vices de l'éducation savante. L'ambition de changer d'état, et d'en prendre un plus relevé, fait tous les jours de nouveaux progrès : de là vient qu'un grand nombre d'étudians en médecine sont d'anciens chirurgiens ou pharmaciens. Or ceux-ci n'ont souvent point reçu d'éducation libérale, souvent aussi ils manquent de la fortune nécessaire pour se consacrer assez long-temps à l'étude de la science, qu'ils croyent d'autant plus avoir approfondie qu'ils sont moins familiarisés avec elle. Comment des hommes semblables ne négligeraient-ils pas toutes les branches de la médecine qui ne paraissent pas pouvoir être utilisées dans la suite comme moyens de subvenir aux besoins de la vie? Est-il étonnant, d'après cela, que l'état se remplisse de médicastres auxquels toute autre profession quelconque conviendrait beaucoup mieux que le noble exercice de celle de guérir?

On ne peut pas porter un jugement beaucoup plus favorable sur le compte de la plupart des autres élèves en médecine. Il est vrai qu'ils sortent d'écoles savantes, mais malheureusement il règne dans ces écoles le funeste préjugé qu'un homme destiné à devenir médecin n'a pas besoin d'étudier les langues anciennes, et d'acquérir d'autres connaissances semblables. Ceux qui veulent se consacrer à la médecine ne tirent donc pas un grand profit de l'instruction, déjà fort vicieuse par elle-même, des écoles secondaires. Arrivés dans les hautes écoles, il se présente à eux une telle quantité de connaissances à acquérir, qu'il leur paraît impossible de se les inculquer dans l'esprit pendant le court espace de temps qu'ils ont à consacrer aux études. Ces jeunes gens ne passent que peu d'années dans les académies, et s'adressent ensuite à la Faculté pour subir leurs examens. Il faudrait que cette dernière fût composée de membres

étrangers à tout sentiment d'humanité, si elle renvoyait, à cause de l'insuffisance de leurs moyens, des candidats qui ont peut-être dissipé tout leur avoir pendant plusieurs années consacrées à l'étude, et qui lui demandent enfin de les autoriser à mener une vie plus active. Tant que les colléges supérieurs du pays ne renonceront pas à ce faux système d'humanité, tant que les autres Facultés n'adopteront pas des mesures plus strictes, il serait inutile de vouloir porter plus de sévérité dans les examens. Cette réflexion ne justifie toutefois pas la conduite de quelques professeurs qui facilitent les examens à tous les candidats, même aux plus ignorans, et leur confèrent la première dignité dans un art qui prononce sur la vie et la mort de tant d'individus.

Je pense qu'on ne peut améliorer l'état civil de la médecine en Allemagne, qu'en établissant des écoles préparatoires, telles que l'Angleterre en a déjà, telles que la Suisse en avait dans ses excellens séminaires, et telles que ne sont pas nos gymnases. Là les jeunes gens de quatorze à quinze ans qui montrent des dispositions et une vocation particulières pour la médecine, seraient instruits dans toutes les sciences accessoires de cet art. On leur apprendrait avec soin les langues anciennes et modernes, l'histoire naturelle, les mathématiques et l'histoire; mais l'étude de la Nature serait le principal objet de leurs travaux, afin de leur faire perdre le goût des spéculations oiseuses, et d'éveiller en eux l'esprit d'observation, qui est bien plus indispensable au médecin que le talent de la dialectique. En Angleterre, des établissemens de ce genre ne sont pas entretenus par le gouvernement, et à peine auraient-ils besoin de son appui en Allemagne. Les particuliers qui ont assez de zèle et de talens pourraient fonder des instituts semblables, comme Wiegleb a établi son institut chimique: cepen-

dant il faut convenir que des émolumens accordés par l'Etat aux professeurs, contribueraient puissamment encore à rendre ces établissemens plus utiles au bien-être de la société.

CHAPITRE PREMIER.

État de la Médecine au commencement de ce période.

L'IMMENSE érudition d'Haller, et le nombre prodigieux de ses recherches et de ses expériences, n'avaient pas moins ébloui les physiologistes que contribué à répandre un grand jour sur la science elle-même. La plupart des théoriciens admiraient ce vaste génie, et presque tous plongés dans une inertie difficile à expliquer, se contentaient de copier les résultats des observations faites par le plus savant de tous les médecins. Un très-petit nombre seulement songèrent, vers la fin du dix-huitième siècle, à examiner avec prudence et discrétion les principes de sa physiologie, à considérer les objets sous un point de vue nouveau, et à entreprendre des expériences pour expliquer les fonctions du corps avec plus d'exactitude.

L'édition des Élémens de Physiologie d'Haller, publiée en 1788, demeura le principal manuel de la science ; mais les notes et les additions de deux grands anatomistes, Meckel et Sœmmering, l'enrichirent prodigieusement (1). Blumenbach donna aussi des Institutions physiologiques (2), qui furent

(1) *Haller*, *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Elémens de physiologie par Meckel et Sœmmering. in-8°. Berlin, 1788.

(2) *J. F. Blumenbach*, *Institutiones physiologicæ*. in-8°. *Gotting.* 1786.

goûtées malgré leur brièveté, et dans lesquelles on distingue quelques idées nouvelles sur les modifications de la force vitale, sur la force plastique, et sur les fonctions du système nerveux.

En général, les physiologistes, imitant l'exemple d'Haller, ne hasardèrent que des théories basées sur la structure visible des parties. Il semblait qu'on eût été corrigé par l'insuccès des tentatives faites pour tirer quelques conclusions du mélange ou de la figure des élémens de la matière animale. Cependant on ne profita pas de quelques travaux sur la graisse (1) et la bile (2), pour établir une théorie exacte des fonctions de ces humeurs.

Mais d'un autre côté on combina d'une manière plus intime l'anatomie avec la physiologie, et on consacra une attention particulière aux recherches sur le corps animal et ses forces élémentaires. Les observations de Fontana (3) confirmèrent en grande partie tout ce qu'Haller avait déjà dit de l'irritabilité : elles prouvèrent surtout que les virus agissent sur l'irritabilité musculaire, que celle-ci constitue une force propre aux muscles et distincte de la sensibilité, et que le mouvement du cœur ne dépend pas de l'action des nerfs.

La structure du cerveau et des nerfs occupa les anatomistes et les physiologistes d'une manière spéciale. Le traité classique de Sœmmering sur le cerveau et la moelle épinière (4), le superbe ouvrage de Vicq-d'Azyr, qui, malheureusement, n'est point ter-

(1) *G. X. Janssen*, *Pinguedinis animalis consideratio physiologica et pathologica. in*-8°. *Leid.* 1784.

(2) *Seb. Goldwitz*, *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouveaux essais d'une vraie physiologie de la bile. in-8°. Bamberg, 1785.

(3) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur la nature des animaux : trad. de l'italien. in-8°. Léipsick, 1785.

(4) *Vom Hirn* etc., c'est-à-dire, Du cerveau et de la moelle épinière. in-8°. Mayence, 1788.

miné (1), les excellentes recherches de Scarpa sur les nerfs olfactif et auditif (2), la description exacte et comparée qu'Alex. Monro donna du cerveau, de la moelle allongée et des nerfs (3), tous ces écrits formeront à jamais une époque brillante dans les annales de la physiologie et de l'anatomie.

La régénération de la substance nerveuse que Guillaume Hunter, Cruikshank et Monro avaient révoquée en doute, sembla être confirmée par les travaux de Frédéric Michaelis (4). Cette dissidence engagea Arnemann (5) à répéter avec soin et précision les expériences de Michaelis, et constamment à l'endroit de la section il ne trouva autre chose qu'une masse celluleuse ou spongieuse, très-facile à distinguer de la substance du nerf. A cette occasion, et dans un autre ouvrage (6) où l'on trouve indiquées les suites qu'entraîne la perte d'une portion de la substance cérébrale, l'auteur fit part de plusieurs observations microscopiques fort intéressantes sur la structure du cerveau et des nerfs. Il assura que les nerfs, lorsqu'ils agissent, éprouvent une diminution ou une augmentation de longueur, et cette assertion, qui contredisait directement et sans raison les expériences d'Haller, engagea par la suite Brandis et Reil à soutenir que dans l'acte de la

(1) Traité d'anatomie et de physiologie avec des planches coloriées. in-fol. Paris, 1785.

(2) *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu. in-fol. Pavia*, 1789.

(3) *Monro, Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la structure et les fonctions du système nerveux : trad. de l'anglais. in-4°. Leipsick, 1787.

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la régénération des nerfs. in-8°. Cassel, 1785.

(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la reproduction des nerfs. in-8°. Gottingue, 1785. — *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la régénération chez les animaux vivans. in-8°. Gottingue, 1787.

(6) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur le cerveau et la moelle épinière. in-8°. Gottingue, 1787.

sensation, les nerfs subissent un mouvement, dont il est cependant impossible de démontrer la réalité (1).

Le système des vaisseaux lymphatiques, découvert par Rudbeck et Bartholin, mais négligé depuis par la plupart des anatomistes, devint l'objet des recherches de Guillaume Cruikshank et de Paul Mascagni. Le premier, non-seulement prouva que ces vaisseaux existent dans tout le corps, et même dans le cerveau, mais encore s'éleva contre la transsudation des humeurs au-travers de pores inorganiques, et tenta de prouver qu'à l'exception du sang, toutes les liqueurs animales sont pompées par les lymphatiques. Mascagni soutint bien l'existence des pores inorganiques par lesquels il voulait que les sécrétions s'opérassent, mais il fit en même temps d'inappréciables recherches sur la structure des glandes lymphatiques, dans lesquelles il prétendit que tous les vaisseaux absorbans doivent se confondre avant d'arriver au canal thorachique. Il constata également l'exactitude de l'observation faite avant lui par Meckel, en démontrant que les lymphatiques n'aboutissent pas tous au canal thorachique, et que plusieurs, en petit nombre à la vérité, s'abouchent avec la veine sous-clavière. Bernard-Gottl. Schréger, ayant découvert des fibres musculaires dans les parois du canal thorachique, prouva que tous les vaisseaux de ce système sont doués de l'irritabilité (2).

La physiologie vit aussi un plus grand jour se répandre sur l'irritabilité des artères qu'Haller avait toujours considérée comme une force subordonnée à l'activité du cœur. Prenant pour guide les précieux travaux de Gauthier Verschuir sur cette ma-

(1) *G. Cruikshank et P. Mascagni, Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire et description des lymphatiques du corps de l'homme. in-4°. Leipsick, 1789.

(2) *De irritabilitate vasorum lymphaticorum.* in-8°. *Lips.* 1789.

tière (1), Chr. Kramp (2) accorda la contractilité aux artères, mais par une bizarrerie inexplicable, il prétendit que cette force est distincte de l'irritabilité. Van den Bosch (3) montra que la force vitale n'est réellement point sous la dépendance du cœur dans les artérioles, et fit des applications remarquables de ce principe à la théorie des sécrétions, et à l'explication de plusieurs maladies.

L'action des artérioles paraissant donc ne point dépendre de l'influence du cœur, Antoine Fabre crut pouvoir en déduire des argumens pour prouver que la circulation harvéyenne n'a pas lieu généralement dans tout le corps, et Ernest Platner s'en servit pour expliquer différentes maladies et divers phénomènes, au sujet desquels il émit en effet des idées plus lumineuses (4).

Deux opinions directement opposées régnaient dans la théorie des maladies et dans la thérapeutique. D'un côté, on cherchait la cause de la plupart des phénomènes morbifiques et de l'action des médicamens dans les changemens du sang et de toutes les humeurs, et l'on ne consacrait qu'une faible attention à la force élémentaire des parties organiques du corps. De l'autre côté, on cherchait à concilier la doctrine d'Haller avec les principes de Frédéric Hoffmann à l'égard de l'influence que les parties nerveuses exercent sur tous les changemens qui surviennent dans l'état de santé ou de maladie; et l'on n'accordait qu'un rôle secondaire aux humeurs, parce qu'on ne les considérait pas comme des parties

(1) *Verschuir, De arteriarum et venarum vi irritabili. Groning.* 1766.
(2) *Kramp, De vi vitali arteriarum. in-8°. Argentor.* 1785.
(3) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur l'irritabilité des vaisseaux capillaires. in-8°. Munster, 1786.
(4) *A. Fabre, Untersuchungen* etc., c'est-à-dire, Recherches sur différens objets de médecine: avec un appendice d'E. Platner. in-8°. Leipsick, 1788.

organisées. La première de ces deux opinions régnait en France et en Allemagne, la seconde dominait en Angleterre.

Cependant les deux partis s'accordaient à déclarer que toute recherche sur l'essence des maladies est vaine et même inutile, qu'il faut étudier ces dernières sous le rapport pratique, et que par conséquent on doit surtout s'attacher aux symptômes et aux causes éloignées, avant d'espérer acquérir sur l'état intérieur du corps des idées claires qui conduisent à la découverte des indications curatives. C'est pourquoi de toutes parts on insista sur la nécessité de l'observation, qu'on recommanda vivement à l'instar des anciens et des principaux médecins de tous les temps.

La première des deux opinions qui partageaient les médecins au sujet de l'origine des maladies, reçut plus tard le nom de pathologie humorale. Ce système fut conservé dans les écoles d'Allemagne par les éditions multipliées des manuels pathologiques et pratiques de Gaubius, de Selle et de Vogel; mais il dut son principal appui aux principes de Chr. Louis Hoffmann, homme d'une grande sagacité et dont l'esprit avait une tendance particulière à la précision et à l'exactitude mathématiques. La solidité apparente de ses raisonnemens, et la grande réputation qu'il avait acquise comme médecin praticien, contribuèrent plus puissamment à répandre sa doctrine que la conviction n'aurait pu le faire (1). Tout ce qui jusqu'alors s'était trouvé désigné sous le nom d'altération ou d'âcreté, Hoffmann l'appela putridité : il définit cet état une vraie séparation des

(1) *C. L. Hoffmann*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la petite vérole. in-8°. T. I. Munster, 1770. T. II. Mayence, 1789. — *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la sensibilité et de l'irritabilité des parties; 2e édition in-8°, Mayence, 1792.

élémens, mais il admit la putridité jusque dans des cas où il est impossible de découvrir la moindre trace d'un degré quelconque de dégénérescence. Chez l'homme bien portant même, les humeurs sont continuellement dans un état de putrescence, et la nature sépare sans cesse les particules putrides au moyen des organes sécréteurs qu'Hoffmann nomme purificateurs. Toutes les maladies dépendent de l'excitement causé par l'action des particules putrides sur les muscles sphincters des organes purificateurs, et cet excitement, qui s'accroît par degrés, détermine la rétention des molécules altérées, et le développement des différentes espèces de maladies. Hoffmann explique de cette manière toutes les affections, jusqu'aux fièvres et aux inflammations.

Mais le solidisme trouva infiniment plus de partisans, surtout en Angleterre, lorsque Guillaume Cullen fut devenu le plus célèbre médecin de la Grande-Bretagne. Cullen n'épargna rien pour élaguer du système de Frédéric Hoffmann toutes les idées dont il était encore rempli au sujet de la production des maladies par les âcretés des humeurs, et allégua les raisons les plus fortes contre l'opinion de ceux qui attribuaient la goutte et le rhumatisme à des humeurs particulières. Appliquant l'irritabilité hallérienne à la théorie de la fièvre, il donna de cette dernière une explication beaucoup plus conforme à la nature, que toutes celles qui avaient eu jusqu'alors des disciples de Boerhaave pour auteurs (1).

L'ouvrage de Jean Gardiner, et les notes instructives dont E. B. G. Hébenstreit l'enrichit, contribuèrent beaucoup aussi à éclaircir différens points du système des solidistes, et à donner une idée plus

(1) *G. Cullen*, *First lines* etc., c'est-à-dire, Elémens de médecine pratique. Edimbourg, 1784.

précise du sens qu'on doit attacher au mot force vitale (1).

En Hollande, C. G. van den Heuvell hasarda un système de nosologie basé uniquement sur les changemens que subit l'état de la force vitale; mais les règles de la logique y sont trop négligées, et les idées n'y sont point non plus exprimées avec la clarté nécessaire. L'auteur range dans la première classe les maladies qui dépendent d'un excès d'irritabilité; dans la seconde, celles qui proviennent de la trop grande énergie de la force vitale; dans la troisième, celles qui tiennent à l'oppression de l'irritabilité; et dans la quatrième, celles qui naissent de l'action morbide de la force vitale. On voit bien qu'il a soupçonné la différence qui existe entre les changemens qu'éprouvent les actions et ceux que subit le pouvoir d'agir; mais ses idées n'en sont pas moins fort obscures (2).

En Allemagne, Jean-Ulric Schæffer rendit les plus grands services au système des solidistes (3), en faisant voir que les altérations des humeurs, et les prétendues âcretés, dépendent de l'affection des parties solides, et que les nerfs exercent une puissante influence non-seulement sur toutes les fonctions du corps, mais encore sur toutes les maladies. Schæffer suivit dans ses preuves la voie de l'observation, et obtint par cette sage conduite l'assentiment de ses contemporains. Il est vrai qu'il laissa beaucoup de problèmes sans solution, et qu'il ne dissipa pas tous les doutes; mais il avait ouvert la

(1) *J. Gardiner*, *Untersuchungen* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la nature du corps animal, avec des notes de E. B. G. Hebenstreit. in-8°. Léipsick, 1786.

(2) *C. G. van den Heuvell*, *Tentamen nosologicum. in-8°. Lugduni Batavorum*, 1787.

(3) *J. U. Schaeffer*, *Versuche* etc., c'est-à-dire, Essais de médecine théorétique. Nuremberg, 1782. 1784.

carrière, et ce ne fut pas lui qui fut cause de ce qu'on abandonna de si bonne heure l'expérience pour s'égarer dans un dédale d'hypothèses stériles.

Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, les médecins allemands avaient en général fort peu de goût pour les théories. On comptait parmi eux un grand nombre d'écrivains et de professeurs aux yeux desquels la physiologie et la pathologie spéculatives n'offraient aucun intérêt : ils se bornaient à observer, aimaient mieux être utiles que briller, et ne cherchaient à établir que des principes basés sur l'expérience, et d'après lesquels le praticien pût régler ses actions.

A la tête de ces médecins, qu'on doit appeler empiriques dans l'acception la plus noble du mot, se trouvaient M. Stoll et A. G. Richter. Le premier, homme d'une érudition aussi profonde qu'étendue, donna, dans ses aphorismes sur les fièvres, un modèle de la manière dont on doit établir son jugement à l'égard de la nature des maladies, et en faire l'application à la pratique (1). Au lieu de se perdre en vaines conjectures, il enrichit le diagnostic des fièvres d'une foule d'excellentes observations, éclaircit la doctrine des épidémies stationnaires et annuelles, et fournit à la séméiotique des additions sans nombre et d'un grand intérêt.

Nous ne devons pas oublier les droits qu'A. G. Richter, l'un des premiers chirurgiens du dix-huitième siècle, a acquis à la reconnaissance des pathologistes (2). Sa théorie de l'inflammation, celle de la suppuration et celle des plaies de tête, seront toujours considérées comme des modèles précieux d'ex-

(1) *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus.* in-8°. *Vindob.* 1786.

(2) *A. G. Richter, Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Elémens de chirurgie. in-8°. Gottingue, 1782—1798.

plications basées sur l'expérience. Peu importe à ce grand homme le jugement qu'on porte de lui sous le rapport de la théorie, mais on sera sans cesse obligé de recourir à ses ouvrages, toutes les fois que l'on ne voudra pas perdre de vue la nature et la vérité.

Plus l'on se dégoûtait des frivoles spéculations sur les causes premières, et plus aussi la médecine pratique s'asseyait sur des bases solides. L'observation faisait connaître l'état intérieur du corps dans les maladies, et fournissait des indications curatives sujettes à moins de contestations et de doutes, parce qu'elles reposaient sur des expériences certaines. Si les médecins qui adoptèrent cette voie n'avaient pas quelquefois négligé l'étude des symptômes, on ne saurait trop exalter leur mérite.

Auguste-Frédéric Hecker donna un excellent manuel de thérapeutique générale (1), dont les idées de Jean-Frédéric Goldhagen forment à la vérité la base, mais qui reçut toutefois de nombreuses additions, et qui peut servir à faire apprécier l'état où la médecine se trouvait vers la fin du dix-huitième siècle. Ainsi l'on voit clairement par le trois cent-cinquantième paragraphe, que l'auteur était loin de ranger les altérations des humeurs au nombre des états indépendans, et qu'il préférait les indications curatives dont le but est de corriger le défaut de rapport des solides, à celles qui n'ont d'autre objet que de changer l'état des humeurs.

La même disposition en faveur du solidisme perce dans le manuel pratique de Jean-Baptiste Borsiéri (2). Ce livre, dont le style est à la fois pur, élégant et agréable, développe la théorie des fièvres et

(1) *A. F. Hecker*, *Therapia generalis*, *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de thérapeutique générale. in-8°. Berlin, 1789.

(2) *Burserii de Kanilfeld*, *Institutiones medicinæ practicæ*. in-8°. Lipsiæ 1787.

des inflammations avec une clarté qui laisse peu de choses à désirer. Il renferme aussi de nombreuses additions à la séméiotique, mais les principes du traitement ne sont pas toujours d'accord avec la théorie.

L'observation fut de plus en plus recommandée comme le fondement indispensable de la médecine pratique. Sous ce point de vue, les Français donnèrent un bel exemple aux Allemands. Aubry (1), Alphonse le Roy (2) et Lepecq de la Clôture (3), réitérant les conseils de leurs prédécesseurs Houlier, Duret et Foës, insistèrent sur la nécessité d'étudier les Grecs ; en même temps ils donnèrent d'excellens commentaires sur les préceptes d'Hippocrate, et d'heureuses imitations des observations recueillies par le vieillard de Cos. Lepecq de la Clôture poussa cependant trop loin son attachement aux principes du médecin grec, car il négligea de faire attention à la différence du climat, ainsi qu'à plusieurs autres circonstances importantes, et prétendit constater en Normandie les résultats des observations que le père de la médecine nous a transmises.

Les Anglais décrivirent avec la plus grande exactitude les maladies qui règnent sous les tropiques, et les ouvrages de Gilbert Blane (4), de Lionel Chal-

(1) *Kommentar* etc., c'est-à-dire, Commentaire sur le premier et le troisième livre des Epidémies d'Hippocrate : trad. du français. in-8°. Léipsick, 1787.

(2) *Vorherverkündigung* etc., c'est-à-dire, Du pronostic dans les maladies aiguës : trad. du français. in-8°. Léipsick, 1787.

(3) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction pour les médecins sur l'art d'observer les maladies épidémiques d'après les principes d'Hippocrate : trad. du français. in-8°. Léipsick, 1785. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations sur les maladies épidémiques : trad. du français. in-8°. Léipsick, 1787.

(4) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des gens de mer : trad. de l'anglais. in-8°. Marbourg, 1787.

mer (1), de Jean Hunter (2) et de Benjamin Moseley (3), ont beaucoup contribué à enrichir la médecine pratique.

Les Allemands comptèrent aussi parmi eux de bons observateurs. Ainsi nous devons à C. G. Hufeland (4) une excellente description des épidémies varioliques de Weimar, livre où l'on trouve exposés avec une grande impartialité les principes que l'école de Brown développa par la suite sur l'utilité de l'opium, du régime animal, et de la méthode fortifiante dans la petite vérole maligne. On doit ranger également ici les écrits de F. L. Bang (5), de J. Quarin (6), de L. B. Lentin (7), de M. J. Marx (8) et de C. Strack (9).

Parmi les maladies qui furent étudiées avec un nouveau zèle et un soin particulier, la siphilis paraît être celle qui excita le plus vivement l'attention.

L'ouvrage d'A. F. Hecker (10) mit fin à la dispute qui régnait auparavant sur la nature vénérienne de la gonorrhée, et que les deux partis avaient poussée avec une animosité extraordinaire. Le traité de Swé-

(1) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notice sur le climat et les maladies du Sud de la Caroline : trad. de l'anglais. in-8°. Stendal, 1788. 1792.

(2) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des troupes à la Jamaïque : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1792.

(3) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies qui règnent entre les tropiques : trad. de l'anglais. in-8°. Nuremberg, 1790.

(4) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la petite vérole naturelle et artificielle à Weimar. in-8°. Léipsick, 1789.

(5) *Selecta diarii nosocomii Hafniensis. Hafn.* 1789.

(6) *Animadversiones practicæ in diversos morbos. in-8°. Vienn.* 1786.

(7) *Beytraege* etc. c'est-à-dire, Observations de médecine pratique: in-8°. Léipsick, 1789.

(8) *Vermischte* etc., c'est-à-dire, Observations mêlées. in-8°. Hanovre, 1786. 1787.

(9) *Observationes medicinales de febribus intermittentibus. in-8°. Offenbach.* 1785.

(10) Traité des différentes espèces de gonorrhées : trad. de l'allemand par A. J. L. Jourdan. in-12. Paris, 1813.

diaur (1) précisa mieux la méthode curative. J. Hunter accumula plusieurs paradoxes, mais expliqua fort heureusement quelques symptômes de la siphilis (2). G. Nisbett donna la meilleure théorie de la maladie et de ses accidens (3). J. Howard en décrivit fort bien les complications (4). Quant à l'ouvrage de C. Girtanner, on y trouve des idées inexactes, et même fausses, mais aussi la littérature la plus complète de la maladie (5).

Raulin (6) et T. Reid (7) firent paraître, sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire, deux ouvrages qui constatent la nécessité où l'on se trouve de varier le traitement de cette affection suivant le climat qu'habite le malade. Le médecin français conseilla de la combattre par les antiphlogistiques et les alimens légers, tandis que le praticien anglais recommanda les vomitifs pour faire disparaître les obstructions du bas-ventre qui sont, suivant lui, la cause ordinaire de la phthisie. D'un autre côté, M. Salvadori, médecin italien, proposa comme un moyen nouveau l'équitation et les autres exercices de la gymnastique (8).

On reconnaît de suite qu'en préconisant ces diffé-

(1) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur les symptômes opiniâtres de la siphilis : trad. de l'anglais. in-8°. Vienne, 1786.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur la maladie vénérienne : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1787.

(3) *Theoretische* etc., c'est-à-dire, Traité théorique et pratique sur la siphilis : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1789.

(4) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Remarques pratiques sur la siphilis : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1790.

(5) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur la maladie vénérienne. in-8°. Gottingue, 1788. 1789.

(6) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la phthisie pulmonaire, trad. du français. in-8°. Iéna, 1784. 1787.

(7) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire : trad. de l'anglais. in-8°. Offenb. 1787.

(8) *Sperienze* etc., c'est-à-dire, Expériences et réflexions sur la phthisie pulmonaire. in-4°. Trente, 1789.

rentes méthodes, leurs inventeurs eurent fort peu égard aux espèces et aux périodes de la maladie. Le même reproche s'applique à plusieurs écrivains de cette époque, dont les ouvrages pratiques sont fort estimés.

Si les descriptions que M. Stoll a données des maladies épidémiques, sous toutes les formes qu'elles revêtent, sont autant de chefs-d'œuvre, la grande considération dont l'auteur jouissait fit que les Allemands adoptèrent partout les méthodes que les épidémies alors régnantes l'avaient contraint de mettre en usage. Stoll s'était aperçu de l'influence puissante de la constitution gastrique sur les maladies intercurrentes, et avait remarqué que la méthode évacuante rendait de grands services dans tous ces cas. Bientôt on appliqua imprudemment cette méthode, et il en résulta un mal d'autant plus grand, que des écrivains distingués, comme C. F. Richter, contribuèrent à répandre l'erreur que toute fièvre intermittente tient à une cause gastrique.

La constitution épidémique avait changé à Vienne dans les dernières années de la vie de Stoll, et elle était devenue inflammatoire. L'excellent observateur reconnut combien elle influait sur toutes les maladies qui se présentaient à lui; dès-lors il conseilla l'emploi de la saignée et des antiphlogistiques avec non moins d'ardeur qu'on l'avait vu peu de temps auparavant recommander la méthode évacuante; et quoiqu'il blâmât l'abus que l'on faisait de la saignée, à l'imitation de Botal, cependant on trouve dans ses derniers ouvrages quelques passages où elle est proposée sans aucune circonspection, et dans des cas même où l'on soupçonnerait à peine la plus légère inflammation. Il est vrai que ce conseil ne fit pas à beaucoup près autant de sensation que le précédent; mais les importans services que Stoll a rendus à la

thérapeutique, peuvent seuls effacer cette tache à sa mémoire.

Une des meilleures preuves qu'on puisse citer de la tendance que les médecins allemands ont à se laisser guider par la partialité dans leurs jugemens et leurs actions, c'est l'accueil extraordinaire que reçut l'ouvrage, très-important à certains égards, publié par Kæmpf, sur les maladies du bas-ventre (1). L'auteur y représente les obstructions des viscères abdominaux comme la cause méconnue de presque toutes les affections chroniques, et indique pour traiter ces maux opiniâtres, une méthode qui en effet est souvent fort efficace, et qui rend surtout de grands services lorsque les vaisseaux et les viscères du bas-ventre se trouvent dans un état de spasme et de tension. Mais Kæmpf nuisit à sa cause en rapportant des observations d'empâtemens véritablement monstrueux, qu'il assurait avoir fait disparaître. Cependant il déprécia bien davantage encore son ouvrage, en recommandant, sans la moindre restriction, une méthode qui, bien qu'elle soit utile dans certains cas, augmente beaucoup l'atonie du canal intestinal et des viscères abdominaux, et fournit de cette manière un nouvel aliment au mal contre lequel on la met en usage.

En général tous les médecins qui écrivirent pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, paraissent disposés à l'empirisme. Ils ne penchent pas vers une routine aveugle, mais s'efforcent sans cesse d'accorder leurs opinions avec l'expérience, et n'outre-passent jamais dans leurs raisonnemens les bornes assignées par l'observation de la nature. On n'inventa donc plus de nouvelles théories sur la nature de la force vitale ou sur l'essence des maladies,

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité d'une nouvelle méthode de guérir les maladies du bas-ventre. in-8°. Léipsick, 1786.

et s'il en parut quelques-unes, elles furent reçues avec indifférence. On témoignait même tant de froideur pour les essais nosologiques de Sauvages, de Sagar et de Daniel, que la nosologie de Cullen, fort simple, et tendant uniquement à mieux classer les symptômes essentiels, ne fut considérée comme la meilleure que parce qu'elle renfermait, au lieu d'hypothèses, des principes établis sur la simple observation.

CHAPITRE SECOND.

Etat de la médecine en 1790.

ARTICLE PREMIER.

Physiologie.

La physiologie, considérée sous un point de vue plus philosophique et psycologique, semblait avoir beaucoup gagné depuis qu'E. Platner avait pris hardiment le ton d'un réformateur dans sa nouvelle anthropologie; mais les progrès que cet ouvrage paraissait promettre à la science ne furent non plus qu'apparens.

Platner connaissait trop peu la manière dont la théorie médicale doit être travaillée, pour s'être occupé de faire des expériences et de recueillir des observations avant de publier son traité sur la nature de l'homme. Aussi ce livre se range-t-il, quant à la forme, parmi les productions de l'école iatromathématique, où l'on avait pour habitude d'accorder à des preuves en apparence irréfragables, plus de poids qu'elles

n'en avaient réellement lorsqu'on les dépouillait des formes scolastiques.

Il est difficile de réunir dans un cadre étroit toutes les inexactitudes, les propositions arbitraires et les idées fausses que renferme ce traité tant vanté par certains. Cependant j'en vais citer ici quelques-uns des principaux axiomes, qui suffiront pour faire connaître le caractère de l'ouvrage.

Platner admet d'abord (1) dans le corps un principe *invisible* qui se manifeste pendant les mouvemens et les sensations. Il donne le nom d'*esprit nerveux* à ce principe, qu'il a remarqué malgré son invisibilité : il en suppose l'existence prouvée, sans prendre la peine d'entrer dans aucune discussion ultérieure, et il s'en sert pour établir une foule d'hypothèses frivoles.

Il refuse fort arbitrairement l'organisation au tissu cellulaire, et traite de simple apparence tout ce qu'on pourrait regarder dans ce tissu comme étant la suite de l'organisation (2).

Pour juger combien peu il connaît la structure des parties dont il ose entreprendre d'expliquer les fonctions, il ne faut que lire sa description du cerveau et des nerfs, mais surtout celle des glandes, organes à tous lesquels il accorde un canal excréteur, quoiqu'il range sous ce nom les glandes lymphatiques aussi bien que les conglomérées (3).

Mais une preuve frappante du soin qu'on doit prendre d'éviter toutes les spéculations en physiologie, c'est l'opinion de Platner, qui admet deux organes de l'âme, l'un spirituel et l'autre animal. En parlant de la substance du premier, il dit que c'est peut-être le principe le plus subtil, le plus immuable et le

(1) §. 1.
(2) §. 15. 16.
(3) §. 60.

plus indestructible de tous ceux qui composent le monde matériel (1).

Platner, paraissant croire que la physiologie n'est qu'un tissu de subtilités métaphysiques, attribue les fonctions du corps à l'influence de l'âme, en faveur de laquelle il allègue des raisons de peu de valeur pour détruire les argumens d'Haller et d'autres physiologistes. Voyant que les nerfs se distribuent dans tout le corps (2), et que toutes les parties sont douées de la sensibilité (3), il croit en pouvoir conclure que l'âme concourt à l'exercice des fonctions, et que l'irritabilité hallérienne n'est pas une force inhérente à la fibre musculaire (4). Tout ce qu'il dit au sujet de l'irritabilité métaphysique, opposée par lui à celle d'Haller, est presque ridicule (5).

En général, on voit que ce métaphysicien profite de l'apologie du système de Sthal par Whytt, et cherche à la décorer d'un jargon philosophique, afin de détruire les résultats des expériences pénibles d'Haller; mais il était facile de prévoir combien peu ce projet réussirait.

Platner regarde comme une idée nouvelle et propre à fournir les explications les plus heureuses, l'hypothèse suivant laquelle le sens du goût est répandu par tout le corps; mais il ne distingue pas convenablement ce sens général de celui du toucher, dont en effet il ne diffère point (6). Cependant cette hypothèse a trouvé tant d'accueil, que Von Hoven, dans son ouvrage classique sur les fièvres intermittentes, s'en est servi pour expliquer le mode d'action du quinquina.

(1) §. 219.
(2) §. 258.
(3) §. 262.
(4) §. 275.
(5) §. 297.
(6) §. 761—766.

Cette année le public fut pour la première fois informé généralement d'un nouveau système dont Jean Brown, d'Edimbourg, est l'inventeur. Déjà trois éditions différentes l'avaient fait connaître aux médecins anglais, mais elles n'excitèrent pas un intérêt bien vif. Christophe Girtanner entreprit en France et en Allemagne de devenir le héros de cette nouvelle doctrine. Persuadé que les principes de Brown étaient encore inconnus sur le continent, il annonça dans un journal français (1) un grand travail ayant pour objet la théorie des êtres organisés, et donna même un léger aperçu du plan de cet ouvrage, qui devait répandre le plus grand jour sur la nature de la force vitale, et qu'il assurait contenir les résultats des recherches les plus pénibles. Il y a plus : Girtanner eut la hardiesse de dire, d'après une lettre de Duncan d'Edimbourg, que son nouveau système avait trouvé beaucoup de partisans dans l'Université de cette ville. Mais en réalité le prétendu système de Girtanner n'était autre chose que celui de Brown, enrichi de quelques additions fournies par la chimie pneumatique, et la lettre de Duncan ne contenait pas un mot de ce que Girtanner avançait. (2).

C'est ici le lieu de faire connaître les principaux traits de ce nouveau système, tel qu'il fut annoncé par Girtanner. Sous cette forme il diffère, à la vérité, de celui de Brown; mais les idées fondamentales sont cependant les mêmes, et je dois observer ici la succession des temps.

Après quelques remarques effectivement fort intéressantes sur la différence des fibres droites, spirales et circulaires, l'état contre nature de l'irrita-

(1) Observations sur la physique, par Rozier, tom. XXXVI. p. 422. (Juin, 1790.)

(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, 1791. T. IV. p. 44.

bilité se trouve partagé en deux classes, suivant que les irritans ont été soustraits ou ont agi avec trop de force. La soustraction des irritations détermine l'accumulation du principe irritable : celui-ci n'est autre chose que la base de l'air vital et des acides; alors l'irritabilité est augmentée, et les irritations extérieures déterminent des contractions plus vives et plus fortes que dans l'état naturel.

L'action trop vive des irritans enlève à la fibre son principe irritable : l'irritabilité est alors entièrement perdue, ou bien elle se trouve épuisée pour un temps seulement, après quoi elle reparaît, et cette circonstance peut servir à expliquer la périodicité de certains phénomènes.

Les fibres irritables du corps ont un degré différent de réceptivité pour le principe irritable, et cette réceptivité est en raison de la distance qui les sépare du cœur. Les organes dont les fibres ont une égale capacité pour ce principe, sont en sympathie l'un avec l'autre.

On conçoit aisément que ces idées entraînent une réformation générale dans la pathologie, puisqu'elles ne comportent que deux maladies, l'accumulation et l'épuisement. Mais que la pharmacie et la matière médicale soient inutiles, qu'un flacon d'alcool et un autre de dissolution d'opium, suffisent pour remplacer tous les médicamens qui remplissent jusqu'à ce jour les boutiques des apothicaires, ce sont là autant des gasconnades ridicules de Girtanner.

La base de cette théorie, celle qu'il n'existe que deux états contre nature de l'irritabilité, produits par le rapport des irritans avec elle, est empruntée de de Jean Brown. Avant le célèbre médecin écossais, personne n'avait en effet admis une semblable dichotomie de l'état morbide de l'irritabilité, et cette division repose sur une induction des plus mauvaises,

puisqu'elle est sujette à de si nombreuses exceptions, qu'on ne saurait attacher la moinde valeur à la conclusion générale qui en a été tirée.

La soustraction des irritans doit toujours exalter l'irritabilité qui agit avec plus de vivacité, mais aussi avec plus d'irrégularité. Une sur-excitation l'épuise et diminue l'intensité de ses effets. Une multitude d'observations journalières combattent ce principe fondamental de la nouvelle doctrine.

La chaleur extérieure, qui, suivant Girtanner, doit agir par épuisement, occasione fort souvent des maladies produites par la réaction trop vive de l'irritabilité, comme l'attestent la plupart de celles qui se manifestent pendant l'été. Les affections spasmodiques sont aussi extrêmement communes dans les climats chauds. Le froid, enlevant l'irritant nécessaire de la chaleur, devrait déterminer toujours l'accumulation de l'irritabilité, tandis que fréquemment il épuise cette force à un point étonnant. C'est en hiver que les fièvres malignes se propagent ordinairement avec le plus de facilité.

L'abus des boissons spiritueuses doit épuiser l'irritabilité, et en diminuer les effets; mais les personnes qui ont bu trop de vin ou d'eau-de-vie deviennent souvent fort irritables. La plus légère cause suffit pour faire vomir un vieil ivrogne, qui éprouve de fréquens vertiges, et qui est également sensible à l'impression du froid et de la chaleur.

Les inflammations et les maladies aiguës doivent débiliter en épuisant l'irritabilité; mais on peut opposer que les parties enflammées conservent souvent un haut degré de sensibilité, que le rhumatisme superficiel donne une grande tendance à de nouveaux rhumatismes, et que la goutte dispose aux affections hystériques.

La perte du sang et des autres humeurs doit pro-

duire, par la soustraction des irritations habituelles, une accumulation et une action plus vive de l'irritabilité affaiblie; mais qui n'a pas vu succéder à des évacuations trop abondantes la syncope et des maladies chroniques qui annoncent un épuisement évident, et dans lesquelles on ne saurait soupçonner la moindre congestion?

Telles sont les raisons qui, aux yeux d'un médecin impartial, privent cette dichotomie de l'importance générale qu'on avait voulu y attacher.

Quant aux additions que Girtanner fit à l'hypothèse de Brown, elles sont encore bien plus insoutenables.

Il est d'observation tellement journalière que l'air pur renferme un principe propre à entretenir la vie, qu'on ne saurait élever le moindre doute fondé contre cette théorie, qui a été reconnue même dans les temps les plus anciens. Lorsque les pythagoriciens et les stoïciens accordaient une nature éthérée à l'âme, ou au principe de la vie, ils ne faisaient qu'exprimer cette vérité par des mots différens. En 1654, Radulf Bathurst et Nathanaël Henshaw se virent contraints de regarder le radical de l'acide nitrique, ou l'oxigène, comme le principe de la vie. Mais on commet une faute impardonnable contre l'art d'argumenter, lorsqu'on identifie la condition extérieure de la vie et l'effet de l'irritabilité avec l'élément intérieur. En se laissant guider par un raisonnement semblable et non moins erroné, on peut voir avec plusieurs anciens l'élément de tous les êtres organisés dans le calorique ou la chaleur intégrante, le carbone, et regarder avec Stahl l'âme inmatérielle comme le principe de la vie.

Une autre objection encore contre cette hypothèse, c'est que s'il est nécessaire aujourd'hui d'admettre un principe particulier des acides et de l'esprit vital, et si

ce principe nous paraît suffisant, nous ne saurions cependant nous convaincre qu'il existe réellement, ni déterminer d'avance s'il demeurera toujours dans la classe des corps simples, ou si on réussira par la suite à le décomposer, ou enfin si, après bien des siècles, on ne découvrira pas dans la nature des corps simples d'une toute autre espèce. Une hypothèse aujourd'hui vraisemblable ne peut servir de base à un système qui exerce une si puissante influence sur la conduite du médecin.

Je ne répéterai pas les argumens qu'un anonyme (1), C. H. Pfaff (2), J. D. Brandis (3), C. G. Hufeland (4), et T. G. A. Roose (5), ont tirés de la nature morte de l'oxigène pour combattre cette hypothèse. En effet, leurs objections reposent sur le principe, par lui-même très-exact, que la vie est quelque chose de plus qu'un changement matériel ou qu'une réaction d'élémens chimiques; mais la vérité de ce principe n'est pas généralement reconnue, et ne pourra être démontrée que par la suite des temps.

Girtanner partage tous les irritans en positifs et négatifs : les premiers ont moins, et les autres plus d'affinité pour l'oxigène que la fibre animale. Ils agissent donc, les uns en épuisant, et les autres en accumulant l'irritabilité. La première classe renferme tous les corps riches en carbone, et la seconde tous ceux qui abondent en oxigène. Cette division est assez arbitraire, et tombe d'elle-même, puisqu'il n'est pas en-

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, théories et contradictions en histoire naturelle et en médecine, cah. I. p. 30. in-8°. Gotha, 1793.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'électricité animale et l'irritabilité. in-8°. Léipsick, 1795. p. 288.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la force vitale. in-8°. Hanovre, 1795. p. 118.

(4) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées sur la pathogénie. in-8°. Iéna, 1795. p. 125.

(5) *Grundzüge* etc., c'est-à-dire, Esquisse de la doctrine de la force vitale. in-8°. Gottingue, 1800. p. 96.

core prouvé que l'oxigène existe à l'état de liberté dans la fibre irritable.

Parmi les fonctions du corps sur lesquelles la chimie moderne répandit une vive lumière, la théorie de la respiration reçut de grands éclaircissemens pendant le cours de l'année qui nous occupe. En 1777, Lavoisier avait déjà donné à cette opération le nom de véritable combustion, dont l'effet est de consumer l'oxigène, et de mettre à nu du carbone avec du calorique (1). Adaïr Crawford avait indiqué avec la plus grande précision que, pendant l'acte respiratoire, une partie de l'oxigène se convertit en gaz acide carbonique, qu'il s'engendre en même temps de la chaleur, et que les poumons sont par conséquent le principal organe producteur de la chaleur animale (2). Frédéric-Charles-Albert Gren, l'un des meilleurs chimistes du siècle, s'éleva contre cette théorie, à laquelle il opposa de bons argumens. Il fit voir que le gaz acide carbonique provient plutôt du sang lui-même, que l'oxigène ne se convertit jamais en acide carbonique, et que les poumons contribuent si peu au développement de la chaleur animale, que cette chaleur se trouve au contraire diminuée par la respiration (3).

Cependant cette dernière assertion eut contre elle les expériences que Robert Menzies publia cette année, et qui contribuèrent beaucoup à faire connaître les changemens que le sang éprouve pendant l'acte respiratoire (4). La même année vit aussi paraître les

(1) *Schriften* etc., c'est-à-dire, OEuvres de Lavoisier : trad. du français, P. II. p. 40.

(2) *Crawford*, *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la chaleur animale : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1789.

(3) *Gren*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. I. p. 36. 190.

(4) *Ib.* T. VI. p. 116.

remarques de Jean Priestley sur la quantité d'oxigène que la respiration fait passer dans le sang (1).

A Paris on fit l'importante découverte que les matières animales soumises à la décomposition spontanée se convertissent en une masse analogue au blanc de baleine. Fourcroy, Thouret et Vicq-d'Azyr publièrent les résultats des observations qu'ils avaient recueillies dans le cimetière des Innocens. Les parties musculeuses des plus anciens cadavres fournissaient une masse onctueuse, miscible à l'eau, et qui, du reste, se comportait parfaitement comme le blanc de baleine. Fourcroy la compara avec la substance blanche et feuilletée des calculs biliaires, et conjectura qu'elle est le produit d'une décomposition très-lente (2).

L'influence de la forme des organes sur les fonctions auxquelles ils sont destinés fut parfaitement bien développée par les observations remarquables que Malacarne rassembla, en comparant les variétés que la structure du cerveau présente suivant les diverses capacités de l'esprit. Malacarne compta chez plusieurs individus les lamelles qui se voyent à la surface et dans la substance du cervelet, et trouva que leur nombre est presque toujours en rapport avec le développement des facultés intellectuelles (3).

J. F. Ackermann prouva aussi l'influence que la forme exerce sur les fonctions, en faisant connaître les difformités que le crâne présente chez les crétins. La forme anguleuse de leur occiput comprime le cerveau et l'empêche de se développer. Les nerfs les plus essentiels subissent aussi une pression continuelle,

(1) *Crell*, *Chemisches*, etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. I. p. 207.

(2) *Brugnatelli*, *Bibliotheca* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque physique de l'Europe, T. XIII. P. I. p. 45.

(3) *J. F. Ackermann*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les crétins, variété particulière de l'homme dans les Alpes. in-8°. Gotha, 1790.

parce que les trous déchirés antérieur et postérieur sont considérablement rétrécis.

Le même auteur démontra encore, dans un ouvrage précieux (1), que le rameau lingual, fourni par la troisième branche des nerfs de la cinquième paire, est le seul qui serve au goût, tandis que le nerf hypoglosse et le nerf glosso-pharyngien ne sont destinés qu'à donner le mouvement aux muscles de la langue. Ackermann trouva que les nerfs gustatifs ont une substance plus molle que les hypoglosses, ce qui détruisit une seconde fois les objections émises par Willis contre l'opinion de Galien.

Jacques van der Haar hasarda une théorie singulière de la manière dont le cerveau et les nerfs agissent. Il soutint que les nerfs sont de véritables vaisseaux destinés à conduire dans toutes les parties du corps la mucosité albumineuse qui constitue la masse cérébrale, et que cette mucosité sert à protéger et à alimenter la moelle nerveuse sensible. La masse muqueuse du cerveau se trouve donc répandue par tout le corps dont elle opère la nutrition, de même que la moelle nerveuse produit le sentiment. L'auteur fit dériver presque toutes les maladies nerveuses de l'altération et de l'âcreté de ce mucus cérébral (2).

François Glisson et Thomas Wharton avaient déjà soutenu au dix-septième siècle, que le cerveau sécrète une humeur lymphatique qui sert à nourrir le corps. Cette opinion fut solidement réfutée par Corn. Jean Vos (3). Ses principaux argumens sont tirés de ce que la nutrition continue de s'opérer malgré l'absence du cerveau, de ce que les os et les cartilages se nourrissent sans nerfs, de ce que les artères sont in-

(1) *Pet. Jo. Daniel, Gustus organi novissime detecti prodromus.* in-4°. *Mogunt.* 1790.

(2) *Proeve over de Herzenen en Zenuwen, en eenige derzelven Ziekten.* in-8°. *Amsterdam*, 1790.

(3) *Spec. inaugurale de nutritione, imprimis nervosá. Ultraj.*

dispensables à la nutrition, et enfin de ce que le cœur est la partie qui se forme la première chez l'embryon.

Le magnétisme animal, qui avait fait tant de sensation pendant les dix années précédentes, et qui avait bouleversé tant de têtes, fut examiné sans partialité par l'un des médecins les plus philosophes et les plus instruits du temps, dont les recherches n'eurent point un résultat favorable aux manipulations magnétiques, que tant de praticiens avaient recommandées comme moyen curatif.

Les Allemands, séduits par le fanatisme de quelques Français, et par de prétendues expériences miraculeuses, avaient imaginé une matière magnétique qui remplit l'univers de même que le corps humain, matière que le magnétiseur peut, au moyen de certaines manipulations, accumuler dans le corps du clairvoyant ou du somnambule, et qui plonge ce dernier dans un état de demi-sommeil, pendant la durée duquel il a la faculté, non-seulement de contempler l'intérieur de son corps, mais encore de porter un jugement fort exact sur les maladies des autres. Le magnétisme animal, suivant les expressions de quelques-uns de ses partisans, devait ouvrir la voie des connaissances surnaturelles, auxquelles certaines manipulations agréables sur la poitrine, la région précordiale et les lombes, pouvaient conduire tous ceux qui avaient seulement assez de croyance. L'Europe voyait renaître le temps des premiers siècles de l'ère chrétienne, où l'on prétendait parvenir à une sagesse surnaturelle par le commerce avec les Démons.

Les amis sincères de la vérité avaient cherché à démasquer l'imposture de ces fanatiques. En accordant que des frictions légères exercées sur les parties sensibles sont en état de modifier les mouvemens et les sensations, ils avaient soumis à un examen sévère

toutes les expériences par lesquelles on voulait prouver l'existence d'une matière particulière, et la manifestation du pouvoir divinatoire pendant la durée du sommeil magnétique. Mais elles ne furent jamais scrutées avec plus de soin et de circonspection qu'à Berlin, dans l'hiver de l'année 1790. Selle fit faire à l'hôpital de la Charité, et par un chirurgien nommé Lohmeyer, des expériences qui ne donnèrent pas d'abord de résultats défavorables au magnétisme animal, parce qu'on ne vit en effet paraître, ni la faculté de deviner, ni le somnambulisme proprement dit (1). Mais dès que ces deux phénomènes se manifestèrent, on redoubla de soin dans les expériences, et le médecin philosophe en tira les conclusions suivantes :

1° Il est des personnes que des frictions faites convenablement parviennent à plonger dans un sommeil artificiel. Comme il existe des individus naturellement somnambules, on ne doit pas s'étonner que plusieurs, mais en fort petit nombre, parlent pendant la durée de ce sommeil provoqué par l'art.

2° Il peut bien se faire que ces personnes disent en dormant des choses dont elles n'auraient point parlé éveillées, ou dont elles n'auraient même eu alors que des idées obscures. Peut-être, dans cet état, s'aperçoivent-elles mieux de certains changemens que leur corps subit.

3° Mais il est plus que vraisemblable qu'aucune d'entre elles ne saurait répondre aux questions roulant sur des objets qui lui seraient inconnus. On ne peut donc pas faire le moindre fond sur ce que les clairvoyans disent de la cause, de la durée, de l'issue de leurs maladies, et des remèdes qu'il est nécessaire d'employer.

(1) *Berliner* etc., c'est-à-dire, Gazette mensuelle de Berlin, novembre, 1789. p. 471.

4° Comme le somnambulisme naturel est, à proprement parler, une maladie nerveuse, on ne doit pas être surpris de ce que le système nerveux se trouve exalté lorsqu'on excite artificiellement cette maladie. Il ne faut donc pas espérer beaucoup des propriétés curatives du sommeil magnétique, qui peut cependant être utile en s'opposant à la manifestation des spasmes (1).

Ce jugement plein de sagesse et de raison parut être totalement oublié quelques années plus tard, lorsqu'on essaya en Allemagne de tirer le magnétisme animal de l'oubli presque total où il était plongé.

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

La forme de cette science subit en général de bien faibles changemens. Peu de médecins prirent une part active à la dispute des solidistes et des humoristes, et le manuel que J. C. G. Juncker publia (2), ne contribua pas beaucoup aux progrès de la pathologie. On peut même reprocher à ce livre le style obscur et entortillé, et le défaut d'ordre, qui y règnent. L'auteur donne une définition très-subtile de la fièvre, en disant que c'est une exaltation de l'irritabilité du cœur et des vaisseaux, jointe à la diminution de l'influence de la force nerveuse. Il définit l'inflammation une congestion de sang accompagnée d'une fièvre locale.

L'entreprise que C. F. Daniel forma de moderniser la nosologie de Sauvages, ne mérite pas beaucoup d'é-

(1) *Berliner* etc., c'est-à-dire, Gazette de Berlin, février, 1790. p. 147.
(2) *Conspectus rerum quæ in pathologiâ medicinali pertractantur. Hal.* 1789. 1790.

loges. Le plan tout entier de la nosologie est vicieux, parce que des causes extérieures et souvent accidentelles y servent de base à la division des maladies en espèces. Mais lorsqu'un médecin instruit veut lire cet ouvrage d'ailleurs utile, il désire y rencontrer les véritables idées de Sauvages. Daniel crut devoir au contraire mettre de côté les hypothèses conformes à l'esprit des iatromathématiciens, et il se trompa en croyant de cette manière rendre service au lecteur. Les planches extrêmement mauvaises qui accompagnent son ouvrage, ne font pas non plus honneur à l'artiste (1).

La pathologie humorale sembla prendre de nouvelles armes en Allemagne, lorsque G. F. Hildebrant publia sur les crudités dans les premières voies, un livre qui, malgré son excessive longueur, ne devait cependant être que le précurseur d'un ouvrage encore plus volumineux. L'auteur soutint que les saburres gastriques influent sur la production de la plupart des maladies, sans faire attention qu'elles dépendent elles-mêmes de l'affection des solides (2). Mais son traité fit peu de sensation, parce qu'il est écrit avec trop de partialité, et avec une prolixité fatigante.

Van Geuns défendit aussi l'opinion que la dyssenterie ordinaire reconnaît pour cause une altération putride des humeurs : cependant il ne voulut pas que cette maladie provînt des saburres contenues dans les premières voies (3).

Au contraire, Pierre Frank éleva de grands doutes contre la théorie de ceux qui dérivaient la fièvre pu-

(1) *Franc. Boissier de Sauvages, Nosologia methodica, ed. C. F. Daniel. Lips.* 1790—1793.

(2) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des saburres stomacales et intestinales. Brunswick, 1789. 1790.

(3) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la dyssenterie épidémique : trad. du hollandais. in-8°. Dusseldorf, 1790.

tride de la putrescence du sang, et détermina plus exactement la doctrine des vertus et des effets des médicamens (1).

La pathologie s'enrichit davantage par plusieurs monographies excellentes, par des observations précieuses, et par des recherches intéressantes sur l'anatomie pathologique. Les principales monographies que cette année vît paraître, sont celles de Philippe-Gabriel Hensler, de Salomon Herz, de Frédéric-Guillaume Von Hoven, et de Charles-Georges-Théodore Kortum. L'ouvrage d'Hensler sur la lèpre est un monument impérissable de son érudition et de sa perspicacité. La distinction établie entre les quatre espèces de lèpres est surtout intéressante sous le rapport de la pathologie et de la séméiotique (2). Le livre de Herz sur le vertige contient une excellente théorie psycologique de cet accident, que l'auteur attribue à la trop prompte succession des idées. Herz explique encore d'une manière inimitable un grand nombre d'autres affections mentales (3). Hoven décrivit parfaitement les diverses espèces de fièvres intermittentes, rejeta l'idée qu'elles dépendent d'une altération des humeurs, et indiqua précisément la méthode qu'on doit suivre pour les guérir par l'administration du quinquina (4). L'ouvrage de Kortum sur les scrophules est une compilation savante et bien faite, où l'on trouve épuisé presque tout ce qu'il est possible de dire au sujet de cette maladie (5).

Bernard-Joseph Reyland développa aussi la doc-

(1) *De viribus corporum naturalium medicis : in delect. opusc. medicor. vol. VIII.*

(2) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur la lèpre occidentale dans le moyen âge. in-8°. Hambourg, 1790.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur le vertige. Berlin, 1790.

(4) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les fièvres intermittentes. Winterthur, 1789. 1790.

(5) *De vitio scrophuloso. Lemgo*, 1789. 1790.

trine de Stoll sur les inflammations chroniques, et fit mieux connaître le diagnostic de ces affections (1). J. M. Mindérer donna un traité fort instructif dans lequel il s'attacha surtout à préciser plus exactement le traitement qui convient à la peste (2).

L'utile ouvrage de Joseph Testa apprit à mieux observer les effets que la nature produit dans les maladies aiguës. L'auteur apprécia fort bien dans le même temps l'importance de la séméiotique hippocratique. Une foule d'excellentes remarques sur les phénomènes périodiques qui s'observent dans l'état de santé et de maladie, augmentent encore le prix de ce traité (3).

J. C. Reil se montra aussi excellent observateur dans les *Memorabilia* de l'hôpital confié à sa direction. Le premier fascicule de cet ouvrage renferme une histoire précieuse de la fièvre mucoso-nerveuse qui régna épidémiquement à Halle en 1788. On y trouve aussi de fort bonnes observations sur les ophthalmies scrophuleuses (4).

L'anatomie pathologique, qui a répandu tant de jour sur la connaissance de l'état morbide, s'enrichit du livre que laissa Jean-Ernest Gréding, et dont une partie avait déjà paru dans les *Adversaria* de Ludwig (5). Quoique les observations de Gréding n'aient pour objet que les autopsies cadavériques de personnes mélancoliques, maniaques, épileptiques et apoplectiques, cependant le soin étonnant et la pa-

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des inflammations occultes et chroniques. in-8°. Vienne, 1790.

(2) *Abermal* etc., c'est-à-dire, Encore un mémoire sur les caractères et le traitement de la peste. in-8°. Riga, 1790.

(3) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur les changemens et les phénomènes périodiques dans l'état de santé et de maladie : trad. du latin. in-8°. Léipsick, 1790.

(4) *Memorabilia clinica. in-8°. Hal.* 1790. *vol. I. fasc.* 1.

(5) *J. E. Greding*, *Saemmtliche* etc., c'est-à-dire, OEuvres complètes de médecine, publiées par C. G. Gréding. in-8°. Greiz, 1790.

tience infatigable que l'auteur, médecin de l'hôpital des fous à Waldheim, apporta dans toutes les ouvertures de cadavres, font que les travaux dont son livre renferme les résultats, ont donné une idée beaucoup plus exacte de ces maladies.

Philippe-Frédéric Meckel, dont l'incomparable cabinet est surtout riche en pièces instructives d'anatomie pathologique, entreprit des cours publics pour répandre le goût de cette science indispensable au médecin praticien. Il forma plusieurs jeunes gens qui choisirent différens points d'anatomie pathologique pour sujets de leurs savantes dissertations inaugurales, et en tête desquels on doit citer deux Suisses, Othmar Heer (1) et David Rahn (2).

ARTICLE TROISIÈME.

Matière médicale et thérapeutique.

OUTRE la continuation de l'excellent ouvrage de Jean-André Murray (3), la matière médicale acquit plusieurs bons manuels, dont le principal est celui de Guillaume Cullen, traduit deux fois en allemand dans la même année par Hahnemann (4) et par Consbruch (5). L'auteur combina fort heureusement la thérapeutique générale avec la matière médicale, et fit preuve d'une rare conséquence dans l'application de ses principes physiologiques et pathologiques à ces deux branches de la médecine. Sans se perdre en hy-

(1) *De renum morbis, diss. Halæ*, 1790.
(2) *De passione iliacâ, diss. Halæ*, 1791.
(3) *Apparatus medicaminum, vol. V. Gott.* 1790.
(4) In-8°. Léipsick, 1790.
(5) In-8°. Léipsick, 1790.

pothèses sur les changemens que les remèdes apportent dans les élémens premiers, il s'attacha à tirer d'observations certaines des conclusions qui pussent faire connaître la manière prochaine dont agissent ces substances, et diriger le médecin dans leur emploi.

Le public accueillit fort bien aussi le manuel de pharmacologie de Frédéric-Charles-Albert Gren (1), mais plus à cause de la réputation fondée dont l'auteur jouissait en chimie, qu'à raison de la valeur réelle du livre lui-même. Gren, n'ayant pas d'expérience en médecine, part du faux principe que la connaissance de l'activité des médicamens dépend de celle de la prédominance des élémens que la chimie enseigne à découvrir, et il indique un plan certain pour établir sur cette idée une classification scientifique et systématique.

D'après sa supposition, l'identité des principes constituans prouve celle du mode d'action, et lorsqu'un principe actif paraît manquer, alors le remède lui-même est inactif, que l'expérience prononce ou non le contraire. De là vient que Gren range, sans balancer, le fiel de bœuf, les yeux d'écrevisses et un grand nombre d'autres substances, parmi les médicamens inutiles : de là viennent aussi les nombreux jugemens superficiels et inexacts dont son livre est rempli.

Les Anglais étaient encore peu avancés, ou au moins fort en arrière des Allemands, pour ce qui concerne la thérapeutique générale, ainsi qu'on peut le voir en comparant le misérable ouvrage de Thomas Jameson sur les délayans (2) avec la dissertation inaugurale de J. N. Schülze sur le traitement à opposer

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de pathologie ou de la doctrine des médicamens. Halle, 1790. 1791.

(2) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles remarques pratiques sur les délayans : trad. de l'anglais. in-8°. Leipsick, 1790.

aux mouvemens irréguliers des humeurs qui circulent dans le bas-ventre (1). Pendant que l'Anglais méconnaissait entièrement l'influence des organes sur l'état des humeurs, pendant qu'il parlait à chaque instant d'apporter un changement immédiat dans ces dernières, le disciple de l'école de Halle, se conformant aux idées de son grand maître, J. C. Reil, donnait une excellente instruction pour guérir les obstructions des viscères abdominaux, maladie sur la théorie de laquelle il faisait rejaillir la plus vive lumière.

On ne saurait disconvenir qu'Auguste-Frédéric Hecker n'ait eu de bonnes intentions en publiant un ouvrage périodique destiné à répandre le goût de la thérapeutique générale (2); mais le plan qu'il adopta n'est pas exempt de vices, et l'exécution répond encore bien moins à l'attente des connaisseurs. Une science telle que la thérapeutique générale, cette philosophie de la médecine, ne peut faire que des progrès fort lents. A la vérité, elle profite de chaque nouveau système; mais les principes fondamentaux n'en demeurent pas moins les mêmes dans tous les temps et au sein de toutes les écoles qui n'ont pas entièrement abandonné la nature et la vérité. Hecker remplit une grande partie de son journal d'inutiles traductions d'ouvrages latins fort connus, d'idées très-hypothétiques, et de critiques écrites avec partialité, ce qui en diminue beaucoup le prix.

Quant aux nouvelles méthodes dont l'emploi contre diverses maladies devint plus général, l'alliance de la chimie moderne avec la médecine donna lieu d'examiner d'une manière plus particulière l'in-

(1) *Diss. de motûs humorum impedimentis, præcipue in abdomine, tollendis.* in-8°. *Hal.* 1790.

(2) *Archiv.* etc., c'est-à-dire, Archives de thérapeutique générale. in-8°. Berlin, 1790. 1792. — *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouvelles archives de thérapeutique générale. in-8°. Léipsick, 1793.

fluence que les différentes espèces d'air exercent sur le corps humain.

Fourcroy fit des expériences instructives avec l'oxigène sur vingt phthisiques. Il trouva que ce gaz inspiré commence ordinairement par calmer les douleurs et diminuer la toux, mais que l'amélioration apparente ne continue pas, et qu'après un temps fort court, les accidens inflammatoires augmentent d'intensité, de sorte que l'état des malades s'aggrave évidemment. Au contraire, il remarqua que l'oxigène est très-salutaire dans la chlorose, les scrophules, le rachitisme et l'asthme humide (1).

Il eut bien certainement raison d'attribuer à l'exaltation de l'irritabilité et à l'augmentation de la chaleur animale, les inconvéniens qu'entraîne l'inspiration du gaz oxigène dans la phthisie pulmonaire; mais il se trompa en ne faisant point attention aux périodes et aux espèces de la maladie, car autant l'irritation de l'air vital doit être nuisible dans une pulmonie inflammatoire, autant elle sera, au contraire, avantageuse lorsque l'atonie des poumons est portée à son comble. J. B. Baumes put donc à juste titre recommander l'emploi de l'oxigène dans la phthisie, de même que dans l'asthme et l'asphyxie (2).

On peut, d'après les mêmes principes, se rendre raison de l'utilité d'un air médiocrément pur et même altéré dans les fièvres aiguës, où se remarque une grande tendance à la décomposition. M. Herz, Minderer et autres, publièrent cette année des observations constatant les inconvéniens de l'oxigène pur dans les fièvres putrides. Herz ne donna pas une explication heureuse de ce phénomène, qui dépend,

(1) Annales de chimie, A. 1790. tom. IV. p. 116.

(2) Douze thèses de médecine etc. Nismes, 1790: dans *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, A. 1791. T. III. p. 147.

suivant lui, de ce que l'air altéré étant déjà sursaturé de particules putrides, il est difficile que le corps dégage une nouvelle quantité de ces dernières. On l'explique d'une manière bien plus vraisemblable en ayant égard aux propriétés irritantes de l'oxigène, et aux suites fâcheuses qu'il entraîne dans le période inflammatoire d'une fièvre putride.

L'efficacité de l'opium fut soumise à un examen sévère et impartial. Malgré que Sydenham et plusieurs autres écrivains l'eussent rangé au nombre des excitans les plus énergiques, on avait depuis longtemps contracté l'habitude de le considérer uniquement comme un calmant et un stupéfiant. Les expériences de Guillaume Alexandre semblaient même encore confirmer que ce remède diminue l'irritabilité (1), et Alexandre Grant conseilla, comme Conti (2), de l'appliquer extérieurement sur les ulcères de mauvais caractère, lorsque la partie qui en est le siége jouit d'une trop grande irritabilité (3).

Mais quelques médecins français firent, d'un autre côté, des remarques intéressantes sur l'efficacité extraordinaire de l'opium dans les cas où il est nécessaire de réveiller et d'activer l'irritabilité. Souville observa même que ce remède est utile dans la maladie vénérienne, lorsque l'irritabilité se trouve morbifiquement exaltée, et Pierre Frank l'administra en même temps que le quinquina, et avec le plus grand succès, chez des personnes atteintes d'accidens siphilitiques opiniâtres (4). Cet excellent remède recouvra ainsi dans le traitement de la siphilis la juste répu-

(1) *Diss. de partibus corporis humani, quæ viribus opii parent.* in-8°. *Edinb.* 1790.

(2) *Hufeland*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de la médecine française, P. I. p. 87.

(3) *Meckel*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouvelles archives de médecine pratique. in-8°. Léipsick, 1790. P. II. p. 145.

(4) *Hufeland*, *l. c.* p. 79.

tation que les expériences faites avec légèreté par les Anglais lui avaient enlevée (1). Thomas Kirkland l'essaya comme antiphlogistique dans la grangrène inflammatoire, et se trouva fort bien de son emploi; mais Hamilton l'avait déjà conseillé uni au mercure dans les inflammations (2).

Cette année les Anglais recommandèrent l'écorce d'angustura, en la plaçant au nombre des toniques les plus actifs. J. Ewer et A. Williams, tous deux médecins à la Trinité, avaient les premiers parlé, en 1788, de cette écorce, qui vient des possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale. Ils la vantèrent surtout contre les fièvres intermittentes, les dyssenteries et les fièvres putrides, et lui donnèrent même la préférence sur le quinquina ordinaire, parce qu'au lieu de resserrer le ventre, elle provoque au contraire légèrement les selles (3). Un apothicaire de Londres, A. Brande, s'occupa de son analyse et de ses vertus: il trouva qu'elle renferme en abondance un principe amer, une substance résineuse et une huile volatile: il confirma aussi tout ce que les médecins américains avaient rapporté de son efficacité (4). G. Wilkinson la vanta également à cause de la promptitude de ses effets dans les fièvres intermittentes, des doses peu considérables auxquelles il est nécessaire de la donner, et des propriétés cordiales dont elle jouit (5). En 1790 on l'employa de même en

(1) *Arnemann, De morbo venereo analecta quædam. in-4°. Gotting.* 1790.
(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1791. T. III. p. 209.
(3) *London* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine de Londres, année 1789. P. II. p. 154. 158. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIII. p. 321.
(4) *London* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine de Londres, année 1790. P. I. p. 38. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIII. p. 327.
(5) *London* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine de Londres, année 1790. P. IV. p. 331. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIV. p. 334.

Allemagne. Je la prescrivis alors contre les fièvres intermittentes, et j'eus lieu d'être surpris de l'énergie extraordinaire dont elle fit preuve. Elle fut regardée par les uns comme l'écorce d'une *Magnolia* (1), et par les autres comme celle de la *Brucea antidysenterica* (2); mais on se trompa des deux côtés, car l'Amérique méridionale ne nourrit pas une seule espèce de ces deux genres.

Guillaume Fordyce recommanda, dans les fièvres éruptives et les affections malignes, l'acide muriatique qui, tout nouvellement encore, a été tant vanté comme moyen secret. Fordyce avoua que plusieurs empiriques s'en étaient déjà servis pour combattre la putridité. Entre autres, un médecin grec, Constantin Rhodocanacidès, le vendait en 1664 sous le nom de *spiritus mundi alexicacos*, et le conseillait contre la peste et toutes les maladies putrides. Fordyce l'administra dans la petite vérole maligne, les inflammations gangreneuses et les fièvres pétéchiales, à la dose de cent gouttes par jour dans une tisane mucilagineuse. Ce moyen lui suffit pour sauver la vie à beaucoup de malades (3).

Thomas Percivall entreprit d'excellentes recherches sur la manière dont les médicamens agissent (4). Il s'attacha surtout à démontrer par une longue série d'expériences, que ces médicamens ne passent pas sans changement dans la masse des humeurs, mais qu'ils subissent une décomposition chimique, laquelle n'a souvent lieu que dans les organes sécrétoires. En

(1) *F. A. A. Meyer, Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine. in-8°. Léipsick, 1791.

(2) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIV. p. 436.

(3) *A. Letter* etc., c'est-à-dire, Lettre à Sir John Sinclair, concernant les propriétés de l'acide muriatique dans le traitement des maladies putrides. in-8°. Londres, 1790.

(4) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société littéraire et philosophique de Manchester, vol. III. p. 100.

effet, si on réfléchit bien sur ses importantes recherches, on se voit autorisé à conjecturer que les organes digestifs et les glandes mésentériques résolvent les médicamens en leurs élémens, et que ces derniers seuls passent dans la masse du sang, mais que les organes sécrétoires opèrent de nouvelles combinaisons qui décèlent la présence du remède dans les humeurs sécrétées.

Les liqueurs les plus douces produisant les accidens les plus effrayans quand on les injecte dans les veines, comment pouvoir supposer que les médicamens âcres, et que les poisons à petites doses, n'entraîneraient point de suites funestes, si les vaisseaux des organes indispensables à la vie venaient à les recevoir? Nous voyons tous les jours les alimens les plus disparates ne donner jamais naissance qu'à un seul et même fluide homogène : pourquoi la nature ne soumettrait-elle pas les médicamens à une élaboration analogue? Mais nous remarquons aussi que lorsqu'on administre un oxide métallique, c'est le métal, et non l'oxide, qui se trouve dans les humeurs sécrétées : qu'après l'usage du soufre, ces dernières renferment du foie de soufre, et non pas du soufre pur; enfin, qu'après les frictions faites avec la térébenthine, l'urine exhale l'odeur non pas de cette substance, mais de la violette. On peut en conclure avec vraisemblance que les élémens des médicamens subissent, dans notre corps, des décompositions et des recompositions incompréhensibles pour nous, mais qui plus que toute autre chose nous prouvent combien est immense l'empire que la force vitale exerce sur les lois des corps inertes.

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

Cette année la chirurgie reçut une addition de la plus haute importance par la publication de la méthode que Vénel, médecin à Orbe, dans le canton de Berne, découvrit pour guérir radicalement les déviations des jambes et des pieds. Depuis long-temps déjà Vénel avait établi un hospice exclusivement destiné à recevoir les enfans dont les pieds étaient difformes de naissance, et opéré plusieurs cures heureuses à l'aide d'un bandage très-simple, mais surtout en consacrant des soins infatigables au traitement de ses malades.

Cette méthode fut connue pour la première fois en 1790. Ehrmann, à Francfort-sur-le-Mein, l'apprit d'un jeune homme nommé Wantzel, qui avait été guéri d'une distorsion du pied dans l'institut de Vénel (1). Il en fit part à Auguste Bruckner, physicien de Gotha, qui, plus tard, en révéla tous les détails (2).

Hermann-Joseph Brunninghausen donna des préceptes certains pour guérir les fractures de la clavicule sans raccourcissement (3). Sa méthode consistait à opérer une extension continuelle, à soutenir dans le même temps le bras et l'épaule, et à maintenir ainsi les extrémités des os toujours en contact. Cependant, comme à l'époque de la publication de son estimable mémoire, il n'avait encore éprouvé

(1) *Journal von* etc., c'est-à-dire, Journal de et pour l'Allemagne, N. 8. p. 91. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1791. n. 1. p. 24.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, théories et contradictions, etc. N. 12. p. 5.

(3) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur la fracture de la clavicule. in-8°. Wurtzbourg, 1790.

que sur deux malades l'efficacité du procédé qu'il proposait, et qu'il attaqua un peu trop vivement Bell, Desault et autres chirurgiens d'un grand mérite, on ne saurait méconnaître des traces bien visibles de partialité dans l'apologie qu'il fait de sa méthode.

Le baron Percy proposa, pour l'opération de la fistule à l'anus, un gorgeret en bois très-commode. Cet instrument, mousse à l'extrémité, et recourbé sur ses bords, était déjà connu en Allemagne, et Marchettis en est le véritable inventeur (1). Il a surtout l'avantage de permettre à l'opérateur d'introduire les sondes et le syringotome sans tirailler ni déchirer les parties : il facilite aussi l'introduction de la charpie, et l'application des caustiques.

Le troisième volume de l'ouvrage de Richter forme le traité le plus complet et le plus utile que nous possédions sur les maladies des yeux. La cataracte et l'amaurose y sont discutées, sous le rapport de la théorie et de la pratique, de manière que les articles qui les concernent se liront avec fruit dans plusieurs siècles. La nosologie complète des maladies des yeux, que Guillaume Rowley publia cette année (2), ne peut elle-même être comparée avec le travail de Richter, ni pour le style, ni pour l'utilité, ni pour les règles qu'elle renferme.

François-Joseph Hofer donna, sur les appareils de chirurgie, un ouvrage prolixe où l'on trouve rassemblés sans goût et sans jugement, un nombre infini de bandages utiles et inutiles, de longs extraits tirés d'autres livres, et mille choses semblables qui n'ont point rapport au sujet (3).

(1) Journal de médecine, tom. LXXXII, année 1790. février, p. 37.

(2) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité des principales maladies de l'œil et des paupières. in-8°. Londres, 1790.

(3) *Lehrsaetze* etc., c'est-à-dire, Principes des bandages chirurgicaux. in-8°. Erlangue, 1790—1793.

P. F. H. Grasméyer (1) discuta les différentes méthodes proposées pour reconnaître les qualités du pus, et proposa la dissolution de potasse, dont l'expérience n'a pas constaté l'utilité.

Frédéric-Guillaume Voigtel, digne élève d'un des plus grands maîtres dans l'art des accouchemens, fit paraître un excellent manuel de séméiotique, destiné aux accoucheurs. Il y développa l'art du toucher, et indiqua les signes auxquels on peut reconnaître les différentes positions que l'enfant affecte (2).

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique.

Un des principaux objets qui éveillèrent l'attention des médecins et du public, fut celui de rappeler les asphyxiés à la vie. En Angleterre, où les projets de toute espèce trouvent si facilement des protecteurs, on vit s'établir une société qui prit le nom d'*humaine*, et qui fit en effet beaucoup de bien. Cette société proposa un prix pour le meilleur traité qui paraîtrait sur les moyens de rendre l'existence aux personnes asphyxiées. Les mémoires d'Edmond Goodwyn et de Charles Kite, médecins de Londres, furent tous deux couronnés.

Le premier appliqua les nouvelles découvertes faites en chimie, à la théorie de la manière dont les noyés périssent (3). Il prouva que sous l'eau la mort est

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du pus. in-8°. Gottingue, 1790.

(2) *Fragmenta semiologiæ obstetriciæ*. in-4°. *Hal.* 1790.

(3) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Examen de l'asphyxie produite par la strangulation, la suffocation sous l'eau et les gaz méphitiques: trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1790.

causée principalement par le manque d'oxigène, et que le meilleur moyen de rappeler à la vie une personne asphyxiée de cette manière, consiste non-seulement à la réchauffer, mais encore à lui insuffler de l'oxigène dans les poumons à l'aide de la machine de Nooth. Bientôt après Gorcy proposa une machine fort bien imaginée, avec laquelle on retire d'abord tout l'air méphitique des poumons, après quoi on y porte de l'air vital (1).

Kite soutint que l'accumulation du sang dans les oreillettes droite et gauche est la cause de la mort des noyés : aussi recommanda-t-il de pratiquer la saignée avant de recourir aux irritans pour réveiller la force opprimée des muscles (2).

En Allemagne, Samuel-Gottl. Vogel acquit de grands droits à notre reconnaissance par ses recherches sur les causes qui font qu'on parvient si rarement à sauver les noyés (3). Il trouva que la principale est le long séjour que l'infortuné a fait sous l'eau, et réduisit à deux heures le laps de temps pendant la durée duquel on peut le rappeler à la vie. Quelquefois aussi la mort dépend d'une cause accidentelle qui vient compliquer la précédente : dans tous les autres cas, elle est le résultat de la maladresse avec laquelle les secours sont administrés. Du reste, Vogel tomba d'accord avec Kite pour ce qui concerne la théorie de ce genre de mort, et les moyens auxquels on doit recourir. Il recommanda non moins fortement la saignée, dont G. F. Hoffmann restrei-

(1) *Gren*, *Journal der* etc, c'est-à-dire, Journal de physique, T. II. p. 1. — *Hufeland Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de la médecine française, T. I. p. 359.

(2) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les moyens de rappeler les asphyxiés à la vie : trad. de l'anglais. in-8°. Leipsick, 1790.

(3) *Diatribe de caussis quare tot submersi in vitam non revocentur.* in-8°. *Hamburg.* 1790.

gnit avec prudence l'emploi dans un fort bon écrit populaire (1).

L'attention se dirigea généralement cette année sur les dangers de l'inhumation précipitée, qui avaient été déjà signalés par Bruhier et Brinkmann, et qui furent vivement représentés par plusieurs médecins célèbres. C'est ce que fit entre autres C. G. Hufeland (2). Il insista dans le même temps sur la nécessité de mettre à exécution le projet déjà conçu par Pierre Frank (3), d'établir des maisons où les cadavres fussent conservés jusqu'à ce qu'on y reconnût manifestement des traces de putréfaction. Son ouvrage fit une sensation profonde, et plusieurs villes de l'Allemagne formèrent des établissemens de ce genre, comme on en avait déjà précédemment institué dans les Etats soumis à la monarchie autrichienne.

CHAPITRE TROISIÈME.

Etat de la Médecine en 1791.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

Samuel-Thomas Soemmering prouva, par son manuel, qui surpasse de beaucoup tout ce que ses prédécesseurs avaient pu faire, combien il est utile de réunir et de concilier ensemble l'anatomie et la phy-

(1) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur l'asphyxie et les morts violentes en général. in-8°. Cobourg, 1790.

(2) *Neuer* etc., c'est-à-dire, Nouveau mercure allemand, année 1790. cah. 5. p. 11-39.

(3) *System* etc., c'est-à-dire, Système de police médicale, T. IV, p. 747.

siologie (1). Ce livre renferme des descriptions si exactes, que la critique la plus sévère ne peut y trouver rien à reprendre : les descriptions présentent tant de choses nouvelles, que l'anatomiste même le plus versé dans la connaissance du corps humain en retirera toujours de l'instruction : il y règne une telle circonspection dans les théories physiologiques, que sous ce seul point de vue on peut le considérer comme un ouvrage inimitable ; enfin, la diction en est si claire et si précise, que le bon goût lui-même se trouve satisfait.

A l'égard des nouveautés que ce chef-d'œuvre renferme, je crois que les suivantes sont les principales.

On distingue dans l'ostéologie des remarques intéressantes sur la différence que les os présentent suivant le sexe, l'âge et les nations, l'opinion que la moelle ne sert qu'à rendre les os plus légers, celle que les lymphatiques sont destinés à former le système osseux, et l'excellent traité des dents dont le renouvellement est expliqué avec la plus grande clarté.

Dans la myologie, il faut remarquer surtout le traité de l'irritabilité, que l'auteur distingue de la sensibilité. Il la considère aussi comme une force exclusivement propre à la fibre musculaire, et rapporte un grand nombre de faits qui en démontrent les propriétés jusqu'à l'évidence. Sa description des bourses muqueuses est basée sur celle de Monro et de Fourcroy, mais cependant remplie d'observations neuves et intéressantes.

Dans l'angéiologie on admire la description classique du cœur, et on apprécie les raisons que l'auteur allègue pour prouver qu'il ne se perd pas un seul nerf dans la substance de cet organe. En traitant de la

(1) *Vom Baue* etc., c'est-à-dire, De la fabrique du corps humain. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791. 1796.

circulation, il fait connaître les moyens qui contribuent à la marche du sang indépendamment de la force impulsive du cœur. Il décrit les vaisseaux lymphatiques d'une manière incomparable ; mais les veines sont traitées un peu superficiellement.

Il est impossible de trouver des descriptions plus parfaites que celle du cerveau et des nerfs : à cet égard on n'admire pas moins la nomenclature dont Soemmering fait choix, que la grande circonspection avec laquelle il tire ses conclusions physiologiques.

Dans sa splanchnologie qui parut cinq années plus tard, je trouve, outre un attachement bien prononcé aux idées de C. L. Hoffmann sur la putridité et les organes purificatoires, un développement fort juste de l'usage qu'ont les poumons d'entretenir un degré uniforme de chaleur, une théorie exacte de la voix et du mécanisme de la prononciation, enfin une description parfaite du péritoine et de toutes ses duplicatures. L'auteur pense que la rate sert à atténuer le sang et à le rendre plus apte à la sécrétion de la bile. Il compare la digestion à une douce combustion ou à une combinaison lente de l'oxigène avec l'hydrogène et le carbone ; mais il paraît n'avoir pas bien saisi les principes de la chimie pneumatique. Il insiste d'une manière particulière sur les sympathies de l'estomac, qu'il prouve par une multitude de faits et d'observations.

Le manuel de G. F. Hildebrant est, à tous égards, fort en arrière de l'ouvrage de Soemmering (1). Le troisième volume de ce livre, contenant la splanchnologie, parut en 1791. Le défaut d'ordre, la prolixité de la diction, le peu de justesse des descriptions, et un grand nombre même d'inexactitudes évidentes, lui assignent un rang fort peu distingué.

(1) *Lehrbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'anatomie humaine. in-8°. Brunswick, 1789—1792.

La description du cerveau et des nerfs par Malacarne renferme bien quelques observations nouvelles, mais aussi tant de preuves de l'insuffisance des connaissances de l'auteur, qu'on ne saurait nullement la recommander. Malacarne distingue encore les nerfs du mouvement et du sentiment d'après leur mollesse ou leur dureté, regarde les filets accessoires de la troisième et de la quatrième paire comme des nerfs distincts, pense que les trois branches de la cinquième paire forment autant de nerfs séparés, et n'est nulle part au courant des nouvelles découvertes.

Jean-Léonhard Fischer acquit, au contraire, de justes titres pour être rangé parmi les principaux anatomistes, non-seulement à cause de son excellente description des nerfs lombaires et sacrés (1), mais encore à cause de son manuel d'anatomie pratique (2).

Parmi les plus importans des opuscules anatomiques qui parurent cette année, un des principaux est l'intéressant traité de Samuel-Thomas Soemmering sur les monstres (3). Le célèbre anatomiste y décrit surtout avec une habileté et une précision extraordinaires ceux qui n'ont pas de cerveau, ou qui portent plusieurs têtes. Cependant on peut élever bien des doutes sur la conclusion physiologique qu'il en tire, celle que les nerfs agissent indépendamment du cerveau, et que ce viscère n'est pas indispensable à la vie.

L'école de Meckel produisit deux précieuses dissertations inaugurales : l'une traite des changemens et des variétés de l'hymen, et prouve que cette mem-

(3) *Descriptio anatomica nervorum lumbalium, sacralium et extremitatum inferiorum. in-fol. Lips.* 1791.

(2) *Anweisung* etc., c'est-à-dire, Manuel d'anatomie pratique. in-8°. Léipsick, 1791.

(3) *Abbildungen* etc., c'est-à-dire, Figures et descriptions de quelques monstres qui se trouvaient autrefois dans le cabinet d'anatomie de Cassel. in-fol. Mayence, 1791.

brane n'est quelquefois détruite ni par la grossesse, ni par l'accouchement (1); l'autre constate l'existence des fibres musculaires de l'utérus, dont elle offre une excellente figure, et fait voir que Walter ne put point parvenir à reconnaître la structure musculeuse de la matrice, uniquement parce qu'il ne détachait pas avec assez de soin le péritoine de la surface du viscère (2).

La plus grande de toutes les découvertes physiologiques qui furent faites pendant le cours des dix dernières années du dix-huitième siècle, date de l'année 1791. Elle concerne la propriété qu'ont les nerfs et les muscles d'être irrités d'une manière particulière par le contact de deux métaux différens. Aloysius Galvani, d'après lequel cette propriété remarquable prit le nom de *galvanisme*, ne parvint à la découvrir que par l'effet d'un hasard heureux (3). Il avait déjà remarqué l'influence que l'électricité exerce sur l'irritabilité, lorsqu'on charge les nerfs ou les muscles avec des métaux, et il voulait alors examiner l'action que l'électricité répandue au milieu de l'atmosphère produit sur les mouvemens des muscles. Pour y parvenir, il exposa dans un jardin plusieurs grenouilles à l'air, entre les barreaux d'une grille de fer : le hasard voulut qu'il touchât cette dernière avec une aiguille de cuivre passée au travers de la colonne vertébrale d'un des animaux, et il vit sur-le-champ des convulsions se déclarer. Les mêmes mouvemens reparaissaient toutes les fois qu'il touchait les nerfs ou les muscles à nu avec deux métaux différens, mais cessaient lorsqu'il plaçait des corps idio-électriques

(1) *Jean-Guillaume Tolberg*, *Diss. de varietate hymenum.* in-4°. *Halæ*, 1791.

(2) *O. F. Rosenberger*, *Diss. de viribus partum efficientibus generatim et de utero speciatim.* in-4°. *Halæ*, 1791.

(3) *A. Galvani*, *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius.* in-4°. *Bonon.* 1791.

dans l'intervalle. Il s'empressa un peu trop de conclure, d'après ces expériences fort remarquables, que les muscles possèdent les deux électricités positive et négative : il compara donc la structure de la fibre musculaire avec la bouteille de Leyde, qui est électrisée positivement dans son intérieur et négativement à l'extérieur, et suivant son opinion, le conducteur positif dans les muscles est le nerf qui apporte la matière électrique du cerveau. Alexandre Volta soutint, au contraire, que l'électricité est positive dans les muscles et négative dans les nerfs. Eusèbe Valli trouva que l'opium et les autres narcotiques appliqués sur le cerveau ne sont point en état d'affaiblir le galvanisme (1).

Galvani et Jean Aldini avaient prétendu que les métaux qui servent à l'armature n'ont pas toujours besoin d'être différens ; mais Volta démontra le contraire : il remarqua aussi qu'il n'est pas absolument nécessaire de mettre les nerfs et les muscles à nu, puisque le simple contact du bout de la langue avec les deux métaux suffit pour donner lieu à la sensation d'une saveur acide.

Cette importante découverte ne fut connue que l'année suivante en Allemagne. Edmond - Joseph Schmuck paraît être le seul qui ait commencé ses expériences superficielles dès l'année 1791. Son ouvrage ne contient, dans la réalité, rien de plus que ce qui avait été observé par Galvani (2).

Le magnétisme animal, presque entièrement oublié en France, commença, pour la première fois, à faire sensation en Hollande lorsqu'un soldat français,

(1) *A. Galvani, Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de l'influence de l'électricité animale sur le mouvement des muscles, avec quelques opuscules de Valli, Carminati et Volta : trad. du latin et de l'italien par J. Mayer. in-8°. Prague, 1793.

(2) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'électricité animale. in-8°. Manheim, 1792.

nommé Niphond, s'en fut servi pour guérir une jeune orpheline atteinte d'une maladie nerveuse. Floris-Jacques Voltelen saisit cette occasion pour donner l'histoire du magnétisme, dans laquelle il invite ses lecteurs à ne pas s'en laisser imposer par la fourberie ; mais Jean Veirac, traducteur du discours, se montra panégyriste ignorant de ce charlatanisme (1).

En Allemagne, Ebérhard Gmélin était le seul défenseur du magnétisme animal, qu'il regardait comme une variété de l'électricité animale, d'après plusieurs observations intéressantes dont il fit connaître les détails au public. Quoiqu'il paraisse établir son jugement avec calme et impartialité, cependant il ne peut se défendre de quelques hypothèses sur le feu élémentaire, et sur son foyer dans le corps humain (2).

Un médecin philosophe, F. Joseph Gall (3), publia, sur la nature de l'homme, un ouvrage classique et exécuté d'après un plan bien raisonné. Il compara en effet d'une manière pénible et instructive les plantes et les animaux avec l'économie du corps humain, et parvint ainsi à découvrir une force élémentaire de tous les corps organisés que l'on connaissait bien déjà sous le nom d'irritabilité, mais dont il indiqua parfaitement les lois, et qu'il prouva, surtout contre Platner, être tout-à-fait indépendante de l'âme. Il ne chercha la nature de l'homme ni dans l'âme, ni dans l'organisation des solides, ni dans le mélange des fluides, mais dans toutes ces circonstances à la fois. On doit particulièrement distinguer l'excellent chapitre des efforts de la nature et de l'art dans les maladies, ainsi que la bonne dis-

(1) *Redevoering over het dierlyk Magnetismus*, in-8°. *Leyden*, 1791.

(2) *Materialien* etc., c'est-à-dire, Matériaux pour l'anthropologie, tom. I. in-8°. Tubingue, 1791.

(3) *Philosophische* etc., c'est-à-dire, Recherches philosophiques et médicales sur la nature et l'art, T. I. in-8°. Iéna, 1791.

tinction établie entre la lassitude, l'épuisement et l'oppression des forces. J'ai adopté cette division dans mon Manuel de pathologie, et je la crois encore bien plus essentielle que celle de la faiblesse directe et indirecte.

L'essai d'Henri Nudow sur le sommeil (1), où l'auteur a profité des idées de Platner, et le traité extrêmement instructif de G. Fordyce sur la digestion, méritent de tenir place parmi les meilleurs ouvrages philosophiques écrits dans les dix dernières années du dix-huitième siècle (2). L'opinion que l'albumine est la substance nutritive proprement dite; la vérité que les plantes et quelques animaux n'ont besoin que d'eau et d'air pour leur nourriture, et pour attirer le carbone et l'oxigène, le premier comme aliment, l'autre comme stimulant; la grande vérité que la digestion, la chylification et la sanguification font éprouver aux élémens une décomposition totale, ou au moins une modification importante, qui ne peuvent avoir lieu que dans le corps vivant, tous ces différens points de doctrine sont discutés de la manière la plus lumineuse par Fordyce.

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Guillaume-Godefroy Ploucquet essaya de s'opposer aux progrès que faisait l'indifférence des médecins pour les systèmes nosologiques, en publiant une nouvelle classification qu'il espérait devoir rendre

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une théorie du sommeil. in-8°. Koenisberg, 1791.

(2) *A treatise* etc. c'est-à-dire, Traité de la digestion. in-8°. Londres, 1791.

toutes les précédentes inutiles (1). En même temps il créa une nomenclature qui, de même que son système entier, prouve combien il manque de jugement, malgré toute son érudition.

Quoiqu'à l'entendre parler son système soit naturel, cependant il choque à chaque instant les lois de la logique, puisqu'une foule de maladies y trouvent place dans plusieurs classes différentes, et qu'on n'y découvre pas un seul principe fixe de classification. La première classe, à laquelle il donne le nom d'affections nerveuses, comprend les inflammations et les maladies du sentiment et du mouvement. La seconde renferme les altérations du mouvement du sang qui auraient pu être rapportées à la première classe, puisque les inflammations supposent également un état anormal de la circulation. Dans la troisième classe se trouvent les maladies de la respiration. Ploucquet aurait aussi bien fait de constituer une classe distincte des affections de toutes les autres fonctions du corps. La quatrième classe est formée par les maladies de la nutrition, et la cinquième par celles des évacuations, au nombre desquelles il en place un grand nombre qui se voient déjà dans la seconde sous le nom d'écoulemens. Enfin, la sixième traite des maladies du sexe, et la septième de celles de l'habitude extérieure du corps.

La nomenclature est encore plus vicieuse que la classification. L'auteur conçut l'idée bizarre de remplacer les noms les plus ordinaires des maladies par des dénominations grecques de son invention, et par exemple de dire toujours *Aeolecthyma* au lieu de *Variolæ*. Il n'allègue aucune raison satisfaisante pour excuser cette conduite qui rend son ouvrage si obscur. L'invention même des noms prouve qu'il est fort

(1) *Delineatio systematis nosologici naturæ accommodati, in*-8°. *Tubing.* 1791—1793.

peu familier avec la langue grecque: ainsi partout on trouve le dialecte ionien usité dans les mots composés, et la terminaison *nusi* employée au lieu de celle de *nosi:* un helléniste ne peut s'empêcher de hausser les épaules en trouvant des mots tels que *langnevmicus*, *peritropenusi*, *etc.* Je n'ai pas besoin d'insister sur les difficultés infinies que cette nomenclature présente à l'étudiant.

On avait encore une si haute idée du Manuel pathologique de Jérôme-David Gaubius, que Chrétien-Godefroi Gruner en publia une édition allemande (1). Cependant le traducteur trouva qu'il était déjà nécessaire d'alléguer de nouveaux argumens en faveur de la théorie humorale qui commençait à tomber en désuétude, et que ce Manuel avait tant contribué à répandre.

L'humorisme fut aussi défendu par Georges Wédéking (2), d'après les principes de C. L. Hoffmann. Wédéking publia en effet une théorie de l'inflammation, dans laquelle il attribua cette maladie aux particules âcres et putrescibles du sang, et rapporta les expériences d'Hewson, pour prouver que le sang tombe réellement en dissolution dans les phlegmasies; mais on doit interpréter ces expériences d'une toute autre manière, car elles ne nous font connaître que les circonstances dans lesquelles le sang se recouvre d'une croûte inflammatoire, et on ne peut pas plus attribuer cette dernière à sa dépravation et à son atténuation, qu'à son épaississement, comme le faisait l'école de Boerhaave. Je crois avoir prouvé que la facilité avec laquelle les élémens du fluide circulatoire se séparent par suite de la rapidité de son

(1) *Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Elémens de pathologie médicale. in-8°. Berlin, 1791.

(2) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Théorie générale des inflammations et de leurs terminaisons. in-8°. Léipsick, 1791.

mouvement, est la seule cause de cette croûte inflammatoire. Il est inconcevable que l'auteur fasse provenir de la tendance du sang à la putréfaction, la fièvre inflammatoire qui se déclare si souvent à la suite des plaies, qu'il révoque en doute l'existence des phlegmasies chroniques d'après de simples raisons théoriques, qu'il attribue le pus à une âcreté putride, et enfin qu'il prétende que cette humeur se forme toujours dans le tissu cellulaire, et jamais dans les vaisseaux. Je ne répéterai pas ici toutes les raisons par lesquelles j'ai combattu ailleurs ces idées (1).

Wédéking fit répondre par Georg. Charl. Eulog. Woelfing (2), aux objections très-modérées qu'A. G. Richter avait faites contre sa théorie (3); mais le vain appareil d'une méthode démonstrative ne saurait suppléer à la faiblesse et à l'insuffisance d'argumens qui ne sont fondés que sur la théorie. Wédéking écouta moins les préjugés de l'école dans ses œuvres mêlées (4). Là on trouve avec satisfaction des idées plus saines sur le développement des maladies bilieuses et sur les inconvéniens des purgatifs. On est surpris toutefois d'y lire la description de l'inflammation du pancréas et de tous les symptômes qui la caractérisent, tandis que l'auteur avoue n'avoir jamais vu cette maladie, et ne connaître non plus aucune observation qui y soit relative. Que deviendrait la pathologie si on se permettait ainsi de puiser dans son imagination les traits distinctifs des différentes affections? Cependant plusieurs écrivains

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de pathologie, T. II. §. 213 226.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une critique de la critique que Richter a faite de la théorie des phlegmasies de Wédéking. in-8°. Léipsick, 1792.

(3) *Chirurgische* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque de chirurgie, T. XI. p. 232—250.

(4) *Aufsaetze* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur divers objets importans de médecine. in-8°. Léipsick, 1791.

estimés ont adopté depuis cette funeste coutume, et leurs tentatives ont même été reçues avec applaudissement.

L'un des élèves de Wédéking publia, d'après les principes de la théorie de son maître, un traité général sur les fièvres, avec une classification de ces maladies contraire à toutes les règles de la logique (1).

On n'entreprit pas de nouveaux travaux sur les deux doctrines opposées qui régnaient au sujet de la théorie des maladies, à moins qu'on ne veuille ranger ici la bonne dissertation de M. H. Séémann, qui opposa des raisonnemens physiologiques et pathologiques au système des humoristes (2).

La plupart des écrivains continuèrent d'enrichir la pathologie par leurs observations, et à donner aussi de bonnes monographies. C'est ainsi, par exemple, que M. Sallaba traita la pathologie dans son livre qui a été oublié de trop bonne heure, et dont les principaux avantages, indépendamment du peu d'explications théoriques qu'on y rencontre, consistent dans les tableaux fidèles des maladies et le choix heureux des exemples (3).

Parmi le nombre considérable d'observations isolées ou de recueils d'observations qui parurent cette année, plusieurs se distinguent d'une manière très-avantageuse.

Les plus instructives sont celles qui ont Robert Jackson pour auteur. Ce médecin ayant exercé son art à la Jamaïque, avait eu l'occasion d'étudier les maladies endémiques dans cette contrée, et plus particulièrement la fièvre jaune. On trouve dans son ouvrage une rare érudition classique, et beaucoup

(1) *De febribus in genere, diss. auctore M. Herzig. in-8°. Colon.* 1791.

(2) *Diss. de caussis mutationem humorum ex actione solidorum in fluida derivandis. in-4°. Gotting.* 1791.

(3) *Historia naturalis morborum, P. I. in-8°. Vienn.* 1791.

d'idées nouvelles sur les symptômes actifs, les jours critiques, l'influence de la lune, les avantages de la méthode métasyncritique, etc. (1).

Edmond-Vincent Guldener de Lobes donna une excellente description des complications que la gale présente avec les maladies épidémiques, dans les maisons de travail de Prague (2). Cette monographie, ainsi que les recherches précieuses de Jean-Ernest Wichmann (3), déterminèrent d'une manière plus précise la différence qui existe entre la vraie gale et les éruptions psoriformes. Cependant la théorie de Wichmann n'est pas entièrement hors de doute : cet écrivain attribua la gale à des cirons.

Jean-Phil. Vogler prouva que dans un très-grand nombre de cas la jaunisse provient de l'état spasmodique des organes sécrétoires et excrétoires, et il démontra la grande efficacité des antispasmodiques contre cette affection (4).

Guillaume Butter publia une bonne description de l'angine de poitrine, dont il chercha la cause dans une affection arthritique du diaphragme (5). Ferdinand-Georges Danz écrivit une compilation remplie de jugement et de faits exacts sur la coqueluche (6). Nous devons à Guillaume Leurs un fort bon traité sur les scrophules, dont l'auteur a particulièrement soigné le diagnostic (7).

(1) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité des fièvres de la Jamaïque. in-8°. Londres, 1791.

(2) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur la gale; recueillies dans les maisons de travail de Prague. in-8°. Prague, 1791.

(3) *Aetiologie* etc., c'est-à-dire, Etiologie de la gale. in-8°. Hanovre, 1791.

(4) *Von der* etc., c'est-à-dire, De la jaunisse et de sa guérison. in-8°. Wetzlar, 1791.

(5) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de la maladie communément appelée angine de poitrine. in-8°. Londres, 1791.

(6) *Versuch* etc. c'est-à-dire, Essai d'une histoire générale de la coqueluche. in-8°. Marbourg, 1791.

(7) *Prijsverhandelingen* etc., c'est-à-dire, Mémoires couronnés par la Société de médecine d'Amsterdam, 1791. in-8°. T. I.

La maladie vésiculeuse ou le pemphigus, exanthème extrêmement rare, attira d'une manière spéciale l'attention des médecins, lorsque Jean-Ernest Wichmann l'eut décrite avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il donna ce nom à une maladie de la peau, qui consiste en de larges vésicules remplies d'un fluide séreux, et qui se renouvellent de temps en temps : il la vit à l'état chronique et à l'état aigu ; mais en tout il ne l'observa pas plus de trois fois (1). Vogel (2) et Mezler (3) constatèrent qu'effectivement elle revêt quelquefois la forme chronique.

Il résulte du travail de Wichmann, que la première observation qu'on possède sur le pemphigus, et qui est de Blagden, ne peut pas se rapporter à l'affection qui seule mérite ce nom suivant lui, parce que Blagden ne vit pas les phlyctènes reparaître au même endroit, et qu'il la croyait aussi de nature contagieuse (4). Auguste-Frédéric Hecker compara le pemphigus avec le pourpre, et donna de cette dernière affection une théorie qui n'est pas destituée de vraisemblance : car il pense qu'elle pourrait bien être le produit de l'accumulation des gouttes de la sueur (5).

En 1791, on publia une nouvelle édition de l'excellent ouvrage de Guillaume Grant sur les fièvres, où se remarque une foule d'observations recueillies à

(1) *Beytrag* etc., c'est-à-dire, Mémoire sur le pemphigus. in-4°. Erford, 1791.

(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1791, T. IV. p. 17. 18.

(3) *Ibid.* p. 29.

(4) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIV. p. 673. — Comparez Meyer dans *Baldinger*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin pour les médecins, T. XIII. p. 373.

(5) *A. F. Hecker et F. Loeber*, *Diss. de exanthemate miliari et pemphigo.* in-4°. *Erford*, 1791.

la manière d'Hippocrate et de Sydenham (1). L'accueil favorable qu'on fit à ce livre, de même qu'au traité classique de Léonhard-Louis Finke (2), prouve que les Allemands avaient beaucoup de goût pour les bonnes observations. On tira aussi de l'oubli les commentaires de Clifton Wintringham, écrits depuis un demi-siècle, et on les lut beaucoup en Angleterre et en Allemagne (3). Les observations de Jean-Emmanuel Gilibert avaient également des prétentions à la méthode hippocratique : elles renferment bien quelques détails intéressans sur l'activité que la nature déploie dans les maladies ; mais ces légers avantages ne sauraient dédommager du vide qu'elles laissent à raison de la manière superficielle dont elles sont écrites (4). Celles de Thiéry sur plusieurs épidémies et sur d'autres affections qui se présentèrent à lui en Espagne, sont beaucoup plus précieuses. On y distingue entre autres la description d'une rachialgie épidémique, signalée absolument comme Paul d'Egine nous la dépeint, et d'excellentes remarques au sujet de l'influence de la constitution épidémique sur la gonorrhée, et sur différentes modifications que le climat fait éprouver à la lèpre (5).

Patrice Russel, qui, ayant passé plusieurs années de sa vie à Alep, avait eu l'occasion d'y observer la peste, donna le traité le plus complet que nous ayons sur cette effrayante maladie, et sur les précautions

(1) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur la nature et le traitement des fièvres : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1791.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies bilieuses anomales : trad. du latin. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791.

(3) *De morbis quibusdam commentarii. in*-8°. *Lond.* 1791. — Comparez *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVI. p. 24—116.

(4) *Adversaria medico-practica. in*-8°. *Lugd.* 1791.

(5) Observations de physique et de médecine faites en différens lieux de l'Espagne. in-8°. Paris, 1791.

auxquelles il convient que la police ait recours pour s'opposer efficacement à ses ravages (1).

L'anatomie pathologique fit fort peu d'acquisitions nouvelles, à moins qu'on ne range ici les recherches de Soemmering et de Joseph Wenzel sur les os arthritiques (2), et l'excellente analyse des calculs urinaires par Guillaume Austin (3). Ce dernier prouva que les pierres de la vessie ne proviennent pas de l'urine elle-même, mais que ce sont des précipités salins de l'albumine du mucus des voies urinaires, et qu'elles ne renferment presque pas de substance terreuse.

Henri-Osterdaan Craanen développa très-bien la nature des tubercules pulmonaires, et la différence qu'ils présentent suivant celle de leur siége dans les glandes lymphatiques ou bronchiales (4). J. C. Reil (5) et Baumes (6), recueillirent des observations remarquables sur l'existence des scrophules dans le cerveau. Le premier présuma, non pas sans fondement, qu'un fait de cette nature peut servir à constater l'existence des glandes lymphatiques dans la tête.

La physiologie pathologique d'A. F. Hecker est estimable comme premier essai qui ait été fait dans une partie négligée jusqu'alors; mais la continuation ne répond pas au commencement (7).

(1) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de la peste. in-8°. Londres, 1791.

(2) *Diss. de ossium arthriticorum indole. in-4°. Mogunt.* 1791. — *Blumenbach*, *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Bibliothèque de médecine. T. III. p. 493.

(3) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité sur l'origine et les parties constituantes des calculs urinaires. in-8°. Londres, 1791.

(4) *Diss. de tuberculis pulmonalibus, phthiscos caussis. in-4°. Harderovic.* 1791.

(5) *Memorab. clinic. vol. II. fasc.* 1.

(6) *Hufeland*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de la médecine française, P. II. p. 75.

(7) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Esquisse de la physiologie pathologique. in-8°. Halle, 1791. 1799.

ARTICLE TROISIÈME.

Thérapeutique et matière médicale.

Le principal manuel de matière médicale qui ait paru cette année, a pour auteur Juste Arnemann. Les avantages de ce livre consistent dans la division basée sur les principes du solidisme, l'ordre exact et lumineux qui y règne, le choix de la littérature, et l'indication précise de l'action des médicamens d'après les résultats de l'expérience et de l'observation. Il n'a encore été éclipsé par aucun des manuels publiés jusqu'à ce jour (1). Guillaume Gesenius manque d'ordre et de clarté : ce n'est en grande partie qu'une compilation, et on y trouve une foule de formules vicieuses (2). Le travail d'Antoine Michélitz est meilleur, exécuté avec beaucoup de critique, mais trop incomplet (3).

Guillaume Woodville donna un ouvrage utile sur les plantes officinales : les planches surpassent presque tout ce que les Allemands ont fait en ce genre ; mais le prix coûteux du livre empêche qu'on ne puisse en tirer toute l'utilité dont il pourrait être (4).

Parmi les remèdes nouveaux, il en est peu qui aient acquis une réputation aussi brillante que le muriate de baryte. Adaïr Crawford fut le premier qui l'essaya avec succès en 1789, dans les scrophules et les affections cutanées, à cause de son amertume

(1) *Entwurf* etc., c'est-à-dire, Essai d'une matière médicale pratique. in-8°. Gottingue, 1791. 1792.

(2) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de matière médicale pratique. in-8°. Stendal, 1791.

(3) *Materiæ medicæ vol. I. in-8°. Prag.* 1791.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Botanique médicale contenant la description systématique et générale de toutes les plantes médicinales. in-4°. Londres, 1791—1793. — *A Supplement*, etc., c'est-à-dire, Supplément à la botanique médicale. in-4°. Londres, 1794.

extrême (1). Chr. Guillaume Hufeland le vanta ensuite comme un excellent apéritif dans un très-grand nombre de maladies chroniques (2); mais tout médecin impartial regrettera, en lisant cette dernière apologie, qu'on ait exagéré sans mesure les effets souvent salutaires du médicament, et qu'on l'ait conseillé contre une trop grande multitude d'affections : il blâmera Hufeland, avec raison, de recommander dans l'état d'irritation et d'inflammation des glandes lymphatiques, un remède métallique et stimulant qui ne peut manquer d'avoir alors une action nuisible.

Il y avait déjà quelque temps qu'on avait apporté des provinces espagnoles dans l'Amérique méridionale, la racine d'une fougère inconnue, appelée *calaguala*, et Dominique Gelmetti, médecin à Mantoue, l'avait vantée dans une foule de maladies différentes, mais principalement contre la pleurésie (3). En 1791, Bassian Carminati en soumit les propriétés à la décision de l'expérience : elle lui parut se rapprocher de la racine de plusieurs fougères indigènes, sous le rapport de ses parties constituantes; mais elle ne manifesta pas l'efficacité qu'on lui avait attribuée contre un grand nombre de maladies aiguës et chroniques, et elle ne parut agir que sur l'urine, encore d'une manière peu marquée (4).

Un médecin espagnol, Joseph de Masdevall, avait

(1) *Duncan, Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine, dec. II. vol. 4. p. 433.

(2) *Erfahrungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les vertus et l'emploi du muriate de baryte. in-4°. Erford, 1791. — *Vollstaendige* etc., c'est-à-dire, Exposé complet des vertus et de l'emploi du muriate de baryte dans les maladies. in-8°. Berlin, 1794. — *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la maladie scrophuleuse, p. 191—195. — Comparez *Goëthii Stinstra, Diss. de muriatis barytæ usu, observatis probata. in-8°. Groening.* 1797.

(3) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal pour servir à l'histoire raisonnée de la médecine, tom. V. p. 409.

(4) *Saggio* etc., c'est-à-dire, Choix de quelques recherches sur les principes et les vertus de la racine de calaguala. in-8°. Pavie, 1791.

essayé, quelques années auparavant, dans les fièvres malignes, une méthode nouvelle qui fut couronnée de succès : elle consistait à faire prendre aux malades un mélange de quinquina et de tartre stibié; préparation au moyen de laquelle ce dernier subit une décomposition telle, qu'il devient incapable de provoquer le vomissement. Le principe astringent qui a beaucoup d'affinité pour l'oxide d'antimoine, se combine avec lui, et l'acide tartareux se trouve mis à nu. Cette décomposition s'opère encore mieux, et le mélange agit avec encore plus d'efficacité, quand on dissout le tartre stibié dans la décoction de quinquina chaude et filtrée. L'emploi de ce moyen est ordinairement suivi d'un afflux considérable des humeurs vers la peau, et de l'augmentation de la sécrétion urinaire (1).

Les remarques de G. Wright sur les plantes médicinales qui croissent à la Jamaïque, nous firent connaître l'histoire naturelle de plusieurs remèdes excellens (2).

Quant aux médicamens déjà connus, la littérature médicale s'enrichit d'une bonne monographie des eaux de Saidschütz par François-Ambroise Reuss (3) : on peut la mettre en parallèle avec les écrits classiques de Marcard et de Zwierlein. Jean-Georges Boeckh fit un grand nombre d'observations excellentes sur l'électricité médicale : il prouva entre autres le premier que l'électricité négative exerce aussi une action stimulante sur le corps (4).

(1) *Collezione* etc., c'est-à-dire, Collection d'opuscules sur la méthode proposée par Masdevall : trad. de l'espagnol par l'abbé Montaner. in-8°. Ferrare, 1791.

(2) *London* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine de Londres, vol. VIII. p. 217.

(3) *Die Saidschitzer* etc., c'est-à-dire, Les eaux de Saidschütz décrites sous le rapport de la physique, de la chimie et de la médecine. in-8°. Prague, 1791.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'emploi de l'électricité dans le corps de l'homme. in-8°. Erlangue, 1791.

Louis-Chr. Althof s'attacha à mieux préciser les effets de quelques médicamens (1) : cependant sa théorie de l'action du mercure dans la siphilis est très-hypothétique ; il pense que cette action tient à l'affinité du métal pour le virus vénérien. Son mémoire sur l'emploi de l'opium dans les maladies vénériennes est plus important : il recommande avec raison ce remède comme un moyen extrêmement énergique ; il se déclare même en faveur de l'application de l'arsenic à l'extérieur. Ce poison fut administré intérieurement dans l'angine de poitrine par Edouard Alexander, qui faisait prendre trois fois par jour à ses malades, six gouttes de la dissolution de Fowler (2).

Cette année la thérapeutique fut menacée d'une révolution complète par J. G. Wolfstein, artiste vétérinaire, qui se déclara ennemi juré de la saignée (3). Il n'allait pas, à la vérité, aussi loin qu'Erasistrate et Vanhelmont ; il permettait expressément l'opération, comme Ménodote de Nicomédie, dans le συνδρομῄ πληθωρικῄ, ou dans les cas d'afflux violent du sang à la suite de la suppression d'une hémorragie ; mais il la rejetait dans la plupart des inflammations et des fièvres, parce qu'à l'exemple de Stahl il regardait ces maladies comme les efforts les plus salutaires de la nature. Il n'est personne qui ne réponde tout naturellement à une assertion semblable, que nous sommes obligés de modérer ces efforts salutaires, parce que dans un nombre prodigieux de cas ils sont plus à redouter que la maladie elle-même. Wolfstein croyait aussi devoir placer avec Jean Hunter le siége de la vie dans le sang, et expliquer

(1) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Remarques pratiques sur quelques médicamens. in-8°. Gottingue, 1791.

(2) *Duncan, Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine, déc. II. vol. 5. p. 370.

(3) *Ammerkungen* etc., c'est-à-dire, Sur la saignée chez l'homme et les animaux. in-8°. Vienne, 1791.

ainsi l'épuisement qui succède aux hémorragies. Cette idée est encore empruntée d'Erasistrate, de même que celle qu'il y a dans les inflammations une erreur de lieu, παρέμπτωσις, à laquelle la saignée ne saurait, en aucune manière, remédier. Wolfstein prit aussi de Vanhelmont, l'un des plus célèbres hématophobes, différens argumens contre la saignée. Il faut avouer que bien qu'on puisse lui reprocher d'admettre une analogie mal entendue entre l'homme et les animaux, son livre démontra toutefois combien on abusait de la saignée, surtout lorsqu'on la pratiquait uniquement par habitude.

On devait bien s'attendre qu'un ouvrage qui attaquait d'une manière si directe la méthode de Stoll, ferait une grande sensation. L'un des plus célèbres disciples du grand maître de l'école de Vienne, M. Sallaba, entreprit de défendre la saignée contre Wolfstein, et à cet effet il traduisit l'ouvrage de Galien contre Erasistrate, en y ajoutant des notes (1); mais ce cadre était incommode, car le style asiatique du médecin de Pergame s'accorde trop peu avec l'esprit actuel, pour que ses raisons contre Erasistrate pussent être opposées aux argumens infiniment meilleurs de Wolfstein. Sallaba aurait pu trouver des preuves plus nombreuses et bien plus décisives, s'il eût examiné avec critique la méthode de cet excellent médecin dans les cas où l'on a ordinairement recours à la saignée; car le traitement qu'il adopte pour guérir les inflammations n'est pas moins absurde dans son genre que les ligatures conseillées par le médecin d'Alexandrie.

On ne peut lire sans plaisir une autre apologie de Stoll par le même auteur (2). Sallaba montre en effet

(1) *Galen. von* etc., c'est-à-dire, Galien, De la saignée contre Erasistrate, in-8°, Vienne, 1791.

(2) *Baldinger*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin pour les médecins, T. XIII. p. 491—502.

qu'il faut chercher la clef de la méthode du professeur viennois dans la doctrine éternellement vraie de l'influence des épidémies stationnaires et annuelles, et prouve, ainsi que je l'ai fait précédemment, que la faute n'en était nullement à Stoll, s'il ne rencontra que des maladies gastriques pendant plusieurs années, et si ensuite les affections qui se présentèrent à lui avaient toutes le caractère inflammatoire : cette différence dépendait uniquement de la constitution épidémique.

Rodolphe Buchhave eut le grand mérite de proposer les fortifians pour la cure des affections arthritiques : on ne peut lui reprocher que de se borner exclusivement aux aromates (1).

Le manuel d'hygiène et de thérapeutique de Bassian Carminati est un ouvrage prolixe. Les deux sciences y sont traitées, en grande partie, d'après les principes les plus modernes. L'auteur, entre autres, penche beaucoup vers la chémiatrie, rejette par cette raison les effets sympathiques des médicamens, et attaque trop souvent les théories de Cullen (2).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

L'un des plus grands chirurgiens du dix-huitième siècle, P. J. Desault, commença cette année à publier un choix de ses observations, et éleva par cet ouvrage un monument impérissable de son esprit et

(1) *Act. reg. soc. med. Havn. vol. II. p. 17.*
(2) *Hygieine, Therapeutice et Materia medica*, in-8°. *Ticini*, 1791—1793.

de son habileté (1). Combien le seul mémoire sur l'ischurie n'épuise-t-il pas la matière dont il traite! Combien ne surpasse-t-il pas tout ce qu'on avait dit jusqu'alors à cet égard! Les méthodes de Desault étaient les plus faciles et les plus heureuses, parce qu'elles reposaient sur des connaissances positives en anatomie, une rare perfection dans l'art du diagnostic, et une stricte obéissance aux lois de la nature. Je me contenterai de citer en preuves sa manière de réunir la rupture du tendon d'Achille, sa méthode de guérir le bec de lièvre avec les ciseaux et la suture, celle non moins excellente qu'il suivait dans les rétrécissemens de l'urètre et de l'anus, mais par-dessus tout son procédé simple et facile pour réduire les luxations.

Le manuel de chirurgie de Jean-Daniel Metzger ne contient que les théories des maladies chirurgicales; il n'est destiné non plus qu'à servir de guide aux jeunes gens dans les cours de l'auteur (2).

Charles-Georges-Théodore Kortum publia, sur les maladies des yeux, un ouvrage qu'on peut appeler une véritable Iliade après Homère, si on le compare au traité classique de Richter (3). Cependant c'est une compilation utile qui renferme quelques remarques intéressantes. Ainsi l'auteur parle par expérience du caractère bilieux de certaines ophthalmies épidémiques, dans lesquelles les laxatifs rendaient de grands services.

Les observations pratiques de Joseph Beer (4) ne

(1) Journal de chirurgie. in-8°. Paris, 1791—1796. — *Auserlesene* etc., c'est-à-dire, Choix d'observations chirurgicales. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791—1799. — *Chirurgischer* etc., c'est-à-dire, OEuvres posthumes de chirurgie. in-8°. Gottingue, 1798—1800.

(2) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de chirurgie pour servir de guide dans des leçons académiques. in-8°. Iéna, 1791.

(3) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Manuel médico-chirurgical sur les maladies des yeux. in-8°. Lemgo, 1791. 1793.

(4) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur diverses maladies des yeux. in-8°. Vienne, 1791.

sont pas sans intérêt : on distingue particulièrement celles qui ont rapport à la fistule lacrymale, dont l'auteur indique très-bien la cause interne, à la coalition des paupières, et au renversement des cils en dedans.

Sparrow (1), Jean-Henri Jung (2) et Georges-Christophe Conradi (3), s'occupèrent tous trois du traitement de la cataracte, et choisirent tous la méthode d'extraction. Jung, dont on connaît l'habileté extraordinaire dans cette opération, adopta avec raison l'ancienne distinction établie entre la cataracte mûre et celle qui n'a pas atteint le terme de sa maturité. Cette dernière est encore alimentée par des vaisseaux, et on ne pourrait l'extraire sans qu'il en résultât une lésion considérable : au contraire, la cataracte mûre est complètement morte; elle a des bords unis, et on peut la faire sortir avec facilité. Outre cette observation, un nombre infini d'autres non moins instructives démontrent l'esprit observateur et la grande expérience de ce médecin philanthrope, dont l'esprit et le cœur commandent également le respect et l'amour.

Jurine fit connaître une nouvelle méthode d'opérer la fistule lacrymale : ce n'est qu'une modification du procédé de Petit, ayant pour but principal d'éviter la cicatrice, de diminuer les douleurs et de simplifier l'opération (4).

Jacques Earle proposa exclusivement les injections contre l'hydrocèle (5). Monro les avait déjà recom-

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine. in-8°. Londres, 1791. vol. I. p. 80.

(2) *Methode den* etc., c'est-à-dire, Méthode d'extraire et de guérir la cataracte. in-8°. Marbourg, 1791.

(3) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur quelques points de l'extraction de la cataracte. in-8°. Léipsick, 1791.

(4) *Hufeland*, *Annalen*, etc., c'est-à-dire, Annales de la médecine française, P. II. p. 84.

(5) *Treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de l'hydrocèle. in-8°. Londres, 1791.

mandées ; mais jusqu'alors elles avaient été délaissées pour les autres méthodes, principalement pour le séton. Earle injectait du vin de Porto et une décoction de feuilles de rose, afin d'entretenir par ce moyen une légère inflammation : il constata l'utilité et la prééminence de cette méthode par vingt-huit observations pleines d'intérêt.

Un ouvrage curieux de François-Laurent Maréchal, sur la castration (1), enseigne spécialement la manière de prévenir les accidens que cette opération entraîne quelquefois à sa suite.

La méthode de Jasser, qui consiste à perforer l'apophyse mastoïde de l'os temporal pour guérir la surdité, fut essayée sans succès cette année, sur Berger de Kœlpin, médecin du roi de Danemarck, et l'opéré n'ayant pas tardé à périr des suites d'une fièvre nerveuse, l'opération tomba dans un très-grand discrédit (2).

Un nombre extraordinaire de bons ouvrages qui parurent sur les accouchemens, fait honneur au zèle et aux connaissances des écrivains du temps.

Le plus important de tous ceux que les dix dernières années du dix-huitième siècle produisirent sur cet art, est sans contredit le manuel de Baudelocque et de Meckel. Précision, clarté et profondeur, telles sont les qualités qui distinguent l'original français; mais les notes du traducteur allemand lui ont encore donné un nouveau lustre (3). L'ouvrage dispendieux que Joseph de Mohrenheim publia par ordre de l'impératrice de Russie, est fort en arrière

(1) *Von der* etc., c'est-à-dire, De la castration. in-8°. Salzbourg, 1791.

(2) *Act. soc. med. Hafn. vol. III. p.* 435. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1791, T. II. p. 366. — *Die letzte* etc., c'est-à-dire, La dernière maladie de M. de Berger. in-8°. Copenhague, 1791.

(3) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Manuel de l'art des accouchemens. in-8°. Leipsick, 1791. 1794.

de ce livre. Les hypothèses bizarres sur la génération dont il est rempli, ne font pas plus honneur à l'auteur que les planches qu'il a jointes à son travail, et qui ne sont que de mauvaises copies (1). Le manuel de Thomas Denman ne peut pas non plus entrer en parallèle avec celui de Baudelocque, à cause de sa prolixité et des hypothèses erronées dont il est rempli (2).

La perspective la plus brillante s'ouvrit devant l'école pratique d'accouchemens de Vienne, lorsque L. J. Boer y eut obtenu la chaire de professeur. Ce médecin, dégagé de tous préjugés, et rempli de sagacité, eut un bonheur extraordinaire dès les premières années de sa charge, puisqu'il ne perdit que cinq femmes sur près de mille qu'il accoucha. Il donna, dans ses Mémoires (3), des idées utiles et bien réfléchies sur le déchirement du vagin, l'obliquité de la matrice, la fièvre puerpérale, les douleurs particulières que les femmes ressentent dans les cuisses après l'accouchement, l'opération césarienne, etc.

On publia cette année plusieurs observations de conceptions extra-utérines. Le principal traité qui ait paru à cet égard, est celui que C. F. Weinknecht exécuta sous les yeux de son excellent maître Ph. Frédéric Meckel, et qu'il enrichit de fort belles planches (4). Deux autres cas semblables, survenus à Londres, furent décrits par Henri Krohn (5) et par Guillaume Turnbull (6). Le fœtus était dans l'ovaire

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des accouchemens. in-fol. Pétersbourg, 1791.

(2) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur la pratique des accouchemens. in-8°. Zurich et Léipsick, 1791.

(3) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Mémoires et observations sur les accouchemens. in-8°. Vienne, 1791. 1793.

(4) *Diss. de conceptione extrauterinâ. in-8°. Halæ*, 1794.

(5) *Fœtus extra uterum historia. in-fol. Lond.* 1791.

(6) *A case* etc., c'est-à-dire, Cas de gestation extra-utérine d'un enfant ventral. in-fol. Londres, 1791.

chez la première femme, et dans l'abdomen chez l'autre. Baynham, médecin à la Virginie, parle aussi d'un enfant dont on fit l'extraction par un ulcère qui s'ouvrit aux environs de l'ombilic (1).

Pierre Berten fit imprimer, sur la synchodrotomie, une compilation intéressante, dans laquelle il se conforma presque littéralement aux préceptes de Levret (2).

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

J. Théod. Pyl (3), Jean-Chr. Fréd. Scherf (4), et Jean-Daniel Metzger (5), publièrent des répertoires utiles de police médicale et de médecine légale. E. G. B. Hébenstreit donna aussi un excellent manuel de police médicale, où il traita tous les objets qui y sont relatifs dans un cadre étroit, et avec un ordre lumineux (6) ; mais un livre encore plus important pour cette science, et pour le bonheur de l'humanité, c'est l'immortel ouvrage de Jean Howard sur les hôpitaux et les maisons destinées aux pestifé-

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. I. p. 100.

(2) *Collect. diss. in almâ Lovaniensi publice defensarum. in*-8°. *Lovan.* 1796. *tom. IV. p.* 321—393.

(3) *Repertorium* etc., c'est-à-dire, Répertoire de médecine publique et légale. in-8°. Berlin, 1789—1793. — *Aufsaetze* etc., c'est-à-dire, Mémoires et observations de médecine légale. in-8°. Berlin, 1782—1792.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations de police médicale. in-8°. Léipsick, 1789—1793.

(5) *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine publique. in-8°. Zullichau, 1789—1791.

(6) *Lehrsaetze* etc., c'est-à-dire, Principes de police médicale. in-8°. Léipsick, 1791.

rés(1). Ce grand philanthrope parcourut avec un courage sans exemple les asiles du malheur dans presque toutes les contrées de l'Europe et dans une partie de l'Asie, afin de former un recueil complet d'observations qui lui fissent connaître parfaitement l'état des hôpitaux, des prisons et des maisons de pestiférés, et lui suggérassent les moyens les plus convenables pour perfectionner ces établissemens. Il avait encore en vue de décider quelques points litigieux sur l'origine des maladies contagieuses. Le livre remarquable que nous lui devons renferme les résultats de ses recherches, et il constate qu'en effet la peste est contagieuse à un haut degré : on y trouve, dans le même temps, d'excellentes remarques sur la pathologie et le traitement de la plus redoutable de toutes les maladies.

Bernard-Chrétien Faust nous donne un exemple évident des bizarreries et des écarts auxquels peuvent conduire le goût des singularités et la manie de briller. Il soutint la proposition ridicule que les culottes sont la cause du développement précoce des désirs vénériens, de la fréquence des hernies, et de la plupart des maux qui affligent l'humanité (2). Cette proposition était essentiellement fausse, et le tableau des suites fâcheuses de l'usage des culottes est exagéré à un point étonnant. Faust se trompa, quand il supposa que la semence renferme un principe balsamique destiné à se mêler avec le sang. L'analyse du sperme humain, par Vauquelin, nous apprend que ce fluide ne contient que de l'eau, du mucus, des

(1) *Nachrichten* etc, c'est-à-dire, Notices sur les principaux hôpitaux et établissemens de pestiférés en Europe : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1791.

(2) *Wie der* etc., c'est-à-dire, La manière de régler les désirs vénériens, de corriger l'homme et de le rendre plus heureux. in-8°. Brunswick, 1791.

alcalis et des terres (1). Si, comme l'auteur l'assure, le sang perd son meilleur baume par la sécrétion de la semence, cette assertion est contradictoire avec la faiblesse des eunuques, chez lesquels le baume demeure toutefois dans le sang. La supposition que les culottes occasionent beaucoup de hernies, n'est pas moins fausse : car la pression uniforme que ce vêtement exerce sur les muscles du bas-ventre, contribue bien plutôt à prévenir la maladie, qui d'ailleurs était au moins aussi commune chez les anciens que de nos jours. Enfin, il est faux que la chaleur contribue à développer de meilleure heure la faculté génératrice; car l'impression continuelle de l'air et la nudité des organes sexuels sont deux causes bien plus puissantes d'irritation pour ces parties. Ajoutons encore le style ampoulé et le ton d'exagération qui rendent la lecture de l'ouvrage de Faust extrêmement désagréable.

Le traité d'Edouard Coleman est très-important pour la police médicale (2). L'auteur nous y apprend, par une foule d'expériences, que la mort des noyés tient à l'affaissement des poumons et à la stagnation du sang qui en est la suite, que par conséquent la plupart des secours qu'on a conseillé jusqu'à ce jour d'administrer à ces infortunés, sont insuffisans, et qu'on doit chercher à ranimer l'action de l'organe pulmonaire, soit en donnant des lavemens, soit en injectant du sang ou d'autres fluides dans les veines.

Le traité excellent et complet de François Olberg sur la docimasie pulmonaire, est une acquisition précieuse pour la médecine légale. L'auteur y a profité

(1) *Crell, Chemische* etc., c'est-à-dire, Annales de chimie, année 1794. T. II. cah. 10.

(2) *A dissertation* etc., c'est-à-dire, Sur la suspension de la respiration chez les pendus, les noyés et les asphyxiés. in-8°. Londres, 1791.

des observations de son grand maître Phil. Fréd. Meckel (1).

Juste-Chr. Loder combina l'anthropologie et la médecine publique dans un manuel fort utile, où il mit la science à la portée du peuple (2). Le traité de Paul Ustéri n'a pas le même mérite : c'est une pure compilation, faite souvent sans réflexion et sans jugement (3). L'essai d'un système complet de médecine populaire commencé par Jean-Chr. Fréd. Scherf avait pour base un mauvais plan, et ne réussit pas, de sorte que l'auteur ne le continua point (4). Un écrit populaire et assez agréable d'Ambroise Ganne, sur le régime, s'est fait peu connaître en Allemagne (5).

Pour terminer l'aperçu de la littérature médicale de cette année, il est nécessaire de donner quelques détails sur les contestations qui s'élevèrent entre les médecins, et dont plusieurs firent une sensation extraordinaire dans le temps.

L'une des plus scandaleuses est celle qui éclata entre Frédéric-Auguste Walter et Jean-Christophe-André Mayer. Le premier, jeune homme pétri de vanité, et dont l'obscurité ne peut être comparée qu'avec son ignorance, avait prouvé, par son manuel d'angéiologie (6), qu'il était fort inhabile en anatomie, privé de tout jugement, et incapable de s'exprimer dans sa langue maternelle. Cependant il s'imaginait que la réputation de son père, et l'im-

(1) *Dissertatio de docimasiâ pulmonum hydrostaticâ.* in-4°. *Halæ*, 1791.

(2) *Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Élémens d'anthropologie médicale et de médecine populaire. in-8°. Iéna, 1791.

(3) *Grundlage* etc., c'est-à-dire, Plan de leçons d'anthropologie médicale pour ceux qui ne sont pas médecins. in-8°. Léipsick, 1791.

(4) *Vollstaendiger* etc., c'est-à-dire, Le médecin domestique complet de l'Allemagne. in-8°. Léipsick, 1791.

(5) L'Homme physique et moral. in-8°. Strasbourg, 1791.

(6) *Angiologisches* etc., c'est-à-dire, Manuel d'angéiologie à l'usage de ses auditeurs. in-8°. Berlin, 1789.

portance que lui donnait à lui-même une chaire obtenue par des voies illicites, suffiraient pour imposer silence à la critique, et couvrir sa honte. Il se trompa : la Gazette générale de Littérature (1) démontra jusqu'à l'évidence combien sa production était chétive. L'orgueil vivement piqué de l'auteur, lui inspira de répondre à cette censure par un misérable libelle, qui renferme en même temps un procès des plus injurieux entre lui et Mayer (2). Cette dispute tirait son origine de ce que Walter avait prétendu que Mayer était encore plus ignorant dans la botanique, dont il venait d'être nommé professeur, que dans l'anatomie. Mayer ne pouvait, à la vérité, alléguer en faveur de ses connaissances phytologiques, que le témoignage fort suspect d'un de ses auditeurs, Goerke, depuis chirurgien en chef des armées prussiennes; mais l'affaire de Walter parut cependant sous un jour infiniment plus défavorable, parce qu'elle fut encore aggravée par l'arrogance, la grossièreté et la médisance (3).

Quant à une autre contestation survenue entre trois accoucheurs de Berlin, on ne saurait être longtemps à décider de quel côté se trouvait la raison. Jean-Philippe Hagen s'était comporté avec tant de maladresse dans l'un de deux accouchemens dont l'issue fut malheureuse, que, soupçonnant à tort l'obliquité de la matrice et le volume extraordinaire de la tête, il avait donné à l'enfant une position contraire au bon sens, sur les coudes et les genoux, et occasioné la rupture du périnée, après avoir martyrisé la femme pendant quatre heures. Deux autres

(1) Année 1790, T. III, p. 569—571.

(2) *Vertheidigung* etc., c'est-à-dire, Apologie de mes écrits avec des notes. in-8°. Berlin, 1791.

(3) *Nur ein Paar* etc., c'est-à-dire, Deux mots seulement en bon allemand, à M. le professeur Walter, fils. in-8°. Berlin, 1791.

accoucheurs, Chr. Louis Mursinna et Jean-Frédéric Boek, ayant été appelés, et ayant avec peine tiré l'enfant mort du sein de sa mère, Hagen eut la bassesse de leur attribuer la rupture du périnée, et une fracture de la jambe qui n'existait pas. L'accouchée mourut au bout de neuf jours de l'inflammation des parties déchirées. Hagen, dans son ignorance, attribua la mort à une fièvre puerpérale, parce qu'elle aurait dû survenir instantanément, si elle eût été la suite de la maladresse de l'accoucheur (1).

Dans la troisième dispute entre Melchior-Adam Weikard, empirique qui ne manquait pas de tête, mais qui n'avait aucune instruction, Auguste-Frédéric Hecker, et Nicolas-Charles Molitor, il est impossible de méconnaître l'égoïsme qui dominait également au moins les deux partis. Les fragmens du premier renferment quelques bonnes idées, mais aussi tant de propositions obliques, absurdes, et si grossièrement empiriques, qu'elles méritaient une censure sévère (2). On en vit paraître effectivement deux dans les gazettes savantes d'Erford et de Mayence, où Weikard était critiqué avec beaucoup d'amertume. Il y répondit sur un ton tellement au-dessous de toute critique, que, dans certains passages, on a peine à en croire le témoignage de ses yeux (3). Molitor publia aussi deux répliques, dont

(1) *Ausführliche* etc., c'est-à-dire, Description détaillée et exacte de deux accouchemens difficiles et extrêmement remarquables, dans une lettre écrite à M. Stark, à Iéna, par J. P. Hagen. in-8°. Berlin, 1791. — *An Herrn* etc., c'est-à-dire, A M. Hagen, Sur sa lettre à M. Stark par Bock. in-8°. 1791. — *Berichtigung* etc., c'est-à-dire, Censure de la lettre de M. Hagen à M. Stark, par Mursinna. in-8°. Berlin, 1791.

(2) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Fragmens et souvenirs de médecine de M. A. Weikard. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791.

(3) *Nachtrag* etc., c'est-à-dire, Supplément aux fragmens de médecine de Weikard, par l'auteur. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1791. — Comparez *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1791, T. II. p. 44. 45.

le style n'est pas moins dépourvu d'urbanité (1). Hecker fut celui qui se comporta le plus décemment, car au moins ne se permit-il aucune injure (2).

Une autre dispute entre J. Abel et Odendahl, à Dusseldorf, est devenue beaucoup moins publique que les précédentes; mais en lisant les pièces justificatives (3), on ne peut s'empêcher de mépriser la rusticité et l'ignorance du directeur Odendahl, qui accusa l'habile médecin Abel d'avoir tué un malade avec du mercure doux.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Etat de la Médecine en 1792.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de la Médecine et Propœdeutique.

Cette année fut témoin d'un événement fort remarquable. Quatre écrivains allemands s'occupèrent simultanément de l'histoire de la médecine, dont Philippe-Gabriel Hensler surtout avait fait sentir la

(1) *Etwas ueber* etc., c'est-à-dire, Deux mots sur le supplément de Weikard à ses fragmens de médecine. in-8°. Mayence, 1791. — *Weikard der* etc., c'est-à-dire, Weikard l'empirique, par N. C. Molitor. in-8°, Mayence, 1791.

(2) *Nachtrag* etc., c'est-à-dire, Supplément à la gazette savante d'Erford. in-8°. Erford, 1791.

(3) *Berichtigung* etc., c'est-à-dire, Rapport sur la dispute survenue entre l'auteur et le médecin Abel, à l'occasion d'un malade, 1791. — *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire d'une maladie remarquable, et justification du traitement qu'on lui opposa, par J. Abel. in-8°. Dusseldorf, 1791.

nécessité et les avantages. Jean-Chr. Gottl. Ackermann (1); Jean-Daniel Metzger (2), Auguste-Frédéric Hecker (3) et moi (4), nous publiâmes presque à la même époque des manuels de l'histoire de notre art. Il ne m'appartient pas de prononcer sur le mérite de ces productions littéraires, ou de les comparer l'une avec l'autre; mais je puis dire que mon travail est celui qui a reçu l'accueil le plus favorable de la part du public.

On commença aussi, pour la première fois, à faire l'application des principes de la philosophie critique à la médecine. Mais ce ne furent que des jeunes gens sans instruction qui entreprirent, comme Jean-Benjamin Erhard (5), de découvrir l'organe de la médecine, ou, comme H. A. G. Klapp (6), d'examiner la définition de la maladie par Selle, d'après les principes de Kant. Ces tentatives infructueuses méritent à peine d'être arrachées à l'oubli.

ARTICLE SECOND.

Anatomie et Physiologie.

L'Anatomie du fœtus par Georges Danz (7) est un travail utile, quoique ce ne soit cependant qu'une

(1) *Institutiones historiæ medicinæ. in-8°. Norib.* 1792.

(2) *Skizze* etc., c'est-à-dire, Esquisse d'une histoire littéraire et pragmatique de la médecine. in-8°. Koenisberg, 1792.

(3) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Histoire générale de l'histoire naturelle et de la médecine. in-8°. Léipsick, 1793.

(4) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une histoire pragmatique de la médecine. in-8°. Halle, 1792—1799.

(5) *Dissertatio sistens ideam organi medici. in-8°. Altorf*, 1792.

(6) *Diss. sistens indagationem morbi ejusque definitionis, principiis philosophiæ Kantianæ superstructam. in-8°. Marburg.* 1792.

(7) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Esquisse de l'anatomie du fœtus dans les différens temps de la grossesse. in-8°. Francfort et Léipzick, 1792. 1793.

simple compilation. Pour mériter davantage de la science, l'auteur aurait dû faire des recherches plus nombreuses et plus exactes; mais on voit trop clairement qu'il n'a pas observé par lui-même, et qu'à chaque instant il s'efforce de s'exprimer d'une manière conforme aux opinions régnantes.

Soemmering fit une sensation extraordinaire en émettant l'opinion hardie, mais parfaitement bien appuyée de preuves, que la substance du cœur est privée de nerfs. Jean-Bernard-Jacques Behrends défendit cette assertion dans une excellente dissertation inaugurale, où il prit pour guide les observations exactes de Soemmering (1). Il fit voir que tous les rameaux du plexus cardiaque se répandent dans les vaisseaux du cœur pour leur communiquer l'énergie nécessaire, comme le font en général les branches du nerf intercostal, qui ne se distribuent en grande partie qu'au système vasculaire, et qui se distinguent par leur substance pulpeuse, mollasse, ainsi que par leur teinte d'un jaune rougeâtre. Les argumens dont Behrends se servit pour prouver que la force du cœur ne dépend pas de l'influence des nerfs, sont tirés de ce que cet organe se développe chez l'embryon avant que le cerveau soit formé, de ce que l'opium n'influe en rien sur ses mouvemens, mais surtout de ce que l'irritation galvanique des nerfs cardiaques n'altère pas les mouvemens du viscère. De là il conclut aussi que l'irritabilité diffère de la force nerveuse.

Ces excellentes preuves étaient seules nouvelles, car, de l'aveu même de l'auteur, son opinion ne l'était point, et on n'a pas besoin de remonter jusqu'aux premiers médecins qui croyaient le cœur insensible, puisqu'on trouve déjà des traces évidentes

(1) *Diss. quâ demonstratur, cor nervis carere. Mogunt.* 1792. — Réimprimée dans *Ludwig, Script. neurolog. vol. III. p.* 1—23.

de cette idée dans les œuvres de Vésale (1), et puisque Chirac et Gastaldy, au commencement du dix-huitième siècle, avaient soutenu, d'après leurs expériences, que la force du cœur est indépendante de celle des nerfs.

Cependant plusieurs physiologistes sans partialité ne trouvèrent pas suffisantes les raisons que Soemmering et Behrends avaient alléguées contre le passage des filets nerveux dans les fibres du cœur. On objecta qu'il est également impossible de démontrer ce passage dans les fibres des autres muscles, que l'opium agit sur les organes musculaires, et que son action n'est pas toujours immédiatement sédative. Charles Giulio, professeur à Turin, réussit même, pendant le cours du dix-huitième siècle, à faire contracter le cœur de plusieurs animaux en portant l'irritation galvanique sur les nerfs qui s'y distribuent (2).

On commença aussi à faire des applications de la chimie à la physiologie, et quelques-unes furent assez heureuses. On soumit particulièrement les liqueurs animales à une analyse exacte, et on examina la manière dont leurs élémens se comportent pendant l'action des corps extérieurs. Fourcroy rédigea sur ce plan un ouvrage périodique dans lequel il inséra les résultats d'une foule de recherches précieuses faites par les chimistes français (3). Le professeur Hallé donna, entre autres, la théorie de l'animalisation et de l'assimilation des alimens d'après les principes de la chimie pneumatique. Il s'attacha à démontrer que

(1) *De fabricâ corp. humani, lib. VI. c.* 15. *p.* 518.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes en médecine, Cah. II. p. 95. 96. Cah. VII. p. 3.

(3) La médecine éclairée par les sciences physiques, ou Journal des découvertes relatives aux différentes parties de l'art de guérir. tom. I—IV. 1792.

l'élément essentiel ou le radical de toutes les substances nutritives, est la base des acides, combinée avec le carbone dans les plantes, et avec l'azote chez les animaux. L'animalisation s'opère par la soustraction du carbone au moyen de l'oxigène atmosphérique qui s'insinue dans les humeurs animales aussi-bien par la peau que par les premières voies et les poumons. On voit sans peine que, pour soutenir son opinion, l'auteur se laisse entraîner d'hypothèse en hypothèse, sans suivre avec circonspection la route de l'expérience et de l'observation. En effet, si l'oxigène était chargé de l'animalisation, les alimens acides seraient les plus faciles à digérer, et l'air atmosphérique devrait trouver un accès beaucoup plus facile dans les premières voies, afin que l'oxigène qu'il contient pût jouer le rôle auquel il est destiné.

Dans ce même journal, Séguin essaya d'expliquer la formation de l'eau et du gaz acide carbonique pendant l'acte respiratoire; Margueron publia l'analyse du fluide dont les vésicatoires provoquent l'excrétion; et Raymond prouva que le fluide élastique qui s'engendre dans la colique venteuse est du gaz acide carbonique.

On fit aussi dans cet ouvrage périodique deux propositions, dont l'une avait précédemment été mise en partie à exécution, et consistait à se servir des acides minéraux pour les préparations anatomiques du cerveau et des autres organes très-mous, ainsi que de Lasône et Hérissant l'avaient déjà pratiqué au commencement du dix-huitième siècle pour étudier la structure des os. La seconde était d'entreprendre dans les hôpitaux des recherches chimiques sur les différentes évacuations des malades.

Parmentier et Déyeux donnèrent une analyse exacte du lait, mais ne trouvèrent que les résultats

déjà connus (1). En effet, depuis que l'on avait étudié la composition de ce liquide, on savait que le sucre s'engendre aussi chez les animaux.

Hubert van den Bosch publia un très-bon traité sur la liqueur de l'amnios, qu'il montra contenir une grande quantité de sérosités, n'être pas susceptible de se coaguler, et renfermer fort peu d'acide phosphorique, d'alcali volatil et de muriate de soude. Il lui donna pour usage d'être absorbée en partie par les lymphatiques cutanés de l'enfant, et d'être portée par eux dans l'intérieur de son corps (2).

L'analyse du sang par Jean-Henri Autenrieth parut aussi cette année (3). Elle confirma ce qu'Hewson avait dit au sujet des causes qui donnent naissance à la croûte inflammatoire, et fit connaître l'influence que plusieurs réactifs exercent sur les parties constituantes du sang, sur le sérum et sur la lymphe.

Vauquelin enrichit la physiologie comparée de remarques très-intéressantes sur la respiration des insectes et des vers. Il résulte de ses expériences, que ces deux classes du règne animal n'ont pas moins besoin que les animaux plus parfaits d'oxigène pour vivre; que les insectes, particulièrement quelques orthoptères, sont très-sensibles à l'impression de l'acide carbonique, qui affecte au contraire fort peu les vers; que ces derniers séparent totalement l'oxigène de l'azote, et que par conséquent ils peuvent servir d'eudiomètre (4).

Les expériences de Galvani furent répétées et examinées en Allemagne. Outre celles que Soemmering

(1) *Hufeland*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de la médecine française, P. II. p. 297.

(2) *Diss. de naturâ et utilitate liquoris amnii. in-4°. Ultraj.* 1792.

(3) *Diss. exhibens experimenta et observata de sanguine, præsertim venoso. in-4°. Stuttg.* 1792.

(4) Annales de chimie, tom. XII. p. 273.

et Behrends avaient faites, et celles que J. F. Ackermann publia (1), Edmond-Joseph Schmuck imprima un livre qui en est rempli ; mais les siennes ne diffèrent en rien de celles du physicien italien, et il en tira aussi les mêmes résultats. Les naturalistes de Halle, Gren, Klugel et Reil, les réitérèrent également : ils trouvèrent que le zinc est, de tous les métaux, le plus propre à exciter les mouvemens musculaires, et bien loin de se croire obligés d'admettre une électricité animale particulière, ils considérèrent l'électricité produite par le contact de deux métaux différens, comme un irritant pour les fibres musculaires, qui sont vivement sensibles à son impression (2).

Un ouvrage d'Etienne Gallini, dont on profita souvent par la suite, réunissait déjà plusieurs théories chimiques. L'auteur donna, des effets de l'irritabilité et de la sensibilité, une explication qu'il croyait renfermer le secret de la nature, mais qui dans le fait est fort peu lumineuse. Il prétendait en effet que l'irritabilité n'est autre chose que la faculté qu'ont les particules d'une fibre musculaire de se déplacer, et de prendre une position différente par rapport les unes aux autres, et il voulait aussi que cette faculté fût la cause de la sensibilité, sans réfléchir que la mobilité des parties dépend uniquement de la faiblesse de leur cohésion. Dans sa théorie des opérations de l'âme, il croyait pouvoir tout rapporter au mouvement, et au déplacement des particules du cerveau, et adopta ainsi le matérialisme sans alléguer une seule raison nouvelle en faveur de cette doctrine, et sans penser qu'il est absolument impossible de considérer l'association des idées, le jugement et

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1792, T. III. p. 289.

(2) *Gren, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. VI. p. 408. 411.

le discernement, comme des changemens matériels. Cependant malgré sa sécheresse et ses défauts, on peut regarder ce livre comme le précurseur de toutes les tentatives qu'on fit par la suite pour réchauffer le système des matérialistes (1).

ARTICLE TROISIÈME.

Pathologie.

On se servit plus fréquemment de la chimie pour expliquer les maladies, et quoique le solidisme qui s'affermissait de jour en jour négligeât tout-à-fait les altérations des humeurs, l'humorisme acquit cependant une nouvelle considération par les nombreuses recherches que les chimistes firent sur la composition de ces mêmes humeurs.

Thomas Trotter (2) attribua le scorbut à la soustraction de l'oxigène, suite de la privation d'alimens frais, et recommanda les acides citrique et oxalique pour guérir cette maladie. Mais le scorbut se manifeste presque toujours dans des circonstances qui épuisent la force vitale, ainsi que Lind l'a prouvé. Blane observa qu'il est plus fréquent et plus intense après la perte des batailles, à cause de l'abattement général des esprits. On le guérit par des moyens qui ne font que ranimer la force vitale, par le séjour sur terre, par des alimens frais, même par des viandes récentes, et surtout en faisant renaître l'espérance, et rétablissant le calme dans l'âme. Le sang des scorbutiques est aussi tellement fluide, il a dans l'ori-

(1) *Saggio* etc., c'est-à-dire, Choix d'observations concernant les progrès nouveaux de la physique du corps humain. in-8°. Padoue, 1792.

(2) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur le scorbut. in-8°. Londres, 1792.

gine une couleur si rosée, qu'on doit nécessairement admettre plutôt la surabondance que le manque d'oxigène. D'ailleurs, dans ces explications chimiques basées sur les proportions des alimens, on confond presque toujours l'effet avec la cause. Tout en accordant que tel ou tel principe constituant des humeurs prédomine dans les maladies, on peut demander s'il est possible que cette décomposition ait lieu autrement qu'à la suite d'une affection des solides. L'expérience prononce que non dans la plupart des cas, et particulièrement à l'égard du scorbut: car avant de découvrir la moindre trace du manque d'oxigène ou de la tendance des humeurs à la dissolution, on remarque la lassitude, la disposition aux syncopes, et tous les signes de l'épuisement de la force vitale, qui est la circonstance principale à laquelle on doive avoir égard dans le traitement.

Enfin, si quelques affections étaient essentiellement accompagnées d'une altération des humeurs, ou de la prédominance de certains élémens, on ne verrait pas le mélange de ces humeurs présenter des différences aussi grandes dans la même maladie; on ne verrait pas, par exemple, l'ichor qui découle des ulcères cancéreux renfermer tantôt du soufre et tantôt de l'acide phosphorique (1).

Alex. Philippe Wilson fit des recherches d'une haute importance sur les causes éloignées des calculs urinaires (2). Elles lui apprirent que cette affection dépend de la faiblesse des organes digestifs, et de l'inaction de la peau et des reins. Ces deux circonstances s'opposent à l'évacuation de l'acide lithique, dont l'accumulation donne naissance au calcul. Wilson prouva ces assertions par des expériences très-

(1) Adaïr Crawford dans *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XV. p. 344.

(2) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur les causes éloignées des calculs urinaires. in-8°. Londres, 1792.

ingénieuses, et elles lui servirent à établir une méthode curative qui consiste principalement à fortifier les organes digestifs et le système cutané. Son traité est réellement un excellent essai d'une réunion heureuse des théories chimiques avec les principes du solidisme.

Séguin-Henri Jackson ne réussit pas également dans son explication des maladies de la peau, auxquelles, conformément au système de Cullen, il donnait pour cause prochaine l'atonie qui détermine l'accumulation des parties âcres et leur séjour dans la peau (1).

Eusèbe Valli acquit des droits à notre reconnaissance par le grand nombre de bonnes observations qu'il recueillit sur la part que les solides prennent à l'altération des humeurs, et par sa réfutation complète des différens principes morbifiques qu'on avait arbitrairement admis dans la plupart des maladies cutanées (2). Il conseilla aussi l'emploi des fortifians contre ces affections, qui jusqu'alors avaient été traitées par les altérans.

Jean-Chr. Reil adopta l'opinion des solidistes; car non-seulement il établit la théorie des maladies vénériennes sur leurs principes, mais encore il émit des idées plus claires et plus précises sur les crises et les métastases. Cependant sa doctrine du développement de la siphilis et de ses symptômes précurseurs était empruntée de Nisbett, et reposait sur ce que les parties infectées sont ou ne sont pas des surfaces sécrétoires, distinction qui se trouve réfutée par l'anatomie (3). En effet, les endroits où les chancres se décla-

(1) *Dermato-pathologia*, *or* etc., c'est-à-dire, Dermato-pathologie, ou Observations pratiques sur la pathologie et la cause prochaine des maladies de la peau. in-8°. Londres, 1792.

(2) *Saggio* etc., c'est-à-dire, Discours sur diverses maladies chroniques. in-8°. Pavie. 1792.

(3) *Reil. memorab. clinic. vol. II. fasc.* 1.

rent contiennent aussi bien des glandes sécrétoires que les autres parties; car Morgagni a prouvé l'existence de plusieurs rangées de follicules sébacés autourt de la couronne du gland (1).

A l'égard de la théorie des crises, Reil émit l'opinion très-fondée qu'on doit avoir égard, non pas aux évacuations, mais aux changemens intérieurs et à la modification du ton des solides, que d'après cela les maladies nerveuses ont aussi leurs crises qu'il est très-facile de reconnaître pendant les accès, et que les métastases doivent être considérées comme des crises incomplètes qui n'entraînent jamais le transport des humeurs altérées d'un lieu dans un autre (2). Au milieu de ce raisonnement, qui mérite toute notre approbation, on reconnaît la tendance de l'auteur à rechercher les causes prochaines occultes, et à emprunter d'elles les caractères des maladies. Il rejeta la définition des affections nerveuses tirée de leurs symptômes essentiels, parce que les mêmes accidens paraissent dépendre de causes très-diversifiées. Il pensa au contraire qu'on ne doit donner ce nom qu'aux maladies qui proviennent d'un dérangement quelconque dans les nerfs. Mais comme on ne saurait jamais reconnaître ce changement d'organisation, nous devons nécessairement baser nos divisions des maladies sur leurs effets ou leurs symptômes essentiels. L'objection que des affections d'une nature différente peuvent offrir les mêmes accidens, n'est pas fondée, parce qu'en l'établissant, on confond ensemble les symptômes essentiels et accidentels. Le

(1) Comparez *Jo. Aug. Chemnitz, Diss. sistens meletemata critica, in theoriam ill. Reilii de morbis venereis. Halæ*, 1793.

(2) *A. Neumann, Diss. de crisibus genuinis morbis nervosis peculiaribus. Hal.* 1792. —*Reil. memorab. clinic. vol. II. fasc. I.*—Je manifestai à la même époque des idées analogues sur les dépôts laiteux et la fièvre hectique dans les ulcérations et les suppurations: voyez *Isaac Joseph, Diss. de metastasi, imprimis lacteâ. Hal.* 1792. —*Jo. Dan. Arnold, Diss. quâ quæstiones quædam de suppurationis indole ventilantur. Hal.* 1793.

véritable diagnostic consiste à distinguer ces deux ordres de symptômes, et quand on néglige ceux qui sont essentiels pour se perdre en spéculations sur la cause prochaine, alors on s'égare dans une route tout-à-fait fausse.

On peut ajouter à ces nouveaux essais de pathologie nerveuse, un intéressant mémoire de Charles-Frédéric Bader, sur l'hydrophobie. L'auteur regardait, avec raison, cette effroyable maladie comme une affection nerveuse, pensait qu'elle n'est pas aussi contagieuse qu'on se le figure communément, et établissait entre elle et le tétanos un parallèle qui répandit beaucoup de jour sur la nature des deux maladies (1).

Jesse Foot combattit plusieurs points de la théorie des maladies vénériennes inventée par Jean Hunter; mais les idées inexactes de ce médecin, son style diffus, et surtout l'inhabileté de son traducteur allemand, contribuèrent à rendre les objets dont il traite encore plus obscurs (2).

A l'occasion d'un prix proposé par l'Académie des Curieux de la Nature, Georges Wédéking publia une théorie des maladies des premières voies, qui malheureusement n'a pour base que des spéculations, et qui forme un contraste bizarre, soit avec le système des âcretés de C. L. Hoffmann, soit avec le solidisme des écrivains modernes (3).

P. F. Hopfengaertner donna un excellent ouvrage sur les changemens et les maladies qu'entraînent le développement et l'accroissement du corps (4). Ce

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une nouvelle théorie de la rage. in-8°. Francfort et Léipsick, 1792.

(2) *A compleat* etc., c'est-à-dire, Traité complet sur l'origine, la théorie et la cure de la siphilis. in-4°. Londres, 1792.

(3) *De morborum primarum viarum verá notitiá et curatione.* in-4°. *Norib.* 1792.

(4) *Einige* etc., c'est-à-dire, Quelques remarques sur le développement de l'homme. in-8°. Stuttgard, 1792.

livre parut à l'occasion d'une maladie nerveuse remarquable, dont une femme somnambule était atteinte, et l'auteur expliqua plusieurs phénomènes physiologiques et pathologiques avec une modestie digne de grands éloges.

Comme le système lymphatique exerce une puissante influence sur le développement des parties du corps de l'homme, c'est ici le lieu de placer les observations que F. G. Heine publia au sujet de l'action de ces vaisseaux (1). Il tenta de prouver que le rachitisme provient de l'exaltation de leur activité, mais il ne réussit pas à détruire tous les doutes qui s'élèvent contre cette opinion, et dont les principaux sont tirés de l'état d'atonie et de relâchement des lymphatiques et de leurs glandes.

Un autre ouvrage d'Assalini (2), qui fut connu cette année en Allemagne, fournit quelques données intéressantes sur le développement de certaines maladies, et particulièrement sur celui des affections externes. Assalini constata en même temps l'efficacité du vomissement pour exalter l'activité des lymphatiques, et il exposa une théorie des dépôts laiteux et de la fièvre puerpérale, meilleure que celle qu'on avait adoptée jusqu'alors, d'après l'autorité de Selle.

Il parut aussi d'importantes monographies, qui se distinguent surtout par des descriptions excellentes et par un diagnostic fort exact.

On ne saurait contester le premier rang à l'histoire de la plique polonaise par F. L. de la Fontaine (3), car elle est infiniment supérieure à tout ce qu'on

(1) *Diss. de vasorum absorbentium ad rachitidem procreandam potentiâ.* in-4°. Gott. 1792.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les maladies du système lymphatique. in-8°. Dresde, 1792. — *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XV. p. 93—174. 179—226.

(3) Traité de la plique polonaise : trad. de l'allemand par A. J. L. Jourdan. in-8°. Paris, 1808.

possédait auparavant sur cette maladie. La description du crétinisme par Fodéré est aussi un chef-d'œuvre. L'auteur éclaircit surtout la nature du goître, et en cherche la cause dans l'air humide des vallées des Alpes (1). L'histoire de la coqueluche épidémique par J. H. G. Klinge (2), la théorie humorale de la goutte par Jean Gardiner (3), et la compilation de Thomas Kirkland sur l'apoplexie (4), sont moins importantes.

En Helvétie, une société respectable donna les premiers volumes de son recueil d'observations. Le chanoine Jean-Henri Rahn se trouvait à la tête de cette réunion. Nous devons à ses travaux, ainsi qu'à ceux de Meyer, de Mieg, et de plusieurs membres étrangers de la société, d'excellens mémoires sur le diagnostic et le traitement des maladies (5). Ce recueil forme un contraste frappant avec le troisième volume des Actes de la Société médicale de Copenhague, où les mémoires de Callisen, de Meza, de Bang et de Rancœ sont si médiocres, qu'on ne doit pas craindre de les déclarer absolument mauvais (6).

La publication des Ephémérides médicales de Paschal-Joseph Ferro, premier physicien de Vienne, fut un événement fort agréable pour les amis de la science. L'auteur décrit les maladies qui ont régné dans la capitale de l'Autriche, et principalement dans l'hôpital des prisonniers (7). Ses observations sur la

(1) Essai sur le goître et le crétinage. in-8°. Turin, 1792.

(2) *Etwas ueber* etc., c'est-à-dire, Observations sur la coqueluche, pour servir à l'histoire de l'épidémie de 1790. in-4°. Gottingue, 1792.

(3) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la nature, la cause et le traitement de la goutte : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1792.

(4) *Commentar* etc., c'est-à-dire, Commentaire sur l'apoplexie et la paralysie : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1794.

(5) *Museum der* etc., c'est-à-dire, Muséum de médecine, publié par la Société helvétique, T. I—III. Zurich, 1792—1795.

(6) *Acta regiæ societatis medicæ Hafniensis, vol. III. Hafn.* 1792.

(7) *Ephemerides medicæ. in-8°. Vindob.* 1792.

constitution épidémique sont écrites d'après l'esprit de Sydenham et de Stoll, et on doit les considérer comme de véritables chefs-d'œuvre, quoique Ferro affecte un peu trop de prédilection pour les formes de maladies qu'il a adoptées. Celles de Jean Ferriar sur la manie, l'hydropisie et les anévrismes du cœur, se rangent au nombre des meilleures (1), et les remarques de Jean-Chr. Gottlieb Schaefer sur les maladies des enfans, placent son traité parmi les livres classiques (2).

Mais cette année Jean-Pierre Frank commença à publier un ouvrage qui est de la plus grande importance pour la pathologie et la thérapeutique (3). Ce que j'estime surtout dans ce livre, où j'ai mille et mille fois puisé avec reconnaissance, ce sont les excellentes introductions à la pathologie et à la thérapeutique des classes des maladies; ce sont aussi les descriptions incomparables des affections et de leurs complications: je n'admire pas moins le calme et la circonspection de l'auteur dans les occasions où il aurait pu faire usage des nouvelles hypothèses; en un mot, je porte à ce chef-d'œuvre toute l'estime et toute la vénération qui lui sont dues. Il me reste un seul regret, c'est que Frank n'ait pas été plus versé dans la langue dont il fit choix pour exprimer ses idées. Je me suis déjà expliqué ailleurs à cet égard (4).

Les tentatives bizarres qu'on fit pour rendre plus agréable la lecture des leçons de Bernard Albinus (5),

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Observations et réflexions médicales. in-8°. Warrington, 1792. 1795.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les maladies les plus ordinaires des enfans, et leur mode de traitement. in-8°. Ratisbonne, 1792.

(3) *Epitome de curandis hominum morbis. lib. I—V. Manhem.* 1792—1794.

(4) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1794. N. 212. 213.

(5) *B. Albini caussæ et signa morborum. tom. I—IV. Gedani,* 1792—1795.

de Jean Godefroi Brendel (1) et de Jérôme-David Gaubius (2), ne réussirent point, et ne le pouvaient effectivement pas, parce que ces antiques ouvrages sont trop médiocres, et que les éditeurs n'avaient pas su les rendre assez attrayans.

Enfin la pathologie s'enrichit de l'essai d'une géographie médicale écrit par Léonhard-Louis Finke. Cet ouvrage n'est pas exempt de fautes : c'est même souvent une compilation incorrecte et sans goût ; mais il renferme tant de faits propres à constater l'influence des différens climats sur la santé de l'homme, qu'on ne peut s'empêcher d'y attacher de l'importance, et de savoir gré à l'auteur de l'avoir publié (3).

ARTICLE QUATRIÈME.

Thérapeutique et matière médicale.

Hippolyte Ruyz donna des notices historiques sur le quinquina (4). Il les avait recueillies dans l'Amérique méridionale, qu'il habita long-temps avec Joseph Pavon et Dombey. Elles enseignèrent à connaître non-seulement sept espèces particulières de quinquina, mais encore plusieurs caractères auxquels on peut juger de l'authenticité de ce médicament. Ruyz parla aussi d'un extrait qui se prépare

(1) *J. G. Brendelii prælectionum academicarum de cognoscendis et curandis morbis, edidit notasque adjecit H. G. Lindemann. tom. I—III. Lipsiæ*, 1792—1795.

(2) *Commentaria in institutiones pathologiæ medicinalis, auct. H. D. Gaubio, collecta et digesta à Ferd. Dejean. tom. I—III. Vienn.* 1792—1794.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une géographie médicale. in-8°. Leipsick, 1792—1795.

(4) *Quinologia, ò* etc., c'est-à-dire, Quinologie ou Traité du quinquina. Madrid, 1792.

dans l'Amérique même avec l'écorce fraîche, et qui jouit d'une grande énergie.

Jarichius-Jean Westa publia une excellente monographie de l'antimoine (1), et F. D. Kercksig étudia d'une manière spéciale et parfaite les effets des oxides de zinc et de bismuth (2). Jean-Chr. Döeltz essaya aussi les propriétés de l'eau distillée de laurier et des amandes amères sur différens animaux (3).

Il parut plusieurs bons ouvrages sur les eaux minérales de l'Allemagne. Hopfengeissmar fût décrit par Maiz (4), Tœplitz par Jean-Denys John (5), Dribourg par Joachim-Diétérich Brandis (6), et Nenndorf par Louis-Philippe Schroeter (7). Un compilateur infatigable, Frédéric-Chr. Gottl. Scheidemantel, publia également un traité assez complet sur les sources minérales de la Germanie (8).

Parmi les nouvelles méthodes, il en est peu qu'on ait moins accueillies que le conseil donné par Caleb-Hillier Parry, de comprimer une artère considérable pour diminuer et suspendre même complètement les accès des maladies nerveuses qui sont entretenues et augmentées par un violent raptus du sang (9). Ce projet ne peut être mis à exécution que dans un

(1) *Diss. de antimonio. in*-8°. *Groening.* 1792.

(2) *Diss. sistens observationes et experimenta circâ usum calcis zinci et bismuthi. in*-8°. *Hal.* 1792.

(3) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles expériences sur différens poisons végétaux. in-8°. Nuremberg, 1792.

(4) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description de l'établissement actuel de Hopfengeissmar. in-8°. Marbourg, 1792.

(5) *Die Baeder* etc., c'est-à-dire, Les bains de Tœplitz en Bohême, considérés sous le rapport de la physique, de la médecine et de la politique. in-8°. Dresde, 1792.

(6) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur l'usage des eaux de Dribourg. in-8°. Munster, 1792.

(7) *Nenndorfs asphaltische* etc., c'est-à-dire, Les sources sulfureuses asphaltiques de Nenndorf, dans le comté de Schaumbourg. in-8°. Rinteln, 1792.

(8) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur l'usage de toutes les eaux minérales de l'Allemagne. in-8°. Gotha, 1792.

(9) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1792. T. III. p. 273.

très-petit nombre de cas, lorsque l'artère dont les branches se rendent à la partie souffrante est superficielle, et qu'une compression exercée sur elle ne peut entraîner aucun inconvénient.

Jean-Frédéric Krugelstein conseilla l'emploi alternatif de l'acide sulfurique et de la crème de tartre, comme la méthode la plus active contre les fièvres malignes, sans se rendre méprisable comme Reich le fit sept années plus tard, en mettant ce remède au nombre des panacées secrètes (1).

Guillaume May (2) renouvela, au sujet du traitement de la phthisie pulmonaire, les idées de Reid, qui croyait voir le plus haut degré des scrophules dans cette affection, et qui la combattait par les vomitifs.

ARTICLE CINQUIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

On peut considérer le traité des ulcères, par Auguste-Gottl. Wéber, comme une acquisition pour la théorie des affections chirurgicales en particulier (3); mais la plus grande partie de ce livre est inutile à cause de l'afféterie du style et des théories prolixes de l'auteur. La division des ulcères, d'après le degré d'énergie de la nature, est hypothétique et inapplicable. François-Xavier Mezler eut beaucoup plus de mérite en développant avec clarté, méthode et pro-

(1) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société médicale de Londres, vol. III. p. 77.

(2) *Essay on* etc., c'est-à-dire, Essai sur la phthisie pulmonaire. in-8°. Plymouth, 1792.

(3) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Helcologie générale, ou Histoire nosologique et thérapeutique des ulcères. in-8°. Berlin, 1792.

fondeur, les causes des ulcères chroniques des extrémités inférieures (1).

La science s'enrichit d'une foule d'observations isolées. Charles-Gaspard Siebold (2) fit choix des plus intéressantes parmi toutes celles qu'il avait rassemblées, et les livra au public : elles sont extrêmement instructives. Le recueil de J. G. Bernstein (3) n'est pas à comparer avec le précédent, mais renferme toutefois quelques mémoires dignes d'être lus.

Différentes maladies et opérations chirurgicales furent mieux connues, ou rectifiées. Ainsi la manière dont Charles-Gaspard Crève enseigne à reconnaître les fractures des os du bassin, d'après les instructions de son grand maître Soemmering, est fort précieuse, parce que jusqu'alors on ne s'était presque pas occupé du diagnostic de cette affection (4).

Le baron Percy (5) et Massot (6) publièrent deux ouvrages intéressans sur les plaies d'armes à feu, et sur leur traitement. Celui du premier est le meilleur; on y trouve l'exposition complète des règles qu'il faut observer dans l'extraction des corps étrangers qui compliquent ces plaies. David de Gesscher donna aussi un traité classique sur les difformités de la colonne vertébrale, et sur le meilleur moyen d'en redresser les courbures (7).

Trois traités assez insignifians parurent sur les ma-

(1) *Preisfrage : welche* etc., c'est-à-dire, Question mise au concours : Quelle est la meilleure méthode pour guérir les vieux ulcères des extrémités inférieures ? in-4°. Vienne, 1792.

(2) *Chirurgische* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie. Nuremberg, 1792.

(3) *Chirurgische* etc., c'est-à-dire, Observations chirurgicales pour servir d'éclaircissemens à divers points de pratique. in-8°. Erford, 1792.

(4) *Diss. de fracturis ossium pelvis. in-4°. Mogunt.* 1792.

(5) Manuel du chirurgien d'armée, ou Instruction du chirurgien militaire sur le traitement des plaies, etc. in-8°. Paris, 1792.

(6) Essai sur les plaies des armes à feu. in-8°. Paris, 1792.

(7) *Aanmerkingen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur les difformités de la colonne vertébrale, et le traitement de ses déviations et de ses fractures. in-8°. Amsterdam, 1792.

ladies des yeux. Le premier, de Jacques Ware (1), ne recommande que la seringue d'Anel dans l'obstruction des conduits lacrymaux ; le second, de Gerrit-Jan van Wy (2), conseille pour l'opération de la cataracte, un instrument inutile, une sorte de flamme semblable à celle de Guérin ; le troisième, de Joseph Beer (3), n'est qu'une copie de l'immortel ouvrage de Richter.

Juste Arnemann et Théodore-Frédéric Brandes publièrent de bonnes compilations, le premier sur la perforation de l'apophyse mastoïdienne de l'os temporal (4); l'autre sur l'opération de l'empyème (5). N'oublions pas de mentionner aussi les traités de Charles-Frédéric Clossius, sur le procédé de Celse pour l'opération de la taille (6), et sur le conducteur du lithotome (7) ; car ils sont écrits avec une pureté et une élégance rares.

Des trois manuels d'accouchemens qui parurent cette année, celui de Jean Heinecken mérite la préférence, quoiqu'il ne soit destiné que pour les sages-femmes de la ville et du district de Brême (8). L'ouvrage de Mathieu Saxtorph renferme trop de théories et d'hypothèses subtiles (9). Celui de Guillaume

(1) *Chirurgical* etc., c'est-à-dire, Observations chirurgicales sur l'épiphora et l'ophthalmie scrophuleuse, etc. in-8°. Londres, 1792.

(2) *Nieuwe* etc., c'est-à-dire, Nouvelle manière d'extraire la cataracte. in-8°. Arnheim, 1792.

(3) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur la cataracte et les maladies de la cornée. in-8°. Vienne, 1792.

(4) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la perforation de l'apophyse mastoïde dans certains cas de surdité. in-8°. Gottingue, 1792.

(5) *Diss. de paracentesi thoracis. in-8°. Gott.* 1792.

(6) *Diss. sistens analecta quædam ad methodum lithotomiæ Celsianam. in-4°. Tubing.* 1792.

(7) *Tractatus de ductoribus cultri lithotomi sulcatis. in-8°. Marburg.* 1792.

(8) *Umriss* etc., c'est-à-dire, Traité d'accouchemens. in-8°. Brême, 1792.

(9) *Nyeste Udtog of fodselsvidenskaven, til Brug for fordemoderne. in-8°. Kiobenhavn*, 1792.

Osborne défend quelques erreurs, et contient une multitude de règles qui ne sont point assez précisées (1). Chr. Frédéric Deutsch, digne élève de Meckel, donna une excellente dissertation sur les conceptions extra-utérines (2).

ARTICLE SIXIÈME.

Médecine populaire.

Différens écrivains cherchèrent à diriger l'attention du public, et surtout celle des médecins et des gouvernemens, sur la possibilité de faire entièrement disparaître la petite vérole. Bernard-Chrétien Faust fut le premier qui embrassa la défense de ce plan avec une ardeur sans égale. Les exemples de quelques pays d'où l'on est parvenu à bannir la petite vérole au moyen d'établissemens analogues à ceux qu'on oppose à la peste, les grands ravages que cette maladie avait exercés l'année précédente, mais plus encore la disposition du public à écouter au moins les nouveaux projets, telles étaient les circonstances qui semblaient démontrer la nécessité d'une inoculation générale pratiquée dans des maisons isolées.

Faust proposa, dans les gazettes publiques et dans son singulier catéchisme de santé, de fonder des établissemens éloignés de toute habitation pour y recevoir les inoculés (3), et son idée fut encore dévelop-

(1) *Essays on the practice of midwifery in natural and difficult labours. in-8°. London*, 1792.

(2) *Diss. de graviditate abdominali. in-4°. Halæ*, 1792.

(3) *Entwurf*, etc., c'est-à-dire, Plan d'un catéchisme de santé, joint au catéchisme de santé, et destiné pour les églises et les écoles du comté de Schaumbourg. in-8°. Buckebourg, 1792. 2e éd. 1793.

pée davantage par Jean-Chr. Guillaume Juncker (1). Ce dernier saisit l'occasion des ravages que la variole fit en 1791 dans la Prusse, où elle enleva presque le cinquième des malades. Il conseilla de prendre des mesures nécessaires pour prévenir la contagion, et d'ordonner une inoculation générale; mais si ces projets ont été accueillis peu favorablement, nous en trouvons la cause dans le zèle outré et l'intolérance de Juncker, dans l'aversion déclarée qu'il témoigna pour toute inoculation qui ne serait pas pratiquée loin du séjour des personnes bien portantes, dans son style diffus et extrêmement prolixe, et, plus tard, dans les disputes indécentes qu'il suscita à ceux qui avaient seulement élevé quelques doutes contre son opinion. Son premier écrit contient déjà une multitude de sorties offensantes, de personnalités, et de ridicules rêveries mystiques qui ne pouvaient manquer de déplaire. Autant il avait de confiance en lui-même dans cette occasion, autant aussi il était peu propre à contribuer au bien de la chose. De là vint que beaucoup de médecins patriotes, qui s'étaient d'abord intéressés à ses projets, se refroidirent par la suite et l'abandonnèrent.

Chr. Guillaume Hufeland avait, dans l'origine, paru très-disposé en faveur du plan relatif à l'extinction de la petite vérole (2). Lui et Léonhard-Louis Finke (3) entreprirent l'apologie de l'inoculation contre tous ses antagonistes, et Hufeland lui donna, avec raison, pour principal avantage, celui de porter une irritation artificielle sur la peau, et de garantir ainsi les organes intérieurs de l'influence dangereuse

(1) *Gemeinnützige* etc., c'est-à-dire, Conseils sur la meilleure conduite à observer dans la petite vérole. in-8°. Halle, 1792.

(2) *Neueste* etc., c'est-à-dire, Nouvelles annales de la médecine française, P. II. p. 399.

(3) *Specimen medicum, historiam sistens insitionis variolarum in comitatibus Tecklaburgensi atque Lingensi exercitæ.* in-4°. *Lingæ*, 1792.

du virus (1). Les idées sur les maladies des enfans qu'il a jointes à cet ouvrage, montrent combien il répugne à toutes les explications chimiques, et font un contraste bizarre avec les opinions qu'il professa plus tard.

L'essai philosophique de Gauthier Taughan, concernant l'influence que les habillemens exercent sur la santé, mérite aussi d'être distingué d'une manière particulière (2). L'auteur accorde la préférence aux vêtemens de laine.

Du reste, le journal populaire de Samuel Hahnemann (3), et mon édition de la médecine domestique de Guillaume Buchan (4), n'eurent pas l'approbation des personnes de l'art.

La sommation fanatique qu'Hahnemann fit aux médecins de la cour d'Autriche, de justifier la conduite qu'ils avaient observée dans la dernière maladie de l'empereur Léopold II, produisit une sensation non moins vive parmi le public que parmi les praticiens. Hahnemann et Lenhardt, qui citèrent en même temps devant leur tribunal Hasenoehrl et Lagusi, médecins du prince, avaient adopté le bruit général que la maladie de Léopold était gastrique, et reprochaient comme un crime à ces praticiens d'avoir eu si souvent recours à la saignée. Les médecins du monarque ne se défendirent que par forme d'incident dans un mémoire fort peu satisfaisant, en assurant que la maladie avait un caractère inflammatoire, et

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les principaux avantages de l'inoculation et sur quelques maladies des enfans. in-8°. Léipsick, 1792.

(2) *An essay* etc., c'est-à-dire, Essai philosophique et médical sur le costume moderne. in-8°. Londres, 1792.

(3) *Freund* etc., c'est-à-dire, L'ami de la santé, T. I. cah. 1. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1792.

(4) *Hausarzneykunde* etc., c'est-à-dire, Médecine domestique traduite d'après la onzième édition anglaise et la quatrième française. in-8°. Altembourg, 1792.

rapportant les détails de l'autopsie du cadavre (1). Les mêmes raisons déterminèrent aussi Frédéric-Chrétien Stoeller (2), Ernest-Godefroi Baldinger (3), et un anonyme (4), à imiter leur conduite. Mais il n'a pas paru d'histoire détaillée de la maladie qui conduisit Léopold II au tombeau.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Etat de la Médecine en 1793.

ARTICLE PREMIER.

Littérature médicale.

Guillaume-Godefroi Ploucquet commença cette année un ouvrage littéraire dont le plan est immense, et qu'un Allemand seul pouvait conduire aussi près du terme de sa perfection. C'est un catalogue aussi complet que possible, ou, pour mieux dire, une table raisonnée des objets les plus importans qui se trouvent traités dans les ouvrages théoriques et pratiques de l'antiquité et des temps mo-

(1) *Ein Wort* etc., c'est-à-dire, Un mot à l'Europe sur la mort subite de S. M. l'Empereur Léopold II. in-8°. 1792. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1792, T. II. p. 193—198.

(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1792, T. II. p. 219—224.

(3) *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin pour les médecins, T. XIII. p. 481. 482.

(4) *Reflexionen* etc., c'est-à-dire, Réflexions sur la mort de l'Empereur Léopold II. in-8°. 1792.

dernes (1). On ne peut disconvenir que Ploucquet n'ait beaucoup fait, et les médecins, les auteurs et les professeurs reconnaissent l'utilité de cet ouvrage, qu'ils sont obligés de consulter presque à chaque instant; mais le bibliographe y rencontre un très-grand nombre d'articles incapables de le satisfaire. On blâmera toujours Ploucquet de répéter continuellement les *Opera omnia* les plus misérables, et les ouvrages pratiques d'Alix, d'Andriolli, d'Arnauld de Villeneuve, de Bapst de Rochlitz, de Théodore Zwinger et d'une foule d'autres. Enfin, on lui reprochera sans cesse les inexactitudes fréquentes de ses citations, les erreurs grossières qu'il commet souvent, et les vides qu'il a laissés dans les matières les plus essentielles.

Ernest-Godefroi Baldinger donna une littérature de la matière médicale (2), et prouva, par la légèreté incroyable et le défaut de jugement avec lesquels son livre est écrit, combien sont peu fondées ses prétentions au titre de littérateur.

Mais Christophe Girtanner publia, dans la seconde édition des deux dernières parties de son traité des maladies vénériennes, une littérature si complète de cette dernière affection, que nous n'en possédons pas encore de pareille sur aucune autre maladie, et peut-être même dans toutes les branches de l'art de guérir (3). Chr. Godefroi Gruner donna un riche supplément au recueil de Luisinus, qu'il avait déjà enrichi d'un nouveau volume quelques années auparavant (4).

(1) *Initia bibliothecæ medico-practicæ et chirurgicæ realis, sive Repertorii medicinæ practicæ et chirurgiæ, communicat D. Gulielmus-Godof. Ploucquet, tom. I—VIII. in-4°. Tubing.* 1793—1797. — *Continuatio et supplementa, tom. I. II.* 1799. 1800.

(2) *Litteratura universæ materiæ medicæ. in-4°. Marburgi*, 1793.

(3) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la maladie vénérienne, T. II. III. 2e éd. in-8°. Gottingue, 1793.

(4) *De morbo gallico scriptores medici et historici, partim inediti, partim rari et notationibus aucti. in-8°. Ienæ*, 1793.

Deux entreprises littéraires dont les résultats parurent cette année, diffèrent totalement des précédentes, et toutes deux ont conservé jusqu'à ce jour un certain degré de considération. L'une, qui a pour auteur Chr. Gottl. Hopf, donne de bons extraits des principaux ouvrages modernes (1). L'autre, dont Auguste-Frédéric Hecker fut le directeur jusqu'à la fin de ses jours, renferme des jugemens portés sur les événemens qui surviennent chaque année dans la littérature médicale, ainsi que sur les théories et les méthodes nouvelles (2). Ce dernier journal a incontestablement été fort utile : il s'est opposé avec une mâle fermeté aux sottises du temps; il a, par ses controverses hardies, donné lieu à plus d'une excellente observation. Malheureusement on peut lui reprocher de mettre trop de chaleur et de partialité, et trop peu de modestie dans ses discussions.

Les contestations des médecins de Vienne au sujet de l'importance de la saignée, engagèrent François-Xavier Mezler à faire des recherches historiques sur cette opération; mais on désirerait dans son travail plus de profondeur, d'ordre et d'impartialité (3).

(1) *Commentarien* etc., c'est-à-dire, Commentaires sur la médecine pratique, T. I—VI. in-8°. Tubingue, 1793—1800.

(2) *Journal* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, des théories et des controverses en histoire naturelle et en médecine, cah. I—XXXII. in-8°. Gotha, 1793—1800.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une histoire de la saignée. in-8°. Ulm, 1793. — Comparez la critique de cet ouvrage par K. Sprengel, dans l'*Hallische* etc., c'est-à-dire, La Gazette savante de Halle, année 1793, p. 296—300.

ARTICLE SECOND.

Anatomie et Physiologie.

L'ANATOMIE fit peu de progrès. La description des os, des muscles, des ligamens et des articulations, par Jean Bell, a, comme l'anatomie autrefois fort célèbre de Palfyn, pour but principal de démontrer les applications qu'on peut faire de la science anatomique à l'art chirurgical (1).

Frédéric-Ernest Gerlach publia une dissertation intéressante que nous devons considérer comme le complément de l'ouvrage classique de Monro sur les bourses muqueuses, et dans laquelle il donna la description de plusieurs follicules situés entre les muscles du pharynx, du cou et des extrémités, dont on n'avait pas fait mention jusqu'alors (2). Gosvin-Frédéric Peipers enrichit aussi la névrologie par son excellente histoire de la troisième et de la quatrième paire de nerfs cervicaux, qui sont décrites avec toute l'exactitude de Soemmering et de Meckel (3).

Les vaisseaux lymphatiques furent, sans contredit, la partie de la science dont l'histoire se perfectionna le plus ; car alors seulement on commença à bien sentir l'influence de ces organes dans l'économie animale. Bernard-Nath. Schréger, non content de donner un précieux recueil des opuscules de Michaelis, de G. H. Thilow, de J. C. Walter, de Georges Basiléwitsch, de R. Desgenettes et de ses propres obser-

(1) *The anatomy* etc., c'est-à-dire, Anatomie des os, des muscles et des ligamens. in-8°. Edimbourg, 1793.

(2) *Diss. de bursis tendinum mucosis in capite et collo reperiundis.* in-4°. *Viteb.* 1793.

(3) *Diss. sistens tertii et quarti nervorum cervicalium descriptionem.* in-4°. *Hal.* 1793.

vations (1), paraît encore avoir pris une grande part à une fort bonne dissertation inaugurale qui parut sur la physiologie des vaisseaux absorbans (2).

Florian Caldani examina et rectifia les opinions de Mascagni sur les fonctions des lymphatiques, et l'idée du même anatomiste que les sécrétions s'opèrent à travers des pores inorganiques (3). Corn. Gaspard de Koning prouva que les vaisseaux absorbans jouissent d'une force vitale extrêmement active, démontra que, de toutes les parties du corps, ce sont celles qui conservent le plus long-temps leur vitalité, et donna un traité excellent sur les maladies auxquelles ces organes sont exposés (4).

Les hypothèses de Brown et de Girtanner sur l'irritabilité donnèrent occasion aux Allemands d'étudier cette force, et de faire des recherches qui renversèrent et détruisirent presque toutes les conclusions qu'Haller avait tirées de ses innombrables expériences avec la plus grande circonspection.

Jean-Chr. Reil osa donner beaucoup plus d'extension à l'idée qu'Haller s'était formée de son irritabilité, et considérer cette dernière comme la faculté que toutes les parties du corps ont d'entrer en action (5). Il ne put justifier cette innovation arbitraire dans le langage usité jusqu'alors, qu'en admettant, d'une manière non moins arbitraire, que la force du tissu cellulaire est non pas une simple élasticité semblable à celle des corps inertes, mais un

(1) *Theoretische* etc., c'est-à-dire, Mémoires théoriques et pratiques sur les vaisseaux lymphatiques. in-8°. Léipsick, 1793.

(2) *Diss. præs. E. Platner, resp. C. G. à Muller, sistens physiologiam systematis vasorum absorbentium. in-4°. Lips.* 1793.

(3) *Riflessioni* etc., c'est-à-dire, Réflexions sur quelques parties d'un nouveau système des vaisseaux absorbans. in-8°. Padoue......

(4) *Diss. de affectionibus morbosis systematis lymphatici. in-4°. Lugd. Bat.* 1793.

(5) *G. L. Gautier, Diss. de irritabilitatis notione, naturâ et morbis. in-8°. Halæ*, 1793.

léger degré d'irritabilité. Aussi refusa-t-il de lui donner le nom de contractilité, qu'il réservait pour désigner l'irritabilité musculaire.

On voit qu'il s'agit ici de décider si les forces qui président à l'action du tissu cellulaire, des muscles et des nerfs, sont totalement différentes, ou seulement des espèces d'un seul et même genre. Reil cherche à prouver qu'elles n'en constituent dans la réalité qu'une seule; mais ses raisons ne sont pas convaincantes. Lorsqu'il veut démontrer que le tissu cellulaire est susceptible d'une vive action, pour en conclure que ce tissu est doué de l'irritabilité, il a recours aux phénomènes que présentent la peau et l'utérus. Mais la peau n'est pas composée uniquement de tissu cellulaire; elle renferme aussi un nombre prodigieux de vaisseaux qui sont garnis de tuniques musculeuses. Quant à ce qui concerne la matrice, les fibres musculaires de cet organe sont démontrées jusqu'à l'évidence, quoique C. H. Ribke en ait encore nié l'existence cette année (1). Nous ne voyons dans le tissu cellulaire aucun effet que nous ne puissions expliquer par la simple élasticité. L'analogie vient d'ailleurs à l'appui de cette vérité; car chez les plantes nous ne trouvons clairement des traces d'irritabilité, que lorsque les cellules se convertissent en fibres spirales.

L'auteur réussit encore bien moins à démontrer l'identité de la sensibilité et de l'irritabilité, et l'existence d'une irritabilité spécifique au moyen de laquelle on n'explique rien de plus qu'avec une des qualités occultes quelconque des péripatéticiens. Reil a d'ailleurs tort de s'attribuer la découverte de cette force, car elle était déjà connue depuis long-temps sous d'autres noms, et quoi qu'il puisse dire, c'est

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la structure de la matrice et la séparation du placenta. in-8°. Berlin, 1793.

évidemment la même chose que ce que Blumenbach appelle vie particulière des organes.

L'écrit polémique de Jean-Ulric Schaeffer contre Girtanner (1), nous démontre clairement où conduisent tous ces changemens arbitraires introduits dans les théories, surtout lorsqu'ils reposent sur de simples spéculations. Si l'hypothèse ridicule de Girtanner méritait une réfutation sérieuse, il ne fallait pas lui en substituer une autre non moins absurde. Telle fut cependant la conduite de Schaeffer. Au lieu de l'irritabilité, il admit la sensibilité comme la force fondamentale du corps; il l'accorda même aux végétaux et à la sérosité, parce que ce fluide est susceptible de se coaguler; il la fit entretenir par une force encore occulte, dispersée dans l'univers, et il appliqua à son épuisement et à son accumulation tout ce que Girtanner avait dit des états similaires de l'irritabilité. Dans l'appendice de ce traité, Charles-Guill. Nose conseilla, avec une chaleur déplacée, d'adopter en médecine les principes de la philosophie critique, afin de donner au plus noble des arts une exactitude qui lui manque encore, et qui permette de signaler avec certitude et facilité la véritable marche que l'on doit suivre, et les fausses routes où l'on pourrait s'égarer. Nos théoriciens modernes n'ont que trop souvent profité de ce conseil, ainsi que l'histoire du jour nous l'apprend.

Pendant que Reil et Schaeffer regardaient toutes les forces organiques comme des espèces en sous-ordre d'une seule et même force fondamentale; Charles-Frédéric Kielmaier en multipliait encore le nombre; car il admettait une force de sécrétion et une force de propulsion (2), et Jean-Gottl. Leiden-

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la sensibilité comme principe de la vie chez les êtres organisés. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1793.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les rapports des forces organiques les unes avec les autres. in-8°. Stuttgard, 1793.

frost cherchait à profiter des opinions des pythagoriciens et des dogmes du mysticisme, pour expliquer les sensations (1).

A toutes les recherches dont il vient d'être question, se rattachent étroitement la continuation des expériences galvaniques et les conclusions qu'on en tira pour établir la théorie des phénomènes du corps animal.

L'opinion primitive de ceux qui avaient répété les expériences de Galvani, savoir que le fluide nerveux est de nature électrique, ou parfaitement identique avec l'électricité positive, et ne peut être mis en action que par le contact de deux métaux différens ; cette opinion fut encore défendue par Eusèbe Valli (2). Giovacchino Corradori émit, il est vrai, des doutes très-importans contre la nature électrique de ces phénomènes; mais il ne put pas lui-même se défendre de considérer l'accumulation du fluide nerveux comme la cause des convulsions qu'éprouvent les muscles galvanisés (3). Félix Fontana, à qui sont adressées les lettres de Corradori, réfuta encore mieux l'opinion de l'identité du galvanisme et de l'électricité ; il fit aussi l'intéressante observation que cet irritant détermine des convulsions même chez les vers nus (4).

Alexandre Volta ne constata pas ces résultats, quoiqu'il ait rendu d'importans services à la théorie du galvanisme (5). Ses expériences lui avaient appris en

(1) *Confessio, quid putet per experientiam didicisse de mente humanâ.* in-8°. *Duisb.* 1793.

(2) *Experiments* etc., c'est-à-dire, Expériences sur l'électricité animale. in-8°. Londres, 1793.

(3) *Lettere* etc., c'est-à-dire, Lettre à Félix Fontana sur l'électricité animale. in-8°. Florence, 1793.

(4) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal physico-médical pour servir de suite à la bibliothèque physique de l'Europe, par Brugnatelli, tom. IV. p. 131.

(5) *Volta, Schriften* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur l'électricité animale : trad. de l'italien. in-8°. Prague, 1793.

effet que le fluide galvanique n'agit sur les muscles que par l'intermède des nerfs, et qu'en conséquence les muscles qui reçoivent peu de nerfs et n'obéissent point à la volonté, ne peuvent pas non plus être galvanisés; mais il avait fait en outre l'importante découverte qu'en prenant des précautions convenables on parvient à faire discerner des étincelles de lumière, et que par conséquent le galvanisme peut exciter d'autres sensations que des saveurs. Ce fut lui qui distingua le premier les degrés de l'asphyxie d'après la faculté que les muscles ont d'être irrités par le galvanisme, et qui donna de cette manière lieu en Allemagne à différentes recherches d'un grand intérêt. Du reste, il modifia très-peu la doctrine galvanique : il admettait qu'avant la décharge le nerf et l'intérieur du muscle sont dans un état négatif, tandis que l'extérieur de ce dernier est dans un état positif. Il regardait la grenouille galvanisée comme le meilleur électromètre.

En Allemagne, Charles-Gaspard Crève acquit une célébrité bien méritée par le soin qu'il mit à rectifier et à propager les découvertes de Galvani (1). Ses expériences furent principalement suscitées par Soemmering. Il les fit d'abord simplement en posant le nerf armé sur une pièce de monnaie; il employa aussi avec succès le charbon de bois pour support, et soupçonna le premier l'utilité que la médecine pratique pourrait retirer de ce puissant irritant, parce qu'il parvint, au moyen du galvanisme, à déterminer des convulsions, cinquante-huit et même soixante-trois minutes après la mort. Ses expériences prouvèrent aussi que la pupille n'est pas soumise à l'influence des

(1) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Additions aux expériences de Galvani sur l'électricité animale. in-8°. Francfort et Léipsick, 1793. — Comparez *Gren, Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. VII. p. 323. — *Salzburger* etc. c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1793. T. III. p. 231.

nerfs; car elle demeura immobile, même lorsqu'on galvanisait simultanément tous les nerfs de l'œil.

Les premières expériences de Christophe-Henri Pfaff sur le galvanisme, avaient été faites avec trop de légèreté, et l'auteur en tira des conclusions un peu précipitées (1). Mais Richard Fowler publia sur cette matière un bon livre (2), dans lequel il démontra, contre Valli, qu'on a tort d'attribuer à une électricité particulière les phénomènes produits par le galvanisme. Ses expériences apprirent que les nerfs soumis à l'empire de la volonté sont bien plus sensibles à l'impression du galvanisme, mais que le fluide peut toutefois aussi mettre en jeu les muscles soustraits au domaine de la volonté, et le cœur lui-même, et que quatre jours après la mort d'une grenouille, il détermine encore des convulsions chez elle. Robinson remarqua dans un appendice à ce traité, que le galvanisme cause aussi des douleurs dans les plaies, les ulcères et les dents cariées.

Jean Abernéthy fit des recherches assez importantes sur la composition de la matière animale (3), et il obtint pour résultat que les derniers élémens des corps organisés sont les mêmes dans le règne végétal et le règne animal, et que les animaux qui vivent de plantes dont l'eau distillée a été la seule nourriture, fournissent les mêmes principes que ceux qui ont pris des alimens plus substantiels. Ces vérités étaient déjà connues, mais Abernéthy les confirma de nouveau. Cet écrivain prouva aussi qu'il s'exhale de l'acide carbonique et de l'azote par la transpiration insensible, et que ces gaz cessent de se dégager dès que

(1) *Diss. de electricitate sic dictâ animali.* in-8°. Stuttg. 1793.

(2) *Experiments* etc., c'est-à-dire, Expériences et observations relatives à la grande découverte de Galvani, communément appelée électricité animale, in-8°. Londres, 1793.

(3) *Surgical* etc., c'est-à-dire, Essais de chirurgie et de physiologie. in-8°. Londres, 1793.

la vapeur perspiratoire se convertit en gouttes et donne naissance à la sueur.

Les recherches réellement inutiles que J. C. L. Ockel avait faites quelques années auparavant sur la présence de l'air dans le canal intestinal des animaux en santé (1), devinrent l'objet d'un examen particulier. Je dis que ces recherches étaient inutiles, parce que l'idée que nous nous formons des changemens que le chyme subit dans les intestins, et l'observation journalière de ce qui se passe chez les personnes bien portantes, nous apprennent qu'il se développe des gaz, sinon de la masse chymeuse, au moins des matières fécales renfermées dans les gros intestins. Ockel prétendait au contraire qu'en disséquant des lapins, les intestins lui avaient paru renfermer peu ou même point d'air : il remarqua que lorsqu'on y insuffle de l'air, ou lorsque ce fluide y est introduit à l'aide du moyen de Hulme, les viscères l'expulsent à l'instant; il pensait enfin que la digestion, suivant les expériences de Spallanzani, ne s'opérant pas par fermentation, elle ne peut non plus donner lieu à aucun dégagement d'air. Un anonyme fit quelques objections fondées contre ces assertions (2), et Ockel, dans sa réponse, avoua qu'il n'avait révoqué en doute que la nécessité de la production de l'air pour l'accomplissement de la digestion (3). Mais en réalité ses expériences avaient été mal faites, et ne prouvaient rien de ce qu'il en avait conclu, puisqu'il poussait avec violence une grande quantité d'air atmosphérique dans les intestins. Il errait aussi en soutenant que la digestion n'étant pas le résultat d'une fermen-

(1) *Diss. an aer secundum sanitatem adsit in primis viis ? in-8°. Halæ*, 1793.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 1. p. 87.

(3) *Gren, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. VII. p. 307.

tation; la masse chymeuse et les matières excrémentitielles ne peuvent point non plus chez l'homme en santé laisser exhaler le moindre fluide gazeux.

Nous devons à un jeune médecin, J. G. Heinlein, une théorie intéressante de la génération (1). Son ouvrage, qui est curieux et rempli de faits, fournit un exemple frappant du développement dont les hypothèses anthropologiques sont susceptibles. Personne n'avait encore représenté d'une manière aussi claire la conversion des vésicules de Régnier de Graaf en corps jaunes, par le changement des villosités artérielles en une substance glanduleuse. Les molécules organiques ou le fluide susceptible d'organisation se sécrètent dans ces corps jaunes lorsqu'ils sont parvenus à maturité : elles aspirent la liqueur séminale de l'homme, se mêlent avec elle, se gonflent, et sont alors portées dans l'utérus par les trompes de Fallope.

Je ne passerai pas non plus sous silence un petit ouvrage sur les monstres, dans lequel Charles-Chrétien Klein décrit des fœtus sans cerveau, sans cœur et sans poumons, et tire de ses observations quelques conclusions instructives (2).

ARTICLE TROISIÈME.

Pathologie.

Le système des humoristes avait à peine perdu une partie de son éclat, que les applications imprudentes de la chimie pneumatique semblèrent fournir de nouveaux argumens plausibles en sa faveur. L'exemple de Trotter nous prouve qu'on s'était déjà permis

(1) *Diss. de fœcundatione et conceptione. in-8°. Erlang.* 1793.
(2) *Diss. sistens monstrorum quorumdam descriptionem. in 4°. Stuttg.* 1793.

en Angleterre des théories chimiques beaucoup plus hardies qu'en France.

Cette année Thomas Beddoes fut le principal défenseur de l'humorisme chimique (1). L'hypothèse de Girtanner qui avait prétendu que l'oxigène constitue l'essence de l'irritabilité, lui donna occasion d'attribuer la phthisie à la surabondance, et le scorbut, ainsi que l'obésité, au manque de ce principe. Il rapporta, à l'appui de sa théorie de la pulmonie, la couleur rouge des joues, la teinte rosée du sang, l'état stationnaire de la maladie pendant la gestation, durant laquelle les poumons ne peuvent pas recevoir autant d'oxigène dont l'enfant lui-même soustrait une partie, et enfin l'utilité des gaz irrespirables. Les effets avantageux des acides contre le scorbut, furent les raisons qui le déterminèrent à penser que cette maladie provient du manque d'oxigène.

En supposant que toutes ces assertions soient bien fondées, on ne peut cependant pas avoir beaucoup d'égard à l'oxigène dans la théorie du scorbut et de la phthisie pulmonaire, parce qu'il est impossible d'en admettre ainsi la surabondance ou la diminution, sans croire à une altération simultanée des solides. Mais les assertions de Beddoes ne sont pas non plus toutes exactes, et elles se prêtent facilement à une autre explication. On remarque souvent la même couleur rosée des joues chez les scorbutiques et chez les phthisiques : souvent aussi elle manque dans cette dernière maladie, ainsi que l'auteur en convient lui-même, puisqu'il forme une espèce distincte de la phthisie muqueuse. La pulmonie ne suspend pas toujours ses progrès pendant la grossesse : au con-

(1) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur la nature et la cause du scorbut de mer, de la pierre, de la phthisie, etc. in-8°. Londres, 1793. — *A Letter* etc., c'est-à-dire, Lettre à Erasme Darwin sur une nouvelle méthode de traiter la phthisie pulmonaire. in-8°. Bristol, 1793.

traire, elle commence quelquefois durant ce période, et d'autres maladies, telle que la siphilis, par exemple, deviennent ordinairement stationnaires pendant tout le temps de la gestation. L'utilité des gaz irrespirables dans la phthisie pulmonaire n'est pas avérée, et les expériences faites à cet égard prouvent tout au plus qu'ils diminuent certains symptômes, comme l'acide carbonique améliore la qualité du pus qui découle des ulcères de mauvais caractère.

Nous trouvons aussi cette confusion de l'effet avec la cause dont tous les chimistes se rendent coupables, dans la dissertation, d'ailleurs fort bonne, de Charles-Christophe-Frédéric Jaeger (1), qui assigne pour cause à la goutte, au rachitisme, aux calculs urinaires et au rhumatisme, la surabondance de l'acide phosphorique. Quoiqu'un grand nombre d'observations parlent en faveur de la prédominance de cet acide dans les sécrétions des goutteux, cette dégénérescence des humeurs est toutefois bien certainement la suite des congestions qui ont lieu dans les articulations, et des dérangemens qu'elles causent dans toutes les sécrétions. Guillaume Rowley commit la même faute en faisant provenir la goutte de la surabondance du mucus uni à des particules terreuses et calcaires, quoique ce ne soit là que la suite des accès (2). Frédéric-Auguste Wéber attribua aussi les scrophules à la surabondance de l'oxigène qui donne une grande viscosité à la lymphe (3). Du reste, son livre ne peut nullement entrer en parallèle avec celui de Kortum. Il parut même quelques ouvrages dont les auteurs étaient en arrière au moins de quarante

(1) *Diss. acidum phosphoricum tanquam morborum quorumdam caussam proponens.* in-4°. *Stuttg.* 1793.

(2) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de la goutte régulière, irrégulière et atonique. in-8°. Londres, 1793.

(3) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des scrophules, maladie endémique dans plusieurs contrées de l'Europe. in-8°. Salzbourg, 1793.

ans sous le rapport de leurs principes pathologiques. Tels sont le Manuel de Mathieu Collin (1), écrit d'après les idées de Boerhaave et de Vanswiéten, la Pyrétologie de Ferdinand Saalmann qui profita des leçons de Brendel sur la séméiotique d'Hippocrate (2), et le traité de Gérard-Antoine Gramberg (3) sur les maladies des premières voies, où l'on trouve les idées les plus grossières relativement à la généralité des affections gastriques, et à l'utilité de la méthode évacuante. L'Angleterre produisit les manuels de pathologie pratique fort mauvais, ou au moins très-ordinaires, de Guillaume Rowley (4), de Guillaume Nisbett (5) et de Thomas Marryat (6). Cependant ces deux derniers, qui sont précisément les plus détestables, ont été traduits en allemand.

Mais la pathologie s'enrichit réellement de quelques remarques sur le diagnostic, qui furent publiées par de bons observateurs. Le plus important des recueils d'observations qui parurent cette année, est celui d'Aug. Gottl. Richter (7). Ce praticien acquit par-là de justes droits à la reconnaissance de tous les médecins qui préfèrent la vérité aux préjugés consacrés par l'autorité, et les observations fidèles aux hypothèses frivoles. Le seul mémoire sur la fièvre

(1) *Pathologia therapiaque, quas in usus suarum prælectionum concinavit M. Collin.* in-8°. *Vindob.* 1793.

(2) *Fieberlehre* etc., c'est-à-dire, Pyrétologie basée sur des observations pratiques. in-8°. Breslau, 1793.

(3) *De verâ notione et curâ morborum primarum viarum commentatio.* in-8°. *Erlang.* 1793.

(4) *The rational* etc., c'est-à-dire, Pratique rationnelle de la médecine. in-8°. Londres, 1793.

(5) *The clinical* etc., c'est-à-dire, Le guide clinique, ou aperçu rapide de l'histoire, de la nature et du traitement des maladies. in-12. Londres, 1793.

(6) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine pratique à l'usage des médecins philosophes : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1793. — Cette misérable production a été fort bien jugée dans le *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. III. p. 107.

(7) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations médico-chirurgicales, recueillies principalement dans l'hôpital public. in-8°. Gottingue, 1793.

bilieuse est infiniment préférable à de gros volumes remplis des systèmes les plus ingénieux ou des plus belles hypothèses. Richter y prouve irrévocablement qu'un grand nombre de maladies bilieuses sont provoquées par l'art et par l'abus des évacuans : il fait voir combien il importe d'avoir égard à la cause qui a déterminé l'épanchement de bile ; il enseigne que la vraie fièvre bilieuse se juge non pas uniquement par des déjections alvines, mais aussi par l'augmentation de la perspiration cutanée.

Outre ce mémoire classique, l'auteur, digne ami de l'immortel Stoll, traita de la dyssenterie, à laquelle il trouva presque toujours un caractère rhumatismal, de sorte que la méthode diaphorétique est celle qui lui parut devoir obtenir la préférence. Il fit connaître l'affinité de l'hématémèse, du flux hépatique et des hémorroïdes, éclaircit la pathologie du flux cœliaque, démontra que l'hydropisie est quelquefois spasmodique et erratique, prouva que dans la phthisie muqueuse on doit surtout prendre en considération l'état d'irritation des poumons, et ajouta à toutes ces observations un si grand nombre de remarques utiles sur différens cas et diverses opérations de chirurgie, que ce livre seul suffirait pour lui assigner une place parmi les meilleurs observateurs qui ont jamais existé, si elle ne lui appartenait pas déjà depuis long-temps.

Les commentaires de la Société d'Edimbourg (1), et les Transactions de celle de Philadelphie (2), sont, après l'ouvrage de Richter, les recueils qui se distinguent de la manière la plus avantageuse.

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine de la Société d'Edimbourg, dec. II. vol. VIII.

(2) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions du collége de médecine de Philadelphie. in-8°. Philadelphie, 1793. — *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie. in-8°. Londres, 1793.

Plusieurs classes et plusieurs espèces de maladies furent éclaircies par différens livres intéressans que des médecins observateurs mirent au jour. Un chirurgien anglais, Thomas-Dickson Ride, publia un bon traité sur les maladies des armées et des pays situés sous les tropiques : il s'attacha surtout à développer l'influence des causes débilitantes sur les fièvres rémittentes, et manifesta les mêmes idées que Richter au sujet du développement de la dysenterie (1).

La fièvre jaune, qui jusqu'alors n'avait régné que sous les tropiques, parut au mois d'août à Philadelphie, où elle avait été vraisemblablement apportée par un bâtiment de l'Amérique méridionale, et enleva plusieurs milliers d'individus dans l'espace de trois mois et demi. Les médecins de Philadelphie, qui ne la connaissaient pas, manquèrent d'abord de méthode ; car ils prescrivirent les sels neutres, dont ils n'obtinrent aucun succès. La saignée et le mercure doux, dans les cas où l'affection n'était pas évidemment putride et avait plutôt un caractère inflammatoire, le quinquina, le vin, l'opium et les bains froids, lorsque l'épuisement était considérable et que les humeurs se trouvaient dans un véritable état de dissolution, tels furent les moyens qui réussirent le mieux au rapport de Mathieu Carey (2).

Un des meilleurs médecins de Philadelphie, Benjamin Rush, publia aussi sur cette épidémie un traité (3), dans lequel il manifesta, comme nouveau partisan du système de Brown, les idées les plus sin-

(1) *A view* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies des armées en Angleterre et en Amérique. in-8°. Londres, 1793.

(2) *A Short* etc., c'est-à-dire, Courte notice sur la fièvre maligne qui régna dernièrement à Philadelphie. in-8°. Philadelphie, 1793.

(3) *An account* etc., c'est-à-dire, Notice sur la fièvre jaune bilieuse rémittente qui a paru, en 1793, dans la ville de Philadelphie. in-8°. Philadelphie, 1793.

gulières et les plus bizarres. Ainsi, par exemple, il dit que la frayeur était utile aux malades, parce qu'étant un agent débilitant, elle diminuait la surexcitation. Cependant son livre renferme de précieux matériaux pour le traitement des fièvres de mauvais caractère. Rush confirma entre autres l'aphorisme d'Hippocrate, que les fièvres dont le type est tierce ont une terminaison extrêmement dangereuse lorsqu'elles s'aggravent les jours pairs. Il trouva aussi la saignée utile, malgré sa prédilection pour les principes de Brown; mais il obtint encore de meilleurs effets du mercure doux, de l'opium, du vin et du quinquina.

Lors de l'invasion que les Prussiens firent, en 1792, sur le territoire français, il se manifesta une dyssenterie des plus destructives qui fit périr non-seulement une multitude de militaires, mais encore un nombre incalculable d'habitans. Cette affection fut décrite par J. P. Harmand de Montgarny, médecin de Verdun, sous le nom de *Courrée prussienne* (1). L'auteur fit en même temps connaître ses diverses modifications, parmi lesquelles on distingue surtout la *gale prussienne*, sorte d'exanthème blanc et érysipélateux, l'ictère et la rétention d'urine.

Antoine Portal publia sur la phthisie pulmonaire un excellent ouvrage, qui est même unique sous le rapport de l'excellence des caractères assignés pour reconnaître les espèces (2). Il rendit par-là un service d'autant plus éminent à la science, que les Anglais, et leurs imitateurs en Allemagne, étaient loin de bien connaître la maladie. Une foule de remarques intéressantes sur la séméiotique de la pulmonie,

(1) Histoire médico-pratique du flux dysentérique appelé *Courrée* prussienne. in-8°. Verdun, 1793.

(2) Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire. in-8°. Paris, 1793.

et des recherches anatomiques fort instructives, augmentent encore l'importance de ce traité.

L'hydrophobie déterminée par la morsure d'un animal enragé occupa trois écrivains, Jacques Méase, à Philadelphie (1), Jean Hunter (2) et Thomas Arnold (3). Le premier enseigna que l'endroit de la morsure n'a pas toujours besoin d'être douloureux et enflammé, que l'existence d'un virus particulier est encore très-problématique, qu'au moins la difficulté d'avaler ne peut lui être attribuée, que la maladie est une véritable affection nerveuse, et qu'on doit la traiter par les toniques, le musc, l'opium, l'éther et l'onguent mercuriel. L'appendice de son traité renferme des remarques importantes, recueillies par d'autres médecins sur la même affection.

Hunter s'occupa spécialement des conditions nécessaires pour la propagation de l'infection. Il prétendit que la morsure du chien enragé n'est pas toujours nécessaire, et qu'il suffit que l'animal lèche une plaie pour que l'hydrophobie se déclare. Il trouva aussi une grande affinité entre le tétanos et la rage, et remarqua que la course, qui est vraisemblablement la suite de l'anxiété extraordinaire, contribue beaucoup à diminuer les accidens. Il fixa à dix-sept mois le plus long intervalle qui puisse s'écouler entre la morsure et l'invasion de la maladie.

Les observations d'Arnold donnèrent plus de poids à l'idée que la rage est réellement une maladie nerveuse; car après avoir été guérie chez un enfant à

(1) *An essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur la maladie produite par la morsure d'un chien ou de tout autre animal enragé. in-8°. Philadelphie, 1793.

(2) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie, p. 210.

(3) *A case of* etc., c'est-à-dire, Observation d'une hydropisie guérie heureusement. in-8°. Londres, 1793.

l'aide de fortes doses d'opium et de musc, elle dégénéra en une maladie convulsive analogue à la raphanie.

Guillaume Pargeter publia de très-bonnes remarques sur la manie (1). Lui et Vincent Chiarugi, dans son volumineux ouvrage (2), adoptèrent les idées d'excitement et d'atonie de Cullen, et le médecin italien donna un recueil complet de tout ce qui avait été dit avant lui sur l'aliénation mentale.

L'ouvrage de Joseph-Frédéric Gotthard (3), un mémoire de Guillaume Fordyce (4), et le manuel de séméiotique de Ferdinand-Georges Danz (5), ne sont pas assez essentiels pour nous arrêter longtemps.

On reconnut de plus en plus combien sont grands les avantages que la pathologie peut retirer de l'étude exacte et soignée des parties qui ont été lésées par les maladies. Le nombre de ceux qui se livraient à l'anatomie pathologique s'accrut donc de jour en jour, et la science s'enrichit en 1793 d'observations infiniment plus importantes que toutes celles qui avaient été publiées depuis plusieurs années.

Edouard Sandifort donna des figures et des descriptions excellentes des préparations anatomiques du Muséum de Leyde, ainsi que des cabinets d'Albinus, de Rau et de van Doeveren (6). Mathieu Baillie, possesseur de la collection de Guillaume

(1) *Theoretische* etc., c'est-à-dire, Traité théorique et pratique sur la manie : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1793.
(2) *Della pazzia* etc., c'est-à-dire, Traité médico-analytique de la manie en général et en particulier. in-8°. Florence; 1793.
(3) *Leitfaden* etc., c'est-à-dire, Le guide du jeune médecin pour soigner les malades et connaître les maladies. in-8°. Erlangue, 1793.
(4) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie, p. 110.
(5) *Semiotik* etc., c'est-à-dire, Séméiotique, ou manuel de séméiotique générale à l'usage des jeunes chirurgiens. in-8°. Léipsick, 1793.
(6) *Museum anatomicum academiæ Lugduno-Batavæ. in-fol. Lugd. Bat.* 1793.

Hunter, mit au jour un manuel d'anatomie pathologique qui contribua, aussi-bien que les additions du traducteur allemand Soemmering, à répandre des idées beaucoup plus exactes (1).

Il parut en outre une multitude de mémoires isolés sur cette science dans différens recueils. Jean Hunter (2) et Edmond-Joseph Schmuck (3) publièrent leurs recherches sur l'inflammation des vaisseaux sanguins. Le mémoire du médecin allemand répandit un grand jour sur les accidens que produit cette maladie assez mal observée jusqu'alors. Nous devons aussi à J. Hunter, à Carlisle et à Baillie, plusieurs observations précieuses sur les hydatides, la rétroversion des intestins, et autres altérations pathologiques.

Frédéric-Auguste Treutler enrichit l'histoire des vers intestinaux de quelques découvertes importantes. Il trouva non-seulement dans les cellules des plexus choroïdes, mais encore dans les glandes de la trachée-artère, et dans le tissu de l'ovaire, des espèces nouvelles de vers qu'il décrivit et figura très-bien (4).

Guillaume Gaitskell (5) étudia, d'après l'exemple d'Austin, les concrétions qui se forment dans les intestins des animaux, particulièrement des chevaux, et trouva qu'elles sont composées d'alumine, de magnésie, d'une huile animale sèche, de gélatine et d'ammoniaque. Il fit à cette occasion quelques remarques utiles sur l'analogie de ces concrétions avec

(1) *The morbid human anatomy of some of the most important parts of the human body. in-8°. London*, 1793.

(2) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie, p. 39.

(3) *Diss. exhibens observationes medicas de vasorum sanguiferorum inflammatione. in-4°. Heidelb.* 1793.

(4) *Observationes pathologico anatomicæ auctarium ad helminthologiam humani corporis continentes. in-4°. Lips.* 1793.

(5) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. IV. p. 31.

les calculs urinaires, et sur la manière dont tous deux se comportent avec les réactifs.

Le recueil de Jacques Pénada renferme des observations sur l'ulcération du cœur et de l'intérieur du duodénum, la description d'un fœtus sans cerveau ni moelle allongée, et l'histoire d'une hydrophobie produite par la piqûre d'un insecte (1). Henri-Guillaume van der Kolk rassembla aussi d'excellentes remarques d'anatomie pathologique dans son importante dissertation inaugurale (2).

ARTICLE QUATRIÈME.

Matière médicale.

La science s'enrichit de quelques recherches insignifiantes. La compilation prolixe de Jean-Christophe Hackel ne pouvait faire oublier les chefs-d'œuvre publiés précédemment (3). L'essai commencé par Gottlieb-Conrad-Chrétien Storr, d'une classification des médicamens d'après leurs propriétés sensibles et leurs élémens prédominans, est demeuré imparfait (4). Le conseil qu'Emmanuel-Charles Diez donna de prendre la pratique pour guide dans l'exposé de cette science, est digne de toute notre approbation (5).

(1) *Saggio* etc., c'est-à-dire, Choix d'observations et mémoires sur quelques cas singuliers rencontrés dans la pratique de la médecine. in-4°. Padoue, 1793.

(2) *Diss. exhibens observationes varii argumenti. in*-8°. *Groening.* 1793.

(3) *Vollstaendige* etc., c'est-à-dire, Traité pratique complet sur les médicamens. in-8°. Vienne, 1793.

(4) *Sciagraphia methodi materiæ medicæ qualitatum æstimationi superstructæ. in*-4°. *Tubing.* 1792. 1793.

(5) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la méthode dans la matière médicale. in-8°. Iéna, 1793.

L'excellent journal de pharmacie dont Jean-Barthélemy Tromsdorf commença la publication cette année, est plus important pour la matière médicale ; car l'histoire naturelle et la composition d'un très-grand nombre de médicamens se trouvent exposées dans cet ouvrage périodique (1).

Parmi les médicamens qui attirèrent l'attention du public, les gaz factices méritent la première place. Nous savons qu'en 1790, Fourcroy et Chaptal avaient constaté les effets nuisibles de l'oxigène dans une espèce de phthisie. Cette année Paschal-Joseph Ferro fit connaître des expériences (2) qui semblaient démontrer le contraire. Il prétendit que l'inspiration de l'oxigène diminue la tendance à l'inflammation dans la pulmonie, apaise les spasmes et calme l'irritation ; mais les observations qu'il rapporta sont trop imparfaites, et il ne donna pas les preuves de l'existence d'une inflammation dans les cas où l'oxigène lui fut utile.

Un partisan zélé du système pneumatique en chimie, Jean-André Schérer (3), releva les fautes de Ferro dans un ouvrage particulier; mais il ne le fit que par prédilection pour les principes de Lavoisier et les assertions de Fourcroy, sans s'attacher à bien déterminer les espèces et les périodes de la phthisie pulmonaire. Ferro se défendit d'une manière peu délicate (4) ; mais Schérer ne prit pas le temps de faire des expériences pour constater l'utilité ou les désa-

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de pharmacie pour les médecins, les apothicaires et les chimistes. in-8°. T. I—VIII. Leipsick, 1793—1800.

(2) *Versuche* etc., c'est-à-dire, Essai sur de nouveaux médicamens. in-8°. Vienne, 1793.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'inspiration de l'oxigène dans les inflammations chroniques de la poitrine. in-8°. Vienne, 1793.

(4) *Ferro ; Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les effets de l'oxygène, in-8°. Vienne, 1793.

vantages de l'inspiration de l'air vital (1). Deux anonymes, qui s'érigèrent en juges de cette dispute, prirent visiblement le parti de Schérer, et en effet Ferro avait donné beaucoup de prise à la critique (2).

J'ai déjà dit précédemment que Thomas Beddoes défendit avec chaleur la théorie de Fourcroy, et observa les effets nuisibles de l'inspiration de l'oxigène dans la phthisie pulmonaire.

M. van Marum corrigea la méthode proposée par Goodwyn et Gorcy, et qui consistait à se servir de l'oxigène pour rappeler les asphyxiés à la vie. Il tirait le gaz du nitre, le conservait pendant long-temps, et employait pour le mettre en usage un appareil semblable à celui de Gorcy (3).

Samuel Crumpe soumit l'opium à un examen attentif, et donna sur ce remède le meilleur ouvrage qui ait paru jusqu'à ce jour (4). Il prouva que les parties résineuses qu'il contient sont réellement la cause de son efficacité, et que les gommeuses qui renferment un principe amer servent à rendre l'ensemble du médicament plus miscible aux humeurs animales, mais ne sont pas le siége des vertus particulières dont il est doué. Il réfuta parfaitement l'opinion de ceux qui accordaient la force vitale au sang, et pensa que l'opium agit d'une manière immédiate sur les humeurs. Il démontra jusqu'à l'évidence que ce remède commence par exciter et accélérer le pouls, et que Sydenham avait raison de le regarder

(1) *Scherer, Von der* etc., c'est-à-dire, Des effets nuisibles de l'oxygène dans les inflammations chroniques de la poitrine. in-8°. Vienne, 1793.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 8. p. 1. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, an. 1794. T. I. p. 33.

(3) *Bedenkingen* etc., c'est-à-dire, Réflexions sur les moyens proposés pour rappeler les asphyxiés à la vie. in-8°. Harleim, 1793.

(4) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la nature et les propriétés de l'opium. in-8°. Londres, 1793.

comme le plus puissant de tous les stimulans. Il prouva aussi que d'autres excitans volatils calment absolument comme lui, et il enseigna la manière de l'administrer dans la plupart des maladies.

L'histoire et le mode d'action des préparations mercurielles furent l'objet des travaux assidus de Georges-Frédéric Hildebrandt. Dans sa dissertation inaugurale (1), il donna la préférence au calomélas sur le mercure soluble d'Hahnemann, et le vanta par expérience contre les scrophules et la petite vérole. L'histoire détaillée qu'il a donnée de ce remède contient surtout d'excellens détails sur la partie chimique (2). Boag recommanda encore de faire, dans les inflammations du foie, des frictions mercurielles fréquentes sur le bas-ventre (3).

Louis Totti di Fojano donna un traité fort long, mais peu utile, sur le mode d'action des cantharides (4). Il croyait encore aux propriétés altérantes de ces insectes, quoique depuis long-temps Withers et Percivall eussent prouvé qu'elles n'agissent pas immédiatement sur les humeurs, et quoique l'expérience se prononce contre l'épaississement des fluides animaux dans les cas où on les emploie.

G. Rowley conseilla aux goutteux des bains composés d'un dixième d'acide muriatique, et Harmand de Montgarny proposa de remplacer l'ipécacuanha par la racine de *Bryonia alba*, dans la dyssenterie.

J. R. Deiman publia sur l'électricité et ses usages médicinaux, un ouvrage excellent qu'on peut regarder comme le recueil le plus complet de toutes les

(1) *Diss. sistens dulcis mercurii laudes.* in-8°. *Erl.* 1793.

(2) *Chemische* etc., c'est-à-dire, Histoire chimique et minéralogique du mercure. in-8°. Brunswick, 1793.

(3) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, T. IV. p. 1.

(4) *L'efficacia* etc., c'est-à-dire, L'efficacité des cantharides, éprouvée nouvellement à l'intérieur. in-8° ... 1793.

recherches et de toutes les observations qui constatent l'efficacité du fluide électrique (1).

L'année 1793 produisit d'excellens traités sur l'usage des bains, et le plus important est, sans contredit, celui d'Henri-Mathieu Marcard (2). L'auteur émit, au sujet de l'action fortifiante des bains tièdes, une opinion qu'on ne peut point approuver, lorsqu'on réfléchit que l'eau chaude agit constamment comme débilitant, et que par conséquent ses propriétés fortifiantes ne sauraient être attribuées qu'à ce qu'elle diminue le sentiment de lassitude causé après de grandes fatigues par la tension extrême des parties, en sorte qu'on ne doit la ranger que parmi les remèdes qui corroborent d'une manière médiate. Mais du reste il n'est pas de livre dans lequel on trouve aussi bien exposées toutes les règles qui concernent l'emploi des bains de vapeur, des bains chauds et des bains tièdes. Louis Frank constata que les bains tièdes agissent comme fortifians en Italie, chez les personnes affectées du *pellagra*, maladie qu'il attribua à la débilité (3). J. D. Brandis fit voir que ces mêmes bains sont utiles pour diminuer l'état spasmodique dans les affections lentes nerveuses où Marcard n'en avait pas conseillé l'emploi (4).

(1) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des bons effets de l'électricité dans différentes maladies : trad. du holland. in-8°. Léipsick, 1793. 1794.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la nature et l'emploi des bains. in-8°. Hanovre, 1793.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1795, T. II. p. 70.

(4) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 5. p. 3.

ARTICLE CINQUIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

Joseph-Claude Rougemont embrassa tout l'ensemble des opérations de chirurgie dans un ouvrage très-complet et fort bien exécuté, mais dont la continuation n'a pas encore paru (1).

Samuel-Croker King inventa une espèce très-compliquée de trépan. Cet instrument est composé d'une couronne garnie au centre d'une pyramide qui se démonte à l'aide d'une clef. La couronne elle-même est assujettie à un arbre dont l'extrémité supérieure est carrée, et disposée de manière à pouvoir recevoir un pommeau en bois; elle dégénère en un tube qui l'égale presque en longueur, et qui présente inférieurement une large surface sur laquelle le chirurgien place sa main gauche lorsqu'il se sert de l'instrument (2). Sylvestre O'halloran constata aussi l'excellence des indications du trépan tracées par Richter.

Jean Abernéthy fit connaître ses remarques sur le traitement des dépôts par congestion à la région lombaire. Il veut qu'on les ouvre le plus tôt possible, mais qu'on ne pratique qu'une très-petite incision, qu'aussitôt après l'écoulement du pus on fasse cicatriser la plaie, et qu'au bout de quelque temps on réitère l'opération (3).

Gauthier Weldon publia sur la ponction de la vessie une instruction claire, et tirée de sa propre

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel des opérations de chirurgie. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1793.

(2) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de l'Académie royale des sciences, vol. IV. p. 170.

(3) *Surgical* etc., c'est-à-dire, Essais de chirurgie et de physiologie. in-8°. Londres, 1793.

pratique (1). J. Earle donna un bon traité sur la lithotomie, et démontra les avantages du gorgeret d'Hawkins (2). Un jeune chirurgien fort instruit, J. G. A. Wardenburg, s'occupa des moyens de réunir les ruptures et les déchirures du tendon d'Achille (3). L'ouvrage médiocre de Jean Aitken, sur les fractures et les luxations, parut traduit en allemand avec des notes par Godefroi-Chr. Reich (4).

La théorie des maladies chirurgicales s'enrichit des travaux de plusieurs bons écrivains. E. B. G. Hébenstreit, traducteur du traité classique des ulcères par Bell, fit connaître dans ses notes sur la nouvelle édition de cet ouvrage, de bonnes théories des principales affections chirurgicales (5).

Les maladies des os acquirent une excellente histoire de la carie et de la névrose par Jean-Pierre Weidmann (6). Ce chirurgien trouva entre les os et les parties molles une analogie prouvée par la conformité de structure, et considéra la carie comme un ulcère des os. Le diagnostic de cette affection, la manière dont il expliqua l'exfoliation du séquestre, les règles qu'il en déduisit pour le traitement, tout, en un mot, annonce un observateur fidèle de la nature, et un homme rempli de connaissances.

Samuel-Thomas Soemmering prouva, par une observation remarquable, que les fractures des ver-

(1) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur les différentes manières de ponctionner la vessie dans les rétentions d'urine. in-8°. Surrington et Londres, 1793.

(2) *Practical* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur l'opération de la taille. in-8°. Londres, 1793.

(3) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des différens bandages pour la réunion de la rupture du tendon d'Achille. in-8°. Gottingue, 1793.

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les fractures et les luxations : trad. de l'anglais. in-8°. Nuremberg, 1793.

(5) *Zusaetze* etc., c'est-à-dire, Notes au traité des ulcères de Bell. in-8°. Léipsick, 1793.

(6) *De necrosi ossium. in-fol. Francof.* 1793.

tèbres ne sont pas toujours incurables (1). Un neveu du grand Richter écrivit sur l'amaurose un traité à la louange duquel il suffit de dire que, sous différens points de vue, il est plus complet et plus exact que le chapitre consacré à cette maladie dans la chirurgie de son oncle (2). Jean Péarson donna, sur les ulcères cancéreux, un bon ouvrage qui ne renferme à la vérité rien de nouveau, mais qui est écrit avec clarté et précision (3).

Quant aux accouchemens, Georges - Guillaume Stein, l'un des meilleurs professeurs de cet art utile, publia de nouvelles éditions de ses excellens manuels. Nicolas-Corneille de Frémery décrivit et expliqua l'influence que le ramollissement et les autres maladies des os exercent sur la forme du bassin (4). Jean Clarke donna de bonnes règles relativement au traitement des femmes en couches (5). Frédéric-Benjamin Osiander hasarda, dès qu'il eut obtenu la chaire de professeur à Gottingue, les hypothèses les plus bizarres sur la génération, et déclara n'avoir jamais pu découvrir les animalcules spermatiques (6). Il attribua l'insertion du placenta sur l'orifice de la matrice, à ce que la femme s'est redressée ou a marché peu de temps après l'acte vénérien.

(1) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur les luxations et les fractures de la colonne vertébrale. in-8°. Berlin, 1793.

(2) *G. G. C. Richter, Diss. de amaurosi. in-4°. Gott.* 1793.

(3) *Practical* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur le cancer. in-8°. Londres, 1793.

(4) *Diss. de mutationibus figuræ pelvis, præsertim iis quæ ex ossium mollitione oriuntur. in-4°. Lugd. Bat.* 1793.

(5) *Practical essays on the management of pregnancy and labour. in-8°. London*, 1793.

(6) *Progr. de caussâ insertionis placentæ in uteri orificium. in-4°. Gott.* 1793.

ARTICLE SIXIÈME.

Médecine publique et populaire.

Le manuel de médecine légale de Jean-Daniel Metzger est incontestablement le meilleur qui ait jamais paru sur cette science (1). Clarté, ordre, précision, profondeur, érudition, telles sont les qualités qui assignent une place aussi honorable à ce livre.

Les avertissemens philanthropiques, mais un peu outrés, d'Hufeland, avaient inspiré à chacun la crainte d'être inhumé vivant. On vit paraître à Copenhague un livre où l'on demandait l'établissement d'une maison de dépôt pour les cadavres (2). Jean-Jacques-Henri Bucking proposa de nouveaux plans (3), et plusieurs princes d'Allemagne, celui d'Anspach entre autres, instituèrent des dépôts semblables à ceux qu'Hufeland avait conseillés (4). Plusieurs médecins entreprirent toutefois de calmer la frayeur du public. Jean-Daniel Metzger (5) et Salomon-Constant Titius (6) invoquèrent le secours de la théorie. Le premier exigeait qu'on n'épargnât aucun soin pour ranimer les asphyxiés, et se convaincre de la réalité de la mort, mais voulait que les expériences fussent

(1) *Kurzgefasstes*, etc., c'est-à-dire, Système abrégé de médecine légale. in-8°. Koenisberg et Léipsick, 1793.

(2) *En Opfordring til Kiobenhavns Indvaanare om en offentlig Indretning, der saetter os i Sikkerhet for ikke at begrave nogen Levende, af C. Bastholm. in-8°. Kiobenhavn*, 1793.

(3) *Baldinger, Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin pour les médecins, T. XV. p. 128—137.

(4) *Reichs-Anzeiger, J.* 1793. *T. II. p.* 921. — Comparez *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1793, T. III. p. 61.

(5) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les signes de la mort, et le projet d'établir des dépôts pour les cadavres. in-8°. Koenisberg, 1793.

(6) *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouvelle feuille hebdomadaire de Wittemberg, année 1793, T. I. cah. 2. 3. 4.

faites dans les habitations mêmes des personnes décédées, et soutenait qu'il est inutile de former des établissemens particuliers pour cet usage. E. B. G. Hébenstreit défendit les propositions d'Hufeland contre les objections de Titius (1). Jules-Chr. Reinhardt (2) et Paul Ustéri (3) cherchèrent aussi à prouver qu'on peut reconnaître sans peine l'asphyxie, et que les dépôts pour les cadavres sont inutiles. Hufeland fut tellement piqué des conclusions d'Ustéri, qu'il ne put s'empêcher de lui répondre avec assez d'aigreur (4). Nicolas Paradys, dans un excellent discours académique (5), donna de sages conseils aux médecins relativement à la conduite qu'ils doivent tenir pour adoucir autant que possible les horreurs de la mort.

Jean-Godefroi Pfaehler est l'auteur d'un ouvrage utile sur l'art des garde-malades (6); mais le livre de François May est un essai malheureux d'une diététique populaire. Samuel-Thomas Soemmering donna une nouvelle édition de son précieux traité sur les corsets baleinés dont les femmes font usage (7). Jean-Frédéric-Chrétien Gutsmuths publia un ouvrage classique sur la gymnastique, et sa nécessité dans l'éducation physique des enfans (8). Charles-Arnold Kortum écrivit pour le peuple un livre fort agréable

(1) *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouvelle feuille hebdomadaire, année 1793, N. 29.

(2) *Diss. de vano præmaturæ sepulturæ metu.* in-4°. *Erford.* 1793.

(3) *Joh. Henr. Rahn, Gemeinnützige. Wochenblatt, Jahrg.* 1. *erste Haelfte, p.* 428.

(4) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1793, T. I. p. 68—78.

(5) *Oratio de euthanasiâ naturali.* in-4°. *Lugd. Bat.* 1793.

(6) *Medizinische Fasten-Predigten.* in-8°. *Mannheim.* 1793. 1794.

(7) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les effets des corps des femmes. in-8°. Berlin, 1793.

(8) *Gymnastik* etc., c'est-à-dire, Gymnastique à l'usage de la jeunesse. in-8°. Schnepfenthal, 1793.

sur l'uromancie(1), et Jean-Samuel Fest (2), ainsi que Georges-Christophe Lichtenberg (3), mirent au jour des ouvrages populaires sur les moyens de conserver la vue.

CHAPITRE SIXIÈME.

Etat de la médecine en 1794.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

L'OPINION de Soemmering, que la substance du cœur est dépourvue de nerfs, donna lieu aux excellentes recherches dont Antoine Scarpa communiqua les résultats dans un ouvrage classique (4). Il ne réfuta pas l'anatomiste allemand, puisqu'il ne put point poursuivre les nerfs jusque dans la substance du cœur ; mais il allégua plusieurs raisons pour constater que cet organe est doué de sensibilité, et pour démontrer la différence qui existe entre les muscles soumis et soustraits à l'empire de la volonté. Il donna surtout des figures inimitables des nerfs du cœur, de la langue et du poumon, ainsi que du glosso-pharyngien. Jean-Christophe-André Mayer publia aussi de bonnes planches névrologiques ; mais ses descriptions ne sont pas toujours exactes, et elles fatiguent

(1) *Vom Urin* etc., c'est-à-dire, De l'urine, comme signe dans les maladies. in-8°. Duisbourg, 1793.

(2) *Winke* etc., c'est-à-dire, Conseils sur le traitement des yeux faibles et encore bons. in-8°. Léipsick, 1793.

(3) *Adams, Busch et Lichtenberg, Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur quelques précautions importantes relatives aux yeux. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1793.

(4) *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam anatomicam cardiacorum nervorum. in-fol. Pavia*, 1794.

par leur extrême prolixité (1). Juste-Chrétien Loder commença cette année un recueil de tables anatomiques, dont quelques livraisons, comme celle de la syndesmologie, se distinguent par leur correction, tandis que les autres, et principalement celles qui traitent de l'ostéologie, ont été évidemment dirigées par des jeunes gens encore fort inhabiles (2).

L'ouvrage posthume de Guillaume Hunter, sur l'utérus (3), renferme une démonstration rigoureuse des fibres de ce viscère, et quelques idées intéressantes sur ses connexions avec le placenta. Hunter injectait bien la veine ombilicale par l'artère du même nom; mais il ne put jamais parvenir à pousser le fluide dans les cellules ou les vaisseaux de l'utérus. Le travail scolastique de Charles-Gaspard Crève, sur le bassin de la femme (4), forme un contraste frappant avec cet excellent traité : l'auteur n'y fait pas moins preuve d'ignorance que de désir d'innover.

Jean-Adam Schmidt mérita de la science par sa description soignée des nerfs lombaires, que l'on peut lire avec fruit, même après le travail de Fischer (5). Antoine de Leeuwenhoek avait démontré, au commencement du dix-huitième siècle, la structure fibreuse du cristallin, les différentes couches que forment ses fibres, et les directions particulières qu'elles affectent. Henri Pemberton avait basé ensuite sur cette découverte sa théorie de la vision des objets proches ou éloignés, en considérant le cristal-

(1) *Anatomische* etc., c'est-à-dire, Tables anatomiques, 5. 6. cah. — *Beschreibung* etc, c'est-à-dire, Description de tout le corps humain, T. VI. P. I. II. in-8°. Berlin, 1794.

(2) *Anatomische* etc., c'est-à-dire, Tables anatomiques. in-fol. Weimar, 1794.

(3) *An anatomical* etc., c'est-à-dire, Description anatomique de l'utérus dans l'état de grossesse. in-4°. Londres, 1794.

(4) *Vom Baue* etc., c'est-à-dire, De la structure du bassin de la femme. in-4°. Léipsick, 1794.

(5) *Commentarius de nervis lumbalibus eorumque plexu, anatomico-pathologicus.* in-4°. *Vienn.* 1794.

lin comme un corps musculeux que ses fibres aplatissent ou arrondissent, suivant la distance de l'objet. J. C. Reil confirma la découverte de Leeuwenhoek (1), et Thomas Young développa plus amplement l'opinion de Pemberton (2).

Le plus célèbre ouvrage physiologique de tous ceux qui parurent pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, est celui d'Erasme Darwin, homme d'une grande expérience, d'une rare sagacité et d'une brillante imagination (3). Sans s'astreindre à aucun ordre, Darwin chercha à expliquer quelques fonctions du corps, et principalement les fonctions animales, d'après les idées de David Hartley. L'ouvrage de ce dernier, qui avait été publié vers le milieu du siècle (4), renferme les principes fondamentaux des opinions que les matérialistes modernes ont professées, et tout ce que Darwin dit de l'association et de l'enchaînement des idées, est évidemment puisé dans cette source. Cependant il s'éloigna de son compatriote, en ce qu'il ne donna pas une seule théorie, soit mécanique, soit chimique, des mouvemens animaux, quoiqu'il regardât les idées elles-mêmes comme les mouvemens animaux des organes des sens.

Mais Darwin différa essentiellement de plusieurs physiologistes modernes, parce qu'il lui parut nécessaire d'admettre un esprit vital qu'il opposait à la matière, et regardait en conséquence comme un être immatériel. Il pensait que cet esprit provoque et commence tous les mouvemens, mais que la matière les continue. Il attribuait à son accumulation et à son

(1) *Gren, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. VIII. p. 325—356.

(2) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, année 1793. P. II. p. 169.

(3) *Zoonomie, or the laws of organic life.* in-8°. *London*, 1794. 1795. — *C. Girtanner*, *Ausführliche* etc., c'est-à-dire, Aperçu complet du système de médecine pratique de Darwin. in-8°. Gottingue, 1799.

(4) *Observations on man an his frame.* in-8°. *London*, 1749.

épuisement tous les phénomènes que Girtanner faisait dépendre des états analogues de l'oxigène. On voit donc qu'il n'était rien moins que conséquent.

Ses théories ne sont, pour la plupart, que des explications de faits conçues en d'autres termes, mais où il n'épargne pas ses expressions favorites d'association, de concaténation, de configuration, de force sensorielle, etc. Pour en donner un exemple, je choisirai seulement sa théorie des contractions que l'iris éprouve par l'action de la lumière. Ces contractions ont lieu, dit-il, parce que les mouvemens de l'iris sont associés avec les sensations de la rétine. Je demande si cette association darwinique explique le fait, et si elle diffère le moins du monde de la sympathie déjà connue depuis si long-temps.

Ce que Darwin dit des rapports des irritans à la force sensorielle est arbitraire, hypothétique, et même contraire au bon sens. La majeure partie en est tirée de Brown, dont le physiologiste anglais cherche à amalgamer les idées avec les siennes. Nous devons encore moins applaudir à son chapitre de la vie végétale, où il allègue, en faveur de la prétendue sensibilité des végétaux, les preuves que nous possédons de leur irritabilité, et parle en vrai poète des amours des plantes et du goût que possèdent leurs racines. Il ne réussit pas mieux à prouver que le fœtus se nourrit de la liqueur amniotique, et qu'il existe un sens particulier pour la perception de la chaleur.

Darwin a consacré des soins particuliers à l'étude de l'instinct, qu'il croit être non pas nécessaire, mais la suite de perfectionnemens accidentels. Ce qui prouve combien ses théories sont peu propres à rien expliquer, c'est principalement le chapitre du vertige, dont la lecture est insoutenable, après celle du livre classique de Herz.

Malgré toutes ces bizarreries, la zoonomie de Darwin renferme une foule d'observations intéressantes que l'auteur a puisées dans son expérience, et qui dédommagent en quelque sorte du dégoût occasioné par son style fatigant, et par les éternelles répétitions de ses mots favoris.

Jean-Chr. Reil philosopha de la même manière que Darwin, dans une thèse sur les sensations intérieures (1). Cependant il n'expliqua pas plus clairement les fonctions de l'organe de l'âme, qu'il désignait sous le nom mal choisi de *Cephalerga*. A la même époque, il croyait aussi avoir trouvé un sixième sens dans sa *Caenesthesis*, quoiqu'il ne pût pas bien le distinguer du toucher, et qu'on rencontre déjà quelque chose de semblable, avant lui, dans le sens du goût de Platner. Cependant les applications qu'il fit de cette hypothèse à l'explication de plusieurs phénomènes de l'état de santé et de maladie, méritent d'être lues (2).

Si l'on veut se convaincre qu'Ernest Platner n'a pas la moindre vocation pour la physiologie, il ne faut que lire son recueil de dissertations académiques (3) qui parut cette année. La pureté et l'élégance du latin ne compensent pas les fautes sans nombre que l'auteur se permet contre l'expérience. Il prétend fonder une physiologie métaphysique et subtile qui s'élève au-dessus de l'observation, et cependant il ose dédier son ouvrage à Sextus Empiricus, dont la philosophie est si différente de la sienne. Il s'attache aussi à rejeter toutes les propositions qu'Haller avait établies au sujet de l'irritabilité, d'après un nombre incalculable d'expériences, et les

(1) *Functiones organo animæ peculiares*, *diss. def. Car. Fred. Buttner.* in-8°. *Halæ*, 1794.

(2) *Caenesthesis*, *Diss. def. Christ. Fred. Hubner.* in-8°. *Hal.* 1794.

(3) *Quæstionum physiologicarum libri duo.* in-8°. *Lips.* 1794.

raisons qu'il allègue sont toutes tirées de son imagination. De même il blâme Soemmering d'avoir refusé des nerfs au cœur, sans rapporter les preuves du contraire. Il croit avoir découvert le secret des sécrétions, en attribuant cette fonction à l'âme, et défendant en même temps la doctrine des principes fermentescibles de Vanhelmont.

La théorie des sécrétions parut devoir subir un grand changement par les conclusions précipitées que Fourcroy tira de son analyse du sang artériel et veineux des bœufs. On avait bien admis jusqu'alors que les élémens des humeurs sécrétées existent déjà dans le sang, mais personne n'avait encore supposé que ces humeurs s'y trouvassent toutes formées. Fourcroy prétendit qu'ayant soumis le sang à la coction après l'avoir filtré, il avait obtenu un fluide en tout semblable au fiel de bœuf (1). Mais bientôt il fut complètement réfuté par Jean-Daniel Metzger (2), qui d'abord prouva, par le raisonnement, que le sang renferme les élémens de la bile, et non la bile elle-même, et ensuite trouva, en répétant l'expérience, que ce que le chimiste français avait pris pour de la bile, en diffère essentiellement. A peu près dans le même temps, Parmentier et Déyeux combattaient aussi leur savant compatriote avec des armes victorieuses (3).

Frédéric-Louis Kreysig publia également un livre assez curieux sur les sécrétions, et y réfuta, entre autres, l'idée que Mascagni s'était formée des pores inorganiques (4). Il parut une autre bonne réfutation de cette théorie par Pierre Lupi, qui prouva

(1) *Hufeland et Goettling, Aufklaerungen, P. I. cah.* 3. *p.* 20.

(2) *C. de Tieffenbach, Diss. de humorum secretorum in sanguine præexistentiâ. in-8°. Regiomont.* 1794.

(3) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. I. cah. 2. p. 105.

(4) *De secretionibus specimen I et II. diss. in-4°. Lips.* 1794. 1795.

simultanément que les lymphatiques jouissent de l'irritabilité (1).

Il n'est pas d'opinion tellement paradoxale et ridicule de nos ancêtres, qui ne puisse être réchauffée par les modernes, ainsi que le constate la théorie que Benjamin Humpage donna du système lymphatique (2), et qui ne diffère en rien de celle de Louis de Bils, si célèbre au dix-septième siècle. Il fallait seulement, pour publier de nos jours des idées aussi absurdes, beaucoup plus d'ignorance et d'effronterie qu'il y a cent cinquante ans, lorsque le système lymphatique venait d'être découvert. Humpage soutint en effet que les vaisseaux absorbans sont la continuation des vaisseaux sanguins, qu'ils se terminent à la surface du corps, et que le canal thorachique ne peut en être le tronc commun, tant parce qu'il n'a pas un assez grand diamètre, que parce qu'on ne saurait injecter tout le système en poussant le fluide dans son intérieur. De même que Jacques van der Haar, Humpage regardait aussi le cerveau comme une glande lymphatique, et les nerfs comme des vaisseaux lymphatiques qui portent le véritable principe nutritif, la lymphe, dans toutes les parties du corps.

Le travail de Pierre-Jacques van Maanen sur le système lymphatique (3), mérite au contraire une mention honorable. L'auteur fit voir combien les fonctions des absorbans peuvent servir à expliquer un grand nombre de changemens produits par l'âge, et prouva surtout cette vérité par le tableau des modifications que les os et les autres parties solides éprouvent.

(1) *Nova per poros inorganicos secretionum theoria vasorumque lymphaticorum Mascagni iterum vulgata, atque parte alterâ aucta. in-8°. Romæ,* 1793. 1794.

(2) *Physiological* etc., c'est-à-dire, Recherches physiologiques sur une partie importante de l'économie animale. in-8°. Edimbourg et Londres, 1794.

(3) *Diss. de absorptione solidorum. in*-8°. *Lugd. Bat.* 1794.

Nicolas Oudeman rapporta, dans un bon mémoire, des argumens nouveaux et importans pour prouver que l'absorption est exclusivement réservée aux vaisseaux lymphatiques : il rejeta le parenchyme intermédiaire entre les artères et les veines, et démontra que ces deux ordres de vaisseaux s'abouchent immédiatement ensemble, ainsi que Leeuwenhoek l'avait dit. Il constata également que les veines mésaraïques ne sont pas destinées à pomper le chyle (1).

Je ne puis pas beaucoup recommander le traité dans lequel Gisbert-Jacques Wolf (2) développa l'influence des vaisseaux lymphatiques sur la manifestation de certaines maladies.

Il parut quelques mémoires assez importans de chimie animale. Fourcroy et Vauquelin déterminèrent les parties constituantes des larmes, de la semence et du mucus nasal (3), Margueron analysa la synovie (4), et Joseph-Jacques Plenk (5) rassembla dans un ouvrage utile les résultats de toutes les analyses faites jusqu'alors : on désirerait seulement qu'il n'eût pas mêlé à ce travail plusieurs hypothèses de son invention. Ainsi, par exemple, il regarde le fluide nerveux avec le principe odorant comme un élément particulier du corps animal : il admet même avec Girtanner l'existence d'un principe vital particulier; mais il prétend que les attractions chimiques dans les corps vivans s'exercent d'après d'autres lois que dans les corps inertes, que les os sont composés d'une moitié de terre animale, et qu'il existe un gaz animal particulier dans le sang.

(1) *De venarum, præcipue mesaraicarum fabricâ et actione.* in-8°.... 1794.
(2) *Geneeskondige* etc., c'est-à-dire, Traité médical sur l'usage des vaisseaux lymphatiques. in-8°. Harleim, 1794.
(3) Annales de chimie, tom. X. p. 113.
(4) *Ib.* tom. XIV. p. 123.
(5) *Hygrologia corporis humani, s. doctrina chemico-physiologica de humoribus in corpore humano contentis.* in-8°. *Vienn.* 1794.

H. A. G. Klapp annonça avec beaucoup de pompe une analyse de l'irritabilité et de la sensibilité (1), dans laquelle il prétendait démontrer que le mouvement musculaire est la suite d'une opération chimique. En effet, dit-il, le fluide nerveux qui est composé d'un acide animal combiné avec des combustibles, s'épanche dans les tubes capillaires des muscles, où l'oxide de fer du sang, ayant plus d'affinité avec son acide, s'empare de lui, tandis que les combustibles s'unissant à l'oxigène, engendrent de cette manière du calorique qui dilate et vaporise l'eau. Cette hypothèse, née d'erreurs chimiques, rappelle trop les essais que Thomas Willis, Alphonse Borelli et Guillaume Croone tentèrent dans la vue d'expliquer chimiquement le mouvement musculaire, pour qu'elle mérite de fixer l'attention.

Le galvanisme s'enrichit d'un ouvrage important qui contient une foule de résultats tirés des expériences les plus ingénieuses (2). L'auteur trouve invraisemblable que l'électricité soit excitée par les métaux, mais il croit qu'elle existe dans les parties animales elles-mêmes. Il compare, comme Galvani, le muscle à la bouteille de Leyde, et admet un arc conducteur dans le nerf et son tissu cellulaire. Il distingue le galvanisme de l'électricité, parce que ce fluide agit également dans le vide, parce qu'il a besoin d'un contact immédiat pour manifester ses effets, parce qu'on n'est pas obligé de commencer par l'accumuler, parce qu'il ne peut être en aucune manière conduit par la flamme, et parce qu'enfin il n'influe point sur l'électromètre. Jean Aldini avança des opinions parfaitement semblables (3).

(1) *Baldinger, Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin pour les médecins, T. XVI. p. 430.

(2) *Dell' uso* etc., c'est-à-dire, De l'usage ou de l'action de l'arc conducteur dans les contractions des muscles. in-8°. Bologne, 1794.

(3) *De animali electricitate, diss. duæ. in-4°. Bonon.* 1794.

Christophe-Henri Pfaff continua ses recherches sur les propriétés qu'ont d'autres corps que les métaux d'exciter le galvanisme. Il fit, entre autres, l'importante remarque qu'en armant le muscle et le nerf avec du fer, et touchant ce dernier avec un corps mouillé, tel qu'une éponge, on parvient à déterminer des convulsions (1).

La Faculté de médecine de Gottingue ayant proposé un prix pour celui qui donnerait la meilleure théorie de la mort, ce sujet fut amplement traité par Charles Himly (2), et par Salomon Anschel (3). L'ouvrage d'Himly paraît mériter la préférence, et se distingue par une grande érudition. Anschel rejette le galvanisme comme moyen de secourir les asphyxiés, parce qu'il le trouva inefficace dans un grand nombre de cas où l'irritabilité vint cependant à reparaître après avoir été long-temps éteinte.

Au nombre des ouvrages moins intéressans se trouvent l'écrit polémique dans lequel Jean-Daniel Metzger soutient que l'irritabilité est indépendante de la force nerveuse (4), l'édition que J. F. A. Merzdorf donna de l'ouvrage de De la Roche sur le système nerveux, et dans laquelle les idées de Cullen sont seules dominantes, enfin le prolixe traité de Jean Hunter sur le sang (5). Hunter accorde la vitalité au sang, parce qu'il est susceptible de se coaguler, et soutient que l'élasticité des artères diminue en raison directe du rétrécissement de leur diamètre et de l'augmentation de leur force musculaire.

(1) *Gren, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de physique, T. VIII. p. 381.

(2) *Commentatio, mortis historiam, caussas et signa sistens. in-4°. Gott.* 1794.

(3) *Thanatologia, sive mortis naturam, caussas, genera et species et diagnosin disquisitiones. in-4°. Gott.* 1795.

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'irritabilité et la sensibilité comme principes de la vie chez les êtres organisés. in-4°. Koenisberg, 1794.

(5) *A treatise on the blood, inflammation and Gun-Shot-wounds. in-4°. London*, 1794.

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Plus nous trouvons de traces sensibles du goût que les praticiens avaient pour les spéculations et les hypothèses frivoles en pathologie, plus aussi fut grand le mérite qu'un des meilleurs médecins de l'Allemagne, Jean-Ernest Wichmann, eut de consacrer tous ses soins à l'une des plus importantes parties de l'art de guérir, le diagnostic (1). S'ils se fussent conformés aux règles que Wichmann exposa dans son excellent ouvrage, et s'ils eussent imité le bel exemple qu'il leur donnait, les médecins auraient pu se préserver des erreurs dans lesquelles l'esprit d'innovation et le désir d'acquérir une célébrité momentanée les firent tomber. Mais nous devons avouer avec regret que bien que le livre de Wichmann ait été assez généralement apprécié, il se trouva toutefois peu de personnes qui eussent le talent de bien saisir le sens des conseils que donne l'auteur, et qu'un moins grand nombre encore se conforma à ses sages préceptes.

L'essai de diagnostic que ce médecin publia, avait principalement trait à quelques-unes des maladies les plus fréquentes de la peau, à la croûte laiteuse, au zona, au goître, au scrophule fugace de Sauvages et aux écrouelles. L'auteur examine aussi la danse de Saint-Gui, la raphanie, le vomissement chronique, l'angine de poitrine, le polype du cœur, l'asthme de Millar et l'angine polypeuse. En rayant la dentition difficile du nombre des maladies, il paraît n'avoir eu

(1) *Ideen zur* etc., c'est-à-dire, Idées sur le diagnostic. in-8°. Hanovre, 1794. 1797.

d'autres vues que de faire perdre aux praticiens l'habitude de tout attribuer à la prétendue difficulté de la dentition ; car, prise à la lettre, cette idée contredit l'expérience journalière.

Il parut différens recueils d'observations, mais aucun n'est digne d'une mention particulière. Les remarques de Philippe-Jacques Pidérit ont été recueillies avec soin et fidélité dans l'hôpital militaire de Cassel (1) : on en distingue de bonnes sur les vices de conformation du cœur, sur la complication de la dysenterie avec la fièvre nerveuse, et sur différentes maladies d'hôpital. Celles de Jean-Chr. Gottl. Ackermann sont moins intéressantes (2) ; celles de G. C. Conradi ne s'élèvent point au-dessus du médiocre (3).

Un médecin hongrois, nommé Benkoé, publia, dans le véritable esprit de Stoll, des éphémérides météorologico-médicales (4), qui renferment des observations curieuses sur les maladies épidémiques, mais aussi bien des préjugés sur les inconvéniens du mercure doux dans les inflammations, et l'abus du quinquina dans les fièvres intermittentes.

La zoonomie de Darwin est un riche trésor d'observations pathologiques, mais qui ne sont pas toujours bien rapportées, parce qu'elles ne tendent qu'à confirmer les hypothèses favorites de l'auteur. Cependant on aurait peine à trouver ailleurs une collection plus complète de toutes les espèces de manie et d'aliénation mentale : personne n'a non plus consacré autant de détails aux maladies lymphatiques, que

(1) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Annales pratiques de l'hôpital militaire de Cassel. in-8°. Cassel, 1794. 1796.

(2) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur le diagnostic et la cure de quelques maladies. in-8°. Nuremberg et Altdorf, 1794—1800.

(3) *Auswahl* etc., c'est-à-dire, Choix du portefeuille d'un médecin praticien. in-8°. Chemnitz, 1794.

(4) *Ephemerides meteorologico-medicæ*, ann. 1780—1793. in-8°. *Vienn.* 1794.

Darwin attribue à l'augmentation de l'association: Mais l'ensemble de cette pathologie ne peut pas aspirer à notre approbation, tant qu'il sera reconnu que la marche de la nature doit servir de guide à celle du médecin. Un chapitre entier sur la paralysie du foie chez les personnes adonnées aux boissons spiritueuses, se trouve intercalé au milieu de considérations physiologiques sur les tempéramens, sur les glandes, etc., et ne donne pas une idée fort avantageuse de l'ordre de l'auteur. Sa nosologie est en réalité une des plus mauvaises qu'on ait jamais inventées.

Sa prédilection aveugle pour le Brownisme le conduit aux contradictions les plus évidentes avec lui-même : il pense que le froid met en repos, et que ce repos s'associe d'autres fonctions, tandis que d'après son système, l'association est une force active. Quelle idée absurde n'a-t-il pas de l'association, puisqu'il attribue les verrues des arbres à une association avec le soleil ! Combien ses théories ne sont-elles pas bizarres, puisqu'il fait provenir la croûte inflammatoire du sang de l'augmentation de la sécrétion des tuniques artérielles, et suppose un mouvement inverse de la lymphe dans ses vaisseaux !

Si quelques chimistes nous ont rappelé les théories du dix-septième siècle, la lecture de la pyrétologie d'un géomètre semble nous reporter au temps des iatromathématiciens. Chr. Kramp (1) croyait pouvoir expliquer le développement de la fièvre en admettant toujours la prépondérance de la force vitale des vaisseaux sur la lenteur et les obstacles de la circulation du sang, sans réfléchir que cette prépondérance est absolument indispensable pour que la circulation s'effectue, et que lorsque la force vitale

(1) *Fieberlehre* etc., c'est-à-dire, Pyrétologie d'après les principes de la mécanique. in-8°. Heidelberg, 1794.

n'est pas supérieure à l'obstacle, il s'ensuit un repos parfait.

Jean Hunter laissa sur l'inflammation un excellent traité, fruit de vingt années d'observation. C'est là qu'il établit la distinction remarquable entre les inflammations adhésive et suppurative. Il prétendait que l'inflammation est plus violente que partout ailleurs dans les parties qui sont le plus rapprochées de la surface du corps, et que pour cette raison les ulcères se portent plus souvent à la peau qu'ils n'attaquent les parties intérieures. Il donna de bonnes remarques sur le pus, qu'il prouva ne pas avoir de propriétés destructives, et à la résorption duquel il n'attribua pas la fièvre hectique. Il chercha aussi à faire voir que la cicatrice se forme par une sorte de cristallisation, et que la croûte dont elle se couvre est une sage précaution de la nature. Enfin, il développa fort bien la formation des bourgeons charnus.

La théorie de la fièvre inflammatoire par E. G. Hopf et C. Eschenmayer était très-hypothétique (1), car ils soutenaient que la matière électrique est la principale cause occasionelle de cette maladie. Cependant plusieurs des raisons qu'ils alléguèrent en faveur de leur opinion sont assez importantes pour qu'on attribue au moins à l'électricité atmosphérique une grande part à la production des inflammations épidémiques.

Joseph-Hyacinthe-Adalbert Mathy dériva l'inflammation du spasme des artérioles provoqué par l'irritation locale; mais, suivant l'usage des jeunes iatrosophes, il accumula sophismes sur sophismes à l'égard de cette cause prochaine (2).

L'ouvrage de Christophe Girtanner sur les mala-

(1) *Diss. sistens theoriæ de principio febres inflammatorias epidemicas gignente, rudimenta. in-4°. Tubing.* 1794.

(2) *Diss. de inflammationis genesi et naturâ. in-4°. Wirceburg.* 1794.

dies des enfans (1) fit sensation, et il faut convenir que l'auteur choisit les moyens les plus convenables pour atteindre ce but, car personne ne posséda jamais mieux que lui l'art d'écrire un livre sur tous les objets qui fixent l'attention du public. Ses ouvrages se distinguent par un style pur et clair, quoique souvent il connaisse fort peu son sujet, par une apparence de certitude et d'expérience faite pour en imposer, et par l'affectation de négliger tous les autres écrivains. Ce traité n'est non plus qu'une simple compilation, et dans une foule d'endroits, comme lorsqu'il parle de la sortie des testicules et de la hernie congéniale, l'auteur ne comprend même pas ce qu'il a lu; mais avec quel ton d'assurance ne s'exprime-t-il pas sur ces objets qui lui sont totalement inconnus! Le diagnostic dans lequel il prétend exceller, est la partie la plus faible de son livre; car quel est celui qui parviendrait à distinguer la rougeole de la petite vérole, en sachant seulement que les taches sont anguleuses dans l'une, et rondes dans l'autre? Quel est celui qui dirait: « Lorsque le malade expire plus vite, plus souvent et plus fort qu'à l'ordinaire, et qu'ensuite il fait une inspiration profonde et bruyante, alors il a la coqueluche? »

Plusieurs monographies qui parurent cette année, méritent de trouver place ici. Joseph Gautieri tenta de découvrir la cause du goître des montagnards (2), mais sans succès, parce qu'il manquait d'idées pathologiques exactes. Il combina le relâchement de la thyroïde avec l'idée d'une inflammation de cette glande, mais il nous laissa dans l'obscurité au sujet de la cause occasionelle proprement dite de la maladie.

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfans. in-8°. Berlin, 1794.

(2) *Tyrolensium, Carinthiorum Styriorumque struma à J. Gautieri observata et descripta. in-4°. Vienn.* 1794.

Il parut un ouvrage de Benjamin Bell sur les maladies vénériennes (1). Ce livre purement pratique renferme quelques observations importantes et utiles; mais la différence que Bell établit entre la gonorrhée et la siphilis, les nombreuses formes larvées qu'il attribue à cette dernière, l'hérédité de la maladie qu'il admet, toutes ces opinions, jointes à une grande tendance à l'empirisme, diminuent le mérite de son livre. L'hérédité de la siphilis devint encore plus incroyable, lorsque Jean-Claude Rougemont eut exposé avec sagacité la théorie des maladies héréditaires (2).

J'ai rassemblé dans la thèse de Charles-Frédéric Kreuzwiesen (3) tout ce qui m'a paru propre à former une histoire aussi complète que possible du diabète. J'ai cherché à prouver par l'induction, que chez les personnes atteintes de cette affection, les reins peuvent se trouver dans deux états différens, de relâchement ou d'excitement, ce qui explique non-seulement la différence des symptômes, mais encore celle des méthodes curatives auxquelles on a recours. Joseph Tommasini se rapprocha beaucoup de moi dans ses raisonnemens; seulement il eut plus d'égard à l'état d'excitement (4).

Michel Ryan publia un bon livre sur l'asthme; il attribua, dans presque tous les cas, cette maladie à l'impression de l'air froid sur les poumons, et au spasme tonique de l'organe qui en est la suite; il fit aussi parfaitement connaître les circonstances dans

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la gonorrhée et la maladie vénérienne : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1794.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies héréditaires : trad. par F. G. Wegeler. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1794.

(3) *Diss. de cognoscendo et curando diabete. in-8°. Halæ*, 1794.

(4) *Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire raisonnée d'un diabète. in-8°. Parme, 1794.

lesquelles on peut espérer de la guérir (1). Georges-Henri Jawandt recueillit d'excellentes observations sur la dyssenterie gastrique épidémique, et contribua surtout à enrichir la séméiotique (2).

Jacques van Geuns analysa le pus variolique, et rassembla des remarques très-utiles sur la pathologie de la petite vérole (3). Il résulte de ses travaux que le pus variolique, comme tous les virus animaux, ne renferme pas d'âcreté prédominante, qu'il ne contient ni acide ni alcali, et que le tissu muqueux de Malpighi est le siége des pustules. Mais les pathologistes n'admettront pas avec lui qu'il existe tout formé dans la masse du sang. Gustave-Laurent-Julien Muhrbeck (4) écrivit aussi une compilation fort bien faite sur la fausse petite vérole. Enfin je ne dois pas omettre le traité de Jean-Benjamin Erhard, sur la différence des aliénations mentales; il est du nombre des principaux ouvrages pathologiques modernes (5); mais les remarques de Guillaume Saunders sur les maladies du foie (6), et celles de Lepecq de la Clôture, relativement à l'influence que le climat et la constitution atmosphérique de la Normandie exercent sur la santé et sur la marche des maladies (7), sont très-insignifiantes, et même mauvaises.

La séméiotique s'enrichit de l'utile manuel que publia Chrétien-Godefroi Gruner, l'un des plus habiles

(1) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'histoire et le traitement de l'asthme. in-8°. Londres, 1794.

(2) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Histoire d'une dyssenterie épidémique. in-8°. Riga, 1794.

(3) *Diss. pathologica de morbo varioloso. in*-8°. *Ultraject.* 1794.

(4) *Diss. de variolis spuriis. in*-4°. *Gott.* 1794.

(5) *Michel Wagner*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires d'anthropologie philosophique. in-8°. Vienne, 1794. 1795.

(6) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de la structure et des maladies du foie. in-8°. Londres, 1794.

(7) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Topographie médicale de la Normandie; trad. du français. in-8°. Stendal, 1794.

séméiologistes des temps modernes (1), et du traité seulement un peu trop scolastique de Charles-Frédéric-Gottl. Ideler sur les crises (2). Ce dernier ouvrage est infiniment préférable à l'article *Coction* dans l'Encyclopédie méthodique. Daumont et Laguérenne, qui sont les auteurs de cet article, ne surent donner rien de meilleur sur les crises, qu'un extrait du livre célèbre de Bordeu.

C'est ici le lieu d'émettre un jugement impartial sur la partie médicale de l'Encyclopédie, dont le septième volume parut cette année (3). Parmi les auteurs des différens articles, on remarque des noms très-célèbres; mais les articles eux-mêmes diffèrent tellement quant à leur perfection, que pour deux bons et utiles on en trouve presque vingt médiocres, et autant qui sont mauvais. Il est vrai que le plan de l'ouvrage, par ordre alphabétique, s'opposait à ce qu'on pût lui donner un grand degré de perfection; mais cependant plusieurs des collaborateurs paraissent avoir moins connu les objets sur lesquels ils voulaient écrire, qu'un candidat allemand qui publie sa dissertation inaugurale.

On ne saurait douter que Fourcroy n'ait travaillé

(1) *Physiologische* etc., c'est-à-dire, Séméiotique physiologique et pathologique. in-8°. Iéna, 1794.

(2) *Liber singularis de crisi morborum. in-8°. Thornn.* 1794.

(3) Encyclopédie méthodique. Médecine. Contenant 1. L'Hygiène. 2. La Pathologie. 3. La Séméiotique et la Nosologie. 4. La Thérapeutique ou Matière médicale. 5. La Médecine militaire. 6. La Médecine vétérinaire. 7. La Médecine légale. 8. La Jurisprudence de la médecine et de la pharmacie. 9. La Biographie médicale. Par une Société de médecins. Mise en ordre et publiée par Vicq-d'Azyr. tom. I—VII. in-4°. Paris et Liége, 1787—1794. — Cet ouvrage est peu connu chez les Allemands à cause de son prix élevé; mais cette raison même, et le préjugé régnant en Germanie, que les Français ont porté les sciences à un point de perfection qu'on ne saurait atteindre, font que l'Encyclopédie méthodique passe pour un des livres les plus étonnans. Je connais si bien, non-seulement la partie médicale, mais encore celle de la botanique et celle de l'agriculture dont j'ai fait souvent usage, que je suis en état de tranquilliser les amis de la littérature, qui s'estiment malheureux de n'avoir pas cet ouvrage à leur disposition.

avec le plus grand soin à cet ouvrage; aussi ses articles portent-ils le cachet de la perfection. Le sujet y est épuisé et traité avec une précision extrême et une clarté rare. On trouverait difficilement sur les maladies des artistes et des artisans, un livre plus satisfaisant que les articles de cet habile chimiste dans l'Encyclopédie. L'article de la formation des pierres dans le corps de l'homme (*calculs*) ne fait pas moins honneur à l'esprit scrutateur de ce savant distingué. Dans l'article *Calorique*, il s'élève à tort contre les observations cliniques qu'il prétend ne pouvoir plus actuellement enrichir la médecine, parce que depuis Hippocrate on a fait en ce genre tout ce qu'il était possible de faire. On doit donc ouvrir de nouvelles routes, ne plus s'attacher aussi servilement aux symptômes comme aux sources du diagnostic, mais étudier les rapports chimiques des élémens du corps dans les maladies. En vain, dit-il, les praticiens allèguent l'exemple du père de la médecine, lorsqu'ils considèrent la simple observation des phénomènes au lit du malade comme la chose la plus indispensable pour perfectionner la science. Hippocrate lui-même, en vrai philosophe, réunissait tant de connaissances préliminaires, et recommandait si fortement l'union de la physique avec la médecine, que son exemple prouve jusqu'à l'évidence que l'art d'observer consiste uniquement dans l'étude des sciences physiques.

On n'aura pas de peine à démêler dans ces assertions la vérité qui s'y trouve bizarrement combinée avec des idées incertaines, et d'autres totalement fausses. Celui qui pense que les observations cliniques sont complètes, même par rapport à une seule maladie quelconque, fait preuve ou de manque de connaissances ou d'aveuglement volontaire. On peut admettre l'utilité des applications de la chimie et de la physique à la médecine, sans limiter avec Fourcroy

l'art d'observer aux deux premières de ces sciences, ou sans espérer que ces applications portent la médecine à son plus haut point de perfection. Il faut connaître bien peu l'histoire de notre art, ou juger bien faussement, pour refuser de voir que ces applications eussent été faites par les hommes les plus savans et les moins suspects de partialité, s'il n'eût pas dû en résulter des abus extrêmement funestes. Sylvius, Tachenius et Bontékoé, chez les anciens; Girtanner, Beddoes, Reich et Mitchill, parmi les modernes, fournissent des exemples effrayans de l'influence funeste qu'exercent les applications imprudentes de la chimie à l'art de guérir.

Hallé a donné, dans l'Encyclopédie méthodique, deux excellens articles de géographie médicale, *Afrique* et *Europe*. Ce dernier est incomplet. Macquart et Brieude sont les auteurs d'un article extrêmement important, *Imagination*, dans lequel ils démasquent, entre autres, tout le néant du magnétisme animal. Doublet a bien traité les maladies des armées (*Armées*); Mahon, l'inoculation de la petite vérole (*Inoculation*) et les fièvres intermittentes (*Intermittentes*); Laguérenne, la gangrène sèche ou l'érysipèle gangreneux (*Ardens*); Chambon, la *Chlorose*, et Andry, l'*Endurcissement* du tissu cellulaire chez les enfans nouveau-nés. Mais presque tous les articles de Chamséru, entre autres celui du *Diabète*, et la plupart de ceux de Mahon, Laporte, Huzard et Laguérenne, sont maigres et mauvais. Ainsi les articles *Acrimonie*, *Apoplexie*, *Atrabile*, *Bile* (1), *Dysenterie*, *Epilepsie*, *Erysipèle* et *Céphalalgie*, ne valent pas la peine d'être lus. Le long article *Anatomie pathologique*, par Vicq-d'Azyr, est écrit d'une manière superficielle, et en grande partie copié de Lieutaud.

(1) Laguérenne, auteur de cet article, dit toujours M. Stool pour Stoll.

ARTICLE TROISIÈME.

Matière médicale et Thérapeutique.

Si les articles pathologiques de Fourcroy sont les meilleurs de l'Encyclopédie méthodique, ceux de matière médicale sont autant de chefs-d'œuvre, et presque tous ceux qui se rapportent à cette science ont été traités par lui. Je m'arrêterai principalement à l'article *Action*, dans lequel Fourcroy tente d'expliquer les vertus et la manière d'agir des médicamens. Il en parcourt avec soin les qualités physiques, et fait voir quelles vertus résultent de ces qualités : ensuite il considère les propriétés chimiques. Il convient que les chémiatres du dix-septième siècle étaient dans une fausse route, et qu'on ne peut pas comparer le corps de l'homme à un laboratoire de chimie. Cependant il n'en admet pas moins une action immédiate des médicamens sur la masse des humeurs, même dans les secondes voies, effleure très-légèrement les changemens que les remèdes subissent dans les fluides du corps, et paraît ne pas sentir la contradiction où il se trouve avec lui-même, lorsque plus loin il parle de l'action des médicamens sur les parties irritables et sensibles. Parmi ses autres articles de matière médicale, on distingue surtout les suivans : *Analyse*, *Blanc de baleine*, *Cachou*, *Carbonates*, *Casse*, *Castoreum*, *Ether* et *Fer*. Il recommande l'éther comme vomitif et purgatif.

Quelques-uns de ses collaborateurs ont aussi donné de bons articles : tels sont *Antivénériens*, par de Horne; *Bains*, par Carrère et Macquart; *Eau*, par Macquart, et surtout l'article classique *Electricité*, par Mauduyt.

Mathieu Zacchirolli émit des idées analogues à celles de Fourcroy sur l'action chimique des médicamens; mais il les exprima avec beaucoup moins de précision, car, à l'exemple de Rosa, il regardait l'air lui-même comme le principe actif dans les substances alimentaires et médicamenteuses. Etienne Gallini l'attaqua sur cette opinion, et montra qu'on doit bien plutôt croire que les élémens des fluides aériformes sont les principes agissans (1). Ces mémoires furent publiés en Allemagne dans un bon magasin de matière médicale, qui a pour auteur Charles-Gottlob Kuhn, et dont la suite serait fort à désirer (2). Le premier cahier renferme en outre une histoire médicale du muriate de baryte par Jean-Auguste Schmidt, un traité du phosphate de soude par Georges Pearson, et un mémoire sur l'utilité des sédatifs dans l'ictère par de Chaux. Jean-Pierre Frank y recommande le musc avec l'opium contre la gangrène sèche.

J. D. Herholdt détermina parfaitement l'importance de l'analyse chimique des médicamens pour l'étude de leurs propriétés, et développa aussi les abus de cette analyse (3)

André Comparetti fit connaître une nouvelle espèce de quinquina qu'on appelle quinquina du Brésil. Il trouva que cette écorce renferme plus d'extractif et moins de résine que celle du Pérou, et qu'elle agit comme stimulant et purgatif (4). Jean Relph recom-

(1) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal pour servir à l'histoire raisonnée de la médecine de ce siècle, tom. IV. p. 418.

(2) *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la matière médicale. in-8°. Chemnitz, 1784.

(3) *Commentatio de quæstione medicâ : Num vires medicamentorum officinalium aut chymicâ analysi aut sensuum ope aut consideratione similitudinis in partibus essentialibus rectius cognoscuntur? in-8°. Haf.* 1794.

(4) *Roemer, Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de matière médicale, cah. 1. p. 1.

manda aussi le quinquina jaune, auquel il attribuait une plus grande efficacité qu'à l'autre (1).

L'emploi de l'opium, qu'Aug. Gottl. Richter avait tout récemment conseillé dans la dyssenterie avec les restrictions nécessaires, occasiona une dispute des plus vives entre quelques médecins de Neuwied: Diét. Gottl. Bruning, persuadé que l'abus du médicament est nuisible dans cette maladie, publia un ouvrage où il ne fit preuve ni de sang-froid, ni d'impartialité (2). Osiander trouva aussi l'opium extrêmement énergique contre la dyssenterie (3). On commença à le prescrire plus fréquemment, uni au mercure, dans les inflammations qui sont locales ou passives. Jean-Jacques Rambach fit sentir l'importance de cette méthode dans une excellente dissertation inaugurale (4); il la développa du moins beaucoup mieux que Jean Goy, qui attribuait l'efficacité de ce remède contre les maladies inflammatoires, à ses propriétés dissolvantes et altérantes (5).

La littérature de cette année est surtout riche en ouvrages sur les eaux minérales. Samuel-Gottl. Vogel publia la description d'un bain d'eau de mer établi à Dobéran sur le modèle de ceux de la Grande-Bretagne (6), et il vanta avec un peu trop de partialité les avantages de ces sortes de bains. On doit, après son livre, distinguer celui de Joseph Pasta sur les bains

(1) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur les propriétés médicales d'une nouvelle espèce de quinquina nouvellement apportée dans ces contrées sous le nom de quinquina jaune. in-8°. Londres, 1794.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les effets nuisibles de l'opium dans la dyssenterie. in-8°. Neuwied, 1794.

(3) *Denkwürdigkeiten* etc., c'est-à-dire, Faits mémorables de médecine et d'accouchemens, T. II. p. 75.

(4) *Usus mercurii in morbis inflammatoriis.* in-8°. *Halæ*, 1794.

(5) *Diss. de virtute mercurii inflammationes resolvente.* in-8°. *Mogunt.* 1794.

(6) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'utilité et l'usage des bains de mer. in-8°. Stendal, 1794.

des environs de Bergame (1), celui de Jean-Philippe Hettler sur les eaux de Willhemsbad (2), la description des eaux de Meinberg par Jean-Chr. Fréd. Scherf (3), le traité de François-Ambroise Reuss sur les eaux d'Egra (4), et celui de François-Joseph Krapf sur les bains de Baden (5).

Jean-Chr. Gottl. Ackermann donna un manuel de thérapeutique générale (6), dans lequel les différentes méthodes sont exposées avec beaucoup de détails et de précision. Mais les raisonnemens souvent prolixes et souvent aussi fort obscurs de l'auteur, et son attachement aux formes scolastiques, diminuent l'utilité de l'ouvrage. Ainsi on y trouve encore un chapitre entier sur les moyens de corriger les âcretés; ainsi Ackermann soutient que la propriété stimulante de l'opium est simplement médiate, parce que l'atonie de la peau augmente l'afflux des humeurs vers cette partie et l'énergie du cœur. Du reste, quelques critiques ont parlé avec éloges du latin de l'auteur. Cependant je ne le trouve au moins pas exempt de fautes, car *mulier, cui menstrua emanent, hoc resultat ex eo, medicamenta alterantia, nervosus influxus,* sont dans tous les cas des barbarismes qu'un bon écrivain ne se permet pas.

(1) *Delle* etc., c'est-à-dire, Des eaux minérales des environs de Bergame. in-4°. Bergame, 1794.

(2) *Neueste* etc., c'est-à-dire, Nouvelle notice sur les bains et les eaux minérales de Willhemsbad. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1794.

(3) *Briefe* etc., c'est-à-dire, Lettres au public sur les eaux de Meinberg. in-8°. Lemgo, 1794.

(4) *Chemische* etc., c'est-à-dire, Description chimico-médicale des eaux d'Egra. in-8°. Prague et Dresde, 1794.

(5) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des bains chauds de Baden. in-8°. Tubingue, 1794.

(6) *Institutiones therapiæ generalis.* in-8°. *Norib. et Altorf.* 1794.

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

Ces deux branches de l'art de guérir, sans faire des acquisitions extraordinaires, s'enrichirent toutefois de quelques observations instructives, dont Just. Chr. Loder (1), Sébastien Migliavacca (2) et Annibal Paréa (3) publièrent des recueils.

Le système complet de chirurgie de Jacques Latta (4) se distingue du manuel de Bell, en ce qu'à chaque affection et à chaque opération, on trouve annexés des cas de maladies destinés à servir d'exemples; mais souvent ces histoires sont fort maigres. Benjamin Bell acquit de nouveaux titres à l'estime des chirurgiens par un ouvrage classique sur l'hydrocèle, l'hématocèle et le sarcocèle, dans lequel, avec la précision et la clarté qui lui sont propres, il répandit tant de jour sur le diagnostic de ces maladies, et donna une description si bonne et si complète des procédés opératoires, qu'il laissa tous ses prédécesseurs bien en arrière de lui (5).

Jacques Russel (6) fit des remarques intéressantes sur la nécrose, et particulièrement sur la régénération

(1) *Chirurgische* etc., c'est-à-dire, Observations chirurgico-médicales recueillies dans l'hôpital d'Iéna. in-8°. Weimar, 1794.

(2) *Opuscoli* etc., c'est-à-dire, Opuscules de chirurgie. in-8°. Crême, 1794.

(3) *Saggio* etc., c'est-à-dire, Choix d'observations chirurgicales. in-8°. Varese, 1794.

(4) *A practical* etc., c'est-à-dire, Système pratique de chirurgie. in-8°. Edimbourg, 1794.

(5) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de l'hydrocèle, du sarcocèle et d'autres maladies du testicule. in-8°. Edimbourg, 1794.

(6) *A practical* etc., c'est-à-dire, Essai pratique sur une certaine maladie des os appelée nécrose. in-8°. Edimbourg, 1794.

des os. Edouard Ford (1) publia aussi un ouvrage excellent sur les signes et le traitement de la luxation spontanée du fémur : il y a joint d'importantes observations au sujet de la manière d'ouvrir les abcès. Henri van der Laar (2) fit d'utiles recherches sur les calculs urinaires chatonnés, et sur la différence qui existe entre le spina bifida et l'hydrocéphale chez les enfans.

Nouvel Albucasis, le baron Percy (3) développa d'une manière inimitable la doctrine de l'application du feu et du cautère actuel. En même temps Fourcroy et Pinel publiaient dans l'Encyclopédie méthodique deux bons articles de pyrotechnie chirurgicale, *Cautère* et *Feu* : ce dernier est de Pinel, l'autre de Fourcroy.

Jean-Georges Schmidt proposa, pour guérir les courbures de la colonne vertébrale, particulièrement la cyphose, une machine recommandable par sa simplicité, sa commodité et sa solidité (4). J. F. Weissenborn (5) annonça avec un peu trop d'emphase son bandage herniaire perfectionné, car les corrections qu'il y fit étaient déjà connues. Un artiste de Mayence, nommé Zitter, perfectionna le tourniquet anglais, en remplaçant la vis de la clef par une roue de champ à l'aide de laquelle on resserre la bande et opère une pression uniforme (6).

La prétendue correction que Weidmann apporta

(1) *Observations on the disease of the hip-joint, to which are added some remarks on the white swellings of the knee, the caries of the joint of the wrist and other similar complaints.* in-8°. *London*, 1794.

(2) *Observationes chirurgico-obstetricio-anatomico-medicæ.* in-8°. *Lugd. Bat.* 1794.

(3) Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie. in-8°. Metz, 1794.

(4) *Diss. sistens descriptionem machinæ gibbositates minuendæ atque sanandæ.* in-8°. *Marburg.* 1794.

(5) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la coutume actuelle de porter de hautes culottes. in-4°. Erford, 1794.

(6) *J. A. Caprano, Diss. de tornaculo.* in-4°. *Mogunt.* 1794.

au cystotome (1), qu'il fit servir en même temps de conducteur aux tenettes, n'est pas très-digne de notre approbation, parce qu'il faut que l'instrument tranchant soit retourné dans la vessie pour permettre d'introduire les pinces le long de sa rainure, et que ce mouvement peut donner lieu à des lésions dangereuses.

Teytaud donna dans l'Encyclopédie un article classique sur la confection et l'emploi des *Bougies*.

Enfin, Ranieri Gerbi (2), professeur à Pise, fit connaître un nouveau moyen contre le mal de dents produit par la carie de ces os : il l'avait essayé plus de six cents fois, et assurait l'avoir presque constamment trouvé efficace. Ce moyen n'était autre chose qu'un coléoptère, le *curculio anti-odontalgicus*, qui se rencontre sur une nouvelle espèce de chardon, *carduus spinosissimus*, et qu'on écrase, lorsqu'on veut s'en servir, entre deux morceaux de cuir, qui, une fois imbibés des sucs de l'insecte, sont mis en contact avec la dent cariée, qu'on a également soin de frictionner avec eux. Par la suite on proposa aussi d'autres coléoptères dans la même vue.

Si nous portons maintenant nos regards sur l'art des accouchemens, nous voyons qu'assez généralement on combattit l'opinion que la délivrance des femmes doit être abandonnée à la nature, même dans les cas graves, et que presque tous les auteurs prirent la défense de l'accouchement artificiel. Telle fut entre autres la conduite de Richard Bland (3), qui chercha à démontrer contre Guillaume Osborne, que le levier est plus avantageux que le forceps, et blâma cet écrivain, avec raison, d'avoir recommandé trop

(1) *F. Itzstein*, *Diss. de conductore cystotomo.* in-4°. *Mogunt.* 1794.
(2) *Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire naturelle d'un nouvel insecte. in-8°. Florence, 1794.
(3) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur l'accouchement chez l'homme et les animaux. in-8°. Londres, 1794.

inconsidérément la perforation du crâne. Chambon de Montaux agit de même dans plusieurs articles de l'Encyclopédie méthodique, où il conseilla surtout de ne point abandonner le détachement du placenta à la nature.

Il parut sur les forceps et les leviers un ouvrage classique dans lequel Jean Mulder recommanda, d'après des principes certains (1), un forceps de son invention, dont Jean-Georges Klees donna aussi la description (2). Parmi tous les leviers, Mulder préfère celui de Lowder.

Frédéric-Benjamin Osiander prit aussi la défense de l'accouchement artificiel (3). Ses observations seraient beaucoup plus recommandables si elles étaient accompagnées d'un moins grand nombre d'idées paradoxales; telle est, entre autres, celle que l'hymen a pour usage de fermer le vagin avant l'irruption des menstrues. Mais l'auteur a recueilli d'importantes remarques sur le pemphigus des enfans nouveau-nés, et sur des enfans qui ont continué de de vivre, bien qu'ils fussent venus au monde avec les membres gangrenés.

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

A peine le public était-il revenu de la crainte que lui avaient inspirée les horreurs d'une inhumation

(1) *Historia litteraria et critica forcipum et vectium obstetriciorum.* in-8°. *Lugd. Bat.* 1794.

(2) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur un nouveau forceps. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1794.

(3) *Denkwürdigkeiten* etc., c'est-à-dire, Faits mémorables de médecine et d'accouchemens. in-8°. Gottingue, 1794. 1795.

précipitée, qu'il fut de nouveau effrayé par le danger d'être empoisonné avec les préparations de plomb. Georges-Auguste Ebell, jurisconsulte de Hanovre, ayant perdu un ami par un accident des plus tristes, fit analyser le vernis dont on se sert ordinairement pour recouvrir les poteries, et trouva qu'on prenait de la litharge faiblement, ou même point du tout vitrifiée, au lieu d'oxide de plomb réduit à l'état de verre parfait, de sorte que non-seulement les acides, mais encore d'autres fluides conservés dans des pots ainsi nouvellement vernissés, se chargent d'une assez grande quantité de litharge pour pouvoir empoisonner les animaux auxquels on les fait prendre, ainsi qu'il le constata par plus de deux cents expériences (1). Or comme, suivant son opinion, ce mauvais usage est répandu généralement, et que les personnes riches surtout renouvellent fréquemment leur batterie de cuisine, il en conclut que la débilité de la génération actuelle, l'état valétudinaire habituel des grands, mais principalement l'hypocondrie, la goutte et les hémorroïdes qui s'observent si communément, sont les suites de cet empoisonnement par le plomb, auquel nous sommes tous plus ou moins exposés, et que l'on ne connaissait pas avant le quinzième siècle.

Quoique le savant et philanthrope Ebell cherche à confirmer ces résultats par des rapports verbaux, par des attestations en règle, et par d'autres formes judiciaires semblables, cependant le lecteur impartial ne peut s'empêcher de douter que l'empoisonnement par le plomb soit aussi général qu'il nous le représente. On ne vernit pas partout les poteries de

(1) *Die Bleyglasur* etc., c'est-à-dire, Le vernis de plomb des poteries de cuisine, source principale et méconnue d'un grand nombre de maladies, et cause de la diminution des forces physiques de l'homme, principalement chez les grands. in-8°. Hanovre, 1794.

terre avec autant de légèreté, car les expériences faites à Halle, à Berlin, à Dresde et à Stettin, ne donnèrent pas les mêmes résultats. Les femmes ne purent non plus s'empêcher de sourire lorsqu'on leur représenta les dangers de ce nouveau vernis : elles assurèrent que partout il était d'usage de ne jamais faire cuire les alimens dans des pots neufs avant d'avoir laissé tremper quelque temps ces derniers dans l'eau. D'ailleurs, tous les médecins savent que l'empoisonnement par le plomb se reconnaît à des signes particuliers et caractéristiques, et qu'il n'entraîne pas des accidens aussi diversifiés qu'Ebell le prétend. Cet écrivain se trompait aussi en croyant que l'on peut obvier aux suites de l'empoisonnement déjà effectué, en renonçant à l'usage des pots de terre vernissés (1).

Parmi les recherches auxquelles son livre donna lieu, on doit surtout distinguer celles de Chr. Ehrenfried Weigel (2) et d'Auguste-Frédéric Hecker (3). Mais ce fut Jean-Frédéric Westrumb qui prononça de la manière la plus décisive sur l'importance des assertions du jurisconsulte, en démontrant que le vernis des pots ordinaires, même de ceux que l'on fabrique à Hanovre, n'est pas à beaucoup près aussi dissoluble, ni par conséquent aussi nuisible à la santé qu'Ebell l'avait prétendu (4). Je n'ai pas besoin de dire que le même sujet fut aussi traité par des écrivains tout-à-fait étrangers à

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 6. p. 62.

(2) *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour les amis de l'histoire naturelle, T. I. cah. 1. n. 10.

(3) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 7. p. 81.

(4) *Chemische*, etc., c'est-à-dire, Opuscules de chimie. in-8°. Hanovre, 1795.

la chose, comme Henri Clutterbuck (1), qui conseilla le mercure pour guérir l'empoisonnement par le plomb, et Georges-Henri Piepenbring (2), qui proposa de remplacer les pots vernissés par des vases de grès.

Les plans relatifs à l'anéantissement total de la petite vérole occupèrent plus que jamais les médecins et le public. En Angleterre on fit à Chester, d'après le conseil de Jean Haygarth (3), le premier essai d'une inoculation générale; mais l'auteur assure que les préjugés du peuple empêchèrent de les continuer. Haygarth cite l'exemple de la Nouvelle-Angleterre, de Rhodes et de l'île de Sainte-Hélène, où l'on sait se garantir de la petite vérole par des quarantaines, et pense qu'on peut aussi-bien prévenir la contagion de cette maladie, que celle de la peste et des épizooties.

En Allemagne, Jean-Alb. Henri Reimarus signala les difficultés qui s'opposent à l'exécution des projets pour l'extinction totale de la variole. Il fit voir que ce qui est possible dans des villes isolées ou dans des îles, cesse de l'être en Europe à cause des relations générales qui existent entre les peuples, et qu'il est aussi fort difficile de croire que tous les gouvernemens s'accorderaient à adopter le même plan, d'autant plus surtout que la petite vérole est une maladie endémique dans l'Europe entière (4).

Mais des têtes chaudes, comme Bernard-Chr.

(1) *Account* etc., c'est-à-dire, Notice sur une méthode nouvelle et efficace de traiter les affections produites par le poison du plomb. in-8°. Londres, 1794.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur le danger du vernis de plomb des poteries ordinaires. in-8°. Lemgo, 1794.

(3) *A Sketch*, etc., c'est-à-dire, Esquisse d'un plan pour exterminer la petite vérole naturelle dans toute la Grande-Bretagne, et pour introduire une inoculation générale. in-8°. Londres, 1793. 1794.

(4) *A. Henning*, *Genius* etc., c'est-à-dire, Génie du temps, année 1794. novembre, p. 195.

Faust (1) et Chr. Louis Lenz (2), trouvèrent facile de faire disparaître tous ces obstacles. Le premier calcula que l'Europe perd annuellement quatre cent mille hommes par la petite vérole; il publia une nouvelle édition de son catéchisme de santé, et continua ses rêveries sur le bonheur des hommes qui ne portent point de culottes(3). Lui et François-Marie Scudéri, dont Lenz donna un extrait, se prononcèrent pour les maisons isolées d'inoculation.

Jean-Alb. Henri Reimarus fit connaître aussi des idées intéressantes sur la contagion de la peste et les moyens de s'en préserver, quoiqu'on ne puisse pas approuver son opinion que les miasmes contagieux sont peut-être des substances vivifiées ou de véritables animaux (4).

L'histoire que le sénateur Jean-Arnaud Gunther donna de l'établissement fondé à Hambourg pour secourir les asphyxiés, nous prouve combien sont heureux les résultats auxquels conduisent de sages précautions prises par la police (5). Dans l'espace de vingt-cinq ans on sauva soixante et quinze individus sur cent quatre-vingt-sept, et les frais furent peu considérables. Les avis de Coleman sur le traitement des noyés furent tellement goûtés, que Daniel-

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur le devoir des hommes, d'exclure les variolés de la société, et d'opérer ainsi l'abolition de la maladie. in-8°. Buckebourg et Léipsick, 1794.

(2) *F. M. Scuderi*, *Vorschlaege* etc., c'est-à-dire, Plans pour l'abolition de la petite vérole et d'autres maladies contagieuses : trad. du latin. in-8°. Schnepfenthal, 1794.

(3) *Die Perioden* etc., c'est-à-dire, Les périodes de la vie humaine. in-8°. Berlin, 1794. — *Gesundheit-Katechismus* etc., c'est-à-dire, Catéchisme de santé à l'usage des écoles et des mères de famille. in-8°. Buckebourg et Léipsick, 1794.

(4) *D'Antreehau*, *Merkwürdige* etc., c'est-à-dire, Notices remarquables sur la peste qui a régné à Toulon en 1721 : trad. du français. in-8°. Hambourg, 1794.

(5) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire et état actuel de l'établissement d'Hambourg pour les noyés. in-8°. Hambourg, 1794.

Louis-Rudiger les fit servir de base à une instruction populaire fort utile (1).

L'apologie des cimetières par Wurzer (2) démontre qu'il n'est pas de cause si mauvaise qu'on ne puisse cependant la défendre. Cet écrivain cherche à prouver par la théorie et l'expérience, que les cimetières n'ont pas d'influence funeste sur la santé.

Le magnétisme animal sembla vouloir se relever; car un certain comte de Thun opéra cette année des cures miraculeuses à Léipsick en touchant seulement les malades, particulièrement ceux qui étaient atteints de douleurs. Charles-Frédéric Hindenbourg et Charles-Gottl. Kuhn dévoilèrent, dans un mémoire fort instructif, les illusions qui précédaient toujours les cures miraculeuses de ce jongleur (3).

Chr. Guillaume Hufeland publia un recueil des écrits populaires qu'il avait donnés précédemment. On remarque dans cette collection un jugement très-sain sur le magnétisme animal, quelques sages avis sur les moyens d'éviter la petite vérole, une bonne apologie des bains tièdes, et un exemple frappant des dangers de l'imagination (4).

L'ouvrage périodique, intitulé Hygée avait aussi pour but de communiquer des connaissances médicales au public; mais les mémoires qu'il renferme sont en général trop faibles pour mériter de passer à la postérité (5). Charles-Gaspard Crève prononça l'a-

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire; Sur les secours qu'on doit administrer aux noyés. in-8°. Tubingue, 1794.

(2) *Crell, Chemische* etc., c'est-à-dire, Annales de chimie, année 1794, T. II. cah. 8. n. 1.

(3) *Etwas* etc., c'est-à-dire, Les cures du Comte de Thun, considérées sous le point de vue de la physique et de la médecine. in-8°. Léipsick, 1794.

(4) *Gemeinnützige* etc., c'est-à-dire, Mémoires d'une utilité générale pour contribuer à la santé et au bien-être du peuple, et pour lui donner des connaissances raisonnables en médecine. in-8°. Léipsick, 1794.

(5) *Hygea, eine* etc., c'est-à-dire, Hygée, Journal de médecine, cah. 1—4. in-8°. Eisenach, 1794.

nathème contre le fard, les corsets baleinés et les autres vêtemens modernes des femmes (1); mais le livre prolixe d'Adolphe-Frédéric Nolde (2), ceux de Jean-Charles-Henri Ackermann (3), de J. Krause (4) et d'un anonyme (5), prouvent combien peu certains auteurs ont le talent d'écrire des livres de médecine destinés à l'usage du beau sexe.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Etat de la Médecine en 1795.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

L'ANATOMIE fit peu ou même point de progrès cette année. Henri-Marie de Léveling publia la première partie de son manuel (6), qui ne fut pas mieux accueilli que son édition de la physiologie d'Haller (7).

(1) *Medizinischer* etc., c'est-à-dire, Essai médical sur les corps des femmes. in-8°. Vienne, 1794.

(2) *Gallerie der* etc., c'est-à-dire, Galérie des auteurs anciens et modernes qui ont traité de la santé du beau sexe. in-8°. Rostock et Leipsick, 1794.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les vents et les vapeurs: lettres dédiées aux hystériques et aux hypocondriaques. in-8°. Zeitz et Naumbourg, 1794.

(4) *Der medizinische* etc., c'est-à-dire, Le curé de campagne médecin. in-8°. Schweinfurth, 1794.

(5) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Notices sur les moyens de connaître et de guérir radicalement quelques-unes des maladies chroniques les plus fréquentes. in-8°. Breslau, 1794.

(6) *Anatomie des* etc., c'est-à-dire, Anatomie de l'homme, pour servir de guide aux jeunes médecins et chirurgiens. in-8°. Erlangue, 1795.

(7) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Elémens de physiologie d'Albert de Haller, avec les additions de Vrisberg, Soemmering et Meckel. in-8°. Erlangue, 1795.

La monographie de C. F. L. Wildberg (1) est plus importante : on y trouve une description fort soignée de l'organe de l'ouïe, et une bonne compilation sur les fonctions et les maladies des parties qui le composent; mais les planches ne répondent pas aux excellentes préparations que le frère de l'auteur avait faites sous les yeux de Meckel. Jean-Henri-Christophe Schenke donna aussi des preuves de grandes connaissances dans ses remarques sur différens os du corps humain (2).

L'ouvrage physiologique le plus intéressant, est celui de Joachim-Diétérich Brandis, qui prépara, en Allemagne au moins, une révolution complète dans la science (3). L'auteur cherche à prouver d'après les travaux de Fourcroy, de Sennebier et d'Ingenhouss, qu'il s'opère chez les êtres organisés un renouvellement non interrompu de la matière, et une opération chimique continuelle, et que l'oxigène et le carbone jouent surtout un rôle fort important dans l'économie. Cependant il se met soigneusement en garde contre les fausses interprétations de ceux qui pourraient penser qu'il regarde ces élémens ou le changement perpétuel auquel ils sont exposés, comme la cause de la vie, ainsi que l'ont fait récemment quelques disciples de l'école pneumatique. Ces corps intermédiaires ne peuvent pas contenir le principe de la vie, parce qu'en leur qualité de matière, ils ont besoin d'être attirés du dehors. Brandis va même jusqu'au point de prétendre que la matière organique est le produit d'une force particulière qui n'agit pas d'après les lois de la physique, mais qui opère des

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'un traité anatomico-physiologico-pathologique sur l'organe de l'ouïe de l'homme. in-8°. Iéna, 1795.

(2) *Betrachtungen* etc., c'est-à-dire, Considérations sur quelques os du squelette. in-8°. Léipsick, 1795.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la force vitale. in-8°. Hanovre, 1795.

combinaisons souvent tout-à-fait contraires à celles de l'affinité chimique. La force vitale n'est jamais le résultat de l'organisation, et cependant l'auteur dit ensuite que l'irritabilité est le produit de cette organisation.

Je conviens que Brandis a fort bien signalé les opérations chimico-animales du corps; mais il n'en a pas clairement conçu tous les phénomènes, et il n'a particulièrement point eu une idée précise du rapport qui existe entre elles et ce que nous appelons force vitale. Pour bien concevoir tous les phénomènes de ces opérations chimico-animales, il était nécessaire d'avoir des connaissances plus profondes dans la chimie animale, et il fallait plus de scepticisme pour juger du rapport de la force vitale à la matière animale; car, de ce que les phénomènes de la vie ne peuvent être expliqués d'après les lois ordinaires de la chimie, il ne s'ensuit cependant pas que la force vitale soit indépendante de la matière organique. En outre, les argumens de Brandis n'ont pas suffisamment réfuté l'existence des corps intermédiaires desquels cette force vitale dépend, puisque nous pouvons toujours alléguer l'exemple de la matière électrique et de la matière magnétique, auxquelles personne ne sera tenté de contester une force particulière extrêmement puissante.

Les raisons qu'il rapporte pour établir une différence entre l'élasticité des corps inertes et la contractilité des fibres vivantes, ne me paraissent pas non plus suffisantes. Les deux forces diffèrent, dit-il, en ce qu'on ne saurait indiquer dans la première une matière qui éprouve des changemens, et que les effets en sont aussi beaucoup moins prompts que ceux de la contractilité. Cette dernière proposition est évidemment fausse, car une corde tendue et une verge d'acier agissent avec une rapidité que l'on peut bien

évaluer aussi forte que celle des mouvemens musculaires. Quant à ce qui concerne le changement que les élémens subissent dans la contractilité, nous ne pouvons rien dire de bien précis à cet égard, et nous avons encore besoin de recherches ultérieures qui nous en apprendront peut-être davantage. Ce changement n'est pas non plus nécessaire partout où il survient des contractions, ainsi que nous le prouve l'exemple d'une verge d'acier et d'une corde tendue.

En établissant ces objections, je n'ai pas pour but de prouver que je partage une opinion contraire à celle de Brandis ; mais elles tendent seulement à démontrer l'importance du véritable scepticisme, et la nécessité absolue de cette philosophie dans des matières qui sont tout-à-fait hors des limites de notre expérience.

Il est d'autres points de la doctrine de Brandis sur lesquels je puis encore bien moins m'accorder avec lui. L'inflammation, dit-il, n'a son siége que dans le tissu cellulaire, et cette maladie est accompagnée du changement chimique des élémens de la matière animale, que l'auteur désigne ici comme partout sous le nom d'opération phlogistique. Si cette dénomination ne tend qu'à indiquer l'analogie des opérations animales et de la combustion, elle est inconvenante, car elle rappelle la doctrine surannée du phlogistique. Rien d'ailleurs ne nous autorise à comparer tous les phénomènes de la vie avec ceux de la combustion, puisque nous n'avons aucune idée des changemens que les élémens chimiques éprouvent pendant la durée de ces phénomènes. L'hypothèse que l'inflammation est accompagnée d'un changement des opérations naturelles, n'a donc pas la moindre utilité, et ne peut rien expliquer. C'est du reste contredire le témoignage de l'expérience, que de restreindre le siége de l'inflammation au seul tissu cellulaire.

Les raisons que Brandis allègue pour prouver que l'action des nerfs consiste dans le mouvement de ces organes, ne sont pas persuasives. Les sensations, suivant lui, sont accompagnées d'une contraction dans les nerfs, semblable à celle que les muscles éprouvent pendant les mouvemens. Il est faux que cette contraction problématique soit analogue aux changemens visibles des nerfs. Haller a démontré le contraire par des expériences sans réplique; mais on ne saurait ni prouver ni révoquer en doute que les nerfs subissent un déplacement et un mouvement imperceptible. Le véritable sceptique suspend son jugement sur des objets de cette nature.

Tous les physiologistes n'étaient pas convaincus de la nécessité du scepticisme, quoique la philosophie critique eût dû elle-même les contraindre à adopter cette conduite. Des médecins qui, au reste, s'étaient occupés de la médecine pratique avec succès, se jetèrent dans le champ de la métaphysique transcendentale, qui devait avoir d'autant plus d'attraits à leurs yeux, qu'elle était entièrement nouvelle pour eux.

Jean-Chr. Reil renouvela le dogmatisme des atomistes en rapportant, dans un mémoire fort curieux, par lequel il ouvrit son journal pathologique (1), des raisons déduites avec beaucoup de sagacité, et qui tendent à prouver que la force vitale dépend de la forme et du mélange de la matière animale.

L'assertion que tous les phénomènes du corps tiennent à la matière et aux changemens de ses élémens, n'est rien moins que nouvelle. C'est au contraire la plus ancienne de toutes les théories philosophiques. Les doctrines secrètes des premiers philosophes de la Grèce partaient toutes de ce principe, et

(1) *Archiv für* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. I. cah. 1. in-8°. Halle, 1795.

les vers d'Empédocle, que Plutarque nous a conservés(1), expriment une pensée absolument semblable: *Tout n'est que mélange et changement de mélange; c'est là ce que les mortels appellent Nature!* L'ancienne école éléatique, les Stoïciens, les Epicuriens, et surtout Asclépiade de Bithynie, cherchaient la cause des sensations et des mouvemens dans la forme et le mélange du corps animal, et excluaient totalement l'influence d'un être immatériel. Descartes lui-même, qui certes ne se montra pas matérialiste en établissant le système des causes occasionelles, l'était cependant lorsqu'il cherchait à expliquer, par la figure des atomes, les phénomènes de tous les corps, même de ceux qui sont doués de la vie. Cependant l'ancienneté de cette idée ne la prive point de l'importance qu'elle peut avoir. Au contraire, si la meilleure manière d'enseigner consiste, ainsi que le pensaient Arcésilas et les nouveaux académiciens, à donner des preuves solides d'assertions opposées, on ne peut qu'approuver les efforts que fit Reil pour démontrer, contre Brandis, que la vie dépend de la matière; mais on aurait pu exiger de lui un ton plus décent. Ses déclamations contre les *avortons littéraires*, les *esprits bornés* ou *aveuglés*, et la *tourbe des médecins*, sont tout aussi déplacées que ses appels continuels à la philosophie. En effet, la modestie et la tolérance ne sont jamais plus nécessaires à un écrivain, que lorsqu'il s'engage dans des recherches dont les objets ne sont, en grande partie, point du ressort de notre expérience, et dans lesquelles, par conséquent, des opinions directement opposées peuvent être soutenues avec une égale sagacité, sans que l'une ou l'autre des parties ait le droit de se flatter d'avoir décidé la question.

(1) *Adv. Colot.* p. 1111. *ed. Xylandr.*

Le principe fondamental de Reil est que la vie et tous ses phénomènes dépendent de la matière organique, et de la différence originaire du mélange et de la forme de ses élémens. Il cherche à démontrer cette proposition par la modification que les changemens de la matière inerte apportent dans la force vitale, et à donner un certain degré de vraisemblance à l'opinion qu'il existe encore dans la matière animale des principes subtils qui sont aussi les causes fondamentales de la vie. Cela peut fort bien être ; mais comme nous n'avons pas la moindre connaissance intuitive de ces principes subtils, non plus que du mélange et de la forme de la matière animale, et que peut-être nous ne parviendrons jamais à acquérir des idées parfaitement exactes de ce mélange et de cette forme, nous ne devons pas soutenir par avance qu'ils sont les causes de la vie et de tous ses phénomènes.

Je ne dis pas que nous ne connaîtrons jamais l'essence et le mélange de la matière animale, parce que je n'ai pas la prétention de vouloir déterminer les progrès que l'esprit humain est susceptible de faire par la suite du temps ; mais il est certain que, dans le moment actuel, nous n'avons pas la moindre idée du mélange élémentaire du corps animal, et que très-probablement nous ne sommes pas non plus sur la voie qui doit nous conduire à cette découverte. La chimie moderne paraît bien nous être d'un plus grand secours que l'ancienne ; mais quels sont les résultats que Fourcroy a tirés de son analyse du cerveau humain, et Vauquelin de celle du sperme ? Ces deux chimistes ont trouvé, d'un côté, du phosphate de chaux, de l'alcali minéral et de l'ammoniaque ; de l'autre, du phosphate de chaux, de l'alcali minéral et de l'eau. Chacun conviendra que ces données ne nous avancent pas de beaucoup.

Mais, dit-on, c'est précisément de ces principes

volatils que l'analyse n'a point encore saisis, qu'on doit dériver les forces du corps animal. Cela peut être. Il peut se faire que la chimie parvienne un jour à enchaîner ces principes subtils, et à les faire tomber sous les sens; mais il est possible aussi qu'elle n'y réussisse jamais: au moins les opérations chimiques, telles que nous les exécutons aujourd'hui, ne paraissent nullement propres à saisir ces esprits matériels, ces substances volatiles et invisibles. Il est donc inconcevable que nous parlions tant de ces principes et du mélange de la matière animale, et que nous regardions la force vitale comme une de leurs propriétés, puisqu'ils nous sont inconnus, et que peut-être ils ne parviendront jamais à notre connaissance.

Reil dit encore que, dans toutes nos recherches, nous finissons constamment par en revenir à la matière, que nous ne devons pas sortir de cette matière et de son mélange, mais qu'il nous faut chercher en elle la cause de la vie, parce que nous n'avons aucune idée intuitive d'un être immatériel et non susceptible de frapper nos sens. Je suis bien loin de recourir à l'âme pour expliquer les fonctions naturelles et vitales; mais il est cependant fort invraisemblable que les sensations intérieures et extérieures, ou les fonctions animales, puissent être expliquées uniquement par le mélange et la forme de la matière. Reil évite, il est vrai, cet écueil, en excluant les idées du nombre des phénomènes dont on peut donner la théorie à l'aide des changemens matériels; mais on voit bien qu'il ne fait pas sérieusement cette exception; car, par la suite, il explique d'une manière tout-à-fait mécanique l'action des nerfs et du cerveau dans les sensations. Or, les sensations ne sont que les idées ou les représentations de ce qui agit présentement sur nos organes du sentiment.

Je dis qu'il est très-invraisemblable que les fonctions animales dépendent exclusivement des changemens de la matière, parce que nous ne trouvons pas dans la nature entière un seul phénomène que l'on puisse comparer aux sensations et aux autres opérations de l'âme. Reil soutient, à la vérité, qu'il y a des principes matériels extrêmement actifs, et nous sommes certains que le calorique donne lieu à des effets qui, jusqu'aujourd'hui, ont paru dépendre de substances spirituelles; mais comme parmi ces principes matériels très-actifs, nous n'en connaissons pas un seul qui possède la faculté de penser, de vouloir et de juger, nous ne sommes donc pas en droit de blâmer ceux qui admettent une âme immatérielle et immortelle, et qui considèrent le corps comme étant l'organe de cette âme. S'ils essayaient toutefois de vouloir nous opposer des preuves de l'existence d'une pareille substance immatérielle, le véritable sceptique ne serait pas moins en droit de discuter sévèrement ces preuves, et de les rejeter, au moins pour le présent, comme insuffisantes et insoutenables.

Reil prétend que nous ne devons pas remonter à l'âme, parce que c'est une chose dont l'expérience ne nous donne pas une seule preuve. Cependant, comme les effets de l'âme sont susceptibles d'être observés, et qu'à chaque instant nous éprouvons et pouvons nous convaincre que nous pensons, voulons et sentons, qui nous défend donc d'admettre l'existence d'une force chargée de présider à toutes ces actions, et de la distinguer de la matière inerte dans laquelle nous n'observons rien de semblable?

Reil dit que nous serions bientôt au terme de nos recherches, si nous avions recours à l'influence de principes immatériels pour expliquer les phénomènes de la vie. J'en conviens : il y a plus même, je

crois pouvoir prouver, l'histoire à la main, que l'introduction de substances spirituelles dans la physiologie est véritablement le tombeau de toutes les explications raisonnables; mais si, d'après la mesure de nos connaissances actuelles, il nous est impossible de supposer que les changemens de la matière sont la cause de l'action du cerveau et des nerfs, que pouvons-nous alors faire de mieux que d'admettre une substance matérielle, subtile et invisible, ou même un principe spirituel et supérieur à la matière? Quel que soit le parti qu'on embrasse, il faut seulement ne pas regarder son opinion comme la seule inébranlable, et ne pas traiter de sottises toutes les idées qui lui sont contraires. Cependant, l'expérience nous fait encore moins connaître le mélange animal et les substances subtiles, que l'âme : il y a donc un plus grand nombre de probabilités en faveur de cette dernière.

Descartes, prédécesseur de Reil, montrait à cet égard beaucoup plus de circonspection, et procédait d'une manière infiniment plus philosophique. Bien qu'il attachât une importance extrême au mélange et à la forme de la matière, cependant il ne croyait pas plus pouvoir trouver en elle la cause première, ou ce qu'il appelait le premier moteur, qu'on ne doit chercher la cause des sons agréables qu'un musicien tire de son instrument, dans la structure elle-même de cet instrument. Pour établir la théorie de la musique, on prend, il est vrai, en considération la disposition du clavecin; mais il faut surtout avoir égard à l'art du musicien et à l'habileté avec laquelle il remue ses doigts. Cette comparaison, qui est fort convenable, a été aussi répétée par Roofe, l'un des antagonistes les plus habiles et les plus modestes du matérialisme de Reil. Il y ajouta une objection qui n'a point encore été réfutée jusqu'à présent, celle,

en effet, que, suivant Reil, le mélange et la forme de la matière organique contiennent la raison suffisante du pouvoir qu'a cette même matière d'affecter la forme et le mélange qui lui sont particuliers, ce qui est précisément dire qu'une chose est blanche parce qu'elle est blanche.

Mais supposons, pour un instant, qu'il soit possible de tout expliquer par les changemens de la matière; on demandera d'après quelles lois s'opèrent ces changemens. Est-ce d'après celles de la chimie? est-ce d'après celles de la mécanique? Reil répond: d'après les lois de la chimie. Son prédécesseur Descartes disait, d'après celles de la mécanique; et je crois que le philosophe français, en émettant cette opinion, faisait preuve de connaissances plus profondes. Suivant Reil, tous les mouvemens se réduisent à une attraction élective, et par conséquent à l'affinité chimique. On ne saurait partager son sentiment, lorsqu'on considère la cohérence des corps et leur pesanteur comme les produits d'une qualité particulière et nécessaire de la matière, qui est fort éloignée de l'attraction chimique. Celui qui connaît les effets de l'élasticité, l'une des suites de la cohésion, ne peut admettre qu'ils tiennent à un changement chimique quelconque. La chimie n'est, dans la réalité, qu'une partie en sous-ordre de la physique, et ses premières lois ne peuvent être expliquées autrement que par les lois fondamentales de la physique et de la mécanique. Il suit de là que, lorsque nous voulons donner une bonne théorie des changemens matériels des élémens animaux, nous ne devons pas nous arrêter à la chimie ordinaire, mais qu'il nous faut imiter Descartes, et avoir égard à la figure des atomes, ainsi qu'à leurs mouvemens. Alors nous spéculons avec conséquence; mais l'histoire nous apprend à quoi conduisent toutes ces spéculations.

L'espoir que le perfectionnement du microscope avait fait concevoir à Thomasius et à Hamberger, de pouvoir enfin parvenir à contempler les idées matérielles ou les figures des élémens du corps animal, n'était pas plus ridicule à l'époque où ils vivaient, que ne l'est aujourd'hui l'espérance qu'ont nos chémiatres d'apprendre à connaître, dans l'état actuel de la chimie, les rapports et les proportions des élémens du corps animal. On ne saurait, au reste, disconvenir que la mécanique ne nous soit indispensable pour expliquer certains phénomènes de la vie. La fonction animale de l'audition elle-même peut être conçue sans le secours de la chimie, et par la seule application de la mécanique à la théorie des sons.

Reil cherche la différence des corps inertes et organisés, non pas dans l'accord des parties qui tendent toutes vers un but commun, puisque chacune de celles dont les corps vivans sont composés subsiste et vit par elle-même, mais dans les propriétés qu'elles ont de revêtir une forme particulière. Il a parfaitement démontré la vie propre dont chaque partie jouit, et le règne végétal fournit surtout des preuves incontestables de cette vérité. Mais donner pour caractère aux corps organisés la faculté qu'ils ont de prendre une forme particulière, c'est une idée trop contradictoire avec l'induction, pour qu'on puisse l'adopter. Les sels, par exemple, n'affectent-ils pas tous aussi une forme particulière? Reil n'indique pas non plus d'une manière plus heureuse la différence des animaux et des végétaux. Il a égard chez les animaux, à la faculté d'exercer des mouvemens, faculté qui est bien plus sensible chez certaines plantes, telles que l'*Hedisarum gyrans* et le *Drosera rotundifolia*, ou dans les anthères de la *Ruta graveolens*, et de la *Parnassia palustris*, que

chez les pholades, les astéries et les zoophytes. Les caractères assignés par Hédwig, et qui consistent en ce que les animaux conservent leurs organes générateurs, tandis que les plantes les perdent, ne peuvent pas non plus s'appliquer à tous les animaux, et il est bien plus convenable de dire qu'il y a une transition graduelle et insensible d'un règne à l'autre, et que tous les êtres vivans forment un règne immense, qui se rapproche par les lichens et les byssus de celui des corps inorganiques.

Ce qui me paraît être le caractère le plus saillant et le plus tranché de l'organisme, c'est que le mélange conserve toujours son intégrité dans les corps vivans, quelque grande que soit d'ailleurs sa tendance à la décomposition. Stahl a déjà indiqué ce caractère dans son traité *De differentiâ corporis vivi et mixti*, et des naturalistes modernes l'expriment aussi en disant que la force vitale des êtres organisés détruit toutes les lois de l'affinité chimique de la matière inerte. Reil attaqua cette opinion, et peut-être doit-on blâmer les mots suivans : *les lois de la nature sont détruites* ; mais le fait lui-même est incontestable. La matière organique a une grande tendance à la putréfaction, et cependant elle y résiste tant que la vie dure. La cause prochaine de cette résistance tient à la continuité non interrompue des excrétions et des attractions. Humboldt et autres donnent à la cause de cette activité le nom de *force vitale*, en l'élevant au-dessus de toutes les forces matérielles.

Reil a tort d'employer arbitrairement le mot de cristallisation lorsqu'il veut paraître expliquer les opérations de la vie, et particulièrement la génération et la nutrition. Lui et ses disciples croient avoir dit beaucoup par-là, et dans la réalité ils ne disent rien. Un corps organisé, assurent-ils, prend naissance quand la matière nécessaire pour le former trouve

un noyau autour duquel elle peut se rassembler. Mais alors il cesse d'y avoir la moindre différence entre les corps vivans et inertes, et la matière animale produirait bien plus souvent de petits embryons, s'il ne fallait que le concours et le rapprochement fortuit des élémens.

Reil suppose fort arbitrairement aussi pendant l'action des nerfs une contraction dont l'expérience ne nous donne aucune idée. Ici et dans un grand nombre d'autres occasions, il abandonne la seule voie qui puisse assurer les progrès de l'histoire naturelle du corps humain, et se perd en spéculations stériles, au sujet desquelles on ne peut rien dire, parce qu'elles ne reposent pas sur des faits.

Dans le même temps parut un traité de l'électricité animale et de l'irritabilité, par Christophe-Henri Pfaff (1). Différens écrivains l'ont regardé comme le principal livre qui eût été publié sur cette matière. On ne peut disconvenir non plus que Pfaff n'ait mieux précisé différens points de la doctrine du galvanisme en montrant, par exemple, que lorsque l'armature est bien faite, le fluide agit constamment sur le cœur, qu'il survient des convulsions quand on arme les muscles seuls sans les nerfs, et enfin, que ces convulsions s'observent aussi lorsqu'on fait choix du même métal pour les armatures et les excitations. Mais ses efforts pour démontrer que les phénomènes dépendent d'une électricité qui se sécrète dans le cerveau, et que les nerfs portent aux muscles, ne sont pas plus dignes d'approbation que sa théorie de la différence qui existe entre la contractilité et l'irritabilité. Il compare cette dernière à l'électricité négative, et l'autre à l'électricité positive. Girtanner trouva en lui un puissant et habile adversaire qui

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'électricité animale et l'irritabilité, in-8o. Leipsick, 1795.

réfuta l'identité de l'oxigène avec le principe de l'irritabilité. Pfaff allégua aussi des raisons fort importantes contre l'opinion de Behrends, que le cœur est dépourvu de nerfs.

L'apologie que Jean-Ulric-Gottl. Schæfer donna de sa doctrine de la sensibilité contre les objections de Jean-Daniel Metzger (1), et le mémoire polémique de Georges-Guillaume Sponitzer contre Behrends (2), sont moins importans. Ce dernier chercha aussi à expliquer l'érection du membre viril, et surtout à combattre l'idée que ce phénomène dépend de l'extravasation du sang (3); mais son livre ne peut cependant pas soutenir la comparaison avec celui d'Ernest-Benjamin-Gottl. Hébenstreit (4), qui distingua très-bien de l'atonie le pouvoir qu'ont les parties de se tuméfier, attribua ce phénomène à leur structure, et démontra l'influence que l'irritation nerveuse exerce sur sa manifestation. L'ouvrage de Metzger sur l'irritabilité, donna naissance aussi à une fort bonne réfutation de Charles-Frédéric Closius (5), qui allégua des argumens très-vraisemblables pour constater que toutes les parties sont pourvues de nerfs, et que ceux-ci dépendent tous du cerveau.

La doctrine de Jean Brown, introduite pour la première fois cette année en Allemagne par Melchior-Adam Weikard, interrompit toutes ces recher-

(1) *Vertheidigung* etc., c'est-à-dire, Apologie de quelques-uns des principes contenus dans son traité de la sensibilité comme principe de la vie dans les êtres organisés, avec un mémoire sur les qualités nécessaires d'une bonne théorie, par C. G. Nose. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1795.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 11. p. 3—20.

(3) *Ibid.* cah. 10. p. 3—20.

(4) *Doctrinæ physiologicæ de turgore vitali brevis expositio*, diss. in-4°. Lips. 1795.

(5) *Anmerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la doctrine de la sensibilité et de l'irritabilité des parties. in-8°. Tubingue, 1795.

ches, et les fit considérer comme autant de travaux superflus (1). Brown attribuait les phénomènes de la vie à la seule faculté qu'il donnait au corps organisé d'être affecté d'une certaine manière par les agens extérieurs. Il plaçait le siége de cette force dans la pulpe nerveuse et les fibres musculaires, sans rien dire de précis sur son essence. Lorsqu'il dérivait les sensations et les mouvemens sans distinction de cette faculté, il suivait en cela la philosophie de Newton, qu'il assurait d'ailleurs avoir adoptée. La règle de Newton est que « lorsqu'il s'agit de « fixer les forces de la nature, on doit avoir égard « à la différence des symptômes, et que quand on « trouve cette différence essentielle, il est aussi néces-« saire d'admettre des causes ou des forces différentes. » Or, le sentiment et le mouvement sont des effets essentiellement différens : donc leurs causes doivent nécessairement aussi différer l'une de l'autre.

Mais une idée de Brown qui est digne de notre assentiment, c'est celle que ce philosophe se forme de la condition extérieure qui met l'irritabilité en jeu, c'est-à-dire, de l'impression des agens extérieurs. Il l'exprime de la manière suivante : La vie est un état produit par l'action d'agens irritans sur l'irritabilité. Des sophistes modernes en ont voulu conclure qu'il cherchait la cause prochaine de la vie dans les choses extérieures ; mais c'est une conséquence très-fausse, car la définition qu'il donne ne parle que de la condition nécessaire des phénomènes

(1) La doctrine de Brown était déjà connue en Italie depuis l'année 1790. L'ouvrage de Rob. Jones (*Inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur l'état de la médecine d'après les principes de la philosophie d'induction. in-8°. Londres, 1782) étant parvenu par hasard à Pavie, les médecins de cette ville, et Moscati le premier, devinrent attentifs au système écossais. Massini et Moscati firent réimprimer, en 1792, les élémens de Brown, qui le furent une seconde fois en 1794, à Hildburgshausen. C'est de cette dernière édition que Weikard publia une mauvaise traduction allemande. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1795.

de l'irritabilité. Il ne dérive pas non plus le degré de l'excitement de l'intensité de l'irritation, mais il le fait expressément provenir du rapport de cette irritation à l'irritabilité.

Si l'on n'admet qu'une seule force fondamentale du corps humain, il s'ensuit tout naturellement la conclusion tirée par Brown, que cette force est la même dans toutes les parties du corps, et ne diffère que par son degré d'intensité; mais comme on ne peut pas accéder à sa conclusion, on ne doit pas non plus admettre sa proposition, d'autant plus surtout que l'expérience nous apprend que les irritations agissent d'une manière totalement différente sur chacune des parties du corps.

Il me paraît contraire à l'observation de soutenir que l'irritabilité, dont chaque homme a reçu une certaine portion en naissant, est consommée sans cesse par les irritations, pendant toute la durée de la vie, et ne se reproduit jamais, puisqu'on voit journellement avec quelle promptitude et quelle facilité la nourriture et le mouvement réparent les pertes que les maladies graves font éprouver à l'irritabilité.

La division que Brown donne des irritations en locales et générales, me paraît mauvaise, parce que ces dernières ont coutume d'agir simultanément d'une manière locale, et que les irritations locales deviennent très-souvent générales; elle est mauvaise en tant que Brown suppose dans les irritations locales un changement de substance qu'il n'admet pas dans les irritations générales. Cependant il est facile de prouver que toutes les choses extérieures qui modifient l'irritabilité, le font en apportant dans la substance un changement qui est encore en grande partie inexplicable. Brown semble avoir lui-même senti combien cette distinction est vicieuse, car il ne s'engage pas

dans l'énumération des irritations, soit locales, soit générales.

L'assertion qui a le plus frappé la majeure partie de ses lecteurs, c'est celle que toutes les choses qui agissent sur le corps animal, le font par irritation ou par excitement. J'avoue franchement que cette proposition me parut d'abord contraire à l'expérience; mais lorsqu'on met de côté tous les préjugés de l'école, elle acquiert beaucoup de vraisemblance, et il ne serait pas difficile de constater, par une foule de preuves, que les agens débilitans eux-mêmes agissent par excitement dès qu'ils sont positifs. Peut-être objecterait-on comme un argument plausible contre cette assertion, l'action débilitante des passions tristes qui n'affaiblissent jamais par excitement; mais la tristesse n'est point un agent positif: elle n'agit que par l'inaction dans laquelle elle plonge le moral. Il en est de même de différens gaz délétères qui ne débilitent que parce qu'ils ne contiennent pas d'oxigène, l'irritant habituel le plus nécessaire à la vie.

On voit, d'après ce petit nombre de données, combien la physiologie de Brown est imparfaite, et comment l'auteur rapporte tout à la seule faculté de l'incitabilité. Quoiqu'il dise quelques bonnes choses sur cette propriété du corps humain, cependant il ne donne pas une explication exacte des phénomènes de la vie. Sa doctrine peut, d'après cela, plonger facilement ses disciples dans une apathie funeste, et leur faire négliger toute tentative ultérieure pour expliquer le détail des phénomènes de la vie. Les vides considérables que Brown a laissés dans cette partie de la médecine, s'opposent à ce qu'on puisse dire qu'il a créé un système.

Sa doctrine fut introduite en Allemagne par Melchior-Adam Weikard. Il est difficile de dire si la simplicité et la facilité du brownisme séduisirent ce

médecin depuis long-temps prévenu contre l'érudition académique qu'il avait à peine goûtée du bout des lèvres, ou si un certain rapport d'esprit entre lui et le praticien écossais lui inspirèrent une prédilection particulière pour les dogmes de ce dernier. Ce qu'il y a de certain, c'est que Weikard vanta la nouvelle doctrine sans aucune restriction, et avec un enthousiasme réellement fanatique. Il se comporta d'une manière si indécente dans une multitude d'écrits ou de traductions de mauvais ouvrages, dont il inonda le public, qu'on ne pouvait que le plaindre ou le mépriser.

Pour terminer l'aperçu de la littérature anatomique et physiologique de cette année, il faut encore faire mention d'une découverte de S. T. Soemmering, qui concerne la structure de la rétine. Cet habile anatomiste trouva plus de cinquante fois au milieu de l'expansion du nerf optique et à deux lignes de son entrée dans le bulbe de l'œil, une ouverture qui lui parut être l'orifice d'un trou, et qui était entourée d'un cercle jaune dont la couleur présentait une intensité plus grande chez les personnes d'un moyen âge. Il pensa que ce trou borgne était la cause du point noir que Mariotte avait discerné dans son expérience, et qui provenait ainsi de ce que les rayons lumineux tombaient sur lui, et non pas de ce qu'ils allaient frapper l'insertion du nerf optique (1). Plus tard on apprit que Buzzi, oculiste italien, avait déjà fait cette découverte en 1782 (2).

S'il fallait une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle le fanatisme abuse de toutes les découvertes

(1) *Goettinger* etc., c'est-à-dire, Annonces savantes de Gottingue, année 1795, p. 1401. 1402.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 14. p. 117.

utiles, elle nous serait fournie par la bizarre assertion de Thouvenel, qui prétendait pouvoir découvrir les métaux et les autres conducteurs métalliques dans les montagnes, à l'aide d'électromètres organiques, ou de corps vivans doués d'un certain tact électrique (1). Des hommes qu'il appelait *minérographes*, et dont un, nommé Pennet, parcourait le monde avec lui, distinguent les mines des différens métaux par la saveur : ainsi par exemple celles de fer impriment un goût salé sur la langue. Pour que nous puissions mieux nous rappeler le fanatisme aveugle de l'antiquité, Thouvenel basa sur le galvanisme une théorie des plus plaisantes de la baguette divinatoire. Les rêveries de Kénelm Digby sur les sympathies et les cures sympathiques, trouvèrent aussi un apologiste; ce fut le bénédictin Célestin Stoehr, à Banz (2).

ARTICLE SECOND.

Pathologie et Thérapeutique.

Il est si facile, en jetant les yeux sur la doctrine de Brown, de voir qu'elle tend à rapporter tout à un petit nombre de principes certains, qu'on peut en expliquer par-là presque tous les vides et les défauts. Cette tendance à la simplification prouve aussi des connaissances fort incomplètes; elle ne s'accommode

(1) Résumé sur les expériences d'électrométrie souterraine faites en Italie et dans les Alpes depuis 1789 jusqu'en 1792. Genève, 1792.

(2) *Phaenomene und* etc., c'est-à-dire, Phénomènes et sympathie de la nature, avec le secret miraculeux de guérir les plaies sans contact et avec le vitriol, d'après la méthode de K. Digby. in-8°. Cobourg, 1795. — Comparez *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1796. T. II. p. 561.

pas avec nos systèmes, et contredit les lois que les hommes ont mentalement assignées à la nature.

« Toutes les maladies, dit Brown, sont générales « ou locales. Les premières proviennent d'une affec- « tion de l'irritabilité, et s'étendent sur tout le sys- « tème; les autres tiennent à l'affection d'une partie « isolée du corps. »

Cette première division ne me paraît pas exacte et conforme aux règles de la saine logique. Les maladies locales se trouvent opposées à celles qui résultent de l'affection de l'irritabilité, et qui intéressent toujours le système entier. Il s'ensuit que les maladies locales ne proviennent pas des vices de l'irritabilité, ce qui contredit l'observation; car en adoptant cette idée on ne reconnaîtrait pas la possibilité qu'une partie du corps soit paralysée isolément. D'ailleurs, c'est établir la distinction la plus bizarre du monde, que de placer le siége de certaines maladies dans la seule organisation, et celui des autres dans l'irritabilité seulement, comme si l'organisation et l'irritabilité étaient deux choses entièrement séparées et opposées l'une à l'autre; mais Brown paraît y renoncer lui-même, lorsqu'il fait provenir les maladies générales des locales, lorsque dans le traitement des plaies il insiste sur la nécessité d'exciter l'incitabilité, et lorsqu'il range parmi les affections locales celles qui surviennent dans des parties très-sensibles, telles par exemple que les inflammations de l'estomac. En un mot, ce premier dogme de la pathologie de Brown manque de précision et d'exactitude.

« Les maladies générales proviennent de l'aug- « mentation ou de la diminution de l'excitement; « elles sont sthéniques dans le premier cas, et asthé- « niques dans l'autre. Ces dernières peuvent égale- « ment être produites aussi bien par le manque que

« par la trop grande intensité des irritations. Si la « cause est le manque d'irritation, il s'ensuit une « asthénie directe ; si l'asthénie a été précédée d'une « sur-excitation, elle est indirecte. »

Voici les principales objections que j'ai à faire contre ce principe fondamental de la pathologie brownienne.

1°. Cette division, beaucoup trop simple, exclut une multitude d'états morbifiques qui sont tout aussi importans que ceux de sthénie et d'asthénie. L'état d'oppression des forces ne ressemble pas à l'asthénie indirecte, et ne peut par conséquent pas trouver place dans le système de Brown : en le négligeant on perd de vue les causes intérieures et matérielles auxquelles il importe tant d'avoir égard.

2°. Il est faux et contraire à l'expérience journalière, que lorsqu'il y a état d'asthénie, cet état se répande dans tout le système. Combien de fois ne voit-on pas des faiblesses locales directes ou indirectes sans faiblesse générale !

3°. Il est faux que le manque et la soustraction des irritations déterminent toujours l'accumulation de l'irritabilité, et que cette faiblesse, dite directe, diffère essentiellement de l'indirecte, qui a pour cause un excès d'irritation. Une fièvre nerveuse ou une syncope, suites de l'abstinence ou d'une perte de sang, se comportent absolument de même qu'une fièvre nerveuse ou qu'une syncope qui surviennent après de vives douleurs et de violentes maladies. Cette distinction entre la faiblesse directe et indirecte nous fait paraître le système de Brown d'autant plus imparfait, que les partisans du médecin écossais insistent davantage sur elle.

4°. L'expression de *sthénie* est vicieuse, car elle indique l'état de santé ou normal de la force : aussi

quelques nouveaux défenseurs du brownisme y ont-ils substitué celle d'*hypersthénie*.

5°. La division des maladies en celles qui proviennent de l'augmentation et celles qui tiennent à la diminution de l'excitement, était déjà connue avant Brown, mais sous d'autres noms. Je ne citerai pas ici les communautés des méthodistes, puisqu'elles ont réellement moins trait à la proportion de la force élémentaire du corps qu'à la dilatation ou au rétrécissement des interstices des élémens; mais personne n'ignore que le maître de Brown, Guillaume Cullen, voyait *excitement* et *débilité* dans toutes les maladies, et réglait d'après cela son traitement. On peut donc considérer le brownisme, quant à son principe fondamental, comme le frère du système de Cullen, qui n'est lui-même qu'un rejeton de celui de Frédéric Hoffmann.

6°. En général on a trop égard aux agens extérieurs dans cette distinction. Il est vrai que l'étude des causes occasionelles facilite singulièrement le diagnostic; mais ce sont les symptômes essentiels que l'on doit prendre en considération. Le diagnostic de Brown est extrêmement inexact, par conséquent aussi sa doctrine entière ne peut pas être d'une grande utilité. « Le seul diagnostic important, dit-il, est ce-« lui qui apprend à distinguer les maladies générales « des affections locales (§. 83). » Mais cette différence, telle que Brown l'indique, est chimérique. Pourquoi donc le diagnostic s'attacherait-il à la rechercher? Il doit s'occuper d'autres objets bien plus importans, et dont Brown ne paraît pas avoir la moindre idée; car il essaye de prouver (*note du* §. 83.) que le diagnostic est inutile, et prononce ainsi lui-même la condamnation de son prétendu système.

L'*opportunité* de Brown doit exprimer, à ce qu'il prétend, ce que les anciens entendaient par état

neutre, c'est-à-dire l'aberration de l'état de santé qui n'est point encore maladie, et qui tient le milieu entre les deux; mais le médecin écossais n'attache pas d'idée précise à son opportunité, quand il prétend qu'elle doit précéder toutes les maladies générales (§. 66). De cette manière il range fort arbitrairement parmi les affections locales les différentes maladies générales avant l'invasion desquelles on ne remarque pas l'opportunité. C'est évidemment jouer sur les mots, que de mettre la fièvre nerveuse développée par l'action subite d'agens nuisibles chez un homme bien portant, et qui porte atteinte à tout le système, dans le nombre des maladies locales, parce qu'elle n'est pas précédée de l'opportunité.

Brown dérive tous les spasmes et toutes les convulsions de la faiblesse, parce que la régularité est toujours nécessaire pour une contraction naturelle (§. 57). Cette assertion contredit l'expérience qui nous apprend qu'une foule de maladies sthéniques sont accompagnées de spasmes, que même dans les spasmes il se manifeste des symptômes actifs qui précèdent souvent les évacuations critiques, et que les relâchans sont quelquefois les seuls moyens par lesquels on puisse parvenir à faire cesser les affections spasmodiques.

On voit par-là que Brown ne connaissait pas les maladies, et qu'il a sciemment mal interprété les théories de son grand maître Guillaume Cullen, pour en établir une nouvelle.

C'est surtout dans son étiologie ou sa doctrine des agens nuisibles, qu'on remarque chez Brown une tendance à se distinguer par des pensées contraires à celles de Cullen, sans qu'il ait assez de sagacité et d'esprit pour soutenir les idées nouvelles qu'il émet.

« La chaleur, dit-il d'abord, irrite, augmente le « ton des fibres musculaires, par conséquent aussi

« leur compacité, engendre des maladies sthéniques,
« et supprime la transpiration (§. 112). » La chaleur est, sans contredit, le plus puissant de tous les irritans pour les corps organisés; mais cette raison même fait qu'elle est plutôt propre à épuiser l'irritabilité qu'à augmenter le ton de la fibre musculaire. L'observation des maladies qui règnent sous les tropiques, nous apprend combien les affections asthéniques sont fréquentes dans ces climats, et combien il est nécessaire d'y recourir aux remèdes stimulans. Brown en convient aussi un peu plus loin (§. 115). A l'égard de la suppression de la transpiration par la chaleur, plusieurs observations récentes pourraient prouver que les fluides aériformes sortent en d'autant moins grande abondance par les orifices des vaisseaux cutanés, que l'homme est davantage en sueur.

« Le froid, continue Brown, débilite d'une ma-
« nière directe en soustrayant les irritations (§. 117). » Tout observateur impartial conviendra de la justesse de cette assertion, sans en conclure avec Brown que le froid n'augmente jamais le ton de la fibre, et n'irrite jamais, mais produit toujours l'atonie et le relâchement. Des observations journalières peuvent nous convaincre de son action irritante et débilitante. Il irrite par la soustraction rapide du calorique, de même qu'on irrite le corps en lui soutirant tout à coup son électricité. Cette privation subite du calorique excite dans la fibre musculaire une contraction suivie d'augmentation de capacité; mais il est contraire à l'expérience que la soustraction rapide et trop fréquente ne produise pas la débilité.

Il fallait que Brown fût entièrement aveuglé pour ne pas sentir cette vérité. Aussi emploie-t-il un véritable subterfuge pour expliquer comment les

maladies sthéniques et l'augmentation de capacité des fibres peuvent être les suites du froid. Il dit que le froid empêche la transition de l'état d'irritation à celui de faiblesse indirecte, parce qu'il s'oppose à ce que la chaleur agisse sur le corps, et que de cette manière il fortifie (§. 122).

La symptomatologie de Brown, ou sa théorie des symptômes, est en rapport avec l'importance générale qu'il attache à sa grande division des maladies en deux classes.

Les affections sthéniques s'annoncent principalement par le frisson (§. 154); mais ce symptôme s'observe beaucoup plus souvent dans les maladies asthéniques proprement dites, ainsi que Brown en convient lui-même (§. 178); et dans certains typhus la fréquence des frissons dénote un haut degré d'asthénie. L'urine doit être claire dans les affections sthéniques (§. 163), parce que Brown regarde la constriction des vaisseaux sécrétoires comme la suite nécessaire de la disposition sthénique, et oublie qu'auparavant il avait prétendu que les spasmes sont les produits de l'asthénie.

On doit bien s'attendre à ce que les altérations des humeurs soient toutes mises au nombre des symptômes, et attribuées à la faiblesse. Brown (*note du* §. 118) nous offre à cet égard un passage curieux, prouvant qu'il regarde l'asthénie comme la seule cause de l'altération des humeurs, quoique leur dégénérescence soit fréquemment accompagnée d'une disposition sthénique. Ce fait n'est-il pas suffisamment constaté par l'exemple de la petite vérole et de la rougeole, que Brown (§. 347) range toutefois au nombre des maladies sthéniques?

Il se donne beaucoup de peine pour expliquer l'origine des douleurs par l'asthénie (§. 197), qui

doit en être la cause la plus ordinaire. S'il avait en vue (*note du* §. 198) de détruire le préjugé général parmi les médecins, que toute douleur violente suppose une inflammation, on ne peut s'empêcher de lui reprocher un peu d'exagération. Il faut porter un jugement semblable sur sa théorie de la manie, qu'il attribue à la faiblesse (§. 202).

Les maladies sthéniques de Brown prennent le nom de pyrexies lorsquelles sont accompagnées d'une accélération du pouls (§. 68), pour les distinguer des fièvres proprement dites, qui sont mises au nombre des affections asthéniques. Brown range parmi ces pyrexies plusieurs inflammations et plusieurs fièvres exanthématiques qui sont mal décrites, et ensuite reparaissent une seconde fois dans la classe des maladies asthéniques. Il appelle phlegmasies les inflammations sthéniques, et remarque que l'inflammation n'est ici qu'un symptôme, que la maladie générale précède ordinairement l'affection locale, mais que jamais elle ne lui succède. La classe des affections asthéniques en renferme un nombre considérable, accumulées sans ordre. A peine ai-je besoin de dire que beaucoup sont sthéniques, de même qu'il est facile de concevoir pourquoi Brown range la goutte parmi les maladies chroniques, et l'attribue à l'action d'agens débilitans; mais Cullen avait déjà eu la même idée, sans cependant tirer de cette théorie pratique les mêmes conclusions que son disciple. L'expérience paraît aussi constater que les hémorragies abondantes et de longue durée, sont, pour la plupart, de nature asthénique. Brown ne révoque nullement en doute l'apparition des hémorragies dans les maladies sthéniques (§. 251); mais la principale cause lui paraît toujours être une faiblesse indirecte, suite de la surabondance du sang. Il a tort de regarder la gale et une foule d'autres

affections très-disparates, comme des maladies asthéniques.

On voit d'après cela que sa pathologie est fort vicieuse, mais qu'elle renferme un grand nombre de bonnes idées, auxquelles on peut seulement reprocher d'être exprimées avec trop de force, et que les détails en sont, généralement parlant, beaucoup plus conséquens que ceux de sa physiologie.

Sa thérapeutique a quelques côtés brillans; mais il en est aussi qui indisposent contre lui, en faisant clairement connaître combien sa conduite est inconsidérée.

D'abord un trait honorable à la mémoire de Brown, c'est que malgré le peu de ménagement avec lequel il parle quelquefois de ses prédécesseurs, cependant il a toujours bien apprécié le mérite de Sydenham. Il avoue que ce praticien a parfaitement exposé le traitement des maladies sthéniques, mais trouve qu'il a eu tort de l'appliquer souvent à la goutte et aux affections asthéniques. Si Brown eût, à l'instar de Sydenham, choisi l'influence de la constitution épidémique sur les maladies pour l'objet de ses recherches, sa pathologie et sa thérapeutique seraient plus exactes et plus susceptibles d'application; mais il ne le fit pas, et manqua en outre d'expérience, ce qui est la source principale des vides et des défauts qu'on remarque dans sa thérapeutique.

S'il n'y a que deux formes générales de maladies, la sthénique et l'asthénique, on ne peut non plus admettre que deux méthodes curatives, l'anti-sthénique et la sthénique. Les moyens qui appartiennent à la première n'excitent qu'une irritation plus faible que celle qui a lieu dans l'état de santé; mais ceux que la méthode sthénique réclame, produisent une irritation supérieure à celle qu'on remarque chez l'homme bien portant (§. 90 et 91). La seule

attention qu'on doive avoir à l'égard de la matière morbifique, c'est de lui laisser le temps de s'échapper du corps (§. 96).

Quant à la méthode sthénique, il y a deux manières différentes de l'appliquer, suivant que l'asthénie est directe ou indirecte. Si la faiblesse est indirecte, l'irritant dont on se sert comme moyen principal ne doit pas être d'abord beaucoup moindre que celui qui occasione la maladie; mais ensuite on en choisit insensiblement de plus faibles jusqu'à parfaite guérison (§. 103). Lorsqu'au contraire la faiblesse est directe, on débute par l'irritation la plus légère, et successivement on a recours à d'autres irritans plus énergiques, jusqu'à ce qu'on ait ainsi consommé par degrés le superflu d'irritabilité (§. 107).

Cette thérapeutique est simple et facile à saisir. Mais est-elle aussi vraie et aussi appropriée à l'état morbide? C'est là une toute autre question. On peut faire, contre cette division générale des méthodes curatives, les mêmes objections que celles qui ont déjà été faites contre les formes générales des maladies. Un avantage incontestable de la thérapeutique de Brown, c'est qu'elle a plus égard aux vices de l'irritabilité qu'aux altérations des humeurs; mais un reproche qu'on peut lui faire, et qu'aucun apologiste du brownisme ne saurait détruire, quelle que soit sa sagacité, c'est que le médecin écossais porte exclusivement son attention sur les vices de l'incitabilité; qu'il ne connaît d'autres moyens que les irritans contre la faiblesse; que, pour simplifier autant que possible le plan curatif, il emploie les mêmes remèdes dans toutes les maladies qui revêtent la même forme générale; et enfin, qu'il propose encore sa distinction problématique entre l'asthénie directe et indirecte, pour baser sur elle une méthode qui, bien que conséquente, n'a pas la moindre exactitude.

Les remarques suivantes me paraissent aussi ne pas être dénuées d'importance.

Brown rejette absolument le froid dans les maladies asthéniques, sans songer qu'il lui avait accordé lui-même (§. 122) des propriétés fortifiantes. Il recommande le régime animal dans l'asthénie, quoique presque toujours alors les forces digestives soient insuffisantes pour élaborer les substances animales, particulièrement le bouillon de viande.

Brown conseille l'opium dans tous les cas d'asthénie, comme l'excitant le plus énergique et le plus pénétrant. En cela, il imite le grand Sydenham. Mais il paraît ne pas avoir réfléchi aux suites fâcheuses que ce remède entraîne, précisément en sa qualité d'excitant volatil, puisqu'il plonge l'estomac dans l'atonie, et produit d'ailleurs l'effet fort nuisible de resserrer le ventre.

Brown paraît, en général, n'avoir pas distingué les effets particuliers de chacun des remèdes irritans. Ainsi, par exemple, il n'établit entre l'éther et le camphre, entre le camphre et l'opium, qu'une simple différence d'intensité d'action. Mais, pour faire connaître les autres, il fallait être éclairé par l'expérience, dont le flambeau ne guida jamais ses pas.

L'état de la science était favorable à la propagation de son système. La dispute entre les humoristes et les solidistes paraissait être décidée à l'avantage de ces derniers. Les chimistes semblaient faire de vains efforts pour asseoir la pathologie humorale sur de nouveaux fondemeus. Est-il donc surprenant qu'on ait adopté avidement une doctrine dont les premiers principes étaient directement opposés à l'humorisme et à toutes les spéculations transcendentales, et dont, en outre, la simplicité contrastait vivement avec les complications et les difficultés dont les systèmes régnans étaient hérissés?

Déjà Brown avait trouvé un savant apologiste dans Robert Jones (1). Ce médecin, dont l'ouvrage est fort intéressant, dirigea l'attention sur les principes de l'induction, d'après lesquels le praticien écossais avait établi son système. Il avait abandonné la méthode syllogistique ou dialectique, et pris Bâcon et Newton pour guides dans la philosophie d'induction. Il parcourut les principaux axiomes de Newton, et fit voir que Brown s'y est parfaitement conformé dans l'exécution de son système. On peut en convenir avec lui ; on peut même voir, dans cette conduite, un des plus grands avantages du brownisme, sans croire toutefois à la vérité de tous les principes de la doctrine écossaise. Je n'en regarde pas moins cette apologie de la médecine brownienne comme un des écrits les plus remarquables qui aient paru pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, et je ne puis m'empêcher de savoir gré à Joseph Frank, fils du célèbre médecin de ce nom, de l'avoir publiée en 1795, enrichie de notes (2). Ce nouveau défenseur du brownisme ne fit pas preuve d'impartialité et de savoir dans une lettre écrite à Brugnatelli (3). Il prétendit, pour complaire au nouveau système, que le riz croît non-seulement en Ecosse, mais même en Laponie, et assura que, dans cette dernière contrée, il atteint en trente-huit jours le terme de sa maturité. Ailleurs, il chercha à défendre le brownisme contre quelques objections qu'on avait faites d'une manière réellement assez gratuite ; mais il ne parvint pas cependant à le sauver entièrement du reproche de re-

(1) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur l'état de la médecine d'après les principes de la philosophie d'induction. in-8°. Edimbourg, 1782.

(2) Voyez sa traduction italienne de l'ouvrage précédent. in-8°. Pavie, 1795.

(3) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal physico-médical de Brugnatelli, vol. IV.

présenter les sciences accessoires de la médecine comme une étude fort peu nécessaire (1). Cette année aussi, Charles-Chr. Henri Marc et Jean-André Roeschlaub se montrèrent partisans décidés de la doctrine écossaise; celui-ci dans sa dissertation inaugurale (2), celui-là dans son traité des poisons, dont il explique les effets d'après les principes du brownisme (3).

L'année 1795 produisit un nombre beaucoup plus considérable d'ennemis du nouveau système, qui n'élevèrent pas moins la voix contre lui que Weikard et Joseph Frank ne l'avaient fait en sa faveur. Mais si ces deux derniers donnaient réellement prise à la critique, plusieurs de leurs antagonistes montrèrent des préjugés si aveugles, et même tant d'ineptie et de mauvaise volonté, que leurs écrits n'étaient guère propres à soutenir la cause de la vérité.

François-Vacca Berlinghieri commença la dispute en Italie. Incapable de s'élever au-dessus des idées les plus vulgaires sur les âcretés des humeurs comme causes des maladies, il substitua, à l'irritabilité de Brown, le mécanisme du corps, d'où il dériva la guérison des diverses affections (4).

Ignace del Monte attaqua la nouvelle doctrine sous le rapport pratique. Il rassembla des observations de maladies que divers partisans peu éclairés de Brown avaient mal traitées par un attachement aveugle aux règles trop généralement exprimées de leur maître (5).

(1) *Lettera* etc., c'est-à-dire, Lettre à un ami sur divers points intéressans de médecine et autres. in-8°. Pavie, 1796.

(2) *De febri fragmentum : diss. in*-8°. *Bamberg.* 1795.

(3) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Remarques générales sur les poisons et leur manière d'agir dans le corps de l'homme. in-8°. Erlangue, 1795.

(4) *Meditazione* etc., c'est-à-dire, Méditations sur l'homme malade et sur la nouvelle doctrine médicale de Brown. in-8°. Pise, 1795.

(5) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal physico-médical de Brugnatelli, tom. II. p. 131. tom. IV. p. 235.

Cajétan Strambio combattit la théorie de la matière médicale de Brown (1), mais ses objections sont peu importantes; elles concernent principalement l'idée que tous les médicamens irritent, et à laquelle il oppose que l'addition de remèdes calmans peut modérer les propriétés irritantes d'autres médicamens. Cependant Brown n'avait point prétendu que les irritations des médicamens se ressemblent toutes: au contraire, il admettait que plusieurs sont moins fortes que l'état d'irritabilité, et ainsi l'objection de Strambio, qu'il existe réellement des remèdes spécifiques, ne peut renverser la théorie écossaise, parce que l'action spécifique des médicamens n'est pas prouvée, et peut toujours s'expliquer d'une manière différente.

Si les antagonistes du brownisme n'employèrent pas toujours les meilleures armes avec toute la dignité qu'on aurait dû attendre d'eux, la faute en était à la rusticité et à l'arrogance de Weikard. La critique des écrits de Brown, insérée dans la Gazette générale de littérature (2), ne peut donc plaire à personne, et l'auteur des articles qui ont paru sur le système écossais dans le Journal des découvertes (3), ne peut pas non plus aspirer au titre de juge impartial. Une mauvaise exposition, des passages contournés avec intention, et quelquefois même un dénuement visible de connaissances, caractérisent ces mémoires qui contribuèrent surtout à révolter, avec raison, les partisans du brownisme.

A Iéna il parut deux dissertations inaugurales, dont l'une combat la simplicité et l'identité de l'irritabilité par de bons argumens, presque tous tirés

(1) *Riflessioni* etc., c'est-à-dire, Réflexions sur le livre intitulé: *J. Brunonis elementa medicinæ.* in-8°. Milan, 1795.

(2) Année 1795, tom. IV. p. 73.

(3) Cah. 5. p. 114—126. Cah. 15. p. 85.

des écrits mêmes de Brown (1), mais dont l'autre cherche à tort à réfuter la propriété excitante de l'opium (2). Wenzel-Aloysius Stutz fit à la nouvelle doctrine le reproche de négliger les forces physiques et mécaniques, ainsi que l'influence des humeurs sur les parties irritables; mais il convint que le système de Brown a réellement quelques côtés avantageux (3).

L'ouvrage le plus profond que cette doctrine ait produit dans les premières années de sa splendeur, est celui de Jean Herdmann (4). L'auteur part du principe vraisemblable que l'irritabilité a son fondement dans l'organisation : il fait voir avec beaucoup de sagacité qu'elle est répartie par tout le corps, et qu'elle y produit de tous côtés des phénomènes similaires, parce que l'organisation est aussi la même partout. Mais lorsqu'il regarde les sensations et les idées comme les suites de l'organisation, il admet une chose qu'on ne saurait prouver rigoureusement. Il lui paraît aussi fort difficile de concilier la diminution de l'irritabilité pendant la vieillesse avec son accumulation apparente, parce qu'il s'attache à l'idée brownienne de l'accumulation. Il prouve par l'induction que les irritations ordinaires agissent d'une manière différente, et qu'il est, par exemple, impossible de donner une explication chimique des effets du son. Il réfute fort bien l'opinion de Brown sur le mode d'action constamment irritant des médicamens. Quoique les remèdes irritent en général, cependant on doit bien distinguer l'effet fortifiant et

(1) *J. Fr. Latrobe, Diss. sistens Brunoniani systematis criticen.* in-8°. *Jenæ*, 1795.

(2) *J. G. Blaese, Diss. de virtutibus opii medicinalibus, secundum Brunonis systema dubiis et male fundatis.* in-8°. *Jenæ*, 1795.

(3) *Diss. exhibens examen systematis Brunoniani physiologici.* in-8°. *Altorf.* 1795.

(4) *An Essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur les causes et les phénomènes de la vie animale. in-8°. Londres, 1795.

astringent de l'effet purement stimulant, et le traitement des asthénies par les excitans volatils donne lieu à des fautes pratiques très-préjudiciables. Enfin il réfute l'hypothèse de Girtanner sur l'identité du principe vital avec l'oxigène, et cherche à démontrer que beaucoup d'agens débilitent directement sans stimuler; mais il n'a pas parfaitement réussi dans cette dernière démonstration.

L'essai de Christophe-Guillaume Hufeland (1) n'a rapport qu'aux formes particulières des maladies. L'auteur cherche à concilier l'humorisme et le solidisme : il introduit une foule de nouveaux mots, et augmente encore par-là la confusion des idées. Sa définition de la fièvre prouve combien peu il sait donner de bonnes définitions. La fièvre est, dit-il, un excitement spécifique de la sensibilité animale, accompagné de l'augmentation de la réaction du système artériel, et de la destruction de l'équilibre des forces. Si la fièvre est une maladie, on ne doit pas faire entrer dans sa définition la destruction de l'équilibre des forces qui s'observe dans toutes les affections. L'expression d'excitement spécifique paraît aussi être vicieuse, parce que tout excitement trop fort, en général, des forces animales, provoque une fièvre. Ensuite, pourquoi la sensibilité animale aurait-elle besoin d'être irritée pour qu'il survînt une fièvre? On n'en conçoit guère la nécessité, car cet excitement ne produirait que des douleurs qui ne sont pas nécessaires dans toutes les fièvres. Enfin la réaction du système artériel est augmentée dans les inflammations. Je ne puis pas non plus considérer les lois de l'antagonisme comme l'*ultimatum* de l'explication de certains phénomènes morbifiques : ces lois ne me paraissent pas

(1) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées sur la pathologie, et l'influence de la force vitale sur le développement et la forme des maladies. in-8°. Iéna, 1795.

propres à fournir des argumens en faveur de la vitalité du sang, et des données pour établir la théorie de l'inflammation. Ces défauts n'empêchent cependant pas que les phénomènes de la réaction appelée pathologique par l'auteur, et l'influence qu'elle exerce sur les changemens des humeurs, ne soient parfaitement bien développés.

Hufeland paraît encore moins conséquent dans sa pathologie des scrophules (1). Il est difficile de concevoir une définition plus contradictoire que celle qu'il donne de cette maladie. La cause prochaine en est, dit-il, un haut degré d'atonie et de faiblesse du système lymphatique joint à l'augmentation morbide de l'irritabilité spécifique de ce système. Chacun sait fort bien que l'atonie est directement opposée à l'exaltation morbifique de l'irritabilité. Mais ce n'est pas encore assez. Hufeland fait produire cette disposition contradictoire des vaisseaux lymphatiques par un état terreux, muqueux, visqueux, aqueux, acide, salin, austère, alcalin, inflammable de la lymphe, ce qui engendre l'âcreté scrophuleuse spécifique dont il cherche à prouver la nature acide, et qu'il regarde même comme contagieuse. Du reste, son livre offre plusieurs avantages : on y trouve surtout l'indication exacte des circonstances dans lesquelles tels ou tels médicamens sont convenables et utiles; mais les recettes paraissent n'avoir été faites d'après aucune règle, car elles renferment les substances les plus disparates et les plus contrastantes.

Sans m'arrêter au manuel de pathologie que l'auteur lui-même, Georges-Frédéric Hildebrandt, regardait comme une instruction préliminaire à l'étude du livre de Gaubius (2), et sans insister sur le qua-

(1) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la nature et les moyens de connaître et de guérir la maladie scrophuleuse. in-8°. Iéna, 1795.

(2) *Primæ lineæ pathologiæ generalis*. *in*-8°. *Erlang*. 1795.

trième volume du manuel de S. G. Vogel, dans lequel les inflammations sont traitées d'une manière fort ordinaire, je remarquerai que Jean-Chr. Reil (1), au milieu de plusieurs observations excellentes, a donné aussi deux mémoires remarquables sur la polycholie et sur la fièvre : ce dernier surtout renferme quelques idées intéressantes. Le mépris que l'auteur témoigne pour tous ceux qui se sont occupés de la physiologie avant lui, devient encore plus étonnant, quand on voit que sa critique ne contribue en rien aux progrès ni de la théorie, ni du traitement des fièvres. Lorsque Reil place l'essence de la fièvre dans une *intempérie des forces vitales*, ces expressions ne rendent pas une idée plus claire que quand il soutient que les organes fébricitans sont réellement malades; ce que personne ne s'est encore avisé de révoquer en doute. Le traitement rationnel ou philosophique qu'il propose de substituer à la méthode empirique employée jusqu'à ce jour est si ordinaire, qu'on le trouve consigné dans tous les manuels pratiques. Il choisit pour désigner l'épanchement de bile l'expression nouvelle et peu convenable de *cholopœesis*, et la combine fort mal à propos avec le mot *febris*, pour exprimer la fièvre bilieuse. Du reste il soutient avec raison que la bile n'est pas la cause prochaine de la fièvre bilieuse ; mais il se trompe évidemment en pensant que cette dernière maladie est fort rare. Il faudrait donc que Stoll, Finke, A. G. Richter et autres excellens médecins, aient mal observé et mal traité leurs malades.

Charles Himly rendit de grands services à la pathologie, en expliquant avec précision la manière dont les irritations changent les organes sensibles et

(1) *Memorabilium clinicorum medico-practicorum*, *fasc. IV*, in-8°. *Hal.* 1795.

irritables (1). L'auteur, sans se perdre en hypothèses, indiqua avec impartialité et autant de clarté que possible, les modifications que les différens degrés des irritations apportent dans les diverses parties et les diverses humeurs.

L'essai que fit un fanatique, Chr. Kramp, de donner une certitude mathématique à la médecine (2), est si pitoyable, qu'à l'exception de quelques fragmens extraits d'Hippocrate et de Galien, ce livre ne contient rien de plus que la pyrétologie de l'auteur, et que son traité de la force vitale des vaisseaux. La médiocrité de ce travail est d'autant plus évidente, que Kramp cherche à la cacher sous un vain étalage de formules algébriques et de mots imposans.

Phil. Fréderic Hopfengaertner nous a donné une théorie des maladies contagieuses et épidémiques, qui a cela de particulier qu'elle distingue les principes contagieux originaires de ceux qui sont accidentels (3). L'auteur appelle accidentellement contagieuses les maladies qui n'acquièrent cette propriété que lorsqu'elles ont atteint un haut degré d'intensité, qui affectent des formes différentes même lorsqu'elles se propagent par infection, et qui ne mettent pas à l'abri d'une nouvelle contagion. On lit avec plaisir l'histoire annexée à ce livre, d'une fièvre muqueuse qui régna épidémiquement à Stuttgard et dans les environs.

Joseph Adams publia un grand nombre d'observations sur les différens effets des miasmes conta-

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des effets de l'irritation morbide sur le corps hu[illegible]n. in-8°. Brunswick, 1795.

(2) *Kritik* etc., c'est-[illegible]e, Critique de la médecine pratique. in-8°. Léipsick, 1795.

(3) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Essai d'une théorie générale et spéciale des maladies épidémiques. in-8°. Francfort et Léipsick, 1795.

gieux (1). Il examina particulièrement les virus vénérien et cancéreux, sous le rapport, non pas de leur théorie, mais bien de leur action.

Samuel-Latham Mitchill essaya de déterminer d'une manière nouvelle et ingénieuse la nature du principe contagieux (2). Il crut retrouver ce principe dans le gaz oxide d'azote qui se développe pendant la putréfaction des parties animales, exhale une odeur peu désagréable, et ne diffère vraisemblablement pas du gaz méphitique qu'Hallé et Fourcroy nous dépeignent comme étant si délétère. Les preuves qu'il allégua pour constater que ce gaz est une cause générale de maladies, sont un chef-d'œuvre à lire pour tous ceux qui voudront faire réussir une opinion favorite, et son ouvrage, aux yeux même du lecteur impartial, donna une grande probabilité à l'idée que le gaz oxide d'azote joue un rôle important dans les fièvres contagieuses et dangereuses.

Un anonyme fit connaître une théorie de la putréfaction, suivant laquelle cette opération consiste en une combustion lente du phosphore, dans laquelle les élémens fluides du corps s'échappent sous forme de vapeur, tandis que les fixes demeurent (3). Quand bien même on voudrait objecter à cette idée que le phosphore n'est pas le seul corps qui joue un grand rôle dans l'acte de la putréfaction, cependant il faut avouer que l'auteur a fort bien indiqué les conditions sous lesquelles la putréfaction se déclare, qu'il a limité convenablement son existence dans le corps

(1) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur les miasmes, la gangrène et le cancer. in-8°. Londres, 1795.

(2) *Remarks on* etc., c'est-à-dire, Remarques sur le gaz oxide d'azote ou nitrogène. in-12. New-York, 1795. — On trouve une excellente critique de ce livre dans *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, an. 1797. T. I. p. 145—186.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la putridité des substances animales, les maladies putrides et les antiseptiques. in-8°. Hildbourgshausen, 1795.

vivant, et qu'il porte un jugement très-sain et très-fondé sur la méthode antiseptique.

Au milieu de cette tendance générale des esprits à sonder les premiers fondemens de la science médicale, et à cultiver le champ des théories, l'année 1795 produisit toutefois un nombre réellement étonnant de bonnes observations.

L'anatomie pathologique s'enrichit de quelques mémoires précieux. Loder fit décrire ses préparations pathologiques par Jean-Valentin-Henri Koehler (1). Charles-Gaspard Crève s'occupa des maladies du bassin de la femme (2). Gerasimus-Constant. Gregorini étudia l'hydropisie de l'utérus et les hydatides du placenta (3). Emmanuel-Frédéric Hausleutner examina les résultats des autopsies cadavériques de personnes mortes d'apoplexie (4). Georges-Jacques Reichenbach donna le détail des ouvertures de plusieurs cadavres d'hydrophobes (5). Jean-Ferdinand Busser décrivit les désorganisations qui accompagnent le spina bifida (6). Frédéric-Philippe Stockhausen rassembla les cas dans lesquels on avait vu de l'air se dégager par les parties génitales (7).

On publia plusieurs observations sur les vices de conformation des organes générateurs. Isaac Bamberger décrivit une intus-susception très-remarquable de la membrane interne de l'urètre, qui provenait probablement d'une chute, aussi-bien qu'une fistule

(1) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des pièces physiologiques et pathologiques du cabinet de Loder à Iéna. in-8°. Léipsick, 1795.

(2) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des maladies du bassin de la femme. in-4°. Berlin. 1795.

(3) *Diss. de hydrope uteri et de hydatidibus in utero visis aut ab eo exclusis. in-4°. Halæ*, 1795.

(4) *Diss. de locis in apoplexiâ affectis. in* 8°. *Halæ*, 1795.

(5) *Diss. de locis in hydrophobiâ affectis. in*-8°. *Halæ*, 1795.

(6) *Diss. de hydrorrachiâ. in*-8°. *Halæ*, 1795.

(7) *Diss. de ædocopsophiâ. in*-8°. *Halæ*, 1795.—J'ai eu plus ou moins de part à toutes ces dissertations de l'université de Halle.

dont elle était accompagnée (1). Thomann (2) et Godefroi Herder (3) firent connaître le prolapsus de la vessie urinaire; l'un chez l'homme, et l'autre chez la femme. Samuel-Thomas Soemmering (4) rendit un nouveau service à la science en publiant son précieux recueil d'observations qui prouvèrent la grande influence des vaisseaux lymphatiques sur l'état morbide, et qui rectifièrent différens points de la pathologie, comme, par exemple, le mouvement rétrograde de la lymphe dans ses vaisseaux, la différence du squirrhe et du cancer, etc. Un autre recueil du même écrivain, sur les calculs biliaires, est moins intéressant (5).

Parmi les collections générales de faits relatifs à la pathologie pratique, les commentaires d'Edimbourg sont les plus importans (6). Dans la partie qui parut cette année, on remarque l'examen des causes qui font que la variole des femmes enceintes est aussi nuisible au fœtus, par Georges Péarson; le récit de la guérison remarquable d'un cancer de la matrice à l'aide des pilules de Plummer, par Rob. Bishoprick; un mémoire sur la nyctalopie de la Russie, qui cède à une infusion de bleuet, par Mathieu Guthrie, et l'observation d'une maladie bleue de la peau, suite de la non oblitération du trou ovale

(1) *Diss. de intussusceptione membranæ urethræ internæ in prolapsu ejusdem. in-4°. Wirceb.* 1795.

(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1795. T. III. p. 321.

(3) *Diss. de nativo prolapsu vesicæ urinariæ inverso in puellâ observato. in-4°. Ienæ*, 1796.

(4) *De morbis vasorum absorbentium corporis humani. in-8°. Traj. ad Mœn.*—Comparez la critique de Kurt Sprengel dans l'*Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, 1796. T. I. p. 697.

(5) *De concrementis biliariis corporis. humani. in-8°. Traj. ad Mœn.* 1795.

(6) *Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine pour l'année 1794: recueillis et publiés par A. Duncan. Dec. II. vol. IX. in-8°. Edimb. 1795.

dans le cœur, par Guillaume Névin. Presque à la même époque, Thomas Trotter avait vu un jeune homme chez lequel cette teinte de la peau provenait d'hydatides rassemblées dans le ventricule droit du cœur (1).

Le sixième volume du recueil publié par Samuel-Foart Simmons n'est pas moins riche en observations pathologiques. Les plus dignes d'attention sont celle de Carter sur une maladie des reins, et celle de Senter sur une rétention d'urine fort singulière (2).

Le recueil que nous devons à la société de médecine établie en 1773 dans la ville de Londres, est encore plus important (3). Le meilleur de tous les mémoires qu'il renferme est celui de Jacques Lucas, sur les vices de conformation provenant de maladies antérieures à l'époque de la naissance. On distingue aussi celui de G. Gaitskell sur le pemphigus, maladie au sujet de laquelle C. G. A. Braune (4) et Reil (5) publièrent des observations; celui de Henri Field sur l'angine membraneuse; et ceux d'Ed. Withers sur une variole qui reparut pour la seconde fois, de Thomas Pole sur une double matrice, de Samuel Black sur l'angine de poitrine, et enfin de G. Garnett sur des pétéchies sans fièvre. Tous ces mémoires peuvent être considérés comme autant de chefs-d'œuvre.

Parmi les recueils généraux qui ont paru en Allemagne, je citerai ceux de Charles-Georges-Théodore

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Essais de médecine et de chimie par Th. Trotter. in-8°. Londres, 1796, p. 123.

(2) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VI. in-8°. Londres, 1795.

(3) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la société de médecine de Londres, établie en 1773, vol. IV. in-8°. Londres, 1795.

(4) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur le pemphigus et la fièvre bulleuse. in-8°. Léipsick, 1795.

(5) *Memorab. clinic. fasc.* 4.

Kortum (1) et de Jean-Théodore-Valentin Sélig (2), qui ne s'élèvent toutefois guère au-dessus du médiocre. Le premier donna entre autres la description d'un scorbut de terre assez commun sur les bords du Bas-Rhin, et se perdit en spéculations sur l'âcreté scorbutique qu'il pensait être composée d'acide phosphorique et d'ammoniaque. C'est avec bien plus de raison que François Milman, dans sa théorie de cette affection, n'eut égard qu'à l'atonie des parties solides (3).

On publia quelques excellens traités sur les maladies et les épidémies fébriles. La première place appartient à l'histoire d'une épidémie du pays de Wurtemberg, par Frédéric-Guillaume von Hoven (4). On y trouve entre autres des remarques sur les pétéchies, qui semblent prouver que ces taches ne tiennent pas toujours à la dissolution du sang, et sur l'emploi de la méthode de Krugelstein, dont l'efficacité n'a pas été constatée par l'auteur. Mais ce qui mérite surtout d'être lu, ce sont les observations de von Hoven sur la théorie et la classification des fièvres. Sans affecter le néologisme, il expose des idées tellement saines sur les différentes formes de ces maladies, qu'on peut très-bien regarder son livre comme devant servir dans la suite de base à une pyrétologie rationnelle.

Au nombre des ouvrages moins importans se rangent : la description d'un typhus épidémique accompagné d'accidens gastriques et inflammatoires, par

(1) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine pratique. in-8°. Gottingue, 1795.

(2) *Observationes medicæ de morbis quibusdam difficilioribus.* in-4°. *Lipsiæ*, 1795.

(3) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Recherches sur l'origine et les symptômes du scorbut et de la fièvre putride : trad. de l'anglais. in-8°. Berlin, 1795.

(4) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire d'une fièvre épidémique qui a régné dans le bourg d'Asperg en 1792 et 1793. in-8°. Iéna, 1795.

G. E. F. Canz (1); l'histoire qu'Alexandre Gordon a donnée d'une fièvre puerpérale épidémique qu'il considéra comme inflammatoire, et que cependant il traita par les purgatifs drastiques, tels que le jalap et le mercure doux, sans recourir à la saignée (2); les remarques d'Antoine Canestrini sur la peste (3), et les seize cas de fièvres intermittentes larvées, rapportés par André Comparetti (4). Mais on doit distinguer les observations de Fr. Balfour sur la corrélation qui existe sous les tropiques entre les périodes des fièvres et les phases de la lune, et qui ont été constatées par Robert Jackson (5); la description que C. Chisholm a donnée d'un typhus qui régna dans l'île de Grenade, et qui ressemblait beaucoup à la fièvre jaune (6); enfin les remarques de Jacques-Carmichaël Smyth, sur la fièvre des prisons (7), dans lesquelles on trouve confirmée l'utilité de l'éther sulfurique, du mercure doux, et du vin administré à grandes doses.

Jean-Henri Jugler publia, d'après les principes de Stoll, de bonnes observations sur les maladies épidémiques, principalement sur les dyssenteries (8). L'his-

(1) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description d'une épidémie de fièvres muqueuses, putrides et nerveuses, qui a régné en hiver et au printemps de 1793 et 1794 sur les bords du Rhin et dans la Forêt-Noire. in-8°. Tubingue, 1795.

(2) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité sur la fièvre puerpérale épidémique d'Aberdeen. in-8°. Londres, 1795.

(3) *Pestis diagnosis, maxime ex ejus contagio haurienda.* in-8°. *Salzburg.* 1795.

(4) *Riscontri* etc., c'est-à-dire, Observations médicales sur les fièvres intermittentes pernicieuses. in-8°. Padoue, 1795.

(5) *Treatise* etc., c'est-à-dire, Traité de l'influence de la lune dans les fièvres. in-8°. Londres, 1795.

(6) *An essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur la fièvre maligne pestilentielle dans l'île de Grenade. in-8°. Londres, 1795.

(7) *A description* etc., c'est-à-dire, Description de la fièvre maligne éclatée parmi les prisonniers espagnols à Winchester. in-8°. Londres, 1795.

(8) *Kleine* etc., c'est-à-dire, Opuscules de médecine. in-8°. Stendal, 1795.

toire de la dyssenterie épidémique d'Iéna, par Chr. Guill. Hufeland (1), et le petit mais excellent ouvrage de T. Pauli (2), ne doivent point non plus être oubliés. Le grand observateur Lébérecht-Frédéric-Benjamin Lentin indiqua la différence du rhumatisme et de la goutte (3). Thomas Fowler enseigna aussi à distinguer le rhumatisme aigu du chronique, et détermina les différens cas dans lesquels la saignée, la teinture de gaïac, la poudre de Dover et les vésicatoires guérissent ou soulagent les malades. Mais il est inconcevable comment, au milieu des lumières qui s'étaient répandues jusqu'alors sur la pyrétologie, un médecin célèbre, Chr. Fréd. Richter (4), a pu émettre encore les idées les plus fausses relativement à la nature gastrique de la plupart des fièvres rémittentes, au développement des fièvres intermittentes, et aux inconvéniens du quinquina dans ces affections.

Les observations pathologiques et pratiques sur les maladies chroniques furent moins nombreuses. Je ne rapporterai ici que les bonnes dissertations inaugurales de Grapengiesser sur l'hydropisie pléthorique (5), et de Scheuffelhuth sur l'hydropisie spasmodique (6), l'utile ouvrage de Georges-Christophe Siebold sur le tic douloureux de Fothergill (7), le livre d'Hildebrandt sur les hémorroïdes (8), et les excellentes ex-

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. I. p. 76.

(2) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la dyssenterie épidémique qui a régné à Mayence en 1793. in-4°. Erford, 1795.

(3) *Medical reports of the affects blood-letting, sudorifics and blistering in the cure of the acute and chronic rhumatism.* in-8°. *London*, 1795.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur les fièvres. in-8°. Berlin, 1795.

(5) *Diss. de hydrope plethorico.* in-8°. *Gott.* 1795.

(6) *Diss. de hydrope spasmodico.* in-8°. *Erford.* 1795.

(7) *Doloris faciei, morbi rarioris atque atrocis, observationibus illustrati adumbratio.* in-4°. *Wirceburg.* 1795.

(8) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les hémorroïdes aveugles. in-8°. Erlangue, 1795.

périences de Titius sur l'urine des personnes affectées du diabète (1). La compilation prolixe de Diétérich-Guillaume Sachtlében sur l'hydropisie ne mérite pas d'éloges (2). Benoît Canella attaqua la méthode de Salvadori contre la phthisie pulmonaire, et démontra l'utilité des antiphlogistiques dans certains cas de cette affection (3). Enfin j'observai deux fois la lèpre, et développai l'histoire de cette maladie dans une dissertation inaugurale (4). Ailleurs je cherchai à remettre en honneur la méthode métasyncritique, que l'ancienne école méthodique avait trouvée si utile (5).

ARTICLE TROISIÈME.

Matière médicale.

Parmi les moyens curatifs qui furent proposés dans les temps modernes, il n'en est pas qui ait fait autant de sensation que les différentes espèces de gaz, parce qu'on leur accordait des propriétés extraordinairement énergiques contre la phthisie pulmonaire et d'autres maladies. L'utilité attribuée par Thomas Beddoes à l'hydrogène et au gaz acide carbonique dans les ulcérations du poumon, fut constatée en quelque

(1) *Experimentorum Ticinensium, in quibus diabeticorum urina sub examen vocatur, enarratio cum epicrisi. Prolus.* 1—6. *in-4°. Witteb.* 1795.

(2) *Klinik* etc., c'est-à-dire, Clinique de l'hydropisie. in-8° Dantzig. 1795.

(3) *Wahrnehmungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur les causes, la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire : trad. de l'italien. in-8°. Vienne, 1795.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 236. — *Phil. Henr. Bonorden, Diss. de leprâ squamosâ. in-8°. Halæ*, 1795.

(5) *Car. Guil. Moeller, Diss. de metasyncrisi methodicorum in usum revocandâ. in-8°. Halæ*, 1795.

sorte par Jean Ingenhouss (1), qui assura être, avec leur secours, parvenu à calmer les douleurs causées par les plaies et les ulcères. Il vanta aussi par expérience le gaz acide carbonique contre la pierre et les ulcères cancéreux. Thomas Beddoes ne put pas réussir à fonder son institut médico-pneumatique; mais lui et Jacques Watt continuèrent cependant de faire des observations sur l'action de l'oxigène et des autres gaz (2). On doit remarquer entre autres que le gaz acide carbonique cause la mort trois fois plus promptement que l'hydrogène et que l'azote. Quant à ce qui concerne l'utilité dont on prétendait que les gaz irrespirables sont doués dans les affections du poumon, elles ne furent nullement constatées par les expériences des deux Anglais, et on ne saurait applaudir à l'idée de Watt, que le gaz acide carbonique, en se dégageant des corps où il est renfermé, se charge de particules qui sont la cause de son efficacité. On doit d'ailleurs regretter que la sincérité et l'exactitude paraissent ne point être les qualités distinctives de Beddoes et de Watt. Ils citent aussi quelques observations sur l'utilité du foie de soufre et de la poudre de charbon (3). Bernmann à Reval conseilla même cette dernière comme un excellent moyen contre la gangrène (4). Suivant Richard Pearson, l'inspiration de l'éther sulfurique agit sur les poumons de la même manière que celle des gaz irrespirables, et diminue beaucoup les accidens de la phthisie (5).

(1) *Miscellanea physico-medica*, edidit *J. A. Scherer*. in-8°. *Vienn.* 1795.

(2) *Considerations on etc.*, c'est-à-dire, Considérations sur l'usage médical et la préparation des gaz, par T. Beddoes et J. Watt. in-8°. Bristol, 1795. édit. 2. — Comparez *Critical review*, *v. XVI. p.* 202.

(3) Comparez Thomas Garnet, dans *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVII. p. 70.

(4) *Crell; Chemische* etc., c'est-à-dire, Annales de chimie, année 1794. T. I. cah. 6.

(5) *A short* etc., c'est-à-dire, Notice sur la nature et les propriétés des différentes espèces de gaz. in-8°. Birmingham, 1795.

En Allemagne, ce fut surtout Christophe Girtanner qui se chargea de répéter le procédé de Beddoes contre la phthisie pulmonaire ; mais le gaz acide carbonique ne lui parut procurer qu'un soulagement momentané. Aucune expérience n'a constaté que l'oxigène enlève au virus variolique toutes ses propriétés contagieuses, ainsi que ce médecin l'assure (1).

Le nombre est considérable aussi des nouveaux moyens que l'on proposa. On fit entre autres connaître en Angleterre une résine originaire de Botany-Bay, et qu'on avait coutume d'appeler la résine jaune. L'arbre qui la porte reçut le nom fort mal choisi d'*Acoroïdes resinifera*. Charles Kite et autres trouvèrent que, dissoute dans l'esprit-de-vin et l'éther, cette résine agit comme fortifiant dans les diarrhées, les dyssenteries, les coliques ordinaires et celles d'estomac (2).

La *Swietenia Mahagony* et la *Swietenia Soymida* furent recommandées contre les maladies putrides et les diarrhées par Guillaume Roxburgh, André Duncan et Hughes (3). Chisholm vanta contre les ophthalmies la *Bignonia ophthalmica*, dont le suc instillé dans l'œil apaise en peu de temps les douleurs inflammatoires les plus vives (4). A Mexico et même en Espagne, on avait observé de bons effets dans la siphilis de la décoction d'*Agave americana* comme sudorifique, et des lavemens de *Begonia balmisiana* comme purgatif. Un certain Nicolas Viana fut

(1) *Voigt*, *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin des observations de physique et d'histoire naturelle les plus nouvelles, T. X. cah. 1. p. 183.

(2) *Essays and* etc., c'est-à-dire, Essais et observations de physiologie et de médecine. in-8°. Londres, 1795. — *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la société de médecine de Londres, vol. IV.

(3) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VI. p. 260. 271.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine d'Edimbourg, année 1794. Dec. II. vol. IX.

le premier qui essaya publiquement ces deux moyens, et François Balmis publia les résultats de ses expériences (1).

Parmi les médicamens déjà connus, Christophe-Guillaume Hufeland administra la noix vomique avec utilité dans la dyssenterie (2); Léberecht-Frédéric-Benjamin Lentin vanta la *Gratiola officinalis* contre la manie (3); Masterman Winterbottom conseilla l'arsenic dans les fièvres intermittentes (4), et Patterson proposa la dissolution de nitre dans le vinaigre contre le scorbut (5). Guillaume Gaitskell et Thomas Bradley assurèrent avec raison qu'on peut employer le tartre stibié à l'extérieur comme rubéfiant et épispastique (6). Gauthier Vaughan tenta de démontrer la prééminence du quinquina jaune, en le rangeant parmi les toniques et les laxatifs, et prétendant qu'il n'est pas astringent comme le quinquina ordinaire (7).

Les principaux ouvrages sur les eaux minérales sont celui de François-Xavier Mezler sur les bains d'Imnau (8), la description de Freyenwalde par Frédéric-Guillaume Heydekker (9), les remarques d'Am-

(1) *Specifico* etc., c'est-à-dire, Spécifique antivénérien nouvellement découvert dans les propriétés de deux plantes américaines, l'Agave et la Begonia. in-8°. Rome, 1795.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. I. p. 76.

(3) *Ibid.* p. 72.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VI.

(5) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité du scorbut, contenant une méthode nouvelle, aisée et certaine de le guérir. in-8°. Edimbourg, 1795.

(6) *The evidence of the superior efficacy of the Cinchona flava or yellow peruvian bark. etc. in-8°. London*, 1795.

(7) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, vol. IV.

(8) *Vorlaeufige* etc., c'est-à-dire, Notice abrégée sur les eaux de l'Imnau. in-8°. Sigmarinden, 1795.

(9) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des eaux des bains de Freyenwalde, et d'un grand nombre d'observations médicales faites en ce lieu. in-8°. Berlin, 1795.

burger sur les sources de Geilnau (1), et enfin les notices de Jean-Henri Eckhoff sur quelques eaux minérales de la Courlande (2).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

De tous les traités de chirurgie, le plus important est, sans contredit, celui du Machaon des armées prussiennes, Jean-Chr. Ant. Théden (3). Il renferme un si riche trésor d'observations médicales et chirurgicales, que bien que l'auteur ne se conforme pas toujours aux idées modernes sur le développement des maladies, son travail n'en est pas moins précieux.

Les observations recueillies par J. A. Ehrlich pendant ses voyages, sont aussi fort importantes, parce qu'on y trouve décrits et appréciés les procédés opératoires des plus célèbres chirurgiens de la France et de l'Angleterre (4). Le traité des opérations de Pierre Lassus (5) est également l'un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle. L'auteur, en chirurgien habile et expérimenté, donne des instructions claires et précises sur la manière de pratiquer les opérations,

(1) *Versuche* etc., c'est-à-dire, Essais et observations sur les eaux acidules de Geilnau. in-8°. Offenbach, 1795.

(2) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des eaux minérales de Baldohn et de Barnbern. in-8°. Mittau, 1795.

(3) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles observations de chirurgie et de médecine. in-8°. Berlin et Stettin, 1795.

(4) *Chirurgische* etc., c'est-à-dire, Observations de chirurgie faites dans des voyages et principalement dans les hôpitaux de Londres, avec l'indication de plusieurs procédés opératoires perfectionnés, et les figures d'instrumens nouveaux. in-8°. Léipsick, 1795.

(5) De la médecine opératoire, ou traité élémentaire des opérations de chirurgie. in-8°. Paris.

même les plus difficiles, et critique fort judicieusement les procédés proposés par les modernes. Les élémens de l'art des bandages, par Jean-Frédéric Boettcher, sont médiocres : on n'y trouve que les règles générales, encore ne sont-elles pas toujours exprimées avec la précision nécessaire (1).

L'idée que Jean-Chr. Reil avait conçue d'un traité *ex professo* sur les instrumens de chirurgie, destiné à éviter les erreurs qui résultent de l'alliance de la thérapeutique avec la chirurgie, est excellente, et a déjà donné lieu à plusieurs bonnes dissertations inaugurales. La première qui parut est l'aperçu systématique d'akologie par Jean-Ernest Kuster (2). Jean-Frédéric-Gottl. Haeger donna aussi, d'après cette idée, une très-bonne histoire des bougies (3).

A l'égard des opérations en particulier, cette branche de l'art ne fit pas des acquisitions bien importantes. Jacques Ware (4) traita des obstacles qui s'opposent à l'opération de la cataracte, recommanda l'éther sulfurique pour faire disparaître l'opacité du cristallin, et décrivit la méthode de traiter l'épiphora. Jérémie Santérelli proposa avec une prétention ridicule un procédé contraire au bon sens pour l'opération de la cataracte (5). Il voulait aussi qu'on ne disposât pas le cathéter d'après les courbures de l'urètre, mais qu'on accommodât ces dernières à la forme de l'algalie. Annibal Parea rapporta plusieurs

(1) *Auswahl* etc., c'est-à-dire, Choix de bandages à l'usage des jeunes chirurgiens. in-8°. Berlin, 1795.

(2) *Diss. Introductio in akologiam systematicam et rationalem. Hal.* 1795.

(3) *Cereolorum historia eorumque usus chirurgicus. Hal.* 1795.

(4) *An inquiry into the causes, which have most commonly prevented success in the operation of extracting the cataract etc. in-8°. London,* 1795.

(5) *Ricerche* etc., c'est-à-dire, Recherches pour faciliter le cathéterisme et l'extraction de la cataracte. in-8°. Vienne, 1795.

cas de luxations du fémur en haut et en arrière (1). Henri-Frédéric Quentin donna une excellente dissertation inaugurale sur les hernies inguinales (2), et Antoine de Gimbernat publia de très-bons préceptes pour l'opération de la hernie fémorale; car il insista particulièrement sur la nécessité de diriger l'incision vers le pubis (3). Georges Kellie recommanda l'application du tourniquet quelques minutes avant l'accès de froid dans les fièvres intermittentes, afin de suspendre la circulation dans les membres et d'arrêter l'accès lui-même. Il remarqua que la chaleur et l'anxiété survenaient, et même que le malade tombait en syncope, lorsque le tourniquet demeurait serré plus de six minutes (4). Enfin, Gauthier Weldon fit paraître un traité classique sur les fractures compliquées (5).

Outre les archives de Jean-Chr. Stark sur l'art des accouchemens, qui renferment des mémoires d'un mérite fort inégal (6), je citerai encore le recueil que Jean-Chr. Traugott Schlégel publia d'ouvrages relatifs aux accouchemens (7). Jean-Silvestre Saxtorph donna une critique judicieuse des différens appareils qui composent l'arsenal de l'accoucheur, et conseilla, entre autres, de préférence, le forceps

(1) *Giornale* etc., c'est-à-dire, Journal de Milan, 1795, mars, p. 165.

(2) *De divisionibus herniarum inguinalium et caussis earum rationis vitæ vitiis abortis.* in-4°. *Gott.* 1795.

(3) *A New* etc., c'est-à-dire, Nouvelle méthode d'opérer la hernie fémorale: trad. de l'espagnol. in-8°. Londres, 1795. — *Critical review*, vol. XVII. p. 114.

(4) *Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine d'Edimbourg, dec. II. vol. IX. p. 271.

(5) *Observations* etc., c'est-à-dire, Observations physiologiques et chimiques sur les fractures compliquées. in-8°. Southampton, 1795.

(6) *Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives pour les accouchemens, les maladies des femmes et celles des enfans nouveau-nés. in-8°. Iéna; 1790—1795.

(7) *Sylloge operum minorum præstantiorum ad artem obstetriciam spectantium.* in-8°. *Lips.* 1795.

corrigé de Fried avec les branches de Levret et les pinces de Smellie (1). François Asdrubali enrichit la littérature italienne d'un bon manuel d'accouchemens (2), et Chrétien-Auguste Struve publia une instruction populaire en faveur des sages-femmes (3).

Parmi les nouveaux instrumens, le clisiomètre de Georges-Guillaume Stein (4) pour déterminer exactement l'inclinaison du bassin, fut mieux accueilli que le forceps perfectionné de Weise, dont Charles-Gottl. Stoehrer donna la description (5).

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

L'objet principal de l'attention du public continua encore d'être l'anéantissement de la petite vérole, pour lequel Jean-Chr. Guillaume Juncker (6) et Bernard-Chr. Faust (7) ne cessèrent point non plus de recommander avec instance les plans qu'ils avaient

(1) *Examen armamentarii Lucinæ. in*-8°. *Havn.* 1795.

(2) *Elementi di* etc., c'est-à-dire, Elémens de l'art des accouchemens. in-8°. Rome, 1795. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1796. T. II. 1449.

(3) *Hebammentafel* etc., c'est-à-dire, Manuel des sages-femmes, ou coup d'œil général sur la conduite que les sages-femmes et les mères doivent observer dans les accouchemens naturels. in-8°. Goerlitz, 1795.

(4) *Diss. de pelvis situ ejusque inclinatione. in*-8°. *Marburg.* 1795. — *Osiander, Denkwürdigkeiten* etc., c'est-à-dire, Faits mémorables, T. II. cah. 2. p. 492.

(5) *Diss. de quibusdam paragomphoseos remediis, præsertim forcipis utilitate. in*-4°. *Witteb.* 1795.

(6) *Gemeinnützige* etc., c'est-à-dire, Conseils utiles et notices sur la petite vérole. in-8°. Halle, 1795.

(7) *Fr. Gil, Anweisung* etc., c'est-à-dire, Indication d'une méthode sûre pour délivrer le peuple de la variole : trad. de l'ital. in-8°. Leipsick, 1795.

conçus. Elie Henschel (1) et Bernard-Joseph Reyland (2) procédèrent avec plus de calme et de sang froid, et vantèrent l'inoculation dans des ouvrages populaires utiles. Leur conduite fut imitée par un savant anonyme, qui démontra avec une modeste liberté les vices de tous les plans que les modernes proposaient pour atteindre ce but (3).

La Société anglaise de l'humanité, qui s'occupait de découvrir des moyens pour rappeler les asphyxiés à la vie, publia, cette année, un volume de ses mémoires (4), et Antoine Fothergill donna un traité sur la question de savoir comment on doit s'y prendre pour sauver les personnes suffoquées par le séjour sous l'eau ou dans des vapeurs méphitiques (5). Mais son livre renferme une théorie subtile et pointilleuse, et on n'y trouve pas une seule idée nouvelle.

La Société des Sciences de Gottingue avait mis au concours un sujet fort intéressant, la diminution du prix des médicamens. Ce problème fut résous par Jean-Frédéric Krugelstein (6), et par Jean-Henri Jugler (7). L'écrit du premier parut le meilleur; mais comme Jugler avait fait quelques propositions dignes d'être soumises à un examen, telles que celles de dispenser les apothicaires des impositions publiques, d'introduire un dispensaire général, et de dé-

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'utilité de l'inoculation en comparaison des dangers de la petite vérole naturelle. in-8°. Dusseldorf, 1795.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'inoculation de la petite vérole. in-8°. Breslau, 1795.

(3) *Journal* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. II. p. 74.

(4) *The transactions* etc., c'est-à-dire, Transactions de la société de l'humanité, par G. Hawes. in-8°. Londres, 1795.

(5) *A new* etc., c'est-à-dire, Nouvelles recherches sur la suspension de l'action vitale dans l'asphyxie. in-8°. Londres, 1795.

(6) *Von Verminderung* etc., c'est-à-dire, De la diminution des médicamens, et de la nécessité d'établir des dispensaires et de fixer des taxes pour parvenir à ce but. in-8°. Gottingue, 1795.

(7) *Wie koennen* etc., c'est-à-dire, Comment peut-on diminuer le prix des médicamens, et surtout des remèdes préparés? in-8°. Stendal, 1795.

truire les priviléges et le monopole des pharmaciens, la Société de Gottingue chargea le savant apothicaire Jean-Frédéric Westrumb, à Hameln, de donner son avis sur les deux ouvrages, et il le fit en effet dans deux traités qui méritent d'être lus (1).

Nous devons à Jean-Mason Good un livre utile sur les maladies des prisons et des maisons destinées à servir d'asile aux pauvres : l'auteur donne de bonnes idées pour le perfectionnement de ces établissemens (2). J. C. G. Ackermann est aussi auteur d'un traité complet et excellent sur la police médicale militaire (3). Jean Mélitsch donna la description d'un établissement consacré à visiter les indigens de Prague, et au moyen duquel on les soigne gratuitement sans qu'il en résulte de grands frais (4). Le prix proposé par l'Empereur d'Allemagne, sur les moyens d'améliorer la pharmacie militaire, fut décerné, d'après le jugement de la commission établie pour cet effet, à Guillaume Schmitt. Les concurrens étaient au nombre de quarante et un. Ceux qui répondirent le mieux après Schmitt, furent Jean-Jacques Plenk, Frédéric-Alb. Charles Gren, Jean-Alex. Ecker, Zach. Gottl. Hussty de Rassynga, et André Stiff. Le mémoire de l'avant-dernier a été publié (5).

Jean-Denys John rassembla les nombreuses ordonnances rendues dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche, relativement à la police médi-

(1) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la taxe des médicamens à l'occasion du mémoire de Krugelstein : *Ænliche* etc., c'est-à-dire, Remarques analogues à l'occasion du mémoire de Jugler. in-8°. Gottingue, 1795.

(2) *A dissertation* etc., c'est-à-dire, Dissertation sur les maladies des prisons et des maisons pour les pauvres. in-8°. Londres, 1795.

(3) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine militaire. in-8°. Léipsick, 1795.

(4) *Darstellung einer durch das Krankenbesuchsinstitut einzuführenden allgemeinen Gesundheitsassecuranzanstalt. in*-8°. *Prag.* 1795.

(5) *Gekroente* etc., c'est-à-dire, Mémoire couronné sur le perfectionnement de la pharmacie militaire autrichienne. in-8°. Presbourg, 1795.

cale (1). Il donna en même temps un manuel utile de médecine légale pour les personnes attachées aux départemens de la police et de la justice en Autriche (2). Le système de Jean-Christophe Fahner n'égale pas, à beaucoup près, l'ouvrage précédent : c'est une compilation faite sans jugement (3).

CHAPITRE HUITIÈME.

État de la médecine en 1796.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

JEAN-CHR. REIL publia un ouvrage d'anatomie (4), qui non-seulement porte le cachet de la perfection, mais encore considère la structure des parties sous un nouveau point de vue qu'on avait jusqu'alors négligé, et qui n'avait été indiqué que par les naturalistes français. Reil se servit des réactifs chimiques, principalement de la lessive des savonniers et de l'acide muriatique étendu d'eau, pour étudier l'organisation des nerfs, de leurs membranes et de leurs extrémités cérébrales, avec un soin tellement

(1) *Lexicon der* etc., c'est-à-dire, Dictionnaire des lois médicales en Autriche. in-8°. Prague, 1790—1795.

(2) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Police médicale et médecine légale dans les Etats héréditaires d'Autriche. in-8°. Prague, 1795.

(3) *Vollstaendiges* etc., c'est-à-dire, Système complet de médecine légale. in-8°. Stendal, 1795. 1797.

(4) *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum. in-fol. Halæ*, 1796.

extraordinaire, que ses recherches feront à jamais époque dans l'histoire de l'anatomie et de la physiologie. Il découvrit, par exemple, qu'on peut enlever la substance médullaire des nerfs à l'aide d'une dissolution alcaline, et obtenir ainsi dans un état d'isolement le névrilème proprement dit, qui n'est en aucune manière la continuation de la pie-mère. Il plaça dans ce névrilème la source de la force nerveuse qui s'engendre toujours localement. Il distingua la membrane proprement dite des nerfs de leur tunique extérieure, qui est plus réticulée, tandis que l'autre a une texture fibreuse. L'acide nitrique lui permit de voir plus distinctement qu'on n'y avait réussi jusqu'alors avec le scalpel, l'organisation des faisceaux intérieurs, qui varie presque dans tous les nerfs. Il fit parfaitement connaître les vaisseaux du névrilème et leur puissante influence sur l'état de santé et de maladie. Il admit à l'extrémité périphérique des nerfs un cercle d'action irritable, une sorte d'atmosphère sensible qui lui servit à expliquer la sensibilité des parties auxquelles il ne se rend point de nerfs.

Le célèbre ouvrage de Sam. Thom. Soemmering sur l'organe de l'âme est plus important sous le rapport anatomique que sous celui de la physiologie (1). L'auteur assigne pour siége à l'âme le fluide vaporeux des ventricules du cerveau dont les parois ne se touchent jamais, et qui renferment les origines des nerfs. Ce fluide ventriculaire n'existe pas moins constamment chez l'homme en santé, que les grains de sable dans la glande pinéale : il arrose sans cesse les extrémités cérébrales des nerfs qui réagissent à leur tour sur lui. La preuve que les racines de tous les nerfs primitifs peuvent être

(1) *Ueber das* etc., c'est-à-dire, Sur l'organe de l'âme. in-4°. Koenisberg, 1796.

poursuivies jusqu'aux parois des ventricules, est extrêmement importante, et donne quelque vraisemblance à l'hypothèse du grand anatomiste, qui devient même encore plus probable lorsque l'on considère que les nerfs optiques et auditifs chargés de produire les sensations les plus claires et les plus vives, sont aussi ceux qui se trouvent le plus évidemment en contact avec le fluide des ventricules. Mais ce qui n'a pas réussi à Soemmering, c'est de prouver que ce fluide existé réellement dans l'état de santé, et que les parois des ventricules ne se touchent point alors. Il n'a pas pu non plus expliquer comment cette vapeur étant unique, et la même dans toute l'étendue de la cavité, il ne survient pas la moindre confusion au milieu des mouvemens infiniment variés que lui impriment les sensations très-diversifiées de l'homme.

G. R. C. Wiedemann opposa à l'hypothèse de Soemmering l'observation intéressante qu'une demi-heure après la décapitation d'un homme bien portant, on n'avait pas trouvé la moindre trace d'humidité dans les ventricules (1). Un anonyme constata ce fait d'après des autorités marquantes, révoqua en doute la terminaison de tous les nerfs dans les parois des ventricules, et fit voir que l'augmentation morbifique du fluide qu'ils renferment n'a nullement pour cause le développement des facultés intellectuelles (2). Charles-Asmond Rudolphi rassembla avec beaucoup de discernement toutes les raisons contraires à cette célèbre hypothèse, signala diverses fausses citations dans l'ouvrage de Soemmering, et

(1) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, 1797. N. 7. p. 152.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 18. p. 33.

allégua plusieurs doutes importans contre la possibilité de placer le siége de l'âme dans un fluide (1).

Comme Emmanuel Kant avait adopté cette hypothèse dans un appendice au traité de Soemmering, et avait fait différentes remarques curieuses sur la décomposition chimique que les opérations de l'âme font éprouver au fluide des ventricules, Georges-Frédéric Werner crut pouvoir hasarder quelques doutes philosophiques contre cette opinion. Le fluide des ventricules, comme masse étendue, ne peut point être, dit-il, le siége du *sensorium*, parce que l'unité de notre volonté et de la connaissance que nous avons de nous-mêmes, est en contradiction directe avec cette étendue et cette complication. Au contraire, il plaça le siége de l'âme dans la cavité du *septum lucidum*, et donna une explication fort arbitraire de plusieurs phénomènes d'après cette idée, qui n'est elle-même pas moins arbitraire (2).

Jean-Chr. Frédéric Harless combattit également l'opinion de Soemmering avec des argumens physiologiques et pathologiques, en s'attachant à prouver, mais d'une manière toutefois un peu trop prolixe, qu'un fluide est moins propre que tout autre corps à faire naître les idées (3).

Le système d'anatomie et de physiologie comparées dont Benjamin Harwood publia le commencement cette année, est un ouvrage extrêmement important (4). Il a encore gagné beaucoup par la traduction allemande qu'en a donnée G. R. C. Wiedemann (5). Le premier volume ne renferme que

(1) *Commentatio de ventriculis cerebri.* in-4°. *Gryph.* 1796.

(2) *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de la vérité. in-8°. Hambourg, 1797. cah. 2. p. 115. 116.

(3) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Essai d'une critique de l'état actuel de la médecine. in-8°. Altembourg, 1796. cah. 1.

(4) *A system* etc., c'est-à-dire, Système d'anatomie et de physiologie comparées. in-4°. Cambridge, 1796.

(5) In-4°. Berlin, 1799.

la description des organes de l'odorat dans les différentes classes d'animaux, et une application remarquable de ces recherches à la théorie de l'olfaction chez l'homme.

L'anatomie philosophique de Hauchecorne est fort en arrière de cet excellent ouvrage (1). Quoique basée en apparence sur l'anatomie comparée, elle est cependant remplie de descriptions inexactes qui alternent avec des hypothèses très-arbitraires.

Deux manuels allemands d'anatomie qui parurent cette année, ne peuvent point entrer en parallèle l'un avec l'autre. Le travail de G. R. C. Wiedemann est un chef-d'œuvre (2); celui de Georges-Henri Thilow est scolastique, et fourmille d'erreurs (3).

Le bel ouvrage de Frédéric-Henri Loschge, contenant la description et la figure des os et des ligamens (4), fut terminé cette année, et négligé pour le recueil commençant de Just. Chr. Loder, qui ne méritait pas cette préférence.

L'anatomie pathologique s'enrichit aussi de quelques acquisitions intéressantes. Jean-Gottl. Walter fit commencer la description de son magnifique cabinet par F. A. Walter son fils (5). Si on met de côté la suffisance de l'écrivain, son obscurité dont il est difficile de se faire une idée, et son manque total de connaissances exactes en physiologie et en pathologie, le livre renferme la description et les figures de

(1) Anatomie philosophique et raisonnée pour servir d'introduction à l'histoire naturelle. Paris, an IV.

(2) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'anatomie. in-8°. Brunswick, 1796.

(3) *Anatomie oder* etc., c'est-à-dire, Anatomie, ou description de la structure du corps humain, à l'usage des écoles. in-8°. Erford, 1796.

(4) *Die Knochen* etc., c'est-à-dire, Description et figures des os du corps humain et de leurs principaux ligamens. in-fol. Erford, 1789—1796.

(5) *Anatomisches* etc., c'est-à-dire, Muséum anatomique. in-4°. Berlin, 1796.

plusieurs préparations pathologiques remarquables, et de différentes concrétions pierreuses du corps humain. Un ouvrage périodique d'anatomie pathologique, commencé par A. F. Hecker, ne fut pas continué : le premier volume renferme des mémoires qui sont plutôt pathologiques et pratiques (1). Georges-Christophe Conradi publia un manuel extrêmement superficiel et incomplet de la science (2), et Allen Swainston rassembla les résultats d'un assez grand nombre d'autopsies cadavériques (3).

La physiologie elle-même, considérée comme l'histoire naturelle philosophique du corps humain, devint de plus en plus un tissu de spéculations frivoles, et les hypothèses arbitraires s'accumulèrent d'autant plus dans cette science d'observation, qu'on cherchait davantage à lui appliquer les dogmes de la philosophie et les nouvelles découvertes faites, soit en physique, soit en chimie. L'anthropologie philosophique de Lafon ne trouva pas beaucoup d'accueil chez les Français. L'auteur, non-seulement admet une multitude de forces différentes dans le corps, mais encore croit que les fibres nerveuses forment la base de toutes les autres parties, et attribue les fonctions aux combinaisons et aux décompositions des élémens chimiques (4).

Un anonyme anglais s'occupa de la physiologie d'une manière tout-à-fait différente et très-rationnelle (5). Il convint bien des avantages que la nou-

(1) *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour l'anatomie et la physiologie pathologiques. in-8°. Altona, 1796. cah. I.

(2) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'anatomie pathologique. in-8°. Hanovre, 1796.

(3) *Thoughts* etc., c'est-à-dire, Faits de physiologie, de pathologie et de pratique. in-8°. York, 1796.

(4) Philosophie médicale, ou principes fondamentaux de la science et de l'art de maintenir et de rétablir la santé de l'homme. Paris, an IV.

(5) *Medical extraits on the nature of health, with practical observations and the laws of the nervous and fibrous systems.* in-4°. *London*, 1795.

velle chimie a sur l'ancienne : le premier volume même de son ouvrage classique contient une très-bonne histoire des progrès que la chimie a faits entre les mains des modernes ; mais dans le second volume l'auteur montra combien il était éloigné de vouloir faire une application imprudente et trop précipitée de cette science à l'histoire naturelle du corps humain. Il nia l'identité de l'irritabilité et de l'oxigène, rejeta l'opinion que cette irritabilité dépend des nerfs, et émit des idées extrêmement intéressantes sur l'influence de l'air et des autres choses extérieures, ainsi que sur la puissance de l'habitude.

En Allemagne, on parut considérer l'histoire naturelle du corps humain comme un objet de spéculations métaphysiques, et les premiers essais de Charles-Adolphe Eschenmayer (1), de Godefroi-Réné Treviranus (2), et de J. H. Varnhager (3), n'ont contribué en rien aux progrès de la science. Charles-Joseph Windischmann ne tenta pas moins vainement d'expliquer tous les phénomènes du corps par le mélange et la forme de la matière animale (4) ; mais Christophe Girtanner fit une application plus importante du principe de Kant, sur les différentes races d'hommes, à tout le règne organisé, et son livre renferme un grand nombre de remarques physiologiques précieuses (5).

Sans s'attacher à ces spéculations philosophiques, Chr. Fréd. Ludwig publia son histoire naturelle de

(1) *Principia quædam disciplinæ naturalis, imprimis chemiæ, ex metaphysicâ naturæ substernenda. diss. in-4°. Tubing.* 1796.

(2) *De emendandâ physiologiâ commentatio. in-8°. Gotting.* 1796.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une critique des principaux fondemens de la physiologie. in-8°. Dortmund, 1796.

(4) *Diss. de necessitate et methodo physicæ corporis animalis pertractandæ: in-8°. Mogunt.* 1796.

(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur le principe de Kant pour l'histoire naturelle. in-8°. Gottingue, 1796.

l'homme (1), compilation utile de toutes les observations recueillies jusqu'à lui, et Georges-Frédéric Hildebrandt donna un fort bon manuel de physiologie (2). Ce dernier livre se distingue par une brièveté convenable, une érudition choisie, et une complaisance trop grande pour les inventeurs d'hypothèses nouvelles.

De toutes les parties de la physiologie, le galvanisme fut encore celle dont les médecins et les naturalistes s'occupèrent davantage. Le plus actif, le plus savant et le plus heureux de tous les naturalistes modernes, Frédéric-Alexandre de Humboldt, fit connaître cette année ses expériences fort intéressantes sur l'action des alcalis et des acides dans les opérations galvaniques, et montra que les premiers sont de puissans excitans dans les fièvres nerveuses. D'après des essais faits sur lui-même, il prouva que le galvanisme opère un changement instantané dans les sécrétions, dont il altère les produits à un point étonnant (3). G. C. Wells fit des expériences moins importantes pour constater l'identité du galvanisme et de l'électricité (4); et Charles-Gaspard Crève publia un traité également moins intéressant, dans lequel il soutint que tous les irritans agissent d'une manière purement chimique, et manifesta des idées assez étranges sur les différentes espèces de vie (5).

Les recherches de Théodore-Georges-Auguste Roose sur la cause de l'érection du membre viril, suite d'un afflux plus considérable du sang vers les corps

(1) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Esquisse de l'histoire naturelle de l'espèce humaine. in-8°. Léipsick, 1796.

(2) *Lehrbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de physiologie. in-8°. Erlangue, 1796.

(3) *Gren*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau journal de physique, T. III. p. 165—184.

(4) *Ib.* p. 441.

(5) *Vom Metallreize* etc., c'est-à-dire, Du galvanisme, moyen infaillible et nouvellement découvert pour reconnaître la mort véritable. in-8°. Léipsick, 1796.

caverneux, déterminé par l'irritation locale, sur la présence de la bile dans le sang, sur les conduits occultes de l'urine qu'il révoque en doute d'après des raisons importantes (1), et sur la part que les nerfs prennent à la production de la chaleur animale (2), lui donnèrent de justes droits au titre de physiologiste profond et impartial, qui obéit plus au scepticisme et à l'épilogisme empirique, qu'aux suggestions de son imagination.

Au nombre des observations physiologiques qui se distinguent par leur sagacité et leur profondeur, on doit ranger l'excellent mémoire sur l'action des irritans et des organes, dans lequel David de Madai exposa le matérialisme de Reil avec une clarté et un jugement rares, sans cependant alléguer le moindre argument nouveau en faveur de ce système (3).

Jean-Frédéric Blumenbach donna, sur la force vitale, un mémoire où il la refuse au sang, et accorde une vie distincte et séparée à chaque partie (4). Frédéric-Louis Kreysig chercha à développer les idées de force vitale, force nerveuse, irritabilité et sensibilité, fit quelques objections fondées contre les hypothèses de Reil (5), et établit, de même que Valér. Aloysius Bréra, une comparaison entre la vie des animaux et celle des végétaux (6). L'ouvrage de Bréra (7) renferme quelques propositions très-arbitraires sur

(1) *Physiologische* etc., c'est-à-dire, Recherches physiologiques. in-8°. Brunswick, 1799.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 17. p. 5.

(3) *Reil*, *Archiv für* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. I. cah. 3. p. 68.

(4) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 16. p. 5.

(5) *Chr. Fr. Ben. Ettmüller*, *Diss. de vi vitali et nervosâ, unâ et eâdem. in-4°. Witteb.* 1796. — *Kreysig*, *Progr.* 1—4. *physiologorum de naturâ vis vitalis dissensus exponuntur. ibid.*

(6) *Kreysig*, *Progr.* 1—2. *Momenta quædam vitæ vegetabilis cum animali convenientiam illustrantia exponuntur. ib.*

(7) *Val. Al. Brera*, *Progr. de vitæ vegetabilis ac animalis analogiâ. in-8°. Ticini*, 1796.

la chaleur particulière et sur la sensibilité des plantes : elles prouvent que l'auteur n'a pas observé avec exactitude. L'essai de Jean-Chr. Fréd. Junge, pour déterminer philosophiquement les rapports de la force vitale, mérite aussi de ne point être oublié (1).

L'écrit polémique de Jean-Daniel Metzger contre Platner, ne fut d'aucune utilité pour la science (2). Charles Webster publia un livre insignifiant, dans lequel il cherche à prouver que l'estomac est le centre de toutes les sensations et le véritable *sensorium commune* : cependant plusieurs faits rapportés à l'appui de cette assertion présentent assez d'intérêt (3).

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Si nous portons d'abord nos regards sur la pathologie théorique, nous voyons que le système de Brown se faisait de plus en plus connaître chez les Allemands. Chr. Henri Pfaff donna une excellente traduction des œuvres du médecin écossais (4), contre les opinions duquel il fit dans sa préface quelques objections qui varient beaucoup quant à leur importance. Il paraît combattre avec raison la répartition générale et uniforme de l'irritabilité dans tout le corps, l'assertion que cette force ne se renouvelle

(1) *Diss. sistens criticam disquisitionem virium vitalium*. in-4°. *Altorf*. 1796.

(2) *Physiologische* etc., c'est-à-dire, Discussions physiologiques, P. I. in-8°. Koenisberg, 1796.

(3) *Thatsachen* etc., c'est-à-dire, Faits pour prouver les connexions de l'estomac avec la vie, la maladie et la guérison : trad. de l'anglais. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796.

(4) In-8°. Copenhague, 1796.

jamais, et la division de l'asthénie en directe et indirecte; mais tout ce qu'il dit en faveur de l'humorisme et contre la dichotomie des dérangemens de l'irritabilité, a fort peu de prix.

Melchior-Adam Weikard réfuta ces objections avec sa grossièreté et son ignorance ordinaires, dans le magasin qu'il publia pour la doctrine de Brown (1). Au reste, cet ouvrage périodique, au milieu d'une multitude de mémoires détestables, en renferme cependant quelques-uns excellens, parmi lesquels je distingue surtout celui de Roeschlaub sur la faiblesse. Ce dernier paraît toutefois ne pas avoir saisi les idées des anti-browniens sur l'asthénie vraie et fausse, et combat réellement une chimère lorsqu'il cherche à rejeter cette différence. Outre ce magasin, Weikard donna aussi la traduction d'une foule de mauvaises apologies italiennes du système de Brown, qui méritent à peine d'être tirées de l'oubli.

La pyrétologie de Robert Robertson est presque aussi insignifiante. L'auteur expose au moins une théorie extrêmement diffuse de la nature de la fièvre; il attribue cette maladie à la diminution de l'énergie par suite de l'infection, donne une fort mauvaise instruction sur le traitement des affections fébriles, et propose des recettes détestables (2).

Les objections que J. F. H. Autenrieth (3) fit contre la nouvelle théorie, n'ont trait qu'à la dichotomie de l'état morbide, qui, à mon avis, est cependant la partie de ce système la plus susceptible

(1) *Magazin der* etc., c'est-à-dire, Magasin pour le perfectionnement de la médecine théorique et pratique, T. I. in-8°. Heilbronn et Rotembourg, 1796.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la fièvre, de sa nature et de son traitement : trad. de l'anglais. in-8°. Liegnitz et Leipsick, 1796.

(3) *B. Rush*, *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Descriptions de la fièvre jaune qui a régné en 1793 à Philadelphie : trad. de l'anglais. in-8°. Tubingue, 1796.

d'être soutenue : ses argumens n'ont pas plus de poids que ceux d'un anonyme allemand (1). Au contraire, un jeune partisan du brownisme publia un traité plein de sagacité sur la diminution commençante de l'irritabilité : il a de plus le mérite de ne pas témoigner de mépris pour les opinions de tous ceux qui ne partagent pas sa manière de voir (2).

On vit paraître aussi quelques essais nosologiques, mais qui ne sont point dignes d'une mention fort honorable. Les tables de Jean Munck ne diffèrent point, quant au fond, du système de Cullen. Seulement l'auteur a tort de placer les inflammations en sous-ordre parmi les douleurs (3). Michel de' Valenzi ne donna qu'une édition de Sauvages plus conforme à la méthode linnéenne (4).

Le manuel de Guillaume-Frédéric Dreyssig, pour servir à la connaissance des maladies chroniques, est le fruit d'un travail pénible; mais il est incomplet, et dépourvu d'ordre systématique (5). On n'a pas plus lieu d'être satisfait des généralités de Bernard-Joseph Reyland sur les maladies chroniques, car elles sont très-superficielles, et paraissent avoir été tirées seulement des cahiers de Stoll (6). Mais nous devons distinguer l'ouvrage plus important dans lequel Georges Wédéking donne un tableau et une théorie exacte des cachexies, qu'il attribue à la fai-

(1) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la médecine de Brown en général, et sur l'apologie de Frank et de Weikard en particulier. in-8°. Offenbach, 1796.

(2) *Georg. Fred. Krauss, Diss. de signis incitationis tam imminuti incipientis quam ferè exstinctæ. in-8°. Bamberg.* 1796.

(3) *Diss. sistens nonnullas circa nosologiam methodicam observationes. in-4°. Londini*, 1796.

(4) *Completum et methodo botanica propositum systema morborum, secundum nosologiam summi pathologi, Boissier de Sauvages. in-8°. Brunn.* 1796.

(5) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de pathologie des affections chroniques. in-8°. Léipsick, 1796. 1799.

(6) *Generalia medico-practica prima in morbos chronicos in usum medicorum neopracticorum. in-8°. Dusseld.* 1796.

blesse accompagnée d'une tendance du sang à la putréfaction, essayant ainsi de concilier les idées de Brown avec les hypothèses d'Hoffmann (1).

Un Français, caché sous le voile de l'anonyme, exposa une théorie des scrophules qui est en arrière de plus de trente ans (2). Il fit provenir cette affection d'un virus particulier et d'un état visqueux du sang : il parla aussi du développement d'un fluide aériforme dans le corps, ce qui lui servit à expliquer non-seulement la maladie scrophuleuse, mais encore et principalement tous les symptômes de l'hystérie. Dans le même temps, il conseilla, comme spécifique contre les scrophules et les fièvres intermittentes, un mélange ridicule d'antimoine, d'éthiops minéral, de cloportes, de savon, de fer et de scammonée.

Différentes recherches sur des objets particuliers de la pathologie, qui furent publiées cette année, présentent peu d'intérêt : tels sont, le traité de la fièvre par G. Fordyce (3); les observations d'une prolixité fatigante, quoique incomplètes, de Guillaume Falconer (4), sur le pouls normal; les considérations superficielles de Sager Walker sur les nerfs et leurs maladies (5); et les idées en partie déjà connues sur la fièvre, la contagion, le froid fébrile, la mort, etc. qu'Ernest Platner exposa avec son peu de précision ordinaire (6). Il chercha entre autres à prouver

(1) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les cachexies en général, et la cachexie d'hôpital en particulier. in 8°. Léipsick, 1796.

(2) Des maladies de famille et de leur plus prompte guérison. in-8°. Paris, an IV.

(3) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Traité pratique sur la fièvre : trad. de l'anglais. in-8°. Zittau et Léipsick, 1797.

(4) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur le pouls : trad. de l'anglais. in-8°. Léipsick, 1797.

(5) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies nerveuses, avec des observations sur la structure et les fonctions du système nerveux. in-8°. Londres, 1796.

(6) *Vermischte* etc., c'est-à-dire, Opuscules mélangés de médecine. in-8°. Léipsick, 1796.

contre A. G. Richter, que le pus se sépare réellement de la masse entière du sang.

Les observations de Brugmann et de J. C. B. Bernard sur l'empâtement des glandes du mésentère, affection dans laquelle les vaisseaux de ces organes éprouvent, suivant eux, une dilatation et non pas un rétrécissement, sont plus remarquables; mais elles avaient déjà été faites auparavant par Soemmering, par Rezia et par moi : car tout mon chapitre sur les congestions, les obstructions et les suites des fièvres intermittentes, repose sur elles. On ne lit pas avec moins de satisfaction les recherches de Brugmann et de Bernard sur l'ichor, dont ils attribuent l'âcreté, comme je l'avais déjà fait moi-même, non pas à une altération passive, mais à une affection particulière des organes sécrétoires (1).

La plus importante monographie pathologique est celle de Frédéric-Louis Kreysig sur les inflammations nerveuses et asthéniques (2). Ce petit écrit renferme tout ce qui peut lui assurer un rang distingué entre les meilleurs ouvrages de pathologie pratique du dix-huitième siècle.

Parmi les principales topographies médicales, se placent celle de Berlin par Formey (3), et celle de Surinam par Rodschied (4), si l'on fait toutefois abstraction dans cette dernière de quelques inexactitudes au sujet du yaws, de la furie et de divers autres objets. Presque dans le même temps, A. Modeer avait fait connaître des remarques très-intéressantes sur les

(1) *J. C. B. Bernard, Diss. sistens quæstiones medici argumenti. Lugd. Bat.* 1796.

(2) *De peripneumoniâ nervosâ, seu malignâ. in*-8°. *Lips.* 1796.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une topographie médicale de Berlin. in-8°. Berlin, 1796.

(4) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Remarques médicales et chirurgicales sur le climat, le genre de vie et les maladies des habitans de la colonie hollandaise de Rio-Esséquébo. In-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796.

maladies que la furie produit sous les tropiques, et sur l'histoire naturelle de ce genre de vers (1).

L'étude de l'observation fit cette année des acquisitions dont quelques-unes ne sont pas dénuées d'importance, et dont certaines même sont excellentes.

Samuel-Gottl. Vogel publia sur la séméiotique, et principalement sur le diagnostique, une excellente instruction qui donne l'idée la plus avantageuse des vues philosophiques et de la grande expérience de l'auteur (2).

Les plus intéressans recueils d'observations sont: les remarques de Benjamin Rush sur les maladies des personnes âgées, la phthisie pulmonaire et l'hydropisie (3); les excellentes considérations de Chr. Louis Mursinna sur les maladies qui ont régné dans les armées prussiennes lors de l'expédition de Pologne (4); le recueil de la Société de santé de Paris (5), dont le meilleur mémoire est celui sur la rage, par Allan; enfin la dernière partie des commentaires d'Edimbourg (6). On distingue, dans ce dernier ouvrage, la notice de Guillaume Macbeth, sur un squirrhe de la vessie endémique dans le Démérary, et qui cède presque toujours à l'emploi de baume de Copahu; le mémoire de Jean Mackie sur le tétanos qui survient à la suite des plaies, et de nouvelles remarques sur la fièvre jaune dans les deux Amériques. La continua-

(1) *Vetenskaps* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie de Suède, tom. XVI. 1795. Juillet, p. 310.

(2) *Kranken-Examen* etc., c'est-à-dire, Examen des malades, ou recherches générales philosophiques et médicales sur la manière d'étudier les maladies de l'homme. in-8°. Stendal, 1796.

(3) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVII. p. 109. 315. 487.

(4) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles observations médico-chirurgicales. in-8°. Berlin, 1796. p. 462—526.

(5) Recueil périodique de la Société de santé de Paris, N. 1. 2. Vendémiaire, Brumaire, an V. in-8°.

(6) *Medical* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine pour l'année 1795, rassemblés et publiés par A. Duncan. Dec. II. vol. X. in-8°. Edimbourg, 1796.

tion de cet utile ouvrage périodique est aussi recommandable à cause du nombre et de l'excellence des observations qui s'y trouvent consignées (1), telles que l'histoire d'une angine putride par André Crichton, qui la guérit avec l'acide sulfurique ; celle d'un diabète qui céda à la gomme kino, par Pierre Shée ; les remarques de Jean-Nelson Scott sur la perte d'une portion du cerveau qui ne mit pas la vie du blessé dans un grand danger, et une foule d'autres mémoires non moins intéressans.

Quant aux observations qui ont rapport aux maladies particulières, je citerai celles de Pfenninger et de Staub sur une dyssenterie épidémique ayant un caractère putrido-inflammatoire, et bilioso-inflammatoire. On lit surtout avec intérêt que les femmes enceintes supportaient cette maladie avec beaucoup de facilité, et le chapitre consacré à l'emploi des alcalis dans la dyssenterie, est fort important (2). Au nombre des meilleures observations se rangent aussi les recherches de Frédéric Wendt sur une fièvre nerveuse épidémique, à laquelle l'auteur ne donne toutefois pas ce nom, quoiqu'il indique des règles excellentes pour guider dans l'observation des maladies analogues (3), et la description que Pierre Moscati a donnée de la convulsion céréale qui régna dans l'hospice des orphelins à Milan. Cependant ce dernier traité ne répandit pas plus de jour sur la nature de la maladie, qu'il n'apporta d'améliorations dans la méthode usitée pour la guérir (4). Je dois encore

(1) *Annals of* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine pour l'année 1796, par A. Duncan père et fils. in-8°. Edimbourg, 1796.

(2) *Von der* etc., c'est-à-dire, De la dyssenterie épidémique qui a régné de 1791 à 1794 dans quelques endroits du canton de Zurich. in-8°. Brégance, 1796.

(3) *De febribus remittentibus semestris hiberni ann.* 1796. *in*-8°. *Erlang.* 1796.

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur une convulsion céréale qui a régné dans l'hospice des orphelins de Milan : trad. de l'italien. in-8°. Vienne, 1796.

citer ici les recherches de Jean-Rodolphe Rahn sur le squirrhe du pancréas, d'autant plus importantes qu'elles sont accompagnées de celles de son père sur la même affection (1), et les observations de Chr. Er. de Fabrice sur l'empyème du médiastin antérieur (2). Les excellentes remarques de Charles-Frédéric Gaertner sur les parties constituantes de l'urine dans différentes maladies, méritent également d'être distinguées comme ayant précédé les précieux travaux de Fourcroy, de Cruikshank et de Vauquelin (3).

Les observations d'Alex. Rave sur la goutte, le pédarthrocacé et la croûte laiteuse, sont d'une moindre importance : on s'aperçoit à chaque instant que sa prédilection pour Chr. Louis Hoffmann l'empêche de voir la nature telle qu'elle s'offre à lui (4). Les remarques souvent inexactes de Jean-Salomon Frank, sur les maladies de l'hôpital de Vienne, n'ont pas non plus beaucoup de prix (5). Celles de Frédéric-Guillaume Voss, sur les maladies des armées dans la Prusse méridionale, sont détestables (6) : enfin Lindemann entreprit un travail inutile en publiant les leçons de Brendel sur les prénotions coaques (7).

(1) *Diss. sistens scirrhorum pancreatis diagnosin, observationibus illustratam. in-4°. Gott.* 1796.

(2) *Diss. de empyemate mediastini anterioris. in-4°. Altorf.* 1796.

(3) *Diss. observata quædam circa urinæ naturam. in-8°. Tubing.* 1796.

(4) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine pratique. in-8°. Munster, 1796.

(5) *Observationes medicinales circa res gestas in clinico instituto nosocomii Vindobonensis. in-8°. Vienn.* 1796.

(6) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations médicales recueillies dans les hôpitaux militaires de la Prusse méridionale. in-8°. Breslau. 1796.

(7) *J. G. Brendelii, Prælectiones de coacis prænotionibus. in-8°. Berol.* 1796.

ARTICLE TROISIEME.

Thérapeutique et matière médicale.

Samuel Hahnemann tenta de renouveler les idées de l'ancienne secte méthodique au sujet des mutations du corps, en démontrant par une bonne induction que la plupart des médicamens énergiques connus sous le nom de spécifiques, ne sont utiles que parce qu'ils déterminent un excitement artificiel qui produit souvent des phénomènes très-analogues à ceux de la maladie. En effet, sa théorie est parfaitement confirmée par l'observation journalière de contre-excitations excitées par l'art, à l'aide desquelles on parvient à détruire l'irritation morbifique (1).

En 1796 parut aussi la continuation du traité de matière médicale de Murray, par J. F. Gmélin (2). Cette continuation traite du règne minéral; mais sous le rapport de l'exécution du plan, elle est fort en arrière de l'ouvrage de Murray lui-même, et divers articles, tels que celui des alcalis, ne sont pas aussi complets que dans les livres ordinaires.

A l'égard du traitement général des maladies, la méthode de Brown, ou celle de traiter par les irritans et les fortifians, se répandit de plus en plus en Allemagne. Le conseil de santé des armées de l'Autriche publia une instruction pour les médecins militaires autrichiens en Italie (3). Il y attribua la

(1) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. II. p. 391.

(2) *Apparatus medicaminum, tam simplicium, quam præparatorum et compositorum, in praxeos adjumentum consideratorum. P. II. regnum minerale complectens. in-8°. Gott.* 1795. 1796.

(3) *Regulativ* etc., c'est-à-dire, Instruction sur une meilleure méthode de traiter les maladies, et en particulier les fièvres nerveuses, à l'usage des médecins autrichiens en Italie. in-8°. Heilbronn, 1796.

grande mortalité qui avait régné jusqu'alors parmi les troupes, à la méthode débilitante et évacuante, et dirigea imprudemment et avec peu de sagesse l'attention des médecins militaires sur la division brownienne de la faiblesse, en leur faisant aussi un devoir de recourir au traitement fortifiant et irritant. Pour juger combien cette instruction déplut aux antagonistes de la nouvelle doctrine, il suffit de lire la critique annexée à cet ouvrage, par un médecin militaire de l'Autriche, qui n'épargne même pas les insinuations odieuses.

Comme un grand nombre de médecins allemands adoptaient et imitaient, souvent sans la moindre restriction, les théories et les méthodes curatives écossaises, Chr. Ernest Fischer entreprit donc un travail fort utile en dévoilant avec vérité et impartialité le manque d'éducation des praticiens anglais, leur empirisme quelquefois des plus grossiers, et l'abus qu'ils font de certains médicamens à la mode parmi eux, tels que le quinquina, l'opium et le mercure (1).

Les principes des médecins français sur le traitement général des maladies, ne paraissent pas non plus d'un côté fort avantageux dans l'ouvrage de J. S. Vaume (2). Lorsqu'il prend la respiration seule pour signe indicateur de la saignée, recommande les vomitifs principalement au début des maladies aiguës, déclare le quinquina nuisible dans les fièvres intermittentes, et regarde les vésicatoires comme meurtriers dans toutes les affections aiguës, on ne peut s'empêcher de plaindre les jeunes médecins auxquels son livre servit pendant quelque temps de codex.

Le seul ouvrage allemand qui nous présente cette année des principes généraux sur la thérapeutique,

(1) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations médicales et chirurgicales sur Londres et la médecine anglaise. in-8°. Gottingue, 1796.

(2) Traité de la fièvre putride, précédé d'une dissertation sur les remèdes généraux. in-8°. Paris, an IV.

est une compilation sans goût et sans jugement, qui a pour auteur H. G. Spiering, et que le public paraît toutefois avoir accueillie favorablement (1).

L'inspiration des gaz artificiels, et particulièrement du gaz acide carbonique, que Thomas Beddoes avait recommandée si pressamment et d'une manière presque exclusive dans la phthisie pulmonaire, fut aussi essayée en Allemagne. Christophe Girtanner proposa l'appareil corrigé de Menzies pour inspirer commodément l'acide carbonique, dont il prétendit avoir obtenu du soulagement dans certains cas (2). Chr. Guil. Hufeland saisit l'occasion pour publier sur cette matière un bon mémoire dans lequel il fit voir que les gaz n'agissent, à proprement parler, que d'une manière locale sur les poumons enflammés, et qu'on ne peut pas s'en servir indifféremment dans tous les cas (3). G. F. Muhry traita cet objet encore plus à fond, car non content d'opposer de très-bonnes objections à la théorie de la phthisie pulmonaire imaginée par Thomas Beddoes, il rapporta en outre plusieurs cas dans lesquels l'inspiration du gaz acide carbonique n'avait pas eu le moindre effet salutaire (4).

A la même époque Marc Herz publia son opinion sur l'utilité de l'air altéré dans les fièvres putrides, mais n'allégua pas d'autres preuves que celle qu'on voit mourir pendant les épidémies de ce caractère, fort peu des malades qui sont plongés au milieu d'une atmosphère impure (5). A. Zadig lui opposa

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine interne et externe. in-8°. Leipsick, 1796—1800.

(2) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. I. p. 199.

(3) *Ib.* p. 374.

(4) *Diss. de aeris fixi inspirati usu in phthisi pulmonali.* in-4°. *Gotting.* 1796.

(5) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. II. p. 60.

des argumens bien fondés (1). Cependant Thomas Beddoes (2) continua de faire connaître les observations recueillies par lui et par d'autres Anglais sur l'utilité des gaz factices dans différentes maladies. Mais un grand nombre de notices sur les heureux effets de l'air vital dans l'hydropisie et l'asthme, alternent avec les rapports de différentes circonstances où ce gaz fut administré sans succès. Quelquefois l'hydrogène carboné parut être fort utile. Dans le nord de l'Amérique, Guillaume Bache étudia parfaitement l'action du gaz acide carbonique sur le corps, et décrivit les effets qu'il produit (3).

Un Anglais nommé Scott, émit une opinion remarquable au sujet des propriétés antivénériennes de l'acide nitrique, qui firent tant de bruit quelques années plus tard (4). Scott était en effet persuadé que les oxides de mercure n'agissent contre la siphilis que par leur oxigène, et que comme l'acide nitrique dissout parfaitement le principe résineux de la bile, on peut expliquer aussi par-là les bons effets des oxides mercuriaux dans les maladies du foie. Il rapporta de plus diverses observations relatives à l'efficacité extrêmement prompte de l'acide nitrique dans les affections siphilitiques.

L. F. B. Lentin prescrivit aussi l'acide phosphorique à l'extérieur contre la gangrène, et même à l'intérieur, étendu d'eau, dans la phthisie ulcérée (5).

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. XVII. p. 90.

(2) *Considerations on* etc., c'est-à-dire, Considérations sur l'usage médical et la préparation des gaz artificiels. in-8°. Bristol, 1796.

(3) *An inaugural* etc., c'est-à-dire, Dissertation inaugurale sur la découverte des effets médicinaux du gaz acide carbonique, et sur la manière de le préparer. in-8°. Philadelphie, 1796.

(4) *Duncan*, *Annals of* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine, vol. I. p. 375.

(5) *Goettinger* etc., c'est-à-dire, Annonces savantes de Gottingue, année 1796, p. 2041.

Cependant l'utilité de ce remède n'a point été confirmée par la suite.

Parmi les nouveaux moyens qui furent connus cette année, particulièrement en Allemagne, les principaux sont les feuilles du *Rhus Toxicodendron*, et du *Rhus radicans*. Pierre-Etienne Kok assure que les éloges déjà donnés à ces médicamens par Joseph de' Monti, Rossi et du Fresnoy, l'engagèrent à les administrer le premier dans la paralysie. Il donnait depuis un scrupule jusqu'à deux gros de *Rhus radicans*, et répétait cette dose deux ou trois fois par jour avec le plus heureux succès (1). Dans le même temps, Jean Alderson se trouva fort bien aussi de l'infusion à chaud des feuilles du *Rhus Toxicodendron* contre la paralysie (2).

Le comte de Berchtold fit connaître un moyen contre la peste, découvert par Georges Baldwin, consul anglais en Egypte : il consiste à frotter tout le corps avec de l'huile d'olive; ce qui détermine des sueurs copieuses, et expulse le principe contagieux (3).

Un remède tenu secret jusqu'à ce jour, la chaux antimoniale d'Hoffmann, médecin de Mayence, fut soumis à l'analyse qui en découvrit les parties constituantes : il est composé d'alcali, de soufre et d'antimoine, et agit souvent d'une manière très-avantageuse dans les maladies de la peau (4). Chr. Louis Hoffmann écrivit aussi une apologie du sublimé, ren-

(1) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Actes de l'Académie des sciences d'Harleim, T. XXVII. p. 167.

(2) *An essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur le *Rhus Toxicodendron*, avec des observations sur son efficacité dans le traitement de la paralysie et d'autres maladies qui dépendent de la faiblesse. in-8°. Hull, 1793. 2e édit. 1799.

(3) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVII. p. 224.

(4) *J. Fr. Bremser*, *Diss. de calce antimonii Hofmanni. in*-8°. *Ienæ*, 1796. — Comparez *J. J. Rœmer*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de matière médicale, cah. III.

fermant les assertions les plus bizarres (1). Un de ses disciples recommanda ce médicament dans la croûte laiteuse (2).

Marc Herz vanta de nouveau les propriétés du *Phellandrium aquaticum* contre la phthisie pulmonaire (3). Cependant les expériences faites par d'autres médecins n'ont pas prouvé que cette plante possédât réellement des propriétés très-prononcées. Pfundel (4) et Thomassin à Thuessink (5), conseillèrent le sel ammoniac cuivreux dans l'épilepsie et autres maladies nerveuses. Alexandre Rave essaya de constater par l'expérience l'efficacité du traitement de la goutte usité par Hoffmann, qui se servait de moyens propres, suivant lui, à corriger la synovie, tels que le *calamus*, la sabine et le baume du Pérou (6).

Maximilien Imhof donna des règles générales très-utiles sur l'emploi de l'électricité dans les maladies (7).

Les principales descriptions d'eaux minérales sont celles de Kissingen et de Boklet par Séb. Goldwitz (8), l'écrit populaire de G. P. Mogalla sur les bains de Warmbrunn (9), et la notice de Mau-

(1) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des vertus du mercure, du sublimé, du mercure doux et de la panacée mercurielle, in-8°. Mayence, 1796.

(2) *A Rave*, *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine pratique. in-8°. Munster, 1796.

(3) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. II. p. 3.

(4) *Ib.* p. 271.

(5) *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Actes de Flessingue, T. XVI. p. 363.

(6) *L. c.*

(7) *Was hat* etc., c'est-à-dire, Que peut espérer la médecine actuelle des efforts que font quelques naturalistes et quelques médecins depuis cinquante ans pour appliquer l'électricité au traitement des maladies? in-4°. Munich, 1796.

(8) *Die Mineral-Quellen* etc., c'est-à-dire, Les sources minérales de Kissingen et de Boklet. in-8°. Bamberg, 1796.

(9) *Briefe* etc., c'est-à-dire, Lettres sur les bains de Warmbrunn, avec quelques remarques sur Flinsberg et Liebwerda. in-8°. Breslau, 1796.

rice de Willich sur les eaux de Sagard, dans l'île de Rugen (1).

Thomas Beddoes avait indiqué une méthode nouvelle d'inoculer la petite vérole, qui consiste à étendre le pus avec partie égale d'eau, et à l'aide de laquelle il assurait avoir provoqué plusieurs centaines de fois une variole artificielle beaucoup plus bénigne (2). Cette année le célèbre Daniel Sutton donna une théorie pleine de sagacité de l'inoculation; mais elle ne paraît pas avoir été assez connue en Allemagne (3).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accöuchemens.

Jean Bell, dans un traité classique (4), exposa le traitement des plaies d'une manière beaucoup plus théorique que celle à laquelle il était accoutumé dans ses autres productions. La nécessité de connaître jusqu'aux moindres détails de l'anatomie pour exercer la chirurgie, celle de la ligature dans les lésions des artères même les plus petites, l'utilité des scarifications dans les plaies d'armes à feu, et l'exposé exact des indications du trépan et de l'amputation, tels sont les principaux articles de ce livre, qui est écrit avec une énergie particulière. Il parut sur la même

(1) *Chr. Ehrenfr. Weigel, Magazin* etc., c'est-à-dire, Magasin pour les amis de l'histoire naturelle, T. IV. cah. 1.

(2) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVII. p. 185.

(3) *The inoculator* etc., c'est-à-dire, L'inoculateur, ou système de Sutton sur l'inoculation. in-8°. Londres, 1796. — *Critical Review*, 1797, vol. III. p. 310.

(4) *Discourses* etc., c'est-à-dire, Discours sur la nature et le traitement des plaies. in-8°. Edimbourg, 1795. 1796.

matière un ouvrage de van Gesscher, enrichi de beaucoup par les corrections et les additions du traducteur allemand A. F. Loefler (1).

Chr. Louis Mursinna rassembla sur les plaies de tête et le traitement qui leur convient, des observations instructives qui s'étaient offertes à lui dans les campagnes des armées prussiennes (2), et qui font un contraste frappant avec les principes indécis et même contradictoires de Lombard, relativement à l'emploi du trépan (3). Cette dernière opération fut aussi recommandée par Ol. Acrel dans les cas où il n'y a pas lésion apparente des tégumens, mais où l'on peut soupçonner un épanchement dans les ventricules du cerveau; opinion qu'il essaya de confirmer par une observation fort remarquable (4), que Nicolas Bergsten fit aussi connaître de son côté (5). G. A. Ficker vanta l'excellence des vésicatoires dans les plaies de tête (6). Il conseilla également, lorsqu'on pratique l'opération de la hernie étranglée, de diriger l'incision en-dehors et en bas, et non pas en-dedans et en haut. H. T. Schindler cherchait à prévenir la lésion de l'artère dans l'opération de la hernie crurale, en proposant de comprimer le vaisseau avec une pince armée d'une vis et garnie d'un coussinet à l'extrémité de ses branches (7).

Quant à ce qui concerne les maladies des yeux,

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des plaies : trad. du hollandais. in-8°. Léipsick, 1796.

(2) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles observations médico-chirurgicales. in-8°. Berlin, 1796.

(3) Remarques sur les lésions de tête, pour servir à l'instruction du jeune chirurgien. in-8°. Strasbourg, 1796.

(4) *Swenska* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie de Suède, vol. XVII. 1796. Juin.

(5) *Diss. Usus modioli in fracturâ et depressione cranii, casu singulari illustratus. in-4°. Upsal.* 1796.

(6) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires de médecine, de chirurgie et d'accouchemens, cah. I. in-8°. Munster, 1796.

(7) *Diss. de herniis observationes et meletemata quædam. in-4°. Witteb.* 1796.

Jean-Valentin-Henri Koehler proposa contre la trichiase une nouvelle méthode, qui consiste à renverser insensiblement les paupières en-dehors au moyen de bandelettes agglutinatives (1). Rod. Abrah. Schiferli publia sur la cataracte une dissertation utile, dans laquelle il combattit l'opinion jusqu'alors dominante que la cataracte congéniale est toujours laiteuse, et démontra la prééminence de l'extraction sur l'abaissement (2).

Il parut sur les maladies des dents et les opérations qu'elles réclament, un excellent traité de Frédéric Hirsch (3), renfermant des notices fort utiles relativement aux moyens de reconnaître et de traiter ces affections. L'auteur remplit les dents creuses avec une masse pierreuse de son invention; il opère l'évulsion avec le pied de biche; il recommande pour calmer les douleurs causées par une dent cariée, de remplir cette dernière avec du camphre, sur lequel on verse ensuite de l'éther sulfurique.

Nous devons à Charles-Frédéric Clossius un ouvrage savant, utile et très-bien écrit sur la perforation du sternum dans l'empyème du médiastin, les fractures des côtes, et autres accidens (4). Une affection assez négligée, et plus rarement encore reconnue, la présence de corps étrangers mobiles dans les articulations, fut étudiée par Georges-Frédéric Biermann, qui fit connaître, d'après sa propre expérience, la méthode qu'il convient d'employer pour l'extraction de ces corps (5).

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'un nouveau mode de traitement de la trichiase. in-8°. Léipsick, 1796.

(2) *Diss. de cataractâ. in-8°. Ienæ*, 1796.

(3) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur les dents et quelques-unes de leurs maladies. in-8°. Iéna, 1796.

(4) *Diss. de perforatione ossis pectoralis. in-4°. Tubing.* 1796.

(5) *Diss. de corporibus juxta articulos mobilibus, cum subjunctâ observatione. in-4°. Wirceb.* 1796.

Les observations que Dussaussoy avait publiées précédemment sur la pouriture d'hôpital, furent en partie constatées, et en partie rectifiées par Moreau et Burdin, qui donnèrent une bonne instruction au sujet du traitement de cette affection (1).

Jean-Valentin-Henri Koehler publia sur les appareils et les instrumens de chirurgie, un ouvrage précieux écrit avec jugement et une rare connaissance du sujet (2). La littérature assez complète des instrumens de chirurgie par Juste Arnemann, est aussi un livre fort utile pour les chirurgiens instruits (3).

Je citerai encore au nombre des introductions générales, le dictionnaire assez mauvais de Benjamin Lara (4), et le traité infiniment meilleur de J. C. Jaeger, sur les cas de chirurgie qui s'observent aux armées (5).

Les accouchemens furent menacés à Paris d'une révolution dont l'auteur ne se faisait pas mystère de dire que son but était d'enlever à cet art tout le crédit dont il jouissait. J. F. Sacombe, homme dénué de toutes connaissances scientifiques, et ne possédant même pas des notions exactes sur la structure du corps humain, avait déjà annoncé, depuis plusieurs années, avec des cris faits pour assourdir tout le monde, qu'il voulait rayer les accouchemens du domaine de l'art, et les abandonner de nouveau à la seule nature. Il prétendit dans plusieurs écrits qui se succédèrent avec rapidité, et qui portent le cachet de

(1) Essai sur la gangrène humide des hôpitaux. in-8°. Paris, 1796.

(2) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Essai sur les bandes et les appareils de chirurgie les plus nécessaires. in-8°. Léipsick, 1796.

(3) *Uebersicht* etc., c'est-à-dire, Aperçu des instrumens de chirurgie anciens et modernes les plus usités. Gottingue, 1796.

(4) *A dictionary* etc., c'est-à-dire, Dictionnaire de chirurgie. in-12. Londres, 1796.

(5) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Essai sur la médecine militaire. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796.

l'irréflexion et de l'empirisme le plus grossier (1), que toute femme apte à concevoir est aussi en état d'accoucher naturellement sans secours étrangers ; que, malgré sa mauvaise conformation, le bassin est toujours assez large pour laisser passer la tête qui peut se comprimer *à l'infini;* qu'on n'a besoin ni du forceps que les charlatans seuls emploient, ni d'aucun autre instrument quelconque, et que la nature se suffit constamment à elle-même ; que par conséquent il se faisait fort d'accoucher sans instrumens et sans opération la femme que les accoucheurs ordinaires auraient déclarée avoir le bassin le plus contrefait, pourvu toutefois qu'elle n'eût pas perdu de sang pendant la grossesse, et qu'on la lui confiât huit jours avant sa délivrance. A cette jactance, réellement dépourvue de tout bon sens, Sacombe joignait les opinions les plus contraires à la vérité sur la position du fœtus, qu'il disait se trouver, avant l'accouchement, couché sur le dos au-devant de l'orifice de la matrice, puis ensuite prendre une position verticale, et tourner la tête en bas. Le petit nombre de règles en partie très-fondées, mais toutes connues, qu'il donne à l'égard du détachement du placenta et de la séparation du cordon ombilical, sont noyées au milieu de ce fatras d'assertions ridicules (2).

Cependant son zèle infatigable réussit à établir une école à laquelle il donna le nom d'*Anti-Césarienne*, dont un grand nombre surtout de sages-femmes firent

(1) Observations médico-chirurgicales sur la grossesse, le travail et la couche. in-8°. Paris, an II. — Le médecin accoucheur. in-8°. Paris, an II. — Avis aux sages-femmes, ou principes fondamentaux de l'art des accouchemens. in-8°. Paris, an II. — La Luciniade, ou l'art des accouchemens, poëme didactique. in-8°. Paris, an II.

(2) Comparez *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes ; cah. XIX, p. 75—123. cah. XX. p. 59—138. — *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, 1800. T. III. p. 241. — S. B. Demangeon, Examen critique de la doctrine et des procédés du cit. Sacombe dans l'art des accouchemens. in-8°. Paris, an VII.

partie, mais qui ne subsista pas long-temps. Ce fut l'étourderie du fondateur qui devint la principale cause de la ruine de son établissement et de la perte de son crédit. Baudelocque, son principal adversaire, prit, en 1799, la résolution de lui confier l'accouchement d'une femme dont le bassin était des plus difformes. Sacombe lui-même fut obligé de briser la tête de l'enfant, mais il le fit trop tard, et la femme mourut au bout de cinq jours. Après cet événement décisif, il tomba dans l'oubli, malgré les invectives qu'il continua encore quelque temps de vomir contre ses antagonistes (1).

Cette aversion pour l'emploi des instrumens et pour les opérations, même pour celle fort simple de retourner l'enfant, régnait aussi parmi les accoucheurs anglais, ainsi que le témoigne C. E. Fischer (2), qui en général ne fait pas une peinture fort avantageuse de l'état de l'art en Angleterre. L'autorité de Guillaume Hunter et d'Osborne y entretenait cette répugnance déplacée pour tous les instrumens, même le forceps, parce que Hunter ne parlait jamais qu'avec des saillies mordantes de cet instrument, qui avait été principalement perfectionné par son rival Smellie et par le Français Levret. Tap montra plus de sang-froid et de connaissances, en conseillant d'abandonner la délivrance à la nature, sans cependant rejeter tout-à-fait les secours de l'art dans les cas de besoin pressant (3).

En Allemagne il parut deux manuels populaires des accouchemens à l'usage des élèves sages-femmes.

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, 1799, T. III. p. 137.

(2) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur l'état de l'art des accouchemens en Angleterre. in-8°. Gottingue, 1796.

(3) Observations sur les accouchemens précipités, dans lesquelles on démontre les dangers auxquels les femmes sont exposées par l'ignorance des accoucheurs et des sages-femmes. in-8°. Paris, an V.

Celui de Frédéric-Benjamin Osiander (1) est incontestablement le meilleur, car Guillaume-Antoine Sicker, auteur du second, se rendit coupable de quelques inconséquences et de plusieurs inexactitudes (2).

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

A l'exception de quelques remarques intéressantes de Charles-Christophe-Frédéric Jaeger sur l'augmentation de la pesanteur du poumon chez l'enfant qui a respiré, afin de limiter l'application de l'épreuve proposée par Ploucquet (3), il ne parut qu'un seul ouvrage, mais très-superficiel, sur la médecine légale : ce livre est de Jean-Valentin Muller (4).

Antoine Portal publia un excellent traité de police médicale, qui renferme une instruction populaire sur le traitement des personnes privées de la vie par accident, et qui est écrit avec une clarté, une précision et une modestie qu'on ne peut se lasser d'admirer (5).

En Allemagne le galvanisme fut recommandé par Charles-Gaspard Crève comme un moyen assuré pour reconnaître l'asphyxie, et pour rappeler à la

(1) *Lehrbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'accouchemens à l'usage des élèves sages-femmes et des mères de famille. in-8°. Gottingue, 1796.

(2) *Unterricht* etc., c'est-à-dire, Instruction pour les sages-femmes du prieuré de Paderborn. in-8°. Paderborn, 1796.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, 1796, T. II. p. 49—71.

(4) *Entwurf* etc., c'est-à-dire, Essai de médecine légale. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796. 1798.

(5) Instruction sur le traitement des asphyxiés par le méphitisme, des noyés, des personnes qui ont été mordues par des animaux enragés, etc. in-8°. Paris, an IV.

vie les personnes plongées dans un état de mort apparente (1); mais les expériences que Charles Himly fit avec cet irritant sur un décapité, montrèrent que les irritans mécaniques sont quelquefois encore plus efficaces, et que l'opinion de Crève a par conséquent besoin de grandes restrictions (2). Alexandre de Humboldt inventa un appareil simple, à l'aide duquel un homme peut séjourner pendant une heure dans des gaz irrespirables, sans crainte de nuire à sa santé et avec des flambeaux allumés, ce qui le rend surtout d'une grande utilité pour les mineurs (3). Nous devons aussi à Adelbert-Vincent Zarda (4), et à Chr. Aug. Struve (5), deux bonnes instructions sur le traitement des asphyxiés; la première par ordre alphabétique, la seconde sous la forme de tables.

Guillaume Blizard écrivit sur le perfectionnement des hôpitaux et des autres maisons de charité, un bon livre, qui a beaucoup gagné par les additions du traducteur allemand G. A. Albers (6). J. J. Mellin traduisit du français un ouvrage qui renferme des instructions utiles et bien conçues à l'usage des gardes-malades (7).

Alphonse-Frédéric Nolde commença, pour fixer

(1) *Vom Metallreiz* etc., c'est-à-dire Du galvanisme, nouveau moyen de reconnaître la mort véritable. in-8°. Léipsick, 1796.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 21. p. 130.

(3) *Crell, Chemische* etc., c'est-à-dire, Annales de chimie, 1796. T. II. cah. 8. p. 270.

(4) *Alphabetisches* etc., c'est-à-dire, Manuel alphabétique des principaux moyens propres à ranimer les personnes asphyxiées et mortes subitement. in-12. Prague, 1796.

(5) *Uebersicht* etc., c'est-à-dire, Essai sur les moyens propres à ranimer les personnes mortes subitement. in-8°. Goerlitz, 1796.

(6) *Suggestions* etc., c'est-à-dire, Avis pour le perfectionnement des hôpitaux et autres maisons de charité. in-8°. Londres, 1796.

(7) *Unterricht* etc., c'est-à-dire, Instruction pour les personnes qui soignent les malades. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1796.

l'idée et les limites de la médecine populaire, un écrit périodique (1), dans lequel il invitait tous les médecins à se réunir pour résoudre la question de savoir quelles sont les connaissances médicales dont on doit faire part au public, et quelle est la méthode qu'il faut suivre dans ce genre d'enseignement. Mais l'auteur ne paraît pas avoir eu une idée bien précise du but vers lequel ses efforts tendaient, car autrement il n'aurait pas réclamé l'autorité des souverains pour donner du poids et de la force à cette société médicale; il n'aurait pas non plus avancé que le public ne doit connaître que des médicamens tout-à-fait innocens, ou qui au moins ne peuvent pas facilement entraîner du danger.

Chr. Aug. Struve, l'un des principaux écrivains sur la médecine populaire, publia un recueil d'excellens mémoires pour combattre les préjugés du peuple relativement à l'art de guérir. (2). La même intention dirigea Daniel Collenbusch dans un ouvrage destiné davantage pour les basses classes de la société: l'auteur paraît même avoir presque toujours atteint son but, si on lui pardonne quelques phrases ampoulées, et plusieurs expressions qui sentent le fanatisme (3). L'instruction abrégée de S. G. Crusius sur l'éducation physique des enfans, est aussi du nombre des meilleurs écrits populaires (4). Jean-Chr. Unzer et Conrad-Frédéric Uden publièrent un

(1) *Archiv der* etc., c'est-à-dire, Archives des mémoires d'une Société de médecins pour fonder une bonne médecine populaire. T. I. cah. 1. in-8°. Neu-Strélitz, 1796.

(2) *Miscellaneen* etc., c'est-à-dire, Mélanges pour les amis de la médecine. in-8°. Breslau, 1796. 1797.

(3) *Der aufrichtige* etc., c'est-à-dire, Le médecin populaire sincère, P. I. Eisenberg, 1796. — *Wochenblatt* etc., c'est-à-dire, Feuille hebdomadaire du médecin populaire sincère, année 1796.

(4) *Von den* etc., c'est-à-dire, Des moyens de conserver la santé des enfans. in-8°. Léipsick, 1796.

aperçu du régime diététique convenable aux femmes enceintes et à celles qui allaitent (1).

Il parut même sur les maladies vénériennes et leur traitement, un écrit de Guillaume Buchan, que de fort bonnes raisons avaient engagé à négliger cet objet dans sa médecine populaire (2).

J. Chr. Guill. Juncker proposa pour la destruction de la petite vérole un plan qui était calculé pour des temps à tous égards plus heureux que les nôtres, et dont il est à peine possible de saisir l'ensemble à cause de son étendue presque immense (3). En même temps l'auteur traita d'une manière remplie de fiel tous ceux qui pensaient autrement que lui, et défendit l'infaillibilité de ses vues avec des prétentions si exagérées, qu'elles dûrent lui attirer un grand nombre d'ennemis. Elie Henschel parcourut cette carrière avec beaucoup de circonspection (4), mais J. F. G. Weise publia une instruction extrêmement médiocre sur la conduite que l'on doit observer dans la variole et la rougeole (5).

Le mémoire qu'un anonyme inséra dans le Mercure allemand (6), au sujet de la médecine considérée comme science et comme art, fit une sensation extraordinaire. Sous le nom d'Arcésilas, cet écrivain révoqua en doute la certitude de l'art de guérir, en faisant voir avec beaucoup de finesse et de péné-

(1) *Diaetetik der* etc., c'est-à-dire, Diététique des femmes enceintes et de celles qui allaitent. in-8°. Brunswick, 1796.

(2) *Observations concernaing* etc., c'est-à-dire, Observations concernant les moyens de prévenir et de guérir la maladie vénérienne. in-8°. Edimbourg, 1796.

(3) *Gemeinnützige* etc., c'est-à-dire, Conseils populaires contre la variole. in-8°. Halle, 1796.

(4) *Von den* etc., c'est-à-dire, De la petite vérole et de sa destruction. in-8°. Breslau, 1796.

(5) *Anweisung* etc., c'est-à-dire, Indication de la marche que les pères de famille et les chirurgiens de campagne doivent tenir dans la variole et la rougeole. in-8°. Lubeck et Leipsick, 1796.

(6) *Neuer* etc., c'est-à-dire, Nouveau mercure allemand, 1795, cah. 8.

tration que les médecins ne connaissent jamais les changemens eux-mêmes que produisent les maladies, et que la guérison de ces dernières ne s'opère dans aucun cas d'après des règles scientifiques. Mais en même temps il se rendit coupable de beaucoup d'inconséquences et de plusieurs assertions dépourvues de vérité, en soutenant que l'anatomie est inutile, et la recherche des circonstances commémoratives superflue. Christophe-Guillaume Hufeland crut devoir prendre le parti de la médecine, à laquelle on venait d'enlever le voile magique qui en couvrait la nudité. Il le fit avec animosité, d'une manière superficielle, et sans égaler à beaucoup près Arcésilas dans le talent de la dialectique (1). Un autre anonyme ne sut pas plus modérer son zèle aveugle pour l'honneur de l'art (2). Arcésilas répondit à Hufeland (3), et parut dédaigner son second adversaire.

(1) *Neuer* etc., c'est-à-dire, Nouveau mercure allemand, cah. 10.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 18. p. 70. — L'anonyme donne entre autres à Arcésilas le conseil insensé de venir encore assister à mes cours de pathologie ! Il reste à savoir si le maître, alors, n'aurait pas au contraire des leçons à prendre de l'élève : tous deux au moins ne tarderaient pas à s'accorder quant au point principal, car tous mes auditeurs savent combien peu je suis dans l'usage de dissimuler les défauts et les imperfections de notre art.

(3) *Neuer* etc., c'est-à-dire, Nouveau mercure allemand, 1796. cah. 1.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Etat de la médecine en 1797.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

La seconde partie du grand ouvrage de Jean Bell se distingue d'une manière spéciale au milieu de tous les autres livres d'anatomie, par le nombre étonnant de remarques nouvelles qu'elle contient, et par l'excellence des planches dont elle est accompagnée (1). L'auteur y traite avec précision, clarté et profondeur, de la structure du cœur et des vaisseaux sanguins. Il combat une foule d'opinions généralement admises avant lui, mais souvent avec trop d'animosité, et invoque l'anatomie comparée à l'appui de ses assertions. Nulle part on ne trouve une aussi bonne réfutation de la théorie d'Hunter sur la force vitale du sang, et de celle de Crawford sur la chaleur animale; nulle part on ne rencontre une explication aussi excellente de la respiration considérée dans toutes les classes du règne animal; nulle part enfin la circulation du sang chez le fœtus n'a été décrite avec une égale perfection. Bell donne pour usage au canal artériel de pousser le sang avee plus de force par les artères ombilicales dans le placenta : il fait voir en même temps que la tunique musculeuse de l'aorte

(1) *The anatomie* etc., c'est-à-dire, L'anatomie du corps humain, tom. II, contenant l'anatomie du cœur et des artères. in-4°. Edimbourg, 1797.

disparaît avec l'âge, tandis que les deux autres acquièrent plus d'épaisseur, et rapporte un grand nombre de remarques pratiques et chirurgicales qui rendent la lecture de son ouvrage extrêmement instructive.

On doit mettre sur la même ligne l'excellente description qu'Alexandre Monro a donnée du cerveau, de l'œil et de l'oreille (1). Ce respectable anatomiste constata la réalité d'une communication entre les ventricules latéraux, fit quelques observations intéressantes sur l'hydrocéphale, examina la membrane hyaloïde, et démontra que la rétine s'étend par-devant jusqu'au bord de la capsule du cristallin, que l'iris est parsemée de vaisseaux dont la présence devient manifeste dans l'inflammation, que la petite circonférence de cette membrane est garnie d'un véritable sphincter, et que le muscle orbiculaire des paupières contribue, par la pression qu'il exerce, à augmenter la convexité de la partie moyenne de la cornée transparente : il prouva en outre que le nerf acoustique s'épanouit, non pas dans le périoste du limaçon et des canaux semi-circulaires, mais dans une membrane particulière. Toutes ces assertions sont parfaitement démontrées par les comparaisons que Monro établit entre la structure de l'homme et celle des animaux.

Parmi les ouvrages d'une moindre étendue, mais qui renferment les résultats de travaux anatomiques exacts, on distingue surtout le traité de Janus Bleuland, contenant une excellente description et une figure incomparable des vaisseaux des intestins grêles (2). Il paraît suffire, pour faire l'éloge de ce

(1) *Three* etc., c'est-à-dire, Trois traités sur le cerveau, l'œil et l'oreille, avec des planches. in-4°. Edimbourg et Londres, 1797.

(2) *Vasculorum, in intestinorum tenuium tunicis, subtilioris anatomes opera detegendorum descriptio, iconibus ad naturæ fidem pictis illustrata. in-4°. Ultrajecti*, 1797.

livre important, de dire qu'il est digne de figurer à côté du traité classique de Lieberkuhn sur les mêmes réseaux vasculaires, et que les planches de Kobell peuvent être comparées à celles de l'Admiral. Bleuland démontra jusqu'à l'évidence l'anastomose déjà constatée par Leeuwenhoek des artères avec les veines, et des vaisseaux sanguins avec les lymphatiques. Dans le même temps Romain-Adolphe Hédwig fit de bonnes recherches microscopiques sur la structure des villosités intestinales, et blâma le nom d'ampoules qui leur avait été donné par Lieberkuhn, parce que ces villosités lui parurent être, à proprement parler, les orifices de canaux particuliers qui conduisent aux lymphatiques intérieurs (1).

La description des organes sécrétoires des larmes, par Jean-Chr. Rosenmuller (2), et celle du système salivaire par Jean-Barthélemy Siebold (3), font honneur aux connaissances et à l'application de leurs auteurs. La première est purement anatomique, mais l'ouvrage de Siebold embrasse aussi la physiologie, la pathologie et la pratique. Enfin je ne dois pas passer sous silence la partie jusqu'alors inédite de la dissertation de Charles-Samuel Andersch sur les nerfs du cœur; elle ne décida toutefois pas si les filets nerveux se répandent réellement dans les fibres musculaires de l'organe, quoique l'auteur assure les y avoir poursuivis (4).

On continua les tentatives commencées en 1796, dans la vue de donner une forme philosophique à la physiologie, et ce genre de travail prit un nouvel

(1) *Disquisitio ampullularum Lieberkuhnii physico-microscopica*, diss in-4°. *Lips.* 1797.

(2) *Partium externarum oculi humani, imprimis organorum lacrymalium descriptio anatomica iconibus illustrata* in-4°. *Lips.* 1797.

(3) *Historia systematis salivalis, physiologice et pathologice considerati.* in-4°. *Jenæ*, 1797.

(4) *Tractatio anatomico-physiologica de nervis corporis humani aliquibus*, P. II. in-8°. *Regiom.* 1797.

essor par l'application qui fut faite de l'idéalisme critique à l'histoire naturelle. Il se forma même une école qui eut la prétention de refuser toute importance scientifique à l'histoire de la nature et à la médecine, à moins que les idées relatives à ces deux sciences ne fussent déduites *à priori*. On aurait pardonné à ces sophistes idéalistes d'épuiser leur dialectique sur des chimères, s'ils n'eussent pas souvent fait preuve d'une profonde ineptie en portant la plus grande obscurité dans les choses d'expérience, et s'ils n'eussent pas tourné en ridicule tout ce qui tendait à établir les principes de l'histoire naturelle sur l'observation. Le véritable savant laisse volontiers à chacun sa marotte, mais il est difficile de supporter l'intolérance et la raillerie jointes à l'ignorance des faits.

Frédéric-Gottl. Joseph Schelling fut pendant quelque temps le héros de cette nouvelle philosophie. Il égalait presque son maître Jean-Gottl. Fichte par l'énergie du style, et souvent même par l'élégance de la diction; mais il le surpassait de beaucoup dans l'art de la dialectique. Je n'ose décider s'il avait aussi moins de connaissances empiriques que lui. Sa Philosophie de la Nature (1), dont la première partie parut cette année, doit, suivant lui, résoudre la grande question de savoir comment il se peut faire qu'il existe une nature hors de nous, et Schelling annonce par avance que le secret de ce problème consiste dans l'identité absolue de l'esprit qui est en nous, et de la nature qui est hors de nous. Il commence par exposer une foule d'hypothèses physiques insoutenables, qu'il pense avoir déduites par le simple raisonnement. Il expose avec beaucoup de prétention sa théorie des idées, qu'il fait provenir du concours d'actions opposées, et il assure qu'elle est nou-

(1) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Essai sur la philosophie de la nature, in-8°. Léipsick, 1797.

velle, quoique ce soit la plus ancienne de toutes, celle des pythagoriciens. Il refuse de regarder la force vitale comme la cause fondamentale *subjective* des phénomènes de la vie, parce que la continuation des forces militantes dans l'organisme ne peut avoir lieu que par l'intervention d'un troisième principe plus relevé auquel nous donnons le nom d'esprit. De cette manière il rejette en même temps le matérialisme chimique.

C. A. Eschenmayer (1) suivit la même marche quand il essaya d'établir une partie des connaissances que nous possédons en histoire naturelle sur la proposition admise par lui comme prouvée, que les principes de la seule science de la nature qui soit possible, peuvent être déduits de ceux de la métaphysique basés sur la définition que Kant a donnée de la matière. Il chercha à dériver la plupart des lois de la nature des deux forces primitives de la matière; mais il se rendit presque toujours coupable de prétendre que les propositions dont il était réellement redevable à l'observation, étaient des résultats obtenus *à priori* par des spéculations rationnelles. Lorsque l'expérience ne le guide pas, ses théories sont chimériques, insoutenables et contraires à la nature. Mais telle est la peine réservée à tous ceux qui négligent le seul moyen qui puisse nous conduire à des connaissances réelles, même lorsqu'ils se perdent dans le champ de la métaphysique transcendentale. Eschenmayer ne fut pas plus heureux dans sa théorie de l'irritabilité et de la maladie.

François Baader enveloppa ses idées grossières et diffuses au milieu d'un étalage ridicule et inintelligible du langage moderne de l'idéalisme (2).

(1) *Saetze* etc., c'est-à-dire, Aphorismes de la métaphysique naturelle appliqués à la chimie et à la médecine. in-8°. Tubingue, 1797.

(2) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Essais de physiologie élémentaire. in-8°. Hambourg, 1797.

D'un autre côté, les partisans du matérialisme s'efforcèrent aussi de l'appliquer de plus en plus à la théorie de la médecine. Charles-Joseph Windischmann (1) partit, dans ses spéculations, de l'idée que les phénomènes du corps animal dépendent des forces de la matière, que la matière organique ne diffère pas essentiellement de l'inorganique, mais qu'elle a seulement une autre forme dans ses premiers élémens, et que lorsqu'il s'agit de développer les lois de l'économie animale, on ne doit pas se contenter d'invoquer la chimie, mais qu'il faut remonter jusqu'au mécanisme du mouvement des élémens. Cette idée est tellement dans l'esprit de l'atomisme, qu'elle n'a jamais été émise que par les anciens méthodistes et par Descartes. L'histoire nous apprend aussi à quels résultats elle conduit. Le nouvel adepte du système des atomistes, malgré ces préliminaires d'une philosophie transcendentale, ne s'élève pas au-dessus des explications les plus vulgaires, lorsqu'il trouve la nature de la maladie dans le trouble de l'harmonie des effets réciproques de la vie animale, quand indépendamment de l'augmentation et de la diminution du pouvoir vital, il admet encore, avec Hufeland et les autres antagonistes de la doctrine de Brown, un effet inverse de ce pouvoir, lorsqu'enfin il ne tarit pas sur les forces médicatrices de la nature sans les expliquer autrement que je ne l'ai fait moi-même dans mon manuel de pathologie.

J. F. Ackermann se hasarda d'expliquer les phénomènes de la vie par les changemens des élémens aujourd'hui connus du règne inorganique (2) ; mais cet essai ne peut satisfaire le véritable physiologiste,

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la médecine, avec un traité sur les forces médicatrices de la nature. in-8°. Ulm, 1797.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une exposition physique des forces vitales des corps organisés. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1797.

parce que la chimie n'a point encore suffisamment démontré les élémens du corps et leurs rapports, et ne parviendra peut-être jamais à nous les faire bien connaître. Ackermann attribue toutes les fonctions au renouvellement continuel des élémens chimiques, du carbone, de l'oxigène et du calorique. Dans les poumons, le carbone du sang attire l'oxigène de l'atmosphère qui perd un peu de son calorique, et qui se mêle avec le fluide sanguin à l'état de demi-gaz. Sous cette forme il s'appelle éther vital, et l'attraction qu'il exerce sur le carbone du tissu cellulaire et des fibres musculaires détermine les contractions. Ackermann renouvelle donc en d'autres termes l'ancienne doctrine de Willis et des chémiatres du dix-septième siècle, et il ne la présente pas plus parfaite qu'eux, puisqu'il n'a égard qu'à deux élémens, et exclut tous les autres, dont vraisemblablement il existe dans le corps animal beaucoup plus que nous n'en connaissons. Il n'explique pas comment l'oxigène, porté par la respiration dans le sang, n'en soustrait pas de suite la quantité nécessaire de carbone, et ne produit cet effet que dans le tissu cellulaire et les fibres musculaires : il n'explique pas plus que les chémiatres du dix-septième siècle, pourquoi les contractions alternent avec le relâchement, puisque l'oxigène et le carbone sont portés ensemble dans le tissu cellulaire par la même ondée de sang. C'est d'ailleurs une prétention blâmable de sa part, que de chercher à expliquer jusqu'aux fonctions des organes des sens à l'aide de cette opération chimique. Enfin sa théorie du galvanisme n'est point du tout satisfaisante, car il admet dans les métaux la propriété de donner naissance autour d'eux à une atmosphère d'éther vital, propriété d'autant plus prononcée que ces métaux sont plus denses, et que par conséquent ils s'imprègnent moins d'oxigène.

Cette dernière théorie était d'autant moins propre à satisfaire, que la doctrine du galvanisme avait fait de très-grands progrès. Les expériences remarquables de Humboldt, qui paraissaient réfuter complètement l'identité du galvanisme et de l'électricité, engagèrent Philippe Michaelis à soutenir encore que ces deux agens ne diffèrent point l'un de l'autre. Il ne révoqua pas en doute que de deux cuisses de grenouille l'une se meut pendant que l'autre demeure en repos, quoique toutes deux soient traversées par le courant galvanique; mais il chercha à expliquer ce phénomène par *plus* et par *minus* (1). Alexandre Volta fit les expériences les plus intéressantes sur les effets du galvanisme lorsqu'on unit les métaux avec d'autres conducteurs, particulièrement avec du papier mouillé, et sur l'excitement de ce même galvanisme sans le concours des métaux (2). Frédéric-Alexandre de Humboldt publia, pour la seconde fois, ses expériences extrêmement importantes sur les alcalis, afin de prouver l'action puissante qu'ils exercent sur les forces nerveuses : il en conclut que c'est à tort qu'on fait jouer à l'oxigène le rôle principal dans l'acte de la vie, et que l'irritabilité des fibres animales ne dépend que de l'équilibre de tous les élémens, de l'hydrogène, de l'azote, du carbone, de l'oxigène et du calorique (3). Antoine-François Fourcroy fut celui qui se déclara le plus vivement et le plus positivement contre cette étiologie chimique de la vie (4). Quoique lui-même eût fait jusqu'à ce jour de nombreuses applications de la chimie à la théorie et à la pratique de la médecine, il craignit

(1) *Gren*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau journal de physique, T. IV. p. 1—27.

(2) *Ibid.* p. 107—135.

(3) *Ibid.* p. 171—179.

(4) *Ibid.* p. 180—183.

de voir reparaître le siècle de Tachenius, de Sylvius et de Willis, taxa Humboldt de précipitation, et pensa qu'il serait obligé de se convertir.

Mais la doctrine du galvanisme prit une tout autre tournure lorsque Frédéric-Alexandre de Humboldt eut publié son immortel ouvrage sur la fibre musculaire et nerveuse galvanisée, où on lit le détail d'un nombre prodigieux d'expériences et de découvertes importantes (1). Il est rare que le même homme réunisse à un esprit aussi brillant, à une connaissance aussi profonde de la nature, et à une érudition aussi vaste, des relations sociales aussi avantageuses, j'ajouterai même avec plaisir, autant de noblesse dans les sentimens, autant de modestie dans le caractère, autant d'impartialité dans le jugement. Peu d'ouvrages aussi furent plus propres que le sien à enrichir la science d'un trésor étonnant de découvertes nouvelles, d'expériences ingénieuses et de conclusions intéressantes. Je vais exposer, en peu de mots, les résultats des recherches qui s'y trouvent consignées, afin de mettre dans toute leur évidence les progrès qu'elles firent faire à la physiologie.

Le galvanisme paraît n'agir que sur la matière organique pourvue de sensibilité, et nullement sur celle qui n'est qu'irritable; preuve fort importante contre l'identité de l'irritabilité et de la sensibilité. Les métaux et les substances chargées de carbone ne sont pas seuls indispensables pour la production des effets galvaniques; car les simples substances animales humides agissent comme excitateurs. Ces effets se manifestent même quand on emploie des métaux homogènes, comme, par exemple, lorsqu'après avoir

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur la fibre musculaire et nerveuse galvanisée, avec des conjectures sur l'opération chronique de la vie. in-8°. Posen et Berlin, 1797.

armé le nerf crural avec du zinc, on touche ce dernier avec un barreau également de zinc. Dans l'état de moindre irritabilité, il survient des convulsions dès qu'on passe légèrement l'haleine sur les faces supérieure et inférieure de l'armature hétérogène; mais elles cessent aussitôt qu'on essuie ces deux surfaces. Plus le fluide qu'on emploie se volatilise facilement et promptement, plus aussi les mouvemens sont forts, de sorte que l'haleine n'agit pas aussi fortement que l'éther. Le plus puissant excitateur est toujours le carbone; viennent ensuite tous les fluides, à l'exception des huiles et des substances animales. Les nerfs paraissent répandre autour d'eux une atmosphère sensible. Le galvanisme démontre l'existence de la fibre sensible dans toutes les classes de vers nus, mais il n'agit point du tout sur les plantes. Humboldt convient de l'analogie qui existe entre ce fluide et l'électricité; mais il renouvelle ses excellens argumens contre leur identité parfaite.

Les applications qu'il fait de ses expériences à la médecine sont extrêmement instructives, et dans cette occasion aussi il parle avec toute l'assurance d'un homme à qui la nature est familière. Le galvanisme n'est pas un moyen infaillible pour distinguer l'asphyxie de la mort. Il s'opère bien des changemens continuels du mélange dans le corps animal, mais on a tort de leur donner le nom d'opérations phlogistiques. L'idée brownienne de la nécessité de rapporter tous les phénomènes de la vie à l'irritabilité, est sujette à un grand nombre d'objections. On peut se figurer deux états dans lesquels l'irritabilité est diminuée à un égal degré, et le mélange des solides et des fluides différent: c'est pourquoi l'état du corps animal n'est en aucune manière déterminé par la mesure de son irritabilité. C'est une entreprise audacieuse que de restreindre les maladies de l'homme aux idées

obscures de force et de faiblesse, et de vouloir distinguer ces deux états par des noms particuliers. Lorsque nous considérons la diversité que présentent la forme et le mélange d'un aussi grand nombre d'organes, lorsque nous voyons qu'il s'opère des changemens particuliers dans chacun d'eux, que le corps perd continuellement ses parties constituantes pour en acquérir de nouvelles, et qu'il ne suffit pas d'avoir égard à la qualité de ces parties constituantes, mais qu'on doit encore prendre en considération leur quantité et leurs véhicules, lorsqu'enfin nous reconnaissons la possibilité qu'une partie de ces changemens, et peut-être même tous, soient modifiés par quelque chose qui n'est ni matière, ni effet de la matière, alors nous ne pouvons pas nous vanter, dans l'état actuel de nos connaissances physiologiques et pathologiques, d'être en état de déterminer l'essence d'une maladie. Humboldt trouve inexacte l'explication que Brown a donnée de l'augmentation et de la diminution de l'irritabilité par la présence et l'absence des irritans, puisque ses expériences apprennent au contraire que le mélange des organes est nécessaire aux effets de l'irritabilité. Il blâme le médecin écossais d'avoir admis l'irritabilité dans tout le corps; mais il paraît ne pas l'avoir lu avec attention, quand il lui reproche de ne considérer l'action des agens que sous un seul point de vue. Il ne me paraît pas être conséquent lorsqu'il prétend que la différence de la faiblesse directe et indirecte a été développée peu philosophiquement par Brown, et lorsqu'érigeant en fait constaté l'action directement sédative de certaines substances sur la fibre animale, il la regarde comme la plus forte objection contre le brownisme. Mais on lit avec un grand intérêt ses propres remarques au sujet de la manière d'agir de la plupart des agens extérieurs sur le corps, et principa-

lement ses expériences réitérées sur les alcalis, qu'il range parmi les plus puissans excitans (1).

G. Corradori constata l'efficacité du galvanisme dans les ulcères : elle avait été déjà remarquée par Humboldt ; seulement il prétendit n'avoir pas vu ce fluide déterminer de sécrétion (2). Charles-Gaspard Crève fit une heureuse application de la théorie de l'électricité par Gandini au galvanisme ; car il admit dans ce dernier une décomposition de l'eau qui abandonne son oxigène au métal : l'hydrogène alors se combine avec le calorique dégagé de ce dernier, et produit ainsi une substance électrique qui est, à proprement parler, la cause prochaine du galvanisme (3). Jean-Christophe-Léopold Reinhold publia sur cet objet deux excellentes dissertations, dans lesquelles la littérature est très-complète, et où l'on trouve une foule d'expériences, propres à l'auteur, qui presque toutes viennent à l'appui de celles de Humboldt (4).

Théodore-Georges-Auguste Roose est l'auteur d'un des plus intéressans ouvrages de physiologie qui aient paru dans le cours des dix dernières années du dix-

(1) Ces observations, extrêmement importantes par elles-mêmes, firent naître l'idée que l'azote est un excitant très-énergique pour la fibre animale. Cette idée fut opposée (*Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 17. p. 139.) à l'hypothèse de Girtanner sur l'identité de l'oxigène et du principe de l'irritabilité, et présentée même (*Salzburger* etc., c'est-àdire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797, T. I. p. 375.) de manière à faire croire qu'Humboldt regardait l'azote comme le principe de la vie. Le naturaliste s'éleva, avec raison, contre cette dernière opinion (*Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797, T. IV. p. 375.). On le somma ensuite de prouver qu'elle lui avait été attribuée par le Journal des découvertes (*Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 25, p. 138.), et il fut constaté que la faute appartenait au rédacteur de la Gazette de Salzbourg. (*Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1798, T. I. p. 190.)

(2) *Commentarii* etc., c'est-à-dire, Commentaires de médecine par L. Brugnatelli et V. L. Bréra. in-8°. Pavie, 1797. Dec. I. T. I. p. 40—45.

(3) *Salzburger* etc.; c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797. T. I. p. 327. — *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 22. p. 114.

(4) *De galvanismo specimen* 1. 2. *in-4°. Lips.* 1797. 1798.

huitième siècle. Ce livre traite de la force vitale (1). Sans prétendre dépasser les limites de ce dont notre esprit peut se former une idée, l'auteur demeure toujours dans les bornes d'un épilogisme rationnel, et il juge les opinions des autres avec une sagacité, un calme et un amour de la vérité qu'on ne saurait surpasser. La lecture de ce traité, à tous égards classique, doit être recommandée aux jeunes gens qui sont en danger de se laisser entraîner par leur tendance à spéculer sur des choses chimériques. L'ensemble du travail de Roose est un chef-d'œuvre, et tend principalement à faire naître des doutes contre le matérialisme des écrivains modernes. L'auteur démontre qu'il doit y avoir un principe d'un ordre supérieur chargé de présider aux combinaisons, aux mélanges et aux séparations des élémens de la matière organique, et que, dans l'état d'imperfection où sont encore aujourd'hui nos connaissances en chimie animale, il y a trop de hardiesse à conclure que, puisque les phénomènes des corps vivans et inertes, des végétaux et des animaux, sont différens comme la matière qui entre dans la composition des corps eux-mêmes, ils n'ont d'autre cause que cette matière. Roose prouve, avec beaucoup de sagacité, que l'hypothèse de Reil renferme un cercle dans la démonstration; car le mélange et la forme de la matière organique doivent contenir, suivant lui, la raison de la propriété qu'a cette dernière d'affecter la forme et le mélange qui lui sont particuliers. Roose s'élève en outre contre le radical de la force vitale admis par différens auteurs, contre l'opinion de la vitalité du sang émise par Hunter, contre l'adoption d'une faculté particulière de se tuméfier, contre l'hypothèse que l'acte de la vie dépend de la combinaison du

(1) *Grundzüge* etc., c'est-à-dire, Fondemens de la doctrine de la force vitale. in-8°. Gottingue et Brunswick, 1797.

carbone avec l'oxigène. Si des recherches aussi excellentes laissent encore quelque chose à désirer, on pourrait souhaiter une appréciation plus exacte de la chimie animale, à laquelle des savans, qui paraissent avoir de profondes connaissances en chimie, attribuent toutefois un degré beaucoup trop considérable d'importance. Roose aurait pu montrer que toutes nos opérations chimiques font, à la vérité, découvrir les rapports du mélange à l'état de mort, mais ne nous fourniront jamais la moindre donnée qui puisse servir de base à des conclusions sur la cause de la vie et de ses phénomènes. David Veit paraît ne pas avoir senti une seule de ces objections, puisqu'il adopta les hypothèses de Reil, sans ménager ceux qui partageaient une autre manière de voir, et qu'il réchauffa l'ancienne doctrine suivant laquelle chaque organe du corps est doué d'une vie particulière (1).

G. R. Treviranus discuta divers points importans de physiologie dans un ouvrage qui mérite d'être lu (2). En traitant de l'action des nerfs, il distingua le sentiment du mouvement par la différence du siége, car il plaça celui du sentiment dans la partie médullaire, et celui du mouvement dans les tuniques des nerfs. Il sentit bien que cette idée le rapprochait de l'hypothèse de Pacchioni, de Baglivi et de Santorini, qui croyaient voir le siége de tous les mouvemens dans les méninges; aussi prétendit-il que la force des tuniques nerveuses est indépendante de ces dernières membranes. Enfin il expliqua fort bien les phénomènes de la chaleur animale, et chercha à démontrer contre Hébenstreit, qu'il n'est pas nécessaire d'admettre une faculté particulière de se tu-

(1) *Diss. de organorum corporis humani tam energiâ s. activitate internâ, quam cum organis sociis connexione s. sympathiâ. in-8°. Halæ*, 1797.

(2) *Physiologische* etc., c'est-à-dire, Fragmens physiologiques. in-8°. Hanovre, 1797.

mener, mais que cette faculté est subordonnée à l'irritabilité.

Un partisan de la philosophie critique, J. Koellner, fit voir dans un bon mémoire, qui est seulement un peu trop prolixe, qu'admettre qne les phénomènes de la vie dépendent du mélange ou de la forme de la matière, est un abus qui conduit à des projets d'une exécution impossible (1). Si on fait à cet écrivain le reproche d'établir des distinctions trop subtiles, et d'employer trop souvent des expressions philosophiques dans une science d'observation telle que la physiologie, on ne peut s'empêcher non plus de convenir que le manque total de précision philosophique et la confusion d'idées qui en résulte, sont les vices du manuel de Georges Prochaska (2). Au moins la doctrine des forces primitives du corps animal y est-elle traitée d'une manière plus que médiocre; et quoique l'auteur paraisse quelquefois vouloir se tourner de côté du système psycologique, cependant il n'a pas même une idée claire de la différence qui existe entre force et matière.

Jean Haighton (3) s'occupa de la théorie de la génération, et confirma par ses expériences l'opinion de Guillaume Harvey et de Gaspard Bartholin, que la semence de l'homme n'est pas portée aux ovaires par les trompes de Fallope, mais que le détachement et le développement de l'œuf sont très-vraisemblablement la suite d'une irritation sympathique. De nombreuses expériences sur les lapins apprirent à G. Cruikshank que l'œuf se forme déjà dans l'ovaire: il le trouva trois jours après la fécondation dans les

(1) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. II. p. 240.

(2) *Lehrsaetze* etc., c'est-à-dire, Aphorismes de la physiologie de l'homme. in-8°. Vienne, 1797.

(3) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, 1797. vol. I. p. 159.

trompes, et quatre jours ensuite dans l'utérus. Il essaya aussi de déterminer avec plus de précision la forme de l'embryon commençant (1). J. F. H. Autenrieth s'attacha également à étudier les différences de structure intérieure et le développement graduel de l'œuf et de l'embryon, et conclut de ses observations que la neuvième partie environ du temps de la gestation est employée à former l'œuf et les premiers linéamens du fœtus, que les membres ne paraissent qu'après la sixième ou la septième, et que l'ossification commence vers la même époque. Il crut pouvoir parvenir à déterminer ainsi l'âge des embryons (2).

Samuel-Thomas Soemmering donna occasion à une dispute physiologique fort remarquable au sujet de la continuation de la vie et du sentiment quelque temps après la décapitation. Dans un mémoire inséré au Moniteur de France, il essaya de prouver d'après les convulsions et différens autres signes, qu'il reste pendant quelque temps un certain degré de vitalité, et peut-être même de sentiment dans la tête séparée du tronc; il chercha par cet argument à émouvoir la sensibilité des gouvernans, et à faire abolir le supplice de la guillotine en France (3). Georges Wédéking, pour détruire l'idée de Soemmering, conclut de la prompte évacuation du sang contenu dans les vaisseaux céphaliques, qu'il est absolument impossible que le cerveau exerce la moindre action. Mais Jean-Jacques Sue embrassa le parti de l'anatomiste allemand, et cita un grand nombre d'observations constatant que les mouvemens persistent chez les animaux après la séparation de la tête. Dans le même

(1) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, 1797, vol. I. p. 197.

(2) *Supplementa ad historiam embryonis humani.* in-4°. *Tubing.* 1797.

(3) Mémoires de la Société médicale d'émulation, an V. p. 290. — Magasin encyclopédique, T. V. n. XX. p. 463.

temps il manifesta les idées les plus bizarres sur la différence des vies morale, intellectuelle et animale, dont il plaçait, avec les pythagoriciens et les platoniciens, le siége dans la poitrine, la tête et le bas-ventre (1). P. J. G. Cabanis allégua, pour réfuter cette opinion, dont l'idée révolte celui qui a le moindre sentiment d'humanité, que la manifestation de mouvemens à la suite d'une irritation quelconque ne suppose pas nécessairement l'existence simultanée du sentiment, et qu'il est impossible de prouver que les sensations des nerfs du tronc sont indépendantes de celles du cerveau, ainsi que le pensait Sue (2). Léveillé fit également quelques objections, mais moins importantes (3). La dispute fut continuée en Allemagne. Charles-Frédéric Clossius allégua en faveur de Soemmering plusieurs nouvelles observations de mouvemens consécutifs à la décapitation, et tenta de renverser les argumens de Wédéking en soutenant que la séparation de la tête ne vide pas aussi promptement le cerveau de sang qu'il le serait nécessaire pour que le sentiment vînt à cesser tout à coup, parce que ce fluide s'arrête et s'accumule dans les sinus de la dure-mère, ainsi que dans les flexuosités des vaisseaux céphaliques (4). D'un autre côté, C. A. Eschenmayer se servit de preuves théoriques singulières contre Soemmering; car il pensait que l'irritation violente causée par la décapitation diminue et épuise même l'excitement à un point tel, que toute l'irritation ultérieure demeure sans action. Il conçut une idée encore plus bizarre; c'est

(1) Opinion du cit. Sue sur le supplice de la guillotine. in-8°. Paris. — Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité par J. J. Sue. in-8°. Paris, an VI.

(2) Mémoires de la Société médicale d'émulation, *l. c.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la décapitation. in-8°. Tubingue, 1797.

l'hypothèse nouvelle d'une matière vitale élastique qui se dissipe à l'instant où la tête vient à être séparée du tronc, de sorte que toute sensation devient impossible (1). Ces argumens théoriques furent réfutés à Léipsick par Eckoldt, à l'occasion des expériences auxquelles il soumit la tête du meurtrier Kaiser, et qui lui démontrèrent positivement que l'action des irritans détermine en réalité des mouvemens (2).

Jean Koellner fit sur la destination des trompes d'Eustache quelques remarques dont le but était de réfuter l'opinion générale que le son se propage le long de ces conduits jusque dans l'oreille interne. Il pensait qu'ils ne peuvent pas avoir cet usage, parce que leur orifice guttural est garni d'une valvule qui s'ouvre du côté du pharynx, parce que cette extrémité est formée de membranes qui ne paraissent pas propres à propager le son, parce qu'enfin l'élasticité de l'air est diminuée par l'eau qui se trouve dans la bouche, et par l'acide carbonique auquel l'acte de la respiration donne naissance (3). Il serait difficile de trouver une assertion moins soutenable que celle de Koellner. Morgagni (4) a suffisamment démontré la non-existence de la valvule que Volcher Coiter admettait, et que personne n'a observée depuis lui. L'élasticité de l'air est plutôt augmentée que diminuée par les fluides, et Koellner aurait dû commencer par prouver que l'acide carbonique dont la bouche est remplie affaiblit le son (5).

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la décapitation, contre Soemmering. in-8°. Tubingue, 1797.

(2) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799, T. I. p. 385.

(3) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. II. p. 18.

(4) *Epist. anatom. n.* 14.

(5) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 23. p. 128.

Jean-Daniel Herholdt constata avec beaucoup plus de raison que les os du crâne ont pour principal usage d'accroître l'intensité du son, et de lui servir de conducteurs (1). Un anonyme pensait que les trompes d'Eustache sont peut-être destinées à modérer le son, à éconduire les mucosités de l'oreille interne, et à y renouveler l'air (2).

Les anatomistes français firent quelques observations intéressantes sur la tache jaune que Soemmering avait remarquée dans la rétine. Fragonard la trouva chez les singes : il croyait aussi avoir observé près du tronc de la rétine chez l'homme, un petit follicule qui creva, et répandit une humeur limpide lorsqu'il vint à le séparer de la choroïde. Léveillé ne rencontra pas ce follicule, mais ayant soumis deux yeux à la congélation, il aperçut sur le trou de la rétine des glaçons jaunes qui le portèrent à conjecturer que la tache jaune dépend non pas de la structure de l'expansion du nerf optique, mais de la sécrétion d'une humeur jaune qui s'échappe des fluides de l'œil lorsque le bulbe de cet organe vient à être comprimé, et qui paraît servir à modifier la lumière (3).

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Cette année le Brownisme excita plus que jamais l'attention des Allemands, parce qu'il devint un sujet de contestation entre deux des plus célèbres profes-

(1) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. III. p. 165.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, *l. c.*

(3) Recueil périodique de la Société de médecine, N. VI. Ventose, an V. p. 170. — Rapport général des travaux de la société philomatique, 1798. vol. I. p. 145.

seurs et écrivains, Jean-Pierre Frank, et Christophe-Guillaume Hufeland. Déjà depuis long-temps on répandait le bruit que l'illustre directeur de la meilleure école clinique de l'Allemagne, l'auteur de plusieurs ouvrages classiques qui ne témoignent pas moins l'immense érudition que la grande expérience du médecin à qui nous les devons, en un mot, que Jean-Pierre Frank avait adopté la théorie et la pratique de Brown. On attendait donc avec impatience sa profession de foi, à laquelle on paraissait déjà attacher par avance trop de poids (1). Cette déclaration parut enfin dans la préface du livre publié par Joseph Frank son fils, sur la méthode curative adoptée dans l'école de Pavie, et ce qu'il était facile de prévoir, pour peu que l'on connût l'esprit de Frank, elle ne satisfit aucun des deux partis encore si échauffés l'un contre l'autre (2).

Frank, dans cette préface, parle en sceptique sage et éclairé, dont l'érudition a rendu l'esprit accessible à toutes les vérités nouvelles. Il rapporte, ce que les lecteurs de ses excellens ouvrages et ses nombreux auditeurs savaient depuis trente ans, qu'il avait eu principalement égard aux solides dans ses théories et sa pratique, et que sous ce point de vue, comme à plusieurs autres égards, il s'était rapproché du système de Brown. Il se vante, ce qui est aussi la plus grande gloire à laquelle un professeur doive aspirer, de n'avoir pas formé d'école, mais d'avoir toujours recommandé un sage scepticisme à ses disciples. Il loue dans la doctrine écossaise sa grande simplicité et la multitude d'idées nouvelles et utiles qu'elle renferme; mais il blâme l'inventeur de ne

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 15. p. 94. cah. 19. p. 9. 71.

(2) *Ratio instituti clinici Ticinensis à mense Januario usque ad finem Junii anni cIↄIↄccxcv, quam reddidit Joh. Frank, præfatus est J. P. Frank. in-8°. Vienn.* 1797.

s'attacher qu'à la proportion de l'irritabilité et des agens extérieurs, ce qui réduit tout aux irritans : il condamne avec raison la distinction de la faiblesse en directe et indirecte, mais il blâme à tort Brown de sa théorie de l'action du froid et de la chaleur ; car le médecin écossais n'a pas, sous ce point de vue, les défauts que ses ennemis lui prêtent. Tout ce que Frank dit des inconvéniens qui résultent de l'adoption des deux formes générales des maladies, la sthénie et l'asthénie, est excellent, et quoiqu'à la fin il paraisse chanter la palinodie, et prodiguer de trop grands éloges à Brown, on doit attribuer cette conduite à son impartialité, et penser qu'il avait vraisemblablement l'intention d'apporter de la décence dans une dispute où jusqu'alors on avait réellement fait preuve d'un entier oubli des convenances sociales.

La méthode suivie dans l'Institut clinique de Pavie, et les développemens de Joseph Frank à cet égard, sont eux-mêmes exposés avec plus d'impartialité qu'on n'aurait pu en attendre d'un homme fortement prévenu en faveur d'une secte. Les maladies asthéniques étaient, à la vérité, dominantes vers cette époque ; mais Frank rapporte différens cas d'affections sthéniques, auxquelles il donne toujours le nom contraire, pour condescendre aux idées de Brown : telle est par exemple l'hydropisie.

Comme un critique avait conclu de la profession de foi de Frank, que ce grand maître n'était point partisan de Brown (1), un anonyme rectifia cette idée en montrant, par la célèbre préface elle-même, que si Frank ne pouvait être mis au nombre des aveugles brownistes, la nouvelle doctrine était au moins celle vers laquelle il semblait pencher le plus (2).

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797, T. III. p. 17.

(2) *Ibid.* p. 211—230.

Le jugement que Christophe-Guillaume Hufeland porta sur la doctrine pratique de Brown dans son journal favori (1), fit presque autant de sensation. L'insuffisance de la dichotomie, l'inexactitude du diagnostic de ces deux formes de maladies, la fausseté de la répartition uniforme de l'irritabilité, le défaut de fondement de la théorie du froid et de la chaleur, tels sont les défauts qu'Hufeland reproche au brownisme. Mais ce qui prouve combien peu il est compétent dans cette matière, c'est que dans un passage remarquable (2), où il veut prouver que la chaleur débilite et que le froid fortifie souvent, ce que Brown n'avait pas non plus révoqué en doute, il dit que sous la ligne les hommes sont petits, insensibles et sans esprit, les plantes sèches, maigres et peu agréables, tandis qu'au nord on trouve les plus grandes masses d'organisation, les plus hauts sapins et les chênes les plus élevés. Il est désagréable de voir un homme qui jouit d'une grande réputation, montrer des côtés aussi faibles. Hufeland n'a donc jamais entendu parler des *Casuarina*, des *Adansonia* et des chou-palmistes qui portent leur tête orgueilleuse jusqu'aux nues? Il n'a donc point idée de la brillante végétation du Sénégal et de l'Amérique méridionale, de la taille extraordinaire et de la force des habitans de la zone torride? Il ne connaît donc pas les arbousiers nains de la Terre de Feu, les pins rabougris et les bouleaux nains de la Laponie, et la petitesse extrême des Samoïèdes? Je veux croire pour son honneur que c'est là une inattention de sa part, mais

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IV, p. 125. — Ce mémoire a été réimprimé à part sous le titre de *Hufeland*, *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la pratique de Brown. in-8°. Tubingue, 1799.

(2) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IV. p. 330.

voilà précisément la manière dont on nuit le plus à la cause que l'on veut défendre.

Les esprits étaient fort échauffés et peu sensibles aux attraits de la vérité, ainsi que le prouvent les idées d'un critique qui ont fait une impression désagréable sur moi comme sur toutes les personnes impartiales. Ce critique espérait que dans deux ans il ne serait plus question du système de Brown, et qu'alors chacun rougirait d'avoir été browniste (1). Supposons qu'il eût eu jusqu'à un certain point droit de former un souhait semblable, ce que je ne prétends point contester, il y avait cependant de l'imprudence à pronostiquer un événement de cette nature, et à enflammer ainsi davantage l'esprit de parti. La biographie de Brown (2) ne contribua pas non plus à rétablir le calme, car malheureusement on n'est que trop disposé à confondre le caractère d'un homme avec ses opinions, et la vie privée de Brown n'était certainement pas des plus irréprochables. Joseph Frank n'écrivit pas ses éclaircissemens sur le brownisme sans passion, quoiqu'il n'affectât pas les airs d'un partisan aveugle de la doctrine écossaise (3). En effet il refusa d'admettre une masse déterminée d'irritabilité, assura que certains irritans agissent d'une manière spécifique sur certains organes, blâma la classification brownienne des maladies, parce qu'elle repose sur le degré de diathèse, consacra plus d'attention à l'organisme, mais pensa avec Brown que tous les agens extérieurs agissent comme irritans, et parut ne pas être dans un médiocre embarras au sujet des maladies locales.

(1) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1797. T. III. p. 600.

(2) *J. Brown's Biographe, nebst* etc., c'est-à-dire, Biographie de Jean Brown, avec une critique de son système par Thomas Beddoes : trad. de l'anglais. in-8°. Copenhague, 1797.

(3) *Erlaeuterungen* etc., c'est-à-dire, Eclaircissemens sur la médecine brownienne. in-8°. Heilbronn, 1797.

La critique du système de Brown par Christophe Girtanner, fit peu d'impression; elle était trop superficielle, et portait trop sur la prolixité de l'exposition de cette doctrine (1). Un anonyme se permit aussi des sorties très-indécentes contre la pratique brownienne parmi les médecins militaires de l'Autriche, auxquels il reprocha entre autres d'avoir stimulé leurs malades jusqu'au point de les faire périr (2).

Cependant il est temps de passer à des écrivains plus dignes de notre attention sur le système de Brown. Rodolphe-Abraham Schiferli lut à l'Institut national de France une analyse raisonnée des ouvrages du médecin écossais (3). Ce mémoire sort réellement de la classe des écrits ordinaires. L'auteur adopta bien les principaux points de la doctrine, mais opposa cependant quelques objections à la dichotomie des formes de maladies, et convint que toute affection générale est ou sthénique ou asthénique. Jean-Daniel Morberck (4) montra beaucoup moins d'impartialité, car ses observations sont dans l'esprit de Brown, c'est-à-dire très-imparfaites, et il les rapporta d'une manière peu instructive.

Louis-Chr. Guil. Cappel (5) donna une critique excellente de la nouvelle doctrine : il en discuta les principes fondamentaux avec impartialité, et son livre peut réellement être regardé comme un des plus

(1) *Ausführliche* etc., c'est-à-dire, Exposition détaillée du système de médecine pratique de Brown, avec la littérature complète et la critique de cette doctrine. in-8°. Gottingue, 1797. 1798.

(2) *Sammlung*, etc., c'est-à-dire, Recueil de mémoires et d'observations pour les médecins et les chirurgiens praticiens, par G. G. d'Eicken, T. I. in-8. Elberfeld, 1797.

(3) Analyse raisonnée du système de médecine de J. Brown, appuyée de quelques observations. in-8°. Paris.

(4) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine pratique, recueillies et rédigées dans l'esprit de la nouvelle doctrine de Brown. in-8°. Heilbronn, 1797.

(5) *Beytrag* etc., c'est-à-dire, Essai d'un jugement sur le système de Brown. in-8°. Gottingue, 1797.

importans pour l'histoire du système de Brown. Il blâma surtout l'idée que l'irritabilité est indépendante de l'organisation, soutint qu'elle répare ses pertes, rejeta le simple rapport de quantité des forces et des agens, refusa d'adopter la division des maladies en générales et locales, sthéniques et asthéniques, et fit une multitude de bonnes remarques sur la pratique du médecin écossais. Un anonyme essaya de concilier la nouvelle théorie avec celle d'Hufeland, mais son travail ne pouvait servir à aucun des deux partis (1).

Pendant que le public concentrait toute son attention sur le système apporté de l'Ecosse, il parut une nouvelle édition du Manuel pathologique de Gaubius, par Chrétien-Godefroi Gruner (2), mais en même temps un ouvrage qui donne une preuve parlante de l'application et des talens pratiques de son auteur, et qui aurait influé bien plus puissamment encore sur la marche des études médicales, si l'écrivain eût toujours été fidèle à son plan ; celui de bannir les hypothèses de la pyrétologie, d'introduire dans cette science un empirisme raisonné et basé sur les règles de la critique, et de n'établir le traitement des fièvres que sur la connaissance empirique de ces affections. Jean-Chr. Reil (3), dans l'ouvrage dont je parle, part du principe que toute maladie a pour cause une altération de l'organisme, opinion qui est des plus anciennes et des moins sujettes à contestation ; mais lorsqu'il rapporte ce changement au mélange de la matière animale, son idée demeure entièrement stérile, puisque nous ne connaissons ni les élémens du corps, ni leurs proportions, et qu'il

(1) *Beytrag* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour rectifier le jugement porté sur le système de Brown. in-8°. Jéna, 1797.

(2) *Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Elémens de pathologie médicale : troisième édition. in-8°. Berlin, 1797.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les moyens de reconnaître et de guérir la fièvre. in-8°. Halle, 1797—1800.

n'est pas vraisemblable que nous les connaissions jamais. Reil en convient bien, mais il pense que nous ne saurions nous vanter d'avoir la moindre connaissance scientifique, tant que le mélange des élémens sera un mystère pour nous. On peut lui répondre qu'il n'est pas nécessaire d'exiger une évidence mathématique dans une branche des connaissances humaines qui mérite le nom de science en tant qu'on y remarque un enchaînement de vérités qu'on peut déduire les unes des autres. Il n'est pas encore prouvé que tous les phénomènes de la vie dépendent uniquement des propriétés de la matière animale, et comme il sera fort difficile de le démontrer, on ne peut pas non plus soutenir par avance que la médecine atteindrait à la hauteur des véritables sciences si on connaissait les élémens du corps.

Reil donne ensuite une définition de la fièvre, qu'il assure être le résultat de l'épilogisme, mais qui en réalité est tellement vague, qu'elle convient à un grand nombre d'autres maladies. En effet, la fièvre est, suivant lui, une exaltation de l'irritabilité jointe à l'état naturel ou à la diminution du pouvoir d'agir. C'est là étendre arbitrairement ce nom à d'autres maladies dans lesquelles on ne découvre pas un seul des caractères ordinaires de la fièvre. De là vient que Reil, avec une hardiesse des plus étonnantes, a donné place dans sa pyrétologie à presque toutes les maladies. N'a-t-on pas droit de lui demander compte des raisons qui l'ont déterminé à cette usurpation presque inouie sur le langage ordinaire?

Il partage les fièvres en trois classes, suivant que le pouvoir d'agir est plus fort ou plus faible que l'irritabilité, ou enfin détruit en même temps qu'elle. On ne saurait concevoir comment cette dernière classe, qu'il nomme *paralysie*, peut se ranger sous le caractère général de la fièvre, que lui-même assure

être l'exaltation de l'irritabilité. Il n'y a donc que trois formes de maladies, *synoque*, *typhus* et *paralysie*. Si cette division prête beaucoup à la critique, on ne peut pas non plus applaudir à l'idée que chaque organe est susceptible de contracter une fièvre particulière. Abstraction faite de quelques cas très-rares dans lesquels une moitié du corps est atteinte d'une fièvre réellement isolée, toutes les fièvres nous offrent ce que l'on est dans l'usage d'appeler un excitement général. Mais Reil ne veut nulle part se conformer aux règles du langage ordinaire, et il est facile d'entrevoir où le mépris de ces règles finirait par nous conduire si chacun l'adoptait. Au reste, ce que le célèbre professeur de Halle dit au sujet du mode général du traitement des fièvres, est la partie la plus brillante et la plus utile de son livre.

A l'égard de la pathologie des maladies en particulier, le traité de la fièvre gastrique par Jean-Joseph Doemling est une des meilleures dissertations inaugurales qui aient jamais paru (1). L'auteur fait voir que les saburres gastriques sont engendrées par l'altération des sécrétions, et il enseigne parfaitement à reconnaître les complications de la fièvre gastrique. Claude Balme publia de bonnes observations sur les rechutes dans les maladies, sans en présenter toutefois la théorie aussi bien que l'avait fait Lorry (2).

Parmi plusieurs écrits qui parurent cette année sur la dyssenterie, on peut, sans scrupule, assigner la première place à celui de Jean-Philippe Vogler (3). Il contient l'histoire bien raisonnée d'une épidémie et des complications de cette maladie, plusieurs rai-

(1) *Diss. sistens morborum gastricorum, acutorum pathologiam*. in-4°. *Wirceb.* 1797.

(2) Considérations cliniques sur les rechutes dans les maladies. in-8°. Puy, an V.

(3) *Von der* etc., c'est-à-dire, De la dyssenterie et de son traitement. in-8°. Giessen, 1797.

sons contre la méthode gastrique, et en faveur de l'antiphlogistique, des observations sur l'utilité des lavemens dans l'épidémie observée par l'auteur, et d'excellentes règles au sujet de l'emploi de l'opium. L'ouvrage de François-Guillaume-Chr. Hunnius sur la même affection, est aussi l'un des meilleurs (1). On pourrait facilement admettre, avec Hunnius, que la dyssenterie tient à la répercussion de l'humeur de la respiration; car il ne néglige pas ses complications et les différences du caractère épidémique qu'elle présente. Il ne détermine pas moins bien les indications curatives. Charles-Chr. Mathaei attribuait la maladie à des principes nuisibles répandus dans l'atmosphère; mais il la décrit parfaitement bien sous le rapport séméiologique (2). Le traité le moins important est celui de Jean-Frédéric Engelhard, dans lequel on trouve peu d'observations propres à l'auteur, et qui est entièrement conforme aux principes de la pathologie humorale (3).

Nous devons à J. Clark un ouvrage complet sur la fièvre jaune, qu'il avait observée pendant plusieurs années de suite aux Antilles, et dans laquelle il trouva surtout le mercure doux salutaire (4). Les maladies de la zone torride et celles des gens de mer furent traitées par Thomas Trotter dans un livre fort intéressant (5), où l'on distingue entre autres des remarques sur l'odeur analogue à celle du gaz hydrogène sulfuré qu'exhale le principe con-

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur les causes et le traitement de la dyssenterie et de ses complications. in-8°. Iéna, 1797.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la dyssenterie épidémique. in-8°. Hanovre, 1797.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la dyssenterie, ses principales complications et ses suites. in 8°. Winterthur, 1797.

(4) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité sur la fièvre jaune apparue en 1793—1796 dans l'île de la Dominique. in-8°. Londres, 1797.

(5) *Medicina nautica, An essay* etc., c'est-à-dire, Médecine nautique, ou essai sur les maladies des gens de mer. in-12. Londres, 1797.

tagieux du typhus, sur la cessation de la gonorrhée à l'apparition de cette fièvre, sur l'efficacité de la goutte pour en prévenir le développement; sur le peu de danger de l'apparition des pétéchies et des vergetures, sur l'utilité des préparations antimoniales, et enfin sur les fausses indications de la saignée dans ce même typhus. Il trouva que l'opium est un des principaux moyens contre les fièvres intermittentes, et suivant son opinion, la fièvre jaune résulte d'un excitement extrême avec accumulation de l'irritabilité. Sa pratique ne lui avait pas confirmé l'utilité du mercure.

On ne reconnaissait plus que dans un petit nombre d'ouvrages les principes de Stoll sur les maladies épidémiques et la manière de les observer. Cependant nous les trouvons encore dans les observations que Jean-Antoine Sébald, homme impartial et éclairé, fit sur les maladies les plus ordinaires parmi le peuple (1). J. F. Friedlaender avait bien moins saisi l'esprit de Stoll lorsqu'il entreprit l'apologie de la doctrine de ce grand maître sur le cours des épidémies, et se perdit en subtilités, au lieu d'imiter la simplicité du professeur viennois (2). Mais Jean-Chr. Gottl. Schaeffer publia d'excellentes observations sur une épidémie putride à Ratisbonne (3), et Georges-Fréderic-Chr. Wendelstadt n'en donna pas de moins bonnes sur la fièvre d'hôpital (4). Les remarques de Golding sur une inflammation épidémique des testicules, sans affection antérieure

(1) *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales pour l'histoire de la clinique d'après la suite des temps. in-8°. Prague, 1797.
(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une solution du problème de Stoll : Comment le même principe morbifique répandu dans l'atmosphère peut-il provoquer des maladies différentes qu'on guérit par les mêmes moyens? in-8°. Breslau, 1797.
(3) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IV. p. 67—91. 163—181.
(4) *Ibid.* p. 416—432.

des parotides (1), le traité de la dyssenterie bilieuse chez les enfans par Edouard Miller (2), le mémoire classique de Désessarz sur les épidémies varioliques et les complications de la petite vérole avec la scarlatine, les dartres et autres maladies (3), enfin l'histoire d'une fièvre nerveuse à laquelle succéda la rougeole, par Georges Mosman (4), se rangent au nombre des principales observations que cette année vit paraître au sujet des maladies aiguës.

Quant à ce qui concerne les ouvrages sur les affections chroniques, le traité classique du rachitisme, par Antoine Portal (5), mérite la préférence sur tous les autres. Le respectable auteur paraît, il est vrai, attacher au mot rachitisme une acception bien plus étendue qu'on n'a coutume de le faire, car il n'indique pas de symptômes bien constans; mais ses remarques sur les complications de la maladie avec les scrophules, la siphilis, le scorbut et les obstructions du bas-ventre, sont excellentes, et ses recherches sur l'ostéogénie fort instructives. Le traité de l'asthme par Robert Brée (6), doit aussi être mentionné honorablement. Le médecin anglais regarde comme la cause de l'affection l'atonie des poumons, et souvent même des irritations matérielles qui siégent dans d'autres parties, et agissent par sympathie. Quoiqu'il fût atteint de l'asthme comme Floyer, il est loin d'égaler cet ancien écrivain à l'égard de la description et du traitement de la maladie. L'ouvrage

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VII. p. 62.

(2) *Medical repository*, *vol. I. n. 4. in-8°. New-York*, 1797.

(3) Mémoires de l'Institut national des sciences, tom. I. p. 405.

(4) *Duncan*, *Medical* etc., c'est-à-dire, Annales médicales pour l'année 1797, p. 298.

(5) Observations sur la nature et le traitement du rachitisme, ou des courbures de la colonne vertébrale et de celles des extrémités inférieures. in-8°. Paris, 1797.

(6) *A practical* etc., c'est-à-dire, Recherches pratiques sur l'asthme convulsif, ses causes et son traitement. in-8°. Birmingham, 1797.

prolixe de Charles-Chr. Bethke sur l'apoplexie et les paralysies, est une assez bonne compilation, mais l'auteur n'y fait pas toujours preuve de jugement (1). Le travail de J. G. L. de Luce sur l'hypocondrie est bien plus important, sous le rapport surtout du diagnostic et de la thérapeutique générale (2).

L'intéressant écrit de Valentin - Jean Hildenbrandt (3) éclaircit beaucoup la théorie et la thérapeutique de l'hydrophobie. L'auteur attribue cette affection à ce que la lasciveté extraordinaire du chien entraîne un dérangement dans son système nerveux, et une dégénérescence de la salive, qui survient d'autant plus facilement, que cet animal ne suant jamais, les humeurs se portent à la bouche en plus grande quantité chez lui que chez aucun autre. La grande expérience d'Hildenbrandt le porte à croire que cette opinion a un très-haut degré de vraisemblance en sa faveur. Les recherches que P. F. Roserus fit à la même époque, le conduisirent aussi à soupçonner la même cause (4). Hildenbrandt regarde l'ammoniaque et les cantharides comme les meilleurs moyens contre la rage.

Charles - Frédéric Clossius donna un savant et excellent ouvrage sur la siphilis (5), et Jean Rollo publia un traité fort instructif sur le diabète sucré, qu'il fit provenir du dérangement de la force assimilatrice de l'estomac (6).

Parmi les observations éparses on distingue l'ex-

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les apoplexies et les paralysies. in-8°. Leipsick, 1797.
(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur l'hypocondrie et l'hystérie. in-8°. Gotha et Saint-Pétersbourg, 1797.
(3) *Ein Wink* etc., c'est-à-dire, Avis sur les moyens de reconnaître et de traiter sûrement l'hydrophobie. in-8°. Vienne, 1797.
(4) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du développement, des causes et du traitement de la rage. in-8°. Stettin, 1797.
(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la siphilis. in-8°. Tubingue, 1797.
(6) *An account* etc., c'est-à-dire, Notice sur différens cas de diabète sucré. in-8°. Londres, 1797.

cellent mémoire d'Alexandre Monro sur l'hydrocéphale (1), la théorie d'une illusion d'optique particulière que Marc Herz nomme faux vertige (2), les remarques de Tarbes et autres médecins français sur une amaurose avec mobilité complète de la pupille (3), celles de Dupont sur la nyctalopie, qu'il reconnut être occasionée par les exhalaisons des eaux stagnantes, et qu'il vit souvent épidémique (4), enfin l'histoire d'une héméralopie accompagnée d'un besoin extrême de voir la lumière, par Samuel-Gottl. Vogel (5).

ARTICLE TROISIÈME.

Thérapeutique et matière médicale.

La thérapeutique générale de Jean-Clément Tode n'est recommandable ni par sa précision, ni par les principes que l'auteur y expose (6). H. G. Lindemann publia un manuel encore moins utile, rédigé d'après les cahiers de Brendel (7). Mais la clinique de Chr. Gottl. Selle conserve toujours une certaine importance, quoiqu'on puisse désirer que l'auteur eût été plus au courant des découvertes modernes (8).

(1) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XVII. p. 394.

(2) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, P. III. p. 389—432.

(3) Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, an IV, n. XI.

(4) *Ibid.* an V. n. VIII. IX.

(5) *Loder, Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, cah. I. p. 93.

(6) *Die allgemeine* etc., c'est-à-dire, La thérapeutique générale, ou la doctrine des indications curatives. in-8°. Copenhague, 1797. 1799.

(7) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine pratique. in-8°. Berlin, 1797.

(8) *Medicina clinica, oder* etc., c'est-à-dire, Médecine clinique, ou manuel de pratique médicale. in-8°. Berlin, 1797.

Cette année vit encore paraître un excellent manuel des maladies des armées et de leur traitement, livre qui, sous le rapport de la théorie, est peut-être même préférable à celui d'Ackermann (1).

Guillaume Wright donna sur le traitement des maladies aiguës dans les pays situés sous les tropiques, une bonne instruction où il expose les règles de l'emploi du mercure et des autres médicamens favoris des Anglais (2). François Schraud recommanda l'union du quinquina avec le fer dans les fièvres intermittentes, et le mercure gris dans les inflammations (3).

Frédéric John mit au jour une matière médicale pratique (4). Dans l'embarras où le mettait la propagation du système de Brown, il ne put, pour classer les médicamens, que les diviser en antiphlogistiques, antigastriques, fortifians et sudorifiques. D'ailleurs il les exposa par ordre alphabétique. Le manuel de Jean-Clément Tode est plus complet, et écrit avec plus d'ordre et de jugement (5). On peut considérer le travail de Frédéric-Louis Ségnitz comme une bonne compilation (6). L'ouvrage de Fr. J. Voltelen ne se distingue pas d'une manière bien extraordinaire (7).

Les Anglais et les Français proposèrent contre les maladies vénériennes et autres affections, une méthode qui fit la plus vive sensation. Elle consis-

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine pratique et de chirurgie militaire. in-8°. Léipsick, 1797.

(2) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VII. p. 1.

(3) *De febribus periodum habentibus*. in-8°. *Vienn.* 1797.

(4) *Auswahl* etc., c'est-à-dire, Choix des médicamens simples et composés les plus énergiques. in-8°. Erford, 1797. 1800.

(5) *Arzneymittellehre* etc., c'est-à-dire, Matière médicale du règne minéral. in-8°. Copenhague, 1797.

(6) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de matière médicale pratique par ordre alphabétique. in-8°. Léipsick, 1797—1799.

(7) *Pharmacologia universa.* in-8°. *Lugd. Bat.* 1797.

tait à se servir des acides minéraux, notamment de l'acide nitrique. Après Scott, Jean Rollo fut celui qui prodigua le plus d'éloges à ce remède; mais il trouva aussi l'acide muriatique oxigéné et l'acide citrique utiles dans les accidens siphilitiques. Il attribua l'efficacité de ces acides à la puissante contre-excitation qu'ils produisent et qui détruit l'irritation morbifique (1). Mais Simon Zeller avait déjà depuis dix années remarqué ces effets en Allemagne (2). Georges Kellie combattait avec succès toutes les espèces de symptômes vénériens par l'acide nitrique à la dose d'une drachme par jour (3). Thomas Beddoes rassembla (4) une multitude d'observations faites par des médecins anglais sur cet objet. Presque toutes parlent en faveur de l'efficacité du remède, quoique dans certains cas il n'eût produit aucun soulagement. Ces observations sont assez importantes par elles-mêmes, et on pardonne à l'infatigable Beddoes ses hypothèses sur la manière d'agir des acides minéraux, puisqu'il eut le mérite de procurer un nouveau remède contre la maladie vénérienne.

En France, A. F. Fourcroy fit connaître une théorie de l'action des acides et des oxides sur le corps humain, qui semblait rendre l'emploi de ces substances encore plus recommandable. Il prétendait effectivement que les oxides subissent une véritable décomposition, et qu'ils font part de leur oxigène à la fibre animale (5). Son disciple P. P. Alyon, persuadé par cette théorie, employa contre la siphilis,

(1) *Rollo*, *Account* etc., c'est-à-dire, Notice sur différens cas de diabète sucré, vol. I. p. 700.

(2) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques. in-8°. Vienne, 1797.

(3) *Duncan*, *Medical* etc., c'est-à-dire, Annales médicales pour l'année 1797. p. 254.

(4) *Reports* etc., c'est-à-dire, Rapports sur les effets de l'acide nitrique dans les maladies vénériennes. in-8°. Bristol, 1797.

(5) Journal de la Société des pharmaciens de Paris, an V. n. V.

à l'extérieur, une pommade oxigénée de son invention, et intérieurement l'acide nitrique étendu d'eau à la dose d'une drachme par jour (1). Georges Wédéking conseilla aussi les acides sulfurique et muriatique dans la dyssenterie et la fièvre des camps (2), et J. Carmichaël Smyth s'était déjà précédemment servi des vapeurs nitreuses pour prévenir la contagion (3). Jean Rollo et Thomas Garnett vantèrent le muriate sur-oxigéné de potasse contre le scorbut, la siphilis et la fièvre nerveuse. La faible affinité de l'acide pour l'alcali, avait fait croire que l'hydrogène et le carbone du corps agiraient sur le sel comme les rayons du soleil le font dans les bocaux qui le renferment, et donneraient lieu au dégagement de l'oxigène qu'il contient en si grande abondance (4).

Cette année aussi on employa pour la première fois, en médecine, le gaz hydrogène sulfuré, aujourd'hui connu comme un remède légèrement irritant et sédatif. Jean Rollo s'en servit contre le diabète (5): plus tard on l'opposa également avec succès à la dyssenterie (6).

Sédillot vanta de nouveau l'inspiration de l'éther sulfurique conseillée par Péarson dans l'asthme et la phthisie pulmonaire : il accorda toutefois la préférence à l'éther acétique sur les autres, tant pour l'emploi intérieur que pour l'usage extérieur ; car il proposa d'en frictionner les parties qui sont le siége du

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les propriétés de l'oxigène comme moyen curatif : trad. du français. in-8°. Léipsick, 1798.

(2) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur les hôpitaux militaires français, P. I. p. 134.

(3) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 19. p. 139.

(4) *Duncan*; *Medical* etc., c'est-à-dire, Annales médicales pour l'année 1797, p. 409.

(5) *L. c.* — *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IV. p. 360.

(6) *C. D. Rother*, *Diss. de ammonio hydrothiode*. in-8°. *Halæ*, 1801.

rhumatisme (1). Jacques Harrisson fit connaître une observation de laquelle il résultait que l'air méphitique du sucre en décomposition avait été fort avantageux à un phthisique. Cependant il peut se faire que l'air de la mer ait beaucoup contribué à la guérison du malade (2).

Christophe - Guillaume Hufeland recommanda l'oxide sulfuré d'antimoine d'Hoffmann comme un excellent dissolvant dans les obstructions du bas-ventre, la goutte et autres maladies chroniques, tant à l'extérieur sous forme de bains, qu'intérieurement à la dose d'une drachme bouillie avec cinq livres d'eau qu'on laisse réduire à quatre (3).

Le quinquina jaune, que Relph avait le premier fait connaître, fut analysé par François Marabelli, qui pensa que la résine et le principe amer en sont les parties les plus énergiques (4).

Jean Spandaw de Celliée examina les vertus du laurier-cerise dans une excellente dissertation inaugurale (5), et reconnut que l'huile essentielle de cette plante est la cause de son efficacité. Il en trouva l'emploi utile dans les obstructions opiniâtres du bas-ventre. Georges-Henri Stokar de Neuford publia un ouvrage savant sur la jusquiame (6). V. A. Bréra fit connaître, sous le nom de *Digitalis Epiglottis*, une nouvelle espèce de digitale qui n'a pas des effets aussi

(1) Recueil périodique de la Société de médecine, an VI. n. X.

(2) *Duncan*, *Medical* etc., c'est-à-dire, Annales médicales pour l'année 1797, p. 324.

(3) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. III. p. 726—750. T. IV. p. 32—66.

(4) *Chemische*, etc., c'est-à-dire, Analyse chimique du quinquina jaune, avec des remarques pratiques : trad. de l'italien. in-8°. Léipsick, 1797.

(5) *Diss. de laurocerasi viribus venenatis ac medicatis.* in-4°. *Groening.* 1797.

(6) *Diss. de hyoscyami nigri virtutibus medicis.* in-8°. *Erlang.* 1797.

nuisibles que la pourprée dans l'hydropisie (1). Pelletier, le premier parmi les Français, fit sur le muriate de baryte des expériences d'où il conclut qu'on ne doit administrer ce remède qu'avec la plus grande circonspection (2).

Jean-Ernest Wichmann publia un excellent petit traité des eaux minérales et de leurs effets : il y vanta surtout les eaux de Wildung comme diurétiques (3). Jean-Frédéric Westrumb publia l'analyse d'une source muriatique de Pyrmont (4).

Josse proposa un meilleur mode de préparation de l'opium, qui consistait à en dissoudre peu à peu les parties gommeuses seules dans l'eau : il prétendait que cette teinture aqueuse, constamment utile, n'entraîne jamais aucune suite fâcheuse (5).

Je ne dois pas passer les expériences qui furent faites en Italie sur les frictions médicamenteuses au moyen des liqueurs animales, particulièrement du suc gastrique et de la salive. Un médecin de Florence, Chiarenti, avait déjà, depuis plusieurs années, fait des frictions avec l'opium mêlé au suc gastrique de corneille, et s'était aperçu des excellens effets de ce procédé. En 1797, on essaya la scille de la même manière, et, appliquée à l'extérieur, elle détermina un flux abondant d'urines. V. A. Bréra et Ballérini confirmèrent ces observations. Le premier fit même des tentatives semblables avec le mercure dans la siphilis (6). Un médecin français, J. Tourdes, examina, d'après

(1) *Commentarii medici*, tom. *I. P. I. p.* 78.

(2) Recueil périodique de la Société de médecine, an V. n. VII.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'action des eaux minérales, principalement de celles de Wildung. in-8°. Hanovre, 1797.

(4) *Von der* etc., c'est-à-dire, De la source minérale muriatique à Pyrmont. in-8°. Hanovre, 1797.

(5) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1798. T. I. p. 60.

(6) *Programma* etc., c'est-à-dire, Programme de la manière d'agir sur le corps humain par le moyen de frictions faites avec la salive et autres humeurs animales. in-8°. Pavie, 1797.

le même procédé, les cantharides et différens autres moyens, qu'il mêla à la salive, à la bile et au suc gastrique, pour en faire frictionner les malades (1).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

Le quatrième volume de l'ouvrage classique d'A. G. Richter traite des maladies des dents, du cou et de la poitrine (2). L'auteur conseille, pour la bronchotomie, l'instrument de Bauchot, qu'il a corrigé en allongeant la lame et la gaîne, et les faisant recourber. Il croit l'empyème nécessaire dans beaucoup de cas de phthisie pulmonaire. Il recommande, pour arracher les dents, la clef anglaise corrigée par Goerz. Sabatier, chirurgien habile et fort érudit, publia un manuel nouveau, mais infiniment moins utile que celui de Richter (3). Lombard donna, sur les appareils de chirurgie, un bon livre dans lequel il développa les avantages de l'emploi de la charpie, des plumasseaux, des bourdonnets, des tentes, des sétons, des cataplasmes et des emplâtres (4). L'ouvrage de Villars (5) est sec et superficiel.

Outre les recueils d'observations de Chr. El. Henri

(1) Lettre sur les médicamens administrés à l'extérieur de la peau dans les maladies internes. in-8°. Pavie, an VI.

(2) *Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Elémens de chirurgie, T. IV. Gottingue, 1797.

(3) De la médecine opératoire, ou des opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment. in-8°. Paris, an V.

(4) Introduction sommaire des pansemens, à l'usage des étudians en chirurgie des hôpitaux militaires. in-8°. Strasbourg, an V.

(5) Principes de médecine et de chirurgie à l'usage des étudians. in-8°. Paris, an V.

Knackstedt et de J. C. Jaeger, qui n'ont pas tous deux le même mérite, on vit paraître la continuation de l'excellent ouvrage de Jean Abernéthy (1), qui y limite les indications du trépan, prouve, par l'expérience, qu'on peut souvent se dispenser de recourir à cette opération, donne de bonnes remarques sur les fongus de la dure-mère et les commotions du cerveau, constate l'efficacité de sa méthode pour le traitement des dépôts par congestion à la région lombaire, et fait des observations intéressantes sur l'opération de l'anévrisme, ainsi que sur l'utilité des fumigations mercurielles.

C. G. Siebold écrivit un mémoire court, mais classique, sur les fongus de la dure-mère (2). Juste Arnemann rapporta des cas remarquables de cataractes et d'amauroses (3). Arrachard donna un traité classique sur la goutte sereine, principalement sur ses complications avec la cataracte et sur les moyens de distinguer ces deux maladies (4). G. C. Conradi recommanda de nouveau la méthode de Geize, qui consiste à séparer la cataracte par une simple piqûre, et à laisser à la nature le soin de la dissoudre (5). Le grand opérateur Barth, à Vienne, décrivit son procédé pour l'extraction du cristallin opaque (6).

Grandchamp fit connaître quelques cas remarquables de carie survenue à la suite de fractures (7).

(1) *Anatomische* etc., c'est-à-dire, Observations anatomico-médico-chirurgicales. in-8°. Gotha et Saint-Pétersbourg, 1797.

(2) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations de chirurgie pratique. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1797.

(3) *Surgical* etc., c'est-à-dire, Essais de chirurgie et de physiologie. in-8°. Londres, 1797.

(4) *Arnemann, Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la chirurgie, T. I. p. 389.

(5) *Ib.* p. 340.

(6) Recueil périodique de la Société de santé de Paris, an V. n. IV.

(7) *Arnemann, Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la chirurgie, T. I. p. 60.

Frédéric-Louis Augustin écrivit une excellente dissertation inaugurale sur le *Spina ventosa*, et y joignit les figures de plusieurs préparations du riche cabinet de Walter à Berlin (1). Guérin (2) et Bruckner (3) enseignèrent à guérir les anévrismes sans opération, le premier par les antiphlogistiques, le second par la compression.

Ollenroth proposa un bonnet particulier pour fixer les fils dans l'opération du bec de lièvre (4). Théden et Weineck recommandèrent de nouveau le remède du Frère Côme contre le cancer de la face (5). Simon Zeller conseilla l'agaric comme le meilleur moyen dans les hémorragies (6). Savigny fit quelques corrections à la clef anglaise pour l'évulsion des dents (7). Chamont donna un bon manuel sur l'art de préparer les dents artificielles (8).

Le baron Dominique-Jean Larrey chercha à prouver, par de nombreuses observations, la nécessité de recourir promptement et sans délai à l'amputation dans les fractures compliquées et les plaies graves d'armes à feu, même lorsque l'état du sujet est évidemment cachectique. Il démontra les avantages de l'incision circulaire sur l'amputation à lambeaux (9).

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797. T. II. p. 33.

(2) Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, an V. n. VII.

(3) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. I. p. 248.

(4) *Arnemann*, *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la chirurgie, T. I. p. 326.

(5) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. I. p. 1. 148.

(6) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques. in-8°. Vienne, 1797.

(7) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VII. p. 111.

(8) *Dissertation on* etc., c'est-à-dire, Dissertation sur les dents artificielles. in-8°. Londres, 1797.

(9) Mémoire sur les amputations des membres à la suite des coups de feu. in-8°. Paris, an V

Après la mort de Bruckner, sa veuve établit à Kalha une maison dans laquelle elle traitait les enfans dont les jambes étaient difformes, d'après la méthode simple de Venel (1). Les avantages de cette méthode sont si évidens, qu'ils durent diminuer beaucoup le prix de la machine que le mécanicien Meinshausen présenta à la société de Gottingue pour parvenir au même but (2).

Thomas Baynton proposa, pour guérir les vieux ulcères, d'en réunir les bords avec des emplâtres agglutinatifs (3), méthode qui toutefois a besoin de grandes restrictions. Evérard Home publia un traité bien plus important sur les ulcères des jambes, entre lesquels il établit des différences d'après l'état des forces des solides (4). Il conseilla la rhubarbe dans les ulcères avec irritabilité morbide, l'acide nitrique et les emplâtres agglutinatifs de Baynton dans les ulcères atoniques, le mercure, l'eau marinée, le caustique du Frère Côme et la pierre infernale dans les ulcères entretenus par un vice spécifique. Le célèbre observateur Jean-Ernest Wichmann consacra aussi un mémoire très-instructif à cet objet (5). Carlisle développa fort bien la manière dont se forment et doivent être traités les cors aux pieds, et publia le meilleur mémoire que nous possédions sur cette affection (6).

La société de Gottingue ayant mis au concours la question de savoir quelles sont les causes et les moyens

(1) *Loder, Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. I. p. 514.

(2) *Goettinger* etc., c'est-à-dire, Annonces savantes de Gottingue, année 1797, p. 1499.

(3) *Descriptive* etc., c'est-à-dire, Description d'une nouvelle méthode de traiter les ulcères des jambes. in-8°. Bristol, 1797.

(4) *Practical* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur le traitement des ulcères aux jambes. in-8°. Londres, 1797.

(5) *Arneman, Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la chirurgie, T. I. p. 406.

(6) *Medical* etc., c'est-à-dire, Faits et observations de médecine, vol. VII. p. 75.

de se préserver des hernies, aujourd'hui si fréquentes parmi le peuple, Samuel-Thomas Soemmering (1) et F. L. A. Koeler (2) y répondirent. Le premier attribue les hernies à l'usage des culottes hautes et des gilets étroits, qui cependant y prennent beaucoup moins part que l'abus des boissons relâchantes, et particulièrement du café, que Soemmering en regarde, avec raison, comme une des principales causes. Koeler doute que les hernies soient réellement plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, et trace également de bonnes règles pour les prévenir. On oublia bientôt une satire indécente (3) de l'excellent mémoire de Soemmering, qui renferme en effet quelques exagérations. Wrisberg discuta la manière dont se développent les hernies, et principalement les congéniales. Son mémoire mérite d'être lu (4). Georges-Chr. Siebold rapporta le cas remarquable d'une hernie ventrale accompagnée de vomissement de sang (5). Benoît-Chr. Vogel proposa l'opium pour la cure de la hernie engouée, même lorsqu'elle a dégénéré en passion iliaque (6).

L'art des accouchemens s'enrichit d'une nouvelle édition de l'ouvrage classique de G. G. Stein (7), dans

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les causes et les moyens de prévenir les hernies ombilicales et inguinales. in-8°. Francfort, 1797.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une réponse à la question proposée par la société de médecine de Gottingue : Pourquoi les hernies sont-elles aujourd'hui plus communes qu'autrefois dans les villages parmi les jeunes gens, et quels sont les moyens les plus propres à les prévenir? in-8°. Zelle, 1797.

(3) *Des Bruchbandmachers* etc., c'est-à-dire, Jugement du bandagiste Jérôme Fuss sur un mémoire relatif à la cause des hernies ombilicales et inguinales, et aux moyens de les prévenir. in-8°. Reutlingen, 1797.

(4) *Loder, Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. I. p. 161.

(5) *Ib.* p. 215.

(6) *Sichere* etc., c'est-à-dire, Méthode sûre et facile pour guérir l'ileus par engouement des hernies. in-8°. Nuremberg et Altorf, 1797.

(7) *Theoretische* etc., c'est-à-dire, Instruction théorique et pratique sur l'art des accouchemens. in-8°. Marbourg, 1797.

lequel on n'admire pas moins la théorie que la partie pratique. Le manuel de Jean-Gottl. Bernstein (1) mérite aussi des éloges, quoique fort inférieur au précédent. Celui de Joseph Weydlich a pour base un plan beaucoup trop vaste, et la première partie, purement historique, est remplie d'inexactitudes (2).

Un accoucheur extrêmement heureux, Jean-Philippe Vogler, soutint que la nature se suffit à elle-même, et qu'on peut se passer des instrumens dans certains cas; mais il ne commit pas les exagérations qu'on s'était permises en France (3). Frédéric Plessmann rapporta au contraire un grand nombre d'histoires presque incroyables, relativement à l'emploi des instrumens tranchans et des caustiques dans les accouchemens difficiles (4). Boerner cita l'observation d'un accouchement spontané qui eut lieu même après la mort de la femme (5). Mursinna conseilla la suture dans le déchirement du périnée (6). Weissenborn se prononça contre l'usage de détacher le placenta avec la main, et attaqua avec beaucoup d'animosité, et d'une manière peu décente, le procédé de Starke, qui consistait à séparer l'arrière-faix avec une spatule de fer (7). Cette méthode fut habilement défendue par un anonyme (8). Osiander émit des idées exactes sur la manière dont les ampoules de l'ovaire se crèvent, et rapporta différens cas remarquables fournis

(1) *Praktisches* etc., c'est-à-dire, Manuel pratique d'accouchemens. in-8°. Léipsick, 1797.

(2) *Lehre* etc., c'est-à-dire, Doctrine des accouchemens. in-8°. Vienne, 1797.

(3) *Erfahrungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les accouchemens. in-8°. Marbourg, 1797.

(4) La médecine puerpérale, ou les accidens de la maternité. in-8°. Paris, an V.

(5) *Loder, Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. I. p. 521.

(6) *Ib.* p. 658.

(7) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal des découvertes, cah. 22. p. 3—47.

(8) *Ib.* cah. 2. p. 74—122.

par sa pratique (1). J. C. Starke regarda la constriction de l'utérus comme une cause de la difficulté d'accoucher, et donna une bonne description de la hernie vaginale (2). Loefler écrivit un mémoire sur l'opération césarienne et la synchondrotomie, dont il ne fit toutefois pas connaître les indications avec assez de précision (3). Casaubon, Baudelocque, Solayre et Sédillot publièrent des remarques très-intéressantes sur les tumeurs sanguines qui surviennent aux parties génitales des femmes enceintes et en couches, ne présentent pas toujours du danger, et cèdent quelquefois aux scarifications (4). Balme reconnut que la mort d'une femme enceinte dont on n'avait pas pu découvrir la cause, tenait à une hémorragie intérieure (5). Je citerai avec éloges les bonnes dissertations de J. C. Ebermaier sur la trop grande amplitude du bassin (6), et de F. E. Hesse sur l'accouchement par la face (7). Enfin il parut deux manuels populaires d'accouchemens, l'un par G. Josephi (8), l'autre par J. H. Joerdens (9). Le premier est le meilleur.

(1) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouveaux faits mémorables de médecine et d'accouchemens, T. I. in-8°. Gottingue, 1797.

(2) *Starke*, *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouvelles archives de l'art des accouchemens, T. I. p. 170.

(3) *Loeffler*, *Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives pour les accouchemens, T. VI. p. 600.

(4) Recueil périodique de la Société de médecine, an V. n. VI.

(5) *Ib.* n. VII.

(6) *Diss. de nimiâ pelvis muliebris amplitudine ejusque in graviditatem et partum influxu.* in-8°. *Gott.* 1797.

(7) *Diss. de partu, ob-iniquum capitis situm, facie præviâ, difficili.* in-4°. *Gott.* 1797.

(8) *Lehrbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'accouchemens pour les sages-femmes du duché de Mécklenbourg-Schwérin. in-8°. Rostock, 1797.

(9) *Selbstbelehrung* etc., c'est-à-dire, Le guide des sages-femmes, des femmes enceintes et des mères. in-8°. Berlin, 1797.

ARTICLE CINQUIÈME.

Pathologie.

Médecine publique et populaire.

Peu d'ouvrages modernes ont plus attiré l'attention du public que la diététique populaire publiée par Christophe-Guillaume Hufeland, sous le titre attrayant de *Macrobiotique* (1). Ce qui fait le principal mérite de ce livre si estimé, c'est qu'il est complet et d'une composition agréable ; car non-seulement il ne renferme pas une seule vérité nouvelle, mais encore celles qui sont connues ne s'y trouvent point exposées avec la précision nécessaire, et l'auteur n'a pas su éviter les exagérations. Le style aurait pu aussi être plus pur et moins mêlé d'expressions techniques empruntées du latin. Etienne Tourtelle mit au jour un ouvrage parfaitement analogue, où l'on découvre plus d'esprit, des connaissances souvent très-délicates, mais en général peu de critique (2). La diététique populaire d'un anonyme (3) est moins importante, de même qu'un journal dont la diction recherchée et souvent pédantesque fait une impression désagréable (4).

Chr. Aug. Struve continua de donner des ouvrages très-utiles sur les erreurs populaires relatives à la mé-

(1) *Die Kunst* etc., c'est-à-dire, L'art de prolonger la vie humaine. in-8°. Iéna, 1797.

(2) Elémens d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme, et des moyens de conserver la santé. in-8°. Paris, an V.

(3) *Der Arzt* etc., c'est-à-dire, Le médecin de tout le monde. in-8°. Dortmund et Léipsick, 1797.

(4) *Der Gesundheitstempel* etc., c'est-à-dire, Le temple de la santé. in-8°. Léipsick, 1797.

decine (1), et sur les maladies des enfans (2). Il mit aussi au jour un manuel sur les moyens de rappeler les asphyxiés à la vie (3). Le traité populaire où Jean-Clément Tode exposa les signes et le traitement de l'hypocondrie, est médiocre (4); mais on ne saurait attacher trop de prix aux efforts qu'El. Henschel fit pour démasquer le charlatanisme du célèbre Lénhardt, et faire connaître aux femmes enceintes les maladies qui sont propres à ce période de leur existence (5).

Les plans pour l'extinction de la petite vérole occupèrent toujours le public. Juncker montra tant de passion dans la suite de ses Archives contre la variole, et dans les mémoires qu'il présenta au congrès de Rastadt, que son crédit commença à tomber. B. C. Faust fit aussi part à ce même congrès, réuni dans des vues bien différentes, d'un nouveau projet qui ne ressemblait pas à celui de Juncker; mais personne, comme on doit s'y attendre, n'eut égard à ces deux plans. Abraham Zadig renouvela le projet d'Haygarth, et proposa de le mettre à exécution en Silésie (6). L'instruction de Frédéric Schluter pour le traitement de la petite vérole est mauvaise (7).

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur le bien de la santé et les préjugés du peuple. in-8°. Breslau, 1797.

(2) *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau manuel des maladies des enfans. in-8°. Breslau, 1797.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur l'art de rappeler les asphyxiés à la vie. in-8°. Hanovre, 1797.

(4) *Noethiger* etc., c'est-à-dire, Instruction nécessaire aux hypocondriaques qui veulent bien connaître leur état et en prévenir les dangers. in-8°. Copenhague, 1797.

(5) *Etwas* etc., c'est-à-dire, Avis sur les maladies les plus fréquentes des femmes enceintes. in-8°. Breslau, 1797.

(6) *Plan nach* etc., c'est-à-dire, Plan d'après lequel on peut introduire généralement l'inoculation dans une province, et parvenir à y détruire tout-à-fait la petite vérole. in-8°. Breslau, 1797.

(7) *Pockenbuch* etc., c'est-à-dire, Livre de la variole, ou instruction nécessaire à tous les parens dont les enfans n'ont point encore eu la petite vérole. in-8°. Brunswick, 1797.

Georges Wédéking écrivit un livre intéressant sur la police médicale des hôpitaux militaires français ; il serait à désirer que la pharmacie *y* fût exposée sous un meilleur jour, mais on y trouve des avis fort utiles sur les moyens de purifier l'air dans les hospices (1). P. Renaudin, qui consacra un ouvrage particulier à ce dernier objet, se borna uniquement à proposer les fumigations avec le vinaigre (2).

C. R. G. Wiedemann publia un excellent manuel relatif au traitement des asphyxiés (3). La société d'humanité de Londres fit imprimer quelques observations d'asphyxiés rappelés à la vie, et dont quelques-unes sont fort intéressantes (4). Le gouvernement prussien publia une ordonnance relative aux moyens de prévenir la rage. Les signes des différens degrés de la maladie s'y trouvent fort bien indiqués, et on y recommande de mettre à mort tous les chiens qui les offriraient (5). Jean-Frédéric Sand partit surtout du point de vue qu'on ne devrait point nourrir un aussi grand nombre de chiens (6). Jean-Chr. Hoffmann démontra les dangers du vernis des poteries (7), et Paul San-Giorgio fit quelques bonnes remarques sur les ustensiles de cuisine en cuivre, et

(1) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur les hôpitaux militaires français. in-8°. Léipsick, 1797.

(2) Réflexions sur l'air atmosphérique, ses altérations, son influence sur le corps humain, et les moyens de corriger son infection dans les hôpitaux. in-8°. Lyon, an V.

(3) *Anweisung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur les moyens de sauver les noyés, les asphyxiés, les pendus, etc. in-8°. Brunswick, 1797.

(4) *Briefe* etc., c'est-à-dire, Lettres de la Société d'humanité de Londres. in-8°. Londres, 1797.

(5) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1797. T. II. p. 346.

(6) *Vorschlaege* etc., c'est-à-dire, Avis sur le perfectionnement des ordonnances de police, afin de parvenir, sinon à détruire les chiens, au moins à en diminuer le nombre. in-8°. Erlangue, 1797.

(7) *Etwas* etc., c'est-à-dire, Réflexions sur le plomb, le vernis de plomb, etc. in-8°. Léipsick, 1797.

sur leur étamage (1). Le livre utile de G. G. Plouc-quet sur l'éducation, les devoirs, le salaire, les rapports et la conduite du médecin, est un des ouvrages les plus essentiels de médecine publique (2).

CHAPITRE DIXIÈME.

Etat de la médecine en 1798.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

A. Bonn donna une nouvelle édition des tables de Barthélemy Eustache, qui sont toujours utiles à cause de leur exactitude et de leur prix peu élevé; il désigna les objets par des lettres, mais ne parvint du reste pas à surpasser les explications d'Albinus. Le baron A. Boyer est l'auteur d'un manuel d'anatomie fort utile pour les élèves, mais où l'on chercherait inutilement quelque idée nouvelle (3). Parmi les ouvrages myologiques qui parurent cette année, celui d'Hyacinthe Gavard, composé d'après les leçons de Desault, mérite la préférence (4). Thomas Lauth

(1) *Chemische* etc., c'est-à-dire, Mémoires chimiques et pharmaceutiques, en partie relatifs à la police médicale : trad. de l'italien. in-8°. Léipsick, 1797.

(2) *Der Arzt* etc., c'est-à-dire, Le médecin, ou éducation, études et devoirs du médecin. in-8°. Tubingue, 1797.

(3) Traité complet d'anatomie, ou description de toutes les parties du corps humain. in-8°. Paris, an V. VI.

(4) Traité de myologie, suivant la méthode de Desault. in-8°. Paris, an VI.

suivit presque toujours Albinus dans ses descriptions (1). Chaussier ne donna qu'une simple classification des muscles (2). Nous devons à Charles Bell une fort bonne instruction sur l'art de disséquer. Ce livre est aussi rempli d'intéressantes remarques physiologiques (3).

De tous les mémoires isolés d'anatomie, le principal est celui de Reil sur la tache jaune, le pli et le point transparent de la rétine. L'auteur eut aussi le mérite de donner la première figure de ces parties (4). Charles-Asm. Rudolphi fit quelques objections contre l'atmosphère sensible des nerfs admise par Humboldt et par Reil, sans pouvoir parvenir à réfuter complètement cette opinion (5). Le même anatomiste étudia la structure des dents au moyen de l'acide nitrique, et fit voir que ces petits os se développent par plusieurs points d'ossification (6). Chr. Frédéric Doerner publia sur la réunion des plaies faites aux cartilages, des recherches qui prouvent que le péricondre seul concourt à la formation du cartilage (7).

Ténon écrivit un bon mémoire sur la manière d'étudier l'anatomie en comparant la forme des parties aux différentes époques de la vie, et donna, d'après ces principes, une description fort instructive des dents et des mâchoires (8).

(1) Elémens de myologie et de syndesmologie. in-8°. Bâle, 1798.

(2) Tableau synoptique des muscles de l'homme. in-8°. Paris, an VI.

(3) *A system* etc., c'est-à-dire, Système de dissection, exposant l'anatomie du corps humain, ainsi que la manière d'en étudier les parties, et les variétés qu'elles présentent dans les maladies. in-fol. Edimbourg, 1798—1800.

(4) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. II. p. 468. tab. V. fig. 7. 8.

(5) *Ib.* T. III. p. 189.

(6) *Ib.* p. 401.

(7) *Diss. de gravioribus quibusdam cartilaginum mutationibus.* in-8°. *Tubing.* 1798.

(8) Mémoires de l'Institut national des sciences, tom. I. p. 558.

J. Abernéthy, pour expliquer l'usage des trous de Thébésius dans le cœur, admit qu'ils doivent nécessairement augmenter de nombre lorsque la circulation pulmonaire vient à être dérangée, pour empêcher que le ventricule droit ne se gorge de sang, ce qui donnerait lieu à des maladies. Il observa aussi le trou ovale ouvert dans les violentes affections des poumons (1).

Samuel-Thomas Soemmering donna des figures excellentes de l'œil et de ses parties (2).

Parmi différens manuels qui embrassent tout l'ensemble de la physiologie, la première place appartient à la nouvelle édition de celui de Blumenbach, à cause de la clarté, de l'ordre et de la précision qui y règnent. Si un homme aussi profondément instruit que l'auteur ne se laisse point à chaque instant entraîner par les nouvelles doctrines, mais demeure fidèle à quelques-unes de ses idées et de ses opinions, on ne saurait lui faire un reproche de cette conduite (3). Le manuel de R. Saumarez renferme quelques applications heureuses de la chimie à la théorie des phénomènes de la vie; mais il est du reste incomplet (4). La physiologie philosophique de Charles-Chr. Erh. Schmid (5) est, à proprement parler, une zoonomie, ou une théorie de la nature animale, basée sur les principes de la philosophie critique. Les avantages de cet ouvrage consistent dans l'exposition soignée des règles d'après lesquelles il faut procéder à l'étude de la zoonomie. Schmid établit sur l'ob-

(1) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques pour l'année 1797. P. I. in-4°. Londres, 1798.

(2) *Darstellung* etc., c'est-à-dire, Figures des organes des sens de l'homme, cah. I. in-fol. Francfort-sur-le-Mein, 1798.

(3) *Institutiones physiologicæ.* in-8°. *Gott.* 1798.

(4) *A new* etc., c'est-à-dire, Nouveau système de physiologie. in-8°. Londres, 1798.

(5) *Physiologie, philosophisch* etc., c'est-à-dire, La physiologie traitée philosophiquement. in-8°. Iéna, 1798. 1799.

servation et l'expérience les règles particulières dont on doit ensuite déduire les idées et les lois générales. Il recommande de bien se conformer aux préceptes de Newton, lorsqu'il s'agit d'admettre les forces des corps organisés, et insiste sur la nécessité de chercher des principes, des mélanges et des formes déterminés et susceptibles d'être représentés par l'expérience, afin de leur accorder les forces dont on a fait la découverte. Un simple nom qui désigne la raison inconnue d'un phénomène, ne doit point être substitué à un principe réel d'explication. Il faut s'abstenir de toutes les hypothèses métaphysiques et non fondées sur l'expérience; il faut surtout éviter les explications incomplètes. C'est pourquoi l'auteur cherche à prouver, contre les partisans du stricte solidisme, que les humeurs jouent un grand rôle dans la théorie des phénomènes de la santé et de la maladie, et que la doctrine de Brown est tout-à-fait insuffisante. A l'égard des explications chimiques en physiologie, il détermine *à priori* l'idée d'une zoonomie purement chimique, dans laquelle il ne veut point qu'on établisse une différence originelle entre la matière vivante et inerte, ni qu'on admette, soit un noyau primitif de la cristallisation animale, soit un principe étranger à la matière, qui agisse sur elle, et auquel elle soit subordonnée. Il prouve de la manière la plus lumineuse que la texture celluleuse est le premier degré d'organisation, et que les cellules donnent ensuite naissance aux fibres. L'anatomie comparée vient à l'appui de ce principe, et l'auteur aurait pu lui donner encore plus de certitude en profitant des résultats de l'anatomie des végétaux. La manière dont il développe l'idée d'organisation est très-belle, mais ne me satisfait pas entièrement. Il me paraît qu'ici, comme dans son exposé de la différence qui existe entre le mécanisme et l'organisme,

il n'a pas eu assez égard à la persistance de l'intégrité du mélange chez les corps organisés, quelque grande que soit la tendance de ce mélange à la dissolution.

L'auteur d'un faible essai sur la zoonomie (1) s'attache à ceux qui croient que la force vitale a pour cause la forme déterminée de la matière animale, et il prend en considération une qualité occulte, c'est-à-dire, des lois particulières de formation qui constituent la différence des corps organisés et inorganiques. Cet ouvrage pourrait aspirer à un accueil plus favorable, si l'auteur eût uni des connaissances moins superficielles à plus de circonspection et de modestie; mais son idée de la structure et de l'action de la fibre organique sur laquelle roule toutefois une grande partie de ses raisonnemens, est fort obscure, et sa division des corps organisés n'est rien moins que propre à satisfaire.

Ed. Péarson expliqua les phénomènes de la vie d'une manière tout-à-fait conforme aux dogmes de la secte chémiatrique du dix-septième siècle, car il fit jouer un rôle important dans le corps à l'acide et à l'alcali qui y sont portés, l'un par l'air, l'autre par les alimens. L'acide a une force éthérée, l'alcali une force phlogistique, et ces deux forces agissent aussi dans le galvanisme (2).

A. F. Fourcroy continua de s'exprimer de la manière la plus vive contre tous ces abus des applications de la chimie à la médecine. Après avoir rendu justice aux progrès que la chimie animale a faits dans les mains des modernes, il s'élève contre les insensés novateurs qui commencent par détruire avant d'avoir

(1) *Grundlage* etc., c'est-à-dire, Fondemens d'une zoonomie future. in-8°. Iéna, 1798.

(2) *Physiology, or an attempt to explain the functions and laws of the nervous system etc. in-8°. London*, 1798.

des matériaux pour élever de nouveaux édifices. Le passage suivant mérite d'être conservé dans l'histoire des sciences (1). « Je crains autant, je l'avoue, les « imprudens novateurs que les fatigans louangeurs « des choses usées par le temps. Si ceux-ci ralentis- « sent le mouvement de la raison, ceux-là peuvent « la précipiter dans des exagérations non moins dan- « gereuses. Je m'oppose avec la même force à la « folie novatrice des uns, qu'à l'immobile lenteur « des autres. Je repousse également la prétendue suf- « fisance de la doctrine brownienne pour toute « théorie de l'art de guérir, et l'indiscrète explication « du mécanisme entier de la vie animale par une « puissance chimique. En un mot, je désire une ré- « volution sans doute dans la théorie de la médecine : « je l'appelle par mes vœux ; je l'annonce depuis « quinze ans dans mes leçons ; je la proclame, en « quelque sorte, dans tous mes ouvrages ; j'en aiderai « de tous mes pouvoirs, de toutes mes facultés, la « naissance ; mais je veux une révolution sage, « lente, réfléchie : je ne brûle point les livres des « anciens avec Paracelse..... je ne sacrifie point les « connaissances acquises à un vain appareil de quel- « ques applications nouvelles, à une doctrine bâtie « encore sur le sable. » Quel est le médecin impartial qui ne partagera pas la manière de voir de Fourcroy ?

Cependant les médecins et les chimistes français continuèrent leurs recherches sur la chimie animale. Berthollet, en distillant diverses substances animales et végétales avec de la chaux, trouva un nouvel acide auquel il donna le nom de *zoonique* ou animal. Il reconnut que cet acide ne forme pas de sels cristallisables avec les terres et les alcalis, qu'il paraît avoir plus d'affinité pour les oxides mercuriels que l'acide

(1) Annales de chimie, tom. XXVIII. p. 232. 233.

acétique, et pour les oxides de plomb que l'acide nitrique (1). Chaptal fit d'excellentes recherches sur les deux membranes dont l'épiderme se compose, et montra que les réactifs chimiques agissent d'une manière différente sur elles deux (2). Bern. Raimond Fabré développa davantage la théorie de la respiration de Lavoisier, mais avança plusieurs hypothèses arbitraires sur les changemens que l'oxigène subit dans le sang (3). Tib. Cavallo fit connaître des idées plus importantes au sujet de la chaleur animale, qu'il prétendit être due au dégagement du calorique de l'air vital dans toutes les parties du corps, ainsi qu'à l'égard de la séparation du carbone et de l'hydrogène dans les poumons (4). La théorie qu'Alphonse Leroy donna de la nutrition, est fort hypothétique. Ce médecin prétend que le sang attire l'oxigène de l'air, que les nerfs s'emparent de la matière de la chaleur, ou du feu élémentaire, et que ces deux substances opèrent la nutrition (5).

En France, Humboldt surtout recommanda de poursuivre les expériences galvaniques, qu'une société entière de naturalistes, établie à Paris, s'occupa de répéter (6), et Cortambert crut en pouvoir tirer le résultat qu'il existe un fluide nerveux, lequel diffère de l'électricité, et ne provient pas du sang, mais est fourni au corps par l'atmosphère (7). En Alle-

(1) Journal de physique, T. III. p. 385.

(2) *Scherer, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. I. p. 566.

(3) Dissertation sur la respiration, présentée aux écoles de médecine de Caën. Paris, an VI.

(4) *An Essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur les propriétés médicales des gaz factices. in-8°. Londres, 1798.

(5) De la nutrition et de son influence sur la forme et la fécondité des animaux sauvages et domestiques. Paris, an VI.

(6) Hallé, dans le Journal de physique, tom. IV. p. 392.

(7) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V, p. 176. Paris, an VI.

magne, au contraire, Jean-Guillaume Ritter (1), expérimentateur fort heureux et rempli de talens, enseignait qu'on ne peut actuellement rien décider quant à l'identité ou à la différence de l'électricité et du galvanisme, mais qu'il faut se borner à rechercher les conditions sous lesquelles les agens galvaniques sont utiles. Il admit avec Volta, pour première condition, le contact mutuel de conducteurs différens, et fit voir qu'outre les alcalis, le savon, le sucre, la gomme et toutes les humeurs animales servent d'excitateurs. Il pensa que dans l'œil il existe une température continuelle de lumière que le galvanisme peut augmenter ou diminuer. Il trouva un rapport singulier entre l'état positif de la lumière dans l'œil et la saveur alcaline sur la langue, comme entre l'état négatif de la lumière dans l'œil et l'apparition d'un goût acide. Le galvanisme agit aussi sur le nez sans qu'il fût possible de distinguer si l'affection produite par lui n'avait rapport qu'au tact, ou si elle avait en même temps trait à l'olfaction. Comme on trouve partout dans le corps animal vivant des substances hétérogènes, telles que des fibres musculaires et des fluides nerveux de différentes espèces et diversement combinés, chaque partie du corps doit, suivant Ritter, être considérée comme un système de chaînes galvaniques, et on peut tirer de ces idées les conclusions les plus importantes pour la médecine théorique et pratique. En effet, aucune hypothèse n'a été plus féconde en résultats et en applications, que celle-là. Aujourd'hui surtout, où les expériences avec la batterie de Volta ont pris une si grande extension, l'idée de Ritter devient de plus en plus vraisemblable.

(1) *Beweis* etc., c'est-à-dire, Preuve qu'un galvanisme continuel accompagne l'acte de la vie dans le règne animal. in-8°. Weimar, 1798.

La connaissance plus exacte qu'on avait des effets du galvanisme, dirigea de nouveau l'attention sur le magnétisme animal, comme sur un phénomène affine. Un médecin distingué, Jean-Nath. Pezold, fit sans préjugés des expériences (1) qui étaient au moins dignes d'être prises en considération, et ne méritaient pas l'indigne critique de Wolf Davidson (2). Ebérh. Gmélin pensa aussi que le magnétisme animal est subordonné au galvanisme, et prétendit que le galvanisme agit en diminuant ou dérivant le principe de l'irritabilité, le magnétisme animal, au contraire, en l'augmentant (3). Frédéric-Louis Kreysig parcourut avec l'œil de la critique toutes ces diverses hypothèses et théories modernes, et s'exprima avec une rare circonspection au sujet des opinions dominantes (4).

La mécanique des mouvemens volontaires, ouvrage excellent d'un respectable médecin français, P. J. Barthez (5), est un travail unique dans son genre, qui explique, d'après les lois de la statique, et d'une manière très-satisfaisante, le mécanisme de la station, de la marche, du saut, de la course, du vol et du nager de l'homme et des animaux, mais qui, à la vérité, ne peut être bien conçu que par celui qui est versé dans les mathématiques. L'aperçu superficiel de l'auteur sur le principe vital, prouve cependant combien peu ce médecin était iatromathématicien, et je suis certain que, dans plusieurs siècles, on reconnaîtra encore le grand mérite qu'il eut en donnant des explications aussi justes et aussi précises.

(1) *Reil*, *Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. II. p. 1—18.

(2) *Schreiben* etc., c'est-à-dire, Lettre à M. Biester sur les expériences de M. Pézold. in-8°. Berlin, 1798.

(3) *Mauchart*, *Repertorium* etc., c'est-à-dire, Répertoire pour la psycologie empirique, T. IV. p. 335.

(4) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelle exposition des principes physiologiques et pathologiques. in-8°. Léipsick, 1798.

(5) Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux. in-4°. Carcassonne, 1798.

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Nous ne saurions disconvenir que la pathogénie d'André Roeschlaub (1) ne soit un des plus célèbres ouvrages des dix dernières années du dix-huitième siècle, et elle mérite la renommée dont elle jouit, si on considère le grand nombre d'idées nouvelles que l'auteur y a rassemblées, la sagacité avec laquelle il les expose, et le talent de la dialectique avec lequel il les développe et les soutient. Roeschlaub adopte en grande partie la doctrine de Brown; mais on ne peut cependant point lui donner le nom de browniste, parce qu'il considère la théorie de l'excitement sous un tout autre point de vue, et qu'à plus d'un égard il s'éloigne du fondateur de cette école. Son ouvrage doit être, à proprement parler, regardé comme une introduction philosophique à la pathologie générale. Ses côtés faibles sont une subtilité extraordinaire dans les explications, une grande tendance aux discussions polémiques, et la fausse idée que la philosophie scolastique, encore jusqu'à un certain point dominante aujourd'hui, exerce un empire presque illimité sur la médecine.

Roeschlaub attaque d'abord mon explication téléologique de l'état de santé ou de maladie, sans sentir que le langage ordinaire doit l'emporter sur toutes les règles de la philosophie. Il blâme aussi ma définition de la maladie, qui est celle des plus anciens médecins, et suivant laquelle la maladie est un état inté-

(1) *Untersuchungen* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la pathogénie, ou introduction à la théorie médicale. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1798—1800.

rieur du corps par lequel les fonctions sont dérangées; mais il lui en substitue une autre qui dit la même chose en des termes différens : la maladie est une condition qui réside dans la nature de l'organisme, et de laquelle dépendent tous les dérangemens des fonctions organiques. En comparant sans préjugés ces deux définitions, on trouvera qu'elles rendent la même idée, mais que celle de Roeschlaub est seulement plus obscure, et exprimée avec moins de précision.

Roeschlaub place le siége des maladies dans les solides, qu'il appelle, sans raison suffisante, *parties fixes*, parce que les fluides, à cause de la facilité avec laquelle leurs particules se dérangent, ne sont susceptibles que de mouvemens passifs. On découvre de suite le néant de cet argument, lorsqu'on réfléchit aux mouvemens extrêmement actifs des fluides élastiques.

Mais les preuves les plus faibles de Roeschlaub sont celles qu'il allègue pour démontrer que la vie ne dépend pas toujours de l'organisation, car elles roulent uniquement sur ce qu'après la mort on ne trouve pas constamment une lésion sensible de l'organisation. Pour conclure de là que jamais le dérangement de l'organisme ne précède la mort, il faut une logique toute particulière dont personne ne sera jaloux. L'auteur prétend que l'organisation est bien une condition de la vie, mais seulement une condition extérieure, et que l'intérieure est le principe vital lui-même. On voit de suite pourquoi il établit cette distinction; c'est qu'il veut par-là défendre la différence établie par Brown entre les maladies internes et externes, locales et générales. Mais puisqu'il aspire tant au titre de philosophe, que ne commence-t-il donc par prouver que l'organisation est réellement quelque chose d'extérieur, ou qu'elle est sus-

ceptible de frapper les sens? Or, nous ne la voyons jamais, soit que nous employions les meilleurs microscopes, soit que nous ayons recours aux opérations chimiques les plus délicates; mais il fallait nécessairement sauver la distinction inconvenante que Brown établit entre les maladies dont l'irritabilité seule est le siége, et celles qui résident dans l'organisme.

L'argument de Roeschlaub pour prouver que les maladies de la fibre simple ne méritent pas le nom de maladies, est un sophisme. Elles ne doivent pas prendre ce titre « parce qu'elles ne donnent point « l'idée d'une seule raison intérieure du dérange-« ment des fonctions vitales. » Par conséquent, l'augmentation de la compacité du cerveau et des nerfs, suite de la roideur que la vieillesse amène, n'est point la raison suffisante du trouble des fonctions vitales!

C'est jouer sur les mots que de dire, comme le fait Roeschlaub, que le mot irritabilité ne peut être subordonné ni à l'idée de force, ni à celle de pouvoir; et qu'il indique seulement la faculté qu'ont les fibres organiques d'éprouver des changemens de la part des impressions extérieures; car cette faculté n'est-elle pas la même chose que la force? Entend-on, par ce dernier mot, autre chose que la δύναμις d'Aristote, ou la propriété d'être modifié par les corps extérieurs?

C'est un vrai sophisme que Roeschlaub emploie, quand, pour soutenir, contre Hufeland, l'identité de l'irritabilité et de la sensibilité, il admet que, lorsque le sentiment cesse, l'irritabilité continuant toutefois d'agir, cette dernière force éprouve aussi une véritable diminution. Pour démontrer que le tissu cellulaire prend part à l'irritabilité générale, il prétend que les parties qui en sont formées, comme les os et

les cartilages, se contractent par l'impression de quelques violens irritans, et que par conséquent le tissu cellulaire n'a rien de particulier. Ce n'est pas sans raison que Roeschlaub glisse rapidement sur cette contraction du tissu cellulaire, parce qu'il eût été facile de lui prouver qu'elle n'a pas lieu autrement que dans les corps inertes doués de l'élasticité. En effet, chez ces derniers l'élasticité est la seule cause pour laquelle les parties distendues cherchent à se rapprocher les unes des autres.

L'observation attentive de ce qui se passe dans le règne végétal me confirme, il est vrai, de plus en plus, que la structure cellulaire est l'origine et la base de l'organisation, et que là où elle cesse, comme chez les hépatiques et les lichens, la transition au règne inorganique est évidente. Mais tant qu'elle ne fait point place à la texture fibreuse, les forces vivantes de l'organisme ne se manifestent point non plus. La force de motilité intérieure agit, chez les plantes, au moyen des fibres spirales, et chez les animaux, au moyen des fibres musculaires.

Roeschlaub, se prononçant contre l'adoption de l'irritabilité spécifique et de la vie particulière de chaque partie isolément, regarde l'irritabilité de Brown comme l'unité première, et comme la cause générale des phénomènes de la vie. Elle satisfait aux conditions que la philosophie critique exige d'une théorie matérielle. Cela peut être; mais ce qu'exige cette philosophie, qui compte encore aujourd'hui un si grand nombre de prosélytes, forme-t-il donc loi dans l'histoire naturelle du corps humain? Ne doit-on pas attacher la moindre importance à la nature et à l'observation? Elles n'en sont dénuées qu'aux yeux de ce iatrosophe qui, en expliquant la force vitale, ne croit pas devoir faire attention à ses effets, et blâme Hebenstreit d'avoir suivi cette marche.

Roeschlaub ne peut renverser que par des sophismes le principe qu'une irritation est détruite par une autre plus forte. C'est une vérité que la nature nous enseigne, et contre laquelle la théorie s'arme inutilement.

Dans la seconde partie, Roeschlaub discute l'idée brownienne des rapports sthénique et asthénique de l'irritabilité, et fait connaître les transitions de l'un à l'autre de ces états, et leurs complications. Par ces développemens, il a rendu à la théorie de l'excitement des services beaucoup plus grands que tous les autres partisans de Brown. Dans son étiologie, les choses les plus communes sont seulement décorées de la terminologie brownienne; mais il professe si peu la véritable doctrine écossaise, qu'il prétend que la chaleur augmente, et que le froid diminue l'excitement. Il se forme aussi une idée tout-à-fait arbitraire de l'âcreté des humeurs, en pensant qu'elle ne peut jamais irriter, parce qu'elle n'agit que d'une manière chimique ou mécanique sur la composition et le mélange des parties. Il paraît accorder beaucoup de poids à cette argumentation; car depuis il l'a répétée d'une manière étonnamment prolixe (1). Cependant, parviendra-t-il à se convaincre lui-même que la bile n'est point âcre, ou que, si elle l'est, elle n'irrite pas? On ne voit point à quoi doit aboutir tout ce tissu de sophismes.

Le jugement de F. G. J. Schelling (2), sur la théorie de l'excitement, contraste d'une manière singulière avec les idées de Roeschlaub. « Comme, d'après la « physique transcendentale, il n'y a qu'un seul prin- « cipe positif de la vie, tandis que les nerfs ou « conditions intérieures sont diversifiés à l'infini,

(1) *Roeschlaub*, *Magazin der* etc., c'est-à-dire, Magasin de médecine, T. V. p. 113.

(2) *Von der* etc., c'est-à-dire, De l'âme du monde, hypothèse de la physique transcendentale, pour expliquer l'organisme général, p. 198.

« Brown se trompe en accordant la dignité de causes « positives aux agens excitans, et son excitabilité est « purement passive. » Par conséquent, Schelling pense que « le médecin écossais s'est arrêté au plus « bas échelon de la vie, et cette confusion des agens « excitans avec les causes positives de la vie, explique « tout naturellement la *crasse* de l'idée que Brown « s'est formée de la vie, et le *crapuleux* de son système « entier. » Sans compter que notre adepte de la philosophie transcendentale oublie d'une manière étrange les convenances de la société, l'irritabilité de Brown n'est pas plus passive qu'aucune autre force quelconque dans la nature, et on n'entrevoit pas la nécessité d'admettre un principe supérieur à la nature, positif par lui-même, et que les conditions négatives peuvent seules exciter. On entrevoit encore moins comment, d'après l'opinion de Schelling, les maladies doivent avoir immédiatement leur source dans les conditions négatives de la vie. Il me semble que cette assertion est la plus forte preuve du peu d'avantage que la médecine peut espérer de la philosophie transcendentale (1).

Un jeune et téméraire sophiste, C. A. Wilmanns (2), qui s'érigea en réformateur de la méthode médicale, s'efforça d'embrouiller autant que possible le point de vue sous lequel la doctrine de Brown et le matérialisme chimique peuvent être jugés et comparés, en remarquant que, dans le système écos-

(1) Je ferai remarquer, en passant, que Schelling est l'inventeur du mot *anorgique* pour *inorganique*, et que plusieurs écrivains modernes l'ont adopté après lui ; ce qui n'est pas une preuve brillante de leurs connaissances grammaticales, car anorgique dérive d'ὀργὴ, et veut dire, *doux*, *sans colère*. Mais cette bévue a un sens très-prononcé, car la physiologie anorganique est infiniment plus *orgique*, que douce, tolérante et *anorgique*.

(2) *Reil*, *Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. III. p. 288. — *Spannagel*, *Diss. systemata Reilii et Brunonis sibi opposita*. in-8°. *Halæ*, 1798.

sais, l'irritabilité est superflue, tandis que les agens excitans constituent la chose principale, et que par conséquent cette doctrine doit être mise au nombre des théories humorales. Il joignit à cette fausseté une autre non moins hardie, savoir, que Reil est le seul solidiste, parce qu'il cherche l'essence de la maladie dans l'organe affecté. Il faut beaucoup de patience et d'indulgence pour attribuer ces assertions à l'ignorance totale de notre jeune audacieux.

Philippe Hoffmann (1) se figura aussi devoir augmenter le nombre des réformateurs modernes. Il crut être appelé à porter plus d'unité systématique dans la pathologie; mais il n'employa que des explications arbitraires et des hypothèses afin d'arriver à ce but. La maladie est pour lui une réaction pathologique provoquée par un irritant; la fièvre, une réaction pathologique produite par l'excitement du nerf intercostal, et réfléchie sur le système sanguin; l'inflammation, une augmentation de la coagulabilité de la lymphe, etc.

Outre les mémoires assez insignifians et les observations incomplètes que Roeschlaub a insérées sur les fièvres et la diarrhée dans le recueil de Weikard (2), et les efforts encore bien moins importans que fit un anonyme pour établir une sorte de syncrétisme qui conciliât les principes des différentes écoles (3), la littérature de la doctrine de Brown, pendant le cours de cette année, compte encore la nouvelle édition que C. H. Pfaff donna de sa traduction allemande des élémens du médecin écossais, avec une préface et

(1) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Plan d'un système de nosologie et de thérapeutique. in-8°. Elberfeld, 1798.

(2) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil d'observations de médecine pratique. in-8°. Ulm, 1798.

(3) *Praeliminarien* etc., c'est-à-dire, Préliminaires de la paix en médecine, ou conciliation de Brown et de ses adversaires. in-8°. Leipsick, 1798.

une foule de remarques sur le brownisme. Pfaff répéta, entre autres, les idées de Roeschlaub sur la différence des impressions pénétrantes et des agens irritans, en faisant voir que cette différence repose sur le plus ou le moins des changemens de l'organisation. Il fit aussi plusieurs objections contre l'opinion que l'irritabilité est indépendante de l'organisation. Mais c'est à tort qu'il s'attache à Schelling, lorsqu'il regarde l'irritabilité de Brown comme une force passive; il croit qu'on ne saurait découvrir la moindre trace d'une bonne induction dans le système écossais. Il n'a pas moins tort en prétendant que la seule utilité du brownisme a été de diminuer l'abus qu'on faisait de la méthode évacuante.

Les observations d'Adalbert-Frédéric Marcus pour servir à confirmer la doctrine de Brown, contribuent si peu à l'examen critique de ce système, qu'elles tendent au contraire à démontrer qu'il suffit pour tout expliquer (1). L'auteur ne remarqua jamais, dans les temps froids, que des maladies accompagnées de diminution de l'excitement: il conseille, dans les cas douteux, de traiter toujours la pleurésie par les irritans; il érige en principe général que les saignées peu abondantes et réitérées sont préférables aux copieuses, ce qui nous reporte aux siècles de barbarie, où les arabistes espéraient surmonter toutes les inflammations, même les plus intenses, *paullatim minuendo*. Il abuse étrangement de l'opium, regarde la dyssenterie comme étant constamment la suite de la faiblesse, ne veut pas que l'épidémie stationnaire ait d'influence sur la manifestation générale des maladies asthéniques, ne défend pas fort bien l'abus qu'il fit de la méthode sthénique dans une apoplexie, et

(1) *Prüfung* etc., c'est-à-dire, Le système de médecine de Brown, éprouvé au lit du malade. in-8°. Weimar, 1797—1799.

ne montre nulle part assez de fidélité et d'impartialité dans ses récits.

J. N. Thomann prouva, par une dissertation académique sur la manie, qu'il était du nombre des partisans circonspects du système de Brown, quoiqu'il n'ait pas été en état d'éclairer la pathologie de cette maladie par la terminologie brownienne (1). Mais le passage de Fourcroy, que j'ai cité précédemment, le rapport de Désessarz et de Gilbert sur le plan de Weikard, que Bertin avait traduit en français (2), et enfin l'ouvrage de G. Wardenburg sur l'accueil que le brownisme reçut en France (3), prouvent combien peu les nouvelles doctrines y furent applaudies, malgré les efforts de quelques Allemands qui cherchèrent à les y introduire.

La littérature médicale française acquit, d'un autre côté, un ouvrage de Philippe Pinel (4), où l'on trouve exposés, sur l'union de la philosophie à la médecine, des principes directement opposés aux idées des partisans du transcendentalisme en Allemagne. Pinel ne veut admettre pour base du raisonnement en médecine, que le pur empirisme fondé sur l'analogie et l'induction; et il se déclare d'une manière positive contre toutes les spéculations, qu'on doit bannir d'une science d'observation, telle que l'art de guérir. Fidèle à la nature et à l'expérience, comme Hippocrate qu'il prend constamment pour modèle, et formé par l'étude approfondie des meilleurs ouvrages de médecine publiés dans tous les temps, Pinel a pris place parmi les médecins les plus habiles et les plus savans de nos jours, et son livre est

(1) *De maniâ et amentiâ commentatio.* in-8°. *Wirceb.* 1798.
(2) Recueil périodique de la Société de médecine, N. XX. an. VI.
(3) *Wardenburg*, *Briefe* etc., c'est-à-dire, Lettres d'un médecin, écrites à Paris et aux armées françaises. in-8°. Gottingue, 1798. 1799.
(4) Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine. in-8°. Paris, an VI.

un véritable chef-d'œuvre, tant à cause du plan excellent qu'il y adopte, qu'à raison de la profondeur et de l'impartialité de ses jugemens. La nature, l'expérience et la raison le décidèrent pour le solidisme, qu'il défend par de nouveaux argumens d'une haute importance, et sur lequel il établit sa division des fièvres. Cette division s'écarte de celles qu'on avait adoptées jusqu'alors, parce que Pinel place le siége de la fièvre inflammatoire dans les vaisseaux eux-mêmes, celui de la fièvre gastrique dans les tuniques de l'estomac et du duodénum, celui de la fièvre muqueuse dans les follicules muqueux des intestins, celui de la fièvre putride dans la faiblesse de la fibre musculaire, celui de la peste dans les systèmes glandulaire et nerveux simultanément, et donne à chacune de ces maladies un nom tiré du siége même qu'elles affectent.

Le manuel de pathologie unie à la thérapeutique, que Guillaume-Godefroi Ploucquet mit au jour, est écrit avec profondeur, impartialité et jugement; mais on ne peut pas, à beaucoup près, espérer de la combinaison de ces deux sciences tous les avantages que l'auteur s'en promet (1).

Georges Fordyce émit des idées tout-à-fait particulières sur la fièvre (2). Le plus sûr moyen pour la reconnaître est l'*obstruction* du pouls, qu'on doit bien distinguer de sa dureté. Il n'y a point, à proprement parler, de jours critiques; cependant toute fièvre se juge à des époques déterminées. Dans les fièvres régulières continues il ne faut donner seuls ni l'opium, ni le vin; mais on doit les mêler avec des substances farinacées. Adam Seybert constata

(1) *Pathologie mit* etc., c'est-à-dire, La pathologie réunie à la thérapeutique générale. in-8°. Tubingue, 1798.

(2) *A third dissertation of fever. Part. I. containing the history and method of treatment of a regular continued fever.* in-8°. *London*, 1798.

par des expériences et des observations, l'intégrité du mélange du sang dans le corps animal doué de la vie (1).

L'idée conçue par Mitchill, que le gaz oxide d'azote est le principe contagieux d'un grand nombre de fièvres de mauvais caractère, notamment de la fièvre jaune, de la dyssenterie et de la fièvre des camps, fut modifiée par lui-même. Il donna le nom de *septon* à cette combinaison particulière de l'azote avec l'oxigène, et chercha à la détruire au moyen des alcalis. Winthorp Saltonstall avait consacré un mémoire particulier à l'examen des propriétés de cette substance (2), et Guillaume Bay, indépendamment des maladies qui viennent d'être nommées, en avait encore attribué un grand nombre d'autres au septon (3). A. C. Lent rapporta aussi d'excellentes observations à l'appui de la théorie de Mitchill (4). Jean Browne expliqua de la même manière le développement de la fièvre jaune (5). Mais Guillaume Currie soutint que les substances végétales en putréfaction ne donnent pas naissance au septon, et que ce gaz ne contribue point à provoquer les fièvres intermittentes (6). Benjamin Rush, dans ses nouvelles observations sur la fièvre jaune qui reparut pour la seconde fois à Philadelphie en 1797, s'attacha moins à discuter la théorie de cette affec-

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la putridité du sang dans les corps vivans : trad. de l'anglais. in-8°. Berlin, 1798.

(2) Annales de chimie, T. XXII. p. 96—99.

(3) *Scherer*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. I. p. 325. 567.

(4) *An inaugural* etc., c'est-à-dire, Dissertation inaugurale sur la manière dont les vapeurs pestilentielles acquièrent la qualité acide, et sur celle de les neutraliser et de les détruire par les alcalis. in-8°. New-York, 1798.

(5) *Treatise* etc., c'est-à-dire, Sur la fièvre jaune, son origine, son traitement, et les moyens de la prévenir. in-8°. New-York, 1798.

(6) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur la cause et le traitement de la fièvre bilieuse rémittente. in-8°. Philadelphie, 1798.

tion qu'à donner une description fidèle et précieuse de sa marche et de ses différentes formes : il continua encore de trouver le mercure fort utile contre elle (1).

Le grand observateur Robert Jackson, le plus savant de tous les médecins anglais modernes, publia cette année les résultats des nouvelles observations qu'il avait faites aux Antilles sur les fièvres épidémiques, contagieuses et endémiques (2). Il attribue les fièvres à deux grandes causes principales, les miasmes animaux et les exhalaisons des marécages ou les substances végéto-animales, qui donnent naissance les uns aux fièvres endémiques non contagieuses, et les autres aux fièvres contagieuses. Jackson a parfaitement bien développé ce principe, dont il a démontré l'exactitude jusqu'à l'évidence : il partage les symptômes de la fièvre contagieuse en trois classes différentes, suivant que les opérations vitales sont affaiblies ou exaltées, ou qu'il survient des dérangemens dans les organes isolément. Il réunit en particulier dans cette dernière classe la dyssenterie, la pleurésie et la péripneumonie. La fièvre endémique revêt quatre formes. Dans la première, l'excitement est d'abord général, et vers la fin il y a lésion locale des fonctions : dans la seconde, l'action des vaisseaux et de la force musculaire est vicieuse et affaiblie. Jackson donne à la troisième le nom de scorbutique, et la quatrième renferme les fièvres qui ont un type bien prononcé. Il faut lire dans tout son ensemble le tableau de ces quatre formes, et alors on admire l'esprit observateur de Jackson, et l'habileté avec laquelle il sait profiter de sa grande expérience.

Louis-Christophe-Guillaume Cappel écrivit sur la

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Recherches et observations médicales sur la fièvre jaune bilieuse, rémittente et intermittente. in-8°. Philadelphie, 1798.

(2) *An outline of the history and cure of fever, endemic and contagious.* in-8°. *Edimb. and London*, 1798.

pneumonie nerveuse un livre intéressant et plus théorique, où il ne fit pas toujours preuve d'un jugement très-mûr; car autrement il n'aurait pas prétendu qu'il est tout-à-fait inutile de chercher à reconnaître une inflammation intérieure, quand elle est accompagnée de fièvre, parce qu'alors on doit diriger son attention sur la fièvre seule. Il ne se serait pas non plus borné uniquement à admettre les formes browniennes dans les maladies (1).

Joachim-Diétérich Brandis développa la théorie que j'avais donnée des sécrétions accidentelles, pour expliquer les phénomènes des métastases (2); mais il ne fit pas mention de moi, quoiqu'il se soit contenté seulement de changer les mots, et d'ajouter des hypothèses arbitraires, comme, par exemple, la différence de l'activité en nécessaire et volontaire, dont la première seule entraîne à sa suite, dans d'autres organes, une activité propre à la remplacer.

J. Joseph Doemling donna une nouvelle extension à son traité de l'état pathologique du foie, et allégua de nouveaux argumens en faveur du solidisme (3).

Nous devons à Alexandre Crichthon un ouvrage pathologique fort utile et rempli de sagacité sur l'aliénation mentale (4). L'auteur détermine d'abord les lois de l'irritabilité et de la sensibilité, soutient le dogme de l'immatérialité de la pensée, et fait plusieurs remarques bien fondées sur les changemens du moral. Il s'étend longuement sur les passions: cependant il paraît attacher à ce mot une acception beaucoup plus étendue qu'on ne le fait ordinaire-

(1) *De pneumoniâ typhode s. nervosâ, adnexis hujus morbi historiis.* in-8°. *Gott.* 1798.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les métastases. in-8°. Hanovre, 1798.

(3) *Ist der* etc., c'est-à-dire, Le foie est-il un organe purificateur? traité physiologique et pathologique. in-8°. Vienne, 1798.

(4) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur la nature et l'origine de l'aliénation mentale. in-8°. Londres, 1798.

ment, puisqu'il range parmi les passions l'instinct et les dispositions morales. Le traité des passions de C. J. Tissot est beaucoup plus superficiel (1).

Conr. Gér. Outyd mit au jour une savante compilation sur la mort et sur ses causes (2).

L'étude de l'observation, qui est le plus sûr fondement de la pathologie, fit quelques progrès. L'ouvrage classique de Philippe Pinel renferme ce qui, depuis plusieurs années, a été dit de meilleur sur cette étude en général, de même que sur la lecture des anciens. On reconnaît la plume d'un homme aussi savant qu'expérimenté, non-seulement dans le tableau historique du sort qu'a éprouvé l'art d'observer, mais encore dans l'exposition des règles auxquelles on doit se conformer lorsqu'il s'agit d'observer soi-même. Des remarques intéressantes annexées à l'ouvrage, prouvent combien Pinel a été lui-même fidèle à ces règles, et combien sa pratique est étendue (3).

Victor Broussonet publia un manuel très-imparfait de séméiotique, où l'on ne doit pas moins blâmer l'attachement aveugle et exclusif aux principes d'Hippocrate, que la manière superficielle avec laquelle presque tous les objets sont traités (4).

Parmi les observations que les Français ont recueillies, je citerai principalement les recherches thermométriqnes de Goupil sur l'augmentation de la chaleur dans les inflammations extérieures. Elles prouvent que les phlegmasies sont réellement accompagnées d'une élévation de température (5). On doit

(1) De l'influence des passions de l'âme dans les maladies, et des moyens d'en corriger les mauvais effets. in-8°. Paris, 1798.

(2) *Diss. de morte et variâ moriendi ratione. in*-8°. *Leid.* 1798.

(3) Nosographie philosophique, T. II. p. 520.

(4) Tableau élémentaire de la séméiotique, ou de la connaissance des signes de la maladie. in-8°. Montpellier, 1788.

(5) Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, N. XXXII. an VI.

encore distinguer les remarques de Collomb (1), entre autres celle d'une cécité accompagnée de strabisme, et qui n'avait lieu que quand le malade tenait les deux yeux ouverts. Cette affection provenait de dartres répercutées, et Collomb l'attribue à l'irritabilité de la portion de la dure-mère qui tapisse la fosse orbitaire, laquelle irritation déterminait une contraction irrégulière des muscles de l'œil, de sorte que lorsque le malade ouvrait simultanément les deux yeux, les rayons lumineux ne tombaient pas sur la pupille, mais allaient frapper de côté sur l'iris. Il observa plusieurs fois des céphalalgies opiniâtres, suites de la carie des dents, sans que ces dernières eussent été douloureuses, et il rencontra une surdité produite par des concrétions pierreuses dans le conduit auditif.

Waton vit le tic douloureux de Fothergill se déclarer après la maladie vénérienne (2). Bourier fit d'excellentes remarques sur l'origine et la marche du délire dans les fièvres (3). Portal examina les rapports qui existent entre les vices de la voix et ceux de l'organisation intérieure (4). Pierre Lassus traita avec soin et érudition le prolapsus de la langue (5). Sabatier fit quelques remarques importantes sur le trisme des mâchoires qui succède ordinairement aux plaies, et qu'il traita souvent, mais sans succès, par de fortes doses d'opium (6). Hallé étudia l'atrophie idiopathique ou la phthisie nerveuse (7). Martin donna l'histoire d'une maladie très-singulière, qui

(1) OEuvres médico-chirurgicales. in-8°. Lyon, 1798.
(2) Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, N. XXI.
(3) *Ib.* N. XXIII.
(4) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V. p. 500.
(5) Mémoires de l'Institut national des sciences à Paris, vol. I. p. 1—20.
(6) *Ib.* p. 179—208.
(7) *Ib.* p. 536—542.

régna parmi les enfans dans l'hospice de la Charité de Lyon, se caractérisait par la prostration totale des forces, et par des bubons gangreneux, et causait presque toujours la mort (1). Carret et Martin publièrent quelques observations sur les anévrismes internes, dont ils parvinrent à guérir un par le repos absolu et un régime sévère, ce qui vint à l'appui de l'opinion de Lancisi et de Morgagni, qui avaient proposé de traiter cette affection par la méthode débilitante (2). Fine décrivit une rupture du cœur produite par une simple commotion (3). Pététin dépeignit la catalepsie, l'asthme convulsif et le tétanos comme symptômes de l'hystérie, et vanta l'electricité dans tous ces accidens (4). Parat et Martin étudièrent parfaitement bien les effets du froid sur le corps humain, et constatèrent qu'il agit comme stimulant (5). Martin décrivit une métastase extrêmement rare : le malade, à la suite d'une rétention de semence, exhalait par la peau, en même temps que la sueur, un fluide analogue au sperme quant à l'odeur, et dont l'expulsion était accompagnée de sensations voluptueuses (6). Pitt dirigea l'attention sur l'état inflammatoire qui complique l'hydropisie (7). Enfin, Pinel donna une excellente description de la manie périodique (8).

Quant aux observations des Hollandais et des Anglais, la première place appartient à l'ouvrage classique, publié cette année seulement, de Pierre Camper, sur la théorie et le traitement de la phthisie pul-

(1) Recueil des actes de la Société de santé de Lyon, p. 12. (in-8°. Lyon, an VI.
(2) *Ib.* p. 111.
(3) *Ib.* p. 200.
(4) *Ib.* p. 230.
(5) *Ib.* p. 273.
(6) *Ib.* p. 387.
(7) *Ib.* p. 406.
(8) Mémoires de la société médicale d'émulation pour l'an V. p. 520.

monaire (1). L'auteur indique avec une exactitude et une précision sans égale, les caractères distinctifs des différentes affections chroniques de la poitrine, et en rapporte le traitement à des règles générales. J. Ferriar accrut la célébrité dont il jouissait déjà comme médecin observateur, par de nouvelles et excellentes remarques sur le déchirement, l'inflammation et les autres maladies des vaisseaux lymphatiques (2), ainsi que sur l'angine membraneuse (3). Jean Haighton fit connaître une observation intéressante sur le tic douloureux de Fothergill et l'utilité de l'incision du nerf sous-orbitaire (4). Guillaume Abington rapporta le cas effrayant d'un coup de pointe qui traversa d'outre en outre le cœur et les poumons, sans que la mort survînt instantanément, ni que le blessé éprouvât des accidens bien graves (5). Astley Cooper publia quelques cas d'obstruction du canal thorachique, dans lesquels les vaisseaux d'anastomose firent les fonctions de ce tronc commun, et accomplirent l'acte de l'absorption (6). L'observation de Robert Hall sur le pemphigus est insignifiante (7). Celles que Jean Haslam recueillit sur la manie à Bedlam, n'ont pas non plus beaucoup d'intérêt, si on en excepte quelques remarques au sujet de la séméiotique de la maladie (8). Mais le diagnostic des maladies de la peau s'enrichit de l'excellent ouvrage de Robert

(1) *P. Camperi diss. X. quibus ab illustribus academiis palma adjudicata est, vol. I. edit. Herbell. in-8°. Ling.* 1798.

(2) *Medical* etc., c'est-à-dire, Observations et réflexions médicales, vol. III, p. 93.

(3) *Ib.* p. 133.

(4) *Medical records and researches, selected from the papers of a private medical association, p.* 30. (*in-8°. London,* 1798.)

(5) *Ib.* p. 56.

(6) *Ib.* p. 100.

(7) *Duncan, Annals* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine, vol. III. p. 386.

(8) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur la manie, avec des remarques pratiques sur cette affection. in-8°. Londres, 1798.

Willan, où l'on doit estimer non moins l'exposition parfaite des symptômes de ces affections que l'érudition dont l'auteur fait preuve dans la partie historique de son traité (1).

En Allemagne, L. F. B. Lentin (2) publia le second volume de ses précieuses observations, et y rapporta une multitude de cas intéressans dont l'histoire est exposée avec impartialité et d'une manière très-instructive. Pendant treize années la dyssenterie ne régna point épidémiquement à Lunébourg, ce que Lentin attribue à l'acide sulfurique dégagé par trois grands fours à chaux. Il examine avec une grande exactitude les différens modes de développement et les diverses formes de l'hydropisie, et fait voir que cette maladie ne provient souvent que d'un obstacle à la sécrétion de l'urine. Il donne aussi une excellente description de la maladie bleue, qu'il attribue au manque d'oxigène dans le sang, par suite d'une affection locale du cœur. Il rapporte quelques remarques importantes sur la dureté de l'ouïe, et on lit surtout avec plaisir ce qui concerne les moyens de reconnaître quand la maladie a son siége dans les trompes d'Eustache.

Parmi les mémoires que le journal d'Hufeland renferme cette année, je citerai seulement ceux de Jonas sur les maladies des fabricans de drap (3), de Stoeller sur la corrélation qui existe entre le diabète et la suppression de la respiration (4), et de Michaelis sur une fièvre nerveuse compliquée d'inflammation, qui sert à l'auteur pour prouver que les

(1) *Description and* etc., c'est-à-dire, Description et traitement des maladies cutanées. in-4°. Londres, 1798.

(2) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine pratique, T. II. in-8°. Léipsick, 1798.

(3) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, V. 3.

(4) *Ib.* VI. 1.

maladies asthéniques et sthéniques peuvent exister simultanément chez le même individu (1). Jean-Joseph Kausch donna des observations assez médiocres sur l'inflammation de la face concave du foie, et sur le diabète causé par le spasme de la peau, ainsi que par la surabondance du sucre de lait, suite de la diminution de la bile (2). Un anonyme publia une excellente histoire d'une épilepsie dont lui-même avait été atteint pendant sept années (3).

L'anatomie pathologique fit quelques acquisitions qui ne sont pas sans intérêt. Chr. Frédéric Ludwig fit graver une seconde fois ses planches des maladies des os et des autres parties du corps, qui étaient devenues rares, et joignit à ce travail les résultats de ses propres observations (4).

Les recherches de Pearson sur les calculs de la vessie et le sédiment des urines, sont de la plus haute importance. L'auteur trouva dans le sédiment un acide particulier, différent du lithique, peu soluble dans l'eau, qui ne se combinait pas avec les alcalis, et ne décomposait point le savon (5). Fourcroy rencontra aussi dans différens calculs urinaires cet acide uni à l'ammoniaque et à une matière animale; mais d'autres concrétions contenaient de l'oxalate de chaux, certaines du phosphate de chaux, et quelques-unes même de la silice. Le chimiste français détermina, d'après cette différence de composition, les moyens que l'on doit prescrire contre la pierre. Ainsi la potasse ou la soude caustique sont

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, V. 4.

(2) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations médico-chirurgicales. in-8°. Leipsick, 1798.

(3) *Diaetophilus*, *Physische* etc., c'est-à-dire, Histoire physique et psycologique de son épilepsie de sept années. in-8°. Zurich, 1798.

(4) *De quarumdam ægritudinum humani corporis sedibus et caussis, tab. XVI. meditationibus nonnullis illustratæ. in-fol. Lips.* 1798.

(5) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques pour l'année 1798. P. I.

utiles contre les calculs qui renferment de l'acide urique, mais il faut avoir recours aux acides lorsque ces concrétions contiennent du phosphate de chaux (1).

ARTICLE TROISIÈME.

Matière médicale.

Le système de Brown, qui avait trouvé tant de partisans en Allemagne, influa puissamment aussi sur la matière médicale. Roeschlaub consacra un livre particulier à l'influence de cette doctrine sur la médecine pratique, et cita comme un de ses principaux avantages, celui de faire attacher plus d'importance aux causes occasionelles, particulièrement dans le diagnostic (2). Un brownien zélé, qui ne paraît pas toutefois avoir bien saisi l'esprit du nouveau système, publia, d'après les principes de Brown, une pharmacologie dans laquelle il partage les remèdes en deux classes seulement, les sthéniques et les asthéniques (3). F. C. A. Gren lui-même adopta en partie la terminologie brownienne dans la nouvelle édition de sa pharmacologie, et se prononça contre les spéculations sur l'essence de la force vitale, et sa dépendance de la matière animale (4).

(1) *Scherer, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. II. p. 483.

(2) *Von dem* etc., c'est-à-dire, De l'influence de la théorie brownienne sur la médecine pratique. in-8°. Wurtzbourg, 1798.

(3) *Pharmacologia Browniana, oder* etc., c'est-à-dire, Pharmacopée brownienne, ou manuel des médicamens les plus simples et les plus actifs, avec des remarques cliniques dans l'esprit de la médecine moderne. in-8°. Stuttgard, 1798.

(4) *System der* etc., c'est-à-dire, Système de pharmacologie, ou doctrine des médicamens. in-8°. Halle, 1798.

De tous les médicamens, les acides furent encore ceux qui occupèrent le plus les médecins. Scott, Zeller, Rollo, Alyon, et autres, avaient déjà cherché à démontrer qu'ils ont la propriété de guérir la siphilis. F. Swédiaur non-seulement constata leurs observations, mais encore fit tous ses efforts pour prouver que l'oxigène seul agit dans les préparations mercurielles, et que le mercure n'est aussi utile contre les maladies vénériennes que parce qu'il s'oxide avec la plus grande facilité. Il se servit du muriate suroxigéné de potasse et de la graisse oxigénée pour la cure des chancres vénériens. En même temps il donna un tableau fidèle et très-circonstancié des différens symptômes de la siphilis, divisa les bubons en toniques et atoniques, et soutint encore l'opinion que la maladie est héréditaire et susceptible de se cacher sous une infinité de masques (1).

Jean Ferriar et G. Simmons (2) essayèrent aussi l'acide nitrique avec succès dans la siphilis. Le premier rapporta huit observations d'où il conclut que ce moyen paraît enlever les douleurs ostéocopes, et agir d'une manière fort avantageuse sur les ulcères superficiels. Simmons trouva en outre que l'acide nitrique fait disparaître les symptômes récens de l'infection. Ces différentes remarques furent confirmées par G. Blair (3).

David Paterson reconnut que les vapeurs nitriques conseillées dans les hôpitaux par Smyth, sont en effet un excellent moyen pour prévenir la contagion (4).

(1) Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies siphilitiques. in-8°. Paris, an VI.

(2) *Ferriar, Medical* etc., c'est-à-dire, Observations et réflexions médicales, vol. III. p. 175.

(3) *Essays on* etc., c'est-à-dire, Essai sur la maladie vénérienne. in-8°. Londres, 1798.

(4) *Duncan, Annals* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine pratique pour l'année 1798. p. 409.

Il n'est pas difficile de concevoir qu'on était très-disposé à expliquer chimiquement l'action de ces acides, et Fourcroy, bien qu'il se fût élevé avec beaucoup de véhémence contre les applications trop précipitées de la chimie à la médecine, ne put cependant pas s'empêcher de proposer la suroxigénation et la désoxigénation des humeurs, comme la base de la division des maladies et des médicamens, et de recommander des moyens propres à enlever l'oxigène, tels que le foie de soufre, le gaz hydrogène sulfuré, l'alcool et les substances narcotiques, dans la phthisie qu'il croyait être la suite de la suroxigénation (1). Nicolas Paul, réalisant les projets de Watt, inventa, pour se servir des différens gaz, un appareil très-commode, au moyen duquel on peut, sans beaucoup de peine, obtenir et employer l'oxigène, l'hydrogène et le gaz acide carbonique (2).

Giulio et Rossi répétèrent à Turin les frictions médicamenteuses avec les humeurs animales, que Chiarenti et Bréra avaient proposées. Ils parvinrent à guérir une fièvre intermittente en frictionnant le malade avec du quinquina mêlé au suc gastrique. Ils employèrent aussi, avec succès, la scille, la rhubarbe, l'opium, la digitale et autres médicamens, et firent des remarques très-intéressantes sur la manière d'agir de cette méthode (3), dont Alibert constata aussi l'efficacité (4).

Benjamin-Smith Barton fit connaître, pour l'Amérique septentrionale, une foule de médicamens indigènes dans cette contrée, et propres à remplacer les

(1) Dans les notes à la traduction du traité de Rollo sur le diabète sucré, par Alyon.

(2) *Scherer, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. I. p. 710.

(3) Journal de physique, tom. IV. p. 206.

(4) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V.

remèdes exotiques (1). Il vanta, entre autres, de nouveau le sénéga comme un moyen très-actif qui favorise particulièrement la transpiration cutanée. Ce remède fut aussi conseillé dans l'angine membraneuse par Jean Archer, qui ne lui donna toutefois pas pour effet d'augmenter la sueur, car au contraire il pensait que la plante agit en déterminant une irritation locale (2). Barton recommanda en outre la racine de *Podophyllum peltatum*, à la dose de vingt grains, comme purgatif; l'*Heuchera americana* dans le cancer, la *Stillingia sylvatica* dans la siphilis, et la *Spirœa trifoliata* comme un vomitif infaillible. Plusieurs plantes de Surinam furent conseillées par Friis Rottboell (3), telles, par exemple, que le *Paspalum ciliarum* dans l'ictère, l'*Heliotropium indicum* comme vulnéraire, le suc de *Tabernœmontana citrifolia* en opiat, l'*Eryngium fœtidum* comme sédatif, altérant et fébrifuge, la *Jatropha umbellata* comme fortifiant et calmant, l'*Hibiscus sabdariffa* comme rafraîchissant, la *Walthera fruticosa* comme antivénérienne et fébrifuge.

Alphonse Leroy exalta de nouveau, avec beaucoup d'exagération, les vertus puissamment irritantes du phosphore dans les cas de prostration totale des forces (4); mais V. A. Bréra, éclairé par un exemple remarquable, fit voir que ce remède cause facilement la mort, lorsqu'on ne le prescrit pas avec la plus grande circonspection (5).

(1) *Collections for an essay towards a materia medica of the United-States.* in-8°. *Philadelphia*, 1798.

(2) *An inaugural* etc., c'est-à-dire, Dissertation inaugurale sur l'angine trachéale, communément appelée croup. in-8°. Philadelphie, 1798.

(3) *Descriptiones plantarum Surinamensium, cum fragmento materiæ medicæ et œconomicæ Surinamensis.* in-fol. *Hafn. et Lips.* 1798.

(4) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V. p. 300.

(5) *Riflessioni* etc., c'est-à-dire, Réflexions pratiques sur l'usage du phosphore à l'intérieur, particulièrement dans l'hémiplégie. in-8°. Pavie, 1798.

Laurent conseilla l'emploi simultané de l'huile à l'extérieur, et des anthelmintiques à l'intérieur dans le tétanos qui survient chez les blessés; car, induit en erreur par des observations trop peu nombreuses, il attribuait ce spasme aux vers (1).

Philippe Pinel essaya le muriate de baryte dans l'hospice de la Salpêtrière ; mais le résultat de ses expériences ne confirma pas les éloges extraordinaires qu'on avait prodigués en Allemagne à cette préparation (2).

Thomas Horsfield publia sur le *Rhus radicans*, le *Rhus Vernix* et le *Rhus Toxicodendron*, un excellent traité chimique et botanique, dans lequel il vante l'extrait aqueux du *Rhus radicans* comme excitant et diurétique, et recommande l'emploi, à l'extérieur, du *Rhus radicans* et du *Rhus Vernix* dans la phthisie pulmonaire, la mélancolie et autres maladies chroniques (3).

Cappe, également médecin aux Etats-Unis, fit connaître ses observations sur l'utilité du nitrate d'argent pris trois fois par jour à la dose d'un quart de grain ou d'un demi-grain dans l'épilepsie, l'angine de poitrine et les accès d'hystérie (4). Nord l'employait aussi chez les personnes à la fois maniaques et épileptiques, et il en portait même la dose jusqu'à quinze grains par jour (5).

Une nouvelle méthode de traiter la goutte et autres affections par l'attouchement des parties malades avec

(1) Mémoire clinique sur le tétanos chez les blessés. in-8°. Strasbourg, an VI.

(2) Nosographie philosophique, T. I. p. 237.

(3) *An experimental* etc., c'est-à-dire, Dissertation expérimentale sur les *Rhus Vernix*, *radicans* et *glabrum*. in-8°. Philadelphie, 1798.

(4) *Duncan*, *Annals* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine pour l'année 1798. p. 456.

(5) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale nationale, année 1798. Supplément, N. 13. p. 206.

des aiguilles ou tracteurs métalliques, fut apportée de l'Amérique septentrionale, d'abord à Londres, puis ensuite à Copenhague. Elle prit le nom de son inventeur Perkins, et s'appela *Perkinisme*. Quelques médecins et naturalistes danois, Jean-Clément Tode, Abilgaard, Rafn, Herholdt, Bang, etc., en soumirent l'efficacité à la décision de la théorie et de l'expérience. Abilgaard croyait que l'électricité positive communiquée par les tracteurs métalliques peut agir avec utilité sur les parties atteintes de la goutte, lorsque celles-ci sont électrisées négativement; mais les prétendus avantages du perkinisme ne se confirmèrent que dans un très-petit nombre de cas, et on soupçonna qu'il y avait beaucoup de charlatanisme dans les éloges prodigués à ce nouveau moyen (1). Heurteloup constata que l'aimant est utile dans les douleurs locales, car il parvint par son secours à guérir un tic douloureux opiniâtre de la face (2).

Nous avons vu que Gerbi conseilla une nouvelle espèce de charanson contre le mal de dent. Brugnatelli avait déjà proposé les chrysomèles et les coccinelles dans la même vue. Cette année le célèbre dentiste Frédéric Hirsch s'assura que la coccinelle ordinaire, *Coccinella septem-punctata*, écrasée entre les doigts et appliquée sur la dent cariée, suspend à l'instant les douleurs (3).

Jeannet des Longrois proposa les embrocations sèches de feuilles de bouleau comme un excellent

(1) *Von dem* etc., c'est-à-dire, Du perkinisme, ou des aiguilles métalliques du docteur Perkins dans l'Amérique septentrionale : trad. du danois. in-8°. Copenhague, 1798.

(2) Recueil périodique de la Société de médecine, T. IV. n. 21.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1798, T. III. p. 303. 304. — *Tromsdorf*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de pharmacie, T. VI. cah. 2. p. 332. — *Roemer et Kuhn*, *Annalen der* etc., c'est-à-dire, Annales de matière médicale, T. II. cah. 1. p. 102.

moyen contre l'hydropisie, parce qu'elles excitent singulièrement les sueurs (1).

En 1791, Robert Jackson avait publié que les affusions d'eau froide sont un bon remède métasyncritique dans les fièvres nerveuses et contagieuses. Les observations de Jacques Currie vinrent cette année à l'appui des siennes (2). Lorsque la température de l'eau était de quarante à cinquante degrés du thermomètre de Fahrenheit, et qu'on ne remarquait pas de traces sensibles d'une irritation extrême ou d'une prostration locale des forces, Currie employait l'eau froide à l'extérieur, même dans les fièvres éruptives, et avec une grande utilité. Elle lui réussit également dans les maladies convulsives. Ce médecin s'assura aussi que les bains tièdes contribuent beaucoup à calmer les spasmes et à fortifier le corps. En même temps il chercha à réfuter la théorie de Brown, qu'il avait mal conçue, relativement à l'action du froid et du chaud. G. G. Ploucquet proposa un très-bon appareil pour prendre les bains dans l'eau courante (3).

Il parut sur les eaux minérales de l'Allemagne, outre l'aperçu incomplet mais systématique de Charles-Auguste Hoffmann (4), l'excellente description des bains d'Aachen et de Burschied par Charles-Georges-Théodore Kortum (5), celle des eaux de Giesshubel en Bohême par François Damm et Ber-

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1798, T. III. p. 287. — *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Gazette nationale de médecine, année 1798, N. 39. p. 614.

(2) *Medical* etc., c'est-à-dire, Rapport médical sur les effets de l'eau chaude et froide comme remède dans les fièvres et autres maladies. in-8°. Liverpool, 1798.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799, T. I. p. 326.

(4) *Taschenbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel pour les médecins, les physiciens et les personnes qui fréquentent les eaux. in-12. Weimar, 1798.

(5) *Vollstaendige* etc., c'est-à-dire, Traité complet physico-médical sur les eaux d'Aachen et de Burscheid. in-8°. Dortmund, 1798.

nard Mitterbacher (1), et celle de Bibra en Thuringe par Frédéric-Auguste Waitz (2).

Bouillon-Lagrange donna un bon mémoire sur les propriétés constituantes et les effets des feuilles du séné d'Alexandrie, et conclut de ses recherches que l'extrait de ces feuilles est savonneux, qu'il devient résineux par l'addition des acides et des teintures, et que par conséquent on doit préférer l'infusion faite à froid à la décoction (3). Le même chimiste étudia la composition du camphre, et son travail confirma en grande partie l'analyse de Kosegarten (4).

Hufeland recommanda comme stomachique un nouveau médicament qui avait été apporté du Levant en Angleterre sous le nom de *graines d'Adiowaan* (5), et Jean-Samuel Naumburg décida qu'il est le fruit de l'*Ammi copticum* (6).

Hufeland conseilla aussi comme un moyen infaillible l'union d'un grain de tartre stibié avec un scrupule d'amidon (7): cependant Wallich fit quelques objections contre l'efficacité constante de ce médicament (8). Hufeland vanta également une nouvelle préparation mercurielle; savoir, la combinaison du nitrate de mercure avec le savon d'Alicante, et voulut qu'on l'employât extérieurement dans les ac-

(1) *Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Analyse des eaux acidules de Giesshubel. in-8°. Vienne, 1798.

(2) *Kleine* etc., c'est-à-dire, Petits mémoires sur l'histoire des eaux de Bibra, rassemblés et publiés par J. G. Ziegler. in-8°. Altenbourg, 1798.

(3) Journal de la Société des pharmaciens, N. IX. p. 76.

(4) Recueil périodique de la Société de médecine, an VI. n. X.

(5) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. V. cah. 1.

(6) *Tromsdorf, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de pharmacie, T. V. cah. 2. p. 282. T. VI. cah. 1. p. 253.

(7) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine, T. V. cah. 2.

(8) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Gazette nationale de médecine, année 1798. Supplément, N. 24. p. 215.

cidens vénériens opiniâtres (1). Dupont enseigna à mieux préparer l'onguent mercuriel : son procédé consistait à se servir d'un gros pilon et d'un mortier très-évasé (2). Tréviranus fit connaître une très-bonne méthode pour prévenir la salivation dans le traitement mercuriel ; celle de ne donner les préparations mercurielles qu'à très-petites doses. Lorsque le malade avait déjà pris du mercure, il administrait le vingt-quatrième d'un grain de mercure soluble, et dans le cas contraire, la dix-huitième partie de cette même dose (3).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

L'utile manuel de J. Arnemann occupe une place honorable parmi les manuels de chirurgie, quoiqu'on puisse faire plus d'une objection tant contre l'ordre adopté dans ce livre, que contre certaines théories pathologiques (4). A. G. Richter continua son ouvrage classique, dans le cinquième volume duquel il traite des maladies chirurgicales du bas-ventre. Lombard mit au jour sur les instrumens de chirurgie et le traitement des plaies, une instruction destinée aux élèves, mais qui n'est pas un modèle de perfection, et qui renferme aussi différentes discussions théoriques tout-à-fait dépla-

(1) *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. V. cah. 3.

(2) Journal de la Société des pharmaciens. an V. n. VIII.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1798, T. II. p. 385.

(4) *System* etc., c'est-à-dire, Système de chirurgie. in-8°. Gottingue, 1798.

cées (1). Le célèbre Savigny publia un ouvrage magnifique contenant les figures de tous les instrumens de sa collection (2). Thillaye (3) et J. G. Bernstein (4) donnèrent chacun un livre sur les bandages et appareils; mais celui de l'écrivain français est infiniment moins complet et moins bon que l'autre.

Nous avons d'Edouard Kentish un ouvrage très-utile sur les brûlures et le traitement qui leur convient (5). L'auteur prouve par l'expérience, que la meilleure méthode consiste à stimuler et à fortifier, parce que la sur-excitation occasionée par l'action du feu est nécessairement suivie d'une débilité qui entraîne la mortification de la partie, et qu'on ne peut prévenir qu'à l'aide d'irritans dont l'intensité soit presque égale à celle du feu. De là vient que le meilleur moyen qu'on puisse employer lorsqu'on s'est brûlé le doigt, consiste à le tenir exposé à la flamme d'une chandelle allumée. Kentisch conseille donc l'alcool ou l'éther, animés par des huiles essentielles, l'alcali volatil et autres excitans semblables, et avertit de bien se garder des fomentations froides, des huiles et des préparations de plomb.

Jean-Claude Rougemont publia sur les épispastiques un ouvrage prolixe qui ne se recommande ni par l'ordre qui y règne, ni même par la clarté des idées (6).

(1) Clinique chirurgicale, relative aux plaies, pour faire suite à l'instruction sommaire sur l'art des pansemens. in-8°. Strasbourg, an V.

(2) *A collection* etc.; c'est-à-dire, Collection de figures représentant les instrumens anciens et modernes usités dans la pratique de la chirurgie. in-fol. Londres, 1798.

(3) Traité des bandages et appareils. in-8°. Paris, an VI.

(4) *Systematische* etc., c'est-à-dire, Exposé systématique des bandages anciens et modernes. in-8°. Iéna, 1798.

(5) *An essay on burns, principally upon those, which happen to workmen in mines from the explosion of inflammable air.* in-8°. London, 1798.

(6) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur les épispastiques. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1798.

L'excellent traité des maladies des os, par Charles-Frédéric Clossius, renferme surtout une bonne pathologie de ces affections (1). L'infortuné Jean-Mathieu Wantzel, que la méthode de Venel avait dans sa jeunesse guéri heureusement d'une difformité des jambes, écrivit une dissertation extrêmement intéressante sur ce vice de conformation (2). T. Sheldrake traita la difformité congéniale et accidentelle des pieds, et proposa, pour y remédier, un bandage élastique garni de ressorts (3). Daniel Dylius exposa la pathologie de la claudication avec une érudition et une sagacité rares (4). Jean-Charles Meyer est l'auteur d'une excellente thèse sur la ponction de la vessie : les indications de cette opération y sont exactement tracées, et Meyer conseille dans certains cas de ponctionner la vessie au travers du cartilage inter-pubien (5).

Salmade recueillit des observations instructives sur les anévrysmes internes. Il remarqua entre autres un anévrysme de l'aorte, suite d'une pression opérée par un squirrhe du pancréas et des calculs dans son canal excréteur. Il vit aussi des anévrysmes extérieurs guérir par les seuls efforts de la nature (6). Collomb rencontra un anévrysme à la langue, accompagné de l'impossibilité de parler (7). Chavernaç constata l'efficacité de la méthode de Hunter pour l'opération de l'anévrysme à l'artère poplitée (8). Ténon décrivit les heureux effets qu'il avait obtenus

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les maladies des os. in-8°. Tubingue, 1798.
(2) *Diss. de talipedibus varis. in-4°. Tubing.* 1798.
(3) *A practical essay on the club-foot and other distortions on the legs and feet of children. in-8°. London*, 1748.
(4) *Diss. de claudicatione. in-4°. Leid.* 1798.
(5) *Diss. de paracentesi vesicæ. in-8°. Erlang.* 1798.
(6) Recueil périodique de la Société de médecine, T. III. n. XVIII.
(7) Œuvres, p. 451.
(8) Recueil périodique de la Société de médecine, T. II. n. XII.

de la trépanation d'un fémur carié (1). Désessarz rapporta le cas remarquable d'un homme de soixante et dix ans chez lequel la nature seule avait opéré l'exfoliation du tibia et du péroné endommagés par l'action du feu (2).

Ph. F. Heyliger signala les inconvéniens de la réunion artificielle des intestins divisés par invagination (3). Au contraire, Chr. Frédéric Schmalkalden conseilla, dans le cas où les deux extrémités de l'intestin déchiré sont adhérentes avec l'anneau inguinal, de percer les parois du tube intestinal, et de dilater l'ouverture afin que les matières fécales puissent passer de la partie supérieure du canal dans l'inférieure (4). Beaufils décrivit une luxation rare du premier os du métatarse sur le gros orteil (5), et Martin celle de l'extrémité inférieure du radius sur le cubitus; mais Dussaussoy remarqua que cette dernière luxation n'avait été que la suite de la violence avec laquelle les os de l'avant-bras s'étaient trouvés séparés du carpe (6).

M. A. Petit, redoutant les effets funestes de l'introduction de l'air, conseilla d'ouvrir les abcès par de très-petites ouvertures, sur lesquelles on applique des ventouses (7). J. R. Farre publia quelques cas de guérison de l'hydrocèle par les injections (8).

Parmi le grand nombre de mémoires intéressans que Loder et Arnemann insérèrent dans leurs Journaux, les plus dignes d'être cités sont : L'observation d'un polype nasal détruit heureusement par

(1) Mémoires de l'Institut national, tom. I. p. 208—220.
(2) *Ib.* p. 20—35.
(3) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V. p. 120.
(4) *Diss. nova methodus intestina continui solutione facta uniendi et anum artificialem persanandi.* in-4°. *Witteb.* 1798.
(5) Mémoires de la Société médicale d'émulation pour l'an V, p. 200.
(6) Recueil des actes de la Société de santé de Lyon, tom. I. p. 124.
(7) *Ib.* p. 163.
(8) *Medical records and researches*, p. 182.

Fritz et Vogel (1); le conseil que Wichmann donne d'observer une position horizontale dans les courbures contre nature de la colonne vertébrale (2); les excellentes remarques de Mursinna sur l'opération du bec-de-lièvre (3); le récit fait par Widemann d'un cas singulier, celui d'un déchirement du globe de l'œil que la nature parvint à guérir (4); l'excellente histoire que Loder donne d'une opération de la taille pratiquée en trois temps, d'après la méthode d'Hawkins (5); enfin les remarques de Beer sur le staphylome et autres maladies des yeux (6).

Quant aux manuels de l'art de l'accoucheur, la séméiotique des accouchemens par Emmanuel-Gottl. Knébel doit être distinguée la première, car elle est écrite avec beaucoup de jugement et d'érudition, et à certains égards même on la trouve plus complète que l'ouvrage classique de Voigtel (7). L'essai tenté dans le même genre par Chr. Frédéric Elie est moins important, et en grande partie tiré de Voigtel (8). L'écrit populaire d'un anonyme renferme quelques bons avis, et réfute un grand nombre de préjugés relatifs à l'art des accouchemens (9). La courte instruction de Louis Vogel est incomplète, mais remplie de jugement (10). Au contraire, le livre

(1) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. II. p. 19.
(2) *Ib.* p. 31.
(3) *Ib.* p. 270.
(4) *Ib.* p. 304.
(5) *Ib.* p. 348.
(6) *Ib.* p. 413. — *Arneman*, *Magazin für* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la chirurgie, T. II. p. 81.
(7) *Grundriss* etc., c'est-à-dire, Plan d'une séméiotique de l'art des accouchemens. in-8°. Breslau, 1798.
(8) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une séméiotique des accouchemens. in-8°. Marbourg, 1798.
(9) *Lesebüchlein* etc., c'est-à-dire, Guide des sages-femmes, des pères et des mères. in-8°. Erlangue, 1798.
(10) *Taschenbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel pour les jeunes accoucheurs. in-8°. Erford, 1798.

de J. G. Gerdessen est extraordinairement médiocre (1).

Charles-Gottl. Kuhn publia une collection utile des intéressans mémoires de Jean-Charles Gehler sur les accouchemens (2). On lit surtout avec profit dans ce recueil les mémoires sur les convulsions et les hémorragies pendant l'enfantement, et sur la position de l'enfant; la critique des forceps de Levret, Johnson et Smellie, les recherches sur la ligature du cordon et le détachement du placenta. Un accoucheur habile, J. G. Wigland, blâma aussi l'abus des instrumens et l'usage de détacher le placenta avec la main (3).

Adrienne Liquière, sage-femme, élève de Sacombe, expliqua le mécanisme de l'accouchement naturel, et donna comme une découverte de son maître que ce mécanisme repose sur le mouvement de rotation que le corps de l'enfant exerce sur son axe à l'instant où il s'insinue dans la cavité du petit bassin (4). Piet s'attacha à démontrer que les os du bassin s'écartent pendant l'accouchement, car il admit non-seulement que l'afflux des humeurs diminue le ressort des ligamens, et tuméfie les cartilages, mais encore que l'action de la tête de l'enfant contribue beaucoup aussi à écarter les os (5). Saucerotte, Ané et Piet firent d'excellentes observations sur le déchirement de l'utérus pendant l'accouchement (6).

(1) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction pour les sages-femmes et les accoucheurs. in-8°. Glogau, 1798.

(2) *Gehler*, *Kleine* etc., c'est-à-dire, Opuscules sur l'art des accouchemens : trad. du latin par Kuhn. in-8°. Léipsick, 1798.

(3) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur la théorie et la pratique des accouchemens. in-8°. Hambourg, 1798.

(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800. Avril, p. 290.

(5) Recueil de la Société de médecine de Paris, T. II. n. XII.

(6) *Ib.* tom. III. n. XVIII.

Baudelocque (1) et Petit (2) virent le renversement complet de la matrice, et enseignèrent à le distinguer d'un polype. Collomb fit voir, d'après plusieurs observations, que la membrane interne de l'utérus peut se renverser après l'accouchement (3). Cet auteur (4), Martin (5), Petit (6) et Wilson (7) observèrent des grossesses extra-utérines, soit dans la cavité abdominale, soit dans l'ovaire, soit enfin dans les trompes de Fallope.

Une dispute survenue à Salzbourg, relativement à la séparation artificielle du placenta, qui fut regardée comme la cause de la mort d'une femme en couches, ne peut rien décider à la défaveur de cette opération, puisque l'autopsie cadavérique démontra qu'on n'avait point exercé de violence (8); mais on frémit de l'ineptie d'un accoucheur de Muhlhausen, Frank, qui, outre plusieurs autres fautes grossières, tira les intestins hors du ventre d'une femme, et en pratiqua la section (9).

(1) Recueil de la Société de médecine de Paris, N. XX.
(2) Recueil des actes de santé de la Société de Lyon, p. 103.
(3) OEuvres, p. 246.
(4) *Ib.* p. 485.
(5) Recueil des actes de la Société de santé de Lyon, p. 212.
(6) *Ib.* p. 193.
(7) *Duncan*, *Annals* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine pour l'année 1797.
(8) *Ehrenrettung* etc., c'est-à-dire, L'honneur de la sage-femme Geyerin sauvé. Salzbourg, 1798. — *Auch ein* etc., c'est-à-dire, Un mot au public sur la prétendue apologie de la sage-femme Geyerin, par Steinhaeuser. — *Meine* etc., c'est-à-dire, Ma réponse pour sauver une sage-femme calomniée, et dévoiler un péché médical de Barisani. — *Mein Letztes* etc., c'est-à-dire, Mon dernier mot au public sur l'affaire connue, par Steinhaeuser.
(9) *Loder*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. II. p. 544.

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

Chr. Aug. Struve continua de se rendre réellement utile à l'humanité par ses ouvrages populaires de médecine. L'un d'entre eux (1) renferme une multitude de conseils utiles et de réfutations de préjugés nuisibles; et un autre, destiné à servir de guide dans l'éducation physique des enfans, remplit également son but (2). G. F. C. Wendelstadt insista fortement sur le devoir des mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfans (3), et Jean-Georges Klees signala plusieurs modes et plusieurs préjugés qui influent d'une manière funeste sur la santé (4).

La dispute véhémente qui s'éleva entre M. A. de Winterfeld et Rehfeld, au sujet de l'utilité des bains froids dans l'éducation physique, ne peut pas être décidée à l'avantage du premier, qui manquait de tous les principes nécessaires pour soutenir la cause de la vérité (5).

On fit dans plusieurs endroits l'analyse chimique de la célèbre boisson de Lénhardt, et on reconnut presque généralement que c'était une dissolution de sel de Glauber dans un vin rouge léger (6). Cependant

(1) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les moyens de conserver la vie, de prévenir les maladies et de les traiter. in-8°. Breslau, 1798.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'éducation et le traitement des enfans pendant les premières années de leur vie. in-8°. Hanovre, 1798.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur le devoir imposé aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfans. in-8°. Francfort et Léipsick, 1798.

(4) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les seins des femmes. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1798.

(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur l'éducation physique, et principalement sur l'emploi diététique des bains chauds et froids. in-8°. Brunswick, 1748.

(6) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, T. III. p. 251. — *Hannoeverische* etc., c'est-à-dire, Magasin de Hanovre, année 1749, mai, cah. 46.

le public ne continua pas moins, comme auparavant, de s'en laisser imposer par ce charlatan.

La plus importante de toutes les découvertes qui furent faites cette année, et la plus utile aussi des inventions dont le dix-huitième siècle peut se glorifier, est celle de la possibilité d'inoculer la variole des vaches ou la vaccine à l'homme, et de le garantir par ce procédé de la petite vérole naturelle. La postérité bénira à jamais le nom de celui qui essaya le premier de vacciner ses semblables. Ce fut Edouard Jenner (1), médecin à Berkeley, dans le comté de Glocester. Jenner s'était aperçu que la maladie pustuleuse des vaches, connue depuis long-temps dans les provinces occidentales de l'Angleterre, se communique à ceux qui sont chargés de traire les bestiaux, et que ces individus, lorsqu'ils l'ont contractée, demeurent pour toujours exempts de la variole naturelle. (2). Il inocula donc avec du virus vaccin pris immédiatement au pis des vaches, plusieurs enfans qui n'avaient point eu la petite vérole, et vit la véritable vaccine se manifester chez eux, sans qu'aucun accident grave vînt à se déclarer. Le pus fourni par les pustules ainsi provoquées artificiellement, pouvait aussi servir à propager la même maladie, à l'aide d'une nouvelle inoculation. Jenner crut d'abord que la vaccine n'était pas originairement une maladie des vaches, et qu'elle leur était communiquée par les chevaux; mais des expériences ultérieures n'ont point confirmé la conjecture du célèbre Anglais.

Georges Péarson répandit aussi un grand jour sur

(1) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur les causes et les effets de la variole vaccine, maladie découverte dans les provinces occidentales de l'Angleterre. in-8°. Londres, 1798.

(2) Ce fait est déjà rapporté par *Adams*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les miasmes morbifiques, p. 122.

différens points de cette importante découverte (1). Non-seulement il s'assura que la vaccine communiquée par inoculation garantit parfaitement de la petite vérole, quand la personne est atteinte de la fièvre spécifique et de l'éruption locale, et que cette même vaccine est susceptible de se déclarer chez ceux qui ont déjà eu la variole naturelle, mais encore il démontra jusqu'à l'évidence, qu'elle ne se communique que par le contact immédiat de la matière contenue dans les pustules, de sorte qu'elle est infiniment moins contagieuse que la petite vérole ordinaire. Il fit voir de plus que l'invasion de la fièvre vaccinique est la seule circonstance qui puisse permettre de conclure que la personne est désormais à l'abri de la petite vérole; et que d'ailleurs la vaccine ne produit ou n'entraîne à sa suite aucun accident redoutable.

Cette année même Simmons réfuta l'idée que Jenner s'était formée de l'identité de la vaccine et des malandres des chevaux. Il trouva en effet que le pus qui découle de ces ulcères ne provoque des accidens semblables ni chez les vaches, ni chez les hommes (2).

Parmi les principales additions dont la médecine légale s'enrichit, il est indispensable de citer les travaux de Jean-Daniel Metzger (3) et de T. G. A. Roose (4), ainsi que l'excellent écrit de J. Stieglitz sur la politique médicale (5).

(1) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur l'histoire de la vaccine. in-8°. Londres, 1798.

(2) *Reflections on the propriety of performing the cæsarean operation.* in-8°. London, 1798.

(3) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles observations de médecine légale. in-8°. Koenisberg, 1798.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires de médecine populaire et légale. in-8°. Brunswick, 1798.

(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les consultations des médecins au lit du malade, et sur leur conduite les uns envers les autres. in-8°. Hanovre, 1798.

CHAPITRE ONZIÈME.

Etat de la médecine en 1799.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

Parmi les recherches qui eurent pour objet les organes du corps humain en particulier, on doit distinguer d'abord celles d'Antoine Scarpa sur la structure des os (1). Le savant Italien démontra jusqu'à l'évidence, que les os ont une texture celluleuse, et que ce résultat est fourni non-seulement par le premier développement de la masse osseuse, mais encore par l'analyse chimique au moyen de l'acide muriatique. Cependant on peut lui reprocher son injustice envers ses prédécesseurs, lorsqu'il prétend que ces faits étaient totalement inconnus avant lui, et que tous les anatomistes n'avaient vu dans les os qu'un assemblage de fibres et de lamelles, puisqu'un auteur très-connu (2) parle et donne la figure de leur organisation réticulaire et spongieuse.

Samuel-Thomas Soemmering publia sur l'embryon humain un ouvrage précieux qui n'a point encore été surpassé, particulièrement sous le point de vue de la beauté chalcographique, et qui ajoute un nouveau titre à tous ceux qui assuraient déjà une gloire im-

(1) *De penitore ossium commentarius. in-4°. Lips. 1799.*
(2) *Boehmer, Osteologia : tab. III. fig. 1—4.*

périssable à l'auteur (1). Soemmering fit représenter l'embryon humain, à dater de la troisième ou quatrième semaine, dans son état de grandeur naturelle, et d'après les différens changemens que l'âge et l'accroissement lui font subir. Il joignit à ce travail des observations fort instructives, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs nouvelles et de la plus haute importance, telles que celles qui concernent la manière de reconnaître le sexe du fœtus. Dans la même année il donna un autre chef-d'œuvre, sa nouvelle table de la base du cerveau et de l'origine des nerfs, exécutée avec une rare perfection par Alix, et dans laquelle il a rassemblé de précieuses recherches sur la différence du cerveau de l'homme et des animaux, ainsi que sur l'épaississement graduel des nerfs à mesure qu'ils se rapprochent de la surface du corps (2).

J. F. N. Jadelot proposa, pour reconnaître à l'extérieur du corps les origines des nerfs de la moelle épinière, des tables qu'il assurait devoir être surtout utiles au chirurgien, afin de lui apprendre à discerner les endroits où il doit porter une contre-excitation (3). Antoine Portal découvrit que la moelle épinière éprouve des mouvemens semblables à ceux du cerveau, et qui alternent avec ceux de la respiration (4). Evérard Home étudia soigneusement la structure du nerf optique, et trouva qu'il est composé de fibres dont le volume diminue toujours à mesure que le cordon nerveux se rapproche de l'œil, mais dont le nombre et la diaphanéité augmentent dans la même proportion (5). Jean-Bernard-Joseph Berghaus

(1) *Icones embryonum humanorum. in-fol. Francof. ad Mœn.* 1799.
(2) *Tabula baseos encephali. in-fol. Francof. ad Mœn.* 1799.
(3) Description anatomique d'une tête extraordinaire, suivie d'un essai sur l'origine des nerfs. in-8°. Paris, an VII.
(4) Mémoires de l'Institut national, vol. II. p. 40.
(5) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, année 1799, vol. II. p. 110.

publia une compilation fort bien faite sur l'organe auditif (1).

C. A. Rudolphi observa au microscope la structure des villosités intestinales, et tenta de réfuter l'opinion de Romain-A. Hedwig, qui les croyait percées d'une ouverture à leur extrémité (2). On ne saurait trop apprécier l'excellente comparaison qu'il a faite de la structure de ces parties chez les différens animaux. J. C. Rosenmuller publia une nouvelle édition de la description classique que Monro avait donnée des bourses muqueuses, et joignit plusieurs additions utiles à ce travail. Ainsi, par exemple, il fit connaître la différence des bourses et des lacunes muqueuses, donna l'analyse chimique du fluide que ces cavités renferment, et montra qu'il provient des vaisseaux sécrétoires de la peau (3).

B. G. Seiler publia un très-bon essai d'anatomie comparée du corps humain suivant les différens âges de la vie, et il y décrivit avec une grande exactitude les changemens que la vieillesse apporte dans les organes (4). Charles White donna un aperçu général de l'état de l'anatomie comparée chez plusieurs nations, et avança même des idées souvent trop hasardées sur l'échelle des êtres organisés (5).

L'anatomie comparée de l'état naturel et contre-nature s'enrichit aussi de quelques additions intéressantes. J. F. N. Jadelot décrivit un crâne humain fort remarquable, qu'on avait découvert dans une fouille faite à Reims. Ce crâne présentait un volume qua-

(1) *Diss. de partibus firmis organi auditorii. in-4°. Viteberg.* 1799.

(2) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. IV. p. 63. f. 339.

(3) *Monroi icones et descriptiones bursarum mucosarum corporis humani correctiores auctioresque reddidit J. C. Rosenmuller. in-fol. Lips.* 1799.

(4) *Anatomiæ corporis humani senilis specimen. in-8°. Erlang.* 1799.

(5) *An account* etc., c'est-à-dire, Essai sur la gradation régulière dans l'homme et les différens animaux et végétaux. in-8°. Londres, 1799.

druple de celui de la tète d'un adulte, et un grand nombre de personnes pensaient qu'il avait appartenu à un géant. Le savant naturaliste fit voir que cette monstruosité tenait à un état maladif, parce qu'on ne trouvait pas les trous ordinaires qui livrent passage aux nerfs et aux vaisseaux sanguins, et que l'analyse chimique ne donna pas les mêmes résultats que celle des os parfaitement sains (1). Saucerotte observa une augmentation semblable du volume des os (2).

Mathieu Baillie, profitant du cabinet anatomique de Hunter, et de celui qu'il avait formé lui-même, fit représenter les principaux changemens morbifiques dont la structure des parties est susceptible, et non content de figurer les contours de ces dernières, il en offrit plusieurs coupes différentes. Le premier fascicule de son livre ne renferme que les défauts de conformation du cœur et de l'aorte (3).

Jean-Benjamin Erhard, dans un mémoire d'ailleurs rempli de sophismes, donna relativement à la théorie générale de la physiologie, des conseils dont plusieurs méritent d'être pris en considération, et dont quelques-uns sont excellens (4). Il insiste avec raison sur la nécessité de considérer le corps comme un tout vivant, et rejette par conséquent la distinction établie par quelques partisans de Brown entre la vie et l'organisation. Il refuse aussi de placer le corps humain au nombre des aggrégats, parce que c'est, suivant lui, un système soumis à un principe particulier. Admettant l'existence de ce principe dans

(1) Description anatomique d'une tête humaine extraordinaire, suivie d'un essai sur l'origine des nerfs. in-8°. Paris, an VII.

(2) Mémoires de l'Institut national, vol. II. p. 114.

(3) *A series of engravings, accompanied with explanations, which are intended to illustrate the morbid anatomy of some of the most important parts of the human body. fasc. I. in-4°. London*, 1799.

(4) *Roeschlaub, Magazin* etc., c'est-à-dire, Magasin de médecine, T. I. p. 23—86.

la nature, on ne saurait mieux faire que de le nommer force plastique, et de dire que le corps organisé est produit par cette force. Le principe de la vie n'est autre chose que l'organisation, qu'on ne peut concevoir, à moins de supposer une force plastique de la nature. Erhard discute avec la plus grande sagacité ces principes physiologiques et quelques autres semblables, et donne plusieurs instructions sur la marche que l'on doit suivre pour perfectionner la théorie médicale.

Thomas Brown soumit le système de Darwin à une critique sévère et judicieuse, et l'on doit avouer qu'il a acquis une supériorité bien prononcée sur le célèbre auteur de la zoonomie. Il soutient que ce dernier a embrassé une opinion erronée en adoptant les forces dont il se sert pour expliquer tous les phénomènes des corps. Ensuite il fait voir combien ses théories sont incertaines, arbitraires et dénuées de précision, combien il joue sur les mots, et combien il cherche à suppléer par des hypothèses à l'insuffisance de ses explications (1).

Comme les idées chimiques s'introduisaient de plus en plus dans la physiologie à mesure qu'on apprenait à mieux connaître les proportions des élémens qui entrent dans la composition du corps de l'homme, C. J. Windischmann (2) agit d'une manière conséquente en essayant de soumettre les théories chimiques aux lois de la mécanique générale de la nature. Ce qu'il dit à cet égard n'est pas sans intérêt, mais d'immenses difficultés paraissent s'opposer à ce qu'on puisse développer complètement ses idées.

(1) *Observations on* etc., c'est-à-dire, Observations sur la zoonomie de Darwin. in-4°. Londres, 1799.

(2) *Reil, Archiv* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. IV. p. 290.

L'exemple d'un écrivain français, d'ailleurs fort instruit, J. B. T. Baumes, nous prouve jusqu'à quel point on abusa des théories chimiques en les croyant suffisantes pour expliquer les phénomènes de la vie (1). Suivant ce médecin, la différence des règnes animal et végétal tient uniquement à ce que les élémens se combinent en plus grand nombre les uns avec les autres chez les animaux, qu'on doit considérer comme des oxides d'hydrogène azoté et carboné. L'auteur parcourt ensuite les divers ordres de fonctions, et essaye de faire connaître les opérations chimiques qui ont lieu pendant leur exercice, sans distinguer si ces actes en sont ou la cause ou l'effet. La respiration dépouille le sang de son carbone, de son hydrogène et de son azote, ce qui augmente sa réceptivité pour le calorique. L'assimilation des alimens tient à ce que ces derniers perdent leur carbone, et reçoivent une addition d'azote. Baumes passe de même en revue toutes les humeurs du corps sous le rapport de leur composition chimique.

Bientôt chacun crut devoir comparer les travaux des anciens et des modernes sur la chimie animale. Ainsi J. Koellner tira de l'oubli les écrits d'un des plus célèbres chimistes du dix-septième siècle, J. Mayow, et les fit de nouveau connaître par une traduction allemande (2). En Angleterre, Richard Lubbock et G. D. Yéats tracèrent un exposé littéraire des progrès qu'avait faits la doctrine de Mayow (3).

Humphry Davy entreprit de perfectionner la théorie de la respiration que Mayow avait le premier établie

(1) Essai d'un système chimique de la science de l'homme. in-8°. Nismes, an VI.

(2) *J. Mayow*, *Chemische* etc., c'est-à-dire, Œuvres chimico-physiologiques. in-8°. Iéna, 1799.

(3) *Physische* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, 1800. Juin, p. 433. Octobre, p. 729.

sur les dogmes de la chimie (1). A cet effet il soutint contre Goodwyn que le gaz oxigène ne se décompose pas dans les poumons, mais qu'il se combine avec le sang veineux, et que, pendant cette opération, l'organe pulmonaire dégage de l'eau et de l'acide carbonique. Mais en même temps Davy s'engagea dans des hypothèses sur la nature de la lumière et de la chaleur, et chercha à les justifier par des expériences faites avec la plus grande sagacité. En effet, la lumière est à ses yeux une matière *sui generis*, tandis que la chaleur résulte seulement de la réflexion de cette lumière, sans que rien autorise à croire qu'elle constitue une substance particulière. Peut-être le cerveau est-il chargé de sécréter la lumière du sang, et de la faire parvenir aux différens organes par l'intermède des nerfs.

Davy et Beddoes (2) firent aussi, dans l'institut médico-pneumatique qu'ils avaient établi, des remarques intéressantes sur les effets que le gaz oxide d'azote produit quand on l'inspire. En effet, lorsque ce gaz était obtenu à chaud du nitrate d'ammoniaque, loin de causer la moindre incommodité à ceux qui le respiraient, il leur faisait éprouver une vive sensation de bien-être et de plaisir.

Abilgaard opposa quelques objections à la nouvelle théorie de la respiration, c'est-à-dire, à celle de la combustion et de l'oxidation du sang. Elles lui furent fournies principalement par la petite quantité d'air qui, à chaque inspiration, suffit à peine pour remplir la trachée-artère, par les effets égale-

(1) *Thomas Beddoes*, *Contributions to physical and medical knowledge, principally from the West of England.* in-8°. *London*, 1799.

(2) *Beddoes*, *Notice of* etc., c'est-à-dire, Rapport sur les observations faites dans l'institut médico-pneumatique. in-8°. Bristol, 1799. — *Gilbert*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de physique, T. II. p. 482. T. VI. p. 105. 240. — *Nicholson*, *Journal of* etc., c'est-à-dire, Journal de philosophie naturelle, T. III. p. 515.

ment mortels que produisit sur deux chiens l'inspiration de l'oxigène et de l'azote, par la présence de l'oxigène dans les poumons des animaux qui périssent à la suite de la ligature de la trachée-artère, et enfin par les mouvemens du cœur, qui sont les premiers à reparaître lorsqu'on rappelle une personne à la vie, en lui soufflant de l'air dans les poumons. Pfaff détruisit ces objections d'une manière assez satisfaisante (1).

L'année 1799 vit paraître, au sujet de l'action que la lumière exerce sur le corps humain, deux dissertations qui furent couronnées par la Société de Gottingue, et qui ont pour auteurs, l'une J. C. Ebermaier (2), l'autre, Ernest Horn (3). La première se distingue par plus d'érudition, et la seconde par un jugement plus solide. Ebermaier regarde la lumière tantôt comme le phlogistique, tantôt comme une partie constituante de l'air vital, et lui attribue certains phénomènes qui découlent évidemment d'une autre source. Horn n'a pas tout-à-fait échappé à ces défauts, mais son livre se recommande cependant, à plus d'un égard, par le soin avec lequel le sujet s'y trouve traité.

Treviranus, voulant expliquer comment la lumière détermine le resserrement de la pupille (4), prétendit que cet effet dépend de son action immédiate sur les procès ciliaires, d'où résulte l'accumulation de la matière vitale dans l'iris. Il rangea cette matière vitale au nombre des êtres dont l'existence est prouvée,

(1) *Pfaff et Scheel, Nordisches* etc., c'est-à-dire, Archives du Nord pour l'histoire naturelle et la médecine, cah. I.

(2) *Commentatio de lucis in corpus humanum vivum, præter visum, efficacia.* in-4°. Gott. 1799.

(3) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Des effets de la lumière sur le corps de l'homme, indépendamment de la vue. in-8°. Koenisberg, 1799.

(4) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles recherches sur la sensibilité, la sympathie et autres objets affines de la nature organique. in-8°. Hanovre, 1799.

et se fonda principalement sur les phénomènes du magnétisme animal qu'il défendit vivement, de même que son compatriote Wienholt (1) profita de l'atmosphère sensible du corps admise par Humboldt et Reil pour expliquer le magnétisme. Au reste, Tréviranus se servit de ses opinions sur la différence des effets produits par le névrilème et la partie médullaire des nerfs, pour établir la théorie des sensations et des mouvemens sympathiques; et pour se rendre raison de ces derniers, il admit un mouvement péristaltique dans les membranes vasculaires des nerfs. Il fit d'ailleurs la remarque fort juste que les changemens du mélange de la matière animale paraissent être non pas les causes, mais les effets des phénomènes de la vie.

B. N. Schréger émit une opinion tout-à-fait paradoxale sur la structure et les fonctions du placenta (2). Il refusa la propriété absorbante aux veines de cette partie, et l'accorda exclusivement aux veines lymphatiques, que personne avant lui n'avait encore aperçues d'une manière bien distincte. Il pensait que la lymphe combinée avec l'oxigène est portée par les lymphatiques du cordon ombilical dans le foie, où une addition de substance extractive la convertit en sang rouge. Les artères et les veines du cordon ombilical et du placenta ne servent, suivant lui, qu'à entretenir la circulation du sang, et l'on ne peut admettre par les orifices des artères, d'autre excrétion que celle d'une humeur séreuse.

Schréger doutait que les eaux de l'amnios soient destinées à la nutrition du fœtus, sans cependant révoquer complètement en doute qu'elles soient ab-

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799, T. II. p. 225.

(2) *De functione placentæ uterinæ ad virum illustrem S. T. Soemmering scripsit B. N. Schreger. in-8°. Erlang.* 1799.

sorbées. Mais Paul Schéel (1), et M. A. Caldani (2) alléguèrent, en faveur des propriétés nutritives de cette liqueur, de nouvelles raisons, tirées par Caldani de la grande quantité de lymphe coagulable qu'elle renferme, et par tous deux de sa présence dans l'estomac de l'embryon. Schéel prouva en outre, qu'ordinairement la trachée-artère du fœtus est remplie de liqueur amniotique, que celle-ci sert à communiquer davantage d'oxigène au sang, et que lors de la première respiration stertoreuse de l'enfant, elle passe dans les vésicules pulmonaires pour les lubréfier, et diminuer la trop forte irritation du sang artériel.

Jean-Frédéric-Sigismond Poswitz considéra sous le rapport étiologique l'action des irritans sur le fœtus humain, et le développement graduel des organes des sens (3).

Richard Saumarez (4) essaya de réfuter Haighton, qui avait prétendu que la semence de l'homme ne parvient pas immédiatement aux ovaires pour déterminer l'œuf à se détacher, et que la présence des corps jaunes est le seul caractère auquel on puisse reconnaître que la femme a conçu ; mais ses argumens, particulièrement ceux qu'il tira de l'analogie avec les végétaux, ne sont pas très-concluans.

Husson expliqua la différence des températures par l'équilibre et la prédominance des solides ou des fluides, du système sanguin ou lymphatique, de la

(1) *Commentatio de liquoris amnii asperæ arteriæ fœtuum humanorum naturâ et usu etc. in-8°. Havn.* 1799.

(2) *Commentationes academicæ medicinales, præsertim anatomiam spectantes. in-8°. Lips.* 1799.

(3) *Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine, de chirurgie et d'accouchemens, principalement sous le rapport de l'étiologie et de la séméiotique, cah. I. in-8°. Herborn et Hadamar, 1799.

(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, septembre, p. 674. Novembre, p. 826.

force musculaire ou du système nerveux (1), et Ignace Niederhuber considéra les espèces ordinaires de tempéramens comme de simples modifications de la force vitale (2).

Jean-Henri Zucker publia quelques réflexions assez intéressantes sur le mécanisme de la vision (3). Evérard Home trouva dans la rétine de plusieurs animaux une proéminence qu'il pensa être l'orifice d'un vaisseau lymphatique (4). Wildt regarda le trou de Soemmering comme le foyer de la vision, celui où se concentrent tous les rayons lumineux, et dont la structure est aussi plus délicate, ce qui fait qu'après la mort il est le premier à se resserrer sur lui-même (5).

Caldani donna pour usage à la corde du tympan fournie par le nerf facial, de rendre la membrane susceptible d'une tension et d'une contraction soumises à l'empire de la volonté, de sorte que suivant l'intensité du son elle imprime un ébranlement diversement modifié à la sérosité que renferme le labyrinthe. (6).

Welter enrichit la chimie animale de quelques découvertes. En traitant la soie par l'acide nitrique, il obtint un sel formé d'un nitrate alcalin uni à une substance jaune et amère. L'analyse de la chair de bœuf lui fit aussi reconnaître le même principe combiné avec plusieurs autres, et affectant la forme d'une poudre jaune (7). Fourcroy et Vauquelin firent

(1) Essai d'une nouvelle doctrine des tempéramens, présenté et soutenu à l'école de médecine. in-4°. Paris, an VII.

(2) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les tempéramens de l'homme. in-8°. Vienne. 1799.

(3) *Diss. continens quædam de physiologiâ oculi humani opticâ.* in-8°. *Erlang.* 1799.

(4) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, année 1798. p. 332.

(5) *Goettinger* etc., c'est-à-dire, Annonces savantes de Gottingue, année 1799. cah. 44.

(6) *Comment. acad. medicin.* p. 87.

(7) Annales de chimie, tom. XXIX. p. 301.

sur la composition et la putréfaction de l'urine, d'excellentes recherches (1), d'où ils conclurent que la substance onctueuse de Rouelle constitue un principe particulier, auquel ils donnèrent le nom d'*urée:* ils lui attribuèrent la couleur de l'urine, et indiquèrent exactement ses combinaisons avec les autres principes constituans du fluide.

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

La doctrine de Brown avait déjà pris une autre forme dans les mains d'André Roeschlaub. Cette année elle reçut une teinte philosophique propre à en imposer. Roeschlaub annonça un Magasin théorique, dans lequel il promettait de discuter la possibilité et la réalité de la médecine, d'examiner avec la plus sévère critique les bases de toutes les théories dominantes, et de traiter ces différentes matières avec un ton mâle, mais modeste (2). Cependant cet écrit périodique, destiné au perfectionnement de la médecine, n'a, jusqu'à présent, que peu ou même point du tout rempli son but. Les mémoires polémiques de l'auteur contre Girtanner, Wilman, Eschenmayer, Schmid, Hufeland, Stieglitz, Cappel et autres antagonistes du système de Brown, fatiguent le lecteur par leur prolixité, et le dégoûtent par le style arrogant et souvent peu décent dont ils sont écrits.

(1) Annales de chimie, tom. XXXI. p. 48. — Mémoires de l'Institut national, vol. II. p. 431.

(2) *Magazin zur* etc., c'est-à-dire, Magasin pour le perfectionnement de la médecine théorique et pratique. in-8o. Francfort-sur-le-Mein, 1799—1801.

On ne trouve non plus rien de nouveau dans les longs traités sur la cause, la disposition et l'opportunité (1), ainsi que sur les irritations et les âcretés (2). Le mémoire de Jean-Adam Schmidt sur la guérison en général (3), et celui de J. C. Reil sur les principes d'une pharmacologie future (4), sont remplis des idées les plus communes. Ceux de Geier, de Koellner, de Streng, d'Erhard, et de Pop, sont purement spéculatifs : peu de lecteurs les parcourent, moins encore les conçoivent, et personne peut-être n'en a tiré la moindre utilité. Le seul qui me paraisse intéressant dans tout ce recueil périodique, c'est la critique de l'ouvrage d'Hufeland sur la fièvre nerveuse, par Joseph Frank (5) : on y trouve effectivement quelques remarques intéressantes et dignes d'être prises en considération.

Vienne produisit un apologiste nouveau et très-zélé de la doctrine de Brown. Ce fut Charles Werner (6) qui essaya de confirmer, par des observations, les principes du théoricien écossais, qu'il avait certainement mal compris, et de combattre les écrits publiés contre ce dernier : il réfuta surtout avec un plein succès les opinions de Girtanner.

Parmi les antagonistes du système de Brown, la première place ne saurait être contestée à J. Stieglitz, homme d'un grand mérite. Son excellente critique des ouvrages de Brown (7) est recommandable non-seulement par la modération et la décence qui y

(1) *Magazin zur* etc., c'est-à-dire, Magasin pour le perfectionnement de la médecine théorique et pratique, T. II. p. 33.
(2) *Ibid.* T. V. p. 113.
(3) *Ibid.* T. IV. p. 157.
(4) *Ib.* T. III. p. 26.
(5) *Ib.* T. III. p. 165.
(6) *Apologie der* etc., c'est-à-dire, Apologie du système de Brown, fondée sur la raison et l'expérience. in-8°. Vienne, 1799. 1800.
(7) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1799. T. I. p. 377—470.

règnent, mais encore par des remarques remplies de justesse et de sagacité, auxquelles Schelling et Roeschlaub ne purent répondre d'une manière satisfaisante dans des mémoires où ils accumulèrent sophismes sur sophismes pour défendre quelques points de leur doctrine (1). Stieglitz porte surtout un jugement fort sage sur la différence de la faiblesse directe et indirecte : on distingue aussi ce qu'il dit de la fausse faiblesse ou de l'oppression des forces vitales, et le sentiment qu'il émet sur l'insuffisance des argumens que les effets avantageux de certains médicamens ont fournis en faveur du système de Brown, quoique dans la réalité ils ne puissent rien prouver.

Les objections de Jean-Ulric-Gottl. Schaeffer contre le brownisme (2), méritent une mention particulière. Cet auteur démontre, d'une manière lumineuse, combien est peu convenable la dichotomie des formes de maladies adoptées par le médecin écossais, et prouve que la plupart des bonnes idées de ce système ne sont rien moins que nouvelles. Il lui serait seulement difficile de pouvoir soutenir l'une de ses assertions, celle que l'idée d'irritation est toujours relative.

Un autre antagoniste du système de Brown, François-Guillaume Hunnius (3), allégua contre cette nouvelle doctrine plus de raisons positives que ne l'avaient fait tous ses prédécesseurs. Il distingua l'irritabilité de la faculté d'entrer en action ; il consacra plus d'attention à l'organisation, dont les élémens ne sont pas mêlés et changés d'après les lois de la chimie,

(1) *Roeschlaub*, *Magazin* etc., c'est-à-dire, Magasin pour le perfectionnement de la médecine théorique et pratique, T. II. p. 252. 256.

(2) *Entwurf* etc., c'est-à-dire, Aperçu sur l'indisposition et les germes des maladies. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1799.

(3) *Einschraenkungen* etc., c'est-à-dire, Restrictions des nouvelles modifications de la théorie brownienne de l'excitement. in-8°. Weimar, 1799.

et qui est liée inséparablement à la vie; il combattit les idées de faiblesse directe et indirecte, démontra la propriété irritante des âcretés, mais s'oublia lorsqu'il fit provenir les douleurs, les spasmes et les inflammations de la sthénie, tandis que Brown n'avait pas soutenu exclusivement le contraire.

Parmi les antagonistes du système de Brown, les moins dignes de considération sont C. A. Wilman (1) et Jean Lang (2). Le premier cherche à prouver avec une obscurité ridicule que la théorie physiologique de Brown n'est nullement en rapport avec ses procédés curatifs, et que suivant le médecin écossais, le corps humain est purement passif. L'ignorance de Lang ne peut être comparée qu'à la légèreté avec laquelle il a parcouru les écrits de Brown.

En France, Philippe Pinel avait opposé sa nosographie classique aux tentatives faites pour établir les théories médicales sur les lois de la chimie. N. P. Gilbert fit paraître une comparaison des systèmes de médecine modernes dans laquelle on trouve d'excellentes idées (3). Cet ouvrage démontre d'une manière lumineuse, et au grand désavantage de l'esprit d'hypothèse, que le caractère du vrai médecin doit être de n'adopter aucune théorie, et de tirer de chacune les avantages que toutes assurent lorsqu'on les soumet au creuset de l'expérience et de l'observation. Gilbert rejette avec raison le matérialisme chimique, parce qu'il nous égare une nouvelle fois dans le dédale de la pathologie humorale, et le système de Brown, parce qu'il présente trop de simplicité pour être conforme à la nature et à la vérité. Etienne Tourtelle n'insista

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799, T. IV. p. 299.

(2) *Ueber das* etc., c'est-à-dire, Sur les incertitudes du système de Brown prouvées par l'observation et la pratique. in-8°. Vienne, 1799.

(3) Les théories médicales comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation. in-8°. Paris, an VII.

pas moins sur la nécessité de reconnaître l'observation comme le fondement unique de la médecine (1): cependant ses idées manquent de précision, et il cite partout les observations d'Hippocrate, même dans des cas où elles ne sauraient rien décider. Quant à sa classification des maladies, elle n'est en aucune manière recommandable.

La partie pathologique de l'ouvrage de Baumes, déjà cité précédemment, nous prouve jusqu'à l'évidence combien Gilbert avait raison de blâmer et de rejeter les théories chimiques modernes. Baumes divise en effet les maladies d'après les proportions hypothétiques des élémens. Celles de la première classe proviennent du manque ou de la surabondance d'oxigène; celles de la seconde, de la disproportion du calorique; celles de la troisième, de la trop grande ou petite proportion d'hydrogène; celles de la quatrième et de la cinquième, du défaut de proportion de l'azote et du phosphore. Pour se former une idée de la multitude d'assertions arbitraires que ce livre renferme, il suffit de savoir que les scrophules sont attribués à la surabondance de l'oxigène, que le rachitisme est dérivé de l'acide phosphorique, et que l'auteur donne pour effet à toutes les fièvres d'engendrer une grande quantité d'azote. Il fait voir aussi que l'acide lithique, ou plutôt l'acide urique, joue un rôle important dans la goutte. Ce dernier fait fut prouvé à la même époque par Wollaston, qui trouva de l'urate de soude dans les concrétions arthritiques, et qui étudia d'une manière particulière les différentes espèces de calculs (2). Fourcroy et Vauquelin examinèrent avec encore plus d'exactitude les calculs

(1) Elémens de médecine théorique et pratique. in-8°. Strasbourg, an VII.

(2) Bulletin de la Société philomatique, an VII. p. 21.

urinaires, dans lesquels ils rencontrèrent l'acide particulier qu'on avait jusqu'alors nommé lithique, et auquel ils donnèrent la dénomination beaucoup plus convenable d'acide urique : en outre ils trouvèrent du phosphate d'ammoniaque dans certains calculs, de l'oxalate de chaux dans d'autres, et déterminèrent, d'après ces différences de composition, l'action différente qu'exercent les divers lithontriptiques (1).

S. L. Mitchill trouva un argument essentiel en faveur de la production des fièvres épidémiques par le gaz oxide d'azote, ou par l'acide septique (2); celui en effet que les épidémies sont fort rares dans les pays dont le sol est calcaire, ou dont la surface est recouverte d'une couche calcaire, et que l'air y jouit d'une pureté et d'une salubrité remarquables. Peu de temps après il donna un autre mémoire très-intéressant (3) sur les différens produits chimiques qui prennent naissance dans la transpiration. Il fit voir que pendant cette excrétion cutanée, il se développe souvent de l'acide septique qui peut agir comme principe contagieux, et qu'un grand nombre de maladies de la peau tiennent à cette altération et à d'autres semblables.

Les observations de Mitchill et de plusieurs autres médecins semblèrent, à l'époque qui nous occupe, faire naître des doutes sur les propriétés contagieuses du typhus : au moins un très-grand nombre de raisons alléguées par Macléan, Robertson et Mitchill, paraissaient-elles prouver qu'une constitution particulière de l'atmosphère est la cause pour laquelle on voit souvent régner de pareilles fièvres. Ces raisons furent rassemblées par le chirurgien J. Frank dans un

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, T. II. p. 64.
(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Mars, p. 171.
(3) *Ibid.* Juillet, p. 489.

ouvrage très-recommandable (1). G. Lemprière (2) attribua aussi la fièvre jaune à une altération de l'air, et lui refusa la propriété contagieuse; mais du reste confirma les remarques de Balfour et de Jackson, relativement à l'influence que les phases de la lune exercent sur la marche et les phénomènes des fièvres sous les tropiques.

Chr. Guillaume Hufeland publia sur la fièvre nerveuse un opuscule très-médiocre (3), dans lequel il donne la faiblesse pour le caractère de cette fièvre; tandis qu'ailleurs il l'avait expressément regardée comme l'effet de la maladie. On ne peut rien imaginer de moins précis que tout ce qu'il dit des complications de cette fièvre, rien de plus superficiel que ses indications curatives, et rien de plus contraire au bon sens que les formules qu'il prescrit.

Nous devons à Robert Pearson (4) une histoire remarquable de la fièvre bilieuse épidémique qui régna aux environs de Birmingham en Angleterre. Cette maladie était bilieuse dès son origine, et ne cédait qu'aux purgatifs. Pearson prouva de nouveau, par son traité, combien sont dans l'erreur tous ceux qui nient l'existence d'une fièvre semblable. La pyrétologie de A. P. Wilson, dont la première partie parut cette année, est en général médiocre, et presque entièrement basée sur les idées de Cullen. Elle renferme des objections assez insignifiantes contre la doctrine de Brown (5).

(1) *Observations deduced* etc., c'est-à-dire, Observations déduites de faits et d'expériences, tendant à prouver la non-existence de la contagion du typhus. in-8°. Londres, 1799.

(2) *Practical* etc., c'est-à-dire, Observations pratiques sur les maladies des armées à la Jamaïque. in-8°. Londres, 1799.

(3) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la fièvre nerveuse et ses complications. in-8°. Iéna, 1799.

(4) *Some observations* etc., c'est-à-dire, Observations sur les fièvres bilieuses des années 1797—1799. in-8°. Londres, 1799.

(5) *A treatise* etc., c'est-à-dire, Traité sur les maladies fébriles. in-8°. Londres, 1799.

Valentin-Jean Hildenbrandt tenta de prouver que la peste, comme la plus violente de toutes les fièvres nerveuses, est de nature contagieuse; mais il erra dans le diagnostic de cette maladie, en refusant de mettre au nombre de ses symptômes essentiels les exanthèmes qui se déclarent ordinairement pendant sa durée (1). Philippe-Frédéric Hopfengaertner publia une bonne description de la petite vérole maligne qui ravagea Stuttgard. Il discuta fort au long plusieurs points de la théorie de cette affection, sans émettre cependant aucune idée nouvelle ou qui lui soit particulière (2).

Jean-Ernest Wichmann avait presque entièrement exclus la dentition du nombre des causes morbifiques, et Georges-Chr. Conradi avait adopté son avis (3); mais G. F. C. Wendelstadt combattit cette doctrine par des raisons déduites de la sensibilité des gencives, de leur texture vasculeuse, et de l'utilité des incisions qu'on y pratique (4). C. A. Blumenthal (5) dirigea l'attention des médecins sur les cas où l'enfant devient subitement malade, sans qu'on puisse découvrir aucune cause apparente, et sur ceux où les dents percent malgré que l'enfant soit à l'agonie, ou même déjà mort. Un troisième écrivain, caché sous le voile de l'anonyme, doit être condamné à l'oubli, parce qu'il combattit l'opinion de Wichmann d'une manière indécente (6).

(1) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur la peste: manuel pour les médecins et chirurgiens qui se vouent au service des pestiférés. in-8°. Vienne, 1799.

(2) *Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations et recherches sur la petite vérole. in-8°. Stuttgard, 1799.

(3) *Hufeland, Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. V. p. 872.

(4) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799. T. IV. p. 17.

(5) *Naehere* etc., c'est-à-dire, Examen particulier de l'étiologie de la dentition des enfans. in-8°, Stendal, 1799.

(6) *Ueber das* etc., c'est-à-dire, Sur la dentition difficile des enfans. ni-8°. Leipsick, 1799.

Berthoz exposa fort bien la doctrine des congestions, qu'il désigna sous le nom de fluxions, et en fit l'application à la théorie de la dérivation et de la révulsion (1).

La partie pratique de la pathologie s'enrichit peu dans le cours de cette année. Au nombre des principales observations se range d'abord l'excellent traité d'Antoine Portal sur la maladie noire (2). L'auteur, guidé par une foule d'histoires intéressantes de maladies et d'autopsies cadavériques, conclut que la matière noire vomie par les malades, est du véritable sang épanché par les extrémités des artères dans l'intérieur de l'estomac, que ce fluide prend une teinte noire parce qu'il ne renferme pas une quantité suffisante d'oxigène, tandis qu'il contient beaucoup de carbone; enfin que les obstructions et les empâtemens des viscères abdominaux sont ordinairement les symptômes précurseurs de la maladie. Cependant Portal n'a pas réussi à démontrer parfaitement que le sang provient des artères seules, et non pas des veines. J'ai rassemblé dans mon Manuel de pathologie un très-grand nombre de raisons qui parlent en faveur de l'origine veineuse de ce fluide. On rencontre aussi de bonnes observations dans les mémoires de P. A. O. Mahon (3) sur les affections siphilitiques des enfans nouveau-nés, de J. Burdin (4) sur la cécité héréditaire, et de Daubanton (5) sur l'impuissance chronique où l'estomac se trouve de digérer les alimens, maladie que l'auteur enseigne à traiter au moyen de ses pastilles d'ipécacuanha. Quelques observations superficielles de C. Brieude (6) sur l'odeur

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, tom. II. p. 101.
(2) *Ibid.* p. 5.
(3) *Ib.* p. 51.
(4) *Ib.* p. 104.
(5) *Ib.* p. 179.
(6) Recueil périodique de la Société de médecine, tom. V. n. XXIX.

de la transpiration comme signe de l'état morbifique, auraient mérité d'être poussées plus loin.

J. C. Lettson (1) et Jean Sherwen (2) s'occupèrent sous le rapport pratique, le premier de l'inflammation et du squirrhe de la matrice, le second du squirrhe de la vessie. Jean Johnstone dépeignit la phthisie à laquelle sont exposés les ouvriers qui travaillent dans les fabriques d'aiguilles (3). Edouard Thomas s'occupa des propriétés vénéneuses que plusieurs poissons possèdent à certaines époques de l'année, et dont ils sont privés dans d'autres temps (4). R. Redféarn décrivit un diabète qu'il guérit radicalement avec le foie de soufre (5).

Il est incontestable qu'on doit placer parmi les meilleures observations recueillies par les Allemands, celles de Georges Thom sur la constitution épidémique générale de Giessen et de Darmstadt, sur les défauts de certaines sectes qui aspirent à dominer, et sur divers objets d'anatomie pathologique (6). On distingue de même les remarques de Formey sur la constitution épidémique de Berlin (7), les observations de J. H. F. Autenrieth sur l'atrophie idiopathique, et sur les acides dans l'estomac des enfans nouveau-nés (8), enfin le mémoire sur le *spina bifida*

(1) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, établie en 1773, vol. V. p. 173.

(2) *Observations on the diseaded and contracted urinary bladder and frequent painfull micturition. in-8°. London*, 1799.

(3) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, établie en 1773, vol. V. p. 200.

(4) *Ib.* p. 220.

(5) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Mars, p. 185.

(6) *Erfahrungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur la médecine, la chirurgie et les accouchemens. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1799.

(7) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Ephémérides médicales de Berlin. in-8°. Berlin, 1799.

(8) *Diss. sistens observationes quasdam physiologico-pathologicas, quæ neonatorum morbos frequentiores spectant. in-8°. Tubing.* 1799.

par Jean Stoll (1). Les annales de l'Institut clinique de Wurzbourg, par J. N. Thomann, sont moins importantes (2).

ARTICLE TROISIÈME.

Thérapeutique et matière médicale.

Deux manuels de médecine pratique que J. C. Starke (3) et Nicolas-François Rougnon (4) publièrent cette année, ne se recommandent ni par la nouveauté des matériaux, ni par l'exécution du plan. Le premier renferme une classification peu philosophique des maladies, des idées pathologiques mal digérées, et des indications curatives dénuées de précision. L'autre présente, il est vrai, la diététique combinée heureusement à la thérapeutique, et Rougnon connaît fort bien tout ce que les anciens ont dit; mais ces avantages contrastent d'une manière singulière avec la légèreté du jugement de l'auteur et avec l'ignorance complète où il est des découvertes et des opinions des écrivains modernes. Un troisième manuel, composé par Edouard-Goodman Clarke (5), prêterait moins à la critique, s'il n'était pas trop court, et

(1) *Posewitz Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine, cah. I. p. 57.

(2) *Annales instituti medico-clinici Wirceburgensis.* in-8°. *Wirceb.* 1799.

(3) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel pour apprendre à connaître et à guérir les maladies internes du corps de l'homme. in-8°. Iéna, 1799. 1800.

(4) Médecine préservative et curative, générale et particulière : ou traité d'hygiène et de médecine pratique. Besançon, 1799.

(5) *Medicinæ praxeos compendium symptomata, caussas, diagnosin prognosin et medendi rationem exhibens.* in-12. *Lond.* 1799.

s'il renfermait quelque chose de plus qu'un extrait de la nosologie de Cullen.

J. H. C. Meyer et V. Rose auraient pu assurer un plus grand succès à leur nouvelle édition de la pharmacologie de Gren, en n'affectant pas un attachement aussi aveugle aux opinions de Reil. En effet, ils montrèrent peu de respect pour la mémoire du célèbre auteur de ce traité, en cherchant à répandre sous son nom des hypothèses contre lesquelles il s'était plus d'une fois prononcé ouvertement, et dont ses profondes connaissances en chimie devaient le tenir fort éloigné (1). C'est donc une véritable imposture, lorsque Meyer, dans la préface de cette nouvelle édition, dit que sur la fin de sa vie Gren s'était rapproché du matérialisme chimique.

Baumes donna un aperçu de pharmacologie basé sur des proportions des élémens arbitrairement admises, et dont nous n'avons pas la moindre connaissance. Suivant lui, tous les médicamens agissent en augmentant ou diminuant la quantité de l'oxigène, du calorique, de l'hydrogène, de l'azote et du phosphore.

Vauquelin, Brogniart et Valli, induits aussi en erreur par cette application imprudente et trop précipitée de la chimie, essayèrent de rajeunir les vieillards en recommandant le vinaigre ou l'acide oxalique, comme étant les meilleurs moyens pour dissoudre le phosphate de chaux, dont l'accumulation cause la rigidité qui est la compagne inséparable de la vieillesse (2).

Mais ces idées furent encore poussées plus loin par

(1) Comparez la nouvelle édition allemande de la pharmacologie de Gren, P. I. §. 44, et la traduction de la sortie de Fourcroy contre les chémiatres allemands, que Gren inséra avec joie dans son nouveau Journal, T. IV. p. 180.

(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Juillet, p. 549.

G. C. Reich, qui, d'un ton indigne du vrai médecin, vanta les acides minéraux comme un moyen secret découvert par lui, et propre à guérir avec certitude toutes les espèces de fièvres, pourvu que l'organisation n'eût pas reçu des atteintes trop fortes. Il en fit la première annonce dans l'Appendice du Plan que J. Haygarth proposa pour anéantir la petite vérole naturelle. Il devait, disait-il, cette découverte à ses longues observations sur les épizooties, à l'application qu'il avait faite à la variole de l'hypothèse de Mitchill sur la fièvre jaune, à l'étude approfondie de cette théorie en apparence si singulière, à celle des systèmes d'Hufeland, de Reil et de Brown, à la recherche attentive des causes de toutes les fièvres appelées bilieuses et putrides, et des maladies qui en sont affines, enfin à l'insuccès de plusieurs tentatives faites dans la vue de guérir ces affections par la méthode des anciens humoristes. Il assurait que bien qu'on eût déjà mis son arcane en usage, cependant il avait toujours été employé d'une manière différente de la sienne; que ce n'est ni de l'huile, ni de l'acide nitrique, ni un mélange d'acides minéraux et végétaux, ni de l'eau, etc. Ce moyen convient à tous les âges et à toutes les constitutions, aux enfans comme aux vieillards, aux personnes débiles de même qu'aux individus robustes; seulement on éprouve quelque difficulté à le faire prendre aux enfans, à cause de sa saveur désagréable. Il éloigne en très-peu de temps une mort qui paraissait inévitable, lorsque les forces sont entièrement épuisées au milieu des fièvres : il guérit le typhus, quelles qu'en soient l'intensité et les complications; mais, ajoutait Reich, il n'opère jamais une cure subite et radicale. Pour obtenir cette guérison, il faut avoir recours à d'autres médicamens appropriés.

Sans parler des contradictions évidentes de cette

annonce, elle renferme tant de choses bizarres, et qui n'ont pas le moindre rapport avec les assertions émises depuis par l'auteur, qu'elle dut faire une très-mauvaise impression sur tous les médecins dégagés de préjugés, et leur inspirer plus de dégoût encore lorsqu'elle eût été complètement développée. Reich, en s'arrogeant le titre d'inventeur de cette méthode, n'avait en vue que d'obtenir une récompense, sans quoi il eût procédé avec plus de franchise et de droiture; car si des vues peu honorables ne l'eussent point guidé, pourquoi aurait-il avancé une imposture odieuse afin de mettre son secret à couvert, en disant que le moyen tant vanté par lui n'était pas un mélange d'acides végétaux et minéraux. Moi-même je le crus de bonne foi un homme d'honneur; et lorsque je fus appelé à Berlin pour donner mon avis sur l'arcane, je ne pus, d'après l'annonce, soupçonner autre chose que le camphre, Reich ayant surtout avancé que les Arabes s'en étaient déjà servis. Tout homme qui se respecte, n'a pas recours à ces sourdes menées, et celui qui se les permet pour induire le public en erreur, ne mérite autre chose que le mépris de toutes les personnes bien nées.

Reich parvint à son but. Les avis réitérés dont il inonda les gazettes publiques, et la *description des maladies guéries par son nouveau moyen*, firent une sensation si générale, et la voix de ceux qui émettaient des doutes modestes réussit tellement peu à calmer l'impatience du public, que, vers la fin de l'année, Reich se rendit à Berlin avec une permission du roi de Prusse pour essayer son arcane dans l'hôpital de la Charité, et sous les yeux d'une commission établie à cet effet. Nous reviendrons sur les résultats de ces tentatives, lorsqu'il sera question de la littérature médicale de l'année 1800.

Il est vrai qu'en 1799 l'emploi des acides devint

de plus en plus général, et Reich n'aurait pas fixé le moins du monde l'attention s'il eût révélé d'abord la composition de son arcane. Cruikshank observa que le gaz acide muriatique détruit l'activité du virus variolique (1). Alyon, dans la seconde édition de l'ouvrage dont j'ai déjà parlé (2), continua d'exalter les propriétés merveilleuses de l'acide nitreux à la dose de deux à trois gros par pinte d'eau, du muriate suroxigéné de potasse, de l'acide muriatique et de l'acide citrique. Il partagea les médicamens oxigénés en ceux qui communiquent directement de l'oxigène au corps, et en ceux qui ne font que le disposer à recevoir ce principe. Dans la première classe il rangea les acides, et dans la seconde il plaça les oxides métalliques. Copland employa l'acide muriatique comme lithontriptique, mais sans en observer aucun effet bien prononcé (3). Thomas Beddoes rassembla une foule de témoignages de médecins anglais en faveur de l'efficacité de l'acide nitrique dans le traitement de la maladie vénérienne (4).

On continua également d'essayer les gaz dans un grand nombre d'affections. Thomas Beddoes, qui avait établi à cet effet un institut particulier, fit connaître les expériences faites par lui et ses amis sur le gaz oxide d'azote, et son utilité dans les paralysies (5). F. L. Dumas confirma les observations de Fourcroy à l'égard des suites nuisibles qu'entraîne la respira-

(2) *Scherer, Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de chimie, T. III. p. 607.

(2) Essai sur les propriétés médicinales de l'oxigène et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses : éd. 2e. in-8o. Paris, an VII.

(3) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, vol. V. p. 200.

(4) *A collection of* etc., c'est-à-dire, Collection de témoignages concernant le traitement de la siphilis par l'acide nitrique. in-8o. Londres, 1799.

(5) *Notice of* etc., c'est-à-dire, Notice sur plusieurs observations faites dans l'institut pneumatico-médical. in-8o. Londres, 1799.

tion du gaz oxigène chez les personnes dont les poumons jouissent d'une grande irritabilité (1).

Parmi les anciennes méthodes que les modernes remirent en honneur, l'une des principales est l'emploi de l'eau froide et du froid en général, que plusieurs partisans peu instruits de Brown avaient à tort placés dans la classe des moyens purement débilitans. Eustis s'en servit avec un grand succès, d'après Jackson et Currie, dans la fièvre jaune, la fièvre ardente, les inflammations et les autres maladies aiguës (2). G. G. Brown l'employa dans la manie chronique (3), et Georges Mosman guérit une fièvre scarlatine compliquée d'angine en exposant le malade à un courant d'air, et lui faisant fomenter tout le corps avec une éponge imbibée de vinaigre froid (4). Je dois encore citer le mémoire de Philippe-Gabriel Hensler sur la profondeur et la suspension de la respiration, κατάληψις τοῦ πνεύματος, comme moyens curatifs (5).

Après avoir été long-temps bannie de la matière médicale comme un poison, ou au moins comme un médicament très-incertain, la digitale pourprée vit les Anglais la recommander une nouvelle fois contre un grand nombre de maladies. Jean Ferriar la vanta dans la phthisie pulmonaire, et assura qu'entre ses mains elle avait presque constamment diminué de moitié la vitesse du pouls (6). Mais la majeure partie des sujets auxquels il administra cette plante étaient atteints de phthisie scrophuleuse dont elle calmait

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Juin, p. 449.
(2) *Ib.* Janvier, p. 49.
(3) *Ib.* Juin, p. 472.
(4) *Ib.* Juillet, p. 506.
(5) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. VIII. p. 3.
(6) *An essay* etc., c'est-à-dire, Traité sur les propriétés médicales de la digitale pourprée. in-12. Londres, 1799.

les accidens et la fièvre, par son association avec le quinquina, la myrrhe, le sulfate de fer et autres fortifians. Ferriar la prescrivait aussi dans les hémorragies sthéniques, les affections asthmatiques et les maladies spasmodiques, à la dose d'un demi jusqu'à deux ou trois grains, en la mêlant avec l'opium et le benjoin. Méase assura qu'elle jouit d'une grande efficacité pour diminuer la force et la fréquence du pouls (1), et Thomas Beddoes, Drake et Fowler (2) l'érigèrent presque en spécifique dans toutes les maladies de poitrine. L. Macléan restreignit un peu ces éloges outrés, car il assura n'avoir observé d'effets marqués de la plante qu'au début des phthisies catarrhales et scrophuleuses; mais il la conseilla aussi contre les hydropisies et les maladies nerveuses, assurant que dans plus de deux cents cas, loin d'agir comme poison, elle n'avait même entraîné aucune suite désagréable. Il indiqua la manière dont on doit la préparer, et de laquelle les inconvéniens qu'elle produit paraissent assez souvent dépendre. Entre autres il recommanda la teinture prise trois fois par jour, et traça à cette occasion un excellent tableau du développement de la fièvre hectique (3). Henry (4) et Sherwen (5) firent connaître des remarques semblables sur la grande utilité de la digitale dans la phthisie. Au contraire, Robert Brée publia neuf observations fort instructives de maladies dans lesquelles cette plante, non-seulement n'avait pas produit de soula-

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Janvier, p. 53.

(2) *Beddoes*, *Essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur la phthisie, p. 270. — *Medical contributions*, p. 486. 500. 521.

(3) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Août, p. 575.

(4) *Ib.* p. 599.

(5) *Ib.* p. 604.

gement durable, mais encore avait attaqué l'estomac et la tête, et aggravé les accidens de la phthisie (1).

Bostok (2), Patrice Mudie (3) et Thomas Hall (4) constatèrent les bons effets du nitrate d'argent dans l'épilepsie et autres maladies convulsives: ils en donnaient de un à deux grains par jour.

Ward répéta avec succès les observations de Chiarenti et de Bréra sur la grande efficacité des frictions faites avec l'opium mêlé à la graisse, à l'huile et aux humeurs animales. Il guérit de cette manière une manie fébrile et un rhumatisme aigu qui jusqu'alors s'étaient montrés rebelles à tous les moyens qu'on leur avait opposés (5). Thomas Henry constata aussi l'utilité de cette méthode dans un typhus dangereux (6), et J. Barlow s'en trouva fort bien dans un ulcère gangreneux extérieur (7).

Harris vanta l'application extérieure de l'écorce pulvérisée du *Xanthoxylum fraxineum* contre les ulcères de mauvais caractère (8). F. G. Friese publia un bon recueil de tout ce que les Anglais avaient écrit sur le quinquina du Brésil et l'écorce de Técamez (9).

Parmentier et Déyeux enrichirent la science d'un traité classique dans lequel le lait est principalement considéré sous le rapport de ses usages en méde-

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Août, p. 763. 915.

(2) *Ib.* p. 169.

(3) *Ib.* p. 456.

(4) *Ib.* p. 511.

(5) *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour les médecins praticiens, T. XIX. p. 275.

(6) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Août, p. 602.

(7) *Ib.* p. 727.

(8) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, vol. V.

(9) *Archiv der* etc., c'est-à-dire, Archives de médecine pratique pour la Silésie et la Prusse méridionale, T. I. p. 64.

cine (1). A un exposé complet et exact des propriétés physiques et chimiques de ce fluide, constatant la préexistence de la crème dans le lait, et du beurre dans la crème, et déterminant les variations que la nourriture de l'animal ou d'autres circonstances analogues font éprouver à la composition du lait, succèdent des recherches qui démontrent que la rancidité du beurre tient à sa combinaison avec l'oxigène, des expériences qui prouvent que les matières alimentaires chargées d'un principe huileux sont seules en état d'altérer la saveur et la couleur du lait, enfin des recherches sur le colostrum, d'où il résulte que ce fluide contenant, proportion gardée, beaucoup plus de substance butyreuse que le lait, paraît être effectivement destiné à favoriser l'évacuation du méconium.

Le perkinisme trouva encore un assez grand nombre de partisans. Benjamin-Douglas Perkins, fils de l'inventeur, publia un petit écrit dans lequel il vanta extraordinairement ce moyen contre toutes les maladies inflammatoires, et assura qu'il n'a rien de commun avec le magnétisme animal (2). Cunningham Langworthy conseilla aussi les aiguilles métalliques comme un excellent remède dans la goutte et la paralysie (3). Holst, qui les vit aussi soulager les malades, essaya d'en expliquer l'effet mécaniquement, parce qu'elles ne sont salutaires que lorsqu'elles provoquent de la rougeur (4). Une opinion semblable

(1) Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale. in-8°. Strasbourg et Paris, an VII.

(2) *The influence* etc., c'est-à-dire, L'influence des tracteurs métalliques sur le corps humain etc. in-8°. Londres, 1799.

(3) *A view of the* etc., c'est-à-dire, Essai sur l'électricité perkinéenne, ou recherches sur l'influence des tracteurs métalliques. in-8°. Londres, 1799.

(4) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. VII. p. 151.

fut émise par J. V. Hildenbrandt, qui calma sur lui-même un tic douloureux de la face à l'aide d'un pinceau de fil de fer (1), et par Molwitz qui recommanda des brosses de fer et de laiton pour irriter les parties douloureuses et paralysées (2). Mais Jean Haygarth mit fin aux hypothèses sur le mode d'action du perkinisme, en constatant que les aiguilles de bois préparées à la manière de Perkins sont tout aussi efficaces, et souvent plus actives que les tracteurs métalliques. Le résultat incontestable de son observation fut que l'imagination seule fait tous les frais de ces sortes de cures (3).

A l'égard de l'emploi des bains et des eaux minérales, Thomas Reid donna un très-bon ouvrage sur les effets des bains de mer, notamment dans les cas de faiblesse générale, de rhumatismes, d'œdématie des membres et d'autres accidens semblables (4). Fréderic Lehr conseilla les eaux de Wiesbaden contre ces mêmes affections (5), et G. Th. Ch. Handel publia un traité populaire sur cette source minérale (6). Thilenius et (7) A. F. Diel (8) écrivirent sur les eaux de

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799. T. III. p. 310.

(2) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. VI. p. 439. — On trouve la figure de l'instrument, T. X. p. 110.

(3) *On the* etc., c'est-à-dire, De l'imagination, cause et remède des maladies, prouvée par l'exemple des tracteurs artificiels. in-8°. Londres, 1799.

(4) *Directions* etc., c'est-à-dire, Manière d'employer les bains chauds, froids et de mer, avec des observations sur leurs effets dans les maladies. in-8°. Londres, 1799.

(5) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une description abrégée de Wiesbaden et de ses bains chauds. in-8°. Darmstadt, 1799.

(6) *Das Wissenswertheste* etc., c'est-à-dire, Ce qu'il importe le plus de connaître sur Wiesbaden. in-8°. Mayence, 1799.

(7) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des eaux minérales de Faching et de leurs effets salutaires. in-8°. Léipsick, 1799.

(8) *Art und Weise* etc., c'est-à-dire, Manière de préparer l'eau méphitique alcaline avec l'eau de Faching, par Cyprien Luiscius ; suivie d'une notice sur les propriétés médicales de l'eau minérale de Faching, par A. F. Diel. in-8°. 1799.

Faching. On ne saurait louer beaucoup les tentatives de Maurice Detten pour expliquer l'action des eaux minérales par les lois de la chimie (1), et le violent écrit de Frankenau contre les propriétés attribuées à ces eaux, particulièrement à celles de Pyrmont (2).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

A. G. Richter publia le plus important ouvrage de chirurgie qui ait vu le jour cette année. C'est la continuation de ses élémens, contenant les maladies du bas-ventre et des organes génitaux, avec les opérations qui se pratiquent sur ces parties. Le chapitre de la rétention d'urine est, sans contredit, un chef-d'œuvre sous le rapport de la théorie et de la pratique : ceux de l'hydropisie, de l'inflammation du testicule, de la fistule à l'anus et de la chute du rectum, sont également classiques (3).

Parmi les mémoires isolés de chirurgie, les suivans sont les principaux. Joseph Beer fit connaître une nouvelle méthode pour extraire le cristallin cataracté (4), en même temps que sa capsule, au moyen d'une aiguille anguleuse, et donna quelques remarques intéressantes sur le diagnostic des cataractes molle et dure. Le même développa parfaitement

(1) *Kurzer* etc., c'est-à-dire, Essai abrégé sur les eaux minérales en général. in-8°. Munster, 1799.

(2) *Pyrmont und* etc., c'est-à-dire, Pyrmont et ses eaux minérales dans l'été de 1798. in-8°. Altona, 1799.

(3) *Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Élémens de chirurgie, tom. VI. in-8°. Gottingue, 1799.

(4) *Methode, den* etc., c'est-à-dire, Méthode pour extraire la cataracte avec sa capsule. in-8°, Vienne, 1799.

aussi l'origine de la cataracte consécutive qui provient de lambeaux de la capsule cristalline demeurés adhérens à la pupille, de la suspension d'une portion de la substance pulpeuse de la cataracte dans l'humeur aqueuse, de l'épaississement d'une lymphe exhalée par les artérioles, de l'inflammation et de l'opacité de la membrane hyaloïde, ou enfin d'un épanchement de sang dans les chambres de l'œil (1). Schelle proposa, pour l'opération de la fistule lacrymale, une sonde élastique qu'on introduit dans l'un des conduits lacrymaux, et à laquelle on fait ensuite parcourir le canal nasal (2). Le nouveau trépan à couronne mobile, décrit par Xavier Bichat (3), ne promet pas des avantages bien marqués. Le même auteur écrivit un excellent mémoire sur les fractures de l'extrémité scapulaire de la clavicule (4).

G. Dyer et Simpson cherchèrent à corriger la clef anglaise, et firent quelques bonnes observations sur l'évulsion des dents (5).

Nous devons à Jean-Gottlob Eckoldt un des meilleurs traités qui aient jamais paru sur l'extraction des corps étrangers engagés dans l'œsophage, avec une critique des instrumens proposés à cet effet. Avant d'avoir recours à l'éponge ou à toute autre méthode, il conseille d'exercer avec les doigts une légère pression sur les deux côtés du cou (6).

Réné Cailliot nous a donné sur les anévrismes un très-bon ouvrage, dans lequel se trouvent parfaite-

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1799. T. I. p. 81.
(2) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. VIII. p. 70.
(3) Mémoires de la Société médicale d'émulation, ann. II, p. 275.
(4) *Ibid.* p. 309.
(5) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Janvier, p. 30.
(6) *Ueber das* etc., c'est-à-dire, Sur l'extraction des corps étrangers engagés dans l'œsophage et la trachée artère. in-8°. Léipsick, 1799.

ment bien appréciées les méthodes de Valsalva, de Morgagni et de Guérin, pour guérir ces maladies sans opération et par les seuls débilitans (1). L'auteur n'approuve pas autant la méthode de Hunter que celle des anciens, qui consistait à appliquer immédiatement la ligature sur l'endroit de la maladie. Il blâme aussi quelques chirurgiens français d'avoir conseillé l'amputation comme le remède le plus sûr contre l'anévrisme. Au contraire, Cyprien-Bertrand Lagrésie pratiqua cette dernière opération dans le *Spina ventosa*, et même chez un sujet scrophuleux (2). Sabatier observa une fracture du sternum par contre-coup, à la suite d'une chute sur le dos (3), et donna une bonne critique du lithotome caché, ainsi qu'un parallèle des méthodes suivies par le Frère Jacques et le Frère Côme (4). Anselme Richerand décrivit la fracture du col du fémur (5). Lombard (6) et J. L. Lemaire (7) guérirent les chirurgiens français de la répugnance que la suture leur inspirait.

Thomas Whately se conformait presque à la méthode de Baynton pour la cure des anciens ulcères aux jambes, car il cherchait à exercer une pression uniforme sur les vaisseaux, en appliquant exactement un bandage roulé (8). Dans le panaris, Sue l'ancien proposa le caustique de préférence à l'instrument tranchant, par des raisons qui fort souvent

(1) Essai sur l'anévrisme. in-8°. Paris, an VII.

(2) Observation sur l'amputation de la cuisse nécessitée par le spina ventosa du tibia et du péroné. in-8°. Paris, an VII.

(3) Mémoires de l'Institut national, vol. II. p. 120.

(4) *Ibid.* p. 341.

(5) Dissertation sur les fractures du col du fémur. in-8°. Paris, an VII.

(6) Clinique des plaies récentes, où la suture est utile, et de celles où elle est abusive. in-8°. Strasbourg, an VII.

(7) Essai sur la réunion des plaies. in-8°. Paris, an VII.

(8) *Practical* etc., c'est-à-dire, Observations sur le traitement des plaies et des ulcères. in-8°. Londres, 1799.

ne doivent pas être négligées (1). Jacques Earle conseilla la glace comme le meilleur moyen de prévenir les suites fâcheuses des brûlures, lorsqu'on l'applique d'assez bonne heure (2). L'expérience a prononcé en faveur de cette méthode, qui fournit, aussi-bien que le mode de traitement adopté par Kentish, une nouvelle preuve de l'impossibilité où l'on est d'appliquer la doctrine de Brown d'une manière générale.

Frédéric-Benjamin Osiander se distingua dans l'art des accouchemens, tant par son nouveau manuel (3), que par la continuation de son ouvrage périodique (4). Ce dernier renferme un cas fort remarquable de défaut de conformation des parties génitales, un bon mémoire sur le forceps de l'auteur, et l'observation d'une dégénérescence hydatideuse de l'ovaire. Bern. Nath. Gottl. Schréger publia un travail fort utile, et donna la figure de la plupart des instrumens qui composent l'arsenal de l'accoucheur (5).

Parmi plusieurs traités qui concernent l'opération césarienne, G. Wood rapporta l'observation d'une femme qui périt des suites de cette opération (6). Klein le jeune fit la remarque que, chez les anciens, elle était beaucoup plus souvent couronnée de succès qu'entre les mains des modernes (7). Kurtzwig décrivit un cas dans lequel l'enfant fut tiré mort par la

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, ann. II. p. 284.

(2) *An Essay* etc., c'est-à-dire, Essai sur les moyens de diminuer les effets du feu sur le corps de l'homme. in-8°. Londres, 1799.

(3) *Lehrbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel d'accouchement, d'après un système particulier. in-8°. Gottingue, 1799.

(4) *Neue* etc., c'est-à-dire, Nouvelles observations remarquables pour les médecins et les accoucheurs. T. I. cah. 2. in-8°. Gottingue, 1799.

(5) *Die Werkzeuge* etc., c'est-à-dire, Les instrumens de l'art des accouchemens chez les anciens et les modernes, P. I. in-fol. Erlangue, 1799.

(6) *Memoirs of* etc., c'est-à-dire, Mémoires de la Société de médecine de Londres, vol. V. *p.* 428.

(7) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. II. p. 200.

plaie de la matrice, sans que la mère perdît la vie (1). J. A. Millot publia également l'observation d'une opération césarienne heureuse qu'il avait pratiquée plus de vingt ans auparavant (2). En Angleterre, il s'éleva une violente contestation entre G. Simmons et Jean Hall, sur l'infaillibilité de l'opération césarienne : le premier l'avait complètement rejetée; Hall la défendit avec une grande érudition et une connaissance profonde de la matière (3).

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

Frédéric III signala son avénement au trône de Prusse par plusieurs améliorations de la police médicale. La Prusse fut le premier pays qui posséda un dispensaire basé sur les principes lumineux de la chimie et de la pharmacie. Il parut un nouveau règlement relatif à la réception des chirurgiens et des apothicaires : le collége supérieur de médecine de Berlin publia une excellente instruction sur les nouveaux moyens proposés pour faire disparaître la petite vérole; les apothicaires n'eurent plus la permission de faire des présens aux médecins praticiens, et on introduisit plusieurs autres changemens utiles. Toutes ces ordonnances se trouvent imprimées avec la plus grande exactitude dans les Ephémérides médicales de Formey. Jean-David Schœpf, alors prési-

(1) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie T. II. p. 180.

(2) Observation sur l'opération dite césarienne. in-8°. Paris, an VII.

(3) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Avril, p. 304.

dent du collége de médecine prussien dans les principautés de la Franconie, rendit également service à l'État en publiant un petit écrit, dans lequel il proposa d'établir des médecins de province (1). L'instruction de Chr. Ernest Fischer sur la pratique de l'art chez les pauvres, est moins importante (2). J. G. F. Henning (3) et Jean-Christophe Fahner (4) rassemblèrent quelques fragmens insignifians de médecine légale et de police médicale. Mais on doit remarquer un mémoire dans lequel G. E. Hartmann fit connaître l'insuffisance de la docimasie pulmonaire proposée par Ploucquet, en démontrant combien le rapport de la pesanteur du poumon à celle du corps est incertaine et sujette à varier (5).

Parmi les écrits populaires que cette année produisit en assez grand nombre, la première place doit être assignée au traité de la phthisie pulmonaire par Thomas Beddoes (6). L'influence de la nourriture purement végétale sur le développement des scrophules et de la pulmonie, la nécessité d'exercer le corps, celle de favoriser la transpiration, et enfin la propriété fortifiante des bains, ces divers points sont parfaitement bien discutés dans son livre. Jacques Barkinson écrivit un ouvrage très-utile pour mettre le peuple à l'abri des intrigues du charlatanisme, et

(1) *Ueber den* etc., c'est-à-dire, De l'influence de la police médicale sur l'État, et de la négligence qu'on y apporte dans presque toute l'Allemagne. in-8°. Berlin, 1799.

(2) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une introduction à la pratique médicale chez les pauvres. in-8°., Gottingue, 1799.

(3) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Fragmens de médecine tirés de ma propre expérience. in-8°. Zerbst, 1799.

(4) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires de médecine pratique et légale, T. I. in-8°. Stendal, 1799.

(5) *Vetenskaps* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'Académie royale de Suède, tom. XX. p. 15.

(6) *Essai on* etc., c'est-à-dire, Essai sur la cause et les signes de la phthisie pulmonaire, à l'usage des parens et des précepteurs. in-8°. Londres, 1799.

lui inculquer quelques connaissances médicales (1). A. F. M. Willich en publia un autre analogue, non moins instructif, mais qui a plus rapport à la diététique (2).

Le manuel d'anthropologie que Chr. Godefroi-Guillaume Lehmann consacra aux jeunes gens, doit être mentionné honorablement (3). Il mérite plus d'éloges que l'ouvrage périodique de Daniel Collenbusch (4), et que le prolixe traité de Fr. Gottl. Henri Fiélizen sur la diététique du sexe féminin (5).

Peu de découvertes excitèrent en aussi peu de temps un intérêt aussi général que celle de Jenner sur la possibilité d'inoculer la vaccine à l'homme, et de le préserver ainsi de la petite vérole naturelle. L'illustre auteur de cette découverte chercha encore, en 1799, à développer plusieurs objets importans qui étaient en rapport avec elle. Dans un second ouvrage, il fit connaître la fausse vaccine que les hommes sont également susceptibles de contracter, et qui ne les garantit pas de la petite vérole. Il insista particulièrement sur la maladie locale que l'infection vaccinique détermine, et s'efforça en vain de soutenir l'identité de la vaccine avec les malandres des chevaux (6). Cooke et Thornton s'élevèrent contre l'importance de sa découverte ; mais l'esprit de parti les dominait, car ils prétendirent que la vaccine entraîne souvent des

(1) *Medical* etc., c'est-à-dire, Avis médicaux adressés aux familles, concernant la pratique de la médecine domestique. in-8°. Londres, 1799.

(2) *Lectures on diet and regimen. in*-8°. *London*, 1799.

(3) *Abriss* etc., c'est-à-dire, Esquisse de l'histoire naturelle du corps humain, à l'usage des jeunes gens dans les écoles et les pensions. in-8°. Léipsick, 1799.

(4) *Der Rathgeber* etc., c'est-à-dire, Le conseiller de tous les états. in-8°. Gotha, 1799.

(5) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'une instruction complète pour les femmes du bon ton, sur les devoirs physiques de la maternité. in-8°. Léipsick, 1799.

(6) *Further observations on the variolæ vaccinæ, or cow-pox. in*-4°. *London*, 1799.

suites fâcheuses, et ne garantit jamais de l'infection variolique (1). Cette dernière assertion parut acquérir quelque poids par la déclaration d'un certain Jacob, qui assura avoir contracté la petite vérole par inoculation, dix ans après avoir été vacciné (2). Cependant Henri Jenner, neveu de l'inventeur, prouva dans la suite que ce Jacob n'avait pas eu la véritable vaccine (3).

Turner fit connaître une autre hypothèse sur l'éruption particulière qui se déclare aux pis de la vache, en prétendant qu'elle est produite par le virus variolique (4). Coleman et Guillaume Woodville réfutèrent cette opinion par des expériences décisives. En effet, ils inoculèrent sans succès le pus variolique à une vache. Woodville rapporta dans son ouvrage, d'ailleurs fort instructif (5), plusieurs centaines de cas de personnes qui furent à l'abri de la petite vérole après avoir été vaccinées. Très-souvent il vit, après la vaccine, une éruption pustuleuse qui semblait quelquefois produire des accidens fâcheux. Un seul individu, sur cinq cents, périt entre ses mains, sans qu'on pût attribuer sa mort précisément à la vaccine.

Sims cita le cas d'une personne qui contracta deux fois de suite la vaccine, et qui fut long-temps après atteinte de la petite vérole naturelle; d'où il se crut autorisé à rejeter toutes les tentatives faites jusqu'alors (6). Cependant, quand Lawrence blâma ces

(1) *Beddoes contributions*, *p.* 500.

(2) *Ib.* *p.* 376.

(3) *Die Kuhpocken* etc., c'est-à-dire, La vaccine, moyen contre la petite vérole naturelle, par C. G. Kuhn. in-8o. Léipsick, 1801. p. 33.

(4) *Monthly magazin*, *Year* 1799. *Jul. p.* 425.

(5) *Reports* etc., c'est-à-dire, Rapport sur une série d'inoculations faites avec la vaccine, suivi de remarques et d'observations sur cette maladie considérée comme un substitut de la petite vérole. in-8o. Londres, 1799.

(6) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Janvier, p. 28.

doutes trop tardifs (1), Sims abandonna en quelque sorte son sentiment (2); mais Benjamin Moseley ternit à jamais sa gloire par les sorties indécentes et satiriques qu'il se permit contre cette importante et précieuse découverte (3). Il paraît redouter les suites que peut entraîner l'introduction d'un fluide animal dans le corps de l'homme : il conseille aux parens de ne pas rendre leurs enfans victimes de nouveaux essais; il croit que l'inoculation de la petite vérole enlève à cette maladie tout ce qu'elle peut avoir de redoutable; il prétend même que la petite vérole naturelle n'entraîne jamais d'accidens quand on la traite comme il convient qu'elle le soit. En un mot, la mauvaise volonté de l'homme perce trop pour qu'on ait besoin de s'attacher sérieusement à le réfuter. Cependant, Jean Ring entreprit de le faire. Lui et R. Redféarn constatèrent aussi les observations que Woodville avait faites sur l'éruption pustuleuse qui succède assez souvent à l'inoculation de la vaccine (4). Péarson ne put d'abord pas la remarquer; mais il observa un érysipèle qui couvrit tout le bras, et prétendit, contre Jenner et Woodville, que la vaccine ne prend pas chez les personnes qui ont eu la petite vérole naturelle (5). Dans la suite, il trouva plus fréquemment l'éruption pustuleuse, et il observa aussi que fort souvent la maladie qui succède à l'inoculation vaccinique est plus grave que ne l'avait dit Jenner, mais que l'inflammation érysipélateuse du bras inoculé ne peut pas être mise au nombre des accidens redoutables. A l'exception du seul cas de mort rapporté

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Février, p. 82.
(2) *Ibid.* Mars, p. 163.
(3) *Treatise on sugar. in-8°. London*, 1799.
(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 180 Mai, p. 357.
(5) *Ib.* Août, p. 560.

par Woodville vers la fin de cette année, on n'avait vu à Londres périr personne sur plusieurs milliers d'individus qui furent vaccinés. Pearson allégua aussi d'intéressantes recherches à l'appui de son opinion, que la fièvre vaccinique ne survient pas chez ceux qui ont été atteints de la petite vérole naturelle (1).

La belle perspective que cette découverte offrait de voir bientôt complètement disparaître la variole, engagea plusieurs habitans de Londres à souscrire, sous la protection du duc d'York, pour l'établissement d'un institut destiné à répandre la vaccine (2).

En Allemagne, les premières inoculations avec le virus vaccinique furent faites à peu près vers la même époque; car elles commencèrent au printemps dans le Holstein, le Hanovre et la ville de Vienne. Dans le Holstein, Nissen remarqua au pis des vaches la fausse éruption, qui ne garantit pas de la petite vérole naturelle (3). Dans le Hanovre, Ballhorn et Stromeyer s'empressèrent de répandre et de propager la nouvelle méthode. A Vienne, deux médecins vaccinèrent leurs propres enfans dès le mois d'avril 1799 (4).

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800, Septembre, p. 641.

(2) *Neues* etc., c'est-à-dire, Nouveau magasin de Hambourg, année 1800, cah. 58. p. 1119.

(3) *Schlesswig* etc., c'est-à-dire, Feuille de Schleswig et du Holstein, année 1799, cah. 6. p. 136.

(4) Voyez p. 36 de la traduction latine du premier ouvrage de Jenner, par Careno. *in*-4°. *Vindob.* 1799.

CHAPITRE DOUZIÈME.

État de la médecine en 1800.

ARTICLE PREMIER.

Anatomie et Physiologie.

L'OUVRAGE le plus important qui parut sur ces deux branches de l'art, est celui qui a pour titre : *Leçons d'anatomie comparée de* Georges Cuvier, *recueillies et publiées par* Constant Duméril (1); travail étonnant, qui surpasse tout ce qu'on avait fait de semblable jusqu'alors, soit par la multitude des découvertes, soit par l'excellence des idées sur les fonctions des corps organisés. L'auteur, sans se perdre en spéculations sur la cause des phénomènes de la vie, porte son attention sur les modifications chimiques des fluides, sur la corrélation des organes, et sur leurs fonctions. Il développe parfaitement bien la division des animaux en ceux qui ont une colonne vertébrale, et en ceux qui sont privés d'une charpente osseuse, et fait connaître les résultats intéressans que ses nombreuses observations lui ont fournis sur cette dernière classe.

Un autre ouvrage français ayant pour auteur Xavier Bichat, est exclusivement consacré à une partie isolée de l'anatomie, la structure et les usages des mem-

(1) Vol. I. in-8°. Paris, an VIII.

branes du corps animal (1). Bichat divise les membranes en simples et composées, et celles-ci en muqueuses, fibreuses et séreuses. Les membranes muqueuses sont toutes unies ensemble : elles recouvrent la surface entière du corps, et s'étendent jusque dans son intérieur ; elles sont parsemées de glandes sécrétoires, dont l'auteur examine fort au long l'organisme et les usages. Les membranes séreuses sont isolées et diaphanes : elles exhalent une vapeur ténue par les extrémités de leurs vaisseaux, et tapissent les organes intérieurs comme des sacs sans ouverture. Les membranes fibreuses sont principalement destinées à entourer les os : elles ne sont pas humectées par une humeur particulière, et donnent en partie naissance aux gaînes des tendons. Après les membranes compliquées, Bichat examine les membranes contre nature, les cicatrices, les membranes synoviales, et l'arachnoïde du cerveau, qu'il range parmi les membranes séreuses.

Samuel-Thomas Soemmering nous enrichit d'une nouvelle édition entièrement refondue de son anatomie du cerveau et des nerfs. Cette édition renferme une foule d'observations anatomiques neuves, et des remarques physiologiques pleines de sagacité. Le célèbre auteur y défend, par des argumens d'un grand poids, plusieurs opinions qui lui sont particulières, telles que les suivantes : le cerveau n'est pas un organe très-sanguin ; les ventricules ne sont vraisemblablement remplis pendant la vie que d'un fluide à l'état gazeux qui se condense après la mort ; les nerfs s'épaississent en se rapprochant de la périphérie du corps, et communiquent ainsi la sensibilité aux parties.

Parmi les travaux qui eurent pour objet des parties

(1) Traité des membranes en général, et des diverses membranes en particulier. in-8°. Paris, an VIII.

isolées de l'anatomie, je nommerai d'abord ceux de l'illustre et malheureux J. M. Wantzell sur la structure de la rétine chez les différens animaux (1). L'auteur ne trouva que chez les veaux et les agneaux la proéminence aperçue par Home, et il la regarda comme un simple gonflement de la rétine, mais non pas comme un vaisseau lymphatique. Il pensa que le vaisseau aperçu par Home dans les yeux du veau, et qui se rendait de la membrane hyaloïde au cristallin, est vraisemblablement l'artère centrale. La tache jaune de la rétine lui sembla, comme à Wildt, ne paraître qu'après la mort, et être une ecchymose. E. Home contribua, par ses nouvelles recherches, à faire mieux connaître la structure des organes de l'ouïe : il trouva dans la membrane du tympan un muscle rayonné qui en opère la tension (2).

Gotthelf Fischer publia des observations non moins importantes sur l'os intermaxillaire qu'il décrivit comme appartenant au nez, et qu'il refusa entièrement à l'homme (3). Ce qui prouve d'ailleurs à quel point les Allemands commençaient à se pénétrer de l'importance de l'anatomie comparée, c'est la publication des deux premiers cahiers des Archives de zoologie et de zootomie de C. R. G. Widemann, ainsi que du mémoire de Schréger sur l'histoire comparée des dents (4). G. G. Tilesius examina plus particulièrement la structure et les usages de la seconde vertèbre du cou; et à cette occasion il recommanda de ne jamais soulever les enfans par la tête, de peur d'en opérer la luxation (5). Anselme Richerand développa

(1) *Isenflamm* et *Rosenmuller*, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires d'anatomie, T. I. p. 157.
(2) *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, ann. 1800, vol. I. p. 238.
(3) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les différentes formes de l'os intermaxillaire chez les divers animaux. in-8°. Léipsick, 1800.
(4) Isenflamm et Rosenmuller, *l. c.* T. I. p. 1.
(5) *Ib.* p. 375.

d'une manière parfaite l'utilité des sutures qui unissent les os de la tête (1).

L'art d'imiter en cire les pièces d'anatomie, fit cette année plus de progrès que jamais. Bertrand l'avait porté à Paris à un haut point de perfection (2). Le prosecteur Vogt, à Wittemberg, y avait aussi acquis une rare habileté (3), et dans un ouvrage du reste assez superficiel (4), on trouve la gravure de plusieurs pièces en cire représentant les parties génitales.

A l'égard de la physiologie générale, on continua de baser les théories plutôt sur des spéculations que sur des observations, ou, lorsqu'on alléguait le témoignage de ces dernières, à les adopter sans examen préliminaire, et à élever des systèmes qui ne promettaient pas une longue durée. Les Allemands et les Français furent principalement ceux qui suivirent cette marche.

F. G. J. Schelling traita la physiologie comme une partie de la philosophie transcendentale : il regardait l'oxigène comme le principe négatif de la vie, le représentant de l'attraction dans les opérations chimiques, et le principe retardatif qui exalte l'irritabilité (5). C. d'Eckhartshausen, théosophe remarquable, admit dans la nature deux principes, l'un actif solaire ou le soufre naturel, l'autre passif terrestre, par l'action combinée desquels il expliquait l'irritabilité des corps organisés, tandis qu'il attribuait les maladies à leur défaut de corrélation (6). François-

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, vol. III. p. 201.

(2) Isenflamm et Rosenmuller, *l. c.* p. 146.

(3) *Ib.* p. 144.

(4) *Der physische* etc., c'est-à-dire, L'origine de l'homme rendue sensible par des figures en relief. in-8o. Tubingue.

(5) *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de physique spéculative, cah. II, p. 68.

(6) *Entwurf* etc., c'est-à-dire, Plan d'une chimie tout-à-fait nouvelle par la découverte d'un principe général de la nature. in-8o. Ratisbonne, 1800.

Joseph Schelver essaya de donner encore plus de poids au matérialisme chimique, en le décorant d'un appareil philosophique; mais il n'évita pas les erreurs, comme on le prévoit aisément, et n'épargna pas non plus les sophismes les plus hardis. En parlant de la différence des plantes et des animaux, il embrassa l'opinion insoutenable de Fichte, que les plantes se nourrissent seulement de corps inertes, tandis que les animaux prennent une nourriture déjà organisée (1). Charles-Guillaume Juch, dans la première partie de sa *Zoochémie*, couvrit du manteau de la philosophie les argumens déjà connus de l'action de la lumière, du calorique, du magnétisme, de l'électricité et du galvanisme (2). Jean-Frédéric Ackermann continua, avec une assurance apparente, de donner ses explications chimiques des phénomènes de la vie, en se bornant au cercle étroit du rapport qui existe entre le carbone et l'oxigène (3). Le premier agent du corps animal est une force chimique qui résulte de la réunion de l'oxigène avec le calorique : le carbone est le principe négatif de la vie, et l'oxigène en est le principe positif. Ackermann ose avancer ces propositions, quoiqu'il désespère que la chimie, dans l'état actuel où elle se trouve, puisse nous apprendre à connaître les parties constituantes du corps, et quoiqu'il enseigne que les élémens du second ordre, ou les parties constituantes prochaines des corps organisés, ne sont partout que des produits des opérations chimiques, et ne peuvent en aucune manière servir à expliquer les phénomènes de la vie. La force vitale, dit-il, ne saurait être quelque chose

(1) *Elementarlehre* etc., c'est-à-dire, Doctrine élémentaire de la nature organisée, P. I. Organomie. in-8°. Gottingue, 1800.

(2) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées systématiques sur une zoochémie. in-8°. Erford, 1800.

(3) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'un tableau physique de la force vitale des corps organisés. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1800.

d'immatériel, parce qu'alors il nous serait impossible de concevoir son action sur la matière. On pourrait, d'après cela, demander à l'auteur comment il conçoit les proportions et les rapports des élémens, ou s'il va jusqu'au point de nier tout ce qu'il ne peut comprendre. On prévoit facilement comment il explique les sécrétions, la digestion, la formation et le dévelopement des parties.

Cependant il ne manquait pas d'hommes qui rejetaient ces théories physiologiques spéculatives, de même que les hypothèses arbitraires fondées sur des doctrines chimiques incertaines, et qui cherchaient à ramener de nouveau vers l'expérience, l'observation et l'induction. Telle fut particulièrement la conduite que tint Jean-Chr. Reil, dans une forte apostrophe contre la philosophie transcendentale (1), où il défendit en même temps ses opinions favorites contre les objections de Roose. On doit aussi distinguer ce que Louis-Henri Jacob dit sur l'abus du dogmatisme, ainsi que sur les erreurs dans lesquelles les psycologues matérialistes sont tombés (2), et le tableau que Jean-Chr. Aug. Clarus donna de la différence de la zoonomie chimique et de la zoochémie, afin de rendre suspectes toutes les explications des phénomènes de la vie, basées sur les rapports chimiques de la matière, comme sur une cause suffisante pour produire ces phénomènes (3).

La physiologie spéculative trouva aussi un accès facile en France. Xavier Bichat, le Darwin de cet empire, établit avec autant d'esprit, mais d'une manière non moins arbitraire, deux espèces tout-à-fait différentes de vie, et fit de ce dogme le premier prin-

(1) *Archiv für* etc., c'est-à-dire, Archives de physiologie, T. V. p. 318.
(2) *Ib.* p. 147.
(3) *Diss. de zoochemiâ.* in-4°. *Lips.* 1800.

cipe de l'histoire naturelle du corps humain (1). L'une, ou la vie organique, consiste seulement dans l'activité intérieure, et elle est commune aux plantes : les formes des organes destinés à son accomplissement sont très-irrégulières. L'autre, ou la vie animale, consiste dans l'activité extérieure, et ses opérations se font avec d'autant plus de symétrie, que les organes qui lui sont consacrés sont eux-mêmes plus exactement séparés par une ligne médiane. Ici Bichat allègue les phénomènes qu'on observe si fréquemment dans les hémiplégies et les douleurs unilatérales, et sur lesquels Isenflamm a tout récemment fait de si excellentes recherches (2). Suivant le physiologiste français, la vie animale a des intermissions, tandis que la vie organique continue sans la moindre interruption. Les passions appartiennent à cette dernière, et les fonctions de l'intelligence à l'autre. Mais terminerait-on jamais si l'on prétendait relever et signaler toutes les hypothèses, toutes les assertions arbitraires et sans fondement de Bichat ?

On trouve dans les axiomes aphoristiques d'histoire naturelle d'Antide Mangin (3) une réunion des plus bizarres du fanatisme avec le matérialisme chimique. Sachant que la combustion dégage du calorique et attire de l'oxigène, et que le refroidissement dégage de l'oxigène en attirant du calorique, on possède le grand secret sur lequel reposent tous les phénomènes de la vie, et à l'aide duquel on peut même expliquer l'origine des maladies. Toutes les affections dépendent du manque ou de la surabondance de l'oxigène ; mais il y a un radical indestructible : ce radical du corps humain ne périt pas, il est

(1) Recherches physiologiques sur la vie et la mort. in-8°. Paris, an VIII.

(2) Isenflamm et Rosenmuller, *l. c.* tom. I. p. 7.

(3) Notions mathématiques de chimie et de médecine, ou théorie du feu. in-8°. Paris, 1800.

immortel. Cette idée plonge l'auteur, à la fin de son livre, dans une extase dont l'expression est en effet la plus belle partie de sa bizarre production.

Cependant le savant Fourcroy publiait un ouvrage important, son Système de chimie théorique et pratique, dans la dernière table duquel il donne un aperçu rapide de toutes les découvertes faites jusqu'alors relativement à l'analyse des substances animales (1). Quoiqu'il ait à certains égards raison d'attribuer une grande importance à ces recherches, quoique nous espérions avec lui obtenir encore de grands éclaircissemens de la chimie animale, on ne saurait toutefois disconvenir de notre ignorance dans cette partie du savoir humain, et après avoir parcouru sa table avec attention, on ne peut s'empêcher de douter qu'une route semblable nous conduise à tous les résultats que l'auteur s'en promet. Il continua aussi, de concert avec Vauquelin, ses excellentes recherches sur l'urée. Comme deux cent quatre-vingt-huit parties de cette matière en contiennent deux cents de carbonate d'ammoniaque, les deux chimistes conclurent que c'est la plus azotée de toutes les substances animales, que par conséquent les reins sont un véritable organe purificateur, et qu'ils délivrent le corps de l'azote qui s'y trouve surabondant, de même que les poumons servent à expulser le superflu du carbone (2).

Vauquelin essaya de déterminer, d'après l'analyse chimique, le mélange de la liqueur amniotique de différens animaux, et la nature du vernis caséeux qui enduit le fœtus. Il trouva dans la liqueur de l'amnios de la femme un acide particulier et une certaine quantité de sulfate de soude (3).

(1) *System der* etc., c'est-à-dire, Système de chimie théorique et pratique en tableaux : trad. du français. in-fol. Léipsick, 1801.
(2) Annales de chimie, tom. XXXII. p. 30. 113.
(3) Mémoires de la société médicale d'émulation, vol. III. p. 300.

Le Febvre entreprit des recherches chimiques sur le fluide nerveux. Ayant exposé la masse cérébrale, la moelle de l'épine, les nerfs et le sperme aux rayons du soleil, sous une cloche pleine d'eau, il en obtint beaucoup d'hydrogène, tandis qu'il ne recueillit pas ce principe lorsque le récipient renfermait de l'air atmosphérique au lieu d'eau (1). Bertrand émit, touchant l'influence de la lumière sur les corps organisés, quelques hypothèses dont la plus vraisemblable est celle de l'identité du calorique et de la lumière, et dont la moins digne d'approbation est celle qui place le siége de la faculté visuelle dans la choroïde (2).

Benjamin Rush publia cette année des leçons sur la vie animale; il y soutient que la vie dépend des irritations qui en sont les conditions extérieures, et il nous apprend en même temps une chose fort remarquable, c'est que cette idée n'appartient pas à Brown, mais qu'elle a été puisée originairement dans les leçons de Cullen, de qui lui-même l'avait empruntée long-temps avant qu'aucun ouvrage de Brown fût parvenu à sa connaissance (3).

Louis-Henri-Chr. Niémeyer rassembla de nouvelles preuves en faveur de la théorie de l'excitement, car il examina soigneusement l'empire de la volonté sur les mouvemens volontaires, et s'efforça de démontrer que les muscles chargés d'exécuter ces derniers, ne discontinuent pas même après la cessation de cette influence de jouir d'une activité intérieure à laquelle la volonté seule peut mettre un

(1) Recherches et découvertes sur la nature du fluide nerveux. in-8°. Paris, 1800. — *Gilbert*, *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de physique, T. VI. p. 245.

(2) Essai touchant l'influence de la lumière sur les êtres organisés. in-8°. Paris, an VIII.

(3) *Three Lectures* etc., c'est-à-dire, Leçons sur la vie animale, faites dans l'université de la Pensylvanie. in-8°. Philadelphie, 1800.

terme. L'action de cette dernière n'est point irritante. L'auteur applique ce principe à la théorie du sommeil, qu'il définit la suspension de l'empire de la volonté (1).

M. Detten émit sur les fonctions du tissu cellulaire des hypothèses présentées avec esprit, mais peu vraisemblables (2). Il croit en effet que les fluides pompés dans l'atmosphère ne sont pas de suite portés par les vaisseaux lymphatiques dans le torrent de la circulation, mais qu'ils commencent par éprouver un changement de la part des fluides aériformes que le tissu cellulaire renferme. Ce qu'il dit de l'interruption de lymphatiques par ce tissu cellulaire, est rempli d'inexactitudes.

Trampel fit des remarques fort intéressantes sur la structure et les fonctions des organes auditifs (3). Il avança, entre autres, l'opinion que peut-être les sons sourds et graves sont perçus par la fenêtre ronde et la partie inférieure du conduit spiral du limaçon, tandis que les sons aigus et clairs le sont par la partie supérieure.

Le célèbre Spallanzani publia d'excellentes recherches sur la circulation du sang chez les différens animaux, particulièrement chez les salamandres : il s'était servi du microscope de Lyonnet pour ses observations (4).

La doctrine du galvanisme s'enrichit cette année de plusieurs additions extrêmement importantes. Alex. Volta, dans une lettre adressée à Joseph Banks,

(1) *Materialien* etc., c'est-à-dire, Matériaux pour la théorie de l'excitement. in-8°. Gottingue, 1800.

(2) *Beytrag* etc., c'est-à-dire, Mémoire sur les fonctions du tissu cellulaire. in-8°. Munster, 1800.

(3) *Wie erhaelt* etc., c'est-à-dire, Comment peut-on conserver l'ouïe, et comment doit-on s'y prendre dès qu'elle devient dure? in-8°. Pyrmont, 1800.

(4) Expériences sur la circulation observée dans l'universalité du système circulaire : trad. de l'italien. in-8°. Paris, 1800.

et datée du 20 mars 1800, fit pour la première fois connaître un nouvel appareil de son invention (1), composé de plaques d'argent, de zinc et de papier mouillé, placées alternativement les unes sur les autres, de manière à former une pile dont il suffit de toucher simultanément les deux extrémités avec les doigts imbibés d'eau, pour que tout le corps éprouve une commotion violente et évidemment électrique. Volta décida que cet effet dépend de l'électricité, parce qu'il pouvait en déterminer l'espèce à l'aide du condensateur, et parce qu'il obtenait des étincelles. Antoine Carlisle, en répétant ces expériences déjà fort importantes par elles-mêmes, fit la découverte intéressante qu'il se dégage de l'oxigène par l'extrémité de la pile de Volta où se trouve une plaque de zinc, et de l'hydrogène par celle où se remarque une plaque d'argent, et que cette machine décompose par conséquent l'eau en ses deux élémens. Guillaume Cruikshank et Guillaume Henry reconnurent aussi cette propriété chimique que le galvanisme possède de décomposer l'eau et différens sels (2).

J. G. Ritter constata l'action chimique de ce fluide en prouvant qu'il existe réellement aussi dans les êtres inorganiques (3). Il admit que tous les conducteurs solides de cet agent sont des substances oxydables, et tous ses conducteurs liquides des substances oxydées : l'opération chimique lui parut donc consister en une oxydation des solides et une désoxydation des fluides : il crut même que la précipitation d'un métal par un autre métal, de la dissolution

(1) *Nicholson*, *Journal of* etc., c'est-à-dire, Journal de philosophie naturelle, vol. IV. Juillet, p. 179.

(2) *Ib.* p. 360. 369.

(3) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire du galvanisme. in-8°. Iéna, 1800.

où il se trouvait renfermé, est un véritable effet galvanique.

Les phénomènes du magnétisme animal parurent à Jean Heinecken avoir une grande affinité avec ceux du galvanisme et de l'électricité (1). Il faut, dit-il, que les nerfs soient les conducteurs d'une substance très-déliée et très-expansible qui les entoure en forme d'auréole à leur extrémité, et qui contribue à la production de la chaleur animale dont l'équilibre constitue la santé, mais dont le défaut d'équilibre engendre les maladies. Heinecken fait voir combien cet agent est puissant pour stimuler la force vitale, et calmer les irritations, les dériver d'un organe vers un autre, et provoquer le sommeil magnétique. Il crut remarquer que certains métaux, le cuivre et le zinc spécialement, occasionent un vif excitement pendant la durée de ce sommeil. Jacques Fr. Louis Lentin fut le témoin irrécusable de ces effets du magnétisme animal, dont les médecins de Brême, Tréviranus, Wienholt, Olbers et Heinecken s'occupèrent d'une manière particulière (2).

ARTICLE SECOND.

Pathologie.

Le troisième volume de la pathogénie de Roeschlaub est incontestablement une production importante dans la littérature du système de Brown. L'auteur spécule sur le développement de l'hypersthénie et de l'asthénie

(1) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées et observations sur le magnétisme animal et son emploi. in-8°. Brême, 1800.

(2) *Hufeland, Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 2. p. 130.

permanentes et momentanées de l'excitement, sur l'origine de la différence graduelle de l'hypersthénie et de l'asthénie, et sur la cause des différentes formes de maladies, avec une subtilité tellement scolastique et stérile, que Saint-Thomas et Pierre d'Abano sont plus supportables dans certains endroits.

Le manuel de Juste Arnemann est bien basé sur les idées de Brown, mais ces idées sont exposées avec moins de précision (1). La nouvelle édition de la critique du brownisme par L. C. G. Cappel est plus intéressante : l'auteur ne se range pas positivement au nombre des véritables partisans de la nouvelle doctrine, mais il supprime ou modère toutefois plusieurs des objections qu'il avait faites précédemment contre elle. Il convient que la définition de la vie par Brown est utile, mais croit qu'on doit chercher la cause de l'irritabilité dans la forme et le mélange de la matière animale, soutient l'irréparabilité de la somme d'irritabilité avec laquelle l'homme vient au monde, rejette l'irritabilité spécifique, sans admettre l'identité de cette force dans tous les organes du corps, mais applaudit à l'idée d'un simple rapport de quantité entre les irritans et l'irritabilité. On peut réellement dire que si Roeschlaub se perd dans les profondeurs incommensurables de la nouvelle doctrine, Cappel les effleure d'un vol léger, et sait éviter heureusement les écueils.

Le livre de Jean Ulrich (2) est une tentative tout-à-fait infructueuse, faite dans la vue de démontrer théoriquement les vices des principes du système de Brown : il n'est certainement pas propre à rapprocher les deux partis l'un de l'autre.

(1) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine pratique. in-8°. Gottingue, 1800.

(2) *Analysis* etc., c'est-à-dire, Analyse du système médical de Brown. in-8°. Vienne, 1800.

Un écrivain très-instruit, Ernest Horn, donna un rare exemple d'impartialité, de réflexion et de jugement, dans sa critique des nouveaux dogmes (1). Lorsqu'il entreprit ses recherches sur les différentes théories, il était trop intimement convaincu de la nécessité du syncrétisme, au milieu d'un si grand nombre d'opinions diverses, pour adopter exclusivement les principes d'un seul système. Les idées de Brown sur les fièvres lui parurent avoir le plus de vraisemblance en leur faveur, mais il ne ferma cependant pas les yeux sur les vides et les défauts de cette doctrine, et s'il nia l'existence de la fièvre gastrique comme espèce, s'il rejeta également les fièvres muqueuse, vermineuse, rhumatismale et hectique, comme espèces distinctes, il fit cependant des remarques excellentes sur l'invraisemblance et la simultanéité de la faiblesse directe et indirecte, sur la nécessité d'avoir égard à l'affection locale dans les pyrexies, et sur l'insuffisance de la division de la faiblesse en directe et indirecte. Il refusa d'admettre les âcretés comme causes de maladies, examina les nouvelles théories des métastases, de la pléthore générale et locale, des congestions du sang et des autres humeurs, et partagea les maladies chroniques en celles qui supposent une simple faiblesse, et en celles dans lesquelles il y a simultanément désorganisation.

Nous ne devons pas moins d'éloges aux efforts de J. Joseph Doemling pour assurer à l'éclectisme la supériorité sur le dogmatisme sévère dans la doctrine des âcretés (2). Son ouvrage ne peut manquer d'être lu avec fruit. Il cherche à prouver combien est im-

(1) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires de clinique médicale, recueillis dans un voyage en Allemagne, en Suisse et en France. in-8°. Brunswick, 1800.

(2) *Giebt* etc., c'est-à-dire, Y a-t-il des maladies originaires des humeurs? que sont-elles et que ne sont-elles pas? in-8°. Bamberg et Wurtzbourg, 1800.

portante l'influence que les humeurs exercent sur les solides, en regardant une attraction élective organique des élémens constituans de ces humeurs comme la cause prochaine des changemens qu'elles subissent, les fluides eux-mêmes comme des parties de l'organisme, et l'action des vaisseaux, ainsi que celle des solides, comme des conditions extérieures et accessoires. D'après cela, non-seulement il est possible que les maladies proviennent originairement du changement survenu dans le mélange des humeurs, mais elles naissent en réalité de cette source, lorsque toutefois l'infection a eu lieu. L'auteur parcourt la pathologie de la siphilis, de la petite vérole et de la rage, et allègue des raisons plausibles qui tendent à prouver que ces maladies ont originairement leur source dans les humeurs. Il range d'autres exanthèmes, le diabète et le scorbut parmi les affections mixtes, les scrophules, la goutte, le rachitisme, le rhumatisme et la fièvre bilieuse parmi les maladies des solides. On doit du respect à un pareil défenseur de la pathologie humorale, quoique ses argumens ne soient pas absolument persuasifs.

Je range encore ici une bonne et utile compilation sur les rapports chimiques des humeurs morbifiques, par Chr. Henri-Théodore Schréger (1).

Charles Himly nous offre, dans son excellent traité sur la gangrène (2), un louable exemple de l'impartialité avec laquelle on doit juger les théories pathologiques. J'avoue volontiers que la manière dont Horn et cet auteur se sont comportés à l'égard de celles des doctrines de Brown qu'ils adoptent ou rejettent, me paraît être la plus vraie et la plus convenable. Himly

(1) *Fluidorum corporis animalis chemiæ nosologicæ specimen. in-8°. Erlang.* 1800.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la gangrène des parties molles et dures, avec une esquisse de la théorie médicale. in--°. Gottingue, 1800.

expose, dans la préface de son livre, quelques principes que chacun distinguera, s'il a étudié avec calme et sang-froid les progrès de la théorie médicale chez les modernes. Que l'irritabilité repose sur l'organisme qui doit en être considéré comme la cause, à raison de sa susceptibilité d'être affecté par les impressions extérieures, et comme la matière, puisque c'est par lui que l'irritabilité réagit ; que les phénomènes de la vie dépendent de l'irritabilité, mais en même temps aussi de l'organisation ; que l'irritabilité se répare par sécrétion et par assimilation : tels sont les dogmes fondamentaux que l'on doit jusqu'à ce jour reconnaître comme suffisamment constatés. Mais lorsque l'auteur accorde encore un certain poids à la différence de la faiblesse en directe et indirecte, et quand il divise et traite la gangrène d'après ces idées, il s'expose à ce qu'on lui fasse de fortes et nombreuses objections.

Frédéric-Louis Kreysig, dans la seconde partie de son exposé des nouvelles doctrines physiologiques et pathologiques, soutint aussi que l'organisation des fluides est une raison pour ne pas pouvoir admettre de maladies dans les humeurs. Il démontra fort au long et avec beaucoup de soin, que toutes les actions contraires à l'état ordinaire, tiennent moins aux irritations extérieures qu'au changement des forces organiques : il doutait que l'intensité de la force vitale s'accroisse dans l'état contre-nature. Il rapporta plusieurs argumens en faveur du changement qu'éprouve la qualité de l'irritabilité : il discuta les idées d'oppression et d'épuisement des forces, et démontra parfaitement que les sophismes de Roeschlaub contre la propriété incitante des humeurs âcres n'ont pas la moindre réalité.

Si des recherches aussi justes et aussi précieuses sont un sujet de féliciter le dix-huitième siècle qui les a vu naître, l'apparition de plusieurs hypothèses

annoncées avec pompe, quoique de la dernière futilité, est propre, d'un autre côté, à décourager complètement l'esprit. Je ne puis en effet m'empêcher de mettre le traité de Godefroi-Chr. Reich (1) au nombre des productions méprisables de la littérature médicale moderne en Allemagne, lorsque je considère les hypothèses arbitraires et souvent empruntées de la *Praxis medica* de Sylvius que l'auteur nous donne pour des vérités nouvelles et incontestables, le mensonge qu'il a commis en prétendant que de longues réflexions sur cette théorie inventée par lui l'avaient conduit à la découverte de son nouveau moyen, enfin son ignorance complète de tout ce qui a été dit autrefois et de nos jours contre l'application imprudente et précipitée de la chimie à la médecine. Que Reich continue de croire et de dire que l'azote est le principe positif, et l'oxigène le principe négatif de la vie; que la santé consiste en une fermentation naturelle, la maladie et la fièvre en une fermentation contre-nature; que la fièvre dépend de la diminution de l'oxigène, et qu'elle ne peut guérir que par une addition de ce principe, on lui pardonnerait sans peine toutes ces opinions, en les attribuant à son ignorance totale de l'histoire de l'art et des principes d'une physiologie et d'une pathologie éclairées, s'il n'eût pas, avec une audace incompréhensible, érigé des hypothèses aussi ridicules en autant d'axiomes irréfutables.

S. L. Mitchill émit une hypothèse chimique analogue sur l'origine des maladies des dents, quoiqu'il fasse preuve de plus de réflexion et de connaissances ()2. En effet, l'acide septique ayant plus d'af-

(1) *Vom Fieber* etc., c'est-à-dire, De la fièvre et de son traitement en général. in-8°. Berlin, 1800.

(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine et de chimie, année 1801, p. 3.

finité pour la chaux que l'acide phosphorique, dégage ce dernier, et donne ainsi naissance au tartre des dents et à la carie de ces os. Le meilleur moyen de détruire cette combinaison de l'acide septique avec la chaux et de faire disparaître l'enduit qui recouvre les dents, est donc d'avoir recours à la potasse.

F. E. Fodéré attribua l'origine d'une violente épidémie de fièvres intermittentes éclatée auprès de Mantoue, à la surabondance d'acide carbonique hydrogéné répandu dans l'atmosphère des pays couverts par les inondations du Pô. Du reste, il constata l'utilité du quinquina dans les affections que les fièvres intermittentes laissent à leur suite, même lorsque ce sont les empâtemens les plus volumineux des viscères du bas-ventre (1).

Abraham-Cyprien Luiscius soumit la doctrine de la putridité dans les corps organisés à un nouvel examen, et confirma, par les résultats de bonnes expériences qu'il entreprit, la doctrine des solidistes à cet égard (2). Ideler fit contre mes opinions au sujet des métastases, quelques remarques fort justes, dont je profiterai avec reconnaissance dans la troisième édition de mon Manuel de pathologie (3). Les observations de J. Joerdens (4) et celles de J. F. Bœttcher (5) contribuèrent à répandre du jour sur les principes du solidisme à l'égard des maladies véné-

(1) Mémoire de médecine pratique sur le climat et les maladies du Mantouan. in-8°. Paris, 1800.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Mémoire pour répondre à la question suivante : Quelles sont les causes de la putridité dans les substances végétales et animales, et quels sont les phénomènes et les effets qu'elle produit en elles ? couronné par la société de philosophie expérimentale de Roterdam : trad. du hollandais. in-8°. Marbourg, 1800.

(3) *Hufeland*, *Journal* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 1. p. 55.

(4) *Ibid.* T. X. cah. 2. p. 3. cah. 3. p. 73.

(5) *Bemerkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques sur la constitution médicale, les hôpitaux et les méthodes curatives. in-8°. Koenisberg, 1800.

riennes larvées. Une opinion de ce dernier écrivain qui ne croit pas à la réapparition de la siphilis après une guérison radicale, suscita entre lui et Wolfs, physicien de Varsovie, un procès singulier que le Collége supérieur de Berlin décida avec une sage circonspection, quoiqu'à l'avantage de Boettcher. Cet auteur soutint aussi la possibilité de l'infection vénérienne sans qu'il y ait eu précédemment commerce intime entre les deux sexes.

E. G. Knébel donna une critique raisonnée de la doctrine du diabète et du tétanos : il attribua cette dernière maladie à l'asthénie des organes qui exécutent les fonctions de la volonté (1). M. Baillie examina aussi les hypothèses d'autres écrivains sur le diabète, sans donner une théorie positive de cette affection (2). Jean-Dan. Metzger publia un aperçu rapide et fort bien conçu de la doctrine des maladies vénériennes (3). Samuel-Gottl. Vogel écrivit un bon manuel pratique sur les hémorragies : le jugement qu'il porte du système de Brown, dénote un homme qui cherche la vérité de bonne foi et sans prévention (4). Nous devons à C. C. E. Schmid une bonne classification des maladies de l'âme (5) ; cependant le traité de l'aliénation mentale, par Philippe Pinel, est beaucoup plus important, surtout parce qu'il renferme des idées en partie nouvelles sur le traitement physique et moral des fous, ainsi que sur les précautions qu'ils exigent de la part de la

(1) *Materialien* etc., c'est-à-dire, Matériaux de médecine théorique et pratique. in-8°. Breslau, 1799. 1800.

(2) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société d'encouragement pour la médecine et la chirurgie, vol. II. p. 179. (in-8°. Londres, 1800.)

(3) *Kurze* etc., c'est-à-dire, Court aperçu de la doctrine des maladies vénériennes. in-8°. Koenisberg, 1800.

(4) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de médecine pratique à l'usage des élèves en médecine. in-8°. Stendal, 1800.

(5) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 1, p. 7.

police (1). L'ouvrage prolixe de J. J. Schmidt sur la folie, renferme bien quelques bonnes observations, mais l'auteur manque de goût, de clarté dans les idées, d'élégance, et même de pureté dans la diction (2).

Tellessont les principales augmentations que la pathologie reçut à la fin du dix-huitième siècle. Quant à ce qui concerne le matériel de cette science, on ne peut disconvenir que l'année 1800 n'ait fourni un nombre prodigieux d'observations intéressantes.

T. H. Spry fit tous ses efforts pour enrichir l'anatomie pathologique, et publia dans cette vue deux cas qui ne sont pas fort importans, l'un d'une intussusception des intestins, l'autre d'une atrophie par suite de l'état squirrheux du mésentère (3). Jacques-Conrad Flachsland donna des observations plus essentielles sur la dégénérescence de l'utérus en une masse charnue, sur un môle vésiculeux, sur le défaut congénial de palais osseux et de voile du palais, sur différens monstres, et sur un battement contre-nature à la région épigastrique (4). On doit encore distinguer le cas rapporté par Blane, d'une violente céphalalgie, suite d'une tumeur aux environs de la glande pinéale, et d'un anévrisme de l'artère carotide (5); la description donnée par J. B. J. Behrends d'un changement contre-nature du cerveau, déterminé par une lésion extérieure, et qui avait fait périr au bout d'un long espace de temps le malade dans

(1) Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie. in-8°. Paris, 1800.

(2) *Blicke* etc., c'est-à-dire, Coup d'œil sur la médecine en général, et la médecine de l'âme en particulier. in-8°. Altona, 1799. 1800.

(3) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801. p. 113.

(4) *Observationes pathologico-anatomicæ. in*-8°. *Rastad.* 1800.

(5) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour l'encouragement de la médecine et de la chirurgie, vol. II. p. 100.

un état de démence et de léthargie (1); le cas cité par Chizeau d'une suppuration presque générale du cerveau, survenue sans cause externe (2); la description d'une hydrocéphale énorme chez un adulte par Guillaume Schmitt (3); le tableau d'une maladie qui dépendait d'une hydrocéphale, ainsi que le prouva l'autopsie cadavérique, et qui n'était cependant pas accompagnée des caractères distinctifs de cette affection, par H. Clutherbuck (4); les remarques de J. Clarke sur une rupture du diaphragme par laquelle les viscères du bas-ventre s'insinuèrent dans la cavité pectorale; celle de Thomas Haden sur un déchirement de l'utérus qui n'entraîna pas la mort; enfin celle d'E. Home sur un gonflement des nerfs axillaires (5).

Les observations de maladies aiguës recueillies par des médecins qui eussent égard au caractère de la constitution épidémique, devinrent d'autant plus rares que les idées des sectes dominantes ne leur permettaient pas de supposer que la constitution épidémique exerçât de l'influence sur les maladies régnantes. Schmidtmann écrivit sous ce point de vue et sous plusieurs autres encore l'apologie de Stoll contre Kortum (6). Henri-Gottl. Spiering donna des observations écrites sur le modèle de celles de Lepecq de la Clôture, et témoigna combien il était pénétré de la vérité des principes de Sydenham et de Stoll (7).

(1) *Hufeland Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 2. p. 3.

(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801, p. 298.

(3) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800, T. IV. p. 233.

(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800. Novembre, p. 801.

(5) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour l'encouragement de la médecine et de la chirurgie, vol. II.

(6) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IX. cah. 3. p. 52. — Comparez T. XI. cah. 3. p. 139.

(7) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations et expériences de médecine. in-8°. Altona et Leipsick, 1800.

G. Frédér. Chr. Wendelstadt décrivit également, d'après ces principes, la fièvre d'hôpital, la dyssenterie épidémique, une fièvre puerpérale irrégulière et plusieurs autres maladies (1). Max. Jacques de Man prouva, dans sa description des fièvres épidémiques, qu'il connaissait parfaitement bien la médecine hippocratique (2); mais l'histoire d'un typhus qui régna épidémiquement à Grenoble, par Trousset, est assez insignifiante (3).

P. Russel prouva, par un cas fort remarquable, que les embryons peuvent aussi être atteints de fièvres intermittentes, et en rapporta une autre d'une personne qui avait à la fois la petite vérole et la rougeole (4). Hufeland et un anonyme décrivirent l'érysipèle épidémique et mortel des enfans; maladie rare et d'une espèce toute particulière (5). A. F. Hecker fit quelques remarques sur l'angine polypeuse (6), et C. H. Parry décrivit fort au long l'angine de poitrine sous le nom de *syncope angineuse* (7). J. H. C. Vogler donna le tableau de la plique simple, connue dans la Basse-Saxe sous le nom de *Sellentost*: elle n'est pas rare parmi les gardiens de chevaux qui dorment la nuit sur les prés, mais aucun auteur de médecine n'en a encore fait mention (8). Trampel détermina mieux le diagnostic de

(1) *Wahrnehmungen* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine et de chirurgie, P. I. in-8°. Osnabruck, 1800.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la fièvre maligne: trad. du hollandais. in-8°. Leipsick, 1800.

(3) Histoire de la fièvre qui a régné épidémiquement à Grenoble. in-8°. Grenoble, 1800.

(4) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour l'encouragement de la médecine et de la chirurgie, vol. II. p. 12.

(5) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. cah. 4. p. 147.

(6) *Ibid.* tom. IX. 3.

(7) *An inquiry* etc., c'est-à-dire, Recherches sur les symptômes et les causes de la syncope angineuse, communément appelée angine de poitrine. in-8°. Bath, 1800.

(8) *Hufeland*, *Journal der* etc.; c'est-à-dire; Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 1. p. 40.

la surdité, en signalant surtout les caractères de la faiblesse du tympan, qui semble éloigner de beaucoup les sons, augmente par le froid, diminue par la chaleur, et dans laquelle le malade entend beaucoup plus distinctement par la bouche que par les oreilles. Il prétendit que les pendans d'oreilles sont fort souvent nuisibles, parce qu'ils dérivent les humeurs destinées à la sécrétion du cérumen. Il donna une bonne explication du bruit que les personnes qui recouvrent l'ouïe discernent dans les oreilles, en le faisant provenir de ce que le muscle tracteur de la membrane du tympan en opère rapidement la tension (1). Enfin Pierre-Aimé Lain publia des remarques très-intéressantes sur les combustions spontanées qui sont en grande partie produites par l'abus des liqueurs spiritueuses (2). C. Busman donna le tableau des maladies nocturnes, et en attribua l'origine aux dérangemens de la digestion (3).

ARTICLE TROISIÈME.

Thérapeutique et matière médicale.

L'ouvrage le plus célèbre de tous ceux que les temps modernes virent éclore sur la thérapeutique générale, a pour auteur Chr. Guillaume Hufeland (4), homme qui exerce une puissante influence littéraire,

(1) *Wie erhaelt* etc., c'est-à-dire, Comment peut-on conserver l'ouïe, etc.? in-8°. Pyrmont, 1800.

(2) Essai sur les combustions humaines, produites par un long abus des liqueurs spiritueuses. in-8°. Paris, an VIII.

(3) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. cah. 2. p. 120.

(4) *System der* etc., c'est-à-dire, Système de médecine pratique, T. I. in-8°. Iéna et Leipsick, 1800.

mais qui n'a pas assez de courage pour l'employer à diriger l'esprit de ses contemporains. On trouve dans ce livre, d'ailleurs fort utile, des traces évidentes de la trop grande facilité avec laquelle Hufeland cède aux opinions et aux hypothèses éphémères du temps. Partout il cherche à concilier la théorie de l'excitement, à laquelle il fait cependant de fortes objections, avec les idées des matérialistes chimistes : il décide que chaque maladie et chaque méthode curative ont à la fois un caractère dynamique et un caractère matériel, et que chaque remède agit aussi à la fois sur l'irritabilité et sur la matière. Au reste, il trace parfaitement bien les principes de la guérison naturelle, discute d'une manière claire et persuasive l'état sthénique et asthénique, et dit de très-bonnes choses sur la méthode fortifiante par nutrition, quoiqu'il eût pu se dispenser d'introduire le nouveau terme de *méthode restaurante*. En général, cet ouvrage conservera toujours un certain degré d'importance à cause de la manière excellente dont les différens objets y sont traités, quoiqu'on ait lieu de ne point être satisfait de l'ordre qui y règne, et que, par condescendance pour la mode, l'auteur substitue quelquefois des expressions nouvelles à celles qui étaient usitées jusqu'alors.

Frédéric Kretschmer publia un ouvrage syncrétistique sur la pharmacologie (1). Il y profita des nouvelles découvertes et des opinions modernes d'une manière si heureuse, qu'on ne peut l'accuser de porter un attachement aveugle à aucun système quelconque. Il expliqua surtout avec sagacité les effets des médicamens, d'après les lois de l'organisme, d'après celles de la force vitale, et d'après les différens systèmes et organes du corps. La matière médicale de F. Swédiaur est infiniment moins importante; elle n'offre

(1) *Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai d'un tableau théorico-pratique de l'action des médicamens. in-8°. Halle, 1800.

rien de particulier, ni sous le rapport de la conception du plan, ni sous celui de son exécution (1). Chr. Aug. Struve publia un recueil utile des cas désespérés dans lesquels l'art procure instantanément des secours salutaires : on désirerait cependant un peu plus d'ordre dans cet ouvrage (2).

A l'égard des méthodes curatives en particulier, aucune ne fit une sensation aussi vive que celle de G. Chr. Reich contre la fièvre, qu'il avait tenue secrète jusqu'alors, et qu'il publia cette année. J'ai déjà fait voir les contradictions qui existent entre sa première annonce et celle qu'il donna plus tard. On doit encore blâmer plus sérieusement la théorie qu'il exposa du mode d'action des acides minéraux, et qu'il chercha à concilier avec celle de la fièvre dont j'ai parlé précédemment. Comme depuis long-temps les acides étaient employés à cause de leurs propriétés excitantes, on les prescrivit aussi d'une manière beaucoup plus générale à cette époque. Un anonyme conseilla l'acide muriatique à l'extérieur et à l'intérieur, contre l'hydrophobie produite par la morsure d'un chien enragé (3). Girault vanta les bains salés dans la goutte (4), et Herder administra l'acide phosphorique avec succès (5).

Les expériences qu'on fit sur l'utilité des alcalis sont en contradiction avec la théorie que Reich avait donnée du mode d'action des acides. Wenzel-Aloysius Stutz, engagé par les observations que Humboldt

(1) *Materia medica, seu cognitionis medicamentorum simpliciorum epicrisis analytica.* in-8°. *Parisiis*, ann. *VIII.*

(2) *Triumph der* etc., c'est-à-dire, Triomphe de la médecine, ou instruction constatée par des faits sur la manière de secourir les malades dans les cas désespérés. in-8°. Breslau, 1800.

(3) *Busch*, *Almanach der* etc., c'est-à-dire, Almanach des progrès, etc. T. V. p. 188.

(4) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. cah. 4. p. 179.

(5) *Ib.* T. IX. p. 148.

et Michaëlis avaient recueillies au sujet de la propriété qu'ont les alcalis d'être les excitateurs les plus puissans du galvanisme, essaya à l'intérieur l'alcali volatil pris alternativement avec l'opium, et à l'extérieur une dissolution d'alcali caustique, dans un violent tétanos survenu à la suite d'une plaie, et qui résistait à tous les autres moyens. Il parvint à le guérir, et prétendit dès-lors avoir trouvé une méthode certaine de traitement contre cette affection redoutable, savoir l'emploi alternatif des alcalis et de l'opium (1). Mais les observations d'Hildenbrand (2), Ficker (3) et Mursinna (4), prouvent que sa méthode ne mérite nullement le nom de certaine, puisque ces praticiens y eurent recours sans le moindre succès. Cependant Stutz continua ses recherches sur l'efficacité des alcalis, et les trouva fort utiles dans les convulsions si dangereuses des femmes enceintes, la paralysie, l'asthme spasmodique et un grand nombre d'autres spasmes asthéniques (5). Il me paraît clair, d'après cela, qu'on ne peut pas expliquer chimiquement l'action des acides dans ces mêmes affections, et qu'il y avait beaucoup de vrai dans la méthode curative des chémiatres du dix-septième siècle, puisqu'ils exaltaient les alcalis comme d'excellens remèdes, précisément contre les maladies auxquelles les modernes les ont aussi opposés (6). Les résultats des recherches de Vauquelin sur les parties constituantes des extraits des plantes me paraissent aussi fournir une objection

(1) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800, T. I. p. 81. 322.

(2) *Ib.* T. IV. p. 262.

(3) *Ib.* T. IV. p. 266.

(4) *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, cah. I. p. 123.

(5) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. cah. 4. p. 3.

(6) *Sylv. prax. med. lib. I. c. 41. p. 291. App. sect. X. p. 855.* — Comparez *P. S. Wichuræ*, *Diss. de alcalium usu medico. in-8°. Halæ*, 1801.

fondée contre les explications chimiques de l'action des médicamens. Ce chimiste assure qu'ils sont composés d'acétate de soude, d'ammoniaque et d'extractif, et croit sans fondement que leurs vertus dépendent de ces principes constituans (1).

S. L. Mitchill vanta la soude comme un moyen universel contre les altérations des humeurs animales causées par le développement de l'acide septique (2). P. Mascagni recommanda aussi de nouveau le carbonate de potasse dans la pierre, les congestions abdominales et l'hydropisie (3).

On ne peut pas encore fixer son jugement sur le remède secret de Samuel Hahnemann (4) contre la fièvre scarlatine, quoique F. G. Jany (5) et Sulzer (6) aient émis quelques doutes fondés au sujet de son efficacité, et que Goettling ait assuré que c'est une production végétale fort énergique (7).

J. H. Bréfeld proposa les mercuriaux contre la fièvre putride, à cause de leurs propriétés excitantes, mais on partagera difficilement son avis, si on réfléchit aux autres effets que ces remèdes produisent en même temps (8). Rumsey trouva le calomélas très-utile dans l'angine polypeuse (9). Bréfeld, pour guérir la dyssenterie, conseilla de fomenter le bas-ventre

(1) Journal de la Société des pharmaciens, I. p. 133.

(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800. p. 923. année 1801. p. 8.

(3) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IX. cah. 4.

(4) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800. T. I. p. 191. T. II. p. 287.

(5) *Ib.* T. IV. p. 316.

(6) *Reichs-Anzeiger*, 1801. *n.* 30. *p.* 389.

(7) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1801. p. 580.

(8) *Aufsaetze* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur différens objets de matière médicale. in-8°. Osnabruck, 1800.

(9) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie, vol. II. p. 150.

avec de l'eau froide, et de donner à l'intérieur le camphre et l'eau de chaux : il allégua aussi quelques idées assez mal digérées pour la défense de la pathologie humorale. Du reste, P. M. Martineau constata l'utilité de l'eau froide dans les fièvres, quand on l'applique d'après le procédé de Curries et de Bréfeld (1).

J. N. Sauter publia l'observation remarquable d'une rage déjà déclarée qui avait été guérie par l'usage de la belladone (2). C. F. Schuhmacher vanta la *Swietenia soymida* contre les fièvres intermittentes, et la dissolution du camphre dans l'éther contre les inflammations (3).

Nous avons de J. B. van Mons (4) un mémoire sur l'histoire naturelle, les usages pharmaceutiques et les propriétés pratiques du *Rhus radicans*, et de Fr. Bouttatz un bon traité contenant plusieurs observations nouvelles sur le phosphore (5). J. P. Westring fixa fort bien les caractères des différentes espèces de quinquina (6), et C. F. Schuhmacher remarqua que l'écorce des Caraïbes provoque le vomissement. Wichmann publia une observation intéressante relative à l'action de la gomme ammoniaque sur le visage (7). Nathanaël Drake constata l'efficacité de la teinture de digitale pourprée et de quassia dans la phthisie

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801. p. 205.

(2) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. XI. cah. 1. p. 111.

(3) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine et de chirurgie, T. I. in-8o. Copenhague, 1800.

(4) Journal de physique, T. VIII. p. 193—213.

(5) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur le phosphore comme médicament. in-8o. Gottingue, 1800.

(6) Annales de chimie, tom. XXXII. p. 176.

(7) *Hufeland*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. cah. 3. p. 70.

pulmonaire (1). Thomas Docker reconnut aussi les bons effets des frictions avec l'opium contre la gangrène des parties externes (2).

C. A. Zwierlein donna une instruction générale et fort utile sur l'emploi des eaux minérales (3). J. F. Martinet enrichit ses remarques sur les effets des eaux de Plombières, de principes généraux relatifs à la manière d'agir des eaux minérales (4).

Joseph Frank exposa la doctrine des poisons d'après les dogmes de la théorie d'excitement (5); car il se servit, mais avec fort peu de succès, de la différence des irritans pénétrans et incitans pour expliquer les effets des substances vénéneuses. N. R. T. le Bouvier Desmortiers proposa l'électricité pour guérir les sourds-muets de naissance (6).

ARTICLE QUATRIÈME.

Chirurgie et Accouchemens.

L'ouvrage superficiel de J. A. Tittmann, publié par le chirurgien en chef Hedenus, et compilé dans les écrits d'Arneman, de Bell et de Richter, est le seul qui ait paru cette année sur tout l'ensemble de l'art

(1) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801. p. 18.

(2) *Ib.* p. 301.

(3) *Der Aesculap* etc., c'est-à-dire, L'Esculape des personnes qui fréquentent les eaux minérales. in-8°. Vienne, 1800.

(4) Recueil périodique d'observations sur les effets des eaux de Plombières dans plusieurs maladies chroniques. in-8°. Paris, 1800.

(5) *Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de toxicologie, d'après les principes du brownisme et de la nouvelle chimie. in-8°. Vienne, 1800.

(6) Mémoires ou considérations sur les sourds-muets de naissance, et sur les moyens de donner la parole et l'ouïe à ceux qui en sont susceptibles. in-8°. Paris, an VIII.

chirurgical (1). La description des instrumens de Georges de la Faye par Jean Siebold est très-précieuse. Ce livre a été enrichi de figures intéressantes, dont plusieurs représentent d'anciens instrumens (2).

Les indications du trépan dans les plaies de tête avaient fait naître tant de doutes, même parmi les modernes, que les mémoires en réponse à la question que l'Académie de chirurgie de Vienne mit au concours, doivent être considérés comme une véritable acquisition pour la littérature chirurgicale. Joseph Louvrier donna, il est vrai, une solution bien plus satisfaisante du problème que celle de Chr. Louis Mursinna; mais ce dernier rapporta quelques observations intéressantes sur les suites des plaies de tête, qui rendent son mémoire extrêmement instructif (3). Tous deux soutinrent la nécessité de la trépanation dans les cas où les fonctions des organes du sentiment sont lésées à la suite d'une plaie de tête. D'un autre côté, Skrimshire et Jean Chapman firent connaître deux cas dans lesquels la nature était parvenue à guérir seule, et sans le secours de l'art, une fracture du crâne avec enfoncement (4). Les remarques de C. F. Schuhmacher sont aussi très-instructives au sujet de l'emploi du trépan dans les plaies de tête. Il traitait presque toujours ces dernières avec l'eau froide, et sa méthode fut couronnée d'un succès tel, que sur deux cent dix-sept blessés il n'en perdit que vingt-sept. Mais Mursinna fit plusieurs objections contre l'application de l'eau froide dans les commotions du

(1) *System* etc., c'est-à-dire, Système de chirurgie. in-8°. Léipsick, 1800.

(2) *G. de la Faye instrumentarium chirurgicum, quod servavit, descripsit et auxit J. B. Siebold. P. I. in-fol. Wirceb.* 1800.

(3) *Abhandlungen* etc., c'est-à-dire, Traités sur la perforation du crâne. in-4°. Vienne, 1800.

(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801. p. 173. 186.

cerveau, qu'il préférait traiter de suite par les stimulans (1).

Hargens conseilla la dissolution de muriate de baryte dans l'eau de laurier contre les taches de la cornée transparente (2), et Loder proposa l'arnica, ainsi que l'application extérieure de la belladone pour guérir la suppuration de l'œil (3).

Trampel enseigna à traiter plusieurs cas de dureté de l'ouïe par des frictions exercées sur le lobe de l'oreille, par des injections dans le conduit auriculaire avec le savon de beurre de cacao et d'alcali minéral, et par l'application d'un cautère auprès de l'apophyse mastoïdienne. Ollenroth fit quelques bonnes observations sur l'extraction des corps étrangers engagés dans l'œsophage (4), et Wendelstadt proposa un appareil convenable pour permettre aux enfans de teter les mamelons malades ou mal conformés.

T. C. A. Vogt publia un excellent traité sur les fractures de l'omoplate (5). F. X. Mezler décrivit la machine simple, commode et peu dispendieuse, inventée par Braun, chirurgien des armées autrichiennes, pour maintenir les fractures des extrémités inférieures. Cette machine a beaucoup de ressemblance avec celle de Loefler, et obvie à tous les inconvéniens de l'appareil ordinaire (6). Anselme Richerand et A. Vacca Berlinghieri donnèrent quelques obser-

(1) *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, cah. I. p. 15.

(2) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. IX. p. 200.

(3) *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. III. p. 23.

(4) *Ib.* p. 266.

(5) *Anatomische* etc., c'est-à-dire, Traité anatomico-chirurgical sur un cas très-rare de fracture des deux omoplates et de la clavicule droite. in-8°. Léipsick, 1800.

(6) *Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description de la machine de Braun pour contenir les fractures simples et compliquées des extrémités inférieures. in-8°. Ulm, 1800.

vations intéressantes, le premier sur la fracture de la rotule, et l'autre sur celle des côtes (1).

Chaussier essaya avec succès l'amputation dans les extrémités articulaires des os longs (2), et les intéressantes remarques d'Aug. Jacques Schutz justifièrent l'opération, même lorsque le corps se trouve dans un véritable état cachectique (3). J. Méhée voulut prendre un parti mitoyen entre les ennemis et les partisans déclarés de l'amputation, en ne la conseillant que dans les plaies d'armes à feu produites par un corps orbe très-volumineux, et accompagnées d'une désorganisation complète de la partie. Il proposa d'ailleurs de n'y recourir que lorsque des signes certains annoncent la présence de la gangrène. Au contraire, il la croyait inutile lorsque la plaie a été produite par un projectile d'un petit volume, même quand l'articulation se trouve attaquée et mise à nu (4).

Richard Nayler ne fit connaître qu'un très-petit nombre de principes nouveaux sur le traitement des ulcères: il recommanda les étoupes à la place de la charpie, et blâma les fomentations chaudes (5). Le remède du Frère Cosme contre les ulcères cancéreux fut analysé en France, et on le trouva composé d'arsenic, de cinabre et de sang-dragon (6). E. Home conseilla, pour la cure des rétrécissemens de l'urètre qui se remarquent à la suite des gonorrhées vénériennes, de fixer un peu de pierre infernale à l'extrémité d'une bougie, et d'appliquer avec circons-

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, vol. III. p. 70. 82.

(2) *Ib.* p. 400.

(3) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. III. p. 283.

(4) Traité des plaies d'armes à feu. in-8°. Paris, an VIII.

(5) *A cursory view of the treatment of ulcers.* in-8°. *London*, 1800.

(6) *Tromsdorf*, *Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de pharmacie, T. VIII. cah. 2. p. 152.

pection ce caustique sur le lieu du rétrécissement (1). G. Rowley rejeta, d'après des raisons qui ne sont pas très-persuasives, non-seulement les caustiques, mais encore les injections astringentes, dans les cas de cette nature (2).

Aug. Fr. Ayrer publia un ouvrage parfait et des plus instructifs sur les anévrismes et le traitement qui leur convient (3). Antoine Carlisle et Robert Watt recommandèrent le bistouri caché dans l'opération de la taille, et blâmèrent l'emploi du gorgeret (4). Brunningshausen donna la description de l'appareil qu'il avait inventé pour contenir la hernie ombilicale (5).

Indépendamment de la sixième édition du manuel classique d'accouchemens de G. G. Stein, parut encore l'introduction générale de Petit à l'art de l'accoucheur (6); mais ce livre n'enrichit pas beaucoup le domaine de la science. Le nouvel écrit périodique de F. B. Osiander renferme le détail exact de tous les accouchemens opérés dans l'Hospice de la Maternité de Gottingue, et l'auteur y prend surtout la défense de l'accouchement artificiel et de l'emploi du forceps (7). Un de ses disciples, J. G. Kraemer, publia

(1) *Praktische* etc., c'est-à-dire, Remarques pratiques sur le traitement des rétrécissemens de l'urètre : trad. de l'anglais. in-8°. Leipsick, 1800.

(2) *The most* etc., c'est-à-dire, Raisons puissantes pour bannir les injections astringentes, les bougies caustiques et la salivation de la pratique. in-8°. Londres, 1800.

(3) *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur les anévrismes et leur traitement chirurgical. in-8°. Gottingue, 1800.

(4) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801. p. 241.

(5) *Loder, Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. III. p. 81.

(6) *Theoretische* etc., c'est-à-dire, Traité théorique et pratique sur les accouchemens : trad. du français. in-8°. Erford, 1800.

(7) *Annalen* etc., c'est-à-dire, Annales de l'Hospice de la Maternité de Gottingue, P. I. in-8°. Gottingue, 1800.

un petit discours apologétique sur cet instrument (1); et F. H. Martens, ancien disciple de Stark, écrivit également une apologie générale du forceps, en y joignant une bonne critique des différentes formes qu'on lui a données, et la description de celui d'Eckardt (2), qui fut aussi décrit par Ropp (3). La nécessité des instrumens fut mise en doute à l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre deux accoucheurs de Strasbourg, Ruf et G. L. Koeler. Cependant la mort de la femme ne pouvait en aucune manière être attribuée au chirurgien, ainsi que le démontra un excellent juge en cette matière (4). G. C. F. Wendelstadt s'exprima fort bien sur les cas dans lesquels le placenta demeure dans la matrice (5).

E. Coleman rapporte un exemple extrêmement remarquable de grossesse extra-utérine : l'enfant se trouvait logé entre le vagin et l'anus, et fut tiré lambeau à lambeau par une ouverture pratiquée au premier de ces conduits (6). J. Clarke observa un fœtus engagé dans la trompe de Fallope (7).

J. Burns publia une description anatomique fort médiocre de l'utérus dans l'état de grossesse (8). Ce livre renferme quelques bonnes observations relatives à différens cas d'accouchemens difficiles.

(1) *Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées sur l'emploi du forceps. in-8°. Marbourg, 1800.

(2) *Kritik* etc., c'est-à-dire, Critique des forceps modernes, avec des remarques sur leur emploi. in-8°. Iéna, 1800.

(3) *Diss. sistens novæ forcipis obstetriciæ descriptionem. Ienæ*, 1800.

(4) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800. T. III. p. 401.

(5) *Wahrnehmungen* etc., c'est-à-dire, Observations, p. 295.

(6) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800. Décembre, p. 889.

(7) *Transactions of* etc., c'est-à-dire, Transactions de la Société pour le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie., vol. II. p. 217.

(8) *The anatomy* etc., c'est-à-dire, Anatomie de l'utérus dans l'état de grossesse. in-8°. Londres, 1800.

ARTICLE CINQUIÈME.

Médecine publique et populaire.

Un des principaux ouvrages de médecine publique est celui de J. B. Erhard, qui donna d'excellentes idées sur la conduite du médecin dans l'état, la police médicale et la médecine légale (1). T. G. A. Roose publia un livre extrêmement instructif pour les jeunes gens qui se consacrent à l'étude de cette dernière science. On y trouve de fort bonnes instructions sur la manière dont le médecin doit se comporter dans les ouvertures de cadavres demandées par la justice (2). Comme on avait élevé des doutes contre l'épreuve du poumon, conseillée par G. G. Ploucquet, il proposa de calculer la différence que les poumons des nouveau-nés des deux sexes présentent dans leur poids et leur volume, et de constater par des observations réitérées le rapport qui existe entre ce poids et la longueur du corps (3).

Joseph Frank indiqua la manière de reconnaître les qualités qui distinguent le vrai et bon médecin, afin de diriger le public éclairé dans le choix de ceux auxquels il confie sa santé (4). Quand bien même ce livre n'aurait pas atteint son but, il renferme une multitude d'idées fort instructives pour le médecin qui débute dans la carrière.

(1) *Theorie der* etc., c'est-à-dire, Théorie des lois qui ont rapport au bonheur individuel des citoyens, avec la théorie de l'utilité de la médecine légale. in-8°. Tubingue, 1800.

(2) *Taschenbuch* etc., c'est-à-dire, Portefeuille pour le médecin et le chirurgien juristes dans les autopsies cadavériques judiciaires. in-8°. Brême, 1800.

(3) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. III. p. 376.

(4) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur le choix d'un médecin, et la manière de le juger. in-8°. Vienne, 1800.

Parmi les écrits populaires qui parurent cette année, aucun ne mérite plus d'être distingué que la description donnée par Thomas Lauth, de la constitution atmosphérique de Strasbourg, du pourpre scarlatin, et de l'angine, afin de tranquilliser ses compatriotes alarmés par le bruit qu'on avait répandu de l'existence d'une maladie épidémique parmi eux (1). Le manuel de J. C. G. Ackermann sur les flatuosités (2), et celui de G. J. Béer sur le traitement de la faiblesse de la vue (3), sont aussi de véritables chefs-d'œuvre. Au contraire, le traité d'Henri Ibbeken sur les suites fâcheuses du coryza (4), mérite à peine qu'on en fasse mention. Les écrits populaires de Conrad-Joseph Kilian sont médiocres, et même contraires au but vers lequel ils tendent, à cause de l'adoption imprudente de la terminologie brownienne (5). Le Dictionnaire de diététique de Louis Vogel ne s'élève guère non plus au-dessus du médiocre (6).

C. A. Struve publia une excellente instruction sur le régime que les femmes enceintes doivent observer (7), et H. Wigand chercha, en connaisseur impartial, à justifier la boisson sanitaire de Lenhardt

(1) *Vom Witterungszustand* etc., c'est-à-dire, De la constitution atmosphérique, du pourpre scarlatin et de l'angine. in-8°. Strasbourg, 1800.

(2) *Pathologische* etc., c'est-à-dire, Traité pathologique et pratique sur les vents. in-8°. Nuremberg et Altorf, 1800.

(3) *Pflege* etc., c'est-à-dire, Médecine des yeux sains et affaiblis. in-8°. Vienne, 1800.

(4) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur les dangers du coryza. in-12. Stettin, 1800.

(5) *Lebensordnung* etc., c'est-à-dire, Régime diététique pour l'entretien et l'amélioration de la santé. in-8°. Leipsick, 1800. — *Der Hausarzt* etc., c'est-à-dire, Le médecin domestique, ou le conseiller des personnes qui ne sont pas médecins, dans les maladies dangereuses et promptement mortelles. in-8°. Léipsick, 1800.

(6) *Diaetetisches* etc., c'est-à-dire, Dictionnaire diététique, ou instruction théorique et pratique sur les alimens. in-8°. Erford, 1800.

(7) *Wie koennen* etc., c'est-à-dire, Comment les femmes enceintes peuvent-elles conserver leur santé et espérer une délivrance heureuse? in-8°. Hanovre, 1800.

contre ceux qui la dédaignaient, et à démontrer qu'elle jouit de propriétés laxatives (1).

La riante perspective de voir diminuer et même disparaître entièrement la petite vérole, acquérait de jour en jour un nouveau degré de vraisemblance, depuis que le zèle inconsidéré de quelques enthousiastes s'était refroidi, et qu'on avait mieux examiné l'inoculation naturelle, mais surtout depuis qu'on appréciait la grande découverte de Jenner à sa juste valeur. L'inoculation de la petite vérole fut traitée cette année par C. G. Nose (2), Antoine Portal (3), de la Roche (4) et Sowden (5).

Mais cette année aussi l'Angleterre perfectionna l'importante découverte de Jenner, ou celle de prévenir l'infection de la petite vérole par la vaccine. Plusieurs milliers de personnes furent vaccinées, et ensuite on tenta vainement l'inoculation sur quelques centaines d'entre elles. Des ecclésiastiques même, comme Robert Holt, contribuèrent aussi à répandre la vaccine. Holt constata entre autres que les exhalaisons des individus qui en sont affectés, n'ont pas de propriétés contagieuses, et cita l'exemple d'un homme qui, après avoir été vacciné, se fit inoculer sept fois de suite la petite vérole ordinaire sans pouvoir la contracter (6). L'apparition d'une éruption pustuleuse après la vaccine, que Woodville avait vue, et que Jenner n'a-

(1) *Loder*, *Journal für* etc., c'est-à-dire, Journal de chirurgie, T. III. p. 151.

(2) *Der Werth* etc., c'est-à-dire, L'importance des établissemens contre la petite vérole. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1800.

(3) *Anleitung* etc., c'est-à-dire, Instruction sur l'inoculation de la petite vérole : trad. du français. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1800.

(4) *Ueber die* etc., c'est-à-dire, Sur l'inoculation de la petite vérole : trad. du français. in-8°. Strasbourg, 1800.

(5) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur l'inoculation de la petite vérole : trad. du hollandais. in-8°. Dortmund, 1800.

(6) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1800. Novembre, p. 842.

vait jamais observée, fut attribuée par ce dernier au mélange du pus vaccinique avec d'autres virus (1); mais Woodville démontra que le vaccin même le plus pur engendre souvent des exanthèmes pustuleux, lorsqu'on l'inocule dans un hôpital, ou pendant une épidémie variolique (2). Henri Jenner mit les avantages de la vaccine dans tout leur jour, et montra qu'elle n'infecte pas par des émanations, qu'on n'a jamais d'accidens inquiétans à redouter après elle, qu'elle ne rend pas la dentition plus laborieuse, et qu'elle n'affecte en aucune manière la constitution. Il leva tous les doutes contre l'infaillibilité de ce moyen pour préserver de la petite vérole naturelle, en discutant toutes les observations contraires qu'on avait alléguées, et faisant connaître la différence qui existe entre la fausse vaccine et la vraie (3). Guillaume Fermor confirma aussi ses idées par de nombreuses expériences (4).

La vaccine fut apportée d'Angleterre en France. Thouret vaccina le premier neuf enfans avec du pus qu'il avait reçu de Londres (5). Un médecin de Paris se rendit lui-même dans la Grande-Bretagne pour apprendre de Jenner et de Woodville la véritable manière de vacciner, et A. Aubert donna la description de cette méthode (6). Vaume s'éleva cependant contre elle; il allégua des argumens théoriques tirés principalement des dangers qu'entraîne l'intro-

(1) *A continuation* etc., c'est-à-dire, Suite des observations relatives à la vaccine. in-4°. Londres.....

(2) *Physisches* etc., c'est-à-dire, Journal de physique et de médecine, année 1801, p. 39.

(3) *Ibid.* p. 63.

(4) *Ib.* p. 81.

(5) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800, T. III. p. 160.

(6) Rapport sur la vaccine, ou réponse aux questions, rédigée par les commissaires de l'école de médecine à Paris, etc. in 8°. Paris, 1800.

duction d'un virus animal dans le corps (1). Néanmoins il se forma, sous la présidence du duc de la Rochefoucauld-Liancourt, une société particulièrement destinée à propager la nouvelle inoculation. Woodville lui-même fut appelé à Paris, et il y vaccina cent quarante enfans (2). On établit à Reims un hôpital pour la vaccine (3), et Thouret publia, sur les expériences qui avaient été faites, un rapport (4) tout aussi avantageux que celui d'Odier, qui avait vacciné six cents enfans à Genève, et remarqué que quand la vaccine et la petite vérole ordinaire se rencontrent simultanément chez le même individu, la première se déclare bien plus tôt que l'autre, dont elle diminue beaucoup la malignité. Il observa aussi l'inflammation légère et érysipélateuse à la suite de la vaccine, et Woodville rencontra l'éruption pustuleuse dans une épidémie variolique alors régnante (5).

Cependant Vaume renouvela ses attaques contre la nouvelle méthode. Il prétendit que différens sujets vaccinés avaient contracté ensuite la petite vérole naturelle, et que quand bien même la vaccine préserverait de cette dernière, elle n'a pas toujours un effet assuré (6). F. Colon réfuta très-bien ces deux objections en rapportant des témoignages qui constataient que divers individus vaccinés à Paris avaient été réellement exemptés de la petite vérole, et qu'en Angleterre au moins il s'en trouva plusieurs,

(1) Réflexions sur la prétendue petite vérole des vaches : dans la Décade philosophique, N. 29. p. 69.

(2) *Allgemeine* etc., c'est-à-dire, Gazette générale de littérature, année 1800. n. 255.

(3) *Reichs-Anzeiger*, *Jahr* 1801, *n.* 23. *p.* 303.

(4) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800, T. IV. p. 237.

(5) *C. G. Kuhn*, *Die Kuhpocken* etc., c'est-à-dire, La vaccine, moyen contre la petite vérole naturelle, p. 73.

(6) *Salzburger* etc., c'est-à-dire, Gazette médicale de Salzbourg, année 1800, T. IV. p. 378.

qui, depuis vingt-cinq ans qu'ils étaient vaccinés, n'avaient pas encore été atteints de la petite vérole naturelle.

Parmi les médecins allemands, Christophe-Guillaume Hufeland ne se déclara pas en faveur de cette nouvelle méthode, car il réveilla l'indigne idée de Moseley, qu'elle assimile l'homme aux animaux, et partagea les craintes de Vaume, en pensant qu'elle n'assure que pour un temps les avantages qu'on attend d'elle (1); mais il fut complètement réfuté par Sachse (2), qui donna en même temps le rapport des inoculations vacciniques heureusement opérées dans le Mecklenbourg, et assura avoir vu la vaccine naturelle au pis des vaches dans cette province et dans le Priegnitz. Ballhorn et Stromeyer continuèrent leurs expériences dans le Hanovre, et vaccinèrent cette année plus de mille enfans (3). On prétendit encore une fois avoir observé la petite vérole naturelle à la suite de la vaccine; mais il fut démontré que c'était seulement l'éruption pustuleuse (4).

A Vienne, De Carro fit l'intéressante remarque que le virus vaccin paraît perdre ses propriétés quand on le porte dans le corps d'un homme qui a déjà eu la petite vérole naturelle (5). A Berlin, Heim vaccina avec le plus grand succès (6). C. F. Sybel pratiqua de même cette opération à Alt-Brandenbourg, où il assura avoir également remarqué la vaccine naturelle (7). A Brunswick, Himly, Wiedemann et Roose

(1) *Hufeland, Journal der* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine pratique, T. X. p. 195. 197.

(2) *Ibid.* T. XI. p. 141.

(3) *Ibid.* T. X. p. 106. 186. — Comparez Traité de l'inoculation vaccine, avec l'exposé et le résultat des observations faites sur cet objet à Hanovre et dans les environs de cette capitale. in-8°. Léipsick, 1801.

(4) *Ib.* T. XI. p. 126.

(5) *Ib.* T. X. cah, 4. p. 133.

(6) *Ib.* T. X. cah. 2. p. 157.

(7) *Erfahrungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur la vaccine. in-8°. Berlin, 1801.

multiplièrent les expériences, et levèrent tous les doutes (1). En un mot, l'époque paraît s'approcher où l'on pourra espérer, avec plus de vraisemblance que jamais, de voir la petite vérole naturelle disparaître complètement, et la reconnaissance de la postérité sera la digne récompense de tous ceux qui n'épargneront aucun effort pour que l'on parvienne bientôt à ce grand but (2).

(1) *Ueber das* etc., c'est-à-dire, Sur la vaccine. in-8°. Brême, 1801.

(2) Parmi les écrits les plus nouveaux sur cette matière, qui sont parvenus à ma connaissance, je distingue surtout les suivans : *Bouchholz, Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la vaccine. in-8°. Schwérin, 1801. — *Hunold, Ueberblick* etc., c'est-à-dire, Coup d'œil sur la vaccine : dans le *Reichs-Anzeiger, Jahr* 1801. *N.* 42. *p.* 549. — *Aikin, Uebersicht* etc., c'est-à-dire, Aperçu des principaux faits recueillis jusqu'à ce jour sur la vaccine : trad. de l'anglais. in-8°. Hanovre, 1801. — *Goldsmith*, *Kurze* etc., c'est-à-dire, Coup d'œil rapide sur l'histoire de la vaccine et de son inoculation. in-8°. Francfort-sur-le-Mein, 1801. — *Lavater*, *Abhandlung*, etc., c'est-à-dire, Traité de la vaccine. in-8°. Zurich, 1800. — *Macdonald*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité sur la vaccine aujourd'hui presque généralement usitée. in-8°. Hambourg, 1801. — *G. Motherby*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la vaccine. in-8°. Koenigsberg, 1801.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.



B.

C.

K.

L.

M.

T.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

